



[illegible]
[illegible]
[illegible]



Paris Typ H Plon

MONTAGNE-PYRAMIDE.

Page 118.

VOYAGE PITTORESQUE

DANS LES

GRANDS DÉSERTS

DU

NOUVEAU MONDE

PAR

L'ABBÉ EM. DOMENECH

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE, CHANOINE HONORAIRE DE MONTPELLIER, MEMBRE
DE L'ACADÉMIE PONTIFICALE TIBERINE, ETC



Santa-Fe (Nouveau-Mexique)

PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-EDITEUR

3, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ

1862

A Mgr CHARLES-THOMAS THIBAULT

ÉVÊQUE DE MONTPELLIER, COMTE ROMAIN, ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL, COMMANDEUR DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LA LÉGION D'HONNEUR ET DE L'ORDRE RELIGIEUX ET MILITAIRE DES SAINTS MAURICE ET LAZARE, CHEVALIER GRAND'CROIX DE L'ORDRE INSIGNE DU CHRIST DE ROME, DE L'ORDRE ROYAL DE CHARLES III D'ESPAGNE ET DE L'ORDRE DU SAINT SÉPULCRE, ETC.[1]

MONSEIGNEUR,

En dédiant mon premier ouvrage à l'évêque du Texas, je m'acquittais d'une dette naturelle ; en dédiant celui-ci à Votre Grandeur, je remplis un devoir de reconnaissance, et je le fais avec bonheur, car il est bien doux pour moi.

Lorsque, de retour du nouveau monde, je prêchais en France pour intéresser mes compatriotes à mes chers sauvages, vous m'avez accueilli avec une bonté que je n'oublierai jamais, et vous m'avez comblé de dons que je ne devais qu'aux libérales tendances de votre excellent cœur. Plus tard, lorsque épuisé par les travaux de mon apostolat, je m'engageai timidement dans la carrière littéraire, sans autre stimulant que l'impitoyable nécessité, vous m'avez élevé au rang de chanoine de votre cathédrale, pour me donner un encouragement et un appui moral. En m'honorant ainsi, Monseigneur, vous m'avez retiré de mon isolement

[1] Par la date de cette lettre, on voit que nous n'avions pas encore publié notre *Manuscrit pictographique américain*, ni l'*Histoire de l'origine du jansénisme*. Le travail que nous publions aujourd'hui parut d'abord en anglais l'année dernière, avant la publication des deux ouvrages ci-dessus mentionnés et la mort prématurée de l'excellent évêque. On comprendra que, malgré cette perte douloureuse, à laquelle nous ne nous attendions pas, notre reconnaissance nous faisait un devoir de laisser notre dédicace telle qu'elle se trouve dans l'édition anglaise.

et vous m'avez donné pour protecteur un des évêques dont l'admirable éloquence, le zèle pour les vrais intérêts catholiques et la touchante sympathie pour tout ce qui souffre, portent au plus haut degré cette gloire réelle qui fait briller l'Église de France entre les autres Églises.

Laissant à d'autres les rayons équivoques d'une renommée factice, vous avez compris, Monseigneur, que dans ce siècle, où l'épiscopat est si souvent taxé d'obscurantisme, c'était sinon un devoir, du moins une bien noble tâche que celle d'aplanir les obstacles que les jeunes intelligences rencontrent en commençant, et qui les font parfois défaillir dès le début de leur carrière. Mieux que personne, vous avez compris que c'était continuer sur terre le rôle de la Providence de seconder et tendre une main bienfaisante, énergique et généreuse à ceux qui, voulant faire fructifier les dons du ciel, soutiennent péniblement la lutte de l'esprit contre les difficultés matérielles de la vie.

Je serais bien heureux, Monseigneur, si, en me permettant de graver votre nom au commencement de cet ouvrage ethnographique, destiné à faire connaître les grands déserts de l'Amérique et leur population indienne, Votre Grandeur daignait considérer cet hommage comme une preuve de ma profonde gratitude pour vos bontés, de mon admiration sincère pour vos vertus épiscopales, et du respectueux attachement de votre très-humble, très-reconnaissant et tout dévoué protégé,

Em. DOMENECH,

Missionnaire apostolique, chanoine honoraire
de Montpellier, etc.

Paris, octobre 1860

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE PITTORESQUE
DANS LES DÉSERTS
DU
NOUVEAU MONDE

CHAPITRE PREMIER

Coup d'œil sur l'ethnographie indienne. — Différentes opinions des écrivains. — Origine des Indiens. — Émigrations anciennes. — Lacunes historiques de la Bible. — Utilité de l'étude des anciennes émigrations. — Chroniques d'Eole. — Émigrations des Scythes. — Voyages maritimes des Phéniciens. — Votan. — Explication de son manuscrit hiéroglyphique. — Arrivée de Votan en Amérique, mille ans avant l'ère chrétienne. — Indiens qu'il y trouva. — Histoire de Votan. — La Maison ténébreuse. — Considérations générales sur les anciens peuples de l'Amérique. — Empire du Pérou. — Histoire de Manco-Capac et de Mama-Oella-Hucco. — Fondation de Cuzco. — Émigration des enfants de Noé. — Histoire des quatre frères Ayar-Manco-Topa, Ayar-Cachi-Topa, Ayar-Auca-Topa et Ayar-Uchi-Topa. — Les géants ou Quinames. — Les quatre âges de la création par les auteurs mexicains. — Arrivée des Olmèques. — Massacre des géants. — Arrivée des Toltèques. — Émigration des quatre frères Balam-Quitzé, Balam Agab, Mahucutals et Igi-Balam. — Dispersion des tribus orientales sur le continent américain. — Destruction de l'empire des Toltèques et de celui des Votanides. — L'Amérique connue avant Christophe Colomb. — Dialogue de Midas et de Silène. — Hanno. — Témoignage de Diodore de Sicile. — L'Atlantique de Platon. — Citation de Sénèque. — Découvertes des Carthaginois. — Émigrations juives. — Analogies des Indiens avec les Hébreux. — Cananéens. — Émigrations asiatiques. — *Trimurti* indien, mexicain et péruvien. — Émigrations irlandaises. — L'Islande. — Naddod. — Émigrations scandinaves. — Découverte de l'Amérique par Leif. — L'Huitramannaland. — Tradition des naturels. — Histoire de Bioern. — Fin des colonies de la Scandinavie américaine.

C'est avec un sentiment de vive satisfaction que nous voyons depuis quelque temps des auteurs de talent dédaigner le roman de bas étage, dont la lecture est si funeste aux âmes impressionnables, et ressusciter une littérature pleine de charme, d'intérêt et de nouveauté, en allant puiser leurs scènes et leurs sujets dans les solitudes du nouveau monde. Nous nous associons de tout notre cœur à ce mouvement littéraire,

capable d'appeler l'attention du monde civilisé sur ces pauvres sauvages à qui nous avions consacré notre jeunesse. Qu'il nous soit donc permis de publier le résultat de nos observations personnelles et de nos études ethnographiques sur les Indiens des GRANDS DÉSERTS de l'Amérique septentrionale. Heureux si nous pouvions ainsi éviter aux honorables écrivains qui voudront bien nous consulter les écueils de la fiction, qui les feraient tomber dans des erreurs historiques ou topographiques, si regrettables lorsqu'il s'agit de questions aussi graves et de régions à peu près inexplorées.

Les nations indiennes offrent un objet d'études sérieuses à l'observateur qui, se dépouillant de tous ses préjugés contre ces hommes simples et déchus d'un état meilleur, cherche à connaître le mobile de leur conduite, le mode de leur existence et le secret de leurs actions. L'Indien, étant d'une gravité réelle, ne fait rien légèrement. Ses traditions, ses croyances, ses coutumes, ses ornements ont leur raison d'être, et ne sont pas des caprices enfantés par des imaginations exaltées et bizarres. Malheureusement, il est peu connu; on l'a toujours considéré comme l'homme de la nature, ou bien comme une bête fauve n'ayant de l'espèce humaine que les formes extérieures. Pour les uns, c'est un être digne tout au plus de figurer dans un roman excentrique; pour d'autres, c'est un objet de spéculation, un moyen de se procurer les riches pelleteries des déserts américains. Et pourtant n'est-il pas aussi curieux qu'utile d'analyser l'homme tombé à l'état sauvage, d'examiner comment, sans le secours de la civilisation, et sans d'autres ressources que celles de la nature, il a su se créer des lois, un code pénal, des industries, des institutions nationales et des moyens de prospérité? L'examen de l'état social des Indiens de l'Amérique septentrionale est une page importante dans l'histoire de l'humanité. Les progrès intellectuels et matériels d'un peuple insulé dans des déserts par une suite d'émigrations volontaires, accidentelles ou forcées, traversant des siècles sans être aidé dans ses besoins physiques et moraux par le secours des nations civilisées, ses révolutions civiles et sa décadence morale et politique sont un spectacle d'un intérêt incontestable. La théogonie et la mythologie indiennes commandent également une attention particulière, car la science et la philosophie peuvent y puiser des renseignements utiles sur l'origine et la transformation des idées et des traditions religieuses.

L'origine de ces populations est encore ensevelie dans une profonde obscurité, qui, nous le croyons, se dissipera peu à peu, à mesure que nous avancerons dans la voie des découvertes historiques, dont le génie de l'homme étend journellement les limites.

Des savants distingués de tous les pays et de toutes les époques ont traité le sujet des origines indiennes avec toute l'énergie d'une conviction sincère, basée sur des faits positifs, des documents précieux et des raisonnements spécieux; les uns font venir les Indiens de la Phénicie, d'autres de l'Afrique, d'autres de l'Asie et de l'Islande, d'autres enfin les croient autochthones. La divergence de ces opinions est causée d'abord par la limite étroite des connaissances que l'on avait sur les tribus indiennes, dont le nombre est vraiment considérable, comme on pourra s'en convaincre par la nomenclature que nous en donnons plus loin; ensuite, par les arguments naturellement déduits de ces connaissances incomplètes, et enfin, par la généralisation des systèmes adoptés jusqu'à ce jour et fondés sur une apparence d'homogénéité dans la physiologie indienne. Cette homogénéité existe *à peu près*, il est vrai, dans les croyances et les traditions religieuses, les coutumes et les costumes; mais elle disparaît dès qu'on examine attentivement et en particulier les types physionomiques, le mode d'existence et les langues des différentes tribus. Du reste, la similitude de religion et d'usages chez deux peuples n'explique pas toujours une parité d'origine. Nous avouons pourtant avec les auteurs américains qui combattent la théorie des autochthones en s'appuyant sur une certaine ressemblance entre les croyances et les rites religieux des Indiens et ceux des Persans, des Chaldéens et des Hébreux, que cette similitude d'usages ou de religions mérite de sérieuses considérations. Néanmoins, il est certain que deux peuples, différant l'un de l'autre entièrement et en tout, peuvent, lorsqu'ils se trouvent dans les mêmes conditions et les mêmes nécessités, se rapprocher, se ressembler par les mœurs, les coutumes, les usages et même par la religion. Il s'ensuit que tous les systèmes imaginés pour prouver que les Indiens n'ont qu'une seule et même origine, c'est-à-dire qu'ils n'appartiennent qu'à telle ou telle fraction de la famille humaine, sont erronés, parce qu'ils ne reçoivent qu'une application partielle et n'embrassent pas la généralité de la race. Les faits démontrent d'une manière certaine que les Indiens n'ont entre eux aucune parenté, quoiqu'ils se

rattachent certainement au berceau commun du genre humain placé dans l'Éden par le Créateur. Quelques écrivains, en étudiant l'histoire, les traditions, la psychologie, les coutumes, les arts et l'agriculture des Toltèques et des Aztèques, ont cru que les Peaux-Rouges étaient une fraction de ces deux grandes nations civilisées de l'Amérique centrale; mais comme cette opinion ne fait que reculer la difficulté sans la résoudre, nous ne nous y arrêterons pas.

Notre conviction sur ce grave sujet est que l'Amérique a été peuplée par des émigrations volontaires ou accidentelles de Scythes, d'Hébreux, de Tartares, d'Hindous, de Scandinaves et de Gallois; que ces individus ou ces familles, après s'être multipliés, se sont rencontrés, mélangés, et que, par le croisement des races, la différence des climats, le changement de vie et plusieurs autres raisons de même nature, ils ont perdu leur caractère primitif, pour former cette combinaison hétérogène de couleurs, d'habitudes, de goûts, de langues et de religions, qui déroute la science et les recherches de l'antiquaire. Nous prouverons ces variétés d'origines par le simple exposé des documents historiques, physiologiques et religieux, par les traditions, les antiquités et les coutumes de ce peuple, que nous désirons faire intimement connaître à nos lecteurs.

En premier lieu, nous devons parler des émigrations probables, des émigrations douteuses et des émigrations connues qui ont eu lieu en Amérique longtemps avant la découverte de Christophe Colomb.

L'histoire, il est vrai, garde un certain silence sur l'origine des peuples les plus anciens de la terre, et surtout sur celle des populations américaines. Elle n'enregistre guère que les faits qui ont illustré les nations et les ont fait sortir du néant; mais durant ce long laps de temps qui a dû s'écouler depuis l'agrandissement d'une famille radicale et sa formation en un peuple civilement constitué, assez fort, assez puissant pour percer l'obscurité de son existence, nous voyons un voile épais recouvrir son berceau et son adolescence; ce voile ne se déchire que par morceaux, et ne s'enlèvera peut-être jamais complétement pour plusieurs d'entre eux.

Il est généralement admis que les Phéniciens sont les premiers qui ont connu l'art de rendre la pensée par l'écriture, et que leurs manuscrits ont été détruits, soit dans les guerres qui ont amené la chute des quatre grandes monarchies, soit dans les flammes de la bibliothèque d'Alexan-

drie, d'où il résulte que le plus ancien livre qui nous soit parvenu est celui de Moïse. Malheureusement, l'écrivain sacré ne s'attache qu'à parler des Hébreux et des nations qui ont eu des rapports plus ou moins directs avec eux. Le silence de la Bible à l'égard des autres habitants du globe laisse donc une latitude énorme aux recherches scientifiques et aux hypothèses qui peuvent être faites concernant les peuples dont l'origine nous est inconnue. La Bible elle-même, telle qu'elle est actuellement, après tant de siècles de révolutions, de changements et d'esclavage subis par les Juifs, offre tant de lacunes et d'obscurités sur différents sujets, qu'elle a besoin de la sage interprétation de l'Église pour ne pas être une cause d'erreurs et de scandales. Ces lacunes du récit mosaïque, dont nous reparlerons plus tard, ne peuvent pas plus être comblées que ses obscurités ne peuvent être dissipées par les documents historiques échappés à l'œuvre destructive des siècles, et nous sommes obligés de suppléer aux documents qui nous manquent par les données sérieuses des faits consignés dans l'histoire naturelle et dans les traditions populaires.

En étudiant les émigrations et les aptitudes des peuples de la plus haute antiquité, on finit par s'expliquer leur rapprochement avec les nouveaux, dans ce qu'ils ont de typique, malgré les distances considérables qui séparent le berceau des uns et la résidence actuelle des autres. Cette analogie jette souvent de la clarté sur le problème des races, si difficile à résoudre quand on l'étudie isolément, c'est-à-dire sous le seul point de vue anthropologique. Les modifications opérées dans la famille humaine par les changements de climat, la civilisation, la manière d'être et de vivre, et les relations internationales sont assez nombreuses pour que les descendants diffèrent beaucoup de leurs ancêtres. Aussi croyons-nous utile de dire quelques mots sur ces populations hardies, entreprenantes, qui, bien des siècles avant l'ère chrétienne, parcoururent la terre pour la soumettre à leurs lois et s'enrichir par le commerce. Ces lignes pourraient bien, par voie de déduction, répandre un peu de lumière sur l'ethnographie, l'origine des antiquités américaines, la théogonie et les langues indiennes. Notre objet, dans cette relation, est moins de certifier ce que nous soupçonnons que d'insinuer quelques idées personnelles auxquelles nous n'avons pas eu le loisir de donner toute leur importance, et dont nous espérons qu'une

main plus patiente et plus habile profitera pour les mûrir et les développer.

Quoique nous ignorions jusqu'à quel point on peut assurer l'authenticité du livre d'Éole, écrit dans un dialecte scythe (phénicien d'après O'Connor), ce manuscrit mérite néanmoins d'être mentionné à cause des récits historiques qu'il contient concernant une partie des événements passés dans les mille trois cent quatre ans qui ont précédé l'établissement de l'empire des Scythes, et dont la Bible ne parle pas. Éole, dit l'auteur des *Chronicles of Eri*, était le chef d'une tribu de Scythes; il vivait environ cinquante ans après Moïse, c'est-à-dire mille trois cent soixante-huit ou mille trois cent trente-cinq ans avant Jésus-Christ. Il composa son livre avec des traditions anciennes reçues dans sa tribu. D'après ce manuscrit, les Scythes demeurèrent mille ans dans le pays où ils furent créés (l'Asie). A l'expiration de ce temps, ils émigrèrent vers le sud, et ayant peuplé les régions comprises entre le *Sgeind* (l'Indus), l'*Océan* et le *Teth-gris* (le Tigre) en deux cent quatre-vingt-treize cercles, ils passèrent le *Teth-gris*, arrivèrent à l'*Affreidg-eis* (l'Euphrate), occupèrent l'*Iath-da-cal* (l'Hiddekel des Juifs) et se répandirent au delà de l'*Affreidg-eis* sur *toute* la terre, maintenant leur empire sur tous les peuples du globe pendant l'espace de mille huit cent neuf ans.

Cette grande émigration au delà de l'Euphrate a-t-elle été poursuivie jusqu'en Amérique? C'est ce que le livre d'Éole ne dit pas précisément; mais il est à remarquer qu'il y a des *tumuli* et d'autres antiquités américaines dans la vallée du Mississipi que l'on pourrait faire remonter à cette époque en les examinant avec soin. Les ossements humains mêlés à des fossiles de diverses espèces animales disparues, et découverts par M. Lund, les flèches de silex, les casse-tête, les lances, les hameçons en os ou en pierre dure trouvés dans les tourbières de la Gothie, de la Scanie, de la Scandinavie, de l'Irlande, et mélangés à des ossements d'animaux de l'époque quaternaire, prouvent en faveur de l'authenticité des grandes migrations humaines dans un âge fort reculé et postérieur à l'époque historique.

Quand les mille huit cent neuf ans dont parle l'historien furent écoulés, *Ard-fear* (Noé, d'après O'Connor), fils de *Am-laoch* (de Lamech), chef suprême des Scythes dans l'Asie occidentale, fut attaqué par *Eis-soir* et s'enfuit vers l'*Ardmionn*. *Eis-soir* était un peuple étranger appelé *As-shur* par les Hébreux et *As-syrii* par les Romains; ce sont les Assyriens qui, sous

la conduite de Bel (le Nemrod des Juifs), envahirent la Mésopotamie, défirent Noé, le chef scythe, qui se sauva avec ses compagnons, désignés sous le nom de *Noé-maid-eis* (nomades), jusqu'en *Ardmionn* (Arménie), où Bel fonda la ville de *Ba-bel* dans la plaine de *Shinar*, et établit l'empire des Assyriens sur les ruines de celui des Scythes, plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne. Avant sa chute l'empire des Scythes s'étendait depuis l'Indus jusqu'aux confins de l'Arabie, de l'Égypte et de l'Europe. Les tribus qui vivaient sur les bords de l'Indus s'appelaient *Indo-Scythes*, et celles des confins de l'Europe *Celto-Scythes*.

Les traditions des Chaldéens et le témoignage de l'antiquité plaident en faveur de l'exactitude des faits énoncés dans les chroniques d'Éri, quoique leurs dates s'accordent mieux avec le texte samaritain qu'avec celui de la Vulgate. En effet, l'histoire nous apprend que Vexoris, roi d'Égypte, attaqua Tanaüs, chef scythe : ces deux monarques se disputaient la souveraineté de l'Asie; les Égyptiens ayant été vaincus dans une bataille, les Scythes conservèrent leur suprématie pendant plus de mille cinq cents ans; c'est alors que les Assyriens, conduits par Bel, envahirent la Mésopotamie, renversèrent les Scythes, mirent fin au tribut que leur payaient les peuples d'Asie, et fondèrent la ville et la tour de Babylone.

Avant l'arrivée des Assyriens on ne connaissait guère que trois grands peuples depuis l'Indus jusqu'au Nil et à la Méditerranée : les Arabes, les Égyptiens et les Scythes. Quoique ceux-ci cessèrent d'être les maîtres de l'Asie et du monde connu, néanmoins ils étaient encore très-puissants après leur défaite, comme on le voit par le dixième chapitre de la Genèse, où il est dit que Japhet (ou *Jat-foth*, qui succéda à Noé) devint le père de ces tribus qui se partagèrent entre elles les îles des nations, et leurs familles y furent le commencement des peuples qui eurent chacun sa langue. (Gen., c. X, v. 5.)

Nous ne suivrons pas les Scythes dans leurs différentes émigrations en Europe, en Asie et en Afrique; mais nous ferons remarquer que les vaisseaux de Salomon étaient non-seulement construits, mais encore manœuvrés par des Phéniciens, une des plus entreprenantes tribus scythes de l'Asie occidentale. Ces vaisseaux partaient fréquemment d'Éloth et de Gezer pour aller faire le commerce avec les nations maritimes du globe. La célébrité des Phéniciens comme marins remontait à plus de mille ans avant Jésus-Christ. Ils avaient colonisé une partie des

îles Britanniques mille trente-sept ans avant l'ère chrétienne, et avaient navigué sur l'Océan plus de cinq cents ans avant le règne de Salomon; mais, craignant la concurrence dans leurs excursions commerciales, ils cachaient soigneusement leurs voyages aux yeux des autres peuples, et leur secret était si bien gardé que Josèphe reprochait aux historiens grecs leur ignorance sur les Espagnols et les Gaulois, que les Grecs croyaient être les habitants d'une ville comme Tyr ou Sidon, et non de deux grandes provinces. Mais si les Grecs ne connaissaient pas les colonies scythes de l'Espagne, de la Gaule et des bords de l'Océan, il n'en était pas de même des Égyptiens qui, du temps de Sésostris, firent une invasion en Espagne, qu'ils trouvèrent habitée par un peuple de pasteurs gouvernés par des rois bergers.

Les Sidoniens portèrent leur commerce à un si haut degré, qu'ils excitèrent la jalousie de leurs voisins. Quand les Égyptiens découvrirent que le monde ne finissait pas aux colonnes d'Hercule, et qu'ils se perfectionnèrent dans les sciences nautiques et astronomiques, après l'émigration des Édomites en Égypte, les marchands de Sidon craignirent que les Égyptiens ne leur enlevassent le monopole du commerce maritime. En conséquence, ils firent tout leur possible pour laisser ignorer au monde les pays d'où ils tiraient leurs bénéfices, et l'on vit même le maître d'un vaisseau phénicien se faire échouer sur les côtes en s'apercevant qu'un navire grec le suivait et le guettait depuis longtemps.

Par ce qui précède, on ne s'étonnera donc plus de voir don Ramon Ordoñez prouver, d'après des inscriptions mexicaines hiéroglyphiques, que les Phéniciens eurent des rapports avec l'Amérique. Don Francisco Nuñez de la Véga, évêque de Chiappas (Mexique), possédait un important manuscrit, dans lequel se trouvait une description minutieuse des pays et des nations visités par un voyageur du nom de Votan. Ce document, écrit en langue tzendale ou en quiché, a été copié en entier peu après la conquête du Mexique par don Ramon Ordoñez. L'original, assurent Mariano-Eduardo Rivero et John-James Von Tschudi, auteurs des *Antiquités péruviennes*, fut détruit par le feu en 1691, sur la place publique de Huehuetan. Le titre ou frontispice de ce document consiste en deux carrés de différentes couleurs, avec leurs angles parallèles : l'un représente l'ancien continent, qui est marqué avec deux caractères ayant la forme d'un S et placés perpendiculairement; l'autre carré représente

le nouveau continent et contient deux autres caractères semblables, mais placés horizontalement. Lorsque Votan parle du vieux monde, la lettre S est placée debout dans le chapitre, et quand il parle du nouveau, le chapitre est marqué par ce même signe couché ∽. Entre les deux carrés, on peut lire le titre ou le sujet du manuscrit : *Preuve que je suis un serpent.* L'auteur dit dans le texte qu'il est le troisième portant ce nom de Votan ; que par naissance il est un serpent, c'est-à-dire un *chivim ;* qu'il s'est proposé de voyager jusqu'à ce qu'il trouve le chemin du ciel pour y chercher les serpents ses parents ; qu'il est allé de *Valum-Chivim* à *Valum-Votan*, et emmena avec lui sept familles de ce dernier endroit ; qu'en passant par l'Europe, il a vu à Rome [1] un magnifique temple que l'on construisait ; qu'en cherchant ses autres frères les serpents, il voyagea par un large chemin, où il laissa des marques de son passage ; et qu'enfin il vit les maisons de treize serpents. Dans un de ses voyages, il rencontra sept familles de la nation des Tzequiles, qu'il reconnut pour être des serpents ; alors il leur enseigna tout ce qui était nécessaire pour leur bien-être, et ceux-ci le reconnurent pour une divinité et le choisirent pour leur chef [2].

Les circonstances du premier voyage de Votan, telles que Ordoñez les a extraites des histoires tzendales citées par M. l'abbé de Bourbourg, diffèrent peu de celles que nous venons de raconter et les complètent ; du reste, elles sont trop remarquables pour ne pas les donner ici textuellement. « Votan, est-il dit, écrivit un recueil sur l'origine des Indiens et leur transmigration à ces contrées. Le principal argument de son ouvrage se réduit à prouver qu'il descend d'Imos, qu'il est de la race de Chan le Serpent, et qu'il tire son origine de Chivim. Il fut, dit-il, le premier homme que Dieu envoya dans cette région pour peupler et partager les terres que nous appelons l'Amérique. Il fait connaître la route qu'il a suivie, et ajoute qu'après avoir fondé son établissement, il fit divers voyages à Valum-Chivim. Ces voyages furent au nombre de quatre.

[1] Nous croyons qu'il y a ici erreur du traducteur, et qu'au lieu de Rome il faudrait mettre *grande ville*, car il est probable que le voyage de Votan a eu lieu avant la fondation de Rome ; mais comme il y a eu plusieurs Votan et plusieurs voyages, il est possible que le traducteur ait confondu les dates.

[2] Pour plus amples renseignements on peut consulter *les Antiquités péruviennes* de Rivero et de Tschudi.

Dans le premier, il raconte qu'étant parti de Valum-Votan il prit sa route vers « la demeure des treize serpents. » De là, il alla à Valum-Chivim, d'où il passa par la ville, où il vit la maison de Dieu, qu'on était occupé à bâtir. Il alla ensuite aux ruines de l'antique édifice [1] que les hommes avaient érigé par le commandement de leur aïeul commun, afin de pouvoir par là arriver au ciel. Il ajoute que les hommes avec lesquels il conversa l'assurèrent que cet édifice était le lieu d'où Dieu avait donné à chaque famille un langage particulier. Il affirme ensuite qu'à son retour de la maison de Dieu, il alla une seconde fois examiner tous les souterrains par où il avait déjà passé et les signes qui s'y trouvaient. Il dit qu'on lui fit traverser un chemin souterrain qui terminait à la racine des cieux. A l'égard de cette circonstance, il ajoute que ce chemin n'était autre chose qu'un trou de serpent, où il entra parce qu'il était fils de serpent [2].

Tels sont les principaux sujets détaillés dans ce précieux manuscrit.

Cabrera, qui s'est approprié une partie des travaux et des recherches de Ordoñez, pense que *Chivim* a la même signification que *Givim* ou Hivim, c'est-à-dire un descendant de Heth, fils de Canaan. Des Givims ou Hivites (Avims ou Avites), dont parle le Deutéronome (Gen., c. II, v. 23) et le Livre de Josué (c. XIII, v. 3), descendirent Cadmus et sa femme Hermione, qui, d'après les *Métamorphoses* d'Ovide, furent changés en serpents et reçurent les honneurs divins. C'est sans doute par allusion à cette fable que le mot *givim*, en phénicien, signifiait aussi un serpent. La ville de Tripoli, sous la dépendance de Tyr, était anciennement appelée *Chivim;* et l'expression de Votan : *Je suis un serpent parce que je suis un Chivim*, doit se traduire tout simplement par ces mots : *Je suis un Hivite de Tripoli*, qu'il nomme *Valum-Votan* [3].

Se fondant sur l'histoire ancienne, Cabrera croit que les Hercule tyriens qui, d'après Diodore, parcoururent tout le globe étaient des ancêtres de Votan; que l'île Hispaniola est l'ancienne Septimania, et la ville

[1] Nuñez de la Véga, dans ses *Constitut. diœces.*, parle également de cette tradition et dit de Votan : « *Vio la pared grande*, et ajoute, entre parenthèses (*que es la torre de Babel*). » Ordoñez, qui possédait une copie de l'histoire de Votan, dit : « *Vio con sus proprios ojos una pared muy larga.* »

[2] Fils de serpent, c'est-à-dire de la famille appelée *Chan* ou Serpent

[3] Ordoñez pense que Valum-Votan est l'île de Cuba.

d'Alecta celle de Valum, d'où Votan commença son voyage. Il croit aussi que les treize serpents mentionnés dans le manuscrit sont les treize îles Canaries, dont le nom dérive de celui des habitants, les Cananéens, qui s'y arrêtèrent ainsi que les Hivites, et, enfin, que les indications laissées par Votan sur son passage sont les deux colonnes de marbre blanc trouvées à Tanger, avec cette inscription phénicienne : NOUS SOMMES LES FILS DE CEUX QUI S'ENFUIRENT DEVANT LE VOLEUR JOSUÉ, LE FILS DE NUN, ET NOUS TROUVAMES ICI UN ASILE SUR. Les sept familles tzequiles que Votan rencontra étaient également des Phéniciens, probablement des naufragés de cette embarcation phénicienne dont Diodore fait mention [1].

Suivant les traditions recueillies parmi les tzendales par Nuñez de la Véga [2], c'est dans l'État de Tabasco que serait apparu Votan, accompagné de ceux que la Providence destinait à être, sous sa conduite, les fondateurs de la civilisation américaine. « Votan, est-il dit [3], est le premier homme que Dieu envoya diviser et partager ces terres de l'Amérique. » Ce partage annonce ou une conquête ou une colonisation ; mais c'est probablement sous ces deux points de vue qu'il faut l'envisager, la division du sol étant une des premières conditions de la propriété et, par conséquent, de la civilisation. Votan ne venait donc pas pour peupler le continent américain [4]. La main providentielle qui avait dispersé sur la surface du globe les races issues des enfants de Noé, qui avait répandu, avec les graines des productions végétales de l'archipel des Indes, les Malais dans toutes les îles de l'océan Pacifique, avait pourvu, par des moyens analogues, à la population primitive de ce continent interocéanique. On ne saurait dire à quel degré de barbarie cette population était descendue antérieurement à l'arrivée de Votan. Ce qui paraît certain, c'est que, dans une portion considérable des contrées qui s'étendent entre l'isthme de Panama et les territoires de la Californie, les hommes vivaient dans une condition analogue à celle des tribus sauvages du Nord. Les cavernes naturelles ou des huttes grossières de branchages

[1] Voyez les ouvrages déjà cités.

[2] *Constituciones diœcesanas del obisbado de Chiappas, etc.*, in præamb. Roma, 1701.

[3] *Idem.*

[4] Ainsi que l'ont prétendu quelques écrivains qui, n'ayant pas connu le texte de Nuñez de la Véga, suivirent sans beaucoup d'attention ce que dit Clavigero, *Hist. antiq. de Mexico*, trad. de Mora, tome I, Dissertation sur l'origine de la population américaine.

abritaient leurs corps nus, et ils n'avaient pour tout vêtement que les dépouilles des bêtes fauves tuées à la chasse; ils vivaient des fruits que la terre produisait spontanément, des racines qu'ils arrachaient au sol, et mangeaient la chair crue des animaux [1].

Il est douteux, cependant, que toutes les tribus américaines fussent tombées à cet état de dégradation. Des débris d'une proportion colossale, analogues aux édifices cyclopéens qu'on trouve dans plusieurs parties du monde ancien, se rencontrent çà et là dans le continent occidental. Aucun souvenir, aucune tradition ne rappelle aujourd'hui à quels peuples ces monuments doivent leur existence. On ne peut toutefois les attribuer qu'à une race guerrière, supérieure aux populations sauvages que l'on dit avoir été attirées à la civilisation par Votan. Peut-être cette race était-elle contemporaine de ce législateur, par qui elle aurait été conquise ou refoulée dans l'intérieur des montagnes.

Les obscurités dont l'histoire de Votan est enveloppée ne permettent pas de connaître d'une manière satisfaisante ce mystérieux personnage. On ne saurait toutefois refuser d'admettre la réalité de son existence; mais le double aspect sous lequel le présente la tradition fait douter quelquefois s'il n'y a pas eu plusieurs Votan [2], ou si ce nom célèbre n'a pas été attribué comme un titre de gloire à d'autres hommes venus après lui et dignes également de la reconnaissance publique. Adoré chez plusieurs nations sous le titre de Cœur-du-Peuple [3] ou de Cœur-du-Royaume [4], Votan apparaît tantôt comme une création mystique, élevée au-dessus de l'humanité, à laquelle les peuples primitifs croyaient, dans leurs spéculations religieuses, ainsi qu'à un intermédiaire nécessaire entre l'homme et la Divinité, et comme un représentant de sa sagesse et de sa puissance; tantôt comme un prince et un législateur qui vient arracher à la barbarie les tribus sauvages de l'Amérique et les instruire des lois, de la religion, du gouvernement, de l'agriculture et des arts.

L'analogie que l'on trouve dans les traditions tzendales, quichées et

[1] *Torquemada, monarquia indiana*, lib. I, cap. 15. 20 codex Chimalpopoca; — *Histoire chronologique des rois de Culhuacan et Mexico*, manuscrit en langue nahuatl, de la coll. de Boturini.

[2] Ordoñez le dit positivement.

[3] Nuñez de la Vega, *Constit. diœces.* Præamb.

[4] Burgoa, *Descripcion geogr. hist. de la provincia de Guaxaca, etc.*, part. II, cap. 72; — Sahagun, *Hist. de las cosas de la Nueva España, etc.*, lib. IV, cap. 3.

mexicaines entre les personnages présentés sous les noms divers de Votan, de Cucumatz, de Cukulcan et de Quetzalcohualt[1], nous ferait croire qu'à l'origine de l'histoire un seul aurait réuni cette diversité d'appellations. La comparaison de toutes ces traditions nous décide toutefois à en admettre deux, Votan et Quetzalcohualt, les noms de Cucumatz et de Cukulcan ayant identiquement la même signification que ce dernier. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce fut d'eux, héros, prêtres, législateurs ou guerriers, que l'Amérique centrale reçut les éléments de cette civilisation portée depuis à un si haut degré par leurs successeurs. La connaissance d'un Dieu créateur et maître unique du ciel et de la terre paraît avoir été un des premiers dogmes inculqués aux populations qu'ils conquirent[2]; mais, dans les traditions arrivées jusqu'à nous, le nom du législateur est souvent mêlé avec celui de la Divinité, et, sous les voiles symboliques dont s'enveloppe l'histoire primitive, celui qui enfanta les Américains à une vie nouvelle en les tirant de l'état sauvage est, à dessein, identifié avec le père de la création universelle[3].

A son arrivée dans le nouveau monde, Votan s'avança entre les mille îles de la lagune de Terminos, accompagné des autres chefs de sa race. Une multitude d'oiseaux aux plumages étincelants animait ces eaux, alors peu profondes; troublés par la flottille qui portait la colonie, ils s'élancèrent dans les airs, cherchant un refuge à l'ombre des forêts environnantes; des bêtes fauves et du gibier de toute espèce se jouaient dans l'épaisseur du feuillage et sur le gazon verdoyant qui s'étendait luxurieusement sur les bords de la mer. Dans la joie d'une si grande abondance et d'une telle fertilité, les navigateurs s'écrièrent : *U luumil cutz, u luumil ceb!* (C'est la terre des oiseaux, c'est la terre du gibier!) Ces paroles restèrent longtemps ensuite comme le nom générique de toute

[1] *Cuc* ou *cuc*, dans la langue quichée, est le même oiseau que les Mexicains appellent *quetzal*. *Cumatz* signifie serpent, ainsi que le mot mexicain *cohuatl*. Dans la langue maya d'Yucatan, on retrouve également le même sens dans le mot *cukulcan;* tous les trois signifiaient un serpent emplumé ou couvert de plumes, ou bien un serpent orné des plumes du quetzal.

[2] Nous disons conquérir, dans le sens des conquêtes spirituelles faites depuis par les religieux chrétiens; nous pensons bien, toutefois, que la persuasion seule n'aura pas suffi pour amener les peuples sous les lois de Votan, et que les armes et la force auront dû y prendre part.

[3] *Hist. des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg.

cette contrée, depuis Potonchan jusqu'aux terres basses de Chiappas. De leur caractère marécageux leur vint, sans doute aussi, le nom de Papuha (qui veut dire *dans les eaux bourbeuses*), donné par un auteur mexicain aux premières contrées qui furent habitées sur le continent par les colonies étrangères [1].

Votan remonta ensuite le cours de l'Uzumacinta, et c'est sur les bords d'un des affluents de ce fleuve que l'on place le berceau de la civilisation américaine. Son séjour y donna naissance à une ville qui, depuis, eut l'honneur d'être la métropole d'un grand empire. Elle était située au pied des monts de Tumbala; le nom de Nachan qu'on lui attribue est moins connu que celui de Palenqué, dont les ruines majestueuses se sont révélées, il y a un siècle à peine, aux regards des voyageurs étonnés [2].

Le nom de *Na-chan*, qui se trouve dans Ordoñez, veut dire ville ou habitation des serpents. Les Tzendales furent émerveillés en voyant arriver d'autres étrangers sur de grandes barques et portant des vêtements longs et amples, ce qui leur fit donner le nom de « Tzequiles, ou hommes aux jupons de femmes. » Leur établissement dans le pays fut bientôt suivi d'une alliance avec les filles Tzendales. Votan, éclairé et instruit par eux sur la Divinité et le gouvernement des hommes, travailla avec sagesse à organiser l'administration de ses États, et de cette époque date véritablement la fondation de l'empire palanquéen [3].

Ordoñez assure que ces événements se passèrent près de mille ans avant l'ère chrétienne; M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, sans rien affirmer, corrobore néanmoins cette date par le texte suivant de l'histoire des soleils, dans le *Codex Chimalpopoca* : « C'est ici le commencement « de l'histoire des choses qui se vérifièrent il y a longtemps : celle de la « répartition de la terre, propriété de tous, son origine et sa fondation, « ainsi que la manière dont le soleil la partagea, il y a six fois quatre « cents ans, plus cent, plus treize, aujourd'hui 22 mai de l'an 1558. » En déduisant les années écoulées, on trouve l'an 955 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire moins d'un siècle après la colonisation de l'Irlande par les Scythes.

[1] Ixtlilxochitl, *Sumaria relacion de la historia tulteca*, ap. Kingsborough.

[2] Voir l'*Hist. des nations civilisées, etc.*, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg.

[3] *Idem.*

Nous terminerons le chapitre qui se rapporte à Votan en faisant remarquer que les traditions dont nous avons parlé font suffisamment allusion à l'origine des mystères analogues à ceux de l'Égypte et de la Grèce, dont on trouve des traces nombreuses chez les peuples de l'Amérique. De là, sans doute, les épreuves de la chevalerie mexicaine, que les Espagnols furent si étonnés de rencontrer, et qui n'étaient, après tout, probablement, que les débris de l'initiation antique. Elle avait préparé Votan au rôle de législateur et de prophète que lui attribue l'histoire. A son retour à Palenqué, après un de ses longs voyages, il trouva son peuple divisé. Les Tzequiles avaient profité de son absence pour usurper une partie de son autorité et se créer une puissance au centre de ses États. Par sa sagesse il sut promptement apaiser les troubles, tout en ménageant ses adversaires. Il partagea la monarchie en quatre royaumes, et l'un d'eux fut confié aux chefs des étrangers; leur capitale était Tulhà, dont les ruines ont été retrouvées auprès d'Ococinco, de l'autre côté des monts de Tumbala. Rivale de Palenqué, cette ville attribuait également sa fondation au grand législateur. Une tradition curieuse, conservée encore aujourd'hui chez les Tzendales, rappelle qu'un souterrain d'une longueur prodigieusè traversait la montagne de part en part et mettait en communication le temple de Tulhà avec Palenqué, dans le vallon de Zuqui; elle ajoute que Votan fit creuser ce souterrain en mémoire de celui où, durant ses voyages, il fut admis en sa qualité de fils de serpent, pour atteindre à la racine du ciel [1].

Ces expressions paraissent également s'appliquer à l'institution des mystères religieux que Votan avait établis dans ce temple, caché dans le ravin, loin des regards profanes. Ce qui vient à l'appui de cette assertion, ce sont les paroles de l'évêque de Chiappas au sujet du sanctuaire construit par le même législateur sur les bords de la rivière de Huehuetan, qui arrose les riantes vallées du territoire de Soconusco. Placé sur une éminence, à peu de distance de l'océan Pacifique, il fut destiné, suivant toute probabilité, à initier aux mystères de la religion les princes et les nobles de ces contrées, et ses vastes constructions souterraines lui firent donner le nom de *Maison ténébreuse*. Votan y transporta le tapir, considéré comme un animal sacré, afin qu'il pût se multiplier dans les eaux de la

[1] Ordoñez, *Fragments manuscrits, etc.*

rivière, et déposa dans les sombres retraites de ce temple les archives de la nation, dont il commit le soin à un collége de vieillards appelés tlapianes ou gardiens [1]. Il y établit en même temps des prêtresses, dont la principale avait le singulier privilége de commander aux vieillards eux-mêmes. C'est ce qui a fait dire à MM. Rivero et Tschudi que la garde du manuscrit de Votan était confiée à une dame indienne noble et à un certain nombre d'Indiens, qui devait être toujours le même. Au milieu des forêts environnant la Maison ténébreuse s'éleva bientôt une ville qui porta le nom de Huehuetan, ou la cité des vieillards, et dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines informes.

En étudiant les traditions antiques, nous dissiperons toujours un peu l'obscurité dont le berceau des peuplades américaines est environné, quoique nous ne puissions rien certifier à l'égard de la chronologie. Naturellement, nous devons marcher par moments dans cette voie épineuse à pas incertains, parce que l'allégorie et le merveilleux se rencontrent souvent sous nos pas; pourtant il est utile de connaître ces brillantes images sous lesquelles les peuples primitifs enveloppent les événements consignés dans leur mémoire, parce qu'elles dévoilent plus clairement l'originalité du génie et des mœurs des Indiens.

Quand les Espagnols découvrirent l'Amérique, ils y trouvèrent deux empires parfaitement constitués, dont l'origine, entourée de fables, mérite cependant que nous en fassions une brève narration; car, de même que les sciences ont toutes entre elles un lien de parenté, de même, dans l'histoire des peuplades américaines, quel que soit leur degré de civilisation ou de barbarie, on retrouve certains rapports qui indiquent des communications anciennes entre les populations du sud et celles du centre, entre les populations du centre et celles du nord. Ces communications, il est vrai, étaient d'une nature que nous ignorons, mais elles ont existé, comme on le verra par l'ensemble de cet ouvrage. Du Pérou au Mexique, et du Mexique au Mississipi, il y avait une chaîne non interrompue de tribus indiennes qui se fréquentaient et se faisaient mutuellement la guerre. En parlant des Natchez, nous verrons que les tribus, affaiblies par les combats ou bien obligées de fuir des voisins trop puissants et trop remuants, emportaient avec elles le souvenir de leur

[1] *Hist. des nations civilisées, etc.*, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg.

origine et de leur constitution primitives; elles conservaient dans leur patrie adoptive toutes les institutions qui n'étaient point contraires à leur nouvelle position, et ce n'est que lorsque les ressources, le climat du pays et d'autres considérations de ce genre changeaient entièrement leur mode d'être et de vivre, que les traditions de leurs ancêtres s'effaçaient insensiblement de leur mémoire, que leur organisation civile prenait une couleur locale et complétait la scission entre le présent et le passé. Néanmoins, cette scission n'est pas si complète qu'elle le paraît à première vue, et nous verrons dans l'agriculture, le système politique ou la théogonie des Indiens, des preuves de leurs rapports avec les empires civilisés du Mexique et du Pérou.

La disposition naturelle de l'homme à croire tout ce qui est merveilleux, son ignorance des causes agissantes, les impostures des prêtres païens, et surtout le patriotisme individuel ou l'orgueil collectif des races, induisirent la majorité des peuples à s'attribuer une protection particulière du ciel et à donner une origine divine à leur chef. Aussi les Péruviens croyaient-ils que le Soleil, leur divinité tutélaire, leur avait envoyé ses enfants Manco-Capac et Mama-Oello-Hueco pour les réformer et les instruire. Avant l'arrivée des Incas, empereurs du Pérou et fils du Soleil, à peu près comme l'empereur de la Chine, le Pérou était divisé en plusieurs nations indépendantes, nomades ou fixes, dont le caractère inquiet et l'humeur guerrière les faisaient combattre continuellement les uns contre les autres. Ignorant la culture et l'industrie, ne connaissant aucune loi morale, aucun lien social, errant comme les animaux dans les forêts et sujets comme eux à toutes les intempéries des saisons, n'ayant personne pour leur enseigner le moyen d'améliorer leur condition, tel était l'état des Péruviens lorsque le Soleil envoya deux de ses enfants sur le lac Titicaca, en leur donnant un lingot d'or et leur disant : « Allez où vous voudrez, et vous ne vous arrêterez que lorsque ce lingot s'enfoncera dans la terre. » Arrivés dans la vallée de Cuzco, au sommet de l'Huanancauri, le lingot s'enfonça dans le sol avec une telle facilité, qu'il disparut à leurs yeux en un moment. Alors le fils du Soleil dit à sa sœur, qui était en même temps sa femme : « C'est dans cette vallée que notre père veut que nous habitions. Il faut que nous cherchions à attirer ces peuples à nous pour les instruire et accomplir le bien que notre père commande. »

Du sommet de l'Huanancauri, Manco-Capac se dirigea vers le nord et sa sœur Mama-Oello-Hueco vers le sud; ils haranguèrent les multitudes, les exhortant à se réunir, à changer de vie, et de recevoir comme dons du ciel les conseils et les instructions qu'ils condescendaient à leur donner par ordre de leur père le Soleil. Fascinées par leur apparence et le respect que ces deux êtres extraordinaires savaient inspirer, les tribus errantes les suivirent dans la vallée de Cuzco et creusèrent les fondements d'une ville. Cuzco était le point central autour duquel rayonnaient les tribus indiennes, et, d'après Garcilasso, à qui nous empruntons quelques-uns de ces détails, son nom signifiait nombril dans le langage des Incas; car, selon les traditions péruviennes, de même que le nombril est la source d'où l'enfant reçoit la vie dans le sein de sa mère, de même la plaine de Cuzco fut le centre civilisateur de l'empire fondé par le couple céleste.

Ces deux enfants du Soleil établirent une union sociale entre les différentes peuplades du Pérou; ils organisèrent leurs forces et donnèrent une nouvelle et haute direction à leurs idées. Manco-Capac enseigna aux hommes l'agriculture, l'industrie et les arts; il leur donna des lois, un système politique parfait, et Mama-Oello-Hueco apprit aux femmes l'art de filer, de tisser et de teindre, ainsi que les vertus domestiques de la grâce, de la chasteté et de la fidélité conjugale.

Cette allégorie, concernant l'arrivée sur *un lac* de ce couple mystérieux venant civiliser les Péruviens, nous rappelle la tradition (que nous mentionnerons plus tard) des Chactas et des Chickassas, relativement à leur émigration vers le sud-est de l'Amérique septentrionale. Nous ferons remarquer qu'il n'est presque aucune tribu indienne, ayant conservé des traditions au sujet de son origine, qui n'ait l'idée d'une émigration lointaine.

Le manuscrit de Montésinos, qui se trouve à Séville dans le couvent de San José, de l'ordre de la Merci, prend l'histoire des origines péruviennes encore plus loin que Garcilasso de la Véga. Montésinos était natif d'Ossuna, en Espagne; il avait été deux fois *visitador* au Pérou, qu'il avait parcouru dans tous les sens durant les quinze années de sa résidence. Il visita le Pérou un siècle après sa découverte, se livra à des recherches historiques sur l'ancien empire des Incas, notant toutes les traditions et tous les chants des Indiens, rassemblant tout ce qu'il pou-

vait entendre raconter sur les événements passés, profitant des manuscrits inédits compilés sous la direction de F. Luis Lopez, évêque de Quito, étudiant les antiquités avec un tel zèle qu'aucun de ses contemporains ne l'égala dans la science archéologique [1]. Montésinos essaya de démontrer que c'était au Pérou que les flottes de Salomon allaient embarquer toutes leurs richesses. Du reste, ses opinions sont si singulières et si originales, qu'elles méritent bien une place parmi celles imaginées par d'autres historiens.

« Les hommes, dit Montésinos, étaient devenus si nombreux, que l'Arménie ne suffisait pas pour les contenir, et l'ordre que Dieu avait donné à Noé de peupler le monde força ses descendants à se séparer : chaque famille alla s'établir dans le pays qui lui convenait le mieux. On a même prétendu que Noé fit lui-même le tour du monde pour enseigner à chacun le lieu où il devait s'établir.

« Ophir, descendant de ce patriarche, craignant les querelles que le partage des terres pouvait amener, se retira avec sa famille dans les contrées les plus éloignées... Il se rendit au Pérou, où il s'établit avec les siens. Le nombre des habitants se multiplia rapidement ; mais ils considérèrent toujours Ophir comme leur chef, et celui-ci eut soin d'inculquer à ses descendants la connaissance du vrai Dieu et de la loi naturelle, qui se conserva par tradition parmi leurs enfants. Ils vécurent en paix pendant environ cent soixante ans, ayant toujours la crainte du Seigneur devant les yeux. Mais, dans la suite, il s'éleva des contestations sur la possession des sources ou des pâturages ; chaque tribu choisit un chef pour la conduire à la guerre, et ceux-ci surent profiter de l'occasion pour étendre leur autorité. »

Cinq cents ans après le déluge, d'après les chants historiques et les anciennes traditions, toute cette région fut remplie d'habitants. Les uns vinrent du Chili, les autres des Andes, de la *Terre-Ferme* ou de la mer du Sud ; de sorte que toute la côte fut peuplée depuis le cap de Sainte-Hélène jusqu'au Chili. Les premiers qui pénétrèrent dans le pays arrivèrent en assez grand nombre du côté de Cuzco. Selon les récits des Amantas, ils avaient à leur tête quatre frères, appelés Ayar-Manco-Topa,

[1] En 1846, M. Ternaux Compans publia les mémoires de Montésinos dans sa *Bibliothèque américaine*, et c'est dans cette bibliothèque que nous avons dû puiser pour y trouver les documents dont nous avions besoin sur ce sujet.

Ayar-Çachi-Topa, Ayar-Auca-Topa et Ayar-Uchu-Topa : leurs sœurs, qui étaient en même temps leurs femmes, les accompagnaient et se nommaient Mama-Cora, Mama-Huacum, Hipa-Huacum et Pilca-Huacum [1].

L'aîné des quatre frères monta sur le sommet de la montagne Huanancauri, et, prenant la fronde qu'il tenait attachée autour de sa tête, il lança une pierre du côté de chacun des points cardinaux, déclarant que par là il entendait prendre possession du pays pour lui et pour ses frères. Les trois autres frères ne furent point satisfaits de cette action, et crurent que leur aîné en avait agi ainsi pour affecter une espèce de suprématie sur eux. Le plus jeune, qui était en même temps le plus habile, d'après la tradition, résolut de s'arranger de manière à rester le seul de sa famille, afin que personne ne pût lui disputer l'autorité suprême. A cet effet, il réussit à renfermer son frère aîné dans une cave; il jeta le second dans un trou, et le troisième se sauva dans une province éloignée.

Le fratricide consola de son mieux les femmes de ses trois frères; il leur annonça qu'il voulait fonder une ville et devenir le seigneur de ses habitants, ce qui était le vrai motif de toute sa conduite, et que dorénavant on devait lui obéir et le respecter comme le fils unique du Soleil. La sœur aînée approuva ce dessein; et comme il y avait en cet endroit des monceaux de pierres que les Indiens appellent *coscos* ou *cuzcos*, elle l'engagea à s'en servir pour construire sa ville. Quelques écrivains prétendent que c'est de là qu'elle a pris son nom de Cuzco; d'autres disent que l'endroit où elle fut bâtie était couvert de rochers, et qu'il fallut le niveler. Comme le mot *aplanir* (niveler) se rend, en indien, par celui de *cuzca* ou *cosca*, on a cru que c'était là l'étymologie du nom de Cuzco.

Ayar-Uchu-Topa, également appelé *Pirhna* ou *Puhna-Manco*, réunit ses parents, devenus très-nombreux, et leur ordonna d'aplanir le terrain, d'aller chercher des pierres, de construire des maisons et de fonder une ville. Quand il s'élevait quelque dissension entre ses vassaux relativement aux terres arables, aux sources ou aux troupeaux, il les faisait comparaître devant lui et chargeait son fils aîné, qu'il chérissait plus que les autres, de décider le procès et de mettre les partis d'accord. Le père

[1] Voir l'*Histoire du Pérou*, par Balboa.

et le fils se firent tellement respecter par les sages conseils qu'ils donnaient, que leurs moindres paroles étaient regardées comme des lois inviolables et auxquelles il fallait obéir sans répliquer. Ayar-Uchu-Topa fut considéré comme le véritable fils du Soleil, même parmi les peuples voisins, qui, imitant l'exemple qu'il avait donné, construisirent plusieurs villes autour de Cuzco.

Ce prince adorait le vrai Dieu sous le nom de Illatici-Huiracocha. Il vécut plus de cent ans et en régna soixante ; quand il mourut, ce fut son fils Manco-Capac qui lui succéda.

Telle est l'origine de la monarchie péruvienne, racontée d'après les traditions indiennes. Dans l'histoire primitive de l'Amérique centrale et du Mexique, nous retrouverons, comme dans celle du Pérou, des traditions étranges qui se rapportent aux récits (allégoriques pour la plupart) des sauvages de l'Amérique du Nord, et que nous devons consigner ici pour en montrer l'analogie.

Quand les premiers pionniers de la civilisation parurent sur les côtes de la péninsule américaine, des populations indigènes occupaient déjà la majeure partie des régions intérieures. On ne saurait dire de quelle nation elles sortaient ; mais il y a lieu de croire, avec M. l'abbé de Bourbourg, qu'elles étaient d'origines diverses et qu'elles se distinguaient suffisamment les unes des autres par leurs coutumes, leurs mœurs et surtout par leur état social. Les Quinamés, ou géants, cette race puissante et orgueilleuse, à laquelle toutes les traditions réfèrent alternativement, devait être numériquement la moins considérable, mais supérieure aux autres par sa force, son intelligence, le maniement des armes, ses richesses et l'état avancé de la société qu'elle avait fondée. Les histoires nous la montrent en possession des provinces intérieures du Mexique, du Guatemala, du plateau aztèque et des contrées voisines de Tabasco, mais elles ne disent rien de l'origine ni des gouvernements des Quinamés ; seulement, à l'époque de la conquête de l'Yucatan par les Espagnols, un grand nombre d'Indiens instruits disaient avoir appris traditionnellement de leurs ancêtres que leur pays avait été peuplé par des nations venant de l'Orient, et que Dieu avait délivrées de la poursuite de certaines autres en leur ouvrant *un chemin par la mer*[1]. Doit-on consi-

[1] Herrera, *Historia gen. de las Indias occid.*

dérer ces géants et ce chemin par la mer comme une allégorie ou bien comme une tradition des géants de la Bible et du passage de la mer Rouge par les Hébreux? C'est assez difficile à décider. Néanmoins, il est curieux de constater que, dans les réminiscences indiennes de l'Amérique du Nord, le souvenir de géants malfaiteurs et d'animaux monstrueux qui dévastaient leur pays est encore très-présent à leur mémoire.

L'histoire toltèque est la première, dans l'ordre des annales américaines, dont les fondements soient admis avec quelque certitude par les écrivains qui ont tenté d'éclaircir les origines obscures de la civilisation mexicaine. Les historiens les plus graves qui existaient avant la conquête, tels que Netzahualcoyotzin, Xiuhcozatzin, fils du roi Huitzilihuitzin, et plusieurs autres, racontent que le dieu toltèque Nahuac-Hachiguale-Ipalnemoani-Ilhuacahua-Halticpac, c'est-à-dire le Dieu universel, créateur de toutes choses, à qui obéissent toutes les créatures, Seigneur du ciel et de la terre, ayant formé tous les objets visibles, il créa les premiers parents des hommes, dont tous les autres descendent, et leur donna pour habitation le monde, qui, selon ces historiens, eut quatre âges. Le premier commença à la création et fut nommé *Soleil-des-Eaux*, dans un sens allégorique, parce qu'il se termina par un déluge universel qui fit périr les hommes et les créatures. Le second âge fut appelé *Soleil-de-la-Terre*, parce qu'en plusieurs endroits le sol s'ouvrit, les montagnes s'écroulèrent en écrasant la plupart des hommes qui s'étaient sauvés du déluge. Ce fut à cette époque que vivaient les géants dont nous avons parlé. Le troisième âge fut appelé *Soleil-de-l'Air*, parce qu'il s'éleva un vent terrible qui renversa les arbres, les édifices et même les rochers. Les hommes qui survécurent à ce désastre ayant aperçu un grand nombre de singes, probablement chassés d'un autre pays par le vent, pensèrent que les autres hommes avaient été changés en ces animaux. C'est pendant cette époque que les Ulmèques ou Olmèques arrivèrent de l'Orient dans des vaisseaux et débarquèrent dans la baie de la Vera-Cruz, qu'ils trouvèrent peuplée de géants. C'est à eux vraisemblablement qu'il faut attribuer l'érection de ces masses de pierres brutes d'une grandeur prodigieuse, irrégulièrement placées, sans ciment, les unes sur les autres, de manière à former de véritables murailles cyclopéennes, que l'on retrouve depuis le Mexique jusqu'à la

frontière péruvienne, et qui ressemblent beaucoup aux *noraghe* de la Sardaigne.

Les Quinamés ou géants, alarmés sans doute de la rapidité avec laquelle leurs nouveaux voisins prospéraient dans leur colonie, les soumirent sous le joug le plus dur. Mais cet esclavage dura peu; car, si les géants avaient pour eux la puissance matérielle, les Olmèques possédaient avec le courage la ruse et un génie supérieur. Afin de se délivrer de leurs oppresseurs, ils convièrent à un festin les principaux chefs quinamés; ils les enivrèrent et les massacrèrent sans en excepter un seul. Telle fut l'origine de la domination des Olmèques sur le plateau de Huitzilapan. De la race des Quinamés il ne resta que quelques débris épars sur les montagnes, que les Toltèques achevèrent d'exterminer quelques siècles après[1]. A une époque un peu postérieure à la destruction de l'empire des Quinamés, le législateur *Zamna* aborda au *Yucatan* et y joua un rôle analogue à celui que Votan avait rempli dans le Guatemala après la fondation de Palenqué ou Xibalba. On le regarde aussi comme le fondateur de la chevalerie mexicaine. C'est sur son tombeau que s'élève la célèbre cité de Itzmal-ul.

Après l'affranchissement des Olmèques arriva dans ce pays Quetzacoalt, que Garcia, Torquemada, Sahagun et d'autres écrivains espagnols ont pris pour saint Thomas. C'est aussi dans ce temps que finit la troisième époque et que commença la quatrième, appelée *Soleil-de-Feu* parce que l'on pensait que le monde, dans ce dernier âge, se terminerait par le feu.

C'est dans ce quatrième âge, c'est-à-dire vers le troisième siècle avant l'ère chrétienne, que l'historien mexicain place l'arrivée dans la Nouvelle-Espagne de la nation toltèque. D'après les traditions quichées, la patrie primitive des Nahoas, ou ancêtres des Toltèques, se trouvait vers un Orient lointain, au delà *des terres et des mers immenses*. C'est là qu'ils s'étaient multipliés d'une manière considérable et qu'ils vivaient sans civilisation. Alors ils n'avaient pas encore pris l'habitude de s'éloigner des lieux qui les avaient vus naître. Ils ne payaient pas de tributs et tous parlaient la même langue. Ils n'encensaient ni le bois ni la pierre; ils se contentaient de lever les yeux au ciel et d'observer la loi du Créateur.

[1] Ixtlilxochilt, *Historia de los reyes de Tezcuco.*

Parmi les familles et les tribus qui supportaient le plus impatiemment ce repos et cette immobilité, celles de Tanub[1] et d'Hocab se décidèrent les premières à s'éloigner de la patrie. Les Nahoas s'embarquèrent dans sept barques ou navires, que Sahagun nomme chicomoztoc, ou les sept grottes. Faisons remarquer en passant que le nombre sept a été, de tous les temps, un nombre sacré parmi les peuples américains, d'un pôle à l'autre. C'est à Panuco, près de Tampico, que ces étrangers débarquèrent. Ils s'établirent à Paxil, du consentement des Votanides, et leur État prit le nom de Huehue-Ilopallan. On ne dit pas d'où ils venaient, mais on affirme seulement qu'ils étaient sortis des régions où le soleil se lève. Le commandement suprême de la colonie était entre les mains d'un chef que les histoires appellent Quetzalcohualt, c'est-à-dire seigneur par excellence. C'est lui qui était chargé de l'enveloppe sacrée où la divinité se dérobait aux regards humains, et seul il recevait d'elle les instructions dont il avait besoin pour guider la marche de son peuple. Ces sortes de divinités, ainsi enveloppées, passaient pour des talismans et on les considérait avec un grand respect. C'était ordinairement un morceau de bois auquel on insérait une petite idole de pierre verte; on le revêtait ensuite d'une peau de serpent ou de tigre, puis on le roulait dans de nombreuses bandelettes d'étoffe, dans lesquelles il demeurait enveloppé pendant des siècles. Telle est peut-être l'origine des *sacs de médecine* dont font encore usage aujourd'hui les Indiens des grands déserts, et dont nous parlerons dans la suite de cet ouvrage.

Les traditions des Quichés sont plus explicites sur cette première émigration, qu'ils s'approprient en s'efforçant de rattacher leur berceau à celui des Toltèques, auxquels ils avaient emprunté leur civilisation et leurs lois. Comme les Péruviens, ils eurent quatre frères, appelés Balam-Quitzé, *le tigre au doux sourire;* Balam-Agab, *le tigre de la nuit;* Mahucutah, nom qui ressemble à celui des chefs sauvages du Nord, *le tigre de la lune*, et Igi-Balam, qui furent leurs premiers législateurs. Ces quatre noms symboliques paraissent invariablement à la tête de toutes les tribus de l'Amérique centrale à dater de l'époque la plus reculée jusqu'à leur installation définitive dans les montagnes du Quiché. Lorsqu'ils voulurent émigrer, une seule tribu prêta l'oreille à lèurs discours et

[1] Pluriel antique de *Tan* ou de *Dan*, nom de lieu.

partit avec eux. Mais d'autres ne tardèrent pas à suivre leur exemple; une force irrésistible paraissait les entraîner sur les terres lointaines. Malheureusement, ces premières pérégrinations sont, comme les précédentes, enveloppées d'un profond mystère; c'est une nouvelle lacune qui embrasse un laps de temps dont il est impossible de calculer la longueur, et qui n'a pour se remplir que ces simples paroles : « Et les lieux où s'en allèrent Balam-Quitzé, Balam-Agab, Mahucutah et Igi-Balam, avec les maisons de Tanub et d'Hocab, s'appellent Tulan-Zuywa, Wucub-Pek [1] (*les sept grottes*), Wucub-Ciwan (*les sept ravines*). Ainsi se nomme l'endroit où ils reçurent des dieux... » Et lorsqu'ils arrivèrent à Tulan, Zuywa, Wucub-Pek, Wucub-Ciwan, ils avaient, disent les anciennes traditions, fait un chemin considérable pour y arriver [2].

Il est difficile de savoir où se trouvait Tulan, cette terre mystérieuse dont le souvenir est resté gravé dans la mémoire de toutes les nations de l'Amérique centrale, berceau de la science et de la sagesse, où ces mêmes nations puisèrent, avec les éléments de la vie policée, l'art de se gouverner, et reçurent, avec les symboles de leur religion, l'organisation du culte. « Quatre personnes, dit le manuscrit cakchiquel, sortirent de Tulan du côté où le soleil se lève, et c'est là un Tulan. Il y en a un autre en Xibalba [3]; un autre où le soleil se couche, et c'est là où nous vînmes [4], et aux lieux où le soleil se couche un autre, où est Dieu. C'est pourquoi il y a quatre Tulan. C'est aux lieux où le soleil se couche que nous vînmes à Tulan, de l'autre côté de la mer, et c'est ce Tulan où nous fûmes engendrés par nos pères et nos mères. »

Ce passage prouve qu'il y avait une région du nom de Tulan à l'orient et de l'autre côté de la mer. Mais dans quelle partie du monde faut-il la placer? Voici ce qui ne se sait pas encore. C'est cette région qui fut pour les émigrants comme un second berceau après une longue pérégrination au sortir de leur patrie primitive; c'est de là que toutes les émigrations subséquentes se dirigèrent ensuite, à des intervalles différents,

[1] La même chose que le Cicomoztoc ou Chicomoztoc des Mexicains.

[2] *Hist. des nations civ., etc.*

[3] Sans doute le Tulan d'Ocoingo à deux journées de Palenqué.

[4] Apparemment celui de la vallée d'Anahuac à 50 kilomètres de Mexico, ou celui récemment découvert dans la haute Californie.

vers l'Amérique. C'est à Tulan qu'eut lieu l'invention de leurs dieux, dont le premier fut Tohil, c'est-à-dire le Soleil; c'est aussi dans Tulan que leur vinrent promptement la science et la sagesse. Ce passage, pris dans un sens figuratif, signifie que dans cette ville ils découvrirent les lumières de la religion et de la civilisation.

Le manuscrit cakchiquel fait allusion à une guerre en Tulan-Zuywa, à la suite de laquelle les tribus furent forcées de quitter leur nouvelle patrie : « Partons, mes enfants, s'écriaient les pères et les mères; vous êtes esclaves, vous portez le poids de tous les travaux. » Puis, parlant aux chefs de lances : « Vous verrez avec nous d'autres montagnes et d'autres vallées, ajoutèrent-ils. Par delà, de l'autre côté de la mer, vous avez une autre patrie, ô mes enfants! et vous pourrez y lever la tête. » C'est ainsi qu'on parla aux treize divisions des sept villes, aux treize divisions de guerriers. Or, ils s'arrachèrent de là et abandonnèrent l'Orient. La tyrannie et le désir de secouer un joug insupportable furent donc la cause de leur sortie du Tulan oriental.

On ignore le chemin que ces tribus prirent en partant ni l'époque de leur voyage ; mais elles ne paraissent pas avoir été longtemps unies dans leur marche. La fatigue, les aspérités de la route, les privations de toutes sortes les séparèrent souvent. Les unes après les autres, elles arrivèrent sur les bords de la mer, où elles paraissent avoir cheminé encore assez longtemps dans le doute et l'incertitude[1]. Leur passage sur la mer est fort obscur; on dirait qu'ils ont trouvé une ligne de rocs amoncelés ou de glaces qui auraient facilité leur traversée. La joie qu'ils avaient conçue en revoyant la terre ne pouvait tenir longtemps contre la misère et les travaux qui les attendaient sur ce sol nouveau; car ils étaient dans le froid et l'obscurité, dépourvus d'aliments, sans savoir de quel côté ils dirigeraient leurs pas. Les pages étranges de ce manuscrit parlent fréquemment de cette obscurité et de cette nuit où ils se trouvèrent, non-seulement durant leur traversée, mais encore pendant un certain temps après qu'ils eurent revu le rivage. Faut-il croire que, partis de Tulan aux approches de l'hiver, ils auraient pris leur direction vers les latitudes boréales, et auraient abordé en Amérique avant le retour du soleil.

[1] *Hist. des nations civilisées.*

Après une attente pleine de lenteur et d'angoisse, ils virent enfin apparaître l'étoile du matin. Alors ils découvrirent l'encens qu'ils avaient apporté d'Orient. L'encens de Balam-Quitzé s'appelait encens de Mixtan, celui de Balam-Agab s'appelait encens de Cawitzan, et celui de Mahucutah encens divin. Or, ces trois seulement avaient de l'encens qu'ils brûlèrent en dansant du côté de l'orient, et ils pleuraient de bonheur en dansant et en brûlant leur encens précieux. Il est étonnant que le texte ne parle pas d'Igi-Balam. Cet encens qui vient de Mixtan et de Cawitzan ne rappelle-t-il pas quelques provinces persanes? et l'encens divin ne viendrait-il pas de l'Arabie? Du reste, ces trois personnages, cet encens et cette étoile semblent témoigner ici d'une vague tradition des juifs et des chrétiens au sujet des rois mages. Peu de temps après les tribus se séparèrent; la misère, inséparable alors de la réunion d'un grand nombre de familles sur un même point, sous un climat austère, les forçait à se disperser. En ce temps-là ils se revêtaient uniquement de peaux de bêtes, car ils n'avaient pas trouvé le moyen de s'habiller avec des étoffes. Leur vie simple et dure ressemblait plus ou moins à celle des sauvages actuels de l'Amérique. Après cette séparation, plusieurs nations commencèrent à se fonder, et les tribus s'éparpillèrent sur le continent américain en formant différentes sociétés.

Quand ils eurent reconnu la terre qu'ils cherchaient, les Nahoas continuèrent leur navigation le long des côtes jusqu'au Guatemala. Las Casas raconte à ce sujet que l'on conservait dans cette partie de l'Yucatan le souvenir de vingt chefs illustres venant de l'Orient, débarqués en cet endroit un grand nombre de siècles auparavant. Ils étaient habillés de longs et amples vêtements et portaient de grandes barbes. Leur puissance s'étant bientôt accrue dans l'État de Huehue-Tlapollan, ils entrèrent en lutte contre les Votanides; le roi de Palenqué périt dans un combat, et son empire devint tributaire des Nahoas. Après quelques années de sujétion, les habitants de Palenqué se révoltèrent et contraignirent les Nahoas à s'expatrier. Une partie des fugitifs se jeta sur le Yucatan et mit fin à la dynastie de *Zamna;* les autres émigrèrent sur les côtes de l'océan Pacifique, remontèrent plus tard vers le nord-ouest et fondèrent plusieurs royaumes dans les régions voisines de la Californie.

Un des plus considérables de ces royaumes fut celui de Téotihuacan, où se célébrèrent les premiers sacrifices humains, environ deux siècles

avant l'ère chrétienne. Les prêtres de Téotihuacan, sans cesse inquiétés par les incursions des tribus errantes du voisinage, prirent à leur solde la tribu sauvage des Mixcohuas. Ils ne tardèrent pas à se repentir de leur imprudence, et furent obligés d'appeler à leur secours contre leurs propres soldats d'autres sauvages d'origine nahualt, ainsi que les Mixcohuas. Ces tribus se répandirent de Téotihuacan dans tout le Mexique. Leur invasion dura du deuxième au sixième siècle de notre ère. Mixcohualt, le plus célèbre de leurs guerriers, envahit tout le plateau de l'Anahuac et y fonda un empire qui dura plus de quatre siècles. La ville de Cuitlahuak, que ses marécages rendaient imprenable, résista seule à sa valeur. Après avoir longtemps assiégé cette place, il fut contraint de se retirer. Son séjour prolongé au milieu des joncs qui environnaient la ville fit donner à ses soldats le sobriquet de *Toltèques* (habitant parmi les joncs).

C'est peu de temps après toutes ces révolutions que l'empire des Toltèques devint le plus florissant, sous le règne de Céacatl-Quetzalcohuatl, prince de Culhuacan; il prêchait une nouvelle religion, admettant la confession auriculaire et la continence des prêtres; il proscrivit la guerre et les sacrifices humains. Jamais le peuple n'avait encore joui d'un si grand bien-être ni d'autant de sécurité; mais il froissa la superstition populaire en interdisant les sacrifices humains. Tetzatlipoca se mit à la tête des mécontents et vint assiéger Tollan, séjour de Céacatl-Quetzalcohuatl; celui-ci refusa de se défendre pour éviter l'effusion du sang, prohibée par les lois religieuses qu'il avait établies, et se retira à Cholula, construit par ses sectateurs, et de là dans l'Yucatan. Tetzatlipoca, son rival heureux, après un long règne devint à son tour victime du mécontentement populaire et tomba dans un combat que lui livrèrent les parents de Quetzalcohuatl. Ces deux rois furent élevés au rang des dieux, et leur culte devint un sujet permanent de discordes et de guerres civiles dans tout l'Anahuac jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Au commencement du onzième siècle, la nation toltèque, épuisée par de longues années de famine et de peste, par les révoltes et la guerre acharnée que se firent les sectateurs de Quetzalcohuatl et ceux de Tetzatlipoca, succomba sous les coups d'une nouvelle invasion de Nahoas venus du nord, et dont les plus nombreux étaient les Aztèques, les Tépanèques et les Chichimèques. C'est à peu près vers cette même époque que l'em-

pire des Votanides, pareillement affaibli par diverses guerres intestines, paraît avoir succombé dans le Guatemala. Vers le milieu du onzième siècle, les régions méridionales furent envahies par diverses tribus d'origine toltèque, comme les Nahuatles, les Quichés et les Cakchiquels. Depuis ce temps jusqu'à l'arrivée des Espagnols, tous ces pays furent saccagés successivement par des révolutions continuelles, qui facilitèrent singulièrement la conquête et la domination des nouveaux conquérants.

Nous nous sommes longuement étendu sur ce qui concerne l'histoire ancienne des peuples américains, afin de démontrer que des émigrations nombreuses, à des époques très-reculées, ont eu lieu des points les plus éloignés de notre hémisphère. Quoiqu'un voile obscur enveloppe encore l'origine, la date et la nature de ces émigrations, antérieures à la période historique des temps anciens, il serait puéril d'en rejeter l'authenticité et de reléguer ces faits dans le domaine de l'imagination. Bien des auteurs, ennemis des récits bibliques, pourront se moquer de ces traditions écrites ou conservées dans la mémoire des peuples, mais la science ne se paye pas de dédains et de négations gratuites; elle veut des faits, des preuves, et sur ce terrain-là, il faut bien l'avouer, nos adversaires sont aussi pauvres que faibles. A mesure que nous marchons vers les temps modernes, ce voile devient plus transparent et finit par se déchirer complétement au neuvième siècle. En continuant le récit de ces grands mouvements de familles ou de peuples, nous arriverons facilement à prouver que la population du nouveau monde, telle qu'elle était lors de la conquête, ne provenait pas d'une souche unique, mais bien du contingent de plusieurs nations venues de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Dans la pénurie des documents servant à relier l'histoire primitive de l'Amérique à celle de l'ancien monde, nous ne devons pas rejeter les différentes assertions des écrivains distingués qui veulent donner aux Indiens une commune origine. Loin de là, nous croyons, au contraire, que chacune de ces assertions, résultat de longues et pénibles recherches, est comme l'anneau d'une chaîne brisée par le temps; à force de travail, d'études et de combinaisons, on finira par réunir et lier ensemble tous ces anneaux, par connaître les événements qui se sont passés avant la fondation des grands empires mexicains et péruviens, et peu à peu l'on comblera cette lacune de l'histoire du genre humain.

Il est hors de doute maintenant que l'Amérique ne fût non-seulement devinée, mais même connue longtemps avant Christophe Colomb, et dès la plus haute antiquité. Théopompus, savant historien et orateur célèbre du temps d'Alexandre le Grand, raconte, dans son livre intitulé *Thaumasia*, un dialogue entre Midas le Phrygien et Silène. Le livre lui-même a été perdu, mais Strabon en fait mention, et Ælianus, qui vivait à peu près vers l'an 200 de l'ère chrétienne, donne une partie de ce dialogue, dont voici la substance [1]. Après une longue conversation, Silène dit à Midas : « Que l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne sont que des îles entourées par des mers; mais qu'il y avait un continent au delà de ces mers, qui avait d'immenses dimensions, même sans limites, et qu'il était si fertile qu'on y voyait des animaux d'une prodigieuse grandeur, des hommes dont la stature était le double de celle des hommes ordinaires, et qui parvenaient à une extrême vieillesse. Il ajoute que sur ce continent il se trouvait beaucoup de grandes villes dont l'une avait plus d'un million d'habitants, ayant des lois et des coutumes différentes des autres peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, et enfin que l'or et l'argent étaient très-communs sur la surface de toute cette vaste contrée. »

Hanno, dont l'existence remonte peut-être à 800 ans avant Jésus-Christ, fit un voyage au delà des colonnes d'Hercule, il visita les côtes d'Afrique et navigua pendant trente jours sur l'Océan, directement à l'ouest. Cet intrépide officier écrivit la relation de ses voyages dans un livre intitulé *Periplus*, imprimé en grec en 1533; nous n'avons pas pu nous procurer ce livre, mais les auteurs qui le citent en concluent que Hanno avait dû visiter l'Amérique ou quelques-unes des îles des Indes occidentales.

Diodore de Sicile assure que des Phéniciens furent jetés sur les côtes d'une île excessivement fertile située en face de l'Afrique. « Sur ce fait, dit-il, les Phéniciens gardèrent le plus profond silence, craignant que les nations voisines ne tirassent tout l'avantage de cette découverte, qu'ils voulaient garder entièrement pour eux-mêmes. » Homère et Horace parlent également d'îles situées à l'ouest de l'Europe et de l'Afrique. Elles furent appelées Atlantides et supposées éloignées de dix mille stades de

[1] Ælian. *Variar. historiar.*, lib. III, ch. 8.

'Afrique. C'est là que le poëte plaça les Champs Élysées. Par ces citations on pourrait croire, avec quelque raison, qu'autrefois il existait dans l'océan Atlantique une grande île disparue par la suite; mais Diodore de Sicile est encore plus explicite et donne à entendre qu'il s'agit d'un vrai continent : « Après avoir laissé, ajoute-t-il, les îles situées au delà des colonnes d'Hercule, nous parlerons de celles qui se trouvent bien plus loin dans l'Océan. A l'ouest de l'Afrique, et à bien des jours de navigation loin de la Lybie, il y a une île immense dans la pleine mer. Ses côtes sont édentées par de nombreuses rivières navigables, ses champs sont bien cultivés et recouverts de jardins délicieux, de plantes et d'arbres de toutes sortes. » Enfin, il en parle comme du plus beau pays connu, avec des habitants vivant au sein de l'abondance dans des demeures spacieuses. Le récit de Diodore, en un mot, correspond exactement avec celui des premiers Espagnols qui débarquèrent au Mexique.

Le témoignage de Platon, donné quatre cents ans avant l'ère chrétienne, a peut-être encore plus de poids et mérite que nous en rapportions une partie. « Dans ces premiers temps (où elle a été découverte), l'Atlantique était une île très-large dans laquelle se trouvaient des rois puissants, qui réunirent leurs forces pour conquérir l'Asie et l'Europe, de sorte qu'il en résulta une guerre désastreuse dans laquelle les Athéniens, avec le consentement des Grecs, se mirent de la partie et furent les vainqueurs. Mais l'île Atlantique, par un déluge et un tremblement de terre, fut soudainement détruite, et ce peuple guerrier fut ainsi englouti. » Il dit encore, dans un autre endroit : « Il existait une île à l'embouchure de la mer, plus loin que ce détroit appelé les colonnes d'Hercule; cette île était plus grande et plus large que la Lybie et l'Asie; de là il se trouvait un passage facile jusqu'à d'autres îles, et de ces dernières jusqu'au continent situé au delà de ces régions. Neptune s'établit dans cette grande île; il lui donna le nom d'Atlantique, de son fils Atlas, et la divisa entre ses dix fils. Au plus jeune échut en partage l'extrémité appelée *Gadir,* qui veut dire *fertile* ou *abondante en moutons.* Les descendants de Neptune régnèrent en cet endroit de père en fils, selon l'ordre de primogéniture, pendant un grand nombre de générations. »

Quoique ce récit soit mélangé de fables, nous ne devons pas le rejeter entièrement, car il nous prouve que les anciens avaient vraiment la

connaissance de vastes continents situés à l'ouest de l'Europe et de l'Afrique.

Sénèque termine ainsi le second acte de *Médée :*

> Quelques siècles encore et l'abîme des mers
> Ouvrira devant nous sa barrière profonde.
> De *vastes continents* apparaîtront sur l'onde;
> Et, Thétis [1] découvrant un *nouvel univers,*
> Thule ne sera plus la limite du monde.

Aristote, ou l'auteur du livre qu'on lui attribue, parle également d'une île placée au delà du détroit de Gibraltar, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il n'affirme pas ce qu'il dit, mais il en parle comme d'une rumeur générale, une opinion accréditée parmi ses contemporains. Voici ce passage : « On dit qu'au delà des colonnes d'Hercule, les Carthaginois ont découvert une île très-fertile, mais sans habitants, pleine de forêts, de rivières navigables et des fruits en abondance. Elle est à plusieurs journées de voyage de la terre ferme. Quelques Carthaginois, charmés par la fertilité de ce pays, eurent la pensée de se marier et d'y aller s'établir, mais on dit que le gouvernement de Carthage défend sa colonisation sous peine de mort, de crainte qu'en devenant puissant, ce pays ne prive la mère patrie des possessions qu'elle y a. » Dans un passage de Plutarque, cité par M. de Humboldt [2], il est question, en termes parfaitement clairs et précis, d'un grand continent transatlantique et d'un étranger mystérieux, venu de cette contrée lointaine à Carthage, où il demeura plusieurs années, deux ou trois siècles avant l'ère chrétienne. Selon Cabrera, la première émigration carthaginoise Amérique aurait eu lieu pendant la première guerre punique. Nous ne parlerons pas du royaume d'Amahuamecan fondé par les Carthaginois dans le nouveau monde d'après le même auteur, car ce sujet nous mènerait trop loin.

M. l'abbé de Bourbourg, dans son ouvrage sur les nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, dit qu'une foule d'étrangers

[1] Quelques éditions portent *Typhis* au lieu de *Téthis*, ce qui présente à peu près le même sens; Typhis étant le pilote des Argonautes.

[2] Humboldt, *Examen critique de la géographie du nouveau continent.*

français, belges, allemands et anglais, ont remarqué avec autant de surprise que lui dans certains villages guatemaliens le costume arabe des hommes et le costume juif des femmes de Polin et des bords du lac d'Amatillan, aussi parfaits et aussi beaux que dans les tableaux d'Horace Vernet. Ceci nous conduit à dire quelques mots sur l'origine des races américaines attribuées à l'ancien royaume d'Israël, c'est-à-dire aux tribus conquises par Salmanazar et emmenées captives loin de Samarie, tandis qu'il restait encore dans le royaume de Juda et dans les villes sur les rives opposées du Jourdain les tribus de Juda, de Benjamin et la moitié de celle de Manassé.

Le savant rabbin Manassé Ben Israël, dans un célèbre ouvrage intitulé *l'Espérance d'Israël* (publié à Amsterdam l'an 1650), fut le premier écrivain qui traita le sujet des émigrations juives, à la requête de Montesini. Celui-ci, en voyageant dans l'Amérique du Sud, reconnut dans son guide indien un Israélite, qui l'assura qu'au milieu des Cordillères vivaient des Indiens d'origine juive en nombre considérable. Quoique les événements historiques cités par Manassé Ben Israël soient moins nombreux que ceux de ses successeurs dans la même cause, cependant les preuves qu'il donne sont très-plausibles et ne manquent pas de finesse. Grégorio Garcia, dans son histoire intéressante sur l'origine des Indiens, fait mention d'une ancienne tradition espagnole qui assure que les naturels de l'Amérique proviennent des tribus d'Israël emmenées captives par Salmanazar, roi d'Assyrie. Laissant de côté les théories et les preuves plus ou moins ingénieuses de Heckewelder, Beltrami, de Haet[1], Emmanuel de Moraez, Beatly, William Penn, le comte de Crawfort, Thomas Thorowgood, Boudinot et plusieurs autres sur l'origine juive des Indiens, nous mentionnerons Adair, qui, après avoir vécu quarante ans parmi les tribus de l'Amérique du Nord, certifie que les naturels du nouveau monde sont les descendants des Hébreux[2]. Adair fonde son assertion principalement sur les coutumes indiennes, qui ont, en effet, plusieurs points de ressemblance avec celles des Israélites.

Comme les Juifs, la plupart des Indiens offrent à l'Être suprême les

[1] *Orbis novis, seu descriptio Indiæ occidentalis.*
[2] *History of the american nations.*

3

prémices des fruits de la terre et de leurs chasses ; ils ont des cérémonies d'expiation à époques fixes ; ils divisent l'année en quatre saisons, qui correspondent avec les fêtes juives. Dans quelques parties de l'Amérique, le frère d'un mari décédé reçoit la veuve dans sa cabane et la considère plus tard comme sa femme légitime. Acosta et Lopez de Gomara assurent avoir vu la circoncision se pratiquer parmi plusieurs peuplades américaines. On retrouve encore de l'analogie entre les Hébreux et les Indiens dans les purifications, l'usage des bains, les ointements, les jeûnes, la manière de prier, l'abstention du sang des animaux et de certains quadrupèdes, oiseaux et reptiles, considérés comme impurs. Une chose également digne de remarque, c'est qu'en général le mariage des Indiens n'est permis qu'avec des personnes de leur propre tribu. Mais ce qu'il y a de plus frappant dans toutes ces coutumes, c'est l'habitude qu'ont des nations indiennes de l'Amérique du Nord de transporter avec eux une espèce d'arche comme celle dont il est parlé dans l'Ancien Testament ; cette arche ne touche jamais terre ; on la place sur un amas de pierres ou de bois et il n'est pas permis de regarder ce qu'elle contient. Les prêtres indiens conservent précieusement ce sanctuaire, et le principal sachem de la tribu porte sur son front un bandeau de plumes blanches et sur sa poitrine un coquillage orné de pierres qui rappelle l'*urim* du grand prêtre des Hébreux. Dans la suite de cet ouvrage on retrouvera bien d'autres points de ressemblance, que les partisans des origines juives ont ignorés ou n'ont point mentionnés.

La fête des premiers fruits de la terre se célèbre avec des danses et des chants où les paroles mystiques Ye-Meschica, Ho-Meschica, Va-Meschica sont fréquemment répétées. M. Adair voit dans la première syllabe de ces trois mots le nom de Jehovah et celui de Messie qui vient après trois fois. Dans d'autres hymnes on entend le mot *aylo*, qui correspond avec le mot hébreu *El* (Dieu). *Hiwah hydihyra*, l'âme immortelle, *schiluhyo*, *schiluke*, *schiluhva*, ressemblant à celui de *schaleach* ou *schiloth*, messager ou pacificateur. Mais comme nous ne connaissons pas l'hébreu, nous laissons à M. Adair toute la responsabilité de ce qu'il avance. Ce même auteur ajoute qu'il entendit une fois des Indiens traiter un coupable par l'expression suivante : *Tschi kaksit Canaha ;* tu ressembles à un pêcheur de Canaan.

Malheureusement les écrivains qui ont traité ce sujet ne s'accordent ni

sur l'époque de l'émigration, ni sur le chemin suivi par les Hébreux : quelques-uns les font venir directement à travers l'Océan et aborder sur différentes côtes de l'Amérique où règnent les vents alizés et le grand courant sous-marin ; d'autres pensent que les Hébreux ont traversé la Perse, la Chine, et sont arrivés dans le nouveau monde par le détroit de Behring.

Un auteur dont nous ne nous rappelons plus le nom considère les Cananéens comme ayant été un des premiers peuples qui, partant de la Mauritanie Tingitana, serait allé habiter les bords du golfe du Mexique. Ce sentiment corrobore la croyance de ceux qui certifient que les îles Canaries auraient été peuplées par des Cananéens. Dans l'histoire ancienne, on fait mention de trois Mauritanies : la Mauritanie Tingitana, la Mauritanie Cæsariensis et la Mauritanie Sitifensis. La première, constituant le royaume du Maroc, fut appelée Tingitana, de *Tingis*, sa capitale, mot qui fut corrompu en celui de Tanja, et finalement changé en celui de Tanger, d'après l'assertion de M. F. Hawks, le traducteur des *Antiquités péruviennes*. Ce serait donc à Tanger que les Cananéens se seraient embarqués après avoir été chassés par Josué, et si l'on se rappelle l'inscription trouvée dans cette ville et que nous avons citée en parlant des voyages de Votan, on verra qu'il a dû y avoir dans ce port, à une époque très-ancienne, quelque embarquement d'émigrants asiatiques.

Mais ce n'est pas seulement dans l'antiquité que l'on fait remonter les émigrations en Amérique ; depuis l'ère chrétienne jusqu'à la découverte de Christophe Colomb, on pourrait assurer que les relations entre l'ancien et le nouveau monde n'ont jamais été complétement interrompues. Selon Sandoval, des émigrations successives seraient venues de Ceylan et du sud de l'Inde dans l'Amérique bien des siècles avant Christophe Colomb. Marco Polo et John Ranking assurent que Manco-Capac, le premier Inca du Pérou, était le fils du grand Kublaï-Khan, et Montézuma le petit-fils d'Askam, noble Mongol de Tangut. Le célèbre M. de Humboldt pense que les Toltèques tirent leur origine des Huns.

Mais l'hypothèse qui surpasse en importance toutes celles que nous venons d'énumérer est celle de M. de Guignes, qui, s'appuyant sur les chroniques chinoises, attribue la civilisation péruvienne à des émigrations provenant du Céleste Empire et des Indes orientales. De récentes

investigations semblent confirmer cette opinion. Dans l'année 1844, M. Paravey prouva que la province de Fu-sang décrite dans les annales chinoises n'est autre chose que le Mexique, qui était connu d'après les mêmes annales dès le cinquième siècle de notre ère. A Uxmal dans l'Yucatan, on a trouvé des sculptures du Bouddha de Java, assis sur la tête d'un Siva; cette découverte, jointe à celle de statuettes et de coquillages asiatiques dont nous parlerons au chapitre des antiquités, donne à l'écrit de M. Paravey un poids irrécusable.

De même que les documents islantiques ont une grande valeur pour vérifier l'arrivée des Scandinaves sur les côtes du nouveau continent, les chroniques chinoises préservées dans l'ouvrage intitulé *Pran y tien* ont une égale valeur pour prouver les communications de l'Asie avec l'Amérique par l'océan Pacifique. L'histoire nous enseigne qu'une longue lutte entre les deux sectes religieuses des brahmines et des bouddhistes se termina par l'émigration des Chamans du Thibet dans la Mongolie, la Chine et le Japon. Si cette race tartare passa sur les côtes nord-ouest de l'Amérique et se répandit ensuite sur les bords du Gila et du Missouri, comme les recherches étymoloniques de Vater le prouveraient, il n'est donc pas étonnant de retrouver parmi les nations demi-barbares du nouveau monde des idoles, des monuments, des écritures hiéroglyphiques, la connaissance de l'étendue de l'année et des traditions concernant l'origine du monde, qui tous rappellent les arts et les systèmes religieux des anciens peuples[1].

A l'appui des émigrations asiatiques, on peut citer le savant ouvrage du docteur J.-G. Muller[2], qui démontre une analogie frappante entre la religion de Bouddha et Brahma et celle des Mexicains. Parmi les Indiens orientaux, Brahma (la divinité en général) se représentait par le *Trimurti* (qui correspond, en quelque sorte, à la trinité chrétienne), ou Dieu sous trois formes, savoir : *Bramah*, *Vischnou* et *Siva;* de même, les Mexicains adoraient l'Être suprême sous la triple forme de *Ho*, *Huitzilopochtli* et *Tlaloc*, qui représentaient le *Trimurti* mexicain. Les attributs de la déesse *Mictanihualt* ont une parfaite analogie avec ceux de l'implacable et sanguinaire *Kali*. Il en est de même des légendes concernant la

[1] Voir aussi *Beskrifning om de Swenska forsam lingars Foma och* nærwarende *titoland uti nya swerige sedan nye Nederland*, in-4°. Stockholm, 1759.

[2] Voir Humboldt, *Monuments américains.*

divinité mexicaine *Teayamiqui*, qui ressemblent à celles de *Bhavani*, également la femme de Siva Rudra, ainsi que *Kali*. Laissant de côté le *Trimurti* péruvien *Con*, *Pachacamac* et *Huiracocha*, ainsi que la ressemblance frappante constatée entre les idoles asiatiques et les idoles américaines, et bien d'autres points d'analogie retrouvés dans les religions, nous devons admettre que les cultes de *Fo*, en Chine, de *Bouddha*, au Japon, de *Quetzacoalt*, au Mexique, de *Manco-Capac*, au Pérou, comme le lamaïsme, au Thibet, et la doctrine de Dschakdschianuin des Mongols et des Kalmouks, ne sont que les branches d'un même tronc, dont les racines furent en Asie.

Mais aucune de ces conjectures n'équivaut aux preuves historiques conservées par les Scandinaves sur leurs migrations au Groënland et dans d'autres parties du continent américain. Les inscriptions islantiques et celtibériques trouvées dans les États du nord et de l'est de l'Union américaine sur des roches, des pierres et dans des tombeaux sont venues confirmer les assertions des archéologues et des écrivains danois[1]. En premier lieu, ces inscriptions furent confondues avec les monuments pictographiques que les Indiens ont l'habitude d'ériger lorsqu'ils veulent perpétuer la mémoire de leurs faits et gestes; mais un plus sérieux examen en a montré la différence, et les archéologues ont reconnu leur erreur. D'autres données, également historiques, nous portent à croire que dans le moyen âge des Biscayens et même des Vénitiens avaient connu l'Amérique avant Christophe Colomb[2]. Tous ces navigateurs ont dû y séjourner plus ou moins de temps pour y renouveler leurs provisions ou réparer leurs avaries, et sans doute un grand nombre d'entre eux n'en seront pas revenus, soit à cause du mauvais état de leurs vaisseaux, soit parce qu'ils auront été séduits par la beauté et la fertilité du pays. En parlant des antiquités indiennes, nous verrons que les anciens peuples du nouveau continent étaient plus civilisés que les Indiens d'aujourd'hui; et ceci s'accorde parfaitement avec leurs traditions, qui disent que leurs ancêtres, à une époque très-reculée, étaient plus puissants, plus instruits et plus riches que les populations actuelles.

Pour suivre l'ordre chronologique des matières, nous parlerons d'a-

[1] *Der Mexicanische Nationalgott Huitzilopochtli.*

[2] Saint Grégoire, dans son *Comment. sur l'épître de saint Clément*, assure que, au delà de l'Océan, il y a un autre monde.

bord des émigrations des Ires ou peuples de l'Irlande, qui ont émigré en Islande et en Amérique à des époques plus ou moins incertaines. « L'opinion de quelques savants familiers avec les antiquités du nouveau monde est que si, dans les plus anciens documents de l'Islande (comme on le voit par les manuscrits), les premiers habitants de cette île sont appelés les *hommes venus par mer de l'Ouest*, il en faut conclure que l'Islande n'a pas été peuplée par des colonies venues directement de l'Europe, mais par des Ires, transplantés de bonne heure en Amérique, c'est-à-dire par des hommes qui, après avoir habité la *grande Irlande*, partie de l'Amérique appelée *pays des hommes blancs*, vinrent s'établir sur la côte sud-est de l'Islande, à Papyli, et dans la petite île de Papar, voisine de cette côte[1]. »

Au sujet des voyages des Irlandais en Islande, nous citerons ici un passage fort important du manuscrit *De mensura orbis terræ*, écrit en 825 par Dicuil ou Dichullus, abbé de Pahlacht, en Irlande. Après avoir parlé de l'île de Thulé, il donne sur elle les détails suivants, qui lui ont été communiqués par des clercs (*clerici*).

« Il y a maintenant trent ans que des clercs, qui avaient demeuré dans cette île depuis les calendes de février jusqu'à celles d'août, me racontèrent que non-seulement lors du solstice d'été, mais encore quelques jours avant et après, le soleil disparaît pour peu de temps et semble se cacher derrière une colline ; en sorte que, même pendant cette courte absence, on n'est pas privé du jour. Aussi voit-on assez clair pour se livrer à toute espèce d'occupations. Il est probable que si l'on était sur le sommet d'une haute montagne on ne verrait pas le soleil se coucher... Au reste, ceux qui ont écrit que cette île était entourée d'une mer de glace en ont évidemment menti, de même que ceux qui ont prétendu que depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à celui d'automne on jouissait sans interruption de la lumière du soleil, et, *vice versâ*, qu'on en était privé jusqu'à l'équinoxe du printemps de l'année suivante ; car les clercs susdits qui ont vogué vers cette île dans le temps du grand froid ont pu y aborder, et, en y demeurant, ils ont continuellement vu l'alternative du jour et de la nuit. Il est vrai qu'à une journée de navigation au nord de cette île ils ont trouvé la mer gelée. »

[1] Humboldt, *Cosmos*, t. I.

« Il y a un grand nombre d'autres îles[1] dans l'Océan, au nord de la Bretagne. Les vaisseaux voguant à pleines voiles et poussés par un vent toujours favorable emploient deux jours et deux nuits pour s'y rendre des îles septentrionales de la Bretagne. Un religieux digne de foi m'a raconté qu'après avoir navigué deux jours et une nuit d'été dans un petit bâtiment à deux rangs de rames, il aborda dans une de ces îles. Ces îles sont petites pour la plupart, presque toutes séparées les unes des autres par des détroits fort resserrés ; *elles étaient, il y a une centaine d'années, habitées* par des ermites sortis de notre Scottia[2]. Mais de même qu'elles avaient été *désertes* depuis le commencement du monde, ainsi abandonnées maintenant des anachorètes *à cause des courses des Normands*, elles sont remplies d'une multitude innombrable de brebis et d'oiseaux de mer de diverses espèces. Nous n'avons trouvé ces îles mentionnées dans aucun auteur. »

S'appuyant sur ces deux longs paragraphes, M. Letronne, commentateur de Dicuil, démontre ingénieusement que les anachorètes irlandais, ayant été chassés des îles Féroër par les Normands, commencèrent, dans la seconde moitié du huitième siècle, à visiter l'Islande, et qu'ils y avaient demeuré, soit dans des établissements de pêche irlandais, soit dans des monastères fondés par de fervents solitaires jaloux de surpasser les moines de la Thébaïde. Dans le prologue du *Landnamabok*, ou Livre des origines islandaises, imprimé en islandais et en latin, il est dit : « *Avant que l'Islande fût habitée des Norwégiens*, il s'y trouvait des hommes que les Norwégiens appellent *papas* (pères) ; *ils professaient la religion chrétienne* et passaient pour être venus de l'Occident par mer. On a trouvé des *livres irlandais*, des *cloches* et *autres objets* qu'ils y avaient laissés, et qui paraissaient indiquer que ces hommes étaient des Occidentaux. Tous ces objets ont été trouvés dans les cantons de Papeya et Papyli, sur la côte orientale. Les livres anglais fournissent encore à présent la preuve que les expéditions vers ces parages ont été jadis très-fréquentes[3]. »

[1] Les îles Féroër.

[2] Au moyen âge, il y avait synonymie entre les mots Hibernia et Scottia pour signifier l'Irlande ; ce n'est guère que vers le règne de Malcolm II que l'Écosse commença à prendre ce nom exclusivement.

[3] *Landnamabok, sive de orig. island.*, lib. in prolog.

Ainsi, selon les documents historiques islandais, un canton de l'Islande, avant l'arrivée des Scandinaves, avait été déjà habité par des Irlandais, qui non-seulement le visitèrent, mais y avaient même séjourné. Si, maintenant, comme on peut le conjecturer par le témoignage de cet écrivain, les objets trouvés en Islande appartenaient aux anachorètes irlandais venus des îles Féroër, on se demande pourquoi les moines (papas) s'appelaient, selon les traditions du pays, *vestmenn* (hommes de l'ouest), venus de l'ouest par la mer (*kommir tel vestanum haf?*). Nécessairement, c'étaient des navigateurs de l'Huitramannaland, dont les ancêtres, à une époque encore inconnue, avaient colonisé les côtes orientales du nouveau monde. Dans la suite de ce chapitre nous verrons que cette assertion n'est point une conjecture, mais un fait basé sur des traditions sérieuses admises comme authentiques dans le domaine de l'histoire.

Dans la seconde partie du neuvième siècle, probablement en 860, le pirate Naddod fut le premier Scandinave qui ait abordé en Islande, poussé par une tempête dans une traversée qu'il fit de la Norwége aux îles Féroër[1]. « Ce pirate gravit une montagne très-élevée de la côte orientale pour voir s'il n'apercevrait pas quelques traces d'habitation. Comme il ne trouva rien de tel, il revint aux îles Féroër. » Ces détails, appuyés d'autres autorités, ont paru suffisants à Torfœus et à plusieurs savants danois pour établir que les îles Féroër étaient le pivot des expéditions de Naddod[2]. En 863, le Danois Garder fit, le premier, connaître l'Islande aux Normands; et, en 874, le Norwégien Ingolf y fonda le premier établissement scandinave. Malgré la proximité du Labrador, situé en face du Groënland, il s'écoula cent vingt-cinq ans entre le premier établissement des Normands dans l'Islande et la grande découverte de l'Amérique par Leif, tant étaient insuffisantes pour les besoins de la navigation les ressources qu'offrait à cette race noble et vigoureuse, mais pauvre, ce coin de terre isolé et désert.

Les colons, appartenant pour la plupart aux familles les plus distinguées et les plus éclairées du nord, établirent en Islande une république florissante. La situation de l'île et les rapports que la jeune colonie entretint, pendant sa première période, avec des peuples étrangers, devaient

[1] Codex Flateyensis ap. Torfœum in hist. Norv.

[2] Torfœus Arngrimus, Joannes Finnœus ad lib. orig. irland.

nécessairement la porter au développement de l'art de la navigation, dont la connaissance était un héritage de ses ancêtres, et lui inspirer ensuite l'envie d'aller à la découverte d'autres pays au delà de l'Océan. Déjà, en 877, le navigateur islandais Gunbiorn voyait pour la première fois le littoral montagneux du Groënland [1].

D'après les manuscrits scandinaves, dans lesquels se trouvent les relations des premiers voyages des Normands en Amérique, et qui furent probablement compilés dans le douzième siècle par le savant Thorlak Runolfson, auteur du plus ancien code ecclésiastique islandais, et petit-fils de Torfinn Karlsefne, qui commanda l'expédition la plus considérable qui fit voile à cette époque vers le nouvel hémisphère, d'après ces précieux manuscrits, disons-nous, il paraîtrait qu'en 983 le célèbre Ari Marsson de Reykjanes, de la puissante famille islandaise d'Ulfe le Louche, faisant voile vers le sud, fut jeté par la tempête sur la côte américaine, à laquelle il donna le nom d'*Irland it Mikla* ou la grande Irlande. En 986, Éric le Roux établit sur ces rivages la première colonie, composée d'Islandais émigrés. Cette colonie fut fondée sur la côte du sud-ouest, dans la contrée où plus tard, en 1124, fut établi l'évêché de Gardar, qui subsista pendant plus de trois cents ans [2]. Dans cette même année 986, Byarne Herjufson partit du Groënland, vit l'île Nantoucket, un degré au-dessous de Boston, puis la Nouvelle-Écosse, et enfin Terre-Neuve.

Stimulé par les récits de Byarne, Leif, fils aîné d'Éric le Roux, acheta un vaisseau et partit, l'an 1000, avec trente-cinq compagnons pour faire de nouvelles découvertes. Leif s'approcha des côtes visitées par Byarne, et donna le nom de Litla Helluland à Terre-Neuve. S'embarquant de nouveau, il arriva dans le pays situé entre Terre-Neuve et le Canada, et l'appela Markland. Enfin, il débarqua sur une plage agréable, où un certain Tyrker, Allemand, qui faisait partie de l'expédition, trouva une grande abondance de vignes et donna à cette contrée le nom de Vinland (pays de la vigne ou du vin), maintenant la Nouvelle-Angleterre. Leif y fit bâtir des maisons spacieuses, nommées d'après lui *leifsbudir*, et s'y fixa pendant quelque temps. Dans ce principal établissement scandinave, les colons eurent souvent à combattre les Esquimaux, qui s'étendaient, à cette époque, beaucoup plus vers le sud

[1] Rafn, *Découverte de l'Amérique par les Normands.*

[2] Bulle du pape Nicolas V, ap. Egid.

qu'aujourd'hui. Ce fut l'an 1121 que le premier évêque du Groënland, Erik-Upu, d'origine irlandaise, entreprit d'aller raffermir dans le christianisme les colons du Vinland.

En 1002, Thorwald Ericson, frère de Leif, entreprit un nouveau voyage sur le même vaisseau, et visita les côtes déjà découvertes par son frère; il pénétra en 1004 près du cap Cod, où se trouve actuellement la ville de Boston; il eut une rencontre avec les Skrellings (Esquimaux), et reçut sous le bras une flèche dont la blessure le fit mourir. Thorwald fut enterré dans un endroit qu'il avait lui-même désigné, et qui reçut le nom de *Krossanes* (pointe de la croix).

En 1006, Thorstein, troisième fils d'Éric, s'embarqua pour une autre expédition, qui fut malheureuse; accablé de chagrin, il vint mourir au Groënland, sans avoir vu les contrées visitées par ses frères. Sa veuve Gudride épousa le plus célèbre des premiers explorateurs de l'Amérique, Thorfinn Karlsefne, Islandais, qui, selon les anciennes chroniques, comptait parmi ses ancêtres des Danois, des Suédois, des Norwégiens, des Écossais et des Irlandais, dont quelques-uns étaient même d'une souche royale. A l'invitation de Gudride, Thorfinn résolut de faire avec elle un voyage dans le sud. En 1007, avec l'aide de Snorre Thorbrandson, il équipa une flottille composée de trois barques montées par cent soixante hommes, ayant toutes les provisions nécessaires pour l'établissement d'une colonie. Laissant la route suivie jusqu'alors, il prit une direction plus méridionale et s'arrêta à l'île *Martha's Vineyard* (la vigne de Marthe); puis, faisant voile vers l'ouest, il passa deux hivers dans la baie du *Mont de l'Espérance*, près de Seconnet, un degré et demi de latitude plus près de New-York.

Malheureusement, les bonnes relations des Scandinaves avec les Esquimaux ne durèrent pas longtemps; ces derniers attaquèrent les navigateurs avec une force supérieure, et les auraient entièrement exterminés sans le courage inouï d'une femme du nom de Freydis, qui les sauva. Cet événement déplorable engagea Karlsefne à abandonner le plan qu'il avait formé de coloniser les côtes, et il retourna au Groënland au commencement de l'année 1011.

Jusqu'au milieu du quatorzième siècle, on a des renseignements positifs sur les progrès des colonies de la Scandinavie américaine et de ses relations avec le Groenland et l'Islande. Les colons élevèrent sur la côte

orientale de la baie de Baffin, au nord-ouest d'Upernavik, dans une des *Iles des Femmes*, trois monuments avec des inscriptions runiques, dont l'une porte la date de 1135. D'après Rafn, la pierre runique était placée au plus haut point de l'île Kingiktorsoak, « le samedi avant le triomphe, » c'est-à-dire le 21 avril, grande fête du paganisme, qui, lors de l'introduction du christianisme, fut changée en une fête chrétienne. Par les monuments, les inscriptions, les armes, les ustensiles de toutes sortes et les ossements humains récemment découverts dans les Etats de Rhode-Island, Massachussetts et autres, on peut supposer que les émigrations des Normands ont été bien plus considérables que ne le font croire les documents manuscrits auxquels nous empruntons ces détails.

Dès le douzième siècle, le Groënland eut des évêques suffragants de Hambourg. Jusqu'en 1418, les colons norwégiens établis sur ces côtes glacées payèrent au saint-siége 2,600 livres pesant de dents de morses pour dîme et denier de Saint-Pierre. En 1266, des prêtres groënlandais de l'évêché de Gardar conduisirent une expédition de pêcheurs, qui partirent de la baie de Baffin pour aller pêcher depuis le détroit de Lancastre jusqu'à celui de Barrow [1].

Dans les récits historiques de Thorfinn Karlsefne et dans le *Landnamabok* islandais, les côtes méridionales comprises entre la Floride et la Virginie sont appelées *Huitramannaland* (pays des blancs) et même Grande-Irlande. Ceci s'accorde parfaitement avec une tradition des Esquimaux, qui rapporte que dans leur voisinage se trouvait une nation blanche portant des vêtements blancs, chantant souvent et faisant usage de longs bâtons au bout desquels pendaient des morceaux d'étoffe. Cette tradition peut s'expliquer par le témoignage du petit-fils d'Ari Marsson, le célèbre Ari Frode, qui certifie « que certains Irlandais assurèrent à son oncle que, d'après la relation verbale de Jarl Thorfinn Sigurdson, des îles Orcades, le nom d'Ari Marsson était connu dans l'Huitramannaland ; une version dit même qu'il y fut baptisé, que cet intrépide navigateur possédait une grande autorité dans ce pays, mais que les naturels ne lui permirent pas de le quitter, et qu'une population catholique habitait ce même pays. » Les hommes vêtus de blanc, les étoffes flottantes au bout d'un bâton et les chants mentionnés par la tradition correspondent par-

[1] Wilhelmi ueber Island, Huitramannaland, Groenland und Vinland.

faitement à ce que nous voyons de nos jours dans les processions catholiques. Le récit de Jarl Thorfinn indique visiblement qu'à une époque antérieure à celle de l'arrivée d'Ari Marsson dans l'Huitramannaland, il y existait déjà des communications entre l'Irlande et le nord-est de l'Amérique septentrionale.

Dans les mêmes manuscrits on voit une autre relation changeant en certitudes les conjectures de Jarl Thorfinn. Bioern Astrandson, surnommé Breidskingakappi, membre de la fameuse ligue des héros de Jomberg et un des plus braves combattants de la bataille de Fyrisvalle, en Suède, devint amoureux de Thuride, sœur du puissant chef Snorre Go le d'Islande, et fut obligé, à cause de son intrigue, d'émigrer l'an 999. Il s'embarqua à Hraunhofen (Snafellsness) : poussé par un vent du nord-est, le vaisseau perdit bientôt de vue le rivage et disparut à l'horizon. Pendant longtemps on ignora le sort de Bioern, et l'on finit par supposer qu'il avait été englouti au fond des mers. Enfin, un marchand islandais, appelé Gudleif Gudlangson (frère de Thorfinn, ancêtre du fameux historien Snorre Sturluson), voulut retourner de Dublin, où il se trouvait, en Islande, sa patrie. Le navire sur lequel s'était embarqué Gudleif fut assailli par une violente tempête provenant du nord-est ; poussé d'abord vers l'ouest, puis vers le sud-ouest, il arriva enfin sur une côte inconnue, après un long et dangereux voyage. A peine descendu à terre, Gudleif fut saisi par les naturels, qui vinrent au-devant de lui en foule et parlaient une langue ressemblant à l'*irlandais*. Un vieillard *à cheval*, d'une noble apparence et précédé d'un étendard, dirigeait les naturels et leur commanda de lui amener Gudleif, auquel il demanda en scandinave son nom et d'où il venait. En apprenant que son prisonnier était Islandais, le vieillard lui révéla qu'il se nommait Bioern Astrandson, puis il lui rendit la liberté ainsi qu'à ses compagnons, en leur conseillant de quitter aussitôt une contrée aussi peu hospitalière. Gudleif retourna à Dublin, emportant avec lui un anneau pour Thuride et une épée pour son fils Kiartan, que lui avait remis Bioern pour eux, et l'été suivant il retourna en Islande, où il rendit à leur destination les présents de Bioern.

Cette histoire, écrite peu de temps après les événements, est une importante preuve en faveur de l'opinion généralement admise qu'il existait des colonies irlandaises dans l'Huitramannaland, c'est-à-dire dans les Ca-

rolines et peut-être même jusqu'à la Floride, et que ces colonies furent établies longtemps avant la découverte du nouveau monde par Leif.

Le dernier voyage enregistré dans l'histoire scandinave est celui d'un vaisseau parti en 1347 à destination de la Nouvelle-Écosse, pour y chercher des bois de construction; ballotté par la tempête, il fut obligé de relâcher à Straumfjoerd, sur la côte occidentale de l'Islande. La grande peste qui, vers le milieu du quatorzième siècle, ravagea l'Europe et dépeupla surtout le Nord, s'étendit jusqu'au Groënland. Le commerce avec cette région devint ensuite un droit régalien de la couronne de Norwége. A ces causes de décadence se joignit enfin, en 1418, une invasion ennemie. Une flotte, appartenant probablement au prince Zichmni de Freslande, vint on ne sait d'où et détruisit par le fer et le feu toute la colonie.

La relation des frères Zeus, dont l'authenticité est indubitable, dit M. Malte-Brun dans son *Histoire de la géographie*, donne enfin sur ces contrées septentrionales des notions fort curieuses; elle fait connaître, dès la fin du quatorzième siècle, les sauvages de la Nouvelle-Angleterre; elle parle des nations plus civilisées vers le sud-est, et ensuite des peuples policés qui, connaissant l'usage des métaux précieux, bâtissaient des villes et des temples où ils offraient des sacrifices à leurs idoles. Cette relation complète ainsi les données historiques concernant le nouveau monde, et commençant dans la nuit des temps pour finir à l'époque de la découverte de Christophe Colomb. Ces données, il faut le reconnaître, ont une valeur incontestable; la plupart d'entre elles ont même tout le caractère d'authenticité que peuvent fournir les anciens documents historiques généralement admis comme véridiques; néanmoins, nous ne les donnons qu'à titre de base et d'essai pour édifier, par de nouvelles recherches et la découverte de nouveaux matériaux, cet important édifice de l'histoire ancienne du nouveau monde.

CHAPITRE II

Les Indiens ne sont pas autochthones. — Aperçu sur les races animales de l'Amérique. — L'Éden n'a pu être le berceau de toute la création. — Du déluge et des fossiles. — Différentes révolutions du globe. — Unité de la race humaine. — Cosmogonie biblique. — Classification anthropologique du règne humain. — Indiens du nouveau monde. — Erreurs et insuffisance des renseignements reçus sur les Indiens. — Indiens des États-Unis, de la Californie et de la Colombie. — Variété des races américaines. — Description anthropologique des Indiens. — Mesure de la diversité des types. — Propriétés des espèces. — Caractères spécifiques. — Les formes, les traits, les couleurs, les cheveux. — Gradation des couleurs des pôles à l'équateur. — Facilité d'acclimatement que possède la nature humaine. — Objections erronées contre l'acclimatement. — Influence du climat sur les individus. — Coloration de la peau. — Influence de l'état sauvage ou de la civilisation sur l'homme. — De la persistance des types. — De la modification des types. — Commune origine du genre humain. — Origine des Américains. — Routes des émigrés et leur dispersion sur le nouveau monde. — Subdivision des langues. — Progrès intellectuel et social des tribus agricoles et favorisées par la nature du pays. — Conclusion.

Par les détails que nous venons de donner sur les différentes émigrations qui ont eu lieu en Amérique avant la découverte de Christophe Colomb, on voit aisément qu'il n'y a nul besoin de recourir à l'hypothèse d'une création particulière pour expliquer l'origine des grandes populations trouvées dans le nouveau monde, au quinzième siècle, par les Espagnols. Si les Indiens étaient autochthones, ils auraient quelque chose en propre au physique comme au moral. Loin de là, ils paraissent, au contraire, avoir tout copié en religion, usages, coutumes, industries, quoique, nous l'avouons, ces copies soient naturellement modifiées par les besoins particuliers, le climat, la position géographique et le degré de civilisation atteint par chaque peuplade. Mettant de côté nos convictions, afin d'examiner plus librement les théories et les faits, nous n'avons trouvé aucune objection sérieuse contre la vérité historique des récits de la Genèse. Si la création des animaux, dans l'ordre biblique, ne s'accorde pas toujours avec les faits que la science nous révèle, il est certain que la Bible et la science s'accordent à dire que l'homme est le dernier

des êtres organisés qui ait paru sur notre globe. L'ordre chronologique de la création des autres animaux est d'une importance secondaire. Du reste, nous ne sommes pas encore le moins du monde convaincus de l'inexactitude de l'auteur de la Genèse en présence des découvertes des géologistes, qui commencent seulement à voir clair dans la formation de notre planète et ne s'entendent nullement sur la quantité et l'étendue des révolutions qu'elle a subies. Une étude locale des plus attentives sur les Peaux-Rouges nous a donné la certitude qu'on ne saurait sérieusement contredire l'Écriture sainte reconnaissant dans Adam la souche unique des trois grandes races qui forment les types principaux de la famille humaine.

L'Amérique, dit-on, possède un peuple à part et des animaux qui n'existent pas sur l'ancien continent; donc il y a eu une création partielle d'hommes et d'animaux distincte de celle dont parle la Genèse. A cela nous répondons d'abord que pour conclure ainsi il ne faut avoir aucune notion de l'histoire naturelle, de la géographie des animaux, de la géologie et des révolutions primitives du globe; nous dirons ensuite que l'Amérique ne possède pas de peuple à part dont les conditions anthropologiques ne soient identiquement les mêmes que celles des peuples de l'ancien monde, sauf de naturelles modifications typiques, qui ne constituent point une espèce à part; nous dirons enfin que la présence en Amérique d'animaux qui n'existent pas en Europe n'offre pas la moindre objection à la véracité du récit biblique. La configuration actuelle de la terre rend, en effet, assez difficile l'explication de la présence de ces animaux dans des îles et sur des continents séparés de l'Éden par de vastes mers; mais cette difficulté s'évanouit tout à coup ou diminue considérablement si l'on veut se rappeler que le cataclysme diluvien de Noé a beaucoup changé l'aspect de notre globe, et que, dans cette longue période de siècles écoulés entre la création et le dernier déluge, les animaux avaient eu parfaitement le temps de se répandre sur la terre et de se propager dans les localités les mieux appropriées à leur organisation zoologique.

Les géologistes n'ont-ils pas été obligés de reconnaître que durant de longues périodes des changements se sont graduellement opérés dans la répartition des continents et des mers, ainsi que dans la constitution des climats locaux? Pour ne citer qu'un fait, afin d'éviter des longueurs qui

nous entraîneraient loin de notre sujet, n'est-il pas positif aujourd'hui que l'Angleterre faisait corps avec l'Irlande et s'unissait à l'Allemagne par de vastes plaines? Depuis soixante ans, l'étude des couches de l'écorce terrestre a jeté bien des lumières sur l'histoire des nombreuses révolutions de notre hémisphère et des animaux qui en furent les témoins, sans toutefois nous éclairer encore sur leur époque et leur durée. Les animaux échappés aux causes lentes de destruction de l'époque précédente ont continué d'exister comme par le passé, mais en se distribuant différemment. Aussi, pour nous rendre compte de la distribution actuelle des espèces animales, faut-il remonter aux âges antérieurs, et particulièrement aux périodes quaternaire et tertiaire (appelées diluviennes) qui ont précédé la nôtre. La paléontologie nous apprend qu'il y a des espèces éteintes depuis des siècles et des milliers d'années, et que la distribution des genres et des espèces qui se rencontrent actuellement était différente aux âges antérieurs [1].

L'étude des fossiles est une découverte importante dans la théorie de la configuration antédiluvienne de la terre; ils démontrent d'une manière frappante les époques successives et la série d'opérations différentes qui ont eu lieu dans la formation du globe; ils donnent la certitude que la terre n'a pas toujours eu la même enveloppe, par la certitude où l'on est que les animaux découverts ont dû vivre à la surface avant d'être ainsi ensevelis dans la profondeur. C'est encore par les fossiles, dit Cuvier [2], toute légère qu'est restée leur connaissance, que nous avons reconnu le peu que nous savons sur la nature des révolutions du globe; ils nous ont appris que les couches qui les recèlent ont été déposées paisiblement dans un liquide, que leurs variations ont correspondu à celles du liquide, que leur mise à nu a été occasionnée par le transport de ce liquide et que cette mise à nu a eu lieu plusieurs fois; rien de tout cela ne serait certain sans les fossiles.

L'apparition des os de quadrupèdes, surtout celle de leurs cadavres entiers dans les couches, annonce que la couche même qui les porte était autrefois à sec ou qu'il s'était au moins formé une terre sèche dans

[1] Voir les travaux de MM. Archiac et Scipion Gras sur les âges des terrains quaternaires; — A. Wagner, *De la distribution des mammifères*; — *Histoire naturelle de la géographie des animaux*, par M. A. Maury, de l'Institut. (*Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1859.)

[2] Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*.

le voisinage. Leur disparition rend certain que cette couche avait été inondée ou que cette terre sèche avait cessé d'exister. C'est donc par eux que nous apprenons d'une manière assurée le fait important des irruptions de la mer, dont les coquilles et les autres produits marins, à eux seuls, ne nous auraient pas instruits[1]. Considérés par rapport aux espèces, plus de quatre-vingt-dix de ces animaux sont bien certainement inconnus jusqu'à ce jour des naturalistes; onze ou douze ont une ressemblance si absolue avec des espèces connues, que l'on ne peut guère conserver de doutes sur leur identité; les autres présentent avec les espèces connues beaucoup de traits de ressemblance.

Considérés par rapport aux genres, sur les quatre-vingt-dix espèces inconnues, il y en a près de soixante qui appartiennent à des genres nouveaux. Sur les cent cinquante espèces, un quart environ sont des quadrupèdes ovipares, et toutes les autres des mammifères. Et pourtant il serait prématuré d'établir des conclusions sur ces nombres; car l'on a beaucoup plus recueilli d'os de grandes espèces, qui frappent davantage les ouvriers, tandis que ceux des petites sont ordinairement négligés, à moins que le hasard ne les fasse tomber entre les mains d'un naturaliste, ou que quelque circonstance particulière, comme leur abondance extrême en certains lieux, n'attire l'attention du vulgaire.

Longtemps avant Noé, l'*ichthyosaurus*, le *plesiosaurus*, le *mégatherium*, etc., n'existaient déjà plus. Le déluge a détruit d'autres espèces que l'arche ne contenait pas, et les races actuelles n'étant nullement des modifications des races anciennes que l'on trouve parmi les fossiles, il s'ensuit que toutes les espèces créées n'ont point été conservées dans l'arche, comme le dit le texte de la Genèse, et que, par conséquent, ce texte ne devant pas être pris à la lettre, les recherches et les hypothèses scientifiques peuvent être poussées très-loin avec beaucoup de liberté sans être gênées par les récits de l'Écriture sainte.

Qu'on nous permette de citer ici un passage de Cuvier, qui jette une certaine clarté sur la disparition des animaux du monde antédiluvien : « Lorsque je soutiens, dit-il, que les bancs pierreux contiennent les os de plusieurs genres, et les *couches meubles* ceux de plusieurs espèces qui n'existent plus, je ne prétends pas qu'il ait fallu une création nou-

[1] Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe.*

velle pour produire les espèces aujourd'hui existantes; je dis seulement qu'elles n'existaient pas dans les lieux où on les voit à présent, et qu'elles ont dû y venir d'ailleurs.

« Supposons, par exemple, qu'une grande irruption de la mer couvre d'un amas de sables ou d'autres débris le continent de la Nouvelle-Hollande : elle y enfouira les cadavres des *kangourous*, des *phascolomes*, des *dasyures*, des *péramèles*, des *phalangers volants*, des *échidnés* et des *ornithorhynques*, et elle détruira entièrement les espèces de tous ces genres, puisqu'aucun d'eux n'existe maintenant en d'autres pays.

« Que cette même révolution mette à sec les petits détroits qui séparent la Nouvelle-Hollande du continent de l'Asie, elle ouvrira un chemin aux éléphants, aux rhinocéros, aux buffles, aux chevaux, aux chameaux, aux tigres et à tous les autres quadrupèdes asiatiques qui viendront peupler une contrée où ils auront été auparavant inconnus.

« Ce que la Nouvelle-Hollande serait dans la supposition que nous venons de faire, l'Europe, la Sibérie, une grande partie de l'Amérique, le sont effectivement, et peut-être trouvera-t-on un jour, quand on examinera les autres contrées et la Nouvelle-Hollande elle-même, qu'elles ont toutes éprouvé des révolutions semblables, je dirais presque des échanges mutuels de productions; car, poussons la supposition plus loin; après ce transport des animaux asiatiques dans la Nouvelle-Hollande, admettons une seconde révolution qui détruise l'Asie, leur patrie primitive : ceux qui les observeraient dans la Nouvelle-Hollande, leur seconde patrie, seraient tout aussi embarrassés de savoir d'où ils seraient qu'on peut l'être maintenant pour trouver l'origine des nôtres.

« J'applique cette manière de voir à l'espèce humaine[1]. »

Dans la grande question de l'origine des hommes et des animaux de l'Amérique, on s'est beaucoup trop astreint à combattre ou à suivre la lettre de l'Écriture sainte; si l'on avait cherché à l'expliquer, à la concilier avec les faits admis et les découvertes récentes, si l'on avait réfléchi sur ces longues périodes d'années appelées des *jours* par la Genèse, sur le laps de temps qui s'est écoulé entre la création et le déluge et sur la nature même des grandes révolutions géologiques opérées par le déluge, la question des origines américaines aurait été bien simplifiée, elle

[1] Cuvier. *Discours sur les révolutions de la surface du globe.*

ne serait point un si grand épouvantail pour les personnes qui se contentent de juger ce qu'elles voient sans se donner la peine de remonter aux causes des phénomènes dont ils sont frappés.

Grâce aux curieuses recherches de M. Lartet sur les migrations des mammifères de l'Europe, nous savons que l'éléphant d'Afrique, le rhinocéros bicorne du Cap, deux espèces d'hippopotame, le lion, la panthère, le serval, l'hyène, la genette et l'antilope habitaient nos régions, et que les changements qui s'y opérèrent les firent émigrer en Afrique, où on les retrouve aujourd'hui. Le même savant nous fait connaître l'arrivée dans nos climats de plusieurs animaux pachydermes, tels que le rhinocéros *tichorhinus*, l'éléphant *primigenius*, le bœuf musqué, le renne, le glouton, le lemming, qui, après avoir pénétré jusqu'au cœur de l'Europe, ont regagné les hautes latitudes quand la température a commencé à s'adoucir, quoique la plupart de ces grandes espèces n'aient pu échapper à la destruction dont les menaçait l'élévation graduelle de la température dans ce mouvement rétrograde.

Le nombre des animaux disparus de notre continent est assez considérable; diverses espèces éteintes de nos jours ont jadis vécu avec la nôtre. Les mastodontes de l'Ohio et deux espèces d'éléphants de l'époque quaternaire habitaient l'Amérique contemporainement avec les premières tribus qui peuplèrent le nouveau monde. Ces animaux étaient même si nombreux, que dans un seul endroit du Kentucky on a découvert les restes d'une centaine de mastodontes et de mammouths unis à des fossiles du mégalonyx, du cerf, du cheval[1] et du bison. De là les légendes des Indiens sur ces gigantesques pachydermes et dont nous parlerons plus tard. En France et en Angleterre, on a pareillement découvert dans les terrains quaternaires des haches en silex et d'autres instruments taillés par l'homme et associés à des débris d'éléphants *primigenius*, de rhinocéros *tichorhinus*, de bœufs *priscus*[2] et d'hippopotames; ce qui prouve la coexistence de l'homme avec ces animaux avant le dernier déluge. Il ne faut pas oublier que la région où chaque espèce animale a primitivement existé ne saurait être exactement connue, même depuis que les animaux étaient tels qu'ils sont aujourd'hui, car

[1] Il est à peu près certain que lors de la conquête le cheval n'existait plus en Amérique.
[2] Espèce plus grande que la nôtre.

il y a eu des phénomènes d'émersion et de submersion qui ont modifié la distribution des terres, des altérations climatologiques qui ont contraint certaines espèces d'émigrer dans des régions plus étroites et mieux adaptées à leur genre de vie. Les changements qu'a subis la configuration des continents s'opposent à ce qu'on puisse percer le mystère de la distribution des espèces. Certaines variétés d'animaux, certaines races humaines formées à des époques très-modernes continuent à se perpétuer, même dans les contrées où elles n'existaient pas primitivement. Un accident produit quelquefois une variété, et l'on est tout étonné de voir cette variété se transmettre ensuite par la génération, si bien qu'elle donne parfois le change aux naturalistes et qu'on a pris souvent pour une espèce ce qui n'était qu'une variété[1].

Le récit de la Genèse est si court, dit M. Maury, de l'Institut, que les mystères les plus contradictoires y sont également à l'aise; mais la Bible est un code sacré et non pas un traité scientifique; il est donc parfaitement permis de la laisser de côté pour expliquer les phénomènes naturels dont elle ne parle pas. En effet, quand on eut constaté que des milliers d'animaux avaient existé dont aucun souvenir ne s'est conservé, même aux âges les plus reculés, que ces animaux se trouvaient dans des lieux qui, tels qu'ils sont, n'ont pu leur offrir les moyens de subsister, il a bien fallu confesser que la Bible n'avait pas tout dit, et que tous les animaux n'avaient pas habité le paradis terrestre, ni trouvé asile dans l'arche de Noé.

Chaque espèce a donc pu avoir un point du globe qui fut comme son berceau, et dont elle rayonnait en différents sens; cependant des obstacles matériels peuvent s'opposer à ces émigrations. C'est ainsi que les animaux de la pente occidentale des Cordillères ne se retrouvent généralement pas sur le versant oriental. On ne rencontre presque aucun serpent dans les îles de l'océan Pacifique, quoique le grand archipel indien appartienne aux régions de la terre qui en sont le plus peuplées. L'animal, on le sait, est errant de sa nature; il vit comme les peuples nomades, cherchant une localité qui lui offre toutes les conditions nécessaires à son développement et à sa propagation, et quand il l'a trouvée, il y reste autant qu'il peut, toujours même si les conditions ne changent

[1] Voir les articles de M. A. Maury dans la *Revue des Deux Mondes*, 1859.

pas. Le cosmopolitisme si remarquable des animaux ne dépend pas de leurs moyens de locomotion, car on a trouvé des bancs de chenilles qui avaient tenté de passer des rivières et des milliers de papillons qui avaient franchi la mer, des insectes de la Suède venus en France, tandis que le condor et le lama ne quittent pas les hauteurs des Andes et que le bizarre ornithorhynque reste confiné dans l'Australie, mais bien de la souplesse de leur organisation, qui leur permet de vivre dans une zone plus ou moins étendue. Audubon, le grand ornithologiste américain, a remarqué que l'extension des cultures et toutes les révolutions qu'elle entraîne dans le nouveau monde avaient modifié les migrations de certains oiseaux, les avaient rendues plus fréquentes et plus lointaines. Il s'opère donc constamment des déplacements progressifs qui tendent à une distribution sinon nouvelle, au moins notablement distincte de celle des siècles derniers. Sans recourir au système de la périodicité des déluges et à ces grands cataclysmes qui bouleversèrent la configuration des continents et des mers, on peut se convaincre que l'histoire naturelle de la géographie des animaux se renouvelle insensiblement à mesure que se modifient le relief et la climatologie du globe.

Quoique cette théorie ne s'accorde point avec l'interprétation littérale de la Genèse, elle mérite une sérieuse considération. En effet, si l'Éden fut le berceau du genre humain, il n'a pu l'être de toute la création animale, pas plus que de celle des végétaux, car Dieu ne fait rien qui ne soit marqué du sceau de la sagesse divine, et il était parfaitement inutile de créer dans le paradis terrestre les rennes de la Laponie, les lamas du Pérou, les kangourous de la Nouvelle-Hollande, les autruches du Sahara, comme il était inutile de placer sur les côtes de Tyr et de Sidon les baleines du Groënland, les poissons volants des tropiques, les tortues du golfe du Mexique et les manchots des régions hyperboréennes. Il est donc probable que la plupart des animaux sur terre comme dans la mer furent placés dès le moment de leur création dans les régions qui convenaient le mieux à leur développement, et que l'arche de Noé n'en contenait qu'un nombre plus ou moins limité, que Dieu a voulu conserver par ce moyen, pour ne pas recourir à une nouvelle création, que l'arche rendait superflue. Saint Augustin paraît croire que Dieu créa d'autres animaux après le déluge[1]. Il nous semble qu'un acte d'une telle impor-

[1] D. Aug., lib. XVI, *de Civ. Dei*, cap. 7.

tance eût été enregistré dans la Genèse s'il avait eu lieu ; il est beaucoup plus simple et plus rationnel de croire que lors de la création la plupart des animaux reçurent l'existence dans les zones qu'ils devaient habiter, et qu'à l'époque du déluge, il y eut au moins un couple de chaque espèce de conservé. Cette hypothèse est d'autant plus facile à admettre que le règne animal peut se diviser en deux classes, c'est-à-dire les types tropicaux et les types subpolaires, et qu'alors il n'y aurait eu besoin que de deux localités pour placer le berceau de ce règne ou le lieu de sa conservation; car les espèces intermédiaires ne proviennent que de l'abâtardissement des types primitifs, altérés par des conditions nouvelles[1].

Ne nous étonnons donc pas de voir en Amérique des animaux qui n'existent pas ailleurs; ce phénomène peut s'expliquer naturellement par la voie des migrations, qui n'avaient rien d'impossible avant les dernières révolutions subies par notre globe, par voie de génération ou par voie d'extinction dans telle ou telle zone. Si les espèces actuellement particulières à certaines localités du nouveau monde ne se rencontrent pas sur d'autres continents, elles ont pu s'y trouver, et leur concentration dans une zone étroite ne prouve qu'une chose, c'est qu'en dehors du cercle que ces espèces habitent actuellement, elles n'avaient aucune des conditions nécessaires à leur développement et à leur propagation. Est-ce que chaque siècle n'amène pas, sinon la disparition, au moins une diminution notable des espèces et des radicaux ou souches primitives. Les tourbières de la France, de l'Angleterre, de l'Irlande et d'autres pays recèlent les squelettes de nombreux individus disparus récemment et dont l'existence ne nous a été révélée que par la découverte de ces vestiges de races ou d'espèces éteintes.

En adoptant le système de la conservation d'un grand nombre d'espèces animales en dehors de l'arche de Noé, nous facilitons la solution du problème des races humaines en laissant entrevoir que le déluge n'a point été universel dans le sens généralement admis, et que Dieu a fait quelques exceptions dans la proscription qu'il avait prononcée contre le règne animal. Il est vrai que le texte de l'Écriture est formel : « J'exterminerai de la face de la terre, dit l'Éternel, l'homme que

[1] A. Maury, *Revue des Deux Mondes*, 1859.

j'ai créé, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis le reptile jusqu'aux oiseaux du ciel[1]. » Mais ce texte ne doit pas être pris à la lettre, car tous les hommes et tous les animaux ne périrent pas dans le déluge, de même que Jésus-Christ, qui est venu sauver tous les hommes, ne laisse pas moins bien des âmes se perdre éternellement. Pourquoi l'anathème qui pouvait peser sur les peuples et les animaux de l'Amérique aurait-il été aussi rigoureux que celui qui frappait les populations de l'Asie occidentale? Le déluge dans les desseins de Dieu avait pour but de punir des coupables; mais comme la Bible ne parle que d'un petit coin du monde, pourquoi ne nous serait-il pas permis de croire qu'ailleurs il y avait des justes comme Noé et qui ont dû être sauvés comme lui?

Si l'on s'en tient à l'esprit du récit biblique, on peut supposer que ces mots *toute la terre*, dont se sert la Genèse en parlant du déluge, n'ont qu'un sens indéterminé (comme nous pourrions en citer une multitude d'exemples pris dans les livres saints), et peuvent ne pas s'appliquer à tout le globe, mais probablement à la partie de la terre alors habitée et connue de Noé. Si le déluge eût été universel d'une manière absolue et qu'il dût ne sauver du genre humain que la famille de Noé, il faudrait admettre que la terre n'était presque pas peuplée, car si les habitants du globe étaient aussi considérables qu'ils devaient l'être lorsqu'on songe qu'environ deux mille ans se sont écoulés entre la création de l'homme et le déluge, et qu'ils eussent tous péri par les flots, comment se fait-il qu'on ne trouve que très-peu de traces de leur existence avant le cataclysme diluvien, et que tous les terrains de cette époque et même des époques encore plus reculées fourmillent d'ossements d'animaux contemporains de Noé et même de ceux qui vivaient lors des premières formations de la terre?

Ce qui prouverait que le dernier déluge n'a pas été aussi universel qu'on le pense, ou du moins qu'il n'a pas été spontané, mais progressif, c'est que les terrains quaternaires appelés autrefois du nom générique de *diluvien* et qui se rencontrent dans toutes les parties du monde, se composent de terrains d'âges différents et formés dans des conditions diverses. Les intéressants travaux de M. Marcel de Serres sur la période quaternaire démontrent clairement que le remplissage

[1] Genèse, c. I.

des cavernes ossifères a dû s'opérer graduellement à des intervalles plus ou moins éloignés. Quant à la tradition si générale du déluge, elle prouve beaucoup moins un déluge universel dans le sens absolu du mot, que l'établissement sur la plupart des points du globe des descendants de ceux qui avaient été témoins de cette terrible catastrophe. Nous devons donc conclure des faits récemment mis au jour par la science que les déluges proprement dits universels sont antérieurs à celui de Noé, et que le déluge dont parle la Bible n'ayant été que partiel, des hommes et des animaux ont pu échapper à ses flots destructeurs. Cette hypothèse, qui nous paraît très-admissible, expliquerait les métamorphoses des types du règne animal que l'observation de quelques siècles ne peut démontrer.

La question de l'origine des Indiens ne nous paraît pas plus difficile à résoudre que la précédente. On sait que pour les hommes comme pour animaux les *espèces* peuvent changer ou se modifier par des causes lentes, internes ou externes, ou par le *croisement*, et que même aucune espèce n'existe sans présenter un grand nombre de variétés. C'est ainsi qu'on ne trouve nulle part deux individus exactement semblables, et que dans la même famille on rencontre des bossus et des sourds, des tailles grandes et petites, des complexions dissemblables, des cheveux et des traits divers. L'individu reste le même, mais ses formes changent.

Tous les hommes d'une science profonde, d'une réputation universelle et méritée, qui ont étudié les différents types de la grande famille humaine, non dans ses excès, ses phénomènes, ses exagérations, ses particularités, mais dans son essence constitutrice, son ensemble, son caractère distinctif et dans sa nature, tous ces hommes admettent l'unité dans l'espèce humaine. Le seul point controversé par les savants est celui-ci : les hommes proviennent-ils d'une souche unique, comme le constate le récit de la Bible, ou bien ont-ils plusieurs souches identiquement semblables et placées à une époque inconnue sur des points différents du globe ?

Après avoir considéré l'espèce humaine dans ses nuances physiques, dans la distribution géographique de ses types contemporains, dans l'influence que lui ont fait subir les forces terrestres, les circonstances du sol, les conditions météorologiques de l'atmosphère, l'activité de

l'esprit, le progrès de l'intelligence et cette merveilleuse flexibilité d'organisation qui se plie à tous les climats, M. A. de Humboldt assure que notre espèce échappe plus aisément aux puissances de la nature, mais qu'elle n'en participe pas moins d'une manière essentielle à la vie qui anime notre globe. « Tant que l'on s'en tint aux extrêmes dans les variations de la couleur et de la figure, ajoute le savant écrivain dans son *Cosmos*, et que l'on se laissa prévenir à la vivacité des premières impressions, on fut porté à considérer les races non comme de simples variétés, mais comme des souches humaines originairement distinctes. »

La permanence de certains types, en dépit des influences les plus contraires, des causes extérieures, surtout du climat, semblait favoriser cette manière de voir, quelque courtes que soient les périodes de temps dont la connaissance historique nous est parvenue. Mais des raisons plus puissantes militent en faveur de l'unité de l'espèce humaine, savoir : les nombreuses gradations de la couleur de la peau et de la structure du crâne, l'analogie que suivent, en s'altérant, d'autres classes d'animaux tant sauvages que domestiques, les observations positives que l'on a recueillies sur les limites prescrites à la fécondité des métis.

La plus grande partie des contrastes dont on était si frappé jadis s'est évanouie devant le travail approfondi de Tiedemann sur le cerveau des nègres et des Européens, devant les recherches anatomiques de Vrolik et de Weber sur la configuration du bassin. Si l'on embrasse dans leur généralité les nations africaines de couleur foncée, sur lesquelles l'ouvrage capital de Pritchard a répandu tant de lumières, et si on les compare avec les tribus de l'archipel méridional de l'Inde et des îles de l'Australie occidentale, avec les Papous et les Alfourous (Harafores, Endaménes), on aperçoit clairement que la teinte noire de la peau, les cheveux crépus et les traits de la physionomie nègre sont loin d'être toujours associés[1].

Les familles des animaux et des plantes, dit un des plus grands anatomistes de notre âge, Jean Muller, dans sa *Physiologie de l'homme*, se modifient durant leur propagation sur la terre, entre les limites qui

[1] Humboldt, *Cosmos*, t. I.

déterminent les espèces et les genres. Elles se perpétuent organiquement comme types de la variation des espèces. Du concours de différentes causes, de différentes conditions tant intérieures qu'extérieures, qui ne sauraient être signalées en détail, sont nées les races présentes des animaux, et leurs variétés les plus frappantes se rencontrent chez ceux qui ont partagé la faculté d'extension la plus considérable sur la terre. Les races humaines sont les formes d'une espèce unique, qui s'accouplent en restant fécondes et se perpétuent par la génération. Ce ne sont point les espèces d'un genre ; car si elles l'étaient, en se croisant elles deviendraient stériles.

Que l'on suive la classification de Blumenbach en cinq races (caucasique, mongolique, américaine, éthiopique et malaie), dit encore M. de Humboldt, ou bien qu'avec Pritchard on connaisse sept races (iranienne, touranienne, américaine, des Hottentots et Bouschmans, des nègres, des Papous et des Alfourous), il n'en est pas moins vrai qu'aucune différence radicale et typique, aucun principe de division naturel et rigoureux ne régit de tels groupes. On sépare ce qui semble former les extrêmes de la figure et de la couleur, sans s'inquiéter des familles de peuples qui échappent à ces grandes classes et que l'on a nommées tantôt races scythiques, tantôt races allophyliques.

Il serait aussi fastidieux qu'inutile de répéter ici tous les systèmes anciens et nouveaux enfantés par l'esprit humain pour expliquer la formation de l'homme et l'origine des diverses familles qui peuplent la terre et dont les types physiques diffèrent entre eux. Nous dirons seulement, avec Henri Hollard, que, tandis que l'antiquité, dans le plus bel essor de sa vie intellectuelle, mais livrée aux seules ressources du génie avant l'âge de l'expérience, essayait d'atteindre à la cause et aux origines de l'univers, et n'arrivait qu'à des hypothèses bientôt emportées par le progrès des sciences, un petit peuple de la Syrie, presque illettré et d'un génie très-peu philosophique, possédait dès longtemps sur cette vaste question quelques notions fondamentales simples et précises. Le premier chapitre des annales de ce peuple débute par ces mots : « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre, » et continue en nous montrant dans la nature non-seulement l'œuvre d'un Dieu unique, mais une œuvre successive et progressive qui, par voie de création, ajoute une assise à une autre assise, et ne s'arrête qu'après avoir placé l'homme au faîte de l'édifice.

Cette fois toute créature a sa place dans l'ensemble et tout s'harmonise; les étages inférieurs sont ordonnés en vue des supérieurs. Que nous dit cette cosmogonie, cette première page de la Bible commentée par elle-même? Dieu seul n'a pas de commencement; créateur d'une matière universelle d'abord informe et chaotique, il la féconde, l'anime, la met en œuvre. Il sépare les eaux, l'atmosphère et le sol, ordonne à la terre de produire les plantes, fait surgir au sein de l'Océan la multitude des animaux aquatiques, peuple les airs d'oiseaux, appelle les quadrupèdes à se répandre sur les terres couvertes de végétation; l'homme enfin sort de ses mains, et son créateur lui donne une compagne de même nature que lui pour compléter son existence.

Dans ce système tout remonte à Dieu. Chaque espèce procède d'un acte spécial de création; elle se perpétuera et demeurera distincte des autres par une force de production essentiellement conservatrice. Remarquons encore que la Genèse, tout en refusant à la force physique universelle ce que lui accordent d'autres cosmogonies, la production des êtres vivants, rattache néanmoins ces êtres à la nature générale par les matériaux qu'ils lui empruntent. Dieu ne crée pas une matière spéciale pour les corps organisés, et, sous ce rapport, les naturalistes modernes, qui, avec Buffon, ont encore admis une matière essentiellement organique dès sa création, sont non-seulement en opposition avec la Bible, mais moins avancés qu'elle. La cosmogonie sacrée nous montre la terre et l'eau produisant les êtres qu'elles nourrissent, mais toujours au commandement de la parole créatrice. Enfin Dieu forma le corps humain de la poudre de la terre.

Quand on considère la grande famille humaine comme terme supérieur et définitif du système de création dont elle fait partie, elle ne saurait, par cela même qu'elle est supérieure et définitive, déployer une diversité aussi étendue que celle des règnes qui s'acheminent vers elle. Toutefois, lorsque nous passons en revue les races dont se compose le règne humain, nous voyons se dessiner une grande variété de types dans les étroites limites des caractères qui, partout et toujours, appartiennent à l'homme.

Le naturaliste (dit M. Hollard, dans son ouvrage sur la diversité du règne humain), qui, ici comme ailleurs, voulant être exact et complet, cherche dans le genre humain ce qu'il trouve plus ou moins facilement

dans ceux de la série zoologique, les éléments du *genre*, des éléments séparés par des limites précises, susceptibles d'être comptés et classés, rencontre la plus grande difficulté à distribuer la population du globe en groupes bien circonscrits et à déterminer le nombre de ces groupes. Cet embarras n'est que trop évident quand on jette les yeux sur les diverses classifications anthropologiques qu'on a successivement proposées. Blumenbach, comme nous l'avons déjà dit, compte cinq groupes; Lacépède, six; Cuvier, trois; Saint-Vincent, quinze; Desmoulins, seize. Et remarquons que l'on place ordinairement tous les Indiens de l'Amérique dans un seul groupe, ce qui prouve une grande latitude dans l'étendue des limites typiques ou une ignorance des diverses familles qui composent les naturels du nouveau monde; car, sans parler des Indiens de l'Amérique du Sud, que quelques auteurs classent à part, les Indiens de l'Amérique du Nord n'ont point un type unique: il existe entre eux des différences considérables en stature, couleur, physionomie. Laissant de côté les différences psychologiques, qui ont pourtant une grande valeur dans la classification des races, nous voyons en Amérique des peuplades d'hommes courts et trapus et des peuplades de géants, des tribus rouges, des tribus blanches et des noires, et entre ces trois extrêmes de couleurs on rencontre toutes les nuances qui relient ces extrêmes comme les anneaux d'une chaîne.

Certainement la majorité des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord ont des indices de ressemblance et de rapprochement qui composent le caractère général de la population primitive de ce continent, comparée à celles des autres parties du monde; mais le premier regard jeté sur ces peuples n'aperçoit que leur diversité physique, celle qui doit le plus nous occuper dans cette étude. Les découvertes faites ces dernières années de peuplades américaines, jamais décrites par les ethnographes modernes, expliquent l'erreur dans laquelle sont tombés les savants et les naturalistes en pensant que les Indiens des grands déserts ressemblaient à ceux des États-Unis. Mais la science, en découvrant chaque jour de nouveaux horizons, rectifie le lendemain ce qu'elle avait assuré la veille. En faisant connaître les Zuñis, les Jémez, les populations indiennes des Pueblos du Nouveau-Mexique, les Mojaves et d'autres tribus ignorées des ethnographes, nous démontrerons que les types de ces tribus diffèrent de ceux des autres peuplades américaines.

En voulant trop généraliser le caractère physique de toutes les nations du nouveau monde, on est tombé dans des inexactitudes qui prouvent la défectuosité des systèmes créés par les savants pour appuyer leurs théories sur les origines et la classification du règne humain. Nous n'entreprendrons pas de réfuter ces systèmes, mais avec quelques citations de leurs auteurs nous exposerons les faits tels qu'ils sont actuellement acquis à la science, de sorte que chacun pourra se rendre compte des diverses opinions des écrivains sur la question des origines américaines.

« La découverte du nouveau monde, dit M. Bérard en parlant des types américains, a été l'occasion de discussions ethnologiques dans lesquelles le zèle religieux a joué un rôle que l'on peut deviner. « Comme il fallait absolument, dit Voltaire, qu'un des arrière-petits-fils de Noé eût peuplé l'Amérique, on fit aller les vaisseaux de Salomon au Mexique... On trouva l'Amérique dans Platon, on en fit honneur aux Carthaginois, et on cita sur cette anecdote un livre d'Aristote qu'il n'a jamais écrit... Les Mexicains, dans leurs grandes afflictions, déchiraient leurs vêtements, quelques peuples de l'Asie en usaient autrefois ainsi, donc ils sont les ancêtres des Mexicains. » Quant à nous, nous croyons qu'il faut d'autres armes que le ridicule pour détruire une objection, car il est plus facile de ridiculiser une opinion que de la combattre par des preuves contraires, et nous sommes étonné qu'un auteur moderne cite Voltaire comme une autorité sur des questions ethnographiques; nous serions en effet bien à plaindre si la géographie et l'histoire en étaient encore au point où Voltaire les a laissées.

« L'hypothèse ridiculisée par Voltaire, ajoute M. Bérard, a trouvé de nos jours des appuis sérieux. Ces Toltèques et Aztèques, si avancés dans les arts et qui avaient couvert le sol mexicain de monuments splendides, n'étaient pas originaires de cette partie de l'Amérique. On croit avoir retrouvé les traces de leurs émigrations du Nord au Midi ; on va même jusqu'à assigner l'époque où une colonie bouddhiste aurait passé de l'Asie en Amérique[1].

« Eût-on rassemblé un plus grand nombre de documents historiques à l'appui de cette émigration de populations asiatiques en Amérique, je

[1] Si c'est faux, pourquoi l'auteur ne le prouve-t-il pas?

n'en resterai pas moins convaincu que les anciens mexicains, dont le type ne diffère point de celui qui appartient aux tribus actuelles de l'Amérique du Nord[1], ne peuvent être les descendants de nations avec lesquelles ils n'ont aucune ressemblance physique[2].

« Plusieurs considérations nous portent, au contraire, à voir dans les tribus sauvages de l'Amérique du Nord des races tout à fait distinctes de celles de l'ancien monde. Les caractères auxquels il faut avoir égard sont une certaine forme de crâne signalée par Morton (*crania americana* [3]), que nous décrirons plus loin, la saillie particulière du nez[4], un air de fierté[5] répandu sur l'ensemble de leurs traits, et par-dessus tout ce caractère moral dont les écrits de Cooper (qui sous ce point de vue ne sont point des romans) nous ont tracé le tableau fidèle[6]. Qui n'a été frappé de cette taciturnité continuelle, de cette dissimulation profonde, de l'opiniâtreté avec laquelle ils poursuivent leurs projets de vengeance, de cet orgueil qui leur fait éviter de laisser paraître jamais le moindre sentiment de curiosité, du courage stoïque avec lequel ils bravent leurs ennemis au milieu de souffrances inouïes, de leur circonspection, de leur cruauté, de la subtilité extrême de leurs sens[7]? On a dit avec raison que les sensations douces leur paraissaient complétement inconnues[8]. Nous ajoutons que leur idiome ne ressemble ni

[1] De quelles tribus l'auteur veut-il parler ici; sont-ce des tribus rouges des États-Unis, des tribus blanches du Nouveau-Mexique ou des tribus noires de la Californie? C'est très-commode de ne pas le dire.

[2] Cette ressemblance physique existait si bien, que c'est à cause d'elle que les Américains furent appelés Indiens par les Espagnols.

[3] Depuis l'apparition de cet ouvrage il s'est fait des découvertes très-importantes dans le Pérou comme dans les déserts américains, et qui diminuent la valeur du livre de M. Morton. M. Cubi-y-Soler, dans son fameux ouvrage sur la phrénologie, détruit complétement l'importance attribuée au développement de l'angle facial; l'auteur démontre que des nègres d'une intelligence excessivement bornée avaient l'angle facial bien plus droit que celui d'Européens d'une intelligence supérieure.

[4] Cette saillie n'existe point chez les Mexicains, et nombre de tribus de l'ouest et du sud-ouest.

[5] Cet air est bien loin d'être général.

[6] Oui, pour les tribus des États-Unis, mais non pas pour les pays immenses et très-peuplés de l'ouest, qu'il ne connaissait pas.

[7] Cette subtilité, quoique exagérée par les romanciers, existe néanmoins, mais elle est une conséquence naturelle du genre de vie des Indiens.

[8] Ceux qui ont dit cela ne connaissaient pas le moins du monde le caractère des sauvages, et nous prouverons, au contraire, que non-seulement les Indiens connaissaient toutes sortes de douces sensations, mais qu'ils les laissaient même paraître au dehors.

à celui des nations asiatiques, ni à aucun autre idiome du vieux monde[1].

« En présence de ces dispositions intellectuelles et morales si caractéristiques et établissant des différences tranchées entre les indigènes de l'Amérique du Nord et les tribus sauvages des autres parties du globe, deux hommes recommandables ont émis une opinion diamétralement opposée sur l'état antérieur des habitants de l'Amérique. Un savant Suédois, le docteur Martins, voit en eux les descendants dégénérés ou retombés dans la barbarie de nations autrefois civilisées, tandis que Chateaubriand termine ainsi le parallèle entre l'Américain et l'Arabe : « Tout annonce chez l'Américain le sauvage qui n'est pas parvenu à « l'état de civilisation; tout indique chez l'Arabe l'homme civilisé re- « tombé dans l'état sauvage[2]. »

« Les généralités que je viens d'exposer, poursuit M. Bérard, s'appliquent, comme on a pu le voir, aux Américains du Nord. Je vais de suite séparer leurs caractères; mais je dois au préalable opérer une élimination, car bon nombre de tribus de l'Amérique du Nord ne présentent pas le type que je viens de décrire.

« 1° Vers l'extrémité septentrionale de l'Amérique, les Esquimaux, qui appartiennent aux races mongoliques et dont nous connaissons déjà les caractères[3].

« 2° Les Chippeways, un peu moins reculés que les Esquimaux et qui pourraient bien aussi être de souche mongole; au moins Mackenzie affirme-t-il que ce ne sont pas des Indiens aborigènes[4].

[1] La question des idiomes ne peut pas être et ne sera pas de sitôt résolue, car ces idiomes sont trop multipliés. Néanmoins, l'opinion contraire à celle émise par M. Bérard paraît la plus probable. M. de Sauley, de l'Institut, pendant sa visite au Groënland avec le prince Napoléon, a reconnu dans l'idiome groënlandais des mots et des nombres des idiomes de l'Asie orientale. Des mots gaëliques et hébreux ont été retrouvés parmi les idiomes des naturels américains. Mais, nous le répétons, une étude sérieuse et comparative entre les langues des deux mondes est encore à faire, et cette question reste en litige.

[2] Nous ignorons les connaissances que M. de Chateaubriand pouvait avoir des Arabes, mais nous sommes convaincu qu'il ne connaissait pas du tout les sauvages de l'Amérique, car ses écrits sur les peuplades américaines sont de vrais romans, dans lesquels la fiction fait les principaux frais, tandis que la vérité historique y est faiblement représentée.

[3] Cet aveu mérite d'être enregistré. L'origine asiatique de quelques tribus américaines n'est donc pas une hypothèse ridicule, comme l'auteur semblait le croire plus haut.

[4] Autre aveu. Nous ferons remarquer néanmoins que les Chippeways n'ont pas un type

« 3° Toutes les peuplades qui habitent les montagnes Rocheuses et la côte occidentale de l'Amérique du Nord, depuis et y compris la Californie jusqu'aux environs des Esquimaux. Ces peuplades sont loin de se ressembler, puisqu'elles nous offrent en opposition avec les stupides et pusillanimes Californiens au front bas, à la peau presque aussi noire que celle des nègres de Guinée, dont ils n'ont pourtant pas la physionomie, une tribu à peine blanche dont le pays est beaucoup plus au nord que celui des Californiens. Elles ne ressemblent pas non plus aux Mongols, nonobstant l'assertion de Desmoulins, car La Pérouse dit positivement : « Les indigènes du Port-Français ne sont pas des Esquimaux. » La description qu'il en fait ne rappelle pas le type mongolique.

« Ces exceptions établies, le vaste continent de l'Amérique du Nord nourrissait une race ou espèce divisée sans doute en tribus nombreuses, mais offrant encore aujourd'hui les caractères généraux que je vais vous faire connaître.

« La peau offre cette teinte de cuivre de rosette qui fait appeler ces Indiens *Peaux-Rouges*. Cette qualification, vous le voyez, ne peut pas s'appliquer à tous les indigènes de l'Amérique. Déjà nous avons vu une exception pour quelques américains du Nord [1]. L'exception se présentera plus fréquemment encore pour l'Amérique du Sud. D'une autre part, la couleur rougeâtre se rencontre chez quelques Polynésiens; ainsi ce n'est pas un caractère différentiel absolu, mais il ne doit pas être négligé [2].

« Ce qui distingue les crânes américains, suivant Morton, c'est le défaut de saillie de la partie occipitale du crâne. Vu par derrière, le contour occipital s'applatit vers la protubérance, et se renfle de ce point jusqu'à l'ouverture de l'oreille. Des bosses pariétales au vertex, les parois du crâne se rapprochent de manière à donner dans leur ensemble une surface conique ou plutôt prismatique.

à part, et que bon nombre de tribus indiennes des États-Unis ont le même type que les Chippeways.

[1] C'est deux exceptions que l'auteur devrait dire, puisqu'il reconnaît que les Californiens ont la peau noire, et que plus au nord il se trouve une tribu à peau blanche. Nous pourrions en ajouter une troisième en nommant les Soones.

[2] L'existence de Peaux-Rouges dans la Polynésie est d'une très-haute importance dans la question de l'influence du climat, de la nourriture et de la civilisation sur la coloration de la peau.

« M. de Humboldt a fait la remarque qu'aucune race n'a le frontal aussi fuyant et le front aussi petit. On sait qu'en beaucoup de localités, et aussi dans l'Amérique du Sud, ils ont (les Indiens) exagéré par des pressions l'aplatissement du front.

« Les *Algonquins* et les *Iroquois*, principales familles des Américains du Nord, occupaient la plus grande partie du Canada et la portion des États-Unis qui est à l'est du Mississipi. Ils comprenaient une foule de tribus ou de nations dont il serait inutile de faire le dénombrement et parmi lesquelles je nommerai seulement les Hurons. Plus au sud, étaient les tribus que M. Pritchard nomme alléghaniennes. A l'ouest du Mississipi, dans une immense étendue, se trouve la nation des Sioux, à laquelle appartiennent, entre autres, les Tetous, les Osages et les Mandans[1]. Un grand nombre de ces sauvages offrent cette singularité que leurs cheveux, d'ailleurs très-longs, ont une teinte d'un gris brillant argenté[2].

« M. Desmoulins a rapporté les Américains du Nord à une espèce qu'il nomme colombienne. On a désigné plus récemment, sous le nom de *Nootka-Colombiens*, les hommes placés au nord de la Californie, mais sur la même côte, et qui sont compris dans l'élimination que j'ai faite précédemment. Parmi ces *Nootka-Colombiens* se trouve la tribu des *têtes plates*, chez laquelle existe la ridicule pratique de déformer le crâne en le comprimant dès le moment de la naissance[3]. »

Dans cette longue section comprise entre les montagnes Rocheuses et l'océan Pacifique, la péninsule d'Alaska au 60e degré de latitude nord et celle de la Californie, on trouve peut-être le plus grand nombre de tribus parlant différents langages, ayant des usages, un caractère et une physionomie plus dissemblables que sur les autres parties du continent américain. Entre le 52e et le 60e degré de latitude nord, les Indiens ressemblent aux blancs sous plusieurs rapports et surtout par la couleur de la peau et une barbe épaisse.

[1] Ceci est une erreur; les Sioux, les Mandans et les Osages sont trois nations distinctes qui diffèrent entre elles au moral comme au physique sur plusieurs points.

[2] Ce sont les Mandans seulement qui présentent cette singularité.

[3] Ce sont les Chinouks qui ont cette habitude d'aplatir la tête de leurs enfants ; du reste, cette coutume était pratiquée par bon nombre de tribus de l'Ouest, et même par d'autres nations éteintes aujourd'hui.

Toutes les peuplades au nord du Colombia, telles que les grandes familles des Wallawallas, des Tahkali-Umkwa, des Taihaili, des Selishs, des Chinouks, des Yakones, des Calapuyas et des Noutkas de l'île Vancouver, forment une race fort laide. Les hommes ont une taille au-dessous de la moyenne, des membres trapus, une figure large, un front bas, une peau rude, cuivrée et tannée. Au moral, ces tribus sont aussi laides qu'au physique. Leurs idiomes sont d'une difficulté et d'une dureté de prononciation inouïes.

Au sud de l'Orégon jusqu'à la Californie, les Indiens se rapprochent par leur apparence et leur caractère de ceux de l'est des montagnes Rocheuses; les principales tribus appartiennent à la famille des Sahaptin, des Waillatpu, des Shoshonies, des Lutuani, des Shastis et quelques autres. Leur taille est moyenne, grêle, ils ont une figure longue, des lèvres minces et la peau douce. Il n'y a pas en Europe deux nations aussi dissemblables que le sont entre elles les tribus du nord et celles du sud du Colombia. Quant aux tribus de la Californie, elles ont, en outre de leur peau noire, une intelligence tellement obtuse, qu'elle les met au-dessous de tous les autres Indiens du continent américain. Ils sont doux, paresseux, timides et phlegmatiques. Les Indiens de l'ouest des montagnes Rocheuses sont inférieurs en stature, force et activité à ceux de l'est de cette chaîne. Les deux classes de chefs, ceux qui gouvernent en temps de paix et ceux qui commandent en temps de guerre, les cérémonies d'initiations pour les jeunes gens, la distinction des clans et totems et les grandes solennités civiles ou religieuses sont inconnues aux tribus de l'Orégon.

Nous voyons par ce qui précède que même les auteurs qui classent à part les Indiens de l'Amérique en les désignant sous les noms de *race américaine*, sont obligés néanmoins d'avouer que cette race présente plusieurs variétés différentes du type général. Comme ces variétés sont encore plus considérables qu'on ne le pense ordinairement, nous les désignerons plus loin quand nous parlerons des différentes tribus en particulier. Dans ce moment, nous ne nous occuperons que des *Peaux-Rouges*, qui forment avec les nègres l'objection la plus sérieuse que l'on puisse faire contre l'unité de berceau du genre humain.

Les tribus répandues depuis le golfe du Mexique jusqu'au Canada et des Alléghanys aux montagnes Rocheuses diffèrent entre elles sous bien

des rapports; néanmoins elles présentent un type général qui, quoique diversement modifié selon les latitudes et le degré de civilisation des tribus, distingue les aborigènes des autres nations du globe. Leur tête osseuse est un peu pyramidale par la direction des parois du crâne, à partir des arcades sourcilières en avant, des bosses pariétales sur les côtés, de la protubérance occipitale en arrière. L'occipital est aplati au-dessous de cette saillie, renflé latéralement. L'arcade zygomatique conserve un peu l'excès d'écartement latéral qui frappe chez les peuples de type mongol. Les fosses nasales sont grandes, et tout y indique un large développement de la surface olfactive. L'arcade maxillaire supérieure est avancée, et toutefois les incisives n'ont pas de proclivité sensible. La mâchoire inférieure, assez forte, forme de ses deux branches, non un angle avancé, mais une courbe. Un nez plus ou moins arqué, grand, saillant, est le trait le plus frappant de ces Indiens de l'Amérique septentrionale. Leurs yeux sont, en général, plus longuement que largement ouverts, et ne paraissent pas grands. Un teint cuivré, des cheveux plats, noirs, quelquefois chatoyants, une barbe peu fournie, achèvent le portrait physique des Peaux-Rouges. Tout semble indiquer chez eux, d'accord avec leurs traditions et les nombreux tombeaux trouvés dans ces contrées, la décadence et comme le souvenir d'une ancienne prospérité et d'une puissance qui s'irrite encore de sa défaite. Ce ne sont pas, comme le croyait Chateaubriand, les qualités naïves du sauvage enfant qui s'élance vers l'avenir; ce sont, au contraire, les derniers efforts d'une énergie qui succombe[1].

Mais, nous le répétons, on ne doit pas trop exagérer et généraliser l'universalité ou l'unité du type que nous venons de décrire. Cette unité laisse place à de nombreuses variations nationales et individuelles. Quelquefois, comme les corbeaux, le profil donné par le front et le nez est arqué au point de former une ligne semi-lunaire; d'autres fois, nous rencontrons un nez à peu près droit; d'autres fois encore, une face large, à joues rebondies, à pommettes saillantes. Puis les teintes de la peau offrent plusieurs nuances entre le rouge de tuile et l'olivâtre; elles pâlissent beaucoup dans les montagnes et parmi les tribus civilisées, et

[1] Parmi les auteurs modernes qui ont parlé des Peaux-Rouges, nous devons citer M. Hollard, auquel nous empruntons plusieurs détails anthropologiques, comme étant le plus exact dans ses descriptions des Indiens de l'Amérique du Nord.

les cheveux deviennent souvent alors châtains ou même d'un blond jaunâtre, sans parler des Sounes, qui sont albinos.

Les naturels de la péninsule californienne, qui vivent sous un climat brûlant, sur une terre souvent aride, pierreuse, présentent un type n'ayant rien de commun avec celui des autres tribus de l'Amérique septentrionale. Un front bas, des yeux enfoncés, un nez court, déprimé à sa racine, élargi à sa base, des pommettes saillantes, une bouche assez grande, des lèvres épaisses, enfin une peau noirâtre avec des cheveux longs et plats, et quelque peu de barbe, composent une physionomie qui se rapporte et s'éloigne tour à tour du type éthiopien; c'est comme l'empreinte d'un climat africain sur une population qui en avait déjà reçu une autre.

Qu'on nous permette ici, avant d'expliquer les causes qui ont dû amener de si grandes différences dans les types américains, quelques considérations préliminaires sur la mesure de la diversité des types. « Toutes les fois, dit Blumenbach, le père de l'anthropologie, que deux êtres ne différeront l'un de l'autre que par des traits qu'il sera possible de rapporter à l'action d'une cause modificatrice, ces deux êtres seront de la même espèce; et, réciproquement, les êtres que séparent des différences si essentielles, qu'elles ne sauraient s'expliquer par les causes que nous voyons agir, sont d'espèces différentes[1]. » Les autres définitions des savants qui se sont occupés de la question des races sont moins claires et, en général, moins exactes que celles de Blumenbach; aussi n'en ferons-nous nulle mention, quoique chacune ait plus ou moins de mérite. Comme les variétés dans les genres impressionnent vivement par leurs caractères différentiels, on les prend souvent pour de nouvelles espèces sans tenir aucun compte de la nature de l'espèce elle-même. « Le caractère spécifique, dit M. Hollard, procède des sources mêmes de la vie de l'espèce et se rapporte essentiellement à la conservation de celle-ci. Ainsi, nous savons par expérience que le zèbre, l'hémione, l'âne et le cheval, si rapprochés par l'ensemble de leurs formes, si distincts par leur système de coloration, se mêlent entre eux, mais ne produisent que des métis stériles. Le contrôle des caractères zoologiques est donc acquis

[1] Ad unam camdemque speciem pertinere dicimus animantia quæ forma et habitu ita conveniunt ut ea in quibus differunt degenerando solum ortum duxisse potuerint. *De generis humani varietate nativa*, p. 66. Gottingen, 1795.

à la doctrine qui limite aux individus d'une même espèce cette fécondité indéfinie qui prolonge et propage les races. Il n'est plus permis de supposer que deux espèces très-voisines peuvent faire lignée ; car que peut-on imaginer de plus voisin, de plus ressemblant que l'âne et l'hémione ? Quel terme de transition placerait-on entre ces deux espèces des mêmes régions et qui ne diffèrent, semble-t-il, que par une raie noire qui traverse les épaules de l'une et qui manque à l'autre ? »

Nous voyons dans les mémoires de M. Flourens intitulés : *La quantité de vie sur le globe*, que chaque espèce a deux tendances très-manifestes : *La tendance à varier dans certaines limites et la tendance à léguer de génération en génération les modifications acquises par une première génération.* Si les variations ou modifications acquises par une première génération n'étaient pas transmissibles de celle-ci aux autres, elles resteraient individuelles et propres, elles ne feraient point *race*, ou caractère de *race*. Ce n'est que parce qu'elles se transmettent qu'elles font *race*.

Grâce à cette tendance interne qu'ont les *espèces* à varier et à transmettre les variations acquises, ajoute le même auteur, les causes externes du climat, de la nourriture, des habitudes ont une grande influence sur la production des races. Mais tous ces changements ne dérogent en rien à l'intégrité de l'espèce et à sa fécondité continue ; car la *communauté de sang*, de germe et de reproduction *est la même pour toutes les races de la même espèce.* C'est cette vérité anthropologique qui a fait dire à Buffon : « Lorsque l'homme, après des siècles écoulés, des continents traversés, a voulu s'habituer à des climats extrêmes et peupler les sables du Midi et les glaces du Nord, les changements sont devenus si grands et si sensibles, qu'il y avait lieu de croire que le nègre, le Lapon et le blanc forment des espèces différentes, si l'on n'était assuré que ce blanc, ce Lapon et ce nègre, si dissemblants entre eux, peuvent cependant s'unir et propager en commun la grande et *unique famille de notre genre humain ;* aussi *leurs taches ne sont point originelles ;* leurs dissemblances n'étant qu'extérieures, ces altérations de nature ne sont que superficielles, et il est certain que tous ne sont que le même homme, qui s'est verni de noir sous la zone torride, et qui s'est tanné, rapetissé par le froid glacial du pôle de la sphère[1]. »

[1] Buffon, t. IV, p. 110.

Ce qui nous prouve que les races ainsi diversifiées ne représentent pas autant d'espèces différentes, c'est que la plupart des caractères qui les distinguent s'acquièrent ou se perdent sous nos yeux quand ces races sont placées dans des circonstances nouvelles ; c'est ensuite qu'elles produisent des races mixtes. Ici la nature est prise sur le fait, et nous allons en rappeler quelques preuves.

Sans parler des bœufs d'Angus, sans cornes, qui sont un produit artificiel, comme plusieurs variétés d'animaux domestiques dus aux expériences des agronomes anglais, il est parfaitement démontré que toutes nos races de cochons domestiques, avec leurs différences de taille, de forme, de poil, de couleur, proviennent de cet animal sauvage, trapu, bas sur jambes, à grosse tête, à oreilles roides, armé de défenses triangulaires qui sortent de la bouche, couvert de soies dures, plus longues sur le dos, et sous lesquelles se cache un peu de bourre, du sanglier, en un mot, dont la couleur naturelle est un gris noirâtre. Rendu à la liberté, le cochon domestique reprend, après un bien petit nombre de générations, les caractères du type sauvage : les soies deviennent roides, une sorte de poil laineux se développe au-dessous d'elles, la couleur naturelle reparaît, les défenses s'allongent et grossissent, le crâne lui-même, qui, dans l'état de domesticité, offre un redressement notable du front, reprend cette ligne de profil plus abaissée et ces mâchoires plus massives qui distinguent la tête du sanglier. Rien de plus variable, au contraire, que les races de cette espèce soumises à l'influence de l'homme; leur disposition à se modifier est des plus prononcées. On sait que sir John Lebright, éleveur très-habile, disait qu'il pouvait à son gré changer le plumage des pigeons en trois ans et la tête et le bec en six. L'âne, qui existe sauvage dans la haute Asie, et qui nous vient de là, a varié de taille, de proportions, de poil en conservant intacte la livrée qui le distingue comme espèce, cette croix qui résulte de la rencontre de la ligne noire du dos avec la raie qui descend du garrot sur les épaules [1].

Il ne faut pas s'étonner si le caractère spécifique a souvent moins d'apparence que les modifications acquises, puisque celles-ci atteignent tout ce qui, dans l'organisation, peut être modifié dans les limites d'un type déterminé, c'est-à-dire toute l'organisation. Aussi voit-on des animaux

[1] Voyez Hollard, *De la diversité des types humains.*

appartenir à une même espèce prouvée par une commune origine, et, néanmoins, sans perdre leur caractère spécifique, différer considérablement : 1° quant *à leur taille;* 2° quant *aux proportions* des diverses parties du corps ; 3° quant *aux formes* qui résultent du développement relatif de quelque organe, comme le cerveau et le crâne; 4° quant *aux poils;* 5° quant *aux couleurs.* Tous les caractères qui différencient les types, les plus divergents comme les moins éloignés, portent sur les formes de la tête, sur les traits du visage, sur les proportions des membres, à peine sur la stature; puis sur le caractère du système pileux et sur la coloration de la peau ; enfin sur le génie des peuples, leur état social et leurs mœurs.

Les *formes de la tête* varient d'une manière assez remarquable du type nègre au type caucasique, et de celui-ci au type mongol. En dépouillant les têtes de leurs parties molles, on mesure mieux l'ovale et les heureuses proportions de la tête européenne, l'aplatissement et l'élargissement de la tête mongole, l'allongement et le prognathisme de la tête nègre. Nous ne pouvons décider autrement la question du degré d'infériorité qu'on attribue surtout à celle-ci, et de son prétendu rapprochement des premières espèces animales. Mais les travaux récents de M. Cubi y Soler prouvent d'une manière précise la défectuosité du système de l'*angle facial* au moyen duquel on mesurait le développement du crâne, et l'on constatait une gradation plus ou moins nuancée des vertébrés ovipares à l'homme européen. Du reste, nous savons, d'après les expériences faites par le célèbre anatomiste Tiedmann, que la place réservée dans le crâne au cerveau d'une tête éthiopienne peut différer par la forme, mais que sa capacité est la même que celle d'une tête caucasique.

Les *traits du visage* offrent, on le sait, indépendamment de leurs innombrables différences individuelles et nationales, des caractères plus généraux, qui se retrouvent à divers degrés et avec plus ou moins d'ensemble chez de nombreuses populations. Mais toutes ces physionomies se rattachent plus ou moins aux tempéraments individuels, et toutes leurs modifications rentrent encore dans les conditions des simples variétés.

Proportions relatives des diverses parties du corps. Les études anatomiques dernièrement faites sur les squelettes des races les plus dégradées et sur les quadrumanes qui se rapprochent le plus de l'homme ont

prouvé au monde savant les différences spécifiques qui existaient entre les uns et les autres, et qui n'existaient pas dans les proportions des squelettes humains des diverses régions de notre globe.

Système pileux. Ce système, qui, chez l'homme, laisse plus ou moins à découvert une grande partie du corps, offre chez tous les peuples de la terre la même distribution. Or, cette distribution, qui varie d'espèce à espèce dans les mammifères, qui du moins présente des particularités constantes, ne sépare pas les types humains. Le système pileux diffère par son abondance ou sa rareté sur certaines parties, sur la face en particulier; il est tantôt fin, tantôt grossier, lisse, bouclé ou crépu et feutré comme une toison, et ces différences sont surtout très-remarquables pour la chevelure; enfin, sa couleur varie, comme on le sait, considérablement. Parmi ces différences, il en est qui ne comptent que peu ou point dans la caractéristique des races, parce qu'on les retrouve dans plusieurs de celles-ci; telle est la couleur, qui, dans toutes les grandes familles de l'humanité, est le plus souvent foncée ou même noire, et, dans presque toutes, présente quelques exceptions à cette règle. La disposition laineuse des cheveux est plus près de constituer un caractère, et trouve place dans le portrait physique du type éthiopien à côté du prognathisme. Toutefois, c'est encore par gradations nuancées qu'on passe de cette disposition de la chevelure aux cheveux droits, grossiers et plus ou moins roides d'autres peuples.

Quand on compare sous le microscope ces deux sortes de cheveux, on ne reconnaît entre elles aucune des différences qui distinguent si bien chez les mammifères les poils véritablement laineux et susceptibles de former un feutre des poils ordinaires. Le poil laineux se caractérise généralement par une structure particulière, d'où résultent à sa surface des aspérités plus ou moins prononcées et proportionnées à sa disposition à se feutrer. On remarque aussi qu'il augmente d'épaisseur de sa racine à sa pointe, ou du moins qu'il offre des inégalités dans sa longueur et qu'il ne va pas en s'atténuant. Les poils proprement dits sont, au contraire, plus ou moins lisses et plus épais à leur base qu'à leur extrémité libre. Or, bien qu'on trouve chez une même espèce de mammifères et des poils et de la laine, qu'on voie prédominer, selon les saisons et surtout selon les races, tantôt le poil ou la jarre, tantôt la laine, toutes les races humaines se ressemblent en ce que chez toutes le poil seul se développe et que les

cheveux tortillés du nègre ont la même structure que les cheveux longs et soyeux du noir Abyssin, de la blonde Scandinave ou que les cheveux roides et grossiers du Mongol. Les cheveux humains ne varient que sous le rapport de leur abondance, sous celui de leur longueur, sous celui de leur finesse et, enfin, par la quantité de matière colorante qu'ils contiennent. A cet égard, on observe une gradation nuancée du châtain au noir foncé, et, parmi les cheveux noirs, ceux des nègres sont les plus chargés de cette matière. On a pensé que leur disposition à se rouler pourrait tenir à cette circonstance. Comme la même disposition se retrouve chez beaucoup d'individus de notre race, il serait facile de soumettre cette disposition à l'épreuve de quelques comparaisons; « mais je doute qu'elle se justifie, » dit M. Hollard[1].

Couleur de la peau et de l'iris. On sait combien varie, dans l'espèce humaine, la couleur de la peau. Le blanc plus ou moins mat ou rosé, le jaune-paille ou café au lait, l'olivâtre, le cuivré, le brun, le noir à divers degrés, en un mot, une série de teintes différentes, présentant des termes extrêmes, et entre ceux-ci des nuances plus nombreuses que la langue ne peut le dire; tel est l'un des traits les plus frappants de la diversité des peuples qui couvrent la surface du globe, et celui peut-être auquel on s'est le plus arrêté pour la distinction, la définition et, par suite, pour la nomenclature des principales races. On parle encore de la race noire, de la race blanche, comme si ces épithètes emportaient réellement avec elles toute une caractéristique et marquaient une limite précise entre les hommes d'un teint clair et ceux d'une couleur plus ou moins foncée. Il n'en est rien cependant; car l'homme le plus noir peut avoir les formes de la tête, les traits principaux de l'homme blanc, et de grandes différences existent sous ces derniers rapports entre des hommes de même couleur. Toutefois, cette remarque, sans rien perdre de son importance, ne doit pas voiler ce qu'il y a de relations véritables entre la couleur et des caractères plus réellement typiques. Il est des types humains qui sont constamment teints de couleurs foncées, et les peuples prognathes sont de ce nombre, tandis qu'il n'en est qu'un qui parcourt toute l'échelle des nuances entre le blanc des Européens du Nord et le noir d'ébène. Ainsi, la teinte de la peau doit avoir sa place dans la caractéristique

[1] *De la diversité des types humains.*

des grands types de variété par cela même qu'elle semble constante dans ses types. Mais s'élève-t-elle ici, comme on l'a dit, à la valeur d'un caractère spécifique? Très-certainement non.

Les teintes plus ou moins foncées se montrent dès la naissance et résistent plus à l'influence d'un changement de climat chez certaines races que chez d'autres. Elles ne dépendent pas d'une organisation spéciale de la peau, comme on l'avait cru : une couche de celle-ci, ou plutôt la surface du derme, est chez tous les hommes, comme chez les animaux, le siége d'un dépôt de matière colorante; toute une différence d'une race à l'autre tient à la quantité de cette matière, qui, chez les noirs, est semée en granulations innombrables, indépendamment des cellules, qui en contiennent une partie. Notons enfin, ce qui est capital, que la couleur est toujours uniformément répandue dans tous les types du genre humain; que si les nuances changent, leur système de distribution est partout identique; qu'il n'y a jamais ici ce qu'on nomme des livrées; et que si quelque partie se distingue des autres par une nuance plus foncée, et qui s'éclaircit plus dans les métis, on retrouve la même différence, quoique moins prononcée, chez les races blanches.

« Ai-je besoin de rappeler un fait, dit encore M. Hollard, qui prouve combien l'uniformité des teintes est un caractère général de toute l'humanité? Je veux parler de l'accord qui règne presque toujours entre la couleur des cheveux, la nuance de la peau et celle de l'iris. Non-seulement les races colorées ont toutes les cheveux noirs et l'iris plus ou moins foncé; mais, parmi celles que nous appelons blanches, le teint et la couleur des cheveux marchent constamment d'accord; non que les cheveux bruns supposent toujours une peau teintée de même, mais la nuance avec laquelle ils s'harmonisent n'est pas celle des blonds; ceux-ci ont, en outre, presque toujours les yeux bleus. Les exceptions à ces règles tiennent généralement à des mélanges, sauf peut-être une seule, celle que présentent les individus à cheveux grossiers et d'un roux ardent; dans cette variété, qu'il ne faut pas confondre avec la variété blonde nuancée de roux, les cils et les sourcils sont bruns, l'iris partage cette couleur, et la peau offre une teinte blanche mêlée de taches de rousseur. Il est remarquable qu'on signale dans toutes les races des individus qui présentent au moins une chevelure à nuances rougeâtres; ce fait n'était rare ni chez les Grecs ni chez les Juifs, et on le retrouve chez

les peuplades du Caucase. Cette circonstance indique-t-elle, comme on l'a soupçonné, un retour à la couleur primitive? Elle prouve au moins des tendances communes aux diverses races chez lesquelles elle a été observée. »

Plusieurs philosophes ont tranché la difficulté que présente le phénomène des différentes races humaines en proclamant résolûment que les hommes descendaient de plusieurs souches. Mais comme cette assertion nous paraît trop arbitraire, qu'elle est trop commode pour être admise sans examen, et que l'on peut expliquer tout naturellement le phénomène des types et des couleurs, nous allons maintenant parler des causes externes qui ont dû développer chez les sauvages de l'Amérique les caractères généraux qui en font des types distincts de celui des autres nations de la terre.

Le climat et l'état social des peuples sont les deux causes principales qui influencent le plus la coloration de l'épiderme et la configuration physiologique des corps humains. Les changements opérés par une cause morale ou physique ne prennent un caractère permanent qu'après des gradations longues et presque imperceptibles; car la nature humaine est trop délicate pour supporter impunément un changement subit et violent. Ce n'est donc que par une succession de petites causes, agissant constamment et régulièrement sur une même espèce et dans un même lieu, que les modifications s'incorporent à chaque génération et les lèguent aux générations suivantes, jusqu'à ce que la nature ait complété son dernier degré d'acclimatation. Les métamorphoses graduelles des espèces ne sauraient être démontrées par l'observation de quelques siècles. L'exemple des faits contemporains ne peut être ici objecté; mais la possibilité de ces métamorphoses paraît être la conséquence forcée de ce qui s'est passé aux âges antérieurs. Et qu'on ne dise pas qu'on devrait, s'il en était ainsi, rencontrer dans les couches terrestres des animaux en voie de transformation; car ces altérations n'ont pu être que fort lentes, et elles se sont produites chaque fois, non dans le cours de la vie de l'animal ou de la plante, mais au moment même où une nouvelle plante, un nouvel animal étaient engendrés[1].

Du pôle à l'équateur on observe une gradation de couleurs qui com-

[1] Voir les exemples d'œufs pondus par les méduses, etc. (A. Maury, *Revue des Deux Mondes*.)

mence par une complexion sanguine, devient ensuite rose et blanche, et finit par le noir en passant par le brun et le teint olivâtre. Si cette remarque souffre des exceptions, c'est que la même distance du soleil n'indique pas dans les mêmes régions la même température ni le même climat. L'élévation des terres, le voisinage de la mer, la nature du sol, l'état de l'agriculture, le cours des vents et plusieurs autres circonstances changent la température de la même zone. Ainsi, il est reconnu que sur les grands continents, tels que l'Amérique et l'Afrique, la température des côtes occidentales est bien plus douce que celle des côtes orientales de la même latitude.

Il est bien moins naturel de s'imaginer que Dieu ait créé les hommes de diverses couleurs parce que ces couleurs sont mieux adaptées aux différentes zones du globe qu'ils devaient habiter, que de croire qu'il a donné à la nature humaine le pouvoir de se conformer et de s'acclimater à tous les pays de la terre. Sans cette faculté d'acclimatation que la nature humaine possède réellement, l'union entre deux peuples éloignés, la colonisation des contrées lointaines, les grandes émigrations, dont nous parlent l'histoire et les études scientifiques, sur toute la surface du globe, par des individus d'une même race, ne seraient plus possibles et la grande destinée sociale se réduirait à des limites trop étroites pour être dignes de son créateur. Nous savons, au contraire, que chaque siècle a vu de grands déplacements de populations, soit par la conquête, soit par le commerce, et nous voyons que ces populations ont non-seulement supporté leur changement, mais qu'elles se sont naturalisées avec le temps et ont prospéré aussi bien que dans leurs contrées respectives. Ne savons-nous pas qu'il existe une telle harmonie entre le climat et l'organisation des êtres animés, qu'en vertu d'une action inconnue l'individu acclimaté finit par acquérir des caractères et un instinct appropriés à sa nouvelle patrie?

Des auteurs modernes ont nié l'acclimatement de certaines races dans certains pays. Mais leurs objections ne nous ont point paru sérieuses; car elles se basent sur des données incomplètes, inexactes quelquefois, et qui, pour bien des raisons, n'ont pas la valeur qu'on leur prête. « Au commencement de ce siècle, dit M. Aubert-Roche, les Anglais ont voulu s'emparer de l'île de Socotora; la mortalité les en a bien vite délogés. Demandez ce que leur coûte la possession d'Aden; encore n'est-ce qu'à

l'embouchure de la mer Rouge, car ils n'oseraient pénétrer plus avant. Méhémet-Ali connaît tellement l'influence de ce climat sur la race blanche, qu'il a envoyé périr sur le littoral de l'Arabie toute la soldatesque indomptable des Arnaautes, dont il voulait se débarrasser : en dix ans, de 18,000, il en restait 400. »

« Les premiers établissements du Canada, ajoute M. Louis Fleury, remontent à 1523. Or, en 1717, la population européenne ne s'élevait pas au delà de 27,000 individus, et elle ne dépasse guère aujourd'hui 500,000 habitants[1]. L'Angleterre a dépensé plus d'un demi-milliard pour fonder un établissement européen à Siera-Leone, et cette colonie compte un peu moins aujourd'hui de 100 habitants blancs, dont probablement 1 sur 20 à peine est né sur le sol africain[2]. Les établissements européens des Indes occidentales remontent à la découverte même de l'Amérique; et, après trois siècles, la population blanche des Antilles ne compte pas même 300,000 individus, et parmi eux peut-être moins de 100 cultivateurs[3].

« L'Algérie nous offre des exemples analogues. Les Carthaginois, premiers dominateurs, n'ont jamais songé à coloniser; les Vandales ont à peine duré un demi-siècle et n'ont jamais cultivé, non plus que les Turcs et les Espagnols. La race romaine ne se trouve nulle part en Algérie, malgré sept siècles d'occupation[4].

« Ce n'est qu'en abandonnant la culture du sol aux indigènes ou à des hommes de même race, poursuit M. L. Fleury, en restreignant l'occupation à quelques points élevés, en combinant l'altitude avec la latitude, que les colonisations sont possibles. C'est le nègre qui cultive le sol aux Antilles, à la Guyane, au Brésil, dans le sud des États-Unis, à Bourbon,

[1] En admettant comme exacts les chiffres de M. Louis Fleury, nous lui ferons remarquer qu'un tel développement est assez considérable. Mais cela ne nous étonne pas, le Canada étant un des pays du monde le plus sain.

[2] Ce n'est pas la somme que le gouvernement anglais a dépensée qu'il fallait indiquer, mais bien le nombre d'émigrants qui sont allés dans cette colonie.

[3] Ceci est vraiment trop fort. Si M. Louis Fleury s'était promené pendant une journée dans les environs de la Havane seulement, il aurait trouvé des preuves contraires à son assertion. Aux Antilles, c'est la race indigène qui est à peu près disparue et a fait place aux populations de l'Europe et de l'Afrique qui l'ont remplacée.

[4] Lors même que les inexactitudes déjà citées dans nos notes précédentes ne nous donneraient pas le droit d'admettre avec réserve les assertions de l'auteur, nous lui ferons remarquer que les guerres doivent être prises en considération lorsqu'il s'agit de constater les progrès ou l'insuccès des colonisations d'un peuple.

à Maurice; c'est l'indigène à Java, aux Philippines, dans l'Inde[1]. En 1830, l'Inde anglaise comptait 100 millions d'habitants, parmi lesquels les Européens figuraient pour le chiffre de 2,016[2].

« Dans tous les pays compris entre les deux lignes isothermes de 18°, dit M. Boudin, la culture du sol ne devient possible à l'Européen que sur les points dont l'altitude annihile en quelque sorte la latitude géographique. Les Espagnols, décimés sur le littoral du Mexique, à la Vera-Cruz, à Acapulco, à Panama, ont été obligés de se réfugier à Mexico, à Potosi, à Santa-Fé de Bogota, à Quito, c'est-à-dire sur les points élevés de 2,300 à 4,000 mètres[3].

« Sept cents Français s'établissent au Mexique, cinq cent trente meurent en deux ans[4]. Quelques années passées dans l'Indoustan, dit M. Périer, abrégent la vie de moitié; les hommes qui ont vécu cinq ou six ans à Mozambique y sont cités comme des exemples de longévité[5]. »

La valeur de toutes les objections faites contre l'acclimatement étant plus ou moins de la force de celles que nous venons de citer, nous ne poursuivrons pas plus loin notre examen, et nous dirons avec M. Jacquot : Si l'on promène les yeux sur la carte du monde, on trouve bien peu de pays qui soient encore peuplés par les purs descendants des autochthones ; partout, au contraire, on voit les races émigrer du Nord au Sud et s'y implanter. La Grèce couvre de colonies florissantes l'Italie et l'Asie Mineure. Les peuples de l'Asie septentrionale s'établissent dans tous les pays méridionaux de l'Europe et même en Afrique ; les Visi-

[1] La raison de ceci c'est que le travail des nègres et des indigènes est bien meilleur marché que celui des blancs. Le travail des blancs est plus intelligent et rapporte davantage, mais les bras manquent et les planteurs sont obligés de recourir aux nègres et aux indigènes. Au sud des Etats-Unis la mortalité des blancs est moins considérable, proportion gardée, que celle des noirs.

[2] L'auteur ne comptait sans doute que les employés de la Compagnie des Indes, il a oublié de mettre le chiffre de l'armée anglaise, des marchands et des colons.

[3] Il n'y a qu'à consulter l'histoire de la longue domination espagnole dans ces régions pour prouver l'inexactitude de ces renseignements.

[4] Nous doutons d'autant plus de ce fait, que le Mexique jouit d'un des meilleurs climats du monde.

[5] Si ceci était vrai le pays ne serait pas habitable pour des Européens. Nous avons connu des officiers anglais qui ont servi vingt-cinq ans dans l'Hindoustan, et qui sont revenus en Europe avec une santé merveilleuse.

goths et les Vandales occupent la Bétique (Andalousie), et de là passent en Afrique. Les philologues et les anthropologistes sont d'accord pour attribuer le peuplement primitif des deux Amériques aux mouvements des peuples de l'Asie septentrionale, ayant passé le détroit de Behring [1]. Les Espagnols et les Portugais se sont parfaitement acclimatés dans l'Amérique méridionale [2] et l'on a exagéré l'influence de l'altitude, car les savanes, les *campas*, les *llanos*, les *pampas* ne s'élèvent guère au delà de quarante ou soixante toises au-dessus du niveau de la mer. Les Européens jouissent d'une bonne santé et d'une longévité remarquable dans les parties chaudes et sèches de la Nouvelle-Espagne.

Les renseignements sont donc en faveur de l'acclimatement et justifient les paroles de M. de Humboldt : « L'homme a une merveilleuse flexibilité d'organisation qui se plie à tous les climats. » Pour juger sainement la question d'acclimatement, disent MM. Jacquot, Joley et Martin, il faut distinguer des conditions essentielles du pays les conditions accidentelles que l'on sépare très-bien par la pensée [3] et qu'il est possible d'annihiler, ou au moins de mitiger, par des sacrifices de temps, d'hommes et d'argent.

Après avoir parlé de la possibilité de l'acclimatement pour les races étrangères, nous devons examiner les influences du climat sur les individus. Le premier principe colorant de la peau doit être attribué au soleil et à la chaleur. En effet, nous voyons, même dans nos climats méridionaux, la figure et les mains des personnes qui sont continuellement exposées aux ardeurs du soleil prendre une couleur olivâtre. Nous avons également remarqué dans le Midi que les hommes qui prennent du sable dans le lit desséché des rivières, et en Amérique les Allemands et les Irlandais qui font des briques en plein vent, n'ayant pour tout vêtement qu'un caleçon qui laisse à découvert le buste et les bras, ont cette

[1] Quoique cet accord soit loin d'être parfait, il n'en est pas moins vrai que c'est une opinion assez générale.

[2] Ceci est d'une exactitude irréfragable.

[3] Nous avouons, avec M. L. Fleury, que cette séparation par la pensée est fort commode; néanmoins elle n'est pas impossible dans la pratique. Quand les colons veulent cultiver un pays neuf, ils choisissent naturellement un terrain qui leur offre des conditions favorables de bien-être et de développement, et si par hasard il se trouve auprès d'eux des marais malsains, leur premier soin est de se garantir contre les influences paludéennes ou de les mitiger par des travaux d'assainissement ou par une hygiène appropriée au pays.

partie du corps d'un rouge semblable à celui des sauvages des États-Unis..

L'expérience la plus commune prouve le pouvoir du climat sur le teint. La chaleur de l'été le rembrunit et le froid de l'hiver le rend d'une couleur sanguine. Dans les zones tempérées ces effets alternatifs de chaud et de froid se corrigent l'un l'autre ; mais quand l'un ou l'autre domine, il imprime dans la même proportion un caractère permanent. La peau surtout est particulièrement affectée par son contact immédiat avec l'air atmosphérique. La couleur et la figure du corps sont comme les habitudes que l'on contracte avec le temps, non pas par des impressions soudaines mais par une action lente et répétée, qui affecte les nations comme les individus. Ces habitudes sont transmises aux générations suivantes et s'augmentent en prenant droit de prescription ; mais ce n'est qu'après une longue période de siècles et d'années que la physionomie nationale comme les coutumes nationales prennent un caractère fixe, particulier, indélébile.

La chaleur humide des marais, des bas-fonds et des lieux remplis d'exhalaisons putrides augmente encore la coloration de la peau. M. Livingstone, en traversant l'Afrique centrale d'un Océan à l'autre, vers le 18[e] degré de latitude sud, remarqua dans son long voyage, parmi les nombreuses tribus qu'il a visitées, que les nègres qui vivaient dans des terrains bas et marécageux avaient la peau excessivement noire et luisante, tandis que ceux des plateaux et des lieux élevés ou secs avaient la peau brune du mulâtre. Les vapeurs des eaux stagnantes, les grandes fatigues, la pauvreté, la nudité, la malpropreté brunissent singulièrement l'épiderme. Des études microscopiques ont montré que la couleur de la peau était due à la présence de globules qui se trouvent dans le tissu cellulaire existant entre le derme et l'épiderme; est-il possible, que d'une variation si légère, si minime, on ait vu des savants conclure que les hommes rouges, jaunes ou noirs sont d'une nature différente des blancs? Les juifs nous fournissent un exemple frappant du changement de la peau selon les climats. Descendant d'une même souche, étant empêchés par leurs lois de contracter des mariages avec les autres nations et néanmoins dispersés sur toute la surface du globe, les juifs sont en général blonds et blancs en Angleterre et en Allemagne, châtains et bruns en France, en Italie et en

Turquie, basanés en Espagne et en Portugal, olivâtres en Syrie et dans la Chaldée, et cuivrés dans l'Arabie et en Égypte.

Ce qui a été dit pour le changement de la peau peut également s'appliquer aux cheveux et aux traits du visage et à tous les détails du corps humain. La chaleur des climats comme celle du feu frise et rétrécit la chevelure; l'humidité, au contraire, la détend et l'allonge. L'extrême froid contracte les nerfs et diminue la stature, comme l'extrême chaleur la rend grêle et chétive. La figure étant la partie du corps la plus exposée et celle qui reçoit depuis la plus tendre enfance toutes les impressions de l'air extérieur, elle est aussi celle qui offre le plus de variété dans les différentes zones. Une preuve sensible de l'influence du climat sur les êtres organisés, c'est le même arrêt de développement des hommes et des plantes occasionné par le froid en Laponie aussi bien qu'au Groënland et chez les Esquimaux. Buffon et plusieurs autres écrivains de nos jours ont écrit des pages éloquentes sur les influences du climat, de la nourriture et de la civilisation, sur la coloration des cheveux, du poil et de la peau. Ces changements sont lents, il est vrai; mais quand on pense qu'il a fallu plus de dix siècles pour civiliser l'Europe, pourquoi nous étonnerions-nous s'il en faut davantage pour changer la couleur et la physionomie d'un peuple?

L'effet du climat est encore augmenté par l'état sauvage ou corrigé par la civilisation. Ceci est une vérité que personne ne saurait nier. Le sauvage à peu près nu, rarement protégé par une misérable hutte, respire par tous les pores l'air atmosphérique et les exhalaisons de la terre; en outre il reçoit les rayons du soleil, qui ont sur lui une influence d'autant plus puissante qu'elle est directe. A cela il faut encore ajouter les fatigues de leur mode d'existence, leur nourriture, la qualité des herbes et des racines qu'ils mangent habituellement, et enfin leurs habitudes, leurs nécessités, leur manière d'être et la physionomie du pays qu'ils habitent. La civilisation, au contraire, tend à corriger les influences du climat; la commodité des habitations et des vêtements, une nourriture saine, hygiénique et régulière, un pays bien cultivé, des habitudes de propreté et de toilette sont autant de préservatifs pour l'homme civilisé et tendent à embellir l'espèce humaine. L'état moral d'une société influence également la physionomie des individus. Chaque objet qui impressionne les sens et chaque émotion qui s'élève en nous affectent

les traits de notre visage et s'y reflètent comme dans un miroir. Une figure indifférente révèle ordinairement un caractère indifférent, une intelligence bornée, comme une figure expressive indique une âme sensible, impressionnable et douée des nobles facultés qui font de l'homme le roi de la création. La vue d'une nature riante et gaie anime la physionomie et la rend agréable. Le nombre et la qualité des idées suffisent souvent pour changer l'expression du visage et distinguer un être civilisé, instruit et intelligent de celui qui ne l'est pas.

Les délicatesses de la vie sociale donnent de l'élégance aux formes et de la douceur aux traits; les travaux pénibles des champs ou de l'atelier, une constante exposition aux injures de l'air leur donnent, au contraire, un caractère rude et grossier. On voit souvent plus de différence entre une femme du monde et une femme de la campagne qu'il n'y en a entre un Européen et un sauvage. Chaque peuple d'une même race a, selon ses habitudes, ses capacités intellectuelles, le degré de civilisation, le climat et la physionomie du pays qu'il habite, un type particulier qui le distingue des autres peuples. On remarque même que les différentes classes qui composent la société dans une même nation ont souvent un type à part qui indique le rang et même les occupations des individus. En Amérique, on aperçoit cette différence de physionomie d'une manière frappante parmi les esclaves occupés dans les champs et ceux qui servent leurs maîtres dans l'intérieur des habitations. Les premiers retiennent très-longtemps leur aspect africain et misérable; les seconds ont des traits plus adoucis, une peau moins foncée et moins grossière.

Après avoir démontré les causes modificatrices de l'espèce humaine pour en faire de nombreuses variétés, après avoir vu que les types humains correspondent exactement par la nature de leurs caractères aux variétés ou races qui diversifient une même espèce animale, et dont la domesticité, l'influence de l'homme portent si loin les différences, nous allons terminer ce sujet en réfutant avec l'auteur de la diversité des types les objections que les partisans de la diversité des origines tirent de la persistance des types. On a dû déjà remarquer, par ce que nous avons dit, que la persistance des types est une loi très-générale qui ne régit pas seulement les types généraux, mais aussi et presque tout autant les races particulières. En présence de cette loi de persistance qui descend dans ses applications jusqu'aux moindres

groupes de la famille humaine, conclurons-nous que les types de diversité du genre humain sont des types créés, des espèces? Soit; mais alors soyons conséquents, allons aussi loin que la loi de persistance; déclarons non-seulement que les nègres, les Mongols et les peuples caucasiques sont d'espèces différentes, mais qu'il y a au milieu de nous plusieurs espèces d'hommes, une espèce gaële, une espèce kimrie, une espèce ibère, que nos Bretons kimris ne sont pas de la même espèce que nos Bourguignons gaëls, que les Basques représentent une espèce à part, que les Provençaux d'Arles et de Marseille, venus de la Phocide, sont d'une autre espèce que leurs voisins de la Provence ligurienne et du Languedoc. Notre raison et notre cœur se révoltent contre de pareilles conséquences, et pourtant le fait de persistance nous contraint à les accepter, du moment que nous donnons à ce fait la signification que lui accordent les partisans de la pluralité des espèces humaines. Voyons maintenant si la loi de persistance des types nous conduit nécessairement à la séparation absolue et originelle de ceux-ci. Et d'abord, en réalité, qu'est-ce que cette loi? C'est un fait de génération et d'hérédité qui transmet l'empreinte des parents à leurs descendants, qui ajoute, remarquons-le bien, les qualités acquises aux qualités premières et naturelles, qui convertit les différences individuelles en différences plus ou moins générales, les modifications accidentelles en modifications permanentes.

Les partisans de la pluralité des espèces humaines s'arrêtent au fait de la persistance; non-seulement ils ne donnent pas à ce fait sa vraie signification, et ne nous le montrent pas relevant d'une loi d'hérédité qui embrasse à la fois les qualités naturelles et les qualités acquises, mais aucune hypothèse ne leur coûte pour exagérer la permanence des types, et tout ce qui lui assigne des limites, tout ce qui prouve des modifications apportées à ceux-ci n'est accueilli dans cette école qu'avec le regard du dédain ou de la défiance. Voici, par exemple, et textuellement, un des arguments qui nous sont donnés comme décisifs sur la question : « Des hommes, habitant depuis des époques vraisemblablement antérieures aux temps historiques des îles situées sous les mêmes latitudes, et même au voisinage les unes des autres, sont restés différents de couleur jusqu'à nos jours. Comparez les habitants des îles Viti, Salomon, Nouvelles-Hébrides, aux Polynésiens des îles Tonga, Otahiti, Noukahiva : les premiers sont couleur de suie; leurs voisins (depuis trois ou

quatre mille ans peut-être) n'ont point pris la teinte éthiopienne[1]. » Deux races distinctes, celle des nègres océaniens et celle des Polynésiens, habitent les mêmes parages maritimes, sont placées dans des conditions climatériques identiques, et demeurent néanmoins distinctes. Depuis quand? C'est ce qu'il importe de savoir pour qu'il vaille la peine d'aller chercher si loin un fait dont nous trouverions plus d'un exemple près de nous. Or, sur ce point, nous pouvons tout supposer; et pourquoi ne supposerions-nous pas trois ou quatre mille ans de durée à cette cohabitation des deux races? Voilà ce qu'on appelle un argument décisif. En voici un autre : « La plupart des pays de l'Europe ont envoyé dans des régions lointaines une partie de leur population ; or, quel que soit le terme écoulé, dit Desmoulins, ni l'Angleterre, ni la France, ni l'Espagne, ne méconnaissent dans les colons les traits des habitants de la mère patrie. » La raison qui engageait l'auteur de ce passage à étendre à trois ou quatre mille ans le séjour des deux races principales de l'Océanie au voisinage l'une de l'autre aurait dû l'avertir que l'exemple des colons européens pèche par la date trop récente de leur expatriation ; c'est bien peu de trois siècles dans un cas, s'il en fallait trente ou quarante dans l'autre. Des faits aussi négatifs et aussi insignifiants que celui-ci, empruntés à l'argumentation de M. Bérard, ne pourraient avoir quelque opportunité, et rien de plus, que répondant à des personnes qui croiraient qu'un changement de climat suffit pour transformer une race, qui ne sauraient rien de l'opiniâtre hérédité des caractères de variétés, ou qui enfin seraient capables d'attendre une modification profonde de ces caractères au sein d'une colonie qui se recrute sans cesse de nouveaux émigrés de la mère patrie.

De tous les caractères différentiels des types et des races, les plus remarqués sont ceux qui portent sur la couleur; ils méritent, disent quelques personnes, d'être mis au premier rang. Telle est l'opinion des adversaires de l'unité de l'espèce, et c'est d'autant plus étonnant que la coloration est de tous les caractères celui qui se montre le plus indépendant des autres. Non-seulement les teintes des races les plus constamment brunes varient beaucoup, mais les nuances foncées apparaissent dans tous les types, et acquièrent chez quelques peuples du nôtre

[1] Bérard, *Cours de physiologie*, t. I, p. 457.

autant d'intensité que partout ailleurs. On se rappelle que, parmi les Abyssins, on compte des sémites parfaitement noirs, et qu'on retrouve, dans les Indes, des tribus arianes qui réunissent à des traits européens des teintes africaines prononcées. Nous n'avons pas non plus oublié que, chez une même race, les nuances de la peau et des cheveux, foncées dans les plaines basses, s'éclaircissent dans les régions élevées. Tel est le cas des Indous de l'Himalaya, des Arabes des montagnes de l'Yémen, et des Berbères du mont Aurès dans la régence de Tunis. Pour expliquer la présence de ces hommes au teint clair, à cheveux blonds, au milieu des tribus kabyles, on a supposé que les Berbères de l'Aurès étaient des descendants des Vandales; c'est une supposition et rien de plus, une hypothèse au service de ceux qui ne veulent pas qu'une race puisse perdre sa couleur[1]. Admettons toutefois que cette tribu kabyle soit une tribu vandale, c'est-à-dire de souche indo-germaine; nous demanderions encore pourquoi elle a conservé son teint clair, ses cheveux blonds, ses yeux bleus, tandis que dans les villes d'Allemagne, dans celles du Danemark, dans la plaine suisse, du canton de Soleure au lac de Constance, les cheveux et les yeux noirs sont si communs. A moins de nier l'évidence, on ne peut dire que la race indo-germanique ait conservé partout l'intégrité de son type. Tous les touristes qui ont voyagé dans l'Oberland bernois ont pu remarquer l'étonnante différence physique qui existe entre les habitants des vallées et ceux des villages de la montagne : dans le bas Hasly, aussi bien qu'à Interlaken, on rencontre souvent le teint demi-basané et les cheveux noirs de la race ligurienne, tandis qu'à quelques lieues de là la population du haut Hasly est généralement blonde, comme celle des Alpes suisses en général.

Ces différences locales ont le mérite de nous dénoncer l'altitude d'un pays comme étant dans un rapport étroit avec les caractères physiques de ses habitants et comme pouvant les modifier. Ce serait insister sur un lieu commun que d'ajouter que l'ensemble de la stature et des formes, le développement de la poitrine, sont autres chez les montagnards que chez les hommes de la plaine, et comment en serait-il autrement,

[1] Et quand on leur dit que c'est une hypothèse : « Peu importe! répondent-ils avec une admirable impassibilité. » Puis ils poursuivent, et tirent les conséquences... de l'hypothèse.

puisque l'altitude change toutes les qualités de l'air, sa densité, son hygrométricité, sa température moyenne, son état électrique[1]?

La couleur de la peau est dans un rapport non moins évident qu'avec l'altitude. C'est sous la zone torride que nous rencontrons les teintes les plus foncées, et à mesure que nous nous éloignons de cette zone, les nuances deviennent plus claires. Tout incontestables que soient ces coïncidences, il est des personnes qui veulent encore que la couleur des races soit originelle, que le soleil n'y soit pour rien, ou que toute son influence se réduise à hâler un peu le teint du campagnard, à ajouter une nuance de plus à une couleur déjà plus ou moins prononcée. Ces intrépides contempteurs de l'action colorante du soleil oublient que des peuples de race syro-arabe sont devenus tout à fait noirs sous le ciel de l'Abyssinie, que les Hottentots ne sont, en dernière analyse, que des nègres revenus à une teinte plus pâle sur le plateau élevé de l'Afrique australe. Ils aiment mieux se rappeler qu'au nord du tropique du Cancer et jusque sous les latitudes du cercle polaire on trouve des peuples plus colorés que nous, et nous citent, en Asie, toutes les nations de type mongol, dont un des caractères est une teinte jaune nuancée de brun; en Europe, nos Lapons, qui appartiennent au même type et qui ont le teint enfumé; dans l'Amérique septentrionale, les nombreuses tribus comprises sous le nom de Peaux-Rouges.

Ces exemples, dont on prétend s'autoriser pour diminuer l'importance de l'intervention du soleil dans la coloration, ne seraient admissibles qu'autant qu'on concevrait cette intervention d'une manière étroite, exclusive, en la considérant comme la cause unique des couleurs et en ne tenant compte d'aucune des circonstances qui la favorisent ou la limitent. Mais c'est précisément quand on veut à tout prix que la couleur soit un caractère naturel chez les races humaines qu'on tombe dans cet exclusivisme. De ce que la nuance un peu brune des Lapons ne peut être attribuée à une forte action solaire, on conclut alors que cette couleur est originelle. Malheureusement pour cette manière de conclure, nous savons aujourd'hui que si les Lapons ont le teint enfumé, ils ne le doivent pas plus que leur petite stature à leurs ancêtres, les Lapps; nous n'avons aucune raison de penser que ceux-ci se distinguassent par leur

[1] M. Hollard, *De la diversité des types humains.*

couleur des autres membres de la famille ouralienne, à laquelle appartenaient les Finns, pères des blonds Finlandais.

Partout où, à défaut d'une latitude équatoriale, nous rencontrerons des conditions climatériques qui fassent passer l'homme par des températures tour à tour très-chaudes et très-froides, nous pourrons nous attendre à ce que la peau se ressente de ces influences, qui, pour être opposées, n'en sont pas moins des causes de surexcitation ; et l'action des températures extrêmes sera d'autant plus prononcée que le peuple qui la subira appartiendra de plus près à la nature.

Pour expliquer les différentes couleurs, les types variés, les agglomérations des êtres vivants en Amérique et dans les îles disséminées sur la surface du globe, nous n'avons donc pas besoin de nous créer des théories obscures, embarrassées, merveilleuses ou sophistiques. Ces raisonnements reposent sur un parti pris, des préjugés de croyance, une étude superficielle du sujet traité, ou bien encore une ignorance réelle des faits qui militent contre un système adopté trop légèrement. En considérant les objections élevées contre la cosmogonie de la Bible, nous avons été étonné de leur faiblesse et de leur peu de valeur, surtout lorsque ces objections sont mises en parallèle avec les théories et les arguments qui les combattent. Dans la conclusion de son ouvrage sur les races humaines, M. Hollard, que nous nous plaisons à citer à cause de la justesse de ses observations, nous dit : « Quelques naturalistes ont cru pouvoir opposer à la doctrine de la commune origine du genre humain une prétendue analogie entre la répartition des types généraux sur des régions spéciales du globe et la distribution géographique des animaux et des plantes en un certain nombre de systèmes locaux, qui font admettre pour chacun de ces deux règnes plusieurs centres de population avec la valeur de centres de création. »

Quelques ethnographes ont pensé que la dispersion des peuples était un fait trop considérable, surtout en ce qui concerne les terres très-éloignées de l'ancien continent, pour qu'on pût croire que le monde a été peuplé par voie de migration. Enfin il paraît plus physiologique à quelques personnes de considérer les races humaines comme placées dès leur origine dans les diverses conditions climatériques où nous les trouvons, que d'admettre leur acclimatation sous des ciels aussi différents que ceux de la Sibérie et de l'Afrique équatoriale. Quelques mots suf-

firont pour apprécier la valeur de ces trois opinions, également hostiles à l'unité du berceau. Que les espèces animales aient des patries circonscrites qui nous indiquent pour elles, comme pour les plantes, plusieurs centres de création, c'est chose toute simple, puisqu'il s'agit d'espèces différentes, c'est-à-dire de créations distinctes. Dans l'animalité, le cosmopolitisme n'appartient pas aux espèces particulières, mais au règne et tout au plus à quelques grandes classes. L'homme, au contraire, a le monde pour domaine, comme espèce aussi bien que comme règne, du moment que ces deux caractères se confondent en lui. Et, en fait, on serait très-embarrassé de compter les prétendus centres de création des races humaines et d'en déterminer les limites respectives.

Mais faut-il absolument supposer la multiplicité des centres primitifs de population pour expliquer la présence de l'homme sur toute la terre depuis une époque plus ou moins ancienne? Si quelque indice certain établissait ou rendait seulement vraisemblable que toutes les régions du globe habitées aujourd'hui l'ont été aussi anciennement les unes que les autres, la supposition dont je parle serait parfaitement fondée et pourrait seule rendre compte d'un pareil fait. Mais, quelle que soit l'antiquité réelle de certains peuples et de certaines civilisations, les traditions sont beaucoup plus favorables à un fait de population successive qu'à l'idée d'une population simultanée. La vie nomade semble avoir précédé partout les établissements fixes; l'instinct des déplacements a constamment animé certains peuples; du fond de l'Asie, un monde barbare a inondé de ses flots successifs l'empire romain et jeté les Vandales jusqu'en Afrique; les migrations de l'Europe moderne ont à leur tour porté dans toutes les parties du monde les races qui doivent en renouveler la population et en changer la destinée; et nous voudrions, en présence de ces faits, nous refuser à croire que la tradition sacrée dise vrai lorsqu'elle fait irradier d'un premier centre et d'un même berceau cette humanité qui représente sur toute la terre une seule et même espèce! Le fait des migrations, l'impulsion vers les terres inconnues ont joué un trop grand rôle dans le monde pour que nous éprouvions la moindre difficulté à penser que de proche en proche les descendants de Noé ont fait le tour du globe et ont peuplé le nouveau monde et l'Océanie, après avoir peuplé le continent asiatique par la route des Indes, et l'Afrique par la vallée du Nil. La Bible a proclamé antérieurement à toutes les études anthro-

pologiques cette vérité de l'unité de l'espèce humaine, qui se dégage aujourd'hui comme vérité scientifique d'un débat où la contradiction ne lui a pas été épargnée. Aux cosmogonies de l'antiquité païenne la Bible oppose sa cosmogonie monothéiste, si simple, si sobre de détails, en si parfait accord, par la notion d'harmonie et de progrès qui la résume, avec les résultats généraux les plus incontestables des sciences naturelles.

Nous résumons tout ce que nous avons dit dans les chapitres précédents en rappelant que le type physique et général des Indiens de l'Amérique septentrionale ressemble davantage par sa couleur, la forme du crâne et d'autres caractères anatomiques aux Asiatiques orientaux qu'à toute autre nation du globe. Ces Indiens appartiennent comme nous à la grande famille humaine créée par Dieu dans l'Éden. Malgré les détails que nous avons donnés sur les émigrations primitives des anciens peuples, nous ignorons l'époque précise de ce premier mouvement de familles ou de peuples d'un monde à l'autre. La grande route que les émigrés ont suivie en grande partie est celle qui unit l'Asie à l'Amérique, non-seulement au détroit de Behring, mais bien mieux encore au moyen de deux chaînes d'îles, savoir : les Kouriles qui vont du Japon au Kamtchatka, et les Aléontiennes qui réunissent le Kamtchatka à la péninsule d'Alasca dans l'Amérique russe vers le 55e degré de latitude nord. Ces communications sont bien plus faciles que celles qui existent entre les colonies malaises et les îles intertropicales de l'océan Pacifique, et pourtant il est certain que les îles de Sandwich et d'Otahiti ont été peuplées par des Malais venus en pirogue de leurs colonies. D'autres émigrés sont venus de l'est par le nord de l'Europe, l'Irlande, l'Islande et le Groënland; d'autres enfin sont arrivés dans l'Amérique centrale poussés par les vents alizés et les grands courants sous-marins. Lorsque toutes ces populations se furent multipliées au point de ne pouvoir plus trouver dans les productions naturelles du pays une nourriture suffisante pour une grande agglomération d'hommes, elles se sont éparpillées sur la surface du continent américain, jusqu'à leur arrivée dans des régions où le climat et les ressources naturelles leur promettaient un développement considérable et des conditions de bien-être. Voilà pourquoi le Mexique, le Pérou et la vallée du Mississipi ont été les endroits les plus peuplés du nouveau monde. Les

diverses communautés qui résultèrent de ces séparations prirent un genre de vie différent les unes des autres selon la qualité du sol, la configuration et le climat du pays. Les unes vivaient du produit de la chasse, d'autres élevaient des animaux, et d'autres enfin se livraient à l'agriculture. Ces différences et ces localisations agirent considérablement sur la constitution physique et la coloration de la peau des individus.

Il est à regretter que la philologie indienne n'ait encore amené aucun résultat sérieux sur l'origine des Indiens. Cependant les tables comparatives des langues indiennes et asiatiques dressées par le père Santini et MM. Barton et Abernethy ont une valeur qu'il faut constater, ainsi que le calendrier des Aztèques, des Kalmouks et des Tartares, dont les mois sont désignés sous des noms d'animaux à peu près semblables. M. de Humboldt montre l'analogie qui existe entre le calendrier mexicain et celui des peuples d'origine *tartare* dans le tableau suivant.

ZODIAQUE DES TARTARES MANTCHOUX.		ZODIAQUE DES MEXICAINS.	
Pars,	Tigre.	*Ocelotl,*	Tigre.
Faoulai,	Lièvre.	*Tochli,*	Lapin, lièvre.
Mogai,	Serpent.	*Cohuatl,*	Serpent.
Petehi,	Singe.	*Ozomatli,*	Singe.
Nokai,	Chien.	*Itrzumtli,*	Chien.
Tukia,	Oiseau, poule.	*Quauhtli,*	Oiseau, aigle.

Les signes du zodiaque tartare, retrouvés dans le calendrier mexicain, remarque M. de Humboldt, suffisent pour prouver que les peuples des deux continents ont puisé dans une source commune leurs idées astrologiques. Si l'on consulte, dit le père de Sonet, les ouvrages entrepris au commencement de la conquête par des auteurs espagnols ou indiens, qui ignoraient jusqu'à l'existence d'un zodiaque tartare, on verra qu'au Mexique, depuis le septième siècle de notre ère, les jours s'appelaient tigre, chien, singe, lièvre ou lapin, comme dans toute l'Asie orientale ; les années portaient encore le même nom en thibétain, en tartare mantchoux, en mongol, en kalmouk, en chinois, en japonais, en courlan, dans les langues du Tonkin et de la Cochinchine... Mais les zodiaques tartares et mexicains ne renferment pas seulement des animaux propres aux climats que ces peuples habitent aujourd'hui, on y trouve aussi des tigres et des singes. Or ces deux animaux sont inconnus sur

les plateaux de l'Asie centrale et orientale, auxquels une grande élévation donne une température plus froide que celle qui règne vers l'ouest, sous la même latitude. Les Thibétains, les Mongols, les Mantchoux et les Kalmouks ont donc reçu d'un pays plus méridional le zodiaque, que l'on appelle trop exclusivement le cycle tatare. Les ancêtres des Mexicains sont venus du Nord vers le Sud; dans leurs régions septentrionales n'habitent pas non plus les tigres ni les singes, par conséquent les signes *Ozomatli* et *Ocelotl* rendent singulièrement probable que les zodiaques des Toltèques, des Aztèques, des Mongols, des Thibétains et de tant d'autres peuples, qui sont séparés aujourd'hui par une vaste étendue de pays, ont pris naissance sur un même point de l'ancien continent.

Pourtant, pour comprendre l'Amérique telle que nous l'a révélée la découverte de Christophe Colomb et telle que nous la font supposer les anciens et nombreux monuments que nous y trouvons, nous n'avons pas besoin de recourir à une antiquité fabuleuse, c'est-à-dire il n'est pas nécessaire d'admettre que l'Amérique ait été peuplée dès le commencement du monde. M. Albert Galatin, en parlant de l'augmentation des individus comme nombre, nous montre combien les changements peuvent être rapides lorsque les moyens de subsistance n'arrêtent pas le développement naturel de la propagation du genre humain. « On doit se rappeler, dit ce savant écrivain, que la raison de l'accroissement est à la fois de dix périodes de duplication comme un à plus de mille, et à la fin de vingt pareilles périodes, comme un à plus d'un million. Si l'humanité avait augmenté depuis le commencement selon la proportion de un à deux en vingt ans, et continué d'augmenter dans la même proportion pendant vingt-cinq périodes successives, la postérité vivante de six personnes atteindrait au bout de cinq cents ans le chiffre de près de deux cents millions. »

L'Amérique, dans ce moment, comme toutes les autres parties du globe seraient bien plus peuplées qu'elles ne le sont, si les produits de l'agriculture avaient augmenté dans la même proportion que les besoins du genre humain. En faisant la part du manque d'instruments, de la répugnance à travailler la terre et de toutes les causes qui peuvent rendre un peuple inerte et nonchalant, l'empêcher de se développer moralement et physiquement, on comprend facilement qu'il a suffi de quelques familles qui aient abordé l'Amérique cinq ou six siècles après la période

diluvienne pour couvrir de leurs descendants toute la surface du nouveau monde.

Pour expliquer le phénomène de la civilisation des Péruviens et des Mexicains, de la demi-civilisation des tribus habitant les pueblos du Nouveau-Mexique, de l'état comparatif de barbarie des tribus de l'est de l'Amérique et de l'état d'abrutissement des tribus californiennes et en général de tout le littoral de l'océan Pacifique dans sa partie septentrionale, nous n'avons qu'à examiner l'histoire de l'homme dans ce qu'elle a de plus caractéristique, le développement de son intelligence.

Nous avons vu que la disparité intellectuelle des races ne provient pas d'un vice radical d'organisation physique, car un être ne saurait donner la vie à ses descendants de la même espèce que lui sans leur communiquer les mêmes attributs dont la nature l'a doué. Cette disparité, quand elle existe, est donc tout accidentelle et ne prend un caractère typique que lorsque ces accidents extérieurs se perpétuent pendant un laps de temps assez long pour s'acclimater, pour ainsi dire, dans les individus. Les hommes laissés à eux-mêmes dans le principe des sociétés ignoraient les arts et les sciences; ils ne sont parvenus au degré de civilisation qu'ils ont atteint par la suite des siècles que par une accumulation progressive de leur puissance intellectuelle, par le développement graduel de leurs facultés, des besoins nouveaux, les ressources offertes par la nature, les nécessités de situation et la conscience de leur supériorité sur les êtres créés.

Si l'on pouvait étudier sérieusement l'histoire du progrès intellectuel des peuples, on parviendrait sans doute à signaler l'époque approximative des premières émigrations en Amérique, et à donner un nom aux ancêtres des Indiens du nouveau monde, en comparant l'état plus ou moins barbare des émigrés avec celui des nations dont ils tirent leur origine. Les découvertes archéologiques faites récemment sur tout le continent américain seraient des données précieuses, des jalons importants pour guider le savant dans ses recherches scientifiques. Ces découvertes nous montrent d'ailleurs que les premières émigrations en Amérique ont eu lieu dans un temps où la mère patrie n'était guère plus civilisée que les Indiens de nos jours. Malheureusement, l'histoire des populations asiatiques a bien des pages perdues ou qui n'ont jamais été enregistrées dans les annales du monde. Il existe dans le nord-est de l'Asie

orientale des tribus qui ne sont pas plus civilisées que celles de l'Amérique ; mais les lacunes dont nous venons de parler ne nous permettent pas de tirer de ce fait aucune conclusion historique.

La beauté de la nature, la douceur du climat, la fécondité du sol, l'abondance des ressources naturelles d'un pays influencent considérablement le moral des habitants, en diminuant leurs besoins physiques et laissant à leurs facultés intellectuelles plus de loisir et plus de force pour se développer. Nous voyons, en effet, ce progrès naturel s'opérer chez les Mexicains et chez les Péruviens d'une manière frappante. Au quinzième siècle, les Américains ne cultivaient que le maïs et quelques légumes également d'origine américaine. Si la civilisation était venue de l'Europe ou de l'Asie, elle aurait amené avec elle la culture des céréales, telle que le blé, l'orge, le riz, le millet, etc., ainsi que la manière de forger le fer et les connaissances de plusieurs instruments utiles aux grandes populations policées. En astronomie, les Mexicains commencèrent à compter le temps d'une manière particulière à eux, n'ayant aucun rapport avec les révolutions de la lune et l'apparent mouvement annuel du soleil. Plus tard, ils acquirent la connaissance de l'année solaire de trois cent soixante jours, puis de trois cent soixante-cinq et enfin de trois cent soixante-cinq et une fraction. La remarque qu'ils firent du passage du soleil par le zénith de Mexico nous prouve que de telles observations ne pouvaient être faites originairement que dans les contrées situées entre les tropiques. Il est assez curieux de constater que les Mexicains, dont l'origine est indubitablement asiatique, n'ont point apporté leur civilisation de la mère patrie, qui sans doute était encore barbare, et que cette civilisation leur est propre. Les peuplades non agricoles et moins favorisées du reste de l'Amérique n'ont jamais pris le développement social et intellectuel des tribus adonnées à l'agriculture et au progrès ; trop indolents pour travailler, ils ne tirent leur subsistance que des produits naturels du pays, tels que la chasse, la pêche et les racines alimentaires. M. Albert Galatin dit à ce sujet : « Douze mille kilomètres carrés de terres cultivées qui pourraient nourrir un million d'hommes en nourrissent à peine dix mille lorsqu'elles restent en friche. »

Ainsi donc, nous concluons en répétant qu'il est inutile de recourir à une création particulière en Amérique, une nouvelle intervention

divine, ni même à rien d'extraordinaire pour comprendre l'origine des animaux et des Indiens, leurs différences, le nombre des populations disparues, leur antiquité, leur civilisation, la variété des langues américaines, et nous sommes obligés de reconnaître que les Indiens d'aujourd'hui sont les descendants dégénérés d'émigrés de l'ancien monde, qui, à des époques successives et très-reculées, sont venus en Amérique volontairement ou accidentellement par groupes de familles ou isolément. Notre croyance est en même temps celle des savants les plus éminents qui ont traité cette question; les divers systèmes qui la combattent, disons-le encore une fois, sont basés sur des suppositions gratuites et arbitraires, des remarques locales, superficielles, incomplètes et des préjugés que la science ne saurait admettre.

CHAPITRE III

Divisions de l'Amérique du Nord. — Prairies septentrionales du Texas. — Désert. — Serpents. — Insectes. — Sécheresses. — Rivière Rouge. — Lacs. — *Cross-Timber*. — Monts Witchita. — Anecdote. — Collines de sable. — Sources de la rivière Rouge. — Mirage. — Chiens des prairies. — *Llano estacado*. — Aspect des solitudes par une nuit d'été. — Déserts du sud-est. — Fort Smith. — Prairies ondulées. — Les Chactas. — Vallée de la Canadienne. — Le matin dans les solitudes. — Village des Shawnies. — Le soir sur les collines des Antilopes. — Grotte-musée de la vallée Rocheuse. — Villages du Nouveau-Mexique. — Légendes sur Montézuma. — Arrivée à Santa-Fé.

Les Peaux-Rouges des États-Unis nous ont été parfaitement révélés par les missionnaires du siècle dernier, par les romans de Fenimore Cooper et par les savants écrits de plusieurs auteurs américains. Mais ces peuplades, presque anéanties, sont plus dignes de la sympathique pitié de l'historien que de l'attention de l'écrivain moderne ; car les Anglo-Saxons les ont ensevelis vivants sous les haillons d'une civilisation factice, qui rend ces sauvages répulsifs autant sous le point de vue physique que sous le point de vue moral.

L'originalité primitive des Indiens ne se retrouve que dans les grands déserts, c'est-à-dire loin du whiskey, de la petite vérole et des plantations américaines. C'est dans ces vastes solitudes, comprises entre le Texas, au sud, la vallée de Mississipi à l'est, les possessions anglaises au nord, et l'océan Pacifique à l'ouest, qu'il faut aller les étudier ; c'est là qu'on les rencontre avec leur caractère primordial, leurs facultés natives, leurs mœurs originelles, au milieu d'une nature à la fois grandiose, triste et poétique, dont le cachet s'imprime si profondément dans les déserts aux hommes et aux choses.

Décrire pas à pas ces vastes solitudes qu'habitent pourtant des myriades d'hommes de couleurs variées, aux coutumes étranges, aux habitudes singulières, si différentes de ce que nous voyons habituellement, où la

nature change cependant d'aspect à chaque instant, où des phénomènes extraordinaires frappent tour à tour le voyageur d'admiration ou de stupeur, serait un travail aussi fastidieux que sont pénibles ces longs voyages à travers des prairies sans horizon ou au milieu de montagnes d'une majesté écrasante. C'est donc à vol d'oiseau que nous parcourrons ces immensités sauvages, ne nous arrêtant que dans quelques sites exceptionnels dignes d'attirer nos regards par des détails originaux.

L'Amérique septentrionale se divise en deux zones bien différentes. Celle de l'est est recouverte de forêts épaisses, qui s'étendent presque sans interruption de l'océan Atlantique à la vallée du Mississipi, et même à cent vingt kilomètres au delà du fleuve. Sur toute cette surface, on ne rencontre guère de ces grandes clairières, appelées *glades*, que dans quelques vallées de la chaîne principale des Alleghanys et dans le Kentucky. Les forêts cessent ensuite et font place aux prairies, qui commencent au Texas, remontent du sud au nord jusqu'aux régions hyperboréennes, et se perdent à l'ouest dans les flots de l'océan Pacifique. C'est cette zone, coupée dans toute sa longueur par les chaînes des montagnes Rocheuses de la Sierra-Nevada, qui est la moins connue et pourtant la plus curieuse et la plus intéressante du nouveau monde; c'est d'elle que nous nous occuperons.

Nous avons déjà parlé du Texas dans notre *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique;* nous ne dirons ici qu'un mot de sa partie septentrionale, où commencent les déserts. On sait que ce nouvel État de l'Union américaine s'étend au sud, vers le golfe du Mexique, en plaines sablonneuses et marécageuses, qui, en remontant vers le nord, s'élèvent, s'ondulent, se fertilisent et se couvrent de gras pâturages, où s'engraissent de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux. Les montagnes ne commencent à s'apercevoir qu'au nord et au nord-ouest, près de la rivière Rouge, du Llano Estacado et du Nouveau-Mexique. Les prairies qui précèdent les montagnes sont coupées par une multitude de rivières et de ruisseaux bordés d'une double lisière de forêts, composées de cèdres, de magnolias, de sycomores, de platanes, d'ébéniers, de mesquites, de tulipiers, d'érables, de pins, de plusieurs variétés d'acacia et de chêne, et d'autres arbres appartenant aux pays chauds. Les prairies du Texas ressemblent à celles des autres grands dé-

serts américains, mais elles sont moins ondulées et plus fertiles. J'en ai traversé quelques-unes ayant plus de quatre-vingts kilomètres de longueur ; elles me paraissaient comme un océan d'herbes courtes et sombres où pas un buisson n'arrêtait la vue, où rien ne marquait un commencement et une fin, où tout était immobile et muet. C'est en vain que l'on chercherait de la poésie dans cette nature, grande, il est vrai, mais de la grandeur mélancolique et sauvage des déserts. L'âme, comme sur l'Océan, est saisie par l'immensité du tableau ; mais la mer a du moins les vagues et le vent qui l'animent, tandis qu'un silence morne et triste comme le silence des tombeaux règne ordinairement dans ces solitudes et remplit le cœur d'une sombre inquiétude qui semble rappeler le vide du néant.

On parcourt péniblement ces déserts pendant de longues journées sans entendre le chant d'un oiseau, sans voir autre chose que l'herbe jaunie, des fleurs fanées par la chaleur, des chevreuils, couchés nonchalamment, qui vous regardent avec étonnement en dressant les oreilles, des ossements blanchis par le temps, de rares *tumuli* dorés par les derniers rayons du soleil couchant ou noyés dans les vapeurs bleuâtres de l'atmosphère. Des tombes ignorées, baignées par des flots de lumière ou cachées par les brumes du crépuscule, tels sont les seuls monuments, les seules traces du séjour de l'homme dans ces solitudes.

A l'ouest du Texas, entre Lavaca et Victoria, entre le Rio Seco et le Rio Blanco, on voit deux plaines, sillonnées de légères ondulations, allant de l'est à l'ouest ; les plis du terrain figurent, à s'y tromper, les petites vagues du flux et du reflux de la mer, longues, égales et molles. De loin en loin, des mesquites, aux branches difformes, dressent leur feuillage d'un vert foncé ; quelques bouquets d'acacias sont disséminés capricieusement sur cette plaine et ressemblent à d'immobiles ombrages penchés sur une mer pétrifiée et recouverte d'algues marines.

Ces régions sont d'une fertilité remarquable ; l'herbe et les fleurs y croissent avec vigueur. Les perdrix, les cailles, les dindes sauvages et les chevreuils en ont fait leur séjour de prédilection ; d'un autre côté, les serpents à sonnettes, les scorpions et les tarentules y fourmillent. On en voit à chaque instant dans les plaines, dans les bois, sur le bord des rivières, partout. Il est impossible de se faire une idée de la quantité et de la variété des reptiles et des insectes malfaisants qui pullulent au nord

et au nord-ouest du Texas. Un jour, je me promenais en lisant mon bréviaire à côté de ma cabane, j'écrasais sans m'en douter les reins d'un serpent qui se trouvait sur mon passage. Si les reptiles et les insectes venimeux attaquaient l'homme dans ces régions, l'histoire des déserts ne serait qu'un long martyrologe; par bonheur, il n'en est rien, et les mouvements de ces animaux sont très-lents dans ces chaudes contrées. On en peut juger par ce fait. Un jeune sauvage voyageant à pied dans la prairie de la Léona s'arrêta sous un arbre pour se reposer. En cherchant une place commode, il marcha par mégarde sur la queue d'un serpent à sonnettes caché sous l'herbe. Le reptile leva aussitôt la tête et allait mordre l'imprudent, lorsque celui-ci, sans se troubler en présence du danger qui le menace et qu'il n'a pas le temps de fuir, tire rapidement son couteau et le laisse tomber perpendiculairement sur la tête du serpent, que la lame traverse de part en part.

Mais le plus grand de tous les inconvénients pour le voyageur qui traverse ces solitudes, c'est le *tick*, espèce de punaise des prairies. Cet insecte, dont la quantité prodigieuse étonne, s'insinue sous les vêtements, s'accroche à la peau, s'incruste dans la chair, suce le sang, vous tourmente par une démangeaison incessante, et ne peut être arraché du corps qu'avec la plus grande difficulté. Souvent il m'est arrivé de compter jusqu'à cinquante de ces insectes qui avaient établi leur domicile sur mes jambes pendant un campement d'une heure ou deux.

Un autre tourment inséparable des longs voyages dans les prairies des grands déserts, c'est le manque d'eau. Les ruisseaux et les rivières, dans ces régions, sont généralement assez éloignés les uns des autres pour laisser les voyageurs sans aucun moyen de se désaltérer pendant des journées entières. La soif fatigue, épuise et rend inutiles les animaux bien plus vite qu'elle n'accable les hommes. Néanmoins, ceux-ci souffrent horriblement de la privation d'eau; la chaleur les tue quelquefois sans que leur gosier, contracté par les ardeurs du soleil, puisse se désaltérer au contact d'un liquide rafraîchissant. J'ai vu dans les bois les squelettes desséchés de malheureux blancs morts de soif près d'une source ou d'une mare d'eau qu'ils croyaient encore loin ou vers laquelle ils n'avaient pas eu la force de se traîner. Souvent j'ai dû m'étendre sur l'herbe pendant la nuit pour humecter mes lèvres brûlantes en suçant les

gouttelettes que la rosée du soir avait déposées sur le gazon des solitudes.

Sans parler des animaux féroces, dont la vue fait toujours tressaillir l'homme le plus éprouvé, il est encore un danger qui plane sans cesse sur la tête des voyageurs dans la partie septentrionale du Texas, c'est la flèche ou la lance des Comanches. Ces sauvages ont été si maltraités par les Américains depuis l'annexion du Texas aux États-Unis jusqu'en 1850, qu'ils ne respirent plus que vengeance et meurtre contre les *faces pâles*. Chaque année, le nombre des victimes qui tombaient sous le fer des Indiens dans cet État était si considérable, que personne n'osait se basarder seul dans ces déserts sans nécessité.

La rivière Rouge et le haut plateau du Llano Estacado forment les limites septentrionales du Texas, et le séparent en partie de la Louisiane, de l'Arkansas, du territoire des Chactas, des Chickassas et du Nouveau-Mexique. Avant 1852, personne n'avait encore parcouru scientifiquement ces vastes contrées; les seuls renseignements que l'on possédât sur elles provenaient de quelques Indiens ignorants et de marchands à moitié sauvages qui faisaient le commerce avec les tribus voisines du Nouveau-Mexique.

Dans ces régions, où l'argile, le sable et les dépôts ferrugineux teignent toutes les eaux d'une couleur rougeâtre, il n'est pas étonnant de voir plusieurs rivières porter le même nom, emprunté à l'apparence de leurs eaux. Les Mexicains et les Indiens du Texas et du Nouveau-Mexique ont l'habitude d'appeler *Rio Colorado* toutes les rivières dont les eaux sont d'un jaune rouge : la Canadienne, plusieurs fleuves et ruisseaux du Texas et du Nouveau-Mexique ont reçu cette appellation, ce qui explique l'erreur du baron de Humboldt, du colonel Long et du lieutenant Pike dans leur topographie des sources de la rivière Rouge.

Au commencement du dix-neuvième siècle, le gouvernement français avait envoyé des officiers expérimentés pour explorer la rivière Rouge; mais les explorateurs n'allèrent pas au delà du pays occupé par les Natchitochès de la Louisiane. Trois ans après la cession de la Louisiane aux États-Unis par le premier consul, on organisa une nouvelle expédition, commandée par le capitaine Sparks, et composée du lieutenant Humphry, de M. Freeman et du docteur Custis, à l'effet de remonter la rivière Rouge jusqu'à ses sources. Mais, partie près de Natchez, le 3 mai 1806,

l'expédition rencontra tellement de difficultés, qu'elle fut abandonnée peu de temps après. Celle commandée par le lieutenant Pike, dans la même année, ne fut pas plus heureuse. L'honneur de cette exploration était réservé au capitaine Randolph Marcy, qui vérifia la situation géographique des sources de la rivière Rouge lors d'une reconnaissance scientifique qu'il fit, en 1852, par ordre du gouvernement des États-Unis.

Depuis ses sources jusqu'à Fulton, dans l'Arkansas, la rivière Rouge se dirige toujours de l'ouest à l'est, puis elle descend brusquement du nord au sud jusqu'à son embouchure dans le Mississipi, vers le 31e degré de latitude septentrionale et le 91e 50' de longitude occidentale. Sa longueur totale est de deux mille huit cents kilomètres. A l'exception des monts Witchita, toute l'étendue du pays parcouru par cette rivière n'est qu'une vaste plaine sur laquelle sont disséminées quelques collines peu élevées. Pendant près de six cent quatre-vingts kilomètres, cette plaine, à l'ouest, est très-aride et presque dénudée. Des sécheresses périodiques rendent ces régions impraticables à l'agriculture, à moins de créer des travaux d'irrigation fort dispendieux. La rivière Rouge coule constamment sur un lit de sable fin et mouvant, qui rend le passage des gués très-dangereux, surtout pour les voitures. Elle traverse la plus grande couche de charbon bitumeux et d'anthracite qui se trouve peut-être dans tout le globe. Cette couche commence au 28e degré 4' 51'' de latitude N., et s'étend jusqu'au 43e degré 30', en couvrant presque toute la superficie des régions comprises entre le 94e degré 30' de longitude S., jusqu'au 109e. Ses limites sont le Rio Grande et le Brazos, dans le Texas, au sud ; le fort Smith, dans l'Arkansas, à l'est; le Nebraska au nord, et le pays des Navajos, dans le Nouveau-Mexique, à l'ouest. Ce qui donne une étendue de treize cent trente-cinq kilomètres du nord au sud, et de neuf cent cinq kilomètres de l'est à l'ouest.

Avant d'entrer dans les grandes prairies du sud-est, la rivière Rouge passe au travers d'un rideau de bois appelé *Cross Timber ;* c'est un terrain d'alluvion d'une fertilité remarquable et sur lequel croissent des arbres d'une dimension gigantesque. Cette vallée se bifurque dans le Texas; sa largeur est de huit à dix kilomètres et sa longueur de cinq cent trente-cinq kilomètres. C'est comme une transition entre les pays fertiles et civilisés et les déserts, qui ne renferment que des tribus



Paris. Typ. H. Plon.

MONTS WITCHITA

Page 102

nomades. Toute cette contrée est fréquentée par les Comanches et les Kioways, qui viennent y faire paître leurs chevaux et leurs mulets.

Depuis Jefferson, un peu au-dessous de Fulton, jusqu'auprès du Mississipi, on voit une suite de lacs étroits et longs côtoyer la rivière Rouge. Ces lacs, comme les *resacas* du Rio Grande, ont été sans doute produits par les ravages de la rivière, qui change de lit à l'époque des inondations. Ces inondations sont périodiques; elles ont lieu en hiver et vers le mois de mai ou de juin. La région des lacs est triste, mais pleine de charmes. Chacune de ces nappes d'eau est entourée d'une large ceinture d'herbes et de fleurs aux couleurs de l'arc-en-ciel. Des arbres chargés de nids semblables à de petites conques azurées, où les oiseaux ont déposé des œufs jaune d'or, se reflètent majestueusement dans ces vastes miroirs de la création. Des papillons aux couleurs d'émeraude et de topaze tapissent les buissons fleuris; des scarabées au ventre de saphir, des oiseaux-mouches, des colibris se balancent nonchalamment, au souffle de la brise, sur le sein des fleurs nuancées comme les plus beaux feux du soleil couchant. Des lilas de Chine (*syringa chinensis*) ombragent de longs buissons de roses exhalant des parfums suaves. La veuve et la colombe gémissent dans les arbres, et le moqueur siffle ses chansons originales. Leurs voix douces, tristes et harmonieusement perdues dans le silence du désert, parvenaient à mes oreilles comme les derniers soupirs d'une vierge qui se meurt, et remplissaient mon cœur d'une profonde mélancolie. Dans ces vastes solitudes, tout impressionne l'homme; il ne saurait rester indifférent devant les spectacles que lui présente la nature dans son inépuisable magnificence. A moins qu'il n'ait une âme grossière ou stupidement blasée, il faut qu'il pleure ou qu'il admire, qu'il laisse par la pensée aux bords du chemin un lambeau de lui-même, ou bien c'est un être incomplet qui ne doit pas profaner par sa présence ces déserts où le Créateur est si près de sa pauvre créature.

A huit kilomètres au-dessous de la jonction des deux branches de la rivière Rouge, qui se réunissent à l'ouest du *Cross Timber* et au sud-est des monts Witchita, on voit un cotonnier venu naturellement sur un monticule de sable situé à dix-sept mètres de la rivière. Cet arbre est marqué aux quatre points cardinaux des inscriptions suivantes :

Au sud : Texas, 100e degré de longitude O.

A l'est : méridien, 100e degré 0' 45" de longitude O.; 34e 34' 06" de latitude N.

Au nord : nation des Chactas.

A l'ouest : capitaine R.-B. Marcy, 29 mai 1852.

En cet endroit, la rivière Rouge a plus de six cents mètres de largeur, et sa profondeur n'est que d'un mètre trente centimètres. D'un côté, on voit les monts Witchita, dont les silhouettes bleues se dessinent à l'horizon; de l'autre, dans le delta formé par les deux bras de la rivière, se trouvent des collines élevées et sablonneuses, que l'on aperçoit de très-loin. Le sol de cette région est une suite de prairies ondulées, sablonneuses, et par conséquent arides; les bords des rivières et des ruisseaux sont ordinairement très-peu boisés. Les arbres les plus communs sont le cotonnier, *populus angulata;* l'ormeau, *ulmus americana ;* le chêne, *quercus macrocarpa*, et quelques broussailles à fruits, telles que le groseillier, le framboisier, le prunier sauvage, *prunus chicusa*, etc.

Les monts Witchita sont d'une grande beauté pittoresque; ils ont une apparence à peu près uniforme dans leur formation. Composés de granits de différentes duretés et de différentes couleurs, ils s'élèvent brusquement d'une plaine unie à la hauteur de deux cent cinquante à trois cents mètres. Plusieurs de ces monts sont isolés et ressemblent à des cônes tronqués; d'autres, au contraire, sont groupés et joints ensemble tout en conservant leur forme circulaire. A distance, ils paraissent polis à leur surface, mais, de près, ils représentent une masse de rochers confusément entassés les uns sur les autres. Néanmoins, dans quelques endroits, le granit a conservé sa position primitive. Le porphyre rouge et des morceaux de felspath de même couleur s'y trouvent en abondance. Tous ces rochers sont traversés par des veines de *diorite* et de quartz; celui-ci est ordinairement coloré par l'oxyde de fer. Les pentes de ces montagnes sont fréquemment coupées par de grands précipices recouverts de plantes pariétaires. Les plaines du milieu desquelles surgissent ces montagnes possèdent de nombreux et magnifiques échantillons de calcédoines, de jaspes et d'agates. Les sources qui jaillissent du sein des rochers ou du gazon sont claires, et l'eau a un goût alcalin très-prononcé.

Une herbe épaisse et longue de trois à quatre mètres couvre le sol des vallées ombragées par des châtaigniers noirs, des frênes, des cotonniers,



Paris Typ. H. Plon.

CYLINDRES NATURELS.

Page 103.

des chênes, des lilas de Chine, des mesquites et des saules. Des buffles, des panthères, des antilopes, des chevreuils, des loutres, des castors, des dindes, des *grouses*, des cailles, des perdrix, des moqueurs vivent tranquillement dans ces solitudes. Autrefois, il y avait au pied des montagnes plusieurs villages d'Indiens Witchitas qui cultivaient le maïs; mais depuis 1850 ils ont abandonné leurs villages pour se disperser dans les prairies, probablement à cause des incursions des Comanches. Il devait être doux pourtant de vivre dans cette région; l'air y est pur et frais comme le baiser d'un enfant, le climat délicieux; le ciel y est toujours bleu comme un saphir d'Orient; une brise continuelle embaume l'atmosphère en passant sur le calice des fleurs; les cèdres et les lilas de Chine exhalent de suaves parfums; le colibri, le cardinal et l'oiseau bleu voltigent de branche en branche; de gros nids d'oiseaux de proie sont posés à la cime des rochers ou dans le creux des fondrières arides; des tortues se traînent isolément auprès des ruisseaux qui murmurent doucement; des absinthes, des fleurs amarantes et pourpres, des blocs de granit rouge d'où pendent des lierres, se dessinent sous la verdure des chênes, et de légers nuages planent sur le front tranquille des bouquets de bois. Scènes charmantes qui captivent l'âme humaine, tout en la plongeant dans la rêverie. Les Chactas, à qui ces monts appartiennent, ne s'y aventurent jamais; ils craignent les Comanches, et préfèrent cultiver en paix leurs terres dans la plaine que de se mesurer avec ces Indiens nomades, qu'ils méprisent encore plus qu'ils n'en ont peur. Dans les prairies voisines, on rencontre une foule d'élévations cylindriques de trente à cent mètres de circonférence sur une hauteur pareille et de même formation que les montagnes. A l'extrémité occidentale des monts Witchita, deux de ces cylindres sont cannelés en spirale; leur hauteur est de dix mètres et leur circonférence de quinze. On ne s'explique guère par quel procédé la nature élève et façonne de pareils blocs de granit.

Tout ce désert, jusqu'aux sources de la rivière Rouge, est sillonné de sentiers tracés par les sauvages qui vont au Nouveau-Mexique ou en reviennent, ainsi que par ceux qui côtoient les frontières du Texas et les bords de la Canadienne, pour chasser les buffles et prendre des castors et des loutres. Ces sauvages sont, pour la plupart, des Comanches, des Wacos, des Kechies et des Quapaws. Cette dernière tribu, presque entiè-

rement détruite, tire son origine de la nation des Arkansas, et vivait anciennement à douze ou seize kilomètres de la rivière Blanche. Ce sont des hommes d'un extérieure imposant, bons chasseurs et braves guerriers. On raconte qu'étant entrés une fois pour chasser les buffles sur le territoire des Chikassas, ceux-ci n'osèrent pas s'opposer à leur envahissement et jugèrent prudent de se retirer. Le chef des Quapaws apprit que les Chikassas agissaient ainsi parce qu'ils n'avaient pas de poudre; aussitôt il fit vider celle de ses guerriers dans une couverture, en fit deux portions égales, donna l'une à ses ennemis et distribua l'autre à ses compagnons d'armes. Après ce partage, le combat s'engagea durement, mais les Quapaws restèrent vainqueurs.

En quittant les monts Witchita pour remonter la branche septentrionale de la rivière Rouge, la constitution géologique du terrain change complétement. Le granit disparaît pour faire place au carbonate de chaux et au gypse, dont le gisement s'étend depuis la Canadienne jusqu'au Rio Grande dans le Nouveau-Mexique. En certains endroits, cette veine a jusqu'à vingt kilomètres de largeur, et laisse apercevoir toutes les variétés de gypse imaginables, depuis le plâtre commun de Paris jusqu'à la sélénite pure, dont on trouve des morceaux de plus d'un mètre d'épaisseur, aussi transparents que le verre. De distance en distance, on voit des collines isolées ou alignées en groupes, ayant de cent à deux cent cinquante mètres d'élévation ; elles sont, pour la plupart, de forme conique et composées de différentes couches d'argile, de gypse et de chaux. Vues de loin, elles ressemblent à des tentes gigantesques bariolées de diverses couleurs, plantées dans l'immensité du désert pour abriter un peuple de colosses. Dans ces régions, comme sur les bords de la Canadienne, on rencontre de longues files de monticules réguliers, en argile verte ou bleue, surmontés d'une espèce de palissade en gypse semblable aux colonnades d'une antique cité arrachée aux entrailles de la terre, et surmontant un dôme de verdure. Ces monticules ont l'air de fortifications élevées par une nation de géants. C'est que les œuvres de la nature sont fécondes en merveilles, et, dans les solitudes, les merveilles sont disséminées avec une profusion inouïe.

Vers les sources de la rivière Rouge on commence à trouver les curieux *cañons*, espèces de ravins naturels d'une grande profondeur creusés en nombre immense sur la surface des grands déserts de l'ouest.

Ces ravins laissent à découvert la croûte terrestre composée dans ces endroits de plusieurs couches de grès ferrugineux et d'argile rouge ou calcaire. Dans celle-ci, on trouve des coquillages fossiles du genre *helix plebeium*, *succinea elongata*, *ostrea*, etc. Quelquefois on rencontre encore dans ces ravins de larges blocs de scories et d'autres productions volcaniques, ainsi que des agates, des onyx, des calcédoines et des bois fossiles. Quant aux prairies voisines, elles sont jonchées de fragments de carbonate de chaux que l'herbe recouvre en partie. Ces ravins rendent les voyages dans ces contrées bien difficiles, surtout pour les voitures chargées, car ces obstacles étant pour la plupart infranchissables, il faut les contourner, ce qui cause de grandes pertes de temps. Les ennuis et les difficultés de ces voyages sont parfois encore augmentés par le manque de nourriture ; car, dans certaines saisons de l'année, les buffles et les chevreuils qui deviennent de jour en jour plus sauvages sont rares et presque introuvables. Les trappeurs et les Indiens attirent près d'eux les vaches et les buffles qui sont à portée de leur voix en imitant le cri des veaux ; mais ce moyen est souvent dangereux, car il attire également les panthères et les animaux féroces qui veillent près des campements. Un autre désagrément qu'éprouve le voyageur dans ces latitudes, c'est la qualité de l'eau des ruisseaux et des rivières, presque toujours saumâtre. La nécessité les oblige d'en boire et son usage fréquent occasionne des maladies d'entrailles souvent dangereuses.

A mesure que l'on approche des sources de la branche septentrionale de la rivière Rouge, la rivière se subdivise, s'encaisse et s'écoule par une série de gorges étroites, formées de rochers de grès et d'argile de cent mètres d'élévation qui se perdent dans les escarpements du Llano Estacado. La situation géographique de ces sources est à trente-trois kilomètres de la Canadienne, par le 101e degré 55' de longitude ouest, et le 35e degré 35' 3" de latitude nord. La route la plus simple pour visiter ensuite les sources de l'autre branche est d'aller directement vers le sud en suivant les confins du Llano Estacado.

La formation géologique de cette contrée diffère encore de celles que nous avons précédemment fait connaître. Dans les rochers, le grès commun domine avec les veinures de quartz, de feldspath, de mica et de serpentine. Le sol est crevassé, sillonné de ravins profonds, et le caractère général du pays est l'aridité d'un désert brûlé par les ardeurs du soleil. Les

arbres silicifiés sont très-abondants et les pétrifications tellement parfaites qu'elles laissent apercevoir les fibres, les nœuds et l'écorce de l'arbre aussi distinctement que si l'arbre vivait. On rencontre ces pétrifications en quantité dans une plaine sablonneuse recouverte de sensitives sauvages, et surtout de la *schrankia angustata*. Cette plaine est bornée au nord par un labyrinthe de mamelons de sable d'une longueur de dix-neuf kilomètres; du haut de ces mamelons, on découvre le plateau du Llano Estacado, qui s'élève à deux cent soixante-dix mètres au-dessus des pays environnants.

Dans ces régions on jouit presque continuellement du décevant mirage. Les phénomènes qu'il présente sont peut-être plus singuliers et plus curieux que dans aucun autre pays du monde. Les différences de densité des couches de l'atmosphère sur ces plaines élevées causent des variations de réfraction extraordinaires et font paraître les objets éloignés sous les formes les plus extravagantes et les plus fantastiques ; en même temps, la réverbération du soleil sur la surface des prairies brise les rayons, reflète les couleurs variées de la lumière et du spectre irisé sur l'azur du firmament. Parfois un corbeau, vu de loin, ressemble à un homme qui sautille; un antilope prend les proportions d'un buffle ou d'un chameau. Les lacs imaginaires, les villes aériennes, les rivières et les ombrages gracieux qui se retrouvent dans la plupart des mirages prennent près du Llano Estacado des contours plus veloutés, des tons plus décidés, un aspect plus enchanteur, plus frais et plus poétique ; les détails sont plus frappants et l'illusion plus complète; malheureusement, le voyageur inexpérimenté, que la soif dévore et que la fatigue accable, ne tarde pas à s'apercevoir que ces tableaux séduisants ne sont qu'un leurre fatal.

Les Comanches appellent le bras méridional de la rivière Rouge *Ki-chi-è-qui-ho-no*, c'est-à-dire rivière de la ville des chiens de prairies. Ce nom lui vient sans doute de la quantité de ces petits quadrupèdes (*spermophilus ludovicianus*) qui habitent dans ces solitudes en plus grand nombre que dans les autres déserts américains. Je ne crois pas, en effet, qu'il existe au monde un village aussi grand que celui que les chiens de prairie se sont construit dans la plaine qu'il faut traverser pour arriver aux sources du Ki-chi-è-qui-ho-no. La longueur de ce village est de trente-quatre kilomètres, sa largeur est tout aussi considérable, ce qui,

en le supposant à peu près circulaire, fait une superficie d'environ huit cent trente-quatre kilomètres carrés. Par ces dimensions gigantesques, on peut juger de la population de ces intéressants petits vivipares qui y vivent.

On trouve des villages de chiens de prairies depuis le Mexique jusqu'aux limites les plus reculées des États-Unis. Dans le choix d'un site pour l'établissement de leurs colonies, les chiens de prairies choisissent presque toujours un endroit découvert, un peu élevé, à l'abri des inondations et sur lequel croît une herbe courte dont ils se nourrissent plus particulièrement. Il est à croire que ce quadrupède n'a pas besoin d'eau pour vivre, car il s'établit parfois dans des localités où n'existent ni sources ni rivières à plus de trente kilomètres autour, et sur des terrains où l'on ne trouverait pas une goutte d'eau en creusant des puits de plus quarante mètres de profondeur. Aussi les bords de ces villages ont-ils généralement un aspect aride et désolé; ces petits vandales augmentent encore cette apparence en rongeant et dévorant toute espèce de végétation près de leurs habitations; ils n'épargnent que quelques fleurs dont la présence paraît leur plaire, comme l'*erigeron divaricatum*, le *solanum*, l'*ellysia nyctagenea*, et deux ou trois autres des mêmes genres.

Le chien des prairies ressemble beaucoup à l'écureuil pour sa taille, sa grosseur et sa physionomie; il n'a de commun avec le chien proprement dit que son cri, qui approche de l'aboiement. Il se creuse des terriers qui ont jusqu'à trois mètres de profondeur, et la terre enlevée des galeries est placée par lui en forme de cône au-dessus de sa demeure souterraine. Ces galeries ont, en général, douze ou quinze centimètres de largeur; on y rencontre fréquemment des serpents à sonnettes et des hiboux d'une petite espèce, qui ne se font pas scrupule de s'installer dans ces logements spacieux et commodes, au détriment des propriétaires constructeurs. Dans la belle saison, le chien des prairies s'assoit, pendant une grande partie du jour, sur le sommet de sa demeure et converse avec ses voisins d'une manière très-bruyante. A l'approche d'un cavalier ou d'un animal dangereux, le premier groupe qui l'aperçoit aboie d'une façon particulière; l'alarme se communique aussitôt de proche en proche à tous les citoyens de la république; chacun lève la tête, dresse l'oreille avec inquiétude et regarde autour de soi avec anxiété;

alors commence un chœur d'aboiements perçants, une agitation extrême se fait remarquer dans toute l'étendue du village, puis tout se tait comme par enchantement, et toute la communauté disparaît sous terre avec la rapidité de l'éclair.

Quand les chiens de prairies voient s'approcher l'hiver, vers la fin d'octobre, ils ferment avec de la paille et des tiges de fleurs tous les passages qui conduisent à leurs terriers, et s'endorment jusqu'au retour du printemps. Dans les grandes solitudes septentrionales du Texas, il est rare de faire un long voyage sans rencontrer plusieurs républiques de chiens de prairies. Les bords du Ki-chi-è-qui-ho-no, en particulier, en présentent plusieurs très-considérables.

Tout le pays, aux environs de cette rivière, est très-accidenté; les gorges sont plus fréquentes et plus profondes que dans le reste de la contrée. Au fond des ravins composés de couches de sable, de gypse et d'argile rouge et bleue, coulent en frémissant de petits ruisseaux d'eau claire. A l'extrémité sud-est du Llano Estacado se trouvent les sources du Ki-chi-è-qui-ho-no; leur position géographique est au 34e degré 42' de latitude nord, et au 103e 07' 11" de longitude ouest. Leur hauteur est à huit cent-vingt mètres au-dessus du golfe du Mexique. Elles sortent avec impétuosité du fond d'une caverne près de laquelle on arrive en passant par un corridor étroit formé par deux murailles naturelles de trois cents mètres d'élévation. Ces rochers ont pris, sous la double action du temps et de l'eau, les formes les plus bizarres et les plus extraordinaires que l'on puisse imaginer. Constructions, châteaux et clochers du moyen âge, bas-reliefs et figures humaines, tout s'y trouve mélangé avec caprice et même avec art, tout s'y combine admirablement pour produire un effet pittoresque d'une merveilleuse beauté. Les cimes des deux murailles apparaissent sous le voile d'azur du firmament comme les caractères d'un alphabet géant, ou comme des tours brisées. On dirait que le divin architecte a voulu conserver à ce petit coin de terre, à peu près inconnu des hommes, le type primitif, sauvage et grandiose de la création antédiluvienne.

Le Llano Estacado que nous avons plusieurs fois nommé et qui se trouve à l'orient des sources de la rivière Rouge est un plateau uni et très-élevé. Son nom, qui veut dire : *la plaine aux piquets*, lui vient de ce que autrefois il était traversé par une route allant du Texas à Santa

Fé dans le Nouveau-Mexique, et parsemé de piquets qui servaient à indiquer aux voyageurs les localités où l'on pourrait trouver de l'eau.

La longueur approximative de ce plateau est de trois cent trente-cinq kilomètres et sa largeur de deux cent soixante-dix kilomètres. Il s'étend depuis la Canadienne jusqu'au Rio Pecos et au Rio Grande dans le Texas, entre le 32ᵉ et le 37ᵉ degré de latitude nord et du 101ᵉ au 104ᵉ de longitude ouest. Sa superficie est de quarante mille kilomètres carrés et sa hauteur au-dessus du golfe du Mexique est d'environ mille mètres. Les bords du Llano Estacado sont escarpés, presque perpendiculaires, blancs comme la neige et légèrement recouverts de broussailles et de cèdres nains; de loin on dirait une immense falaise de marbre ou d'albâtre veiné, dominant l'océan des prairies. Au nord on admire un rideau de forêts de cèdres, mais partout ailleurs on ne rencontre pas un seul arbre, excepté dans quelques ravins. On a pensé que les vents du sud-ouest empêchaient la croissance de toute végétation dans ces parages; mais les longues sécheresses, la nature du sol et l'habitude qu'ont les Indiens de mettre annuellement le feu aux prairies, expliquent bien mieux cette aridité que la violence des vents.

Le Llano Estacado est très-riche en fossiles de formation jurassique ou crétacée. Ce pays est entièrement inhabité, l'absence d'eau le fait fuir des hommes et des animaux, les sauvages eux-mêmes s'y aventurent rarement. Quelques antilopes, des chiens de prairies, des lézards, des grenouilles à cornes et à queues (*phrynosoma platyrrhinos*, *ph. cornutum*), des serpents à sonnettes, des tarentules et des scorpions sont à peu près les seuls habitants de ces régions élevées, dont le climat est cependant très-doux et l'air excellent. Un fait digne de remarque, c'est que les arbres qui poussent dans les ravins et sur le bord des escarpements ne pourrissent pas en vieillissant, mais qu'ils sèchent et deviennent durs comme du fer.

On ne traverse ordinairement le Llano Estacado qu'en deux ou trois endroits où se trouvent quelques sources; mais ces deux ou trois endroits sont fréquentés par les Comanches et d'autres Indiens qui élèvent des chevaux pour les échanger avec des marchands mexicains contre du tabac, du maïs, de la farine et d'autres marchandises. Des Mexicains du Nouveau-Mexique envoient chaque année de nombreux troupeaux de moutons paître et s'engraisser dans les magnifiques pâtu-

rages situés au nord du plateau, sans craindre que les sauvages les enlèvent ou les tuent, car dans ces régions où le caractère primitif des Indiens n'a pas encore été dénaturé par le contact des blancs, ils ne songent point à dépouiller leurs voisins.

Tel est ce magnifique désert, pour ainsi dire sans eau, sans végétation, sans habitants, brûlé par les feux du jour, à peine rafraîchi par la brise du soir. Je ne connais rien au monde de plus mélancolique que ces vastes solitudes par une belle nuit d'été, lorsque la lune brillant au milieu des étoiles projette ses reflets argentins sur cette plaine sans bornes. La vue se perd dans un crépuscule pâle, sans ombre et sans voix; une brume légère, transparente, nage dans l'espace; des scorpions se traînent en faisant crier leurs écailles; de gros lézards verts et jaunes se meuvent lentement sur l'herbe brûlée. On n'entend pas le mélodieux murmure des eaux courantes, ni le joyeux bruissement de la feuillée. Les oiseaux, n'ayant point de branches pour se reposer, ne chantent pas; la brise ne chuchote pas dans le feuillage; rien ne trouble le silence de la nuit, si ce n'est le *cri-cri* monotone de quelques grillons solitaires. Ce silence oppresse, accable, comme la pensée de l'infini. On se croit enveloppé dans un linceul de crêpe couvrant le monde entier; la vie ne se révèle que par le scintillement des étoiles; le mouvement ne se manifeste que par la marche de la lune qui poursuit sa course tranquille à travers les sphères célestes. La nature semble plongée dans un sommeil terrible, mystérieux, plein de tristesse et de douleur, comme celui de l'homme dans le sépulcre en face de l'éternité.

Après avoir visité les déserts les plus méridionaux de l'Amérique septentrionale, nous allons pénétrer dans les grandes solitudes du nouveau monde situées entre le 34e et le 36e degré de latitude nord et le 94e, 26' et le 118e 16' de longitude ouest. Ces immenses régions commencent au fort Smith, sur l'Arkansas, près du Mississipi, pour finir au golfe californien ou mer Vermeille, traversant environ deux mille cinq cents-vingt-cinq kilomètres de pays presque inconnus à l'Europe.

Du fort Smith à Santa Fé, capitale du Nouveau-Mexique, la distance est de onze cents kilomètres au moins; on y arrive par une montée presque imperceptible, qui s'élève à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette contrée n'est qu'un vaste plateau s'inclinant vers l'est et sillonné de profondes vallées creusées dans le sol par les rivières



Paris. Typ. H. Plon.

COLLINES DE SABLE SUR LA CANADIENNE.

Page 111

qui l'arrosent. Suivant la formation géologique du terrain, les extrémités de ce plateau sont perpendiculaires et dentelées comme au Llano Estacado et sur plusieurs autres points, ou bien elles descendent par une pente douce jusqu'au lit des rivières, comme vers l'Arkansas et la Canadienne.

Entre les montagnes de Santa Fé et la Sierra Madre, il existe un autre plateau également incliné vers l'est, ayant une étendue de quatre cents kilomètres, et qui est traversé dans sa partie orientale par le Rio Grande et le Rio Puerco. Cette région se compose de rochers assis par couches horizontales et creusés plus ou moins profondément par les cours d'eau. La Sierra Madre est comme l'épine dorsale de ces déserts ; elle en est le point culminant ; c'est de là que partent vers l'est et vers l'ouest ces deux grandes inclinaisons qui forment le caractère distinctif de ces contrées.

Cinq chaînes de montagnes traversent ces latitudes. La première est formée par les monts Sandia, les monts d'Or et les montagnes de Santa Fé. Cette chaîne est coupée en plusieurs endroits par des passages bas et très-larges. Les monts Sandia ont un aspect alpestre magnifique, et leurs sommets atteignent la hauteur de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette chaîne présente des escarpements presque perpendiculaires vers l'ouest, et, vue d'Albuquerque ou de ses environs, elle ressemble à la fameuse Table du cap de Bonne-Espérance. On y trouve, dans des couches carbonifères ou d'argiles noires, des fossiles du genre *productus giganteus*, *terebratulæ*, *polypes*, *spiriferæ*, *orthocera*, *zaphrentis crinoïdes*. La seconde est la Sierra Madre, quelquefois appelée Sierra de Zuñi ; elle forme le point de séparation entre les eaux qui coulent vers le Mississipi et celles qui se dirigent vers l'océan Pacifique ; on la franchit au Campbell Pass, qui est à deux mille six cents cinquante mètres au-dessus du golfe du Mexique. Les trois autres chaînes de montagnes sont la Sierra des Aztèques, dont la hauteur est de deux mille trois cent cinquante mètres, et les monts Aquarius, très-irréguliers dans leur forme, la Sierra de Cerbat, et la Sierra des Paï̈ Ute ou Paï̈ Utahs, qui sont un peu moins élevées que les précédentes. Ces cinq grandes lignes ont une direction à peu près uniforme, allant parallèlement du nord au sud, et se perdant soit dans les montagnes Rocheuses, soit dans les provinces septentrionales du Mexique, ou bien dans les différents bassins encore inexplorés des déserts du sud-ouest.

Telle est la configuration générale de ces solitudes couvertes de ruines et de débris de populations indiennes autrefois très-nombreuses. Les Indiens qu'on y rencontre encore ont pour la plupart des habitations fixes et d'un genre tout particulier; ils diffèrent également plus ou moins des autres Indiens qui les entourent par leurs costumes, leur théogonie et leur manière de vivre.

Pour aller des États-Unis au golfe californien, en passant par le Nouveau-Mexique, la route la meilleure et la plus courte à suivre est celle que la nature elle-même a tracée en creusant la vallée de la Canadienne, qui est un des principaux affluents de l'Arkansas.

C'est au fort Smith, situé sur les frontières de l'Arkansas, que commencent, géographiquement parlant, les grands déserts du sud-ouest. Ce fort est bâti sur la rive droite de l'Arkansas et près de l'embouchure du Poteau, par le 30e degré 22' 35'' de latitude nord et le 94e 29' de longitude ouest méridien de Greenwich. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de cent cinquante mètres, et la distance qui le sépare de Memphis sur le Mississipi est d'environ quatre cent vingt kilomètres. La colline qui sert de base au fort est en grès d'un gris sombre et micacé; elle s'élève à dix mètres tout au plus au-dessus de la rivière.

Aussitôt après avoir quitté le fort Smith, on traverse le Poteau, qui a plus de cent-vingt-cinq mètres de largeur, et qui est assez profond dans la saison des pluies. On pénètre ensuite dans un bas-fond formé de terrains d'alluvion, très-boisé et souvent rempli d'une espèce de roseaux (*arundo phragmites*). Pendant plus de deux cents kilomètres, le pays que l'on parcourt est arrosé par de nombreux ruisseaux de toutes dimensions; il se compose de plaines et de collines recouvertes de frênes, d'ormes, de noyers noirs, de pacaniers, de saules (*salix angustifolia*), de cotonniers (*populus canadensis*, et *p. monolifera*) et de plusieurs variétés de chênes. Les plaines sont inégalement ondulées; on y trouve beaucoup de plantes très-belles; des euphorbes argentées, des tournesols, des *euphorbia marginata*, des *eupatoria purpurea*, des *veronica fasciculata*, etc. Les prairies sont parsemées de champs de maïs et de beaux pâturages qui nourrissent de grands troupeaux de bœufs et de chevaux appartenant aux Chactas, aux Pawnies et aux Delawares, dont les fermes se succèdent presque sans interruption à l'entrée du désert.

C'est à huit kilomètres sud-ouest du fort Smith qu'est situé Scullyville,

résidence actuelle de l'agent du gouvernement des États-Unis auprès des Chactas. Ce village consiste en une trentaine de maisons étant pour la plupart des magasins ou entrepôts de marchandises à l'usage des Indiens.

Avant d'arriver à l'embouchure de la Canadienne, on laisse à droite le fort Coffee, probablement ainsi nommé en l'honneur du général Coffee, célèbre par ses combats contre les Creeks (prononcez Cricks) en 1812. Près du fort, on voit des collines de grès carbonifères à couches égales et horizontales, qui s'élèvent au-dessus de l'Arkansas comme un vaste escalier dont chaque marche représente une terrasse ombragée d'arbustes de toute sorte. On traverse ensuite la rivière *Sans-Bois*, qui n'a guère plus de trente mètres de largeur. Cette rivière coule à travers une épaisse forêt d'arbres très-beaux, du milieu de laquelle s'élancent à six cent cinquante mètres de hauteur des montagnes dénudées à leur sommet, appelées *Sans-Bois* par les trappeurs.

De l'autre côté de la rivière, on entre aussitôt dans la vallée de la Canadienne, que les Mexicains et les Indiens appellent aussi *Rivière-Rouge*. La Canadienne a souvent plus de cent cinquante mètres de largeur, mais sa profondeur est insignifiante; quand les pluies ne viennent pas en augmenter le volume, on peut la passer à cheval dans bien des endroits. Son inclinaison est de deux mètres environ par kilomètre. Son eau est blanchâtre, presque claire, légèrement alcaline; elle coule sur un lit de sable, de grès, de chaux et de gypse, suivant sa latitude; comme la Rivière-Rouge du Texas, elle coupe le *Cross Timber* et l'immense couche de charbon dont nous avons déjà parlé dans le chapitre précédent. La vallée qu'elle arrose est d'une grande beauté; on y trouve des chênes, des ormes et des cèdres gigantesques, des plantes très-variées et peu connues; la vigne sauvage y produit de belles grappes de raisin; les roches renferment des coquillages fossiles et les ruisseaux des poissons fort curieux; on dirait un parc anglais de plus de cent kilomètres de longueur.

Le matin, ce nouvel Éden présente un spectacle aussi gracieux qu'animé. Longtemps avant les premières lueurs de l'aurore, les chênes et les pins des solitudes se remplissent de notes confuses et de gazouillements mystérieux; des gouttes de rosée tombent sur l'herbe et les fleurs avec un bruit harmonieux et triste. Partout on entend des voix douces

comme le murmure d'une source qui jaillit du milieu d'une prairie, plaintives comme le frémissement du feuillage des cèdres, étranges comme le frôlement d'un reptile sur le gazon. Quand les blancheurs dorées de l'aube colorent la pointe des rochers et la cime des collines à l'orient, les arbres et la vallée se couvrent d'une teinte azurée, le chant des poules se répète de distance en distance, l'écureuil ailé (*pteromys volucella*) saute de branche en branche, l'antilope bondit dans la plaine, le renard rouge et la panthère vont se désaltérer sur le bord des ruisseaux et des rivières dans lesquels se baignent le castor et la loutre.

Peu à peu l'on aperçoit entre les collines cuivrées par les premiers rayons du soleil des paysages bleuâtres qui se perdent dans les brumes d'un horizon sans bornes, et les grandes lignes de cette nature vierge prennent des contours adoucis et veloutés, où le grandiose de l'ensemble le dispute au sublime des détails. Vraiment les déserts du nouveau monde sont remplis de tableaux enchanteurs et de scènes émouvantes qui font aimer autant qu'admirer cette terre si féconde en merveilles; les formes, les tons, les couleurs et les voix s'y mêlent avec une harmonie pleine de charme et de variété, bien digne de la toute-puissance du créateur de l'univers.

Plus à l'ouest, la vallée de la Canadienne prend un caractère tout à fait sauvage; la rivière serpente au pied d'une longue chaîne de collines de sable et de grès poreux, surmontées d'une terrasse de grès vésiculaires en couches horizontales de six mètres d'épaisseur. Quelques-unes de ces collines sont très-élevées et très-escarpées; autrefois elles ne formaient qu'un plateau continu, que les pluies, avec le temps, ont coupé et façonné de la manière extraordinaire qui nous frappe et nous étonne maintenant. Dans les bas-fonds on rencontre parfois des sables mouvants et dangereux à l'époque des grandes pluies; mais, en général, tout ce pays peut être parcouru avec des voitures, quoiqu'il soit sillonné de ravins profonds, de larges ruisseaux, qui se jettent dans la Canadienne, et parsemé de monticules de grès houillers ou de schiste gris noirâtre qui s'étendent jusqu'au mont Delaware. Le sol est arable et très-fertile, surtout auprès des cours d'eau; les Chactas, les Shawnies et les Delawares y cultivent avec succès les céréales, le maïs, la patate douce, la pomme de terre, le riz, le tabac, etc. Dans les plaines, les arbres croissent isolément ou par bouquets; ce n'est qu'au bord des rivières qu'ils se réu-

nissent en assez grande quantité pour former des cordons de bois plus ou moins épais.

Avant et après le vieux fort Édouard, situé par le 35e degré de latitude N. et le 96e 50' de longitude O., on voit des villages shawnies indiquant un degré assez avancé de civilisation et de bien-être. Les maisons sont spacieuses, commodes, entourées d'arbres fruitiers et de jardins potagers. Les champs sont bien cultivés et révèlent de vrais progrès dans l'agriculture. Les Shawnies sont des Indiens intelligents et robustes; leurs femmes, actives et laborieuses, travaillent la terre, les hommes étant trop fiers ou trop paresseux pour se livrer à d'autres exercices qu'à celui de la chasse. Il y a des familles indiennes qui emploient des esclaves noirs ou mexicains pour les travaux des champs et les autres corvées fatigantes; dans ce cas, les femmes s'occupent uniquement des soins de leur ménage. Ces esclaves sont ordinairement achetés aux blancs ou proviennent des prisonniers et des enfants volés par les Commanches et vendus aux Indiens agriculteurs. Les jeunes filles de Shawnies ont, pour la plupart, le teint plus blanc que rouge et quelques-unes sont même très-belles. Les villes ou villages de cette tribu sont peu peuplés, mais très-étendus, les maisons étant bâties de cinq cents à mille mètres les unes des autres, et reliées ensemble par des vergers, des jardins et des champs cultivés.

Les Delawares, les Kiowais et les Chickassas ont également des établissements dans ces parages. D'un village à l'autre on trouve des routes indiennes excellentes, traversant une forêt ou passant au milieu de quelques rochers d'un accès difficile. En voyant de tels ouvrages, on est étonné de ce que les Indiens actuels aient eu assez d'énergie, d'adresse et d'esprit public pour les entreprendre et les exécuter aussi bien. Les Delawares paraissent moins civilisés que les Chactas et les Shawnies; leurs fermes sont aussi moins bien tenues. Ces trois tribus vivent en très-bonne intelligence entre elles; des mariages viennent encore resserrer de temps en temps les liens qui les unissent, et finiront un jour par confondre complétement les différences d'origine. Les prêtres ou *hommes-médecine* des Delawares se réunissent une fois par an pour renouveler la cérémonie du feu sacré, dont nous parlerons plus tard, et qui se conserve toute l'année avec le plus grand soin.

Le mont Delaware est tout près du 97e degré de long. O.; il forme la

limite entre les plaines boisées du Sud-Est et les hautes prairies du Sud-Ouest. Aussitôt après avoir dépassé le mont Delaware, on entre dans une prairie élevée, ondulée, de formation arénacée et calcaire et à peu près entièrement dépouillée d'arbres, excepté dans les ravins et sur le bord des cours d'eau.

Les buffles venaient autrefois séjourner dans cette plaine, et le fort Holmes, plus fréquemment appelé fort Chouteau, du nom de ce célèbre Français qui a créé dans les solitudes tant de maisons de trafic pour les Indiens, le fort Holmes, disons-nous, recevait annuellement des sauvages un grand nombre de peaux de buffle et d'autres fourrures; maintenant il n'en reste que le nom, les ruines même ont disparu comme les buffles.

A cet endroit, la plaine se recouvre de bois et l'on arrive bientôt dans la région du *Cross Timber*. Sur la rive droite de la Canadienne, à peu de distance de la rivière, on voit une série de tumuli naturels et de colonnes de grès de vingt à trente mètres de hauteur qui ressemblent aux piliers gigantesques d'un temple colossal. Parmi les tumuli les plus curieux, il faut citer le *Rock Mary*, qui représente un observatoire en forme de pain de sucre, surmonté de deux tourelles d'un effet très-gracieux. Ces masses terreuses paraissent être les débris d'une formation géologique supérieure et plus ancienne que le sol actuel. Probablement elles sont dues à l'action puissante des grands cataclysmes de l'époque diluvienne, plutôt qu'à l'action lente des pluies et du temps. Quoi qu'il en soit, une croûte supérieure, principalement composée de grès rouges, recouvrait, il y a bien des siècles, tout ce pays; cette croûte a été labourée et presque totalement emportée par des cours d'eau; il n'en reste plus maintenant que quelques vestiges, parsemés sur la surface du sol, et qui sont encore debout, comme pour inviter la science à pénétrer les secrets du désert.

Du Rock Mary on arrive aux *Collines des Antilopes* situées au 100e degré de longitude ouest en passant par un pays couvert de gypse; cette substance se trouve à fleur de terre, sous toutes les formes, terreuse, fibreuse, sélénitique et massive; c'est à sa présence que les eaux doivent leurs mauvaises qualités, surtout entre la Canadienne et le Washita. Les *Collines des Antilopes* forment un groupe de cinq monticules détachés : on les appelle quelquefois les monts *Boundary* (limites). Ils sont, comme

le Rock Mary, le mont Delaware et les autres localités dont nous avons déjà parlé, des espèces de bornes itinéraires, des stations qui servent à guider les voyageurs dans les déserts du Sud. La hauteur des *Antilopes* varie de quarante à cinquante mètres au-dessus de la prairie. Deux de ces monticules sont coniques et les autres oblongs; leur composition est de grès poreux; ils sont surmontés d'une terrasse blanche et unie de six mètres d'épaisseur.

Du sommet de ces terrasses on jouit d'une vue admirable. On voit à gauche le lit rougeâtre de la Canadienne, dont les plis tortueux viennent du sud-ouest, se dirigent un instant vers le nord et se perdent ensuite à l'est dans le lointain. L'horizon n'est qu'un immense cercle de verdure dont on occupe le centre. Par-ci par-là, quelques escarpements blancs et rouges s'élèvent au-dessus de la plaine coupée par des franges de bois, indiquant un ravin ou, plus souvent encore, un modeste ruisseau. Le soir, le vent souffle constamment sur l'herbe brûlée par la chaleur du jour; il apporte les plaintes suaves de la nature qui rappellent les gémissements d'une âme souffrante; leurs accents se renouvellent et meurent de minute en minute, puis se perdent dans l'immensité. La lune apparaît comme un globe d'albâtre noyé dans des brouillards azurés; sa lumière blanchit les bords du crépuscule et la cime des chênes séculaires. A mesure que les teintes noires et rouges s'effacent du firmament, l'astre de la nuit peint la voûte étoilée d'une couleur d'argent. Alors on n'entend plus que la voix du grillon dans les gorges profondes, et le croassement des grenouilles à la surface du désert. L'homme, du haut de ces collines arides, se sent fasciné par la puissante mélancolie de la solitude, des ténèbres et du silence; son cœur se resserre tristement comme l'immortelle qui croît sur les tombeaux et que la neige d'hiver surprend dans tout son éclat; sa pensée se plonge dans une méditation solennelle, dans une rêverie sublime qui l'élève au-dessus de lui-même et le transporte en imagination dans des régions lumineuses où tout un monde nouveau se révèle à son âme étonnée.

Peu après les Collines des Antilopes on traverse la rivière *Sèche*, dont la largeur est de cent à deux cents mètres, mais qui ne contient généralement que du sable. De là, jusqu'aux premières saillies du Llano Estacado, la vallée de la Canadienne (que l'on a remontée sans cesse) n'offre qu'une suite de tumuli naturels et de petits cours d'eau insignifiants.

A deux cent dix kilomètres plus à l'ouest de la rivière *Sèche*, les bords du Llano Estacado sont échancrés par une vallée étroite appelée la *Vallée Rocheuse* (Rocky Dell). En cet endroit se trouve un rocher perpendiculaire dans lequel est percée une espèce de grotte, dont les Indiens ont fait une sorte de galerie des beaux-arts. Les dalles naturelles qui tapissent le sol ont été curieusement sculptées, et les murs sont recouverts de dessins et de peintures hiéroglyphiques. Parmi les animaux représentés, le buffle, l'ours, l'élan, le chien et le crocodile sont les plus fréquents et les plus reconnaissables. On distingue également des figures humaines, et entre autres celle d'un cavalier espagnol avec son *serape* (couverture) et le *sombrero* (chapeau) sur la tête; le tout est assez bien exécuté. Les sculptures et les peintures qui recouvrent l'intérieur de la grotte sont très-nombreuses; les inscriptions emblématiques modernes sont mélangées avec les anciennes, et souvent même sculptées ou peintes par-dessus, de sorte que la plupart ne peuvent plus être déchiffrées. Ce musée de sauvages n'en est pas moins intéressant; il mériterait d'être étudié longuement, sérieusement, et peut-être parviendrait-on par ce moyen à retrouver quelques pages de l'histoire des tribus indiennes de ces latitudes.

Entre le Llano Estacado et la Canadienne, en face de la Vallée Rocheuse, s'ouvre une belle plaine que les Mexicains appellent *Plaza Larga*, et qui est renommée par la beauté de ses sites, la fertilité de son sol et la douceur de son climat. Au nord, on aperçoit des montagnes très-hautes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres en terrasses de diverses couleurs; on dirait les gradins d'un escalier de Titans qui lierait le ciel à la terre; chaque gradin est recouvert de cèdres nains et de pins d'une très-petite espèce. La Flore de cette région est d'une richesse et d'une variété admirables.

La vallée de Tucumcari, qui vient après la Plaza Larga, réunit une immense collection de phénomènes géologiques; la nature semble s'être amusée à rassembler dans cet espace, déjà si pittoresque par lui-même, les objets les plus extraordinaires et les plus fantastiques façonnés par la double action du temps et de l'eau. Aussi riche en fossiles qu'en cactus, yuccas, mesquites et plantes très-curieuses, cette vallée possède encore une pyramide fort étrange de cent soixante-dix mètres de hauteur, formée de douze couches horizontales de chaux, de grès et de

marnes blancs, jaunes, gris, verts et rouges. Les couches supérieures de cette pyramide de formation jurassique renferment de nombreux fossiles, parmi lesquels on remarque le *gryphæa tucumcarii*, qui est une nouvelle espèce ou une variété du *gryphæa pitcheri*. Outre cette pyramide surmontée de deux tourelles, et dont la base est ornée d'une multitude de contre-forts en marnes à différentes teintes, on voit aussi dans la même vallée des rochers de grès ressemblant à des tours ou forteresses du moyen âge, des castels gothiques, des cathédrales en ruine, des minarets, des colonnes brisées, ou bien à des vases énormes qui semblent avoir été fabriqués par des géants.

Après le Tucumcari on abandonne entièrement la Canadienne pour se diriger sur le *Rio Pecos*, qu'on laisse derrière soi un peu avant le 105ᵉ degré de longitude ouest, puis on arrive à Anton Chico où la route se bifurque; celle du sud-ouest conduit à Albuquerque et celle du nord-ouest à Santa-Fé, en côtoyant le Rio Pecos jusqu'aux ruines du vieux Pecos. Anton Chico est la première ville que l'on rencontre en entrant dans le Nouveau-Mexique; elle contient cinq cents habitants tout au plus, qui vivent dans des maisons d'*adaubes* ou larges briques séchées au soleil.

La vallée du Pecos est très-bien cultivée, le maïs y vient admirablement, et la route qui remonte la rivière jusqu'au vieux Pecos passe à travers une série de champs et de jardins potagers indiquant une grande fertilité du sol. A mi-chemin, on s'arrête à San-Miguel. Ce village est adossé contre des montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre autour de lui. Le Pecos coule à ses pieds; cette rivière n'a guère qu'un mètre de profondeur sur sept ou huit de large. Pendant toute la journée on y voit des femmes qui vont chercher de l'eau dans de grandes jarres qu'elles portent sur leur tête. Les jeunes filles de ce pays ont l'habitude de se blanchir la figure avec de la couleur ou de se la teindre avec le jus des fruits sauvages. A San-Miguel les habitants fabriquent du miel, ou plutôt de la mélasse, avec les tiges de maïs qu'ils broient au moyen de grosses meules de pierre.

Parmi les oiseaux qui peuplent cette délicieuse vallée, on doit citer un geai étoilé (*garrulus stelleri*), dont le chant bruyant se fait entendre du matin au soir. Cet oiseau accompagne ordinairement les voyageurs qui passent près de lui; il voltige de bosquet en bosquet, et chante continuellement comme pour charmer les heures de la route. Ces solitudes sont

également fréquentées par les débris de l'ancienne tribu des Teguas, qui font le commerce avec les Commanches des prairies et les marchands de Santa-Fé.

Les ruines intéressantes du vieux Pecos sont situées sur une petite colline près de la rivière. Au-dessus des maisons délabrées domine l'église, qui est en forme de croix ; les deux tours de la façade et les murs extérieurs sont encore bien conservés, mais le temps en arrache chaque jour quelques pierres. Ce village était renommé à cause d'une race particulière d'Indiens qui y demeuraient. On raconte à leur sujet plusieurs légendes singulières. Dans leur temple ils conservaient autrefois un énorme serpent, auquel ils offraient des victimes humaines.

C'est aussi à Pecos que se conservait le feu sacré allumé par Montezuma : chaque année on désignait un homme qui devait entretenir ce feu sous peine de mort. Un jour que Montézuma se trouvait à Pecos, il prit un grand arbre et le planta la tête en bas, en disant que « lorsque cet arbre disparaîtrait une race étrangère régnerait sur son peuple et que la pluie cesserait de tomber. » Puis il recommanda aux prêtres de veiller au feu sacré jusqu'à la chute de l'arbre, « ce qui aurait lieu lorsqu'une foule d'hommes blancs arriveraient de l'Orient pour détruire la puissance de leurs oppresseurs, et que lui-même reviendrait ensuite pour relever son royaume. La terre, alors, se fertiliserait par d'abondantes rosées et le peuple s'enrichirait par les trésors enfermés dans le sein des montagnes. »

De Pecos, Montézuma se dirigea sur Mexico en bâtissant une multitude de villes. « Là, disent les Indiens, il vécut jusqu'à l'arrivée des Espagnols, puis il disparut pour revenir bientôt, car la prophétie s'est accomplie jusqu'à présent. Le pays est devenu sec, aride et désert ; l'arbre de Pecos est tombé le jour de l'entrée des Américains dans Santa-Fé, et le dernier prêtre qui veillait au feu sacré mourut à cette même époque. » Beaucoup d'Indiens, en effet, attendent avec anxiété l'arrivée de Montézuma, et à San-Domingo, village situé sur le Rio-Grande, chaque matin, au soleil levant, une sentinelle monte sur le toit de la maison la plus haute, et, les yeux fixés vers l'horizon, regarde s'il voit arriver le divin chef qui doit donner le signal de la délivrance.

Pecos est à peine à trente-huit kilomètres de Santa-Fé. La route qui y conduit est assez bonne, quoiqu'elle passe à travers des défilés étroits

et des gorges inextricables aboutissant au Rio-Chiquito ou Rio de Santa-Fé. Ce petit ruisseau est un affluent du Rio-Grande ; il arrose la plaine magnifique au fond de laquelle sont éparpillés les maisons et les édifices de la capitale du Nouveau-Mexique, ville singulière, qui n'est ni sauvage, ni civilisée, ni indienne, ni américaine, ni mexicaine; silencieuse pendant le jour, elle retentit le soir et la nuit des joies bruyantes des *fandangos;* ville triste et gaie tout à la fois, pleine d'avenir pour l'homme positif et pleine de mélancolie pour le penseur.

CHAPITRE IV

Déserts du Sud-Ouest. — Le Nouveau-Mexique. — Aperçu historique. — Voyage du P. Marcos de Niça. — Le Tiguex. — Conquête du Nouveau-Mexique. — Révoltes indiennes. — Quivira. — Santa-Fé. — Taos. — Mines d'or. — Santo-Domingo. — Vallée et *pueblo* de Jémez. — Ruines dans les solitudes. — *Cañon* de Chelly. — Acoma. — Rio de San-José. — Rita. — Laguna. — Rocher hiéroglyphique. — Zuñi. — Légende. — Puits de Jacob. — Moquis. — Forêt pétrifiée. — Volcan de San-Francisco. — Vallée du William. — Curiosités. — Le Colorado. — Chemehuevis. — Mojaves. — Route des Mormons. — Los Angeles.

Avant de nous engager plus profondément dans les déserts du Sud-Ouest, nous devons raconter brièvement les événements qui ont précédé et suivi la découverte du Nouveau-Mexique. Ces événements, encore peu connus en Europe, sont bien dignes d'exciter notre intérêt.

L'an 1530, Nuño de Guzman, alors président de la Nouvelle-Espagne, possédait un Indien natif du pays d'Exitipar, appelé *Tejos* ou *Texos* par les Espagnols, et qui n'était probablement autre chose que le Texas actuel. Cet Indien dit à son maître qu'il était fils d'un marchand mort depuis longtemps ; que, pendant son enfance, son père parcourait l'intérieur du pays pour y vendre les belles plumes d'oiseaux, dont les Indiens ornent leur tête, et qu'il rapportait en échange une grande quantité d'or et d'argent, métaux très-communs, suivant lui, dans cette contrée. Il avait, assurait-il, accompagné une fois son père, et il avait vu sept grandes villes ayant des rues entières habitées par des gens qui travaillaient les métaux précieux ; enfin, il ajoutait que, pour arriver jusque-là, il fallait d'abord marcher pendant quarante jours à travers un désert où l'on ne trouvait qu'une herbe courte, et s'enfoncer ensuite dans l'intérieur du pays en se dirigeant vers le Nord.

Nuño de Guzman, confiant dans ces renseignements, réunit une armée de quatre cents Espagnols et de vingt mille Indiens alliés à la Nouvelle-

Espagne, partit de Mexico, traversa la province de Tarasca et arriva dans celle de Culiacan où finissait son gouvernement. Ne trouvant point de route pour aller au delà et rencontrant de grandes difficultés pour franchir les montagnes qui lui barraient le chemin, il vit la plupart de ses officiers et de ses alliés se décourager et l'abandonner. Sur ces entrefaites, il apprit que Fernand Cortez, son ennemi personnel, revenait à Mexico comblé de faveurs et de titres; il résolut alors de s'arrêter à Culiacan et de coloniser cette province. Peu de temps après, l'Indien Téjos mourut et Nuño de Guzman fut jeté en prison.

Vers cette même époque, Pamphilo Narvaez, l'infortuné rival de Fernand Cortez, ayant obtenu le gouvernement de la Floride, avait quitté Saint-Domingue avec quatre cents hommes et quatre-vingts chevaux, répartis sur cinq navires, et arriva dans la Floride le 11 avril 1528. Le 1er mai suivant, il envoya ses vaisseaux à la recherche d'un bon port et pénétra dans l'intérieur du pays à la tête de trois cents hommes. Après de longues et pénibles marches, Narvaez revint sur les côtes pour rejoindre sa flottille, qu'il ne put découvrir nulle part. L'officier qui la commandait était parti pour la Havane, abandonnant Narvaez et ses compagnons. Ceux-ci se déterminèrent alors à construire des barques dans l'espoir d'atteindre Panuco en suivant les côtes vers l'Ouest. Les étriers, les éperons et tous les ustensiles de fer que possédait la petite troupe furent bientôt convertis en clous et en instruments tranchants, et quoique les Espagnols n'eussent qu'un seul charpentier parmi eux, ils parvinrent, dans l'espace de six semaines, à se construire cinq barques. Pendant ce temps, les chevaux furent mangés, et, le 22 septembre de la même année, Narvaez s'embarqua, n'ayant plus avec lui que deux cent quarante-deux hommes; les autres étaient morts de fatigue et de faim ou des blessures qu'ils avaient reçues en combattant les Indiens. Après une navigation périlleuse, les compagnons de Narvaez découvrirent l'embouchure du Mississipi le 29 ou le 30 octobre, et presque tous périrent peu de jours après, les uns dans des naufrages, d'autres par la faim, et les derniers furent massacrés par les naturels du pays.

Trois hommes seulement survécurent : Cabeza de Vaca, patron de barque, Esteva Dorantes, nègre arabe, et Castillo Maldonado. Ces trois hommes arrivèrent au bout de huit ans à Mexico, après avoir traversé à pied le continent américain depuis le Mississipi jusqu'à l'océan Paci-

fique. Ils racontèrent leurs aventures, assurant qu'ils avaient vu des tribus indiennes cultivant le maïs, et d'autres qui vivaient de chasse et de pêche ; qu'ils avaient entendu parler de grandes villes ayant des maisons élevées de plusieurs étages et situées dans la même direction que celle indiquée par l'Indien de Téjos.

Don Antonio de Mendoza était alors vice-roi de la Nouvelle-Espagne ; il fit venir ces trois voyageurs et communiqua les renseignements qu'il en reçut à Francisco Vasquez Coronado, gentilhomme de Salamanque et gouverneur de la province de Culiacan. Celui-ci abandonna aussitôt Mexico et s'en retourna en toute hâte dans sa province pour se préparer à conquérir cette contrée.

Culiacan est le nom d'une ville que Nuño de Guzman fonda dans le nouveau royaume de Galice quand il en eut fait la conquête. Elle est située à quatre-vingt-dix kilomètres à l'ouest de Mexico. D'après Pedro de Castañeda de Nagera, qui fit partie de l'armée de Coronado, il y avait dans ce pays trois grandes populations distinctes : les Tahus, les Pacasas et les Acaxas. Les Tahus formaient la nation la plus intelligente et la plus civilisée, et celle qui se convertit le plus tôt au catholicisme. Avant la conquête, ces Indiens adoraient le démon sous la forme de grands serpents, qu'ils élevaient avec beaucoup de vénération, et auxquels ils offraient des étoffes et des turquoises. Quoique ces hommes fussent adonnés au péché contre nature, ils célébraient de grandes fêtes en l'honneur des femmes qui voulaient vivre dans le célibat.

Les Pacasas étaient plus barbares ; ils mangeaient de la chair humaine, épousaient plusieurs femmes et même leurs sœurs, et adoraient des pierres sculptées ou peintes. Les Acaxas étaient également anthropophages ; ils chassaient les hommes comme des bêtes et bâtissaient leurs villages sur des rochers escarpés, séparés les uns des autres par des ravins impossibles à franchir.

Coronado avait emmené avec lui le nègre Esteva et trois franciscains, dont l'un était le père Marcos de Niça, qui avait accompagné don Pedro d'Alvarado par terre au Pérou. Dès que le gouverneur fut arrivé à Culiacan, il envoya le père Marcos à la découverte, et celui-ci se mit en marche le 7 mars 1539, avec les deux autres franciscains, le nègre et bon nombre d'Indiens affranchis.

La petite troupe s'arrêta trois jours à Petatlan, chef-lieu d'une pro-

vince du même nom, à peu de distance de Culiacan. Le nom de Petatlan lui est venu de ce que les maisons étaient construites avec des nattes de jonc appelées *pétates*. Les habitants, semblables aux Tahus par les mœurs, avaient leurs villages situés sur le bord des rivières et sur les montagnes. Sur toute sa route le P. Marcos rencontra des populations qui l'accueillaient avec plaisir et lui donnaient des vivres, des fleurs et d'autres présents. Le premier désert qu'il vit ensuite et dont il parle dans la relation de son voyage, envoyée à l'empereur Charles-Quint, est sans doute celui qui se trouve entre le Rio-Yaqui et le Rio-Sonora. Le pays est, en effet, très-aride et dépourvu d'eau sur une étendue d'environ cent quarante-cinq kilomètres.

Les Indiens qui habitaient au delà de ce désert occupaient la vallée de la Sonora, que Cabeza de Vaca avait nommée *Tierra de los Corazones*, pays des Cœurs, parce qu'à son passage on lui avait offert beaucoup de cœurs d'animaux. Les naturels de ce pays étaient nombreux et intelligents; les femmes portaient des jupons en peau de cerf tannée. Tous les matins les caciques montaient sur de petites éminences, et pendant plus d'une heure ils indiquaient à haute voix ce que chacun devait faire pendant la journée. Dans leurs cérémonies ils plantaient autour des temples des flèches, comme le pratiquent encore quelquefois les Zuñis auprès de leurs autels et des tombeaux. Aux confins de ce désert, le P. Marcos trouva d'autres Indiens qui furent très-surpris de le voir, car ils n'avaient aucune notion des chrétiens. Quelques-uns cherchaient à toucher ses vêtements et l'appelaient *soyota*, c'est-à-dire homme descendu du ciel. Ces Indiens lui dirent que, s'il continuait sa route, il entrerait bientôt dans une plaine fort étendue remplie de grandes villes habitées par des gens habillés d'étoffes de coton, portant des anneaux et des boucles d'oreilles en or, et faisant usage de petites pelles de même métal pour racler la sueur de leur corps.

Quoique les renseignements fournis par le P. Marcos soient assez vagues et qu'on ne puisse guère préciser l'itinéraire de son voyage ni constater les positions géographiques des pays qu'il a parcourus, il est probable que la plaine dont il est fait ici mention est celle du *Rio de las Casas Grandes*, située à deux cents kilomètres à l'est de Rio-Sonora, laquelle est actuellement recouverte de ruines imposantes, qui rappellent de belles et populeuses cités. Au bout de quelques jours de marche, le

P. Marcos arriva à Vacapa, maintenant appelée Magdalena, située à cent soixante kilomètres du golfe californien sur le Rio-San-Miguel. Les habitants de cette ville furent sans doute les ancêtres des Cocopas, aujourd'hui dispersés depuis l'embouchure du Rio-Colorado jusque dans les déserts du Nord-Ouest.

Le P. Marcos séjourna quelques jours à Vacapa pour laisser reposer ses compagnons de voyage; les Indiens leur donnèrent généreusement tout ce dont ils avaient besoin. Les religieux, mécontents du nègre qui se conduisait mal avec les femmes du pays et ne pensait qu'à s'enrichir, résolurent de le renvoyer; mais comme il savait bien se faire entendre des populations de cette contrée, qu'il avait déjà parcourue, et que ces Indiens le connaissaient, le P. Marcos se décida à l'envoyer en avant, en lui ordonnant de le tenir au courant des découvertes qu'il ferait. Quatre jours après Esteva expédia vers son supérieur un messager qui racontait des choses merveilleuses d'une grande ville appelée Cibola, connue aujourd'hui sous le nom de Zuñi. Le messager avait la figure, la poitrine et les bras peints, suivant l'habitude de sa tribu. Ces Indiens, appelés Pintados par les Espagnols, demeuraient sur les frontières des sept villes formant le royaume de Cibola; leurs descendants, nommés actuellement Papagos et Pimas, résident encore dans le même pays, qui s'étend depuis la vallée de Santa-Cruz jusqu'au Rio-Gila. Cibola, la première des sept villes et la capitale du royaume de ce nom, était située à trente journées de marche de Vacapa. Les Pintados allaient souvent à Cibola, où on les employait à travailler la terre, et on leur donnait en payement des turquoises et des cuirs tannés.

Un Indien raconta au P. Marcos que « Cibola était une grande cité très-populeuse, ayant des rues et des places en quantité; dans quelques quartiers, il y avait des maisons fort vastes, ayant dix étages; les chefs s'y réunissaient à certaines époques de l'année pour traiter des affaires publiques. Ces maisons avaient les portes et les façades ornées de turquoises. Les habitants avaient la peau blanche comme les Espagnols, ils portaient de larges chemises de coton qui descendaient jusque sur les pieds. Ces vêtements étaient attachés au cou par un bouton, et serrés à la taille par une ceinture recouverte de turquoises très-fines; par-dessus ces chemises, les uns portaient d'excellents manteaux et d'autres des cuirs de vache très-bien travaillés. » Le même Indien ajouta : « Qu'il

existait vers le Sud-Est un royaume appelé *Marata*, ayant des populations et des villes considérables, dont les maisons avaient également plusieurs étages ; que ces peuples faisaient continuellement la guerre au souverain des sept villes, et que dans la direction du Sud-Ouest, sur le Rio-Verde, se trouvait un autre royaume nommé *Totonteac*, aussi peuplé que riche, et dont les habitants s'habillaient avec des vêtements de drap fin. » Quoique ces récits fussent exagérés, il n'en est pas moins vrai que tous ces pays furent autrefois très-peuplés, sillonnés de routes et parsemés de villes.

Après s'être reposé, le P. Marcos se mit en mesure de rejoindre son nègre, accompagné des Pintados, qui lui servaient de guides, et il partit de Vacapa le lendemain de Pâques. Partout il fut reçu avec le même empressement et la même cordialité ; partout on lui donnait des turquoises, des cuirs tannés, des lapins, des cailles, du gibier, du maïs et des légumes. Le 9 mai, il entra dans le dernier désert qui le séparait de Cibola. S'étant arrêté un instant dans une ferme pour y dîner, il vit accourir un des compagnons d'Esteva, tout couvert de sueur, tombant de fatigue et tremblant de peur, qui lui dit que le nègre avait été d'abord emprisonné par les habitants de Cibola, puis mis à mort, ainsi que plusieurs des Indiens qui l'accompagnaient. Cette nouvelle jeta la consternation parmi les gens du P. Marcos, et surtout parmi les parents et amis des victimes ; ils accusèrent le religieux d'être la cause de ce malheur et résolurent de le tuer. Mais il échappa heureusement à ce danger et revint en toute hâte à Culiacan, où il informa le gouverneur de tout ce qui s'était passé durant son expédition.

Encouragé par les récits du P. Marcos et espérant découvrir de nouvelles terres, le capitaine général Vasquez Coronado organisa aussitôt dans la Nouvelle-Espagne une petite armée, qui se réunit à Compostelle, et, le lendemain de Pâques 1540, il se mit à la tête de sa troupe, composée de cent cinquante cavaliers, deux cents arbalétriers ou archers et de huit cents Indiens. Arrivée à Culiacan, l'armée s'arrêta pour se reposer. Au bout de quinze jours, Coronado prit les devants, accompagné de cinquante cavaliers, de quelques fantassins et de ses meilleurs amis. Le commandement du reste de la troupe fut confié à don Tristan d'Arellano, avec ordre de partir quinze jours plus tard et de suivre la route du capitaine général.

Après un mois de fatigues et de privations de tous genres, Vasquez Coronado arriva à Chichilticale ; ce nom, qui veut dire *ville rouge*, fut donné à cette localité parce qu'il s'y trouvait une grande maison de cette couleur, habitée par une peuplade venant de Cibola, où commence le dernier désert. En cet endroit, les Espagnols perdirent plusieurs chevaux et même quelques hommes, à cause du manque de nourriture ; néanmoins, animés par leur chef, ils continuèrent leur marche, et deux semaines après avoir quitté Chichilticale, ils n'étaient plus qu'à trente-cinq kilomètres de Cibola. Ils aperçurent pour la première fois les naturels de ce royaume singulier ; mais ceux-ci prirent aussitôt la fuite en répandant l'alarme dans tout le pays, au moyen de grands feux qu'ils allumaient sur les hautes montagnes, comme cela se pratique encore parmi les tribus du Nouveau-Mexique.

Le lendemain Coronado était en vue de Cibola ; les habitants de la province s'y trouvaient réunis et attendaient les Espagnols de pied ferme. Loin d'accepter les propositions de paix qui leur furent faites ils menacèrent les interprètes de les tuer. Alors les Espagnols attaquèrent les Indiens avec impétuosité au cri de *San Yago !* et, malgré une résistance vigoureuse, Coronado entra vainqueur dans les murs de Cibola.

Ces Indiens se servaient dans le combat de flèches et de pierres qu'ils lançaient avec beaucoup d'adresse. Pendant l'assaut, le général espagnol, renversé par une énorme pierre qui lui fut jetée, aurait été tué sans la force de son armure et le dévouement de ses amis Garcia Lopez de Cardenas et Hernando d'Alvaro, qui lui firent un rempart de leurs corps, tandis qu'on le relevait. Coronado ne trouva dans la ville ni vieillards, ni femmes, ni enfants, au-dessous de quinze ans. Les assiégés les avaient fait transporter dans les montagnes avant le commencement de l'action.

La description qu'il fait, dans son rapport à l'empereur Charles-Quint, du pays, du climat, des habitants, de leurs coutumes et de leurs usages, ressemble beaucoup à ce qui se voit encore de nos jours chez les Zuñis et dans leur province. En général, quand on étudie attentivement les écrits des missionnaires et des autres Espagnols du seizième et du dix-septième siècle envoyés par les vice-rois de la Nouvelle-Espagne à la découverte des pays lointains, on voit que les renseignements de ces écrivains sont exacts, quoique souvent incomplets ou exagérés.

Le reste de l'armée restée à Culiacan se mit en route à l'époque fixée pour rejoindre son général en chef. Tout le monde marchait à pied, la lance sur l'épaule, et portant des vivres. Après des fatigues inouïes, la troupe arriva dans la vallée de San-Miguel parmi les *Corazones;* mais comme le maïs n'était pas encore mûr et que les soldats mouraient de faim, don Tristan d'Arellano, leur commandant, changea de route et se dirigea vers une vallée que les Espagnols nommèrent *Señora*, nom qui se changea en celui de Sonora. La vallée de Suya, où l'armée fonda à cette époque la ville de San-Hyeronimo, est à cent soixante kilomètres plus loin que celle de la Sonora. Ces deux vallées étaient peuplées d'Indiens cultivateurs, ayant la même langue, les mêmes mœurs, les mêmes usages et la même religion. Les femmes se peignaient le menton et le tour des yeux; les hommes s'enivraient avec du vin fait avec la *pitahaya* qui croît partout en abondance; ils apprivoisaient des aigles comme le font encore quelques tribus du Nouveau-Mexique.

Arrivés dans la sierra Mogoyon, les Espagnols perdirent plusieurs de leurs compagnons par suite des privations et des difficultés de la route. Durant ce trajet l'armée avait franchi plusieurs rivières qui vont se jeter dans le golfe Californien, et sur les bords desquelles ils trouvèrent de nombreuses tribus indiennes cultivant le maïs, des haricots, des melons et des citrouilles d'une telle grosseur qu'un homme avait de la peine à les remuer. Après une longue marche, la troupe se dirigea vers le Nord-Ouest et rejoignit bientôt à Cibola son général en chef. Grâce à ce renfort, Coronado se mit en devoir de poursuivre ses conquêtes; il envoya son lieutenant Alvarado pour s'emparer de la province de Tiguex sur le Rio-Grande.

Cette province fut soumise après cinquante jours de résistance. Elle contenait douze villes gouvernées par un conseil de vieillards. Les maisons se bâtissaient en commun; les femmes faisaient le mortier, élevaient les murailles, et les hommes apportaient le bois et préparaient les charpentes. Au-dessous des maisons ou des cours, il y avait des étuves souterraines pavées de grandes pierres polies. Au milieu se trouvait un foyer allumé, sur lequel on jetait de temps en temps une poignée de thym, ce qui suffisait pour y entretenir une forte chaleur, de sorte qu'on y jouissait d'une température égale à celle d'un bain de vapeur. Les hommes passaient une grande partie de leur temps dans ces étuves; les

femmes ne pouvaient y entrer que pour porter à manger à leurs maris ou à leurs fils.

Les hommes filaient, tissaient, vaquaient aux travaux des champs; les femmes s'occupaient du soin de leurs enfants et du ménage; elles étaient les maîtresses de la maison, qu'elles entretenaient dans une grande propreté. Chaque famille avait plusieurs pièces dans les grandes maisons; une pièce servait pour le repos, une autre pour la cuisine, et une troisième pour moudre le grain. Dans cette dernière se trouvaient un four et trois grosses pierres; trois femmes venaient s'asseoir devant ces pierres : la première cassait le grain, la seconde le broyait, et la troisième le réduisait tout à fait en poudre. Pendant qu'elles étaient à l'ouvrage, un homme assis à la porte jouait d'une espèce de musette et les femmes travaillaient en mesure, chantant à trois voix et marquant le rhythme en frappant de leurs instruments sur le grain qu'elles moulaient. Les jeunes filles allaient toutes nues, même dans les grands froids, afin de les empêcher de se mal conduire, en leur ôtant l'espoir de cacher la honte de leur faute; on ne leur permettait de se couvrir que lorsqu'elles se mariaient. Les jeunes gens ne contractaient de mariage que par l'ordre des vieillards qui gouvernaient la ville. Le jeune homme devant alors filer et tisser un manteau; on lui amenait ensuite la jeune fille qui lui était destinée; il lui couvrait les épaules avec le manteau, et elle devenait sa femme.

De Tiguex les Espagnols allèrent à Cicuyé, aujourd'hui Pecos, qu'ils soumirent également. De Cicuyé Coronado partit pour Quivira avec quelques hommes choisis parmi ses meilleurs soldats, remettant au printemps suivant la conquête de toute la province. En 1542, les Espagnols se trouvèrent maîtres de presque tout le Nouveau-Mexique, dont le centre était formé par la province de Tiguex, autour de laquelle se groupaient soixante et onze villes réparties en quatorze provinces, savoir : Cibola, qui possédait sept villes; Tucayan, sept; Acuco, une; Tiguex, douze; Tutahaco, huit; Quivix, sept; les montagnes Neigeuses, sept; Ximena, trois; Cicuyé, une; Hemès, sept; Aquas Calientes, trois; Yuqueyunque, six; Braba, une; Chia, une. Outre ces soixante et onze villes, il en existait beaucoup d'autres disséminées au dehors de ce cercle, ainsi que plusieurs peuplades vivant sous des tentes.

Au printemps qui suivit la visite de Coronado à Quivira, le général

préparait une autre expédition de découvertes; mais un jour de fête qu'il courait la bague avec don Pedro Maldonado, il tomba de cheval; celui de son adversaire lui passa sur le corps et lui donna un coup de pied à la tête qui faillit le tuer. Cet accident changea la résolution du général et lui inspira le désir d'aller mourir tranquille près de sa femme et de ses enfants dans la Nouvelle-Espagne, où il possédait de grands biens. Les officiers et les soldats, trouvant que le pays n'était pas aussi riche qu'on le leur avait dit, et pressés par les agents secrets de Coronado, lui présentèrent une pétition à l'effet de retourner à Mexico; celui-ci, profitant de cette disposition de son armée, ordonna aussitôt le départ et revint à Culiacan dans le mois d'avril 1543. Juan de Padilla, de l'ordre de Saint-François, voulut rester à Quivira pour prêcher l'Évangile aux Indiens et fut martyrisé. Le frère Luis, du même ordre, se rendit à Cicuyé, et l'on n'entendit plus parler de lui. Telle fut la fin de cette expédition qui ne produisit aucun résultat favorable pour les Espagnols, et qui souleva contre eux une profonde antipathie de la part des naturels, envers lesquels les conquérants s'étaient très-mal conduits.

En 1581, une troupe d'aventuriers, sous le commandement du capitaine Francisco de Leyva Bonillo, s'emparèrent d'une partie de la province de Tiguex; trouvant ses productions, ses richesses et ses habitants assez semblables à ceux du Mexique, ils appelèrent cette contrée *Nouveau-Mexique.*

En 1594, le comte de Monterey, alors vice-roi de Mexico, envoya le fameux général don Juan de Oñate de Zacatecas pour prendre possession du Nouveau-Mexique au nom du roi d'Espagne, et pour y établir des colonies, des forts et des missions. En peu de temps, les missionnaires franciscains parvinrent à christianiser une multitude de peuplades indiennes, habitant des villes et des villages que les Espagnols appelèrent *pueblos*, afin de distinguer ces tribus à moitié civilisées de celles qui, plus sauvages ou plus indépendantes, n'avaient pas voulu se soumettre à l'autorité des vainqueurs.

Pendant longtemps le pays jouit d'une parfaite tranquillité; les champs étaient cultivés et les mines exploitées sur toute la surface de cette vaste contrée; mais, en 1680, il y eut une insurrection générale des Indiens contre le joug étranger, et tous les Espagnols qui tombèrent sous la main des indigènes furent impitoyablement massacrés. Après plusieurs

combats sanglants et des efforts prolongés, don Antonio de Oternin, gouverneur du Nouveau-Mexique, fut obligé de se retirer avec ses troupes de Santa-Fé, siége du gouvernement; il s'arrêta sur le Rio-Grande, où il trouva quelques tribus amies qui l'aidèrent à fonder la ville appelée aujourd'hui *Pàso del Norte*. Ce ne fut qu'après dix ans d'une guerre acharnée que l'Espagne put reconquérir le Nouveau-Mexique. D'autres soulèvements faillirent encore faire perdre aux Espagnols cette belle province, mais aucun ne leur fut aussi fatal que celui de 1680. Une haine invétérée s'est conservée jusqu'à nos jours dans le cœur des Indiens de ce pays contre leurs anciens maîtres; les Mexicains n'y sont guère mieux aimés, et les Américains qui le possèdent, du reste depuis bien peu de temps, y trouveront difficilement de grandes sympathies.

Le Nouveau-Mexique proprement dit, est une région très-montagneuse, traversée au milieu par une grande vallée allant du nord au sud, et formée par le Rio-Grande, autrefois appelé le *Tiguex*. La largeur moyenne de cette vallée est de vingt-six kilomètres; elle est bornée à l'est par la sierra Blanca, la sierra de los Organos et la sierra Oscura; et, à l'ouest, par la sierra de los Grullos, la sierra de Acha et celles de los Mimbres, qui sont la prolongation des montagnes-Rocheuses. La hauteur des montagnes, au sud de Santa-Fé, est de deux mille à deux mille sept cents mètres, et au nord on voit des pics constamment couverts de neige qui s'élancent jusqu'à trois mille et même quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes se composent pour la plupart de rochers volcaniques et granitiques, traversés de couches de sélénite, de diorite, de basalte et de grès; elles sont également riches en mines d'or, de cuivre, de fer et même d'argent. Les terrains aurifères couvrent une superficie de plus de trois cent cinquante kilomètres autour de Santa-Fé, mais ils sont peu exploités. Près des Jèmèz (anciennement Hémes), vers les sources du Rio-Grande, il y a beaucoup de charbon et du gypse, et la plupart des maisons ont aux fenêtres des carreaux de sélénite en guise de vitre.

Le sol sablonneux de la vallée de Rio-Grande paraît pauvre; mais, en général, il est fertile; et, dans les endroits où l'irrigation est possible, il produit quelquefois deux récoltes par an. En outre, les habitants du Nouveau-Mexique élèvent des chevaux, des mulets, des moutons, des bœufs et des chèvres. Ces animaux ne sont pas ordinairement d'une belle

espèce; mais ils se propagent avec beaucoup de rapidité, et comme ils se nourrissent en plein air, c'est une source de richesse qui donne peu d'embarras. Les lacs sont nombreux dans toute la contrée; les Mexicains en retirent du muriate de soude (sel commun), qui sert à leur consommation. C'est près d'un de ces lacs, entre le Rio-Pecos et le Rio-Grande, que se trouvent les ruines de la *Gran Quivira*, que quelques écrivains ont cru être d'origine espagnole; mais cette ville, comme on l'a déjà vu, fut visitée par Coronado en 1542, qui espérait y trouver des trésors dont on lui avait fait un tableau merveilleux; Quivira trompa l'attente des conquérants; mais il paraît qu'au dix-septième siècle elle devint riche et très-florissante; deux fois par année elle envoyait en Espagne une quantité d'or considérable. Une fois, pendant que les habitants se préparaient à transporter comme de coutume le précieux métal qu'ils avaient amassé, ils furent attaqués par les Indiens, qui massacrèrent tous les Espagnols. Ceux qui étaient aux mines, en apprenant cet événement, se hâtèrent d'enterrer leurs trésors, se montant, dit-on, à deux cent cinquante ou trois cents millions de francs, et prirent la fuite; mais ils furent également égorgés, à l'exception de deux hommes qui se sauvèrent à Mexico. Dans l'espoir de trouver un certain nombre d'aventuriers résolus à les accompagner pour aller reprendre le trésor enfoui, ils firent le récit de leur malheureuse histoire : mais la distance qui séparait Mexico de Quivira parut trop grande : personne ne voulut les suivre. Un des deux fugitifs partit ensuite pour la Nouvelle-Orléans, appartenant alors à l'Espagne, et ayant réuni cinq cents hommes de bonne volonté il se mit à leur tête, remonta la Sabine et traversa le Texas. Depuis on n'entendit plus parler de cette expédition.

Dans ces dernières années, quelques Américains et des Français visitèrent les ruines de Quivira pour chercher le fameux trésor. Ils ne le découvrirent pas; mais ils virent un aqueduc, des murailles d'église, des sculptures aux armes d'Espagne, et des puits très-larges qui conduisaient sans doute à des mines. Cette ville aura probablement été détruite à la suite de l'insurrection générale de 1680.

Le Nouveau-Mexique est divisé en trois districts : le central, le nord et le sud-est, formés par sept comtés renfermant cent deux villes ou villages. Ces diverses agglomérations contiennent une population de plus de cent mille âmes, sans compter les tribus disséminées dans les solitudes

non explorées et vivant dans des huttes ou de misérables cabanes. Le district central a trois comtés, dont la capitale est Santa-Fé; le premier comté est celui de Santa-Fé, qui est le chef-lieu des populations de Santa-Fé; San-Ildefonso, Pajuaque, Nambé, Sienega, Cuyamanque, Tezuque, Rio Tezuque, Sieneguilla, Agua-Fria, Galisteo, El Real del Oro et Tuerto, en tout douze mille cinq cents âmes. Le second est celui de Santa-Ana, chef-lieu des populations de Santa-Ana; Bayada, Cochité, Peña-Blanca, Chilili, Santo-Domingo, Covero, San-Felipe, Jèmèz, Sillà Angostura et Algodones, en tout dix mille cinq cents âmes. Le troisième est celui de San-Miguel, chef-lieu des populations de San-Miguel; Pecos, Gusano, Rio de la Vaca, Mula, Estramosa, San-José, San-Miguel del Bado, Pueblo, Puerticito, Cuesto, Cerrito, Anton-Chico, Tecaloté, Végas et Sépillo, en tout dix-huit mille huit cents âmes.

Le district du nord a deux comtés, dont la capitaine est Los Luceros; le premier est celui de Rio Arriba, chef-lieu des populations de Rio Arriba; Santa-Cruz de la Cañada, Chimayo, Cañada, Santa-Clara, Vegas, Chama, Cuchillo, Rio Arriba Abiquiu, Rito Colorado, Ojo-Caliente, Ranchitos, Chamita, San-Juan, Joya et Ambuda, en tout quinze mille âmes. Le second est celui de Taos, chef-lieu des populations de Taos; Don Fernandez, San-Francisco, Arroyo-Hondo, Arroyo-Seco, Desmontes, Pecuries, Sineguilla, Santa-Barbara, Zampas, Chamizal, Llano, Peñasco, Moro, Huerfano et Cemmaron, en tout quatorze mille deux cents âmes.

Le district du sud-est, dont la capitale est Valencia, se divise également en deux comtés : le premier est celui de Valencia, chef-lieu des populations de Valencia, Tomé, San-Fernando, Socoro, Limetar, Polvaderas, Sabinal, Elames, Casa Colorada, Cebolleta, Sabina, Parida, Belen, Luis Lopez, Lunes, Lentes, Żuñi, Acoma et Rita, en tout vingt mille âmes. Le second comté est celui de Bernalillo, chef-lieu des populations de Bernalillo, Isleta, Padilla, Pajarito, Ranchos de Atrisco, Atrisco, Placeres, Albuquerque, Sandia, Alemeda et Corrales, en tout huit mille deux cents âmes. Parmi ces villes il y en a vingt et une exclusivement habitées par des Indiens, et dont l'origine est antérieure à l'époque de la conquête.

Les principales tribus indiennes qui vivent en dehors de ce cercle sont : les Navajos, les Yampaïs, les Moquis, les Apaches, les Cosninos, les Tontos, les Coco Maricopas et les Mojaves. Le pays des Navajos

occupe une étendue d'environ vingt mille kilomètres carrés, compris entre le Rio San-Juan, la vallée de Tumecha et le cañon de Chelly. Leur territoire de chasse s'étend jusqu'aux sources du Gila. Ces Indiens, au nombre de dix mille au moins, cultivent dans de beaux vallons un peu de blé, du maïs et des légumes ; mais leur plus grande richesse consiste surtout en troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux. Ils fabriquent des couvertures appelées *jorongos* au Texas, qui sont renommées dans tout le Nouveau-Mexique, et se payent de cent cinquante à cinq cents francs chacune.

A l'ouest des Navajos, dans le delta formé par les deux Colorado, sont situées les sept villes des Moquis, savoir : O-raï-bé, Show-mowth-pà, Mow-shaï-i-nà, Ah-le-là, Gual-pi, Shi-win-nà et Tè-qua, ayant en total sept mille âmes environ. Entre le Colorado Chiquito et le Rio Gila vivent deux bandes d'Apaches appelés Coyoteros et Pinal-Leñas, au nombre de trois mille ; ces Indiens subsistent bien plus par les razzias qu'ils font dans la Sonora que par les produits de l'agriculture. Les Cosninos habitent près des montagnes volcaniques de San-Francisco et jusqu'au bord du grand Colorado.

Les bords du Rio-Verde et la chaîne des Aztèques sont occupés par les Tontos. Les Yampaïs ont leurs villages situés à l'ouest et au nord-ouest du Rio-Virgen qui tombe dans le golfe californien. La vallée du Colorado renferme quatre tribus, qui sont les Mojaves, au nombre de quatre mille au moins ; les Chemehuevis, deux mille ; les Yumas ou Cuchans, trois mille, et les Cocopas, trois mille également.

Ces Indiens, ceux surtout des pueblos du Nouveau-Mexique, se font généralement remarquer par leur sobriété, leur industrie, la chasteté des femmes, la fidélité conjugale des deux sexes, l'intégrité des mœurs et l'honnêteté dans les transactions ordinaires de la vie sociale. Si ces populations à demi civilisées sont inférieures aux anciens Mexicains dans le développement des facultés intellectuelles, elles leur sont certainement supérieures dans l'exercice des facultés morales. Malgré les guerres, les maladies, les privations et tous les éléments de destruction qui frappent ces malheureuses tribus, la population indienne *connue* et disséminée entre le 34ᵉ et le 36ᵉ degré de latitude nord, depuis le fort Smith jusqu'à l'océan Pacifique, est évaluée à plus de cent quarante-neuf mille huit cents âmes réparties de la manière suivante :

Indiens à moitié civilisés sur les bords de la Canadienne.	62,000
Sauvages.	3,000
Nomades et barbares.	30,000
Indiens des pueblos du Nouveau-Mexique.	16,000
Navajos.	10,000
Moquis.	7,000
Pinal Leñas et Coyoteros.	3,000
Tontos, Cosninos et Yampaïs.	6,000
Mojaves, Chemehuevis, Cuchans et Cocopas.	12,000
Paï-Utes, près du lac de Soda.	300
Cahuillas des montagnes.	500
Total. . . .	149,000

Ce chiffre, certainement inférieur à la réalité, est bien faible en comparaison de la population indigène qui couvrait autrefois cette immense contrée. A l'époque de la découverte du Nouveau-Mexique, tout le pays qui s'étendait du Culiacan au désert de Cibola d'un côté, et au Rio Colorado de l'autre, n'était qu'une suite de villes, de villages et d'habitations reliés ensemble par des champs cultivés, des vergers, des jardins et des routes. Mais depuis la conquête ces grandes multitudes d'êtres humains ont à peu près disparu ; le silence de la solitude a succédé aux chants joyeux des populations éteintes, et l'aridité du désert a remplacé la fertilité primitive du sol. L'absinthe et l'artémise croissent maintenant où jadis s'élevaient des champs de rosiers et de maïs; le cactus, le mesquite et le cèdre nain végètent sur les débris des pins et des arbres à fruit que les sécheresses ont réduits en poussière. Le soleil darde d'aplomb ses rayons brûlants sur les rochers arides et nus qui étincellent au jour comme des diamants gigantesques. Toute cette nature, autrefois riante et belle, n'a conservé de son passé qu'une beauté triste comme celle de la fleur lavée par les vagues de la mer.

Vue de loin, la ville de Santa-Fé offre un coup d'œil ravissant ; les maisons, basses et carrées, sont éparpillées au milieu des champs de maïs comme de petites villas italiennes étagées sur le versant des Apennins. Une triple ceinture de mamelons, de montagnes et des pics diversement colorés encadrent la ville d'une manière gracieuse et pittoresque. Par-ci par-là s'élèvent au-dessus de l'herbe de la plaine des bouquets de yuccas, de cactus, d'hélianthoïdes, et une espèce de nyctaginée (*nyctaginea oxibaphus*) qui produit une multitude de fleurs écarlates foncées, d'une admirable beauté et presque sans rivales dans la magnifique Flore

des grands déserts. A mesure que l'on approche de la ville, le spectacle change, le charme disparaît, les maisons se convertissent en pitoyables cabanes; les rues malpropres exhalent des odeurs méphitiques, et les habitants, vêtus pauvrement, ont un aspect misérable : néanmoins cet extérieur malheureux est bien moins causé par une indigence réelle que par l'insouciance et l'incurie des individus.

Au centre de la ville existe une grande place publique dont le côté nord est formé par le palais du gouverneur, et les trois autres côtés par des boutiques de marchands. Au milieu de la place, les Américains ont planté un grand mât en haut duquel flotte le drapeau étoilé de l'Union du Nord. Sur cette place se réunissent tous les *rancheros* des environs pour vendre les produits de leurs fermes et de leur industrie. A chaque instant du jour on y voit arriver de longues files d'ânes chargés de barils de wiskey de Taos, de ballots, de fourrage, de bois, de jarres en terre cuite, de melons, de raisins, de piments rouges et verts, d'oignons, de pastèques, d'œufs, de fromages, de tabac et de *piñones*, fruits du pin (*pinus monophylla*). Ces piñones sont ordinairement cuits au four ou sur la cendre pour être mieux conservés. Outre ces provisions, le marché de Santa-Fé présente encore une grande variété de pain et de viande; les Indiens des pueblos apportent également en quantité des pêches fraîches ou séchées au soleil. Le soir, après l'*Angelus*, la place ne contient que des flâneurs qui jouent, causent, rient et fument en attendant l'heure du *fandango*, car la jeunesse mexicaine ne saurait vivre sans danser au moins trois cent soixante-cinq *fandangos* chaque année. A Santa-Fé, comme au Texas et dans toutes les provinces du Mexique, les femmes vont au *fandango* avec leur *rebozo* (mantille) et dans un costume frais et léger approprié à la circonstance et au climat du pays; assises autour du jardin ou de la salle où l'on danse, elles attendent les invitations des cavaliers en fumant la cigarette et en causant bruyamment.

La ville possède deux églises : l'une est la *Parroquia* (paroisse), et l'autre la *Capilla de los Soldados* (la chapelle des soldats). La paroisse est un monument vaste mais lourd, en forme de croix, construit en pierres et semblable à toutes les églises des petites villes mexicaines. La façade est ornée de deux tours carrées, présentant trois étages à jour ; le dernier, imitant une pyramide écrasée, supporte une croix. Entre les deux tours se trouve une espèce de flèche ou clocher garni d'une horloge.

L'intérieur de cette église n'a rien de remarquable; à côté du maître-autel on a placé deux statues en cire de grandeur naturelle, représentant des saints religieux. Derrière le maître-autel, la muraille est recouverte de miroirs, de vieilles peintures et de tentures en couleurs brillantes.

La chapelle des soldats est actuellement abandonnée ; elle était dédiée à *Nuestra Señora de la Luz* (Notre-Dame de la Lumière). Au-dessus de la porte d'entrée on a sculpté dans la pierre un bas-relief représentant la sainte Vierge sauvant des griffes du démon une âme qui l'implore ; les anges qui entourent Marie forment un joli groupe. L'intérieur de l'édifice servait de chapelle mortuaire ; mais un jour la voûte s'écroula, et comme elle n'a pas été rétablie les riches défunts ont dû chercher un autre lieu de sépulture. Il existe encore derrière le maître-autel de cette église un singulier bas-relief composé de plusieurs figures : on y remarque la sainte Vierge, saint Jacques à cheval sur des têtes de Maures, saint Jean de Pomasan debout sur un aqueduc, saint François-Xavier baptisant des Indiens, saint Joseph et saint François de Santa-Fé ; chacun de ces saints a sous ses pieds une inscription funéraire de 1761.

On rencontre souvent dans le Nouveau-Mexique des sculptures et des peintures faites avec talent. Ces objets d'art ont été envoyés de l'Espagne pour la plupart ; du reste, bien des artistes espagnols ou même mexicains contribuèrent à l'érection et à l'embellissement des églises de ces contrées.

Au nord-est de Santa-Fé s'ouvre la vallée solitaire de Taos, qui a douze kilomètres environ de longueur sur une largeur presque aussi considérable; cette pittoresque vallée renferme trois établissements importants : la ville, le *rancho* et le *pueblo* de Taos. La ville de Taos est située à la jonction des deux bras de la rivière qui porte son nom, à cinq ou six kilomètres de la base sud-est des montagnes Rocheuses. Comme toutes les petites villes du Nouveau-Mexique, Taos n'est qu'une réunion de maisons d'adaubes autour d'une place carrée. Sa population est de huit cents âmes au moins.

A quatre kilomètres au sud-est de la ville est situé le *rancho* de Taos, et à pareille distance, vers le sud-est, on voit encore le fameux *pueblo* de Taos. Ce village, curieux débris de l'époque des Aztèques, a reçu un nouvel intérêt des scènes tragiques qui se sont passées de nos jours dans

ses murs. Un des affluents de la rivière, en sortant des montagnes, entoure ce coin de terre délicieux, que les Indiens avaient choisi pour s'y établir d'une manière permanente. Chaque année de nouvelles constructions venaient s'ajouter aux constructions des années précédentes, le sol s'améliorait, la population s'augmentait, et finalement le *pueblo* de Taos devint une des places les plus fortes du Nouveau-Mexique. De chaque côté du cours d'eau, les Indiens bâtirent un de ces immenses édifices qui s'élèvent par gradins comme une pyramide irrégulière de sept étages et deviennent une sorte de citadelle imprenable. Ces deux espèces de forts, l'église et quelques maisons forment le village, qui est entouré d'une muraille protégée en plusieurs endroits par des palissades grossières.

Le 27 janvier, les insurgés mexicains, après les escarmouches de Cañada et d'Ambuda, se retirèrent dans cette forte position et y tentèrent une résistance désespérée contre les Américains. Le siége en fut long et sanglant. Antérieurement à cette époque, le *pueblo* de Taos fut vainement attaqué pendant des semaines entières par des multitudes d'Indiens, et ne se rendit même pas aux conquérants espagnols. Ces espèces de forteresses qui défendent le *pueblo* de Taos sont construites, comme nous l'avons dit, en adaubes presque impénétrables aux projectiles des ennemis; elles n'ont aucune entrée extérieure, si ce n'est à travers le toit, qu'on ne peut atteindre qu'au moyen d'échelles portatives; chaque étage, plus petit que l'étage inférieur, est adroitement percé d'ouvertures qui peuvent servir de meurtrières et rendre l'approche du village très-dangereuse.

De Santa-Fé on peut également faire une excursion aux principales mines d'or du Nouveau-Mexique, lesquelles se trouvent à quarante ou cinquante kilomètres au sud de la ville. On les appelle le vieux *placer* et le nouveau *placer*. La région aurifère autour de Santa-Fé paraît être très-importante; au sud, elle s'étend à cent trente-cinq kilomètres jusqu'à la Gran Quivira; et au nord à cent cinquante kilomètres jusqu'à la rivière Sangre de Christo. Sur toute la surface de ce pays l'or en poudre est ramassé par les pauvres mexicains, qui lavent ce métal aux torrents des montagnes; mais le vieux et le nouveau placer occupent maintenant le plus de bras, non-seulement à cause de l'or en poudre qui s'y rencontre en plus grande quantité qu'ailleurs, mais encore à cause des

mines qui sont en pleine exploitation. Pour aller à ces deux placers, on descend le Rio de Santa-Fé jusqu'à Sieneguilla en traversant des bouquets de cèdres et de pins, puis on entre dans une vallée aride où croissent seulement des cactus, des yuccas et une herbe chétive sous laquelle se cachent des grenouilles à queue et à cornes. Les environs du placer Real-Viejo sont très-sablonneux, et à chaque pas on voit des masses de grès et d'énormes débris d'arbres pétrifiés. Real-Viejo est un pauvre village de deux cents habitants, qui élèvent des moutons; leurs troupeaux autrefois étaient considérables, mais les constantes razzias des Navajos les ont réduits à cinq mille têtes tout au plus. Les habitants de Real-Viejo ont, comme leur village, un aspect triste et misérable, et pourtant on pourrait dire que leurs rues sont pavées avec de l'or. Sur les bords des torrents et dans le centre même du village, partout il y a des trous creusés par les mineurs au moyen de quelque vieux morceau de fer qui leur sert de pioche; ils lavent le sable aurifère avec de l'eau renfermée dans une corne de bélier ou dans une gourde. Les mineurs travaillent toute la journée, et le soir ils vont dans les boutiques vendre, au prix de seize piastres l'once, l'or qu'ils ont recueilli.

Entre Real-Viejo et Tuerto, qui est à quelques kilomètres plus au sud, on passe auprès de la maison d'un Français possesseur de mines dont il retire peu de bénéfices. Il a trois moulins d'une construction simple et grossière pour broyer le minerai et le réduire en poudre. L'or existe en paillettes visibles à l'œil nu et disséminées sur du quartz. Près de ces moulins se trouvent aussi des mines de fer natif mélangé avec de l'or. Les montagnes renfermant toutes ces richesses ont un aspect sauvage et désolé; elles ont une forme pyramidale, sont dépouillées de végétation et laissent à découvert la nature sablonneuse de leur sol. Tuerto est au pied d'une montagne, sur le bord d'un ravin, et semble plus pauvre encore que Real-Viejo. Des monceaux de terre provenant des puits creusés pour en tirer le minerai sont entassés à côté des maisons, de sorte que cette petite ville a la forme d'un village de gigantesques chiens de prairies; sa population est de deux cent cinquante habitants, constamment occupés à retirer des puits, au moyen d'une manivelle, des sacs de sable, qu'ils jettent dans un étang ou dans une mare d'eau; hommes, femmes et enfants achèvent ensuite de laver le minerai dans des écuelles de bois ou dans des cornes de bélier. En voyant toutes ces

figures hâlées, amaigries et chétives, on se prend à plaindre ces possesseurs de mines d'or, et la vie des pauvres bergers du Llano Estacado paraît bien préférable à celle des mineurs du Nouveau-Mexique.

En remontant le Rio Tuerto, on rencontre une mine de plomb située près de la route qui conduit à San-Antonio. Plus loin, il y a des mines de cuivre contenant beaucoup d'or et d'argent, et dans le nouveau placer, qui est très-près du Rio-Grande, les mines d'or, mieux exploitées, sont plus productives. En hiver, il arrive au nouveau placer jusqu'à deux mille personnes pour travailler aux mines. Cette augmentation périodique d'ouvriers est occasionnée par l'abondance de l'eau que l'on peut retirer de la neige en la faisant fondre, et sans laquelle on ne pourrait pas laver le minerai.

Quoique le gouvernement se soit réservé une certaine partie des produits du sol, les terrains aurifères sont néanmoins une espèce de propriété communale. Quand un Mexicain veut exploiter un terrain qui n'appartient encore à personne, il en fait la demande à l'alcade, qui, selon les moyens de l'acheteur, lui en cède une étendue plus ou moins grande, à condition que l'acquéreur exploitera le sol tous les ans, sous peine de se voir retirer la concession. Les étrangers étaient autrefois exclus du droit d'obtenir des concessions de mines; mais en prenant un Mexicain pour associé ils pouvaient éluder la loi et devenir acquéreurs. Depuis l'annexion du Nouveau-Mexique à l'Union américaine, les étrangers sont aussi favorisés que les naturels. En 1850, les mines de Santa-Fé produisaient déjà pour plus d'un million de francs d'or en poudre ou en lingots. L'analyse de ce métal lavé donne les résultats suivants :

Or natif.	92.5
Argent.	3.5
Fer ou silex.	4.0
Total.	100.0

La valeur de tous ces terrains aurifères ne peut guère être exactement estimée à cause des améliorations qui s'introduisent journellement dans l'exploitation des mines ; lorsque ces améliorations auront été plus largement appliquées, le produit des mines en sera considérablement augmenté. Jusqu'à présent, aucun des concessionnaires ne s'est enrichi, et plusieurs se sont ruinés, quoiqu'on ait retiré quelquefois des

puits des morceaux d'or natif d'une valeur de trois à cinq mille francs. Les troupeaux de moutons seraient une source de profits bien plus avantageux sans les incursions des Navajos qui désolent cette contrée; malgré cela, on voit sur les bords de Rio-Grande des troupeaux de quatre mille têtes appartenant au même ranchero.

Après Santa-Fé, la première ville importante des déserts du Sud-Ouest est Zuñi, l'ancienne Cibola. Lorsqu'on a descendu la vallée de Rio de Santa-Fé jusqu'à Sieneguilla, on prend celle du Gallisteo jusqu'à Santo-Domingo sur le Rio-Grande. En cet endroit deux routes conduisent à Zuñi : l'une passe par le Nord-Ouest en traversant les pays des Navajos, et l'autre suit le Rio-Grande jusqu'à Albuquerque, puis va directement à l'Ouest. Ces deux routes méritent une brève description.

Les seules choses remarquables que l'on voit sur le chemin de Santa-Fé à Santo-Domingo, ce sont des espèces de falaises en grès grossier, situées à l'entrée de la vallée du Rio-Grande; ces falaises sont découpées en forme de colonnades avec des chapiteaux réguliers et ressemblant au portique d'un immense temple égyptien parfaitement conservé. Le Rio Gallisteo tombe dans le Rio-Grande, un peu au nord de Santo-Domingo; en cet endroit le fleuve a près de trois cents mètres de largeur, mais sa profondeur est insignifiante; il coule la plupart du temps sur un lit de sables mouvants, dangereux pour les voitures qui veulent le traverser. La longueur totale du Rio-Grande, depuis ses sources jusqu'au golfe du Mexique, est de plus de deux mille cinq cents kilomètres; sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de dix-sept cents mètres à Santo-Domingo.

Ce pueblo est habité par des Indiens appelés *Kerès* ou *Querès;* les maisons, construites en adaubes, sont à deux étages, le second, en retraite de tous côtés, étant, selon l'usage indien, plus étroit que le premier; on y arrive au moyen d'échelles mobiles, qui se retirent la nuit et se placent sur la plate-forme, laquelle sert de terrasse et de toit. Tout autour de ces terrasses existe un haut parapet pour empêcher les enfants de tomber et derrière lequel on peut, au besoin, s'abriter pour se défendre contre les ennemis du dehors. Santo-Domingo possède une étuve circulaire de trente mètres de circonférence, où les Indiens se réunissent pour tenir conseil, pour danser et pour célébrer les rites mystérieux

de Montézuma. L'église catholique de Santo-Domingo est simple d'architecture, mais très-riche; les panneaux des portes ont des armoiries sculptées et peintes, les murailles sont recouvertes de peintures à l'huile, dont quelques-unes ont du mérite. Au-dessus de l'autel est placé un tableau d'une belle exécution, représentant saint Jacques couronné. En face de Santo-Domingo, de l'autre côté du Rio-Grande, on aperçoit au loin un plateau de cent mètres d'élévation, sur lequel se dessine la silhouette d'anciennes ruines dont l'origine et la situation tourmentent singulièrement l'imagination du voyageur qui les admire.

Lorsqu'on a franchi le fleuve, on descend jusqu'au Rio de Jèmèz, en passant par Covero et le pueblo de San-Felipe. Ensuite on remonte le Rio de Jèmèz, sur les bords duquel est situé le pueblo de Santa-Ana. Les femmes de ce village ont l'habitude de rembourrer leurs guêtres ou caleçons de manière à donner à leurs jambes une apparence monstrueuse. La vallée du Jèmèz est très-sablonneuse, et le lit de la rivière, qui a près d'un kilomètre de largeur, est généralement sans eau; celle que l'on trouve par-ci par-là, dans quelques trous, est d'une couleur rouge foncé et d'un goût désagréable. De tous les côtés les Indiens ont construit de petits aqueducs (*acequias*) pour arroser leurs champs avec l'eau du Jèmèz; grâce à cet expédient ils font de très-belles récoltes de maïs. Après Santa-Ana, on rencontre le pueblo de Santo-Isidoro, et l'on arrive à celui des Jèmèz. Ce pueblo est bâti comme celui de Santo-Domingo, en adaubes au lieu de pierres; les maisons forment trois rues parallèles; elles ont un aspect misérable, malgré les vergers de pêchers et d'abricotiers dont elles sont entourées. Mais si les habitations paraissent pauvres, la nature en revanche est d'une beauté admirable. Les plateaux de la vallée, découpés par les pluies, sont dentelés à leur sommet; leurs formes pittoresques et bizarres se détachent capricieusement sur de hautes collines et sur les montagnes tapissées de verdure qui les dominent en arrière et qui contrastent étrangement avec la surface jaunâtre du désert. La nuit, l'air est parfumé d'odeurs suaves qui semblent transporter l'âme humaine comme dans un nuage aromatisé d'essences sauvages. La tempête mugit et gronde souvent dans l'espace; des coups de vent arrachent les feuilles des arbres et les dispersent dans la solitude. Partout on entend comme un bruit de pleurs et de gémissements qui ne proviennent point de l'âme humaine. Pendant les orages de la

nuit comme dans le calme du jour, ces régions merveilleuses par leur sublime grandeur paraissent être le séjour favori des génies, enfants chéris de l'imagination indienne.

Les Jèmèz, comme les Indiens des États-Unis, aiment la danse avec passion et s'y livrent avec fureur. On est bien étonné de retrouver dans cette peuplade la danse du *maïs vert*, qui est la plus solennelle de toutes, et que les tribus du haut Missouri et du haut Mississipi exécutent au milieu de grandes réjouissances publiques avant la récolte du maïs. Ce fait singulier peut venir à l'appui de la théorie des ethnographes, qui croient que les Indiens du Nord ont, dans leur origine et leurs institutions, quelque souche commune avec les tribus du Sud-Ouest. Les Jèmèz sont très-hospitaliers et parlent la même langue que les Pecos. A la suite d'une insurrection contre les Espagnols, les Pecos, chassés de leur ville, vinrent demander aux Jèmèz la permission de vivre avec eux; ceux-ci la leur accordèrent et les aidèrent même à se bâtir des maisons et à cultiver leurs champs. C'est à l'époque de cette migration forcée que le dernier prêtre, qui entretenait le feu sacré à Pecos, ayant été battu, saisi et emmené prisonnier, laissa s'éteindre pour toujours ce feu allumé par Montézuma plusieurs siècles auparavant.

Un peu plus loin que le pueblo de Jèmèz, on pénètre dans le cañon de San-Diego, qui est arrosé par un charmant petit ruisseau; les deux versants de ce cañon sont très-bien cultivés et produisent de belles récoltes en maïs, melons, légumes et fruits. En remontant ce ruisseau jusqu'à une distance de seize kilomètres, on arrive à des sources d'eau thermale, et tout près de ces sources gisent les débris de grands fourneaux pour fondre le cuivre. Ce métal est très-commun dans cette contrée; mais depuis longtemps les mines jadis exploitées ont été abandonnées, probablement à cause de la difficulté de les exploiter. Les eaux thermales sont bouillantes et sortent d'un terrain calcaire et basaltique; la principale source peut fournir environ six litres d'eau par minute. Dans ce même endroit, on voit également les ruines d'une église catholique, de quarante mètres de longueur sur dix-huit de largeur, avec une tour octogone peu élevée. En se dirigeant plus avant dans les solitudes de l'Ouest, les ruines deviennent de plus en plus nombreuses. Les premières sont celles du pueblo Pintado dans la sierra de los Mimbres, puis celle de We-je-gi, d'où l'on aperçoit de magnifiques montagnes,

des rochers empilés les uns sur les autres, des cônes tronqués, des colonnes naturelles brisées, des plateaux recouverts de cèdres et de pins; c'est là que le désert apparaît dans toute son admirable majesté. Au nord-ouest du pueblo We-je-gi est située la *Mesa Fechada :* c'est un très-vaste plateau, uni comme un lac, et dont l'horizon sans bornes rappelle l'immensité de l'Océan. On entre ensuite dans le cañon du Chaco. Au sommet septentrional de cette gorge profonde se trouvent les ruines de huit autres pueblos situés à deux kilomètres de distance les uns des autres; les principales, par leurs dimensions, sont les pueblos Hungo Pavie, Chetro Ketle, Bonito, del Arroyo et Peñasca Blanca. Le cœur s'attriste en voyant un si grand nombre de villes désertes, que le temps démolit, chaque jour, depuis que leurs populations éteintes reposent à jamais dans le silence de la tombe.

En quittant le cañon de Chaco, on parcourt pendant cinquante kilomètres un pays sauvage et désolé, puis on débouche dans la vallée de Tunecha; cette vallée est certainement une des plus curieuses de tout le Nouveau-Mexique. De loin en loin sont disséminés des bois pétrifiés, des rochers de grès représentant des palais fantastiques, des dômes, des flèches, des tourelles à pignons; on dirait des constructions féeriques, rassemblées par la main d'un enchanteur dans un monde vierge. Tous ces objets singuliers frappent par leur régularité et leur bizarrerie; on ne sait comment la nature a pu faire seule un travail qui prête tant à l'illusion. Au nord de la vallée, on entrevoit dans le lointain les trois pics bleuâtres des *Ojos Calientes* (sources thermales), qui s'élèvent au-dessus de la plaine comme trois pyramides. A l'ouest de la sierra Tunecha, coupée par la vallée du même nom, s'ouvre le cañon de Chelly, épouvantable labyrinthe à travers lequel il est difficile de se frayer un passage. Les Navajos y ont souvent battu les soldats espagnols et les Mexicains, qui voulaient les punir des constantes déprédations que ces Indiens commettent dans ces régions, et jusqu'à la rive gauche du Rio-Grande. Des deux côtés de ce singulier cañon se dressent des rochers, la plupart perpendiculaires, ayant de cent à cent cinquante mètres de hauteur; quelques-uns, minés à leur base d'une manière effrayante, soit par les eaux des torrents, soit par d'autres causes inconnues, forment des voûtes prodigieuses capables d'abriter des milliers d'hommes. Sous une de ces voûtes se dessinent les ruines d'une ville indienne, dont la

situation géographique est par le 36e degré 9′ 4″ de lat. N., et le 103e 42′ 30″ de long. O.

Laissant le cañon de Chelly, on se dirige vers le sud pour aller chez les Zuñis, et l'on descend le cañon Bonito, ainsi appelé à cause de sa beauté pittoresque et de la douce fraîcheur de son atmosphère. Ce cañon n'a pas quarante mètres de largeur; il est arrosé par un petit ruisseau d'une eau claire et limpide qui coule aux pieds d'une double muraille naturelle en grès rouge de cent vingt mètres de hauteur. Au milieu de cette gorge s'élève, sur un morceau de terre isolé, une colonne curieuse en grès, de quinze mètres de haut, qui de loin ressemble à une statue, et de près à un grand vase reposant sur un socle ovale. En débouchant du cañon Bonito, on pénètre dans le pays des Zuñis, après avoir franchi, pour ainsi dire, dans les entrailles de la terre une grande partie des déserts les plus curieux et les plus intéressants du nouveau monde.

La route méridionale qui conduit de Santo-Domingo chez les Zuñis mérite également une mention particulière : d'abord on suit la rive gauche du Rio-Grande jusqu'à Albuquerque, en passant par Bernardillo ou Bernalillo, célèbre par la bonté de ses vins ; puis on visite le pueblo de Sandia, dont les habitants sont d'une honnêteté proverbiale. Albuquerque est moins considérable, mais plus central que Santa-Fé; sa population, y compris celle des ranchos voisins, est de deux mille cinq cents âmes; les maisons construites en adaubes n'ont qu'un étage, et la ville n'a rien qui la distingue des autres villes du Nouveau-Mexique. C'est la localité la plus riche et la plus fertile de toute la vallée de Rio-Grande; ses vignobles sont également les plus estimés. Après avoir traversé le fleuve, le terrain s'élève légèrement et s'affaisse presque aussitôt, continuant à s'abaisser toujours à mesure qu'on approche du San-José, affluent du Rio Puerco.

Du Rio Puerco on peut faire une visite au pueblo de Acoma, qui est la plus extraordinaire et la plus ancienne des villes indiennes de ces contrées. Pour y arriver, on s'enfonce dans les solitudes du sud, à travers un pays d'un aspect sauvage et désolé, n'ayant guère pour toute végétation que des yuccas et des cèdres. De temps à autre on rencontre des coyotes (*canis latrans*) aux regards fauves, des troupeaux de moutons, gardés par des bergers armés de frondes, comme au temps des Aztèques

et des Indiens aux jambes nues, conduisant des ânes chargés de fruits ou de légumes. Acoma est située sur un rocher isolé, élevé perpendiculairement à cent vingt mètres au-dessus de la plaine et représentant une île rougeâtre au milieu d'un lac vert. Le sommet de ce rocher est parfaitement horizontal, et sa superficie est d'environ soixante acres. Pour y parvenir, on gravit un amas de sables amoncelés par les vents jusqu'au tiers de la hauteur ; les deux autres tiers du chemin sont creusés dans le roc comme un escalier en spirale. En plusieurs endroits, on voit des masses énormes de grès (séparées de la masse primitive par l'action du temps) semblables à des tours carrées plantées autour du pueblo pour le défendre.

La ville se compose de blocs, contenant chacun soixante à soixante-dix maisons, et d'une grande église catholique ayant deux tours et de jolies cloches. Les maisons sont à trois étages et n'ont de fenêtres qu'à l'étage supérieur; quant à leur construction, elle est la même que celle des autres pueblos du Nouveau-Mexique. Les habitants d'Acoma connaissent le confortable, ils paraissent heureux, ils sont doux et généreux; ils s'enveloppent ordinairement de couvertures à raies blanches et noires fabriquées par les Navajos; leurs pantalons sont très-larges et attachés aux genoux; de longs bas de laine ou des guêtres de cuir complètent leur costume. Les femmes, comme celles de Santa-Ana, se grossissent horriblement les jambes au moyen de guêtres ouatées.

Acoma est probablement l'*Acuco* dont parlent les anciens historiens espagnols, qu'ils indiquent comme située entre Cibola et Tiguex, et bâtie sur le sommet d'un rocher perpendiculaire, en haut duquel on n'arrivait que par le moyen de trois cents marches creusées dans le roc, terminées par une échelle de dix-huit pieds de hauteur, formée de trous également creusés dans le roc. Tout autour de ce pueblo, jugé imprenable, les habitants avaient placé de grosses pierres, qu'ils pouvaient faire rouler sur les assaillants qui auraient eu la hardiesse d'escalader cette place extraordinaire. Près des habitations on voyait des terres arables produisant du maïs en suffisante quantité pour les besoins de la population, et de grandes citernes pour recevoir les eaux de la pluie. Les Acucos étaient appelés bandits dans toutes les provinces environnantes, sur lesquelles ils faisaient de fréquentes excursions.

Acoma rappelle en effet les forteresses rencontrées par l'armée de

Fernand Cortez, telles que le village de Capistlan dans les montagnes de Guastépèque, décrit par Solis comme une ville forte par sa nature, assise sur le sommet d'un grand rocher, d'un accès si difficile, que les Espagnols ne pouvaient l'atteindre même en s'aidant des mains. Plusieurs de ces villes résistèrent courageusement à Cortez, obligé d'en abandonner la conquête problématique par la crainte de voir toute son armée périr sans pouvoir atteindre un ennemi qui pouvait écraser les assaillants en poussant sur eux d'énormes pierres.

L'existence de ces populations perdues dans des déserts est un sujet d'étonnement pour le voyageur qui ne comprend la vie qu'avec les charmes de la société ou avec l'indépendance des nomades indiens. En effet, cette demi-civilisation reconnue dans les pueblos du Nouveau-Mexique est un sujet de graves méditations. Est-elle un acheminement vers la barbarie, ou bien un progrès, un effort de ces peuples vers la civilisation? Profonds mystères sur lesquels l'histoire conserve un secret absolu. Quoi qu'il en soit, ces populations paraissent heureuses; elles vivent frugalement des produits de leurs terres, elles s'habillent avec la laine de leurs troupeaux ou la peau des animaux de leurs prairies ou de leurs montagnes, elles ignorent les passions qui agitent le reste de l'humanité sur la surface du globe, et s'éteignent dans le silence des solitudes, sans bruit et sans que leur longue agonie soit troublée par les convulsions politiques dont les peuples de l'ancien monde sont sans cesse tourmentés.

Dans son parcours, le Rio de San-José prend successivement les noms de *Rio del Gallo*, *Rio de Laguna* et *Rio Rita*. Avant de pénétrer dans le pays arrosé par le San-José, on franchit le *Rio Puerco*, puis on côtoie la rivière en la laissant à gauche, tandis qu'à droite on longe une ligne de falaises de grès rouge, mélangées d'épaisses couches de gypse et de sable blanc jurassique. Le delta tracé par le Puerco et le San-José est formé d'une série de collines aplaties et boisées. C'est au nord de San-José que s'élance à quatre cents mètres de hauteur le pic volcanique de San-Mateo. A quelques kilomètres du Puerco la vallée se contracte, et l'on découvre, sur un plateau de lave noire, les ruines d'une ancienne ville mexicaine appelée *Rita,* que les habitants ont dû abandonner à cause des attaques continuelles des Navajos et du manque d'eau; le San-José n'est qu'un ruisseau dont les eaux peu abondantes ne sauraient

suffire aux besoins d'une grande population. Les bords du Rio sont fertiles et frais; en plusieurs endroits ils sont blanchis par des efflorescences salines. Plus loin la vallée se resserre encore, devient un cañon, puis s'évase de nouveau et laisse voir Laguna.

Au coucher du soleil, quand les rayons lumineux s'adoucissent et rendent les tons moins prononcés, moins durs et plus veloutés, Laguna a l'apparence d'une de ces vieilles cités de l'Allemagne et des bords du Rhin perchées sur une montagne escarpée. Les maisons avec leurs étages à terrasses paraissent empilées les unes sur les autres et font l'effet d'un immense amphithéâtre; la rivière baigne les pieds de l'éminence sur laquelle est bâtie Laguna et coule en serpentant dans la plaine. Ce pueblo indien est un des plus anciens du Nouveau-Mexique; il est encore tel que les Espagnols le trouvèrent dans le seizième siècle; il contient environ mille habitants renommés par leur honnêteté, leur sobriété et même par leur industrie. Au centre du pueblo s'ouvre une place où les Indiens se réunissent à certaines fêtes auxquelles les Mexicains ne peuvent pas assister. Chose singulière, ces Indiens se livrent à la *danse du buffle* comme les tribus du nord de l'Amérique septentrionale. Les autres cérémonies religieuses se rapportent au culte de Montézuma. Près de la place est bâtie une église catholique desservie par un prêtre mexicain; cette église à moitié en ruine sert de lieu d'inhumation. Du haut de l'édifice on peut admirer toute l'effroyable beauté du cañon dans lequel le Rio se fraye un passage avec difficulté, et donne au paysage un aspect aussi pittoresque qu'étrange. A cinquante kilomètres au nord de Laguna il existe un volcan; la montagne qui le recèle est sillonnée de crevasses, d'où s'échappent constamment des colonnes d'une fumée épaisse et noire.

Les Navajos viennent souvent faire des excursions dans cette contrée et enlever tout ce qui leur tombe sous la main; ils prennent des troupeaux et même des prisonniers qu'ils ne rendent à la liberté qu'après en avoir retiré une forte rançon. Les Navajos ne sont cependant pas toujours en hostilité avec les populations des pueblos et des prairies, quelquefois même ils visitent en amis certains villages afin d'échanger leurs produits qu'ils vendent contre d'autres denrées. Ces Indiens se flattaient autrefois de pouvoir exterminer tous les Mexicains; s'ils ne le faisaient pas, c'était, disaient-ils, afin de s'épargner la peine de cultiver le maïs

et d'élever des troupeaux qu'ils s'approprient facilement quand ils le veulent.

En quittant Laguna on passe à huit ou dix kilomètres au sud du mont Taylor, volcan éteint qui repose sur des couches horizontales de lave. La vallée de San-José devient ensuite très-large; elle est généralement recouverte de lave; la plaine a dû primitivement être inondée par les torrents d'une masse de cette substance semi-liquide de cent mètres de largeur sur dix d'épaisseur, et qui s'est ensuite durcie, noircie et crevassée pour livrer passage au Rio. Du mont Taylor à l'Agua-Fria, dans la sierra Madre, le terrain s'élève rapidement à raison de quatorze à quinze mètres par kilomètre. Agua-Fria est un petit ruisseau qui s'échappe d'un lit de lave, coule pendant un instant sur la surface de la terre, et va se perdre ensuite dans des rochers volcaniques. C'est la dernière source de cette latitude qui se dirige vers l'Atlantique; elle est près du sommet de la sierra Madre, à deux mille six cents mètres au-dessus du niveau de la mer. D'Albuquerque à Agua-Fria on rencontre fréquemment sur la route de belles forêts de pins et des plaines fleuries qu'habitent des chevreuils à queue noire, des antilopes, des lièvres, des écureuils et toutes sortes de petits oiseaux au brillant plumage.

Au delà d'Agua-Fria, on descend le versant occidental de la sierra Madre, et l'on arrive dans une vallée très-ouverte où se trouve *le Rocher des Inscriptions*, appelé *El Moro* par les Mexicains.

La face de ce rocher regardant le nord-est est verticale et naturellement polie jusqu'à la hauteur de soixante-dix mètres; la base de ce côté est remplie d'hiéroglyphes indiens et d'inscriptions espagnoles; le versant opposé a la forme d'un bastion et possède une source d'eau claire qui sourdit à ses pieds du milieu d'un bassin circulaire entouré de verdure. Le sommet du rocher est d'un grès blanc légèrement veiné de jaune; il est brisé perpendiculairement en plusieurs endroits, de manière à représenter de loin les tourelles d'un château mauresque; c'est sans doute ce qui lui a valu le nom d'*El Moro*. Près de ces tourelles on voit les ruines d'un ancien pueblo dont les murailles indiquent une certaine habileté de construction; quelques murs hauts de deux à trois mètres restent encore debout; la maçonnerie en est parfaite, les pierres petites mais régulières, les poutres sont en cèdre et paraissent avoir été travaillées à coups de pierres tranchantes, plutôt que sciées ou coupées avec



Paris. Typ. H. Plon.

ROCHER HIÉROGLYPHIQUE.

Page 150

des instruments de fer. Au milieu des ruines on rencontre fréquemment des débris de belles poteries peintes et des pointes de flèches en obsidienne. En face de l'*El Moro*, au delà d'un ravin profond, on voit également les ruines d'un autre pueblo. Des écrivains distingués ont cru que ces espèces de forteresses avaient été construites par un peuple de pasteurs pour se mettre à l'abri des excursions de quelques tribus nomades et sauvages; mais la régularité et la beauté de ces villes annoncent une civilisation plus avancée que celle des peuples pasteurs, et nous voyons par Acoma, Laguna et d'autres pueblos actuellement habités, que c'était une coutume générale des anciens Indiens de construire leurs demeures sur les hauteurs. Tout ce pays est très-riche en cactus, lichens et autres plantes dont les variétés sont inconnues à l'Europe et même au reste du continent américain.

Après la vallée de l'*El Moro* vient celle de l'*Ojo-Pescado*. Le Pescado est un très-joli ruisseau, qui prend sa source dans une couche de lave et possède des poissons d'une espèce particulière. Autrefois cette source était entourée d'un mur dont les débris jonchent encore le sol. Près de ce mur se trouvent les ruines de deux pueblos tellement anciens que les Indiens eux-mêmes en ignorent l'origine; ces deux pueblos ont une forme presque circulaire et des dimensions pareilles, de trois cents mètres de circonférence; ils faisaient probablement partie du royaume de Cibola. Un peu plus au sud on aperçoit aussi une ville déserte, mais abandonnée seulement depuis peu; les Zuñis qui cultivent des légumes et des céréales dans la vallée de l'Ojo-Pescado habitent cette ville pendant l'été. Ce pays est dépourvu de haute végétation jusqu'auprès de Zuñi; quelques cèdres nains et des pins rabougris végètent seulement çà et là dans des fissures de rochers. Le Rio-Pescado se perd bientôt dans un lit de lave et reparaît de nouveau en prenant le nom de *Rio de Zuñi*. La contrée qu'il arrose, quoique d'un aspect triste et désolé, est néanmoins fertile. A droite et à gauche du Rio se dressent de grandes falaises de roches noires métamorphiques, et découpées en colonnes comme la Chaussée des Géants en Irlande; quelques-unes de ces colonnes sont entièrement détachées de la masse principale et restent debout comme d'immenses phares à l'entrée d'un désert. Au milieu de la vallée, le pueblo de Zuñi s'élève en amphithéâtre sur une éminence, qui de loin produit l'effet d'une presqu'île. A quelques kilo-

mètres au sud de Zuñi s'étend un plateau dont les côtés sont perpendiculaires et au milieu duquel se trouve *Zuñi-Vieja* (le Vieux Zuñi). De distance en distance apparaissent sur les hauteurs des tours dans lesquelles les bergers et les cultivateurs veillent pour se garder de toute surprise de la part des Apaches.

Zuñi est située entre le 108ᵉ et le 109ᵉ degré de long. ouest, et le 35ᵉ de lat. nord. Ce n'est qu'en 1694 qu'elle fut définitivement conquise par les Espagnols, sous le commandement du capitaine général Carro Diégo de Bargos Zapata. Sa population actuelle est de deux mille âmes tout au plus, car en 1852 la petite vérole y fit de grands ravages. Beaucoup d'habitants ont la peau blanche, les cheveux blonds et les yeux bleus. Une ancienne tradition explique cette particularité de la manière suivante. Des mineurs du pays de Galles vinrent autrefois dans cette région et furent massacrés par les Indiens, qui épargnèrent les femmes pour se marier avec elles. De ces mariages naquirent des enfants ressemblant à leurs mères, et cette race blanche se serait ainsi perpétuée jusqu'à nos jours. A l'appui de cette tradition on pourrait citer un grand nombre de mots zuñis ayant de l'analogie avec des mots anglais signifiant la même chose ; néanmoins les Indiens nient cette histoire, qui ne ferait pas honneur à leur hospitalité. Les Zuñis ont conservé une profonde vénération pour Montézuma ; ils ont réservé, au milieu de leur ville, une cour spacieuse pour les danses en l'honneur de ce demi-dieu. A l'époque de ces réjouissances publiques, les danseurs prennent des costumes singuliers, représentant pour la plupart des animaux à cornes et des bêtes féroces ou fantastiques.

Les maisons des Zuñis ont le même caractère que celles des autres pueblos indiens leurs étages à gradins sont presque tous festonnés de longues guirlandes de piment rouge séchant au soleil. La ville possède une église catholique ayant trente-trois mètres de longueur sur neuf de large; elle est bâtie en adaubes, et derrière son unique autel est suspendu un tableau représentant Notre-Dame de la Guadeloupe, patronne du Mexique; quelques statues entourent le tableau; les murs latéraux sont complétement nus. Le gouverneur habite une maison à trois étages, dans laquelle se réunissent fréquemment les caciques ou chefs du gouvernement. Les caciques sont au nombre de quatre et leur office est héréditaire; le fils succède au père quand celui-ci meurt ou

devient incapable de remplir ses fonctions. Ils ont la direction générale de toutes les affaires publiques et le pouvoir de faire la guerre ou la paix; ils nomment deux chefs capitaines, qu'ils consultent dans les occasions urgentes. L'un est le général commandant la force armée, et l'autre est une espèce d'officier de police. Ce dernier fréquente le peuple, choisit les hommes les plus actifs et les plus intelligents, qu'il présente aux caciques pour les nominations de gouverneurs et d'officiers inférieurs. Si l'un de ceux-ci pratique des exactions ou exerce quelque tyrannie, le peuple se plaint aux caciques, qui jugent l'accusé et le déposent s'ils le reconnaissent coupable. Les Zuñis ont la passion d'apprivoiser des aigles qu'ils prennent très-jeunes sur les montagnes voisines; des multitudes de ces terribles oiseaux étalent au soleil leurs belles ailes sur les terrasses des maisons.

Pour aller visiter Zuñi-Vieja, on se dirige vers une gorge étroite située à trois kilomètres au sud du pueblo; puis on traverse cette gorge par un chemin en zigzag, qui conduit au pied d'un haut plateau; là se trouve une grotte sacrée où les Indiens viennent accomplir des cérémonies religieuses. Ensuite on commence à gravir des rochers presque inaccessibles, élevés à plus de trois cents mètres au-dessus de la plaine. Quelques-uns de ces rochers forment une saillie très-large que les Indiens avaient autrefois entourée d'un mur, derrière lequel, lors de l'invasion, ils se cachèrent pour jeter sur les Espagnols des projectiles de toutes sortes. Arrivé au point culminant du plateau, on découvre une surface plane où croissent de gros cèdres; par-dessus ces arbres s'élancent, à une hauteur de cent soixante-cinq mètres, deux colonnes de pierre d'une apparence bizarre, auxquelles se rattache la légende que nous allons raconter. A une époque très-reculée, les ancêtres des Zuñis vinrent de très-loin à l'ouest et bâtirent la ville que leurs descendants habitent encore. Ils y vivaient déjà depuis longtemps, lorsque pendant une nuit obscure le pays fut subitement inondé. Les flots s'élevaient avec une telle rapidité qu'une partie du peuple fut ensevelie sous les eaux; le reste se réfugia sur le plateau et construisit la ville portant actuellement le nom de Zuñi-Vieja. Afin d'apaiser le génie irrité supposé l'auteur de cette calamité, on lui sacrifia un jeune homme et une jeune fille, qui furent jetés dans les flots. Aussitôt après ce sacrifice les eaux se retirèrent, et les Indiens, avant de redescendre dans la vallée, érigèrent en l'honneur des deux victimes

ces colonnes de pierre pour perpétuer le souvenir de cette grande catastrophe.

Près de ces monuments, qui nous paraissent l'ouvrage de la nature plutôt que celui des hommes, on rencontre des fragments de murailles de trois à quatre mètres de haut sur deux d'épaisseur, couvrant une superficie de plusieurs acres. Ces murailles sont à moitié cachées sous des touffes d'immenses cactus et d'un arbuste aux fruits jaunes (*opuntia arborescens*). Parmi ces ruines, on découvre aussi des débris de poterie peinte et des pointes de flèches en obsidienne, semblables à celles que renferment les anciens pueblos abandonnés du Nouveau-Mexique; c'est tout ce qui reste de Zuñi-Vieja. A côté de la ville, dans une forêt de cèdres, on voit plusieurs lieux consacrés aux cérémonies religieuses des Indiens. Ce sont des espèces d'autels ovales en terre, de deux à trois mètres de longueur et très-bas, ayant à l'une des extrémités une flèche ornée de plumes et d'un filet. A l'autre extrémité est planté dans le sol un poteau en cèdre sculpté à jour; au milieu de l'autel gît un morceau de cèdre pareillement sculpté, couché horizontalement et environné de coquillages et d'autres flèches de petite dimension. Quelques-uns de ces autels sont d'une très-haute antiquité, et les Indiens ne permettent à personne d'y toucher.

Toute la vallée arrosée par le Rio de Zuñi est très-fertile; le fourrage y est excellent, et n'a nul besoin de l'irrigation artificielle comme le pratiquent les Indiens des autres localités; les Zuñis récoltent du maïs en telle quantité que non-seulement il suffit à leurs nécessités, mais encore ils en expédient jusqu'au fort Defiance, au delà du Rio Puerco de l'ouest.

Après avoir laissé derrière soi cet étrange pays, on traverse une crête de montagnes, et on arrive dans une plaine au milieu de laquelle est situé *le Puits de Jacob*, appelé par les naturels *Ouah-nok-aï-tin-naïe*. C'est un trou en forme d'entonnoir, ayant trois cents mètres de circonférence dans sa plus grande largeur et quarante-deux de profondeur. Au moyen d'un escalier en spirale taillé sur les bords, on descend au fond de ce trou renfermant une mare d'eau considérable, entourée de hautes broussailles. Ce puits est une des curiosités du désert; il ressemble beaucoup à ce que les Américains appellent *water-hole* (trou d'eau), formé naturellement par les pluies dans les terrains spongieux.



Paris Typ H. Plon

CHUTES DU PETIT COLORADO.

Page 155

Au nord-ouest de cette région commence le pays des Moquis. Cette nation, aussi fière, aussi indépendante qu'industrieuse, a vu sa population diminuer considérablement dans ces derniers temps par la petite vérole, et, quoiqu'il soit impossible de désigner exactement le nombre d'Indiens dont se compose une tribu, on peut assurer néanmoins que les sept villes de Moquis ne renferment aujourd'hui guère plus de six mille habitants. Autrefois cette contrée était très-peuplée jusqu'au Río Colorado à l'ouest, et à Chichilticale au sud; le voyageur qui la parcourt aujourd'hui marche rarement une journée sans rencontrer des ruines de tous les genres et des débris de poterie peinte répandus sur le sol.

Quand on a dépassé le Puits de Jacob, en allant toujours vers l'océan Pacifique, on laisse au nord-est la magnifique chaîne de la sierra Madre, et au sud celle de la sierra Mogoyon, pour entrer dans la belle et large vallée du Puerco occidental, qui se jette dans le *Colorado Chiquito* (ou petit Colorado) à cent soixante-deux kilomètres plus à l'ouest. Il y a peu de contrées au monde aussi belles que celle renfermée entre le Gila, le Colorado et leurs affluents, le Rio-Verde et le Colorado Chiquito. Ce dernier prend ses sources dans les sierras de Mogoyon et de Zuñi, et se réunit au Colorado, près du *Grand Cañon*. Du Grand Cañon, le Colorado se dirige vers l'ouest à travers une fissure ayant plus de cinq cents mètres de profondeur au-dessous de la plaine, puis il descend au sud jusqu'à sa jonction avec le Gila, lequel forme la limite méridionale de ce vaste pays. Malgré son élévation et la présence des monts *Hammook-Habi* (chaîne bleue), Cerbat, Aquarius, Aztèques, Magollon, de la Forêt-Noire et d'une multitude de cônes d'origine volcanique, l'hiver n'est jamais rigoureux dans cette latitude, et les prairies qui commencent à reparaître sont humides et arrosées par de nombreux ruisseaux.

Dans une de ces prairies inégales et accidentées coule un affluent du Puerco occidental, appelé le *Lithodendron*, dont les bords formés de marne rouge sablonneuse sont parsemés de ruines et de poteries anciennes. On voit sur ces mêmes bords une petite forêt d'arbres pétrifiés, à moitié ensevelis dans la marne et convertis en jaspe de différentes couleurs. Quelques-uns de ces arbres mesurent six mètres de circonférence sur trente-cinq de longueur. La plupart des branches sont rouges et les troncs sont bruns ou noirs comme s'ils avaient été brûlés. Au delà du Lithodendron, la plus importante et la plus riche vallée que l'on ren-

contre est celle du Colorado Chiquito, ayant de trente à quarante kilomètres de largeur et possédant les plus beaux pâturages du monde ; malheureusement elle est inhabitée ; des porcs-épics d'une variété inconnue dans le reste du globe y ont creusé leurs terriers auprès des nombreux arbres pétrifiés que cachent à peine les hautes herbes. Des antilopes et des chevreuils à queue noire sont à peu près les seuls êtres animés qui profitent des richesses et de la fécondité de cette terre inculte. La rivière est peu large ; au temps de l'expédition de Coronado, les Espagnols l'appelaient *Rio del Lino* à cause de la quantité de lin qui croît sur ses rives ; elle coule vers l'ouest-nord-ouest, entre deux bancs d'alluvion ombragés de bouquets de cotonniers. Auprès du Colorado Chiquito s'ouvre le *Cañon du Diable*, lequel est très-étroit, profond, d'un aspect effrayant, d'un accès presque impossible et sert d'entrée à deux autres vallées resserrées entre des collines épaissement boisées qui s'étendent jusqu'aux montagnes de San-Francisco.

A l'ouest du Colorado Chiquito, on traverse une grande prairie arrosée par le Rio-Verde, au milieu de laquelle s'élèvent des cônes en grès, semblables à des îlots surgissant d'une mer de verdure. Le Rio-Verde prend naissance au pied des montagues de San-Francisco, parcourt plusieurs plaines qu'il fertilise, s'accroît des eaux du Rio Salinas et tombe dans le Gila, près du village des Coco Maricopas. On effleure ensuite, pendant quelque temps, le côté méridional du pic de San-Francisco, en marchant sur des espèces de vagues volcaniques durcies et parsemées de mamelons d'une grande régularité ; l'un de ces mamelons a eu sa crête brisée par un torrent de lave qui s'en échappa jadis, et dont les plis tortueux sont encore très-visibles.

Le volcan de San-Francisco est très-large à sa base ; le sommet est formé par la réunion de plusieurs cratères élevés à quatre mille trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer et recouverts de neiges éternelles. Sa position géographique est entre le 111e et le 112e degré de longitude ouest et le 35e et le 36e degré de latitude nord. Les flancs de ce groupe volcanique sont tapissés de forêts de pins (*pinus brochyptera*) de vingt à trente-cinq mètres de hauteur, de cèdres, de chênes nains et de broussailles (*corvania sansburyania*) appelées *alusima* par les Mexicains. Les rochers sont percés de nombreuses grottes naturelles habitées

par les Cosninos. Ces grottes sont enduites naturellement d'une substance vitreuse d'un brun noir comme le fer; elles ont été pour la plupart blanchies artificiellement et divisées par des murs de séparation. Plus loin, on retrouve des tours d'observation et des hiéroglyphes gravés sur des rochers. Dans toute cette région de volcans éteints, l'aiguille de la boussole affole et varie à chaque instant; quelquefois même sa direction est complétement le contraire de ce qu'elle devrait être. Aussi, pour ne pas s'égarer, faut-il faire plus attention au soleil et aux étoiles qu'à la boussole.

Lorsqu'on a quitté les montagnes de San-Francisco, on découvre au sud les monts William et au nord le mont Picacho, qu'on laisse derrière soi; puis on arrive à la *Forêt-Noire*, qui est au pied de la chaîne des Aztèques. Ce pays, fréquemment visité par les Apaches en hiver, recèle une immense quantité d'agaves mexicaines, que les Indiens font rôtir pour les manger, et que les Mexicains distillent pour en faire une eau-de-vie très-forte. Dans toute l'Amérique, il n'y a peut-être pas un endroit aussi favorable pour un peuple d'agriculteurs et de pasteurs que cette portion des grands déserts comprise entre la Forêt-Noire, le Rio-Verde, le Rio Salinas et le Gila. Les prairies sont en général humides et n'auraient nul besoin d'un arrosement artificiel; les forêts possèdent des pins, des sapins, des cèdres et des chênes énormes; les montagnes renferment des richesses minérales considérables. Des traditions rapportent que l'or et l'argent s'y trouvent en abondance, et plusieurs affluents du Gila roulent des paillettes d'or. Mais il se passera bien des années encore avant que les ressources de cette contrée soient sérieusement exploitées par les blancs; car, outre les difficultés qui résultent de la situation géographique du pays, les Indiens, jaloux de leur indépendance, mettront le plus d'obstacles qu'ils pourront à l'établissement dans leur domaine des pionniers et des chercheurs de fortune.

La chaîne des Aztèques se franchit, en face du mont de l'Espérance, sur une crête granitique basse, qui semble lier la partie sud à celle du nord de la chaîne, par le 113[e] degré de longitude ouest et le 35[e] de latitude nord. De cette hauteur s'échappent deux cours d'eau : l'un coule vers l'est et prend le nom de *Rio Pueblo;* l'autre se dirige vers l'ouest et devient tributaire du William. De là, jusqu'aux monts Aquarius, le terrain est très-accidenté et descend rapidement vers l'océan Pacifique à

raison de quinze mètres par kilomètre. Les ruisseaux se dirigent tous vers le sud, et les plaines sont recouvertes d'un riche tapis de verdure qui rappelle la belle et verte Érin. Les torrents de lave refroidis sont encore assez communs, mais ils sont coupés par de larges fissures ou des cañons, et les vallées sont ombragées de nombreux bouquets de saules et de cotonniers, surtout auprès des rivières. Les Yampaïs habitent ces régions, et les feux de leurs campements s'aperçoivent journellement. Quand ces Indiens veulent parlementer, ils élèvent en l'air un tison en signe d'amitié; c'est sans doute cette coutume qui aura fait donner par les premiers Espagnols au Colorado le nom de *Rio del Tizon.*

Entre les monts Cerbats et les monts Aquarius, qui viennent après la chaîne des Aztèques, on passe par la magnifique vallée de *William's river* (*rivière de William*). Parmi les nombreuses curiosités de cette vallée nous devons citer les *cereus giganteus* (cactus, sans doute, le plus colossal de cette famille); leurs cimes atteignent ordinairement la hauteur de dix à quinze mètres; des yuccas, d'une grandeur à peu près pareille, croissent auprès de cet énorme végétal. La Flore de ces solitudes est d'une grande beauté et fort étrange; elle renferme des plantes et des broussailles qu'on ne rencontre pas ailleurs. La forme du *cereus giganteus* est celle d'une colonne cannelée et vertébrée, ayant plusieurs bras qui s'élèvent parallèlement avec le tronc. Nous citerons parmi les mammifères le mouton des montagnes, dont les cornes sont prodigieuses et la laine extraordinairement fine et soyeuse. On raconte que lorsque ce quadrupède est poursuivi par les chasseurs, il se laisse tomber du haut d'un précipice sur ses cornes et se relève sans s'être fait aucun mal. C'est probablement avec la laine de ce mouton que les Totonteacs tissaient les belles étoffes dont les Indiens du Gila parlèrent au P. Marcos de Niça.

Des roches métamorphiques, volcaniques ou de grès rouge, ayant les apparences les plus bizarres, sont empilées des deux côtés du William jusqu'au *Rio Santa-Maria*, où la vallée change sa direction du nord au sud, fait un coude et va de l'est à l'ouest. On laisse derrière soi le Rio Santa-Maria, qu'on n'a fait qu'entrevoir, et l'on continue de suivre le cours de la rivière jusqu'à son embouchure dans le Colorado, située au 114e degré de longitude ouest et 34e 15' de latitude nord. Suivant





Paris Typ H Plon

VALLÉE DU WILLIAM.

Page 159

une tradition ancienne, les constructeurs des *pueblos* vinrent du nord-ouest jusque sur les bords du William; là, ils se divisèrent en deux troupes: l'une alla par le San-Juan et le cañon de Chelly vers le centre du Nouveau-Mexique, et l'autre passa le Rio-Verde et s'établit auprès du Rio Gila, d'où elle partit pour s'étendre jusqu'au Mexique.

Dans cette partie de son cours, le William se fraye un passage à travers les montagnes par une brèche qu'il a ouverte dans un triple lit de diorite, de granit et de quartz blanc, contenant une galène argentifère. Cette gorge est fréquentée par les Indiens du Colorado; souvent on y heurte quelques traces de leurs campements; tantôt ce sont les débris de filets tressés avec l'écorce du saule; tantôt ce sont des huttes lilliputiennes construites avec des branches d'arbres et recouvertes de feuillage. Il est à remarquer que, dans ces parages, les Indiens n'allument leur feu qu'avec de petites branches d'un pouce d'épaisseur, et lors même que le bois est très-abondant, ils montrent beaucoup de parcimonie dans son usage. A l'époque des grandes chaleurs, ces sauvages font parfois leur lit dans le sable réchauffé par les rayons du soleil; mais par les temps de pluie ou de froid ils dorment dans de petites cabanes remplies de feuilles ou d'herbes sèches.

Des rochers entassés les uns sur les autres représentent les marches d'un immense *téocali* mexicain; leurs sommets découpés par les orages ont l'air d'une dentelure gothique du treizième siècle; les crevasses et les fissures de ces escaliers cyclopéens sont bouchées par des plantes épineuses et des cactus extraordinaires. Un de ces rochers perpendiculaires est creusé naturellement à sa base et forme une grande grotte, au commencement de laquelle se trouve un beau bassin rempli d'eau claire et courante. Au-dessus de la fontaine, la grotte est tapissée d'hiéroglyphes rouges, blancs et bleus dans le genre de ceux de la *Vallée Rocheuse* (Rocky Dell) dont nous avons déjà parlé. Une espèce de serpent ou d'arc-en-ciel enveloppe les hiéroglyphes et semble être la divinité de ces lieux. L'aspect singulier de cet endroit explique pourquoi les Indiens l'ont choisi comme un lieu sacré pour y célébrer leurs cérémonies religieuses: les saules, les mesquites, les lianes, les arbustes et les plantes de tous les genres en font une sorte de galerie sauvage, un séjour rempli d'ombres et de mystères, dont l'imagination de ces fantastiques enfants du désert devait être facilement frappée.

En sortant de la gorge on entre dans la grande vallée du Rio Colorado, qui, venant du nord-ouest, s'enfonce dans une large brèche pratiquée au milieu d'une masse de montagnes noires. Le Colorado, à l'embouchure du William, peut avoir deux cent cinquante mètres de largeur avec un courant de quatre kilomètres environ par heure. Il arrose un sol d'alluvion contenant moins de sable et plus de bonne terre que celui des rives du Rio-Grande. En remontant le Colorado, on passe par le vallon des Chemehuevis ayant tout au plus sept à huit kilomètres de largeur sur dix ou douze de longueur. Le côté oriental est garni de nombreux villages, et des champs cultivés s'étendent sur le côté opposé. Les Chemehuevis appartiennent à la nation des Pah-Utahs, appelés *Payuches* par les Espagnols; ils sont en général petits, trapus et musculeux; leur figure est ordinairement peinte en noir, et ils ne portent qu'un tablier pour cacher leur nudité. Ils cultivent le blé, le maïs, les haricots, les pois et d'autres légumes de ce genre.

Après la vallée des Chemehuevis vient celle des Mojaves (ou Mohaves), remarquable par sa fertilité. Ces Indiens sont peut-être les seuls sauvages du continent américain qui, n'ayant à peu près jamais eu de rapports avec les blancs, sont restés à l'état de nature le plus primitif. Ils sont intelligents et agréables. Les hommes ont une taille droite et bien proportionnée, des traits réguliers comme ceux des Européens, des yeux larges, ombragés de longs cils et entourés de cercles bleus tatoués; leur unique vêtement est un tablier étroit et court en coton ou en peau. Le costume des femmes consiste en une jupe faite avec des lanières de l'écorce du cotonnier, et qui descend de la ceinture jusqu'aux genoux; quelques-unes se couvrent aussi de manteaux de fourrures. Les jeunes filles portent au cou des colliers de perles; quand elles se marient, elles se tatouent le menton de lignes bleues verticales et quittent le collier de perles pour en prendre un autre formé de fils tordus, au bout duquel pend une coquille d'un certain travail. L'usage de ces coquilles est très-ancien, les femmes les estiment beaucoup. Les Indiens les plus coquets se peignent la figure en noir, et les guerriers y ajoutent une raie rouge au menton, au nez et au front. Leur bras gauche est orné de bracelets en cuir, tressés avec des boutons blancs, et ils attachent dans leurs cheveux des plumes d'aigle peintes. Les chefs sus-

pendent à leur nez des turquoises et des ornements en os. Tous les Mojaves, Cuchans et Maricopas ont la cloison du nez perforée, mais les pendants ne sont portés que par les hommes de distinction. Hommes et femmes passent les trois quarts de la journée sur le toit des maisons à causer et à jouir du *dolce far niente*.

Le Colorado, en face du principal village des Mojaves, a près de cinq cents mètres de largeur ; mais il est peu profond. On le quitte entièrement au delà de ce village, et l'on se dirige ensuite vers le nord-ouest jusqu'au *lac de Soda* et la *route des mormons*. Cette partie du chemin est légèrement ondulée, remplie de graviers, parsemée de gigantesques yuccas et très-monotone. De distance en distance on voit des rochers noircis par des feux souterrains et recouverts d'hiéroglyphes. Au nord on aperçoit une ligne de pics volcaniques, par-dessus lesquels se distingue à peine la cime neigeuse d'une haute montagne. La transparence de l'atmosphère est telle dans ces climats que l'on découvre des montagnes à des distances incalculables.

Avant d'arriver au lit desséché d'un lac recouvert d'efflorescences de sel ou de sulfate de soude (le lac de Soda), on trouve un désert de sable blanc dont la surface est compacte et dure. A deux cent cinquante kilomètres plus loin, on rejoint la rivière des Mojaves, joli petit ruisseau qui se cache parfois sous son lit de sable et de gravier et reparaît de nouveau. C'est auprès de cette rivière, par le 117ᵉ degré de longitude ouest et le 33ᵉ degré de latitude nord, qu'aboutit la route tracée par les Mormons depuis le grand lac Salé ou Timpanogos, dans l'Utah, jusqu'au golfe californien. Cette route côtoie la rivière des Mojaves pendant plusieurs journées de marche, puis elle s'enfonce directement dans l'ouest, en s'élevant rapidement jusqu'à la sierra de San-Bernardino qui longe l'Océan. On traverse cette chaîne près du mont Gabriel, situé dans la partie méridionale de la sierra, puis l'on descend dans la plaine opposée par une pente de cent cinquante à deux cents mètres par kilomètre. Des mormons ont établi une belle scierie au pied de ces montagnes ; ils font des planches avec les chênes, les pins et les sycomores qui croissent dans les ravins et avec les beaux sapins du San-Bernardino. De la base du mont Gabriel jusqu'à la mer on ne voit qu'une plaine inclinée, arrosée par des ruisseaux sur les bords desquels s'échelonnent près de cinq cents fermes exploitées par des Mexicains et des Américains de la

Californie. Au milieu est bâtie la ville mexico-américaine de *Los Angeles*, ville peu intéressante, ayant une population de quatre à cinq mille âmes. De *Los Angeles*, pour aller à San Pedro (le premier port de cette contrée), on n'a plus qu'à suivre le cours du San-Gabriel, qui conduit par une pente douce, sous un ciel délicieux, au milieu d'une verdure éternelle, jusqu'aux grèves de l'océan Pacifique.

CHAPITRE V

Déserts de l'Ouest. — Premières expéditions en Californie, — Le P. Salva Tierra. — Baie de San-Francisco. — Haute Californie. — Coucher du soleil sur l'océan Pacifique. — Vallées du San-Joaquin et du Sacramento. — Arbres gigantesques. — La sierra Nevada. — Singuliers caractères du Grand-Bassin. — Lac de la Pyramide. — Chaîne des Cascades. — Orégon. — Le Colombia. — Mont des Cercueils. — Chutes du Colombia. — Sources du Clark-Fork. — Lewis-Fork. — Montagnes Bleues. — Chutes poissonneuses. — Vallée de la rivière à l'Ours. — Grand lac Salé. — Aspect désolé de la nature. — Histoire des Mormons et de leurs colonies. — Routes du fort Laramée. — Chaîne de la Rivière-aux-Vents. — Panorama des montagnes Rocheuses. — La *Terre des ombres* des Indiens.

Pour compléter la description des déserts méridionaux de l'Amérique du Nord, il nous reste à donner quelques détails sur la découverte et la topographie de la Californie, qui se trouve à l'ouest des régions dont nous avons parlé dans les chapitres précédents.

En 1523, l'empereur Charles-Quint, dans une lettre datée de Valladolid, ordonna à Fernand Cortez de chercher sur les côtes orientales et occidentales de la Nouvelle-Espagne un passage pour aller dans les grandes Indes. Cortez, dans sa réponse à l'empereur, parle avec beaucoup d'enthousiasme de la possibilité de découvrir un tel passage ; il paraît même qu'il fit plusieurs tentatives dans l'espérance d'arriver à cette découverte. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en 1534 Cortez équipa deux navires : l'un fut mis sous le commandement de Hernando Grixalva, et l'autre sous celui de Diego Becerra de Mendoza. Ces deux capitaines reçurent l'ordre de continuer les explorations déjà faites sur les côtes du golfe californien, et de faire tout leur possible pour savoir ce qu'était devenu un vaisseau de l'État parti précédemment, et dont on n'avait plus entendu parler.

La première nuit de leur départ de Tehuantepec sur l'océan Pacifique les deux navires se séparèrent pour ne plus se rencontrer. Grixalva.

après avoir vu sur les côtes de la Californie une île déserte, qu'il appela Saint-Thomas, revint à la Nouvelle-Espagne. Becerra de Mendoza, d'un caractère hautain et colérique, fut assassiné par son équipage à l'instigation du pilote Fortuno Ximenès. Celui-ci, après le meurtre du capitaine, prit le commandement de l'expédition et continua le voyage en se dirigeant vers le Nord. Il arriva dans la péninsule de la vieille Californie et donna le nom de Santa-Cruz à l'endroit où il jeta l'ancre, et qui est probablement la baie de la Paz, située sur la côte occidentale du golfe californien. Mais il ne jouit pas longtemps du succès de son entreprise, car les naturels du pays l'assassinèrent avec vingt autres Espagnols. Quelques manuscrits mexicains affirment que la Californie fut découverte en 1526; mais ils ne fournissent aucune preuve à l'appui de cette assertion.

En 1535 Fernand Cortez lui-même visita les deux côtes du golfe Californien, qui s'appela *mer de Cortez*, puis *mer Rouge* et enfin *mer Vermeille*, nom que le golfe porte encore aujourd'hui, et qui lui vient sans doute d'une certaine ressemblance avec la mer Rouge de l'Arabie et de l'Égypte, ou bien à cause de la couleur rougeâtre que lui donne le Rio Colorado vers sa partie septentrionale. Francisco d'Ulloa, pendant les deux années suivantes, continua les voyages d'exploration jusqu'à l'embouchure du Rio Colorado, mais ne pénétra point jusqu'à la haute ou Nouvelle-Californie : cet honneur était réservé au Portugais Juan Rodriguez Cabrillo, un des pilotes de Fernand Cortez.

Le 27 juin 1542, d'après les instructions et les ordres d'Antonio de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Cabrillo partit de Natividad (Mexique) pour explorer les côtes du Nord. Il découvrit le large cap situé entre le 40ᵉ et le 41ᵉ degré de latitude nord et qu'il appela *cap Mendoza* en l'honneur du vice-roi; il poussa ensuite une reconnaissance jusqu'au 44ᵉ degré de latitude nord; mais, épuisé par les maladies et les fatigues, il revint à Natividad, selon Venegas; d'autres écrivains le font mourir au port *Possession*, de l'île Saint-Bernard, dans le petit archipel de Barbara.

En 1577, sir Francis Drake, qui n'était alors que simple capitaine, mais un navigateur déjà très-distingué, prépara, avec le secours de quelques amis, une expédition de boucaniers contre les Espagnols, ce qui l'engagea à faire le tour du monde. On sait que les grandes richesses

des Philippines se transportaient annuellement sur un galion qui partait de Manille et s'arrêtait à Acapulco avant de se rendre en Europe. La prise de ce galion était alors le but de ces expéditions particulières organisées généralement avec la licence du gouvernement. Drake partit donc en vue de faire cette importante capture ; il traversa le détroit de Magellan et arriva sur les côtes de la Californie en 1579, après avoir pillé tous les navires qu'il rencontrait sur sa route et saccagé tous les nouveaux établissements espagnols situés près du rivage. Croyant être le premier qui eût découvert cette terre, il l'appela *Nouvelle-Albion*. Il jeta l'ancre dans une baie, que quelques auteurs pensent être celle de San-Francisco; mais, d'après des renseignements plus exacts, on doit croire que c'est celle connue aujourd'hui sous le nom de *Jack's Harbour*, qui est un peu plus au nord.

Les habitants du pays découvert par Drake vivaient dans des huttes qui les protégeaient contre l'intempérie des saisons. Les hommes allaient entièrement nus, et les femmes avaient, en guise de jupon, des petits tabliers dans le genre de ceux des Mojaves actuels. Les sauvages apportèrent au capitaine des plumes, des espèces de coiffures en filet et du tabac. La nouvelle de son arrivée se répandit bientôt dans les environs, et les naturels lui annoncèrent que le roi d'une grande nation voisine viendrait le voir si on pouvait l'assurer qu'il ne lui serait fait aucun mal. Drake fit comprendre comme il put que le roi serait le bienvenu. Les boucaniers virent aussitôt s'approcher d'eux une nombreuse compagnie à la tête de laquelle marchait un homme d'une belle apparence, portant un bâton en forme de sceptre, d'où pendaient deux couronnes de plumes et trois chaînes en or. Le roi venait ensuite, entouré d'une foule d'hommes à la taille imposante, habillés avec des peaux d'animaux; une multitude de sauvages terminait le cortége. Ils étaient peints de diverses couleurs et chargés de présents de toutes sortes. Le porteur du sceptre lui fit un long discours, qui fut suivi de danses générales et de chants bizarres. Ensuite le roi s'approcha du capitaine anglais, lui mit sur la tête une des deux couronnes, et lui fit don de son royaume, que Drake accepta avec plaisir au nom de sa souveraine.

Nous n'oserions pas garantir la véracité de cette partie de la relation de Drake, qu'il a pu inventer pour assurer, en cas de besoin, ce nouveau territoire à la couronne d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, les

Anglais s'avancèrent dans l'intérieur du pays, et ils y virent des lapins qui couraient en troupes par milliers. A leur retour, les excursionistes affirmèrent que la contrée qu'ils venaient de visiter devait contenir de l'or en abondance, parce que, disaient-ils, on en trouvait en quantité dans plusieurs endroits. Dans ce cas, il peut paraître extraordinaire que les naturels n'aient eu sur eux aucun ornement de ce précieux métal. Ce fait, ainsi que la nudité des naturels, prouverait que ces sauvages étaient dans un état complet de barbarie, et qu'ils ignoraient les plus simples éléments de la métallurgie. Il est également étonnant que la reine, qui récompensa Drake en le nommant chevalier et en lui disant que ses actions le rendraient plus honorable que son titre, n'ait pris aucune mesure pour s'emparer du pays que son amiral était censé avoir découvert.

Plus tard, Cavendish et Rogers visitèrent ces parages; la description que ces navigateurs ont faite des habitants se rapporte exactement avec celle des tribus actuelles que l'on rencontre encore dans ces vastes solitudes.

En 1599, Gaspar de Zuniga, comte de Monterey et vice-roi du Mexique, organisa une autre expédition d'après les ordres qu'il en avait reçus de Philippe II, roi d'Espagne, afin de découvrir de nouvelles terres et de faire des établissements sur les côtes de la Californie. Le général Viscaino, qui la commandait, partit d'Acapulco en 1603 et arriva jusqu'au 42e degré de latitude nord. En route il s'arrêta dans deux magnifiques ports, auxquels il donna les noms de San-Diego et de Monterey en l'honneur du vice-roi. Bientôt après le retour de Zuniga, la renommée vint exciter l'ambition du gouvernement et des particuliers, car l'intérieur de la Californie passait déjà pour être très-riche en mines d'or et d'argent, tandis que les côtes et les golfes possédaient, disait-on, des perles d'une grande beauté et d'une valeur considérable. Aussi les expéditions officielles et privées se renouvelèrent fréquemment de 1615 à 1668, mais sans amener aucune découverte importante. Enfin, en 1677, des ordres émanés de la cour de Madrid arrivèrent à don Francisco Payo Enriquez de Rivera, archevêque de Mexico et vice-roi de la Nouvelle-Espagne, à l'effet de conquérir toute la Californie et d'en prendre possession. Le commandement de cette entreprise échut à l'amiral don Isidoro Otondo y Antillon. Le gouvernement spirituel de cette province fut confié aux

pères de la compagnie de Jésus, et le P. Eusebio François Kühn reçut le titre de supérieur provincial. Otondo et les jésuites mirent à la voile à Chacala en mai 1683. Pendant deux ans l'expédition réussit parfaitement, moralement et matériellement parlant, et les jésuites parvinrent à convertir au christianisme plusieurs tribus. Néanmoins, la difficulté de subvenir aux énormes dépenses nécessaires à l'entretien des conquérants et des colonisateurs empêcha ces établissements de prendre un caractère sérieux de prospérité et de durée. L'Espagne, alors fatiguée des sacrifices continuels que lui causaient toutes ces tentatives de colonisation, confia aux jésuites le soin d'achever la conquête de la province dont ils étaient les gouverneurs civils autant que spirituels; mais ceux-ci refusèrent; cependant, ne voulant pas abandonner les Indiens aux ténèbres de l'idolâtrie, le P. Kino et le P. Salva Tierra se dévouèrent à leur salut, et furent les premiers apôtres de la Californie.

Disons en passant quelques mots sur les difficultés que rencontraient les missionnaires dans l'œuvre admirable de la civilisation des indigènes des provinces nouvellement découvertes. Le P. Salva Tierra, voulant se dévouer aux missions de la Californie, demanda à plusieurs reprises la permission de s'y rendre; mais les trois provinciaux auxquels il s'adressa successivement la lui refusèrent. L'audience de Guadalaxara et le vice-roi s'y opposèrent aussi, le trésor étant épuisé et l'affaire d'Otondo encore récente. Enfin, la cour de Madrid même s'y opposa, malgré les représentations que le P. Salva Tierra fit à Sa Majesté par l'entremise de son conseil des Indes. Mais le zélé missionnaire ne se rebuta point; il demanda une seconde fois au père général de son ordre la permission d'entreprendre cette mission, et, après de longues oppositions, ses supérieurs y consentirent. D'un autre côté, l'audience de Guadalaxara vit alors les choses sous un jour différent et entra dans ses vues avec tant d'ardeur que le solliciteur, don Joseph de Miranda Villizan, devint son ami le plus dévoué et le seconda de tout son pouvoir. Celui-ci présenta, le 16 juillet 1696, une requête à l'audience pour l'engager à favoriser la mission du P. Salva Tierra, et, en conséquence, on écrivit au vice-roi pour la lui recommander.

Le père jésuite se rendit au commencement de l'année 1697 à Mexico, avec un plein pouvoir de ses supérieurs afin de faire les collectes nécessaires pour son entreprise. Il y trouva le P. Ugarte, qui se

chargea d'être son agent à Mexico pour lever toutes les difficultés qui surgiraient contre l'expédition de la Californie. Quelque temps après, don Alonzo Davalos, comte de Mira Vallez, et don Matteo Fernandez de la Cruz, marquis de Buena Vista, lui promirent deux mille écus d'Allemagne, lesquels, joints aux libéralités des autres bienfaiteurs, montèrent à quinze mille écus. Don Pedro de la Sierpe, trésorier d'Acapulco, offrit de prêter une galiote pour transporter le P. Salva Tierra et sa suite, et leur fit présent d'une barque. Mais comme on ne pouvait compter sur la réussite de l'œuvre, faute de fonds suffisants pour produire un revenu annuel, la congrégation de Notre-Dame des Douleurs, de Mexico, donna huit mille écus pour fonder une mission, auxquels elle en ajouta dans la suite deux mille de plus, ayant calculé qu'il fallait au moins cinq cents écus de revenu pour subsister, vu l'éloignement du pays et le peu de ressources qu'on y trouvait.

En outre, don Juan Cavallero y Ozio, prêtre de la ville de Queretaro et commissaire de l'inquisition, homme extrêmement riche et généreux, fournit deux mille écus pour fonder deux autres missions, et promit au P. Salva Tierra de faire honneur à toutes les lettres de change qu'il tirerait sur lui. Ces heureux commencements encouragèrent les jésuites à demander au vice-roi, comte de Montézuma, gentilhomme de la Nouvelle-Espagne, la permission dont ils avaient besoin pour leur entreprise. Le P. provincial Jean de Palacios lui présenta un mémoire très-judicieux à ce sujet : d'abord il rencontra de grandes difficultés dans le conseil; mais, après différentes représentations, voyant qu'on ne demandait rien au roi, à qui l'expédition de l'amiral Otondo avait coûté deux cent vingt-cinq mille quatre cents piastres, on la lui accorda le 5 février 1697. Par l'ordre qu'on expédiait au P. Jean-Marie de Salva Tierra on lui permettait, de même qu'au P. Kino, et on l'autorisait à se transporter dans la Californie à deux conditions : l'une, de ne rien dégrader de ce qui appartenait à la couronne, et de ne rien prendre au trésor royal sans un ordre exprès du roi; et la seconde, de prendre possession du pays au nom de Sa Majesté. On leur donnait pouvoir de lever des soldats, en en donnant avis au vice-roi. Enfin on promettait aux pères de nommer telles personnes qu'ils jugeraient à propos pour administrer la justice dans le pays nouvellement conquis.

Le P. Salva Tierra, ayant ainsi obtenu ce qu'il demandait, se hâta de

quitter Mexico, et après avoir laissé au P. Ugarte le soin de lever les collectes et les contributions et de les lui faire parvenir à Hiaqui par la voie d'Acapulco, il s'embarqua le 10 octobre 1697 avec quelques soldats et trois Indiens. Après trois jours de navigation, ils entrèrent dans la baie de la Conception et débarquèrent dans celle de Saint-Denis, comme offrant un meilleur mouillage. Cinquante Indiens catholiques vinrent aider le P. Salva Tierra et ses compagnons à leur installation, et le zélé missionnaire, après avoir vaqué aux soins les plus pressants de l'établissement, se mit à étudier avec ardeur la langue des sauvages et se dévoua entièrement à leur bien-être religieux, moral et matériel. Le P. Kino l'aida puissamment dans cette œuvre civilisatrice, et, malgré la jalousie des prêtres indiens, qui voyaient leur influence s'évanouir, malgré la révolte de quelques populations qui voulurent ruiner le nouvel établissement et tuer les missionnaires, malgré la famine qui faillit faire périr les missionnaires, le zèle de ces apôtres fut couronné d'un plein succès et leur mission devint florissante. Plusieurs autres jésuites se joignirent à eux, et de grandes donations leur ayant été faites, ils poussèrent très-loin les lumières de l'Évangile et de la civilisation dans cette contrée. Le vice-roi du Mexique leur envoya des soldats pour les protéger, et le catholicisme fut bientôt répandu dans toute la péninsule.

Charles III ayant lancé en 1767 le décret par lequel les jésuites furent chassés des territoires espagnols, on leur arracha le gouvernement temporel et spirituel de la Californie, qu'ils avaient exercé jusqu'à cette époque avec autant de dévouement que d'intelligence. Des franciscains et des dominicains leur succédèrent et demeurent encore dans la basse ou Vieille-Californie. La première mission érigée dans la haute ou Nouvelle-Californie le fut à San-Diego par le P. Junipero Serra, de l'ordre de Saint-François. Une vieille chronique attribue à ce religieux la découverte de la baie de San-Francisco qui, de nos jours, devait devenir si célèbre. En voulant retourner à Monterey, le P. Junipero prit la chaîne des montagnes qui bordent les côtes septentrionales de San-Diego, où il venait de fonder une mission. Il passa à Monterey sans la voir et arriva à la baie de San-Francisco, à laquelle il donna le nom du fondateur de son ordre. Selon la chronique, voici comment ce nom fut donné à ce port. En revenant de la basse Californie, le P. Junipero reçut de l'inspecteur général des instructions concernant les

noms de saints que l'on devait donner comme patrons aux nouvelles missions. Le nom de saint François manquait dans ces listes. « Comment, s'écria le bon missionnaire, surpris de cette omission, notre cher fondateur saint François n'aurait point de mission qui lui serait dédiée! » A cela l'inspecteur répondit : « Si saint François veut une mission, laissez-le vous trouver un bon port, et alors vous l'appellerez comme lui. » Le premier port découvert après cet entretien fut la magnifique baie de San-Francisco, et le religieux en la voyant s'écria avec transport : « Voilà donc le port que désirait l'inspecteur et vers lequel saint François nous a conduits ! que son nom soit béni ! »

Une tradition indienne assure que cette baie était d'abord un lac d'eau douce qui fut réuni à la mer par un tremblement de terre. Dès sa découverte, San-Francisco eut la réputation d'être un des meilleurs ports du monde ; il est également renommé pour la beauté pittoresque et la fertilité des pays environnants, pour la douceur et la beauté de son climat. Sa position géographique en face de l'Asie et à l'embouchure de deux grands fleuves qui traversent un pays riche en céréales, en troupeaux et en bois de construction les plus gigantesques du globe, en augmente considérablement l'importance et lui promet un avenir brillant, déjà réalisé en partie par l'émigration des chercheurs d'or, des marchands et des colons. La baie de San-Francisco est séparée de la mer par une chaîne de montagnes basses, offrant vers le centre une échancrure de un ou deux kilomètres de largeur qui forme l'unique communication de la baie avec la mer; la longueur totale de cette baie est de quatre-vingt-treize kilomètres et sa circonférence de trois cent soixante-dix au moins. Des îles et des rochers, dont quelques-uns sont très-élevés, sortent gracieusement de l'eau et ajoutent à la magnificence de ce tableau grandiose.

La haute Californie s'étend, du sud au nord, depuis le 32e degré jusqu'au 42e de latitude nord. Sa largeur, depuis la sierra Nevada jusqu'à l'océan Pacifique, est de deux cents kilomètres dans sa partie méridionale, et de deux cent soixante-dix dans sa partie septentrionale, donnant une superficie de cent quarante-cinq mille kilomètres carrés. De nombreuses petites vallées, agréables et fertiles, remontent des bords de la mer à l'intérieur de la province, et possèdent chacune une mission. Les montagnes de la côte qui les séparent les unes des autres ont une hau-

teur moyenne de sept cents mètres. Quand on songe que cette contrée a dix degrés d'étendue, on doit naturellement s'attendre à des différences notables de climats; néanmoins, il n'y a en réalité ni hiver ni été, et les mois qui correspondent aux saisons sont pluvieux ou secs, mais jamais très-froids ou très-chauds. Les pluies commencent vers la fin de novembre et finissent vers le commencement de mai; entre ces deux époques sont les jours les plus doux et les plus beaux de l'année. La sécheresse de l'été est en général modérée par des brouillards et des rosées abondantes qui fertilisent la terre; aussi voit-on des districts immenses entièrement recouverts d'avoine inculte dont se nourrissent d'innombrables animaux sauvages ou apprivoisés.

Les deux plus belles vallées de la Californie sont celles de San-Joaquin et du Sacramento. Ces deux vallées, longues et larges, n'en font qu'une en réalité; elles sont bornées à l'est par la sierra Nevada, et à l'ouest par les montagnes qui longent l'Océan. Du haut de ces montagnes on jouit, le soir, du plus beau spectacle que la création puisse offrir aux yeux de l'homme. A l'occident, le soleil se couche sur l'Océan endormi, rougissant l'immensité et répandant un crépuscule d'incendie sur l'onde mobile. Aucune vapeur ne couvre la surface des flots; des nuages éclatants illuminent de rayons jaunes et veloutés les sables de la grève. A l'orient, les cimes neigeuses de la sierra Nevada se colorent insensiblement de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. De grandes lignes noires indiquent le cours des torrents qui se jettent dans les deux grands fleuves. Les vents de la mer frémissent doucement ou soufflent avec furie dans les forêts de chênes et de pins gigantesques; ces beaux enfants de la terre supportent bravement le choc terrible des autans sans se rompre; leurs branches ployées par l'aquilon se redressent en gémissant. Des voix mélancoliques soupirent dans le ciel et dans les bois; elles ressemblent aux plaintes languissantes d'une jeune fille mourante, et qu'un grand amour de la vie ressaisit pendant les moments qui précèdent son agonie. Dans les plaines on voit les feux rougeâtres des campements indiens et l'on entend les chants monotones des sauvages; ces chants répétés par les échos résonnent comme les sifflements d'un orage sur la cime des montagnes et se perdent dans l'espace. Quelques oiseaux tardifs sortent de l'herbe humide et voltigent dans les ténèbres en poussant un cri plaintif. Les ombres, la nuit, la rosée et la tiédeur embaumée de l'atmosphère

enivrent les sens. Toute cette poésie éthérée d'une harmonie sublime ravit, transporte l'esprit dans des régions inconnues, lumineuses, où l'être tout entier plane au sein d'une sphère de délices, de joies et de saintes extases. Chaque note de cette mélodie de la nature impressionne vivement et vibre magnifiquement dans l'âme comme les sublimes sonates de Beethoven ou les larmes touchantes de Bellini. Au milieu de ces concerts divins capricieusement modulés dans les solitudes, l'homme reconnaît la majesté, la puissance et la grandeur de Dieu, et l'âme attendrie, émerveillée, s'élève jusqu'à l'Éternel par la contemplation de ses œuvres les plus admirables.

Peu de pays sont doués d'un ciel aussi beau, d'un air aussi pur, d'un climat aussi doux que la haute Californie. C'est l'Italie du nouveau monde : les pommiers, les poiriers, les pruniers, les figuiers, les orangers, les pêchers, les grenadiers, poussent à côté des palmiers, des bananiers, de l'olivier, du cacao et de la canne à sucre. L'huile d'olive de la Californie ressemble à celle de l'Andalousie, et le vin pourrait être comparé à celui des Canaries; mais depuis l'abandon des anciennes missions, il reste peu de ces arbres fruitiers jadis plantés sur toute la surface du sol par les jésuites. Pourtant, à Saint-Bonaventure et à la mission de San-Luiz Obisbo (35e degré de lat. N.), on voit encore des oliviers dont les fruits surpassent en grosseur et en qualité tous ceux du bassin de la Méditerranée. Les productions du sud diffèrent de celles du centre et du nord. Les raisins, les olives, le maïs, le blé, le tabac, la pomme de terre, le coton et les légumes, d'une grosseur ordinaire aux États-Unis, deviennent en Californie d'un volume phénoménal.

Le San-Joaquin et le Sacramento prennent leurs sources aux deux extrémités de cette longue vallée dont nous avons déjà parlé. Après avoir reçu plusieurs affluents, dont quelques-uns sont de belles rivières, ils deviennent navigables, se joignent ensemble par plusieurs bras, vers le 38e degré 15' de latitude nord, et tombent presque aussitôt dans la baie de San-Francisco, en passant par une large brèche pratiquée dans les montagnes de la côte.

Le vallée de San-Joaquin a près de quatre cents kilomètres de longueur sur quarante de largeur. Le côté oriental adossé à la sierra Nevada en est le plus beau; il est arrosé par de nombreux cours d'eau qui fertilisent les bas-fonds, coquettement ombragés par une multitude de

chênes blancs (*quercus longiglandæ*) de cinq à six mètres de circonférence sur vingt à trente de hauteur et de grands sycomores (*platanus occidentalis*). Le San-Joaquin prend sa source près du lac Tularé, qui se trouve au sud de la vallée. Les principaux affluents du San-Joaquin sont le Rio de los Cosumnes, le Rio de los Mokelumnes, le Rio de los Calaveras, le Rio Stanislas, le Rio de los Towalumnes et le Rio de los Auxumnes. Ces noms sont pour la plupart ceux de tribus sauvages qui vivaient sur les bords de ces rivières, et se nourrissaient des glands du chêne blanc longs de cinq à sept centimètres, et d'une espèce de géranium (*erodium sicutarium*), plante très-nutritive et que les Indiens consomment encore de nos jours. Les collines situées au pied de la sierra Nevada donnent un peu l'idée des hautes prairies ondulées et boisées du Texas, et sont de toute la vallée la partie la plus favorable à l'agriculture. Les environs du lac Tularé possèdent une belle Flore parmi laquelle on distingue la *viola crysantha*, l'*eschscholtzia californica* et la *memophila insignis*. Des troupeaux d'élans, d'antilopes, des chevaux sauvages, quelques ours gris et des multitudes de dindes et d'autres gallinacés s'engraissent au milieu des riches pâturages qui recouvrent les bas-fonds.

Le Sacramento prend sa source au nord de la haute Californie, dans le voisinage du mont *Shastl* ou *Tsathl*, dont le sommet blanchi par des neiges éternelles s'élance dans les airs à quatre mille huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Sacramento se dirige ensuite vers le sud pendant quatre cents kilomètres, et, après avoir reçu les eaux de différents ruisseaux, de la rivière aux Buttes, du Rio de las Plumas ou de l'Eldorado, qui descend des régions aurifères, de la rivière à l'Ours, et du Rio de los Americanos, qui baigne une partie de la Nouvelle-Helvétie, il se joint au San-Joaquin, comme nous l'avons dit, et se jette dans la baie de San-Francisco. Le fleuve abonde en saumons aussi renommés par leur grosseur que par la saveur de leur chair. La vallée du Sacramento est également d'une fertilité prodigieuse. Des arbres fruitiers s'y trouvent en quantité; le lin et le chanvre tapissent les prairies; les chênes et les pins atteignent dans ces endroits des proportions vraiment fabuleuses. On y rencontre fréquemment des cèdres blancs (*thuya gigantea*) de cinquante mètres de hauteur, et des cyprès (*taxidium*), appelés par les Mexicains *palo colorado*, ayant dix mètres de circonfé-

rence et quatre-vingt-dix de haut; près de Monterey le *palo colorado*, que l'on pourrait nommer le roi de la végétation californienne, devient encore plus colossal que sur le versant occidental de la sierra Nevada. Ce pays possède tous les éléments nécessaires pour faire de la Californie une des plus grandes contrées maritimes du monde.

Nous ne dirons rien des régions aurifères et de l'or en poudre roulé par les eaux des torrents et des rivières; d'autres écrivains en ont assez parlé. L'argent, le mercure, le charbon, le fer, le soufre et l'asphalte ont été trouvés aussi en abondance sur ce territoire privilégié; mais ils sont négligés pour l'or, dont l'exploitation est plus productive et enrichit plus facilement que celle des autres minéraux.

Les Indiens de la Californie se composent de pauvres tribus vivant misérablement de la pêche, de la chasse et de fruits sauvages. Sous l'intelligente et paternelle administration des missionnaires ils étaient devenus heureux, dociles et industrieux, quoiqu'ils fussent d'une intelligence inférieure à celle des autres Indiens de l'Amérique septentrionale. Ils cultivaient les champs, la vigne et avaient de très-beaux vergers. Avant l'arrivée des jésuites, ils étaient dans une complète ignorance des arts, de l'agriculture et même de la vie pastorale; la stupidité paraissait être leur caractère distinctif; maintenant ils habitent des huttes en forme de ruches; ils vont nus pour la plupart; ils travaillent encore la terre; mais ils tirent principalement leur nourriture des glands et des produits de la chasse et de la pêche.

La sierra Nevada, dont nous avons parlé précédemment, fait partie de cette grande chaîne de montagnes qui, sous différents noms, à des hauteurs inégales, mais dans une direction constante, s'étend depuis la sierra de San-Bernardino jusqu'à l'Amérique russe, n'offrant d'autres ouvertures que celles par où le Colombia et le Fraser s'écoulent dans l'océan Pacifique. Cette chaîne est remarquable par son étendue, son parallélisme avec les bords de la mer, l'élévation de ses montagnes, dont quelques-unes dépassent les plus hauts sommets des montagnes Rocheuses, et par ses pics volcaniques. La plupart de ces pics, isolés comme des pyramides, sont placés sur d'immenses plateaux recouverts de magnifiques forêts, et s'élancent dans les froides régions des neiges éternelles, jusqu'à quatre mille et même cinq mille six cent soixante-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer. La sierra Nevada exerce sur





Paris Typ H. Plon

VUE DU GRAND BASSIN

Page 175

le sol, le climat et les productions de la haute Californie, une influence marquée. Éloignée à deux cents kilomètres des côtes, cette gigantesque muraille reçoit les vents chauds, chargés de vapeurs, qui soufflent de l'Océan, se déchargent en pluie ou en neige sur la partie occidentale de la chaîne et laissent au versant opposé la sécheresse et les vents glacials. Aussi voit-on à la même époque, à la même latitude et à la même hauteur, douceur de climat, fertilité, richesse du sol, l'été enfin, régner d'un côté, tandis que la stérilité, le froid et l'hiver sévissent plus ou moins rigoureusement sur le versant opposé de ces colosses de la nature, dont la beauté sublime est peut-être unique sur notre globe.

Entre la sierra Nevada à l'ouest et les montagnes Rocheuses à l'est, et depuis le 25e degré latitude nord jusqu'au Colombia, se trouve une série de bassins intérieurs d'un caractère tout particulier, en ce que les rivières et les cours d'eau n'ont point d'issue dans la mer, mais se perdent dans les sables de la plaine ou dans les lacs salés. Les plus remarquables de ces bassins sont : le Bolsom de Malpimi, situé entre le 27e et le 29e degré de latitude nord, et le Grand-Bassin qui s'étend sur une plaine sablonneuse de deux cent soixante-dix mille kilomètres carrés, borné au sud par une chaîne de montagnes nouvellement découvertes et encore inexplorées ; à l'ouest, par la sierra Nevada ; au nord, par une branche des montagnes Rocheuses et le Colombia, et à l'est par la chaîne des Wah-Satch et des Timpanogos. De l'est à l'ouest, son diamètre est d'environ sept cents kilomètres ; sa forme est à peu près celle d'un carré, sa hauteur au-dessus du niveau de la mer varie de mille trois cent cinquante à mille sept cents mètres. Entouré de tous les côtés par de hautes montagnes, ses lacs et ses rivières n'ont aucune communication visible avec l'Océan. Aride en partie et à peine habité, la physionomie de ce vaste pays est celle d'un désert parsemé de nombreuses oasis, qui pourraient abriter des populations agricoles. C'est dans un de ces sites favorisés par la nature que les mormons ont établi leur principale résidence, comme nous le verrons dans la suite de notre description.

L'intérieur du Grand-Bassin est montagneux ; les montagnes ont un aspect uniforme ; elles s'élèvent brusquement d'une base de douze à vingt-cinq kilomètres de circonférence à la hauteur de sept cents à mille sept cents mètres au-dessus de la plaine ; la plupart sont recouvertes

d'arbres et de verdure; la neige blanchit leurs sommets durant la plus grande partie de l'année et entretient des sources considérables qui s'échappent en torrents et vont se perdre les unes dans les lacs, les autres dans des plaines d'artémises, ou dans des terrains d'alluvion.

A part les vallées arrosées par les rivières, le pays est en général stérile et sec; on y voit peu de pâturages et peu de bois; le chant des oiseaux y est à peu près inconnu, même dans les bocages les plus frais et les plus touffus.

Le cœur s'attriste en pénétrant dans cette région étrange et mélancolique. Les Indiens qui l'habitent vivent isolément, par familles ou par petites bandes; ils émigrent, selon les saisons, d'un endroit à l'autre pour chercher leur nourriture dans quelques méchantes racines; les animaux mêmes y sont rares. Un silence accablant, morne, effrayant, règne continuellement dans ces lieux; on dirait que la mort plane dans cette atmosphère sans vie et sans voix et qu'elle prépare une tombe au voyageur qui pénètre dans ces solitudes.

Un autre singulier caractère de ces déserts, c'est le phénomène que présentent la plupart des rivières en roulant avec fracas dans ces ravins énormes appelés *cañons* par les Mexicains. Ces ravins, souvent impénétrables, sont creusés par les eaux dans les entrailles de la terre jusqu'à cent et même cinq cents mètres de profondeur, formant parfois des murailles perpendiculaires tellement rapprochées que l'on pourrait passer facilement d'une rive à l'autre au moyen d'un pont d'une médiocre longueur.

La plus belle des rivières qui arrosent le Grand-Bassin est le Humboldt, ainsi nommée par les Américains en témoignage du respect et de l'estime qu'ils professent pour le Nestor des voyageurs scientifiques. Cette rivière n'est guère connue que des trappeurs et des chasseurs; quelques cartes en font néanmoins mention sous les noms de Sainte-Marie ou de Ogden. Elle a deux branches qui prennent leurs sources dans un groupe de montagnes situées à l'ouest du grand lac Salé; après une course de soixante-dix kilomètres, les deux branches se réunissent dans un même lit et vont se perdre aux pieds de la sierra Nevada, sans l'atteindre toutefois. Le Humboldt n'a point d'affluents; à mesure qu'il avance vers l'est, il perd de son volume par l'absorption et l'évaporation de ses eaux, et se termine par un lac marécageux, dont les bords sont

plats et blanchis par des incrustations salines. A l'époque des sécheresses, le Humboldt n'a guère plus d'un à deux mètres de profondeur; la contrée par où il passe est sablonneuse et sans terre bonne pour la culture; pourtant ses bords immédiats sont fertilisés par des terrains d'alluvion, que la rivière charrie à l'époque de la fonte des neiges, et sont également ombragés par des bouquets de saules et de cotonniers. Pendant plus de quatre cents kilomètres son cours n'est interrompu par aucun obstacle; sa direction de l'est à l'ouest sert maintenant de route aux émigrants qui se rendent dans la haute Californie. La vallée du Humboldt a été pendant longtemps le rendez-vous des trappeurs, des *voyageurs* [1] et des employés des grandes compagnies américaines de four-

[1] Les *voyageurs* formaient une espèce de corps au Canada, comme les *arrieros* ou *charretiers* au Mexique, et comme eux on les employait dans de longs voyages; il y avait pourtant cette différence, c'est que les *arrieros* voyageaient par terre avec des charrettes, des mules et des chevaux, et que les *voyageurs* allaient par eau avec des bateaux et des canots. Les *voyageurs* étaient employés par les premiers marchands français dans leurs expéditions lointaines pour le commerce des fourrures, à travers les interminables labyrinthes de lacs et de rivières de l'intérieur de l'Amérique. Les *voyageurs* datent de la même époque que les *coureurs de bois;* comme eux ils passaient les intervalles de leurs longues et périlleuses excursions en réjouissances, en fêtes, dépensant en quelques jours les sommes qu'ils avaient gagnées dans une ou deux années de dangers et de fatigues inouïs. Leur costume était moitié européen et moitié sauvage, mais parfaitement adapté à leur genre de vie.

D'origine française, les *voyageurs* sont gais, toujours prêts à raconter une anecdote, à chanter une chanson et à danser au milieu des bois au campement du soir. Polis et complaisants, ils cherchent toujours à rendre service à leurs compagnons de voyage en les aidant par tous les soins et toutes les attentions possibles. Il serait difficile de trouver des hommes aussi soumis à leurs chefs, d'aussi bonne humeur dans les privations, et aussi capables d'endurer les plus grandes fatigues. Habiles bateliers, ils rament volontiers du matin au soir sans se plaindre; le pilote chante une vieille légende, les rameurs mêlent leurs voix à la sienne pendant le refrain; ainsi se passent les longues journées des *voyageurs.* Le soir ils débarquent sur les rives d'un lac ou d'une rivière, allument les feux du bivouac, racontent chacun à leur tour quelque aventure extraordinaire et s'endorment ensuite, sans craindre les Indiens et les bêtes féroces qui les entourent.

A Saint-Louis, pendant une fête en l'honneur de M. Laclède, fondateur de la ville, nous eûmes l'occasion de voir une centaine de ces *voyageurs* et de trappeurs vêtus de la plus singulière manière. Une bonne partie de ces hommes extraordinaires avaient des noms célèbres dans les annales du désert, et le récit des aventures de ces *sauvages blancs* remplirait des volumes d'un intérêt peu médiocre. La plupart de ces enfants des solitudes sont en bonne amitié avec les Peaux-Rouges, et ils finissent en général par épouser des filles indiennes, soit à cause des relations fréquentes qu'ils entretiennent avec les tribus, soit à cause de la sécurité et des avantages qui résultent pour eux de ces mariages.

Lorsque le Canada passa sous la domination anglaise, les *voyageurs* et les *coureurs des bois* furent désespérés et découragés; mais peu à peu ils se réconcilièrent avec les nouveaux venus, et finirent par les servir loyalement. Depuis l'invention des bateaux à vapeur l'existence poétique des *voyageurs* a presque disparu; les échos des lacs et des rivières ne répètent

rures, qui venaient y passer une partie de l'hiver ; mais à présent ces intrépides enfants du désert dressent leurs tentes plus au nord.

Les autres rivières du Grand-Bassin sont : à l'est, la *Rivière-à-l'Ours*, qui prend sa source dans la chaîne des Timpanogos et va se jeter dans le grand lac Salé, après avoir arrosé une vallée tortueuse, aussi fertile que pittoresque, de deux cent soixante-huit kilomètres de longueur; l'*Utah* et le *Timpanaoza*, ou *Timpanogos*, qui se jettent dans le lac Utah; le *Nicollet*, qui alimente le lac de ce nom; à l'ouest, la *Rivière de la Truite-saumonée*, qui tombe dans le lac de la Pyramide; le *Carson*, le *Walker* et l'*Owen*, qui descendent en grondant de la sierra Nevada, et vont se perdre dans de jolis lacs auxquels ces rivières donnent leur nom. On aperçoit également dans les régions encore inexplorées plusieurs cours d'eau que les blancs n'ont jamais visités, mais qui n'échapperont pas longtemps aux scientifiques explorations du gouvernement des États-Unis. Tel est l'aspect général de ces déserts, dont l'apparence est plutôt asiatique qu'américaine, et qui méritent que nous leur consacrions quelques pages pour en faire connaître les détails les plus importants.

Pour aller de San-Francisco dans la haute Californie au Grand-Bassin, et de là dans l'Orégon ou aux États-Unis, on remonte le Rio de los Américanos et l'on traverse la sierra Nevada au 39e degré 17' 12" de latitude N., près des sources de la *Truite-Saumonée*. Ce passage est à cinquante-cinq kilomètres à l'est de la Nouvelle-Helvétie, et à deux mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. En hiver, il est très-difficile de se frayer une route à travers la sierra Nevada, à cause des défilés inextricables de ces montagnes affreusement escarpées et des neiges abondantes qui caractérisent cette chaîne. Mais en été cette route est d'un pittoresque, d'un grandiose et d'une merveilleuse beauté, que l'on ne rencontre pas dans les Pyrénées, les Alpes, et même dans l'Himalaya. Les rochers de lave disséminés partout ont une physionomie granitique et contiennent de nombreux fragments d'obsidienne. Le pin à noix (*pinus monophyllus*) croît en abondance sur les deux versants de la chaîne; la noix est huileuse, mais d'une saveur agréable; elle

plus leurs joyeuses chansons françaises. Leur gloire s'est éteinte; ils ne sont plus les maîtres et les grands navigateurs des mers intérieures du nouveau monde, et bientôt le nom de *voyageurs* ne sera plus qu'une belle légende des solitudes américaines.



Paris. Typ. H. Plon.

LAC DE LA PYRAMIDE

Page 179.

constitue la principale nourriture des Indiens de ces régions. A trois mille mètres au-dessus de l'Océan, les cèdres atteignent souvent la hauteur de quarante-cinq mètres et le pin rouge (*pinus coloradus*), dont se composent en grande partie les forêts du nord-ouest de la sierra Nevada, mesure encore fréquemment dix mètres de circonférence à la base sur cinquante-deux de haut. Le passage le plus élevé dans le sud de la sierra Nevada est à trois mille cent vingt mètres au-dessus du niveau de la mer (c'est-à-dire près de sept cents mètres plus haut que celui des montagnes Rocheuses), et à mille trois cent trente-cinq kilomètres des *Dalles du Colombia*.

En suivant le cours de la Truite-Saumonée, on arrive au lac de la Pyramide, dans le Grand-Bassin. La rivière est large, ombragée de cotonniers et bordée de grottes, dans lesquelles demeurent quelques familles indiennes. On voit aussi sur ses rives plusieurs villages indiens, formés de huttes construites en paille, et dont les habitants ont une grande peur des blancs.

Le lac de la Pyramide est une grande et belle nappe d'eau verte placée à mille six cent trente mètres au-dessus du niveau de la mer, et à deux cent trente au-dessus de celui du grand lac Salé ; elle est pour ainsi dire enchâssée dans un cercle de collines et de montagnes au pied desquelles croissent des touffes d'*ephedra occidentalis*, dont la couleur sombre augmente encore la tristesse de ces lieux, déjà si tristes par leur aridité. Ses eaux tranquilles clapotent ou murmurent mollement sur leurs bords de rochers ou de sable. Vers son extrémité méridionale s'élance à deux cents mètres de hauteur une pyramide naturelle, ayant une ressemblance frappante avec les pyramides d'Égypte. Des moutons sauvages viennent se désaltérer sur le rivage du lac, dont les eaux légèrement salées contiennent d'énormes truites saumonées ayant plus d'un mètre de longueur ; des quantités de canards se balancent sur les vagues légères et donnent un peu de vie à cette nature profondément calme, qui rappelle le silence des solitudes les plus profondes.

Du lac de la Pyramide on peut contourner le Grand-Bassin pour visiter le Colombia, l'Orégon et les plus beaux déserts du nord-ouest. A cet effet, on se dirige vers la *chaîne aux Cascades*, prolongation septentrionale de la sierra Nevada, et que l'on côtoie depuis le lac Tlamath jusqu'aux Dalles du Colombia.

Aussitôt après avoir laissé derrière soi le lac de la Pyramide pour atteindre la chaîne aux Cascades, en remontant vers le nord, on passe par un pays aride et sablonneux, où l'herbe est toujours salée ou recouverte d'une légère efflorescence de sel. L'artémise, cette plante amie des déserts, qui pousse avec vigueur sur le sol le plus ingrat, atteint ordinairement en cet endroit trois mètres de hauteur, tandis que les autres plantes végètent et se flétrissent promptement auprès de leur vigoureuse sœur. De temps en temps on rencontre des lacs boueux et desséchés (quelques-uns remplis d'une eau pure et limpide) et des sources d'eaux thermales. La première et peut-être la plus considérable de ces sources est celle qui se trouve à quelques kilomètres nord-est du lac de la Pyramide. Elle jaillit bruyamment et à intervalles irréguliers du milieu d'un vaste bassin; l'eau est claire et imprégnée de sel commun, mais en très-petite quantité, de sorte qu'elle pourrait être utilisée pour cuire les aliments. Sa température est de 208° sur les bords, mais au centre du bassin elle doit être bien plus élevée.

De là jusqu'au 43e degré de latitude N. les réservoirs qui reçoivent les eaux des montagnes se succèdent presque sans interruption. A cette latitude, les montagnes, à gauche, se retirent et forment une espèce de baie, ayant l'apparence d'un fer à cheval; elles laissent à leur base un bas-fond plat, couvert d'artémises, d'herbes salées et de terrains marécageux. Les singularités de la nature sur toute la route sont si fréquentes qu'il faudrait bien des volumes pour les faire connaître : aussi ne nous est-il permis d'en signaler que quelques-unes, selon qu'elles se présenteront à notre esprit.

Quand on a dépassé le fer à cheval dont nous venons de parler, on tourne un peu vers l'ouest pour entrer dans la vallée de la *Rivière-aux-Chutes*. Ce pays est très-accidenté, très-difficile à parcourir et même dangereux. Tout ce que l'imagination peut concevoir de plus effrayant s'y trouve réuni pour terrifier le voyageur le plus aguerri. Partout on voit des ravins et des précipices énormes, des profondeurs incroyables, des pics gigantesques, des sommets escarpés, des rochers bouleversés, sous lesquels des eaux écumantes s'engouffrent et reparaissent un instant après sous un ciel couvert ou sous un dôme de feuillage sombre, qui pousse avec une force exubérante dans de monstrueuses anfractuosités. Partout on voit des forêts inaccessibles, des abîmes horribles

qui retentissent continuellement du bruit des cascades, et, pendant que l'œil étonné se repose avec délices sur les cîmes bleuâtres des montagnes éloignées, sur le gazon dont les rochers sont tapissés et sur les plantes fleuries pendues en guirlandes de tous côtés, l'oreille est étourdie du mugissement monotone des torrents qui s'élancent impétueusement du milieu de ce bruyant chaos pour s'encaisser dans des lits de granit.

Avant d'entrer dans la vallée de la Rivière-aux-Chutes, on passe sur le lac Tlamath, situé au pied du mont Pitt, par le 42e degré 30' de latitude N. et le 122e degré de longitude O. Durant une partie de l'année, ce lac n'est autre chose qu'une belle savane remplie d'une herbe particulière, que les animaux aiment beaucoup. Plus loin, sur le versant des montagnes aux Cascades, on traverse des forêts de sapins et de pins, dont les cônes ou fruits ont jusqu'à cinquante centimètres de longueur. Au-dessus des forêts s'élèvent des pics couverts de neige, peuplés par l'imagination des Indiens d'esprits et de génies. Des roches basaltiques aux formes bizarres lient les plaines aux montagnes par une succession de plateaux escarpés, posés les uns sur les autres comme les marches d'un escalier impossible. L'action volcanique sur les collines parsemées de cèdres et de mélèzes de cinquante mètres de hauteur, des sources d'eaux thermales et de gaz, des ruisseaux, des torrents et des rivières qui s'engouffrent dans d'étroites vallées, rendent cette portion des grands déserts aussi intéressante que pénible à visiter.

Parmi les couches de basalte et de rocs volcaniques on voit également des couches d'une argile blanche à porcelaine dont la finesse pourrait rivaliser avec les pâtes de Sèvres et de Saxe.

La chaîne aux Cascades est ainsi appelée à cause de la quantité des chutes et des rapides que forment les rivières qui prennent leurs sources dans ces montagnes. A l'ouest, elle présente une barrière aux nuages, aux brouillards et aux pluies venant de l'océan Pacifique s'abattre contre ses flancs raboteux. Situées à cent quatre-vingts kilomètres des côtes, ces montagnes s'étendent depuis le mont Tsathl jusqu'aux possessions anglaises. Au-dessus de la chaîne s'élancent sept pics, qui s'aperçoivent de très-loin; ce sont les monts Tsathl, Pitt, Jefferson, Hood, Sainte-Hélène, Regnier (ou Rainier) et Baker.

La rivière aux Chutes est un des principaux tributaires du Colombia et tombe dans ce fleuve un peu au-dessus des *Dalles*. Son embouchure

est divisée en plusieurs bras. En cet endroit, les deux rivières rivalisent en largeur et font un bruit effrayant. Les Indiens s'y rendent périodiquement pour la pêche au saumon. Les bords de la rivière aux Chutes semblent contenir beaucoup de charbon fossile ; sur la surface de la terre on voit aussi du plomb argentifère.

Le Colombia est un des plus grands fleuves de l'Amérique septentrionale ; son nom lui a été donné par le capitaine Gray, qui le remonta en partie sur son navire *le Colombia*, en 1792 ; il fut visité successivement par MM. Vancouver, Mackensie, Lewis et Clark, qui firent de précieuses découvertes dans l'Orégon, il y a plus d'un demi-siècle. Les deux branches du fleuve reçurent les noms de Lewis et Clark, deux célèbres officiers chargés, en 1804, par le gouvernement des États-Unis d'explorer cette contrée. En 1810, M. Astor, de New-York, envoya deux expéditions dans l'Orégon, pour s'assurer le commerce des fourrures. Celle qui vint par la voie de mer fonda, à douze kilomètres de l'embouchure du Colombia, le fort appelé Astoria.

Le territoire de l'Orégon, que baigne en grande partie le Colombia, est cette partie de l'Amérique septentrionale qui s'étend depuis le 42e jusqu'au 50e degré de latitude nord, et des montagnes Rocheuses à l'océan Pacifique. Borné au nord par les possessions russes et au sud par la Californie, il forme, comme le Grand-Bassin, une espèce de parallélogramme d'environ mille kilomètres de longueur sur six cent soixante-dix de largeur. L'époque de sa découverte n'est pas connue; mais il est hors de doute que les Espagnols y ont eu des établissements, car on a trouvé dans les mains d'une tribu un crucifix de cuivre, comme ceux que portaient les missionnaires; et, dans l'île de Vancouver, on voit encore des ruines en briques, restes des habitations d'anciens colons. Maintenant, si l'on se rappelle que le détroit qui sépare cette île du continent s'appelle Juan de Fuca, nous devons conclure de ces indications que les Espagnols pénétrèrent dans cette contrée longtemps avant les Américains et les Anglais.

Un fait remarquable dans la climatologie de cette partie des grands déserts, c'est la douceur et l'égalité de température qui règne constamment sur toutes les régions méridionales arrosées par le Colombia et ses affluents, sur le Grand-Bassin proprement dit, et jusqu'aux montagnes Rocheuses. Cette épine dorsale de l'Amérique du Nord semble diviser le

continent en deux zones bien distinctes. Les hivers rigoureux, les étés étouffants et toutes les variétés d'un climat capricieux qui prévalent du côté de l'Atlantique sont très-peu sentis du côté du Pacifique. Dans les plaines et les vallées de l'Orégon, la neige s'élève rarement à plus d'un pied ; les hivers sont plutôt pluvieux que froids. Les pluies commencent en octobre et finissent au mois de mars et sont souvent accompagnées d'éclairs et de tonnerre; des nuages épais, dont l'atmosphère est constamment chargée, cachent le soleil pendant des semaines entières ; mais dès qu'il peut se faire jour à travers les vapeurs, il répand aussitôt dans l'air une chaleur vivifiante. Depuis mars jusqu'à octobre l'air est serein et le climat délicieux, et quoique les pluies soient très-rares, l'humidité est néanmoins entretenue par de légers brouillards qui couvrent au matin les prairies verdoyantes. Cette égalité de température doit être attribuée aux vents de l'océan Pacifique, qui s'étendent depuis le 20e jusqu'au 50e degré de latitude N., tempèrent les ardeurs de l'été et adoucissent les rigueurs de l'hiver, de sorte que pendant toute l'année on peut porter le même vêtement sans être incommdé par les chaleurs ou par le froid.

Sur une distance de quarante à cinquante kilomètres depuis son embouchure, le Colombia n'est, à proprement parler, qu'un bras de mer édenté par de profondes baies et rendu très-dangereux par des brisants.

A l'entrée du Colombia se trouve au sud une langue de terre sablonneuse appelée *Pointe Adam.* Le cap *Désappointement* est sur la rive opposée; c'est une espèce de péninsule terminée par un promontoire couronné d'une forêt de pins. Immédiatement après ce cap s'ouvre une large baie, qui se termine à la *Pointe des Chinooks*, ainsi nommée à cause des Indiens de cette tribu dont le voisinage est peuplé.

Les brisants, en face du fleuve, s'étendent comme une barrière infranchissable ; ils inspirent une vraie terreur à ceux qui les voient pour la première fois. Le tumulte effrayant des vagues, les dangers du canal, l'inexpérience de la force et de la direction des courants, la transition de l'eau claire à l'eau trouble, tout concourt à jeter dans l'âme du meilleur marin une vive inquiétude. Quand les brisants sont franchis, on peut tenir constamment le milieu du fleuve ; il s'y trouve toujours une quantité d'eau suffisante pour les grands navires.

Le Colombia, depuis la mer jusqu'à sa division en deux branches, présente un coup d'œil tantôt pittoresque, tantôt grandiose, mais tou-

jours magnifique. Les deux rives sont ordinairement bordées de montagnes d'un aspect étrange et romantique, ou de forêts d'une beauté sublime. En général, toutes les forêts de l'Orégon sont très-remarquables par leur grandeur imposante. Depuis les arbres les plus gigantesques jusqu'aux plus humbles arbrisseaux, tout excite l'étonnement du spectateur. Entre les arbres séculaires dont les rameaux touffus se confondent ensemble et forment une voûte épaisse à des hauteurs prodigieuses croissent des myriades de plantes et de broussailles aromatiques ou à fruits ; des vignes et des lianes s'élèvent de tous côtés, se suspendent aux branches des chênes blancs et des cèdres rouges, mêlent leur brillant feuillage à toute la verdure et rendent ces forêts presque impénétrables aux hommes et aux bêtes fauves. Les plantes parasites et les lianes son un des traits caractéristiques de ces pays boisés. Il en est une surtout qui semble être la reine de ces sombres et poétiques solitudes : ses fleurs, particulièrement belles, se composent de six pétales de dix centimètres de longueur et d'un rouge éclatant taché de blanc dans le calice de la fleur ; ses feuilles, d'un beau vert, sont ovales et disposées par groupes de trois. Cette plante grimpe jusqu'au sommet des arbres les plus élevés sans s'attacher à aucun d'eux, puis elle redescend perpendiculairement, s'entrelace ensuite à toutes les branches, à toutes les plantes qu'elle rencontre, et festonne ainsi la forêt de capricieuses guirlandes d'une longueur démesurée, comme une immense draperie de verdure, nuancée de fleurs admirables. Avec les fibres de cette liane les Indiens fabriquent des paniers assez fins pour contenir de l'eau.

Les bords du Colombia sont fréquentés par des multitudes de cygnes, de pélicans, de hérons, de canards, d'oies, d'aigles, de vautours, de corbeaux, de pigeons, de faisans, de perdrix et d'autres oiseaux de différentes sortes. Les deux seuls reptiles dangereux qu'on y voit sont le serpent à sonnettes et un autre serpent de même taille rayé de blanc, de jaune et de noir. De gros lézards, de plus d'un demi-mètre de longueur et armés d'ongles très-forts, se creusent des terriers au milieu de cette nature si extraordinaire. Les rives se retirent parfois pour former de larges baies, au milieu desquelles surgissent de jolies petites îles semées, en quelque sorte, comme des massifs de fleurs et de verdure sur un gazon brûlé par les rayons du soleil.

Après Astoria, le premier fort qu'on trouve sur la route, en remontant

le fleuve, est celui de Vancouver, situé au 45e degré 36' de latitude nord sur la pointe de ce nom, à cent trente-cinq kilomètres de l'embouchure du Colombia. Quoique le fort Vancouver soit à plus de trois degrés au nord du méridien de Paris, on y jouit, néanmoins, d'une similitude de climat, non-seulement dans la température générale, mais encore dans celle des quatre saisons.

Au sud du fort, sur la rive gauche du Colombia, s'ouvre la vallée de Walahmette, ou Wahlah-math, terre excessivement fertile, cultivée par plusieurs colonies américaines et canadiennes. Plus au nord, on passe devant le *Mont des Cercueils* (*Mount Coffin*). C'est un rocher isolé, élevé à cinquante mètres de hauteur au-dessus d'un terrain marécageux et qui est très-vénéré par les Indiens comme étant un lieu de sépulture. Sur son sommet on voit un nombre considérable de corps morts déposés dans des canots, à côté desquels des trophées ou des offrandes, tels que des vêtements, des ornements de tous genres, des paniers et autres ustensiles, sont suspendus à des perches de différentes grandeurs. Les amis des défunts, et surtout les femmes, vont chaque jour, à l'aurore et au crépuscule, visiter les tombes chéries, pleurer et chanter les louanges de ceux qui ne sont plus. Quand le soir on remonte le fleuve et qu'on entend ces chants funèbres se mêler au souffle des vents et au murmure des flots qui se brisent sur la grève, quand on voit ces tombeaux aériens se rougir aux dernières lueurs du soleil couchant et que la nature, avant de se reposer dans le silence de la nuit, lance vers l'Éternel son dernier cantique, le voyageur, attendri par ce double spectacle de poésie et de douleur, sent, malgré lui, des larmes couler sur ses joues. Ces larmes dans le désert sont souvent une prière.

A quarante kilomètres du fort Vancouver, les montagnes se resserrent des deux côtés du fleuve, et l'encaissent dans d'énormes falaises recouvertes de sapins et de cèdres blancs à travers lesquels s'élancent dans le vide des cascades qui tombent en forme de légères nuées blanches et vaporeuses sur le Colombia. Une de ces falaises, curieusement travaillée par la main capricieuse du temps, ressemble aux ruines d'une vieille forteresse dont les tours crénelées laissent échapper de leurs flancs deux cascades de cinquante mètres de hauteur.

En différents endroits, sur les bords du Colombia, on remarque au-dessous de l'eau des quantités de troncs d'arbres, de pins principale-

ment, qui se tiennent encore debout dans l'eau à près de sept mètres de profondeur. Les voyageurs ont appelé ces collections d'arbres des *forêts submergées;* elles sont probablement le résultat de quelques convulsions terrestres, ou d'un éboulement de terrain. Les Indiens assurent que ces forêts ont été submergées par l'éboulement des roches sous lesquelles passait autrefois paisiblement le fleuve; ces roches, en tombant, obstruèrent le lit du Colombia, et de grandes forêts de cèdres et de pins furent ainsi englouties par l'élévation du niveau des eaux. C'est à cette même cause que les Indiens attribuent l'origine de la *Cascade des Montagnes.*

A deux cent cinquante kilomètres de son embouchure, le Colombia tombe de sept mètres de haut sur un lit incliné de rochers noirs, forme une série de rapides, retombe de nouveau de trois mètres de haut, malgré deux énormes rocs qui encombrent son lit et semblent vouloir s'opposer à son passage; le fleuve s'étend ensuite dans un vaste bassin, comme pour se reposer des efforts qu'il a dû faire afin de se frayer une issue à travers la chaîne des Cascades; puis, sur une distance d'environ six kilomètres, il redescend de nouveau en bondissant et resserré entre des murailles de cent quatre-vingts mètres de hauteur appelées *Longs détroits* (Long narrows).

Il serait difficile de rencontrer au monde un spectacle plus sublime et plus romantique que celui présenté par ces solitudes grandioses vues au clair de lune. On dirait que la nature a réuni toutes ses forces pour déployer ici la plus grande magnificence. Pendant l'obscurité transparente d'une belle nuit étoilée, les montagnes perpendiculaires qui s'élèvent avec une majestueuse hardiesse des deux côtés du Colombia paraissent comme une galerie colossale conduisant dans un monde antédiluvien. Le bruit étourdissant des tourbillons formés par les eaux s'engouffrant dans un étroit passage, ou se brisant avec fracas contre des roches noires, épouvante l'homme, qui croirait assister aux grands cataclysmes de la création. Les îles disséminées sur le fleuve ressemblent à des ombres mouvantes, ou bien à l'entrée ténébreuse d'un palais de génies marins. Des ruisseaux et des torrents s'élancent partout des hauteurs recouvertes de sombres forêts, et sautent de cascade en cascade jusqu'aux pieds des rochers, en formant mille ondulations gracieuses; on dirait des banderoles de gaze que les ondines font flotter dans les airs aux lueurs du crépuscule. Le mont Hélène et le mont Hood, comme



Paris Typ H. Plon

VUE DE LA VALLÉE WALAHMETTE

Page 186.


Paris Typ. H. Plon

TOURS BASALTIQUES.

Page 187

deux gardiens géants, semblent veiller sur un trésor; ils se dressent de chaque côté du Colombia au-dessus d'un rideau de montagnes, la lune les couronne de sa lumière rayonnante, et leurs cimes aériennes paraissent planer dans l'espace comme des nuages de plumes blanches.

Les *Dalles* du Colombia que nous avons nommées plusieurs fois viennent après les Cascades; ce sont deux grandes murailles de basalte qui resserrent le fleuve dans un canal de cinquante-huit mètres de largeur à peine. Ces murailles sont creusées circulairement à leur base par les eaux qui tourbillonnent sans cesse sur toute la longueur de ce passage étroit. Le mot *Dalle* veut dire *auge* en vieux français; il est donné par les voyageurs canadiens à toutes les localités où les ruisseaux et les rivières sont encaissés entre des murs de rochers. Les grandes *Dalles* sont un lieu très-fréquenté par les Indiens qui viennent y pêcher le saumon, et par les émigrants qui se rendent des États-Unis ou des possessions anglaises dans l'Orégon. Quand les eaux sont basses on peut, sans beaucoup de danger, descendre les Dalles en bateau ; mais, à l'époque des pluies et de la fonte des neiges, on est obligé de faire un *portage*, c'est-à-dire de transporter par terre bateaux et marchandises sur toute la longueur de ce passage.

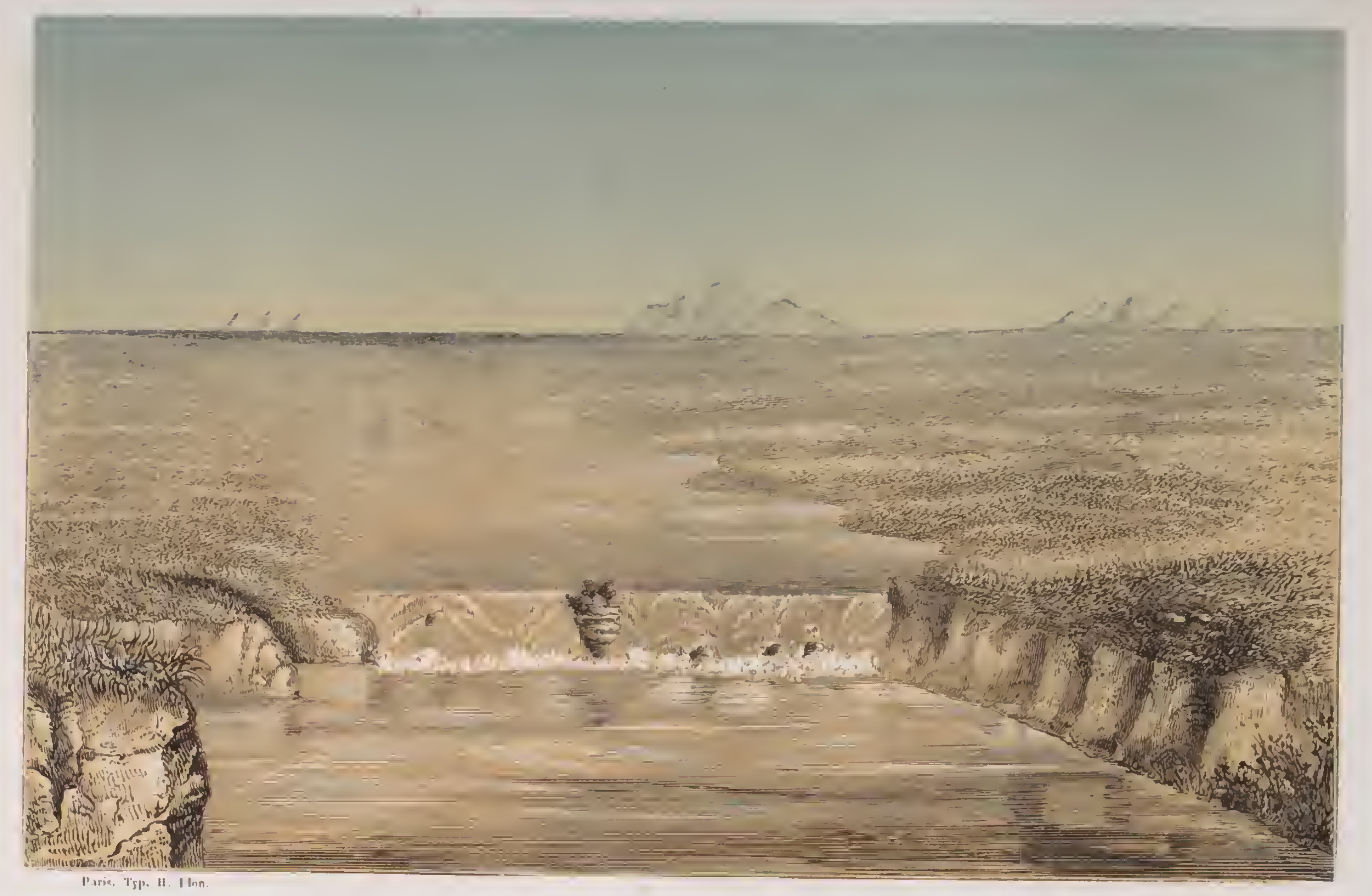
Depuis les grandes Dalles jusqu'au fort Wahlah-Wahlah, on passe plusieurs affluents du Colombia, dont un des principaux est l'Umatilah, qui roule ses eaux sur un lit de basalte comme le Wahlah-Wahlah. De suite après l'Umatilah, on rencontre (par le 45e degré 58' 08" de latitude N.) sur la rive droite du fleuve un rocher basaltique situé sur une petite élévation, et représentant deux tours en ruine d'un effet très-pittoresque. Ce rocher singulier commande une vaste étendue de pays et donne une juste idée de la formation géologique de la vallée du Colombia. Quelques saules composent le seul ombrage sous lequel le voyageur peut se reposer.

Le fort Wahlah-Wahlah est bâti dans le delta formé par la jonction de la rivière de ce nom avec le Colombia, dont la largeur est de quatre cents mètres en cet endroit. Le fort appartient à la compagnie de fourrures de la baie d'Hudson; il est construit dans une plaine sablonneuse, qui remplit l'air de nuages de poussière et de sable soulevés constamment par les vents réguliers de l'ouest. C'est à douze kilomètres au-dessus du fort que les deux branches du Colombia se réunissent pour former un des plus

beaux fleuves du monde. La branche du nord-est est appelée indifféremment *Clark-Fork* ou *Colombia;* celle du sud s'appelle également *Lewis-Fork*, *Rivière des Shoshonies* ou *Rivière-aux-Serpents.* Ces deux branches sont des voies importantes de communication entre l'intérieur de l'Orégon, les possessions anglaises et les États-Unis. Les grandes compagnies de fourrures se servent de ces deux routes immenses pour faciliter leurs transactions et abréger les distances énormes qui séparent leurs comptoirs dispersés dans ces vastes régions septentrionales.

Depuis son embouchure jusqu'à ses sources la navigation du Clark-Fork devient très-difficile, car elle présente une succession continuelle de chutes, de rapides et de *Dalles.* Quoique le pays arrosé par le Clark-Fork soit très-varié, il est en général d'une grande beauté; les îles volcaniques, les rochers basaltiques, les montagnes pittoresques dont les pieds viennent se baigner dans la rivière, des ruisseaux ombragés de touffes d'arbres, tout concourt à l'embellissement de cette nature vierge. La terre, un peu légère il est vrai, ne laisse pas néanmoins de produire de riches pâturages; les forêts sont praticables, les montagnes peu élevées, les bas-fonds parsemés de bosquets et le sol est tapissé d'un gazon touffu. Avant d'arriver dans le pays des *Cœurs-d'Alène* et des *Têtes-Plates* on traverse pourtant des forêts presque impénétrables; des cèdres gigantesques y croissent tellement rapprochés les uns des autres, que, les rayons du soleil ne pouvant pénétrer leurs masses épaisses, il règne sous leur sombre feuillage une nuit perpétuelle, qu'attriste encore un silence de mort, seulement interrompu par le bruissement des branches, le cri du hibou et le passage de quelque bête fauve.

Les sources du Clark-Fork s'échappent avec impétuosité du sein des montagnes Rocheuses vers leur extrémité septentrionale; deux petits lacs, formés par d'autres sources et des ruisseaux, sont les réservoirs de ses premières eaux. Ces lacs sont couverts d'oiseaux aquatiques, tels que grues, cygnes, canards, cormorans, outardes et poules d'eau, et peuplés de poissons blancs, de carpes, de truites et même de saumons qui viennent y mourir en telle quantité qu'ils infectent les environs. Le climat de cette contrée est délicieux; la neige y séjourne peu. Les lacs et les rivières y entretiennent une fraîcheur constante et une abondance



Paris. Typ. H. Plon.

CHUTES DU COLUMBIA.

Page 188.

de pâturage exceptionnelle. Les montagnes sont couvertes d'épaisses forêts de mélèzes, de pins, de cèdres et de cyprès. Aussi croyons-nous qu'un jour cette importante position géographique retentira des chants joyeux d'une foule de colons, qui viendront demander aux ressources du sol les richesses que d'autres plus avides vont chercher dans les précieux métaux ensevelis au sein des profondeurs de la terre.

Du fort Wahlah-Wahlah au fort Hall, on suit à peu près constamment les bords du Lewis-Fork pour aller au grand lac Salé, et, de là, aux États-Unis, en traversant les montagnes Rocheuses par la meilleure route tracée au milieu de ces déserts.

Après avoir quitté le Wahlah-Wahlah, on se dirige vers le sud-est, en laissant à sa droite la chaîne des montagnes Bleues, probablement ainsi nommées à cause de l'apparence bleuâtre que leur donnent les arbres résineux dont elles sont tapissées. Cette chaîne ne s'élève pas à plus de seize ou dix-sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes recèlent une variété extraordinaire de sapins et de pins à résine parfumée. Quelques-uns de ces arbres, hauts de cinquante à soixante mètres, sont dépouillés de leurs branches jusqu'aux deux tiers de leur hauteur et se terminent par un magnifique cône touffu. Les montagnes Bleues ont un aspect également très-varié ; tantôt ce sont des rochers et des promontoires à pic d'où s'échappent par bonds, avec un bruit épouvantable, des torrents impétueux ; tantôt ce sont des collines aux contours adoucis, des prés verdoyants et des ruisseaux qui murmurent doucement sur un lit de verdure et sous des ombrages toujours frais.

Sur le versant de la chaîne se trouve un grand plateau appelé la *Prairie des Nez percés*, sillonné de sombres rubans de bois, inégal, pierreux, couvert de mamelons, de fourrages, d'absinthe et de poiriers sauvages. Depuis la haute Californie jusqu'au delà des montagnes Bleues, toutes ces régions paraissent avoir été tourmentées par des feux souterrains et des convulsions volcaniques. Les formations basaltiques et volcaniques qu'on voit dans toute cette contrée sont réellement merveilleuses ; par-ci par-là, d'immenses rangées de colonnes noires et brillantes sortent du sein de la plaine et s'étendent à une distance de plusieurs kilomètres. L'image d'antiques cités et de châteaux ruinés se représente partout. Une autre chose digne de remarque, c'est que ce

pays est à peu près le contraire des autres, en ce que les montagnes et les collines sont boisées et riches en pâturages, tandis que les plaines sont arides et stériles. La route à travers les montagnes Bleues passe au milieu d'une autre prairie appelée le *Grand-Rond*, dont la circonférence est de soixante-dix-huit kilomètres. C'est un beau bassin de verdure, très-arrosé et encadré dans des montagnes ombragées de forêts de pins (*pinus laryx*). Dans ce bassin se voit le lit desséché d'un lac salé, blanchi par une poudre fine contenant beaucoup de carbonate de soude.

Du Grand-Rond jusqu'à la *Rivière-Brûlée*, les sites les plus pittoresques se présentent à chaque pas; les ruisseaux et les torrents se succèdent rapidement et coulent dans des cañons excessivement profonds; le chemin qu'il faut suivre, quoique tortueux à cause de la multiplicité des cours d'eau, est néanmoins agréable; il ressemble aux larges sentiers gazonnés des parcs anglais, sur lesquels des arbres centenaires et d'une hauteur démesurée jettent leur ombre bienfaisante. La vallée de la Rivière-Brûlée est riante et romantique; elle est aussi la dernière que l'on est obligé de franchir. Après elle, on quitte les régions montagneuses pour pénétrer de nouveau dans le Grand-Bassin, où l'absence de hautes végétations et la rareté de l'eau annonce l'entrée d'un vrai désert.

La première rivière que l'on rencontre dans cette partie septentrionale du Grand-Bassin est la *Rivière-aux-Malheurs*, sur les bords de laquelle se trouvent des sources d'eaux thermales de 193 degrés; le sol, près de ces sources, est tellement échauffé par des feux souterrains, qu'on ne peut pas s'en approcher les pieds nus; il est recouvert de sel commun très-blanc, fin et bon. On arrive ensuite au fort Boisé, construit près du Lewis-Fork, qui vient du nord-est, en coulant au milieu de gorges et de montagnes inaccessibles. Le fort Boisé est la résidence d'un officier de la compagnie de la baie d'Hudson.

Du fort Boisé au fort Hall, la route est très-accidentée; quelquefois elle est ondulée et parsemée de roches granitiques; mais en général elle est sablonneuse, coupée de torrents d'un médiocre volume, obstruée d'énormes artémises et d'absinthes; elle longe constamment les bords du Lewis-Fork, d'abord à droite, ensuite à gauche du fleuve. Les principaux cours d'eau qu'il faut traverser sont la *Rivière-Rocheuse*, la

Rivière-aux-Oies, la *Rivière-aux-Marais*, la *Rivière-aux-Radeaux*, la *Rivière-aux-Chutes*, le *Pannack* et le *Port-Neuf*.

Avant d'arriver à la Rivière-Rocheuse, le Lewis-Fork forme une suite de rapides et de chutes appelées les *Chutes Poissonneuses*. En cet endroit le fleuve est encaissé dans un lit de six cents mètres de largeur sur soixante-six de hauteur. Ces chutes sont fréquentées par des Indiens d'un naturel fort gai, qui viennent annuellement y pêcher de très-beaux saumons. Un peu plus haut que ces chutes, on aperçoit à 15 mètres au-dessus du lit du fleuve une rivière souterraine qui sort des rochers de la rivière opposée et vient on ne sait d'où. Plus à l'est, à quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, par le 42e degré 47' 05" de latitude nord et le 112e degré 40' 13" de longitude ouest, on voit les *Cascades Américaines* du Lewis-Fork, qui s'écoulent majestueusement au milieu d'une plaine immense couverte d'artémises et de roches noires. A gauche s'élève la chaîne des montagnes de la *Rivière-aux-Saumons*, le plus grand tributaire du Lewis-Fork ; en face de soi, vers l'orient, se dessinent à peine sur l'horizon les *Trois-Buttes*, qui précèdent les *Trois-Tetons*, fameux points géographiques qui guident les voyageurs et les trappeurs dans ces grands déserts du nord-ouest. Ce sont les Trois-Tetons dont les cimes neigeuses alimentent les sources du Lewis-Fork un peu plus haut que le 42e degré de latitude nord.

Laissant derrière soi les Cascades Américaines, on s'enfonce toujours dans le désert, du côté des montagnes Rocheuses ; on passe à gué le Pannack, le Port-Neuf, et l'on arrive enfin au fort Hall, situé à douze cents kilomètres de marche et de navigation du fort Vancouver, et à dix-sept cent soixante-huit kilomètres de Westport sur les frontières du Missouri. Au fort Hall, l'hiver est très-précoce, la neige tombe souvent dès le mois de septembre, et le froid se fait toujours sentir un peu le matin et le soir, même dans le mois d'août.

Au fort Hall, on abandonne complétement le Lewis-Fork pour aller au grand lac Salé, et l'on prend une direction méridionale, légèrement appuyé vers l'est jusqu'à la ville des Mormons. D'abord il faut franchir, mais sans difficulté, les terrains marécageux qui bordent le Port-Neuf et le Pannack ; puis on gravit de hautes montagnes, au delà desquelles s'ouvre la vallée de la *Rivière-aux-Roseaux*, qui précède celle de la *Rivière-à-l'Ours*, près de son embouchure dans le grand lac Salé. Ces

deux vallées sont fort belles, quoique d'un aspect singulièrement sauvage; des massifs de saules (*salix longifolia*) sont gracieusement disséminés dans le voisinage de l'eau; des champs de lin et de mauves (*malva rotundifolia*) s'étendent dans les bas-fonds; des aubépines (*cratœgus*) et des aulnes (*alnus viridis*) élèvent leurs branches touffues au-dessus des prairies émaillées de fleurs, parmi lesquelles s'étalent de grandes corbeilles d'*eupatorium purpureum*. Des montagnes de plus de mille mètres de hauteur s'élancent perpendiculairement dans les airs avec leurs cimes dentelées par les orages, et quelquefois couronnées de cèdres et de sapins; elles complètent toutes ces richesses de la nature en faisant ressortir leurs merveilleuses beautés.

Aussitôt après avoir débouché de la vallée de la Rivière-à-l'Ours, on se trouve en présence du grand lac Salé, qui constitue, avec le lac Utah, un des traits les plus curieux de la physionomie du Grand-Bassin. Tous les deux sont situés à l'est; le premier est saturé d'une solution de sel et le second ne contient que de l'eau douce.

L'existence du grand lac Salé paraît avoir été connue depuis plus d'un siècle et demi. En mai 1609, le baron La Hontan, commandant la colonie française de Plaisance à Terre-Neuve, écrivit une relation des découvertes faites récemment dans l'ouest de la Nouvelle-France, qui fut publiée par la suite en anglais en 1735. Cette relation, depuis le départ de l'auteur de Missilimakinac jusqu'à son arrivée sur le Mississipi, est assez claire, mais le reste de l'ouvrage est obscur et paraît apocryphe. Des Indiens, que La Hontan rencontra sur sa route, l'assurèrent que leur nation était très-puissante, et qu'elle demeurait dans un pays peu éloigné, où se trouvait un grand lac salé de trois cents lieues de circonférence. Mais ces renseignements sont tellement vagues qu'ils n'ont aucune autorité historique. Le célèbre Moncachtape, Indien Yazoo, qui fit un voyage dans le nord et l'ouest de l'Amérique jusque sur les bords de l'océan Pacifique en 1760, ne fait nullement mention dans son itinéraire du lac Salé; probablement il aura traversé les montagnes Rocheuses plus au nord.

Le grand lac Salé a quatre-vingt-quinze kilomètres de longueur; sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de quatorze cents mètres; ses eaux, en s'évaporant, laissent partout des traces de sel; les rochers dont il est environné sont blanchis par des matières salines qui se forment en



Paris. Typ. H. Plon

LE GRAND LAC SALÉ.

Page 192



stalactites et en incrustations souvent de quatre à cinq centimètres d'épaisseur. La composition de ce sel s'analyse ainsi :

Chlorure de sodium.	97.80
Chlorure de calcium.	0.61
Chlorure de magnésie.	0.24
Sulfate de soude.	0.23
Sulfate de chaux.	1.12
Total.	100.00

Aucun poisson ne peut vivre dans le lac, qui est peu profond. La viande fraîche, trempée pendant douze heures dans ses eaux, se conserve ensuite sans aucune autre préparation, comme les viandes salées. Les îles que contient le grand lac Salé sont :

1° L'*Antilope*, la plus grande de toutes; elle a vingt-deux kilomètres de longueur sur huit de largeur. Elle se compose d'une éminence de granit de mille mètres de hauteur au-dessus du lac. Cette éminence est sillonnée de vallées et de ravins plus ou moins arides;

2° L'*île de Frémont*, *du Château* ou *du Désappointement*. Au-dessus du plus haut plateau de l'île se trouve un rocher oblong qui ressemble aux ruines d'un château; c'est sans doute à cause de cette particularité que les Mormons lui ont donné le nom d'île du Château. Sa circonférence est de vingt kilomètres. Elle n'a ni bois ni eaux, mais beaucoup de plantes, et surtout une prodigieuse quantité d'oignons (*calochortus luteus*) de la grosseur d'une noix et très-bons à manger;

3° L'*île de Boue*, pleine d'ardoise, de granit, de pyrites de fer et d'alun;

4° L'*île de Carington*, recouverte de fleurs et de plantes telles que le *calochortus luteus*, le *cleone lutea,* la *sidalcia neo mexicana*, le *malvastrum coccineum*, la *stephanomeria minor*, et de nouvelles espèces de *malacothiœ* et du *grayia spinosa;*

5° L'*île Stansbury*, d'une circonférence de trente-six kilomètres. Ses montagnes ressemblent à celles de l'*Antilope*. Maintenant ce n'est plus qu'une péninsule rattachée au rivage par un banc de sable. Cette île est fréquentée par des antilopes, des chevreuils et des loups. On y rencontre plusieurs sources d'eau qui fertilisent le bas-fond des vallées. Les plantes les plus précieuses sont la *comandra umbellata*, un nouveau genre de l'*elymus striatus*, du *stipa juncea* et de nouvelles espèces de l'*enchera,*

du *peretyle* et du *chenactis*. Les fossiles y abondent également. Les autres îles sont l'*île Gunisson* et l'*île du Dauphin*.

A l'ouest du lac on voit une grande plaine basse, recouverte en partie d'artémises, de boue ou de sel. Du milieu de cette espèce de baie marécageuse s'élèvent des montagnes qui ressemblent à des îles plantées dans une mer de salpêtre. Au delà commence le désert des *Soixante et dix milles*, triste, aride, désolé et rempli de débris de toutes sortes que les émigrants de la Californie ont laissés pour alléger leur bagage et rendre leur route moins embarrassante.

Outre cette plaine, il s'en trouve encore également, sur les bords du lac, d'autres plus ou moins vastes, recouvertes de sel solide et admirablement cristallisé sur le sable primitif; des cristaux de plusieurs centimètres d'épaisseur étalent au soleil leurs luisantes surfaces. Le porphyre, le grès métamorphique, le gneiss, le marbre blanc et le calcaire foncé, composent la plus grande partie des roches qui avoisinent le lac. On aperçoit encore dans certains endroits sur le rivage douze ou treize marches formées par l'eau du lac en se retirant; la dernière est au moins à soixante-six mètres au-dessus du niveau actuel; ce qui prouverait qu'il existe des conduits sous-marins par où les eaux s'écoulent à périodes indéterminées dans des bassins inférieurs. Autrefois le grand lac Salé a dû être une vaste mer intérieure qui couvrait une immense surface du pays; en se retirant elle a laissé la sécheresse et l'aridité, qui caractérisent maintenant toute la contrée. Une des plantes les plus étranges de cette région est celle appelée *plante à soie* par les Américains, *vache à lait* par les Canadiens, et *capote de sacarte* par les Mexicains. Sa racine est laiteuse et amère; avec son écorce on fait des cordes plus solides que celles de cuir. Les seuls oiseaux de ces localités sont le pélican, le cormoran, la grue, le héron, la mouette, le pluvier, les canards, les oies et quelques cygnes.

La malédiction du ciel semble peser sur cette solitude, qui rappelle la désolation des rives de la mer Morte, où furent englouties Sodome et Gomorrhe. A l'orient on voit des crêtes inaccessibles, des rochers couleur de sang persemés de taches vertes; sur leurs flancs ondulent de gros nuages, et à leurs sommets flotte une vapeur épaisse comme la fumée d'un volcan sur un ciel d'azur. De légers brouillards aspirés par le crépuscule planent au sein de ces vagues lueurs et se balancent sur les

eaux salées comme un crêpe teint du rose le plus doux; ce crêpe déploie sur l'horizon un rideau transparent, qui répand sur toute la nature le prestige d'une demi-lumière; puis, à mesure qu'il atteint la cime des montagnes, il prend une teinte plus sombre, un je ne sais quoi de triste et de lugubre qui remplit l'âme de mélancolie et les yeux de larmes involontaires.

Cette immense vallée, d'un aspect funèbre, rappelle celle de Josaphat, la vallée des tombeaux. Un silence imposant règne continuellement autour de ce lac désert, que l'on pourrait nommer le lac de la mort. Sur ses grèves stériles, sur le porphyre de ses rives, l'on n'entend pas la pluie gémir, le vent siffler, les feuilles des arbres tomber, les oiseaux chanter et l'hirondelle fendre l'air de son vol rapide : tout est calme et silencieux comme les voûtes d'un gigantesque sépulcre. On dirait que Dieu, dans un jour de colère, a maudit ces solitudes à cause des crimes de ses habitants, dont les cendres reposent depuis des siècles sous les sables du désert.

Le lac Utah est plus élevé que le grand lac Salé, et plus au sud que ce dernier. Sa longueur est de quarante-huit kilomètres; il reçoit une multitude de torrents qui descendent des montagnes et l'alimentent de leurs eaux fraîches et pures; il est très-poissonneux et abonde surtout en truites d'une grosseur prodigieuse, dont les Indiens de l'Utah font leur principale nourriture. Au sud-est, on voit sur ses bords des rochers de sel incrustés dans un lit d'argile rouge. Ces deux lacs couvrent une superficie de seize mille kilomètres carrés, et sont réunis par un détroit ou rivière de quarante-huit kilomètres de longueur, appelé Utah par les géographes et *Jourdain* par les Mormons. Au sud du lac Utah se trouve le lac Nicollet, désigné sous le nom de *Severs* par les Espagnols : c'est le réservoir d'une rivière, le Nicollet, qui prend sa source dans la chaîne des Wah-Satch, à plus de deux cent soixante-cinq kilomètres à l'est.

Avant de parler des établissements créés par les Mormons dans ce nouveau territoire américain, nous rappellerons en quelques mots l'histoire de la fondation de cette singulière colonie.

Joseph Smith fonda le *mormonisme* en 1830; après une résidence temporaire à Kirtland (Ohio), il se rendit dans le comté de Jakson (Missouri), où les sectaires reçurent par révélation l'ordre de construire un temple qui ne fut que commencé. Chassés de leur résidence par une

populace armée, les Mormons allèrent ensuite dans l'Illinois, où ils bâtirent sur les bords du Mississipi une ville florissante appelée Nauvoo. S'étant rendus odieux aux populations voisines, ils furent chassés de nouveau en 1844, et Joseph Smith ainsi que son frère Hyram furent tués dans la prison de Carthage (Illinois).

En février 1846, après avoir résolu dans un conseil suprême d'émigrer dans les grandes solitudes de l'ouest, les Mormons se donnèrent rendez-vous à Monrose (Iowa) et commencèrent leur longue pérégrination sous le commandement de Brigham Young, successeur de Joseph Smith. Souvent attaqués et poursuivis par les blancs et par les Indiens, les émigrants supportèrent avec beaucoup de courage et de stoïcisme les dangers, les fatigues de la route et mille péripéties plus décourageantes les unes que les autres, qu'ils durent subir pendant leur voyage. Enfin, les 21-24 juillet, ils arrivèrent au grand lac Salé, au nombre de cent quarante-trois hommes, sans compter les femmes et les enfants, et bien pourvus d'instruments d'agriculture, de semences, de mules, de chevaux et de bœufs. Ils s'établirent sur la rivière qui joint l'Utah au grand lac Salé, et construisirent sur ses bords une ville située au 40e degré 46' de latitude N. et 112e degré 06' de longitude O., au pied occidental de la chaîne des monts Wah-Satch. Le terrain fut bientôt arpenté, la ville divisée en lots réguliers avec des rues larges et longues ; un fort en briques fut érigé en face de la grande place, pour se défendre contre toute espèce d'ennemis extérieurs.

Au mois d'octobre suivant, trois ou quatre mille Mormons venus des États-Unis augmentèrent l'étendue de la ville et des terres cultivées. Depuis cette époque, les arrivées continuelles de nouveaux émigrants donnèrent une telle importance à cette immense colonie que la nécessité d'avoir une organisation civile se fit vivement sentir, et, le 2 juillet 1849, le gouvernement des États-Unis décréta, par une loi spéciale, que l'État du *Désert,* créé libre et indépendant dans le territoire de l'Utah, serait admis dans l'Union américaine et jouirait de tous les priviléges attribués aux autres États de l'Union.

Il n'est pas possible de donner une juste idée de la grandeur de la capitale des Mormons, car chaque mois elle augmente considérablement ; mais deux ans après sa fondation elle avait déjà près de six kilomètres de longueur sur quatre de largeur. Les rues sont tracées à

angle droit, comme dans toutes les villes américaines; leur largeur est de quarante-trois mètres; elles ont de chaque côté des trottoirs de six à sept mètres; les blocs ou îlots formés par le croisement des rues sont de deux cent vingt mètres environ et divisés en huit lots. Par ordre du conseil municipal, les maisons, construites en adaubes, doivent être à sept mètres des trottoirs, et l'espace vide est planté d'arbres et d'arbustes. Les facilités pour embellir ce site sont nombreuses. Des canaux d'irrigation passent devant chaque porte et fournissent abondamment de l'eau pour les jardins. Au milieu de la ville se trouve une place carrée destinée aux édifices publics. Sur cette place on a construit temporairement un hangar appelé *bowery*, capable de contenir trois mille personnes et servant d'église, en attendant que l'on puisse édifier le *Grand Temple*, qui doit surpasser, en grandeur, richesse et beauté, tout ce qui a été construit jusqu'à ce jour dans ce genre. On voit aussi un hôtel des monnaies, dans lequel on frappe déjà de belles pièces d'or.

La situation de la capitale des Mormons est admirable. A l'est et au nord elle est dominée par la chaîne des Wah-Satch, dont les cimes gracieuses se perdent dans les nues; les montagnes descendent dans la plaine par gradins, formant de belles terrasses verdoyantes qui commandent toute la vallée de l'Utah. A l'ouest la ville est arrosée par le Jourdain, tandis qu'une multitude de torrents fertilisent les plaines d'alentour, alimentent de petits ruisseaux qui coulent le long des rues, et répandent la verdure et l'abondance dans les jardins. Au nord se trouve une source thermale, dont l'eau est amenée dans une maison de bains par le moyen de conduits souterrains. Plus loin, il en existe une autre de cent quarante-huit degrés qui tombe en cascade dans un bassin naturel. Les Mormons ont su tirer parti de toutes les ressources de ce pays pour l'embellissement de leur ville ou le développement industriel de leur colonie. Ils ont également jeté les fondations de plusieurs autres villes dans le Grand-Bassin, savoir : *Paysan*, au sud du lac Utah; *Monti*, à quarante-cinq kilomètres plus loin encore dans la vallée Pete, sur la route de la Californie; la *ville du Cèdre*, à quatre-vingt-trois kilomètres de Monti, près du *petit lac Salé*, etc. Le but des Mormons, en échelonnant ainsi des villes dans cette direction, est d'établir des communications faciles avec l'océan Pacifique. Aussi croyons-nous que, grâce aux

continuelles émigrations qui viennent renforcer leurs rangs, déjà si nombreux, dans peu d'années tous ces établissements seront reliés par une chaîne non interrompue de fermes et de villages, et que du *pueblo de los Angeles* ou de San-Diego au grand lac Salé on verra la route passer entre deux lignes de maisons et de champs cultivés. Les Mormons ont fait de rapides progrès dans les arts et l'industrie; partout où les besoins et les ressources du pays le permettaient ils ont construit des fabriques et des manufactures de tous les genres; et bientôt, pouvant se suffire à eux-mêmes, ils n'auront plus besoin de faire venir leurs approvisionnements des États-Unis.

Quoique le gouvernement des Mormons paraisse, à première vue, strictement temporel, il est tellement lié avec l'administration spirituelle qu'il serait impossible de séparer l'un de l'autre. Les fonctions civiles sont exercées par des personnes qui occupent dans l'Église un rang et des fonctions dont l'importance correspond à celle de leur position comme officiers civils. Dans l'État comme dans l'Église les deux pouvoirs sont généralement tenus dans les mêmes mains; le gouvernement temporel semble avoir été le résultat d'une nécessité qu'il a fallu subir et que l'on a adaptée aux idées religieuses de la secte et aux besoins de la colonie. En effet, une si grande agglomération d'individus de tout âge, de tout sexe et de toutes les nations, ne pouvait pas être gouvernée par des lois purement religieuses, car, outre les *derniers saints de l'Église de Jésus-Christ* (latter day saints of the church of J.-C.), comme s'appellent les Mormons, bien des *Gentils* passent ou s'établissent dans le territoire de l'Utah et, pour eux, du moins, il était nécessaire d'avoir un gouvernement civil régulier.

Le budget de l'État participe de ce double caractère, et les trésors de l'Église sont librement et fréquemment dépensés pour la sécurité, l'amélioration et le bien-être matériel de la colonie lorsque les circonstances l'exigent. Les revenus proviennent d'un système de dîmes à peu près semblable à celui qui était en usage parmi les Hébreux. Chaque individu, lorsqu'il fait sa profession de foi, est obligé de payer au trésor de l'Église un dixième de ce qu'il possède; de plus, il doit employer un dixième de son temps aux travaux d'utilité publique, tels que ponts, routes, canaux, etc. Une taxe est également imposée aux *Saints* et aux *Gentils*, et constitue les revenus du gouvernement civil. Les denrées qui

servent à l'alimentation de la ville payent en entrant 1 p. 100, excepté les alcools et les liqueurs spiritueuses, qui sont chargés d'un impôt de la moitié de leur valeur de vente.

Nous terminerons cet aperçu sur les Mormons en disant quelques mots sur les dogmes religieux. Les sectaires assurent qu'ils forment actuellement la seule véritable Église qui existe sur la terre, et que le salut éternel ne peut s'obtenir que par le moyen du sacerdoce de Melchisédech. Ce sacerdoce, relégué au ciel depuis plus de dix-huit siècles, reparut en 1826, quand un ange vint visiter Joseph Smith, leur fondateur, l'instruisit dans la voie de la vérité et lui montra une boîte de pierre ensevelie dans la terre et contenant plusieurs lois écrites sur des feuilles d'or en langue appelée *égyptien réformé*. L'ange prit quelques-unes de ces lois, les donna à Joseph Smith, lui conféra le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, ainsi que le pouvoir des révélations, la connaissance des langues et l'autorité de remettre ou de retenir les péchés. Smith et ses associés furent constitués apôtres pour prêcher le nouvel évangile et pour établir parmi les nations l'Église de Jésus-Christ des saints de la dernière heure. En 1830, cette Église ne comptait encore que six membres ; maintenant on peut dire sans exagération qu'elle en compte plus de cinquante mille. Les Mormons croient à l'origine divine de la Bible, mais ils certifient qu'elle a été corrompue et qu'elle a besoin d'une nouvelle traduction ; ils croient pareillement aux miracles par l'imposition des mains. Leurs cérémonies religieuses sont à peu près les mêmes que celles des communautés protestantes ; ils accompagnent leurs chants d'instruments de musique. Leur système de mariage spirituel n'est autre chose que de la polygamie ; néanmoins ils nient les désordres de sensualité qu'on leur reproche.

Deux chemins conduisent du grand lac Salé au Nebraska dans les *Grandes-Prairies*, à l'ouest du Mississipi et aux États-Unis. L'un descend la *Rivière à l'Ours*, traverse la chaîne des Timpamozu au nord, les montagnes Rocheuses au sud des monts de la *Rivière aux Vents*, et tombe au fort Laramée, situé sur la branche septentrionale du Nebraska. L'autre franchit les monts Wah-Satch au nord, la *Rivière Verte* près du 41e degré de latitude N., les montagnes Rocheuses au sud, et débouche au fort Saint-Vrain, sur la branche méridionale du Nebraska. La première route étant la plus intéressante et la plus généralement

suivie, c'est aussi celle-là que nous nous appliquerons à faire connaître.

Après avoir repassé les bas-fonds recouverts de lin à fleurs bleues de la Rivière à l'Ours, on entre dans des défilés très-curieux par leur aspect sauvage autant que pittoresque. A l'entrée d'un de ces défilés on voit un rocher en forme de colonne, provenant sans doute d'un éboulement et placé debout au milieu d'une corbeille d'*épinettes de prairie* (*grindelia squarrhosa*). A droite, la chaîne des Timpamosu s'allonge vers le nord en faisant des contorsions effrayantes; à chaque instant on rencontre des groupes de montagnes rougeâtres, dont les cimes neigeuses et maculées de nuages semblent s'être réunies pour supporter la voûte azurée du ciel. De tous les côtés s'aperçoivent des amoncellements fantastiques de terrain, de collines rouges ou vertes, de rochers crevassés ou représentant des villes chimériques. Les collines qui servent de marchepied aux montagnes plus élevées sont coniques pour la plupart, et paraissent avoir été le réceptacle d'une multitude de sources, dont on voit encore les bassins d'où elles jaillissaient. Une de ces collines a son sommet concave; c'était autrefois un cratère de trois cents mètres de circonférence et de vingt de profondeur. Les murailles internes, parfaitement verticales, ont une ressemblance frappante avec des murs maçonnés; elles se composent de lave brune, scoriacée et polie, évidemment la production moderne d'un volcan. Du reste, la lave, le basalte et les roes volcaniques caractérisent la géologie de toute cette contrée.

Près de la courbe que décrit la Rivière à l'Ours s'ouvre une belle vallée, dans laquelle on voit un bassin d'où jaillissent plus de douze sources d'eaux minérales, à cent quatre-vingt-quatorze mètres au-dessus du niveau de la mer. Les principales sont : *Beer spring* (sources de bière), et le *Steamboat spring* (sources du bateau à vapeur); le *Beer spring* sort par une ouverture de deux à trois mètres de largeur. Son nom lui a été donné par les trappeurs et les voyageurs, à cause des gaz effervescents qui s'échappent de la source en colonne de vapeur et du goût acide que possède l'eau. Le *Steamboat* sourd du milieu d'un rocher comme un jet d'eau blanche et vaporeuse d'un mètre de hauteur, accompagné d'un bruit souterrain qui se fait entendre continuellement comme celui d'une machine à vapeur en activité. L'analyse de cette source donne les résultats suivants :

Carbonate de chaux.	92.55
Carbonate de magnésie.	0.42
Oxyde de fer.	1.05
Silice, alumine, eau et perte. .	5.98
Total.	100.00

L'eau est très-chaude; elle a un goût métallique fort désagréable. A deux mètres plus loin on aperçoit des dégagements réguliers d'air chaud, accompagné d'un peu de vapeur et de bruits également réguliers, distincts de celui du *Steamboat;* cet air donne des nausées et des étourdissements à qui le respire de trop près. Les environs de ce bassin sont très-bizarres; les rochers, composés de carbonate de chaux et d'oxyde de fer, sont *tuautés* et ressemblent à du corail fossile; ceux qui sont baignés par la Rivière à l'Ours se composent de couches de tuf calcaire et de dépôts de mousse et de jonc.

En quittant cette singulière vallée, on pénètre sur un haut plateau situé entre la chaîne des Timpamozu et celle de la *Rivière aux Vents.* Ce plateau divise les eaux de cette latitude, qui coulent vers l'océan Pacifique ou vers l'Atlantique; c'est un pays affreusement aride et monotone, où croissent seulement des artémises. Les voyageurs l'ont appelé le *Désert des Artémises;* il est entièrement inhabité; on y rencontre des sources empoisonnées par des décompositions de sels alcalins et mortelles pour les animaux qui ont le malheur d'en boire. Bien des émigrants y ont également trouvé la mort en croyant se désaltérer dans une onde pure et bienfaisante. C'est dans ce désert qu'est placé le fort Bridger, à plus de cinq cents kilomètres des forts Laramée et Saint-Vrain. Les Mormons ont depuis peu tracé une route pour se rendre du grand lac Salé au fort Bridger, et de là au fort Laramée par les *Portes du Diable* et les *Buttes Rouges.*

La Rivière aux Vents, que nous avons déjà nommée, est la branche septentrionale de la *Grande Corne* (*Big horn River*). Son nom lui est venu de ce qu'en hiver ses bords sont continuellement balayés par de grands vents qui empêchent la neige de s'y établir. On dit que ce phénomène est causé par une brèche étroite creusée dans les montagnes où la rivière s'est forcé un passage à travers d'affreux précipices; c'est là que prendraient naissance une multitude de courants qui s'engouffrent avec furie dans les gorges où bondit la rivière. Les voyageurs et les

trappeurs ont également donné ce nom à la chaîne de montagnes où la Rivière aux Vents prend sa source.

Cette chaîne forme à peu près la partie centrale des montagnes Rocheuses; elle est située au nord-ouest de la Rivière à l'Eau douce, et consiste en trois lignes parallèles de cent dix kilomètres de longueur sur trente-cinq de largeur. Son aspect est celui des Alpes bernoises dans ce qu'elles ont de plus merveilleusement pittoresque; il s'y trouve plusieurs petits lacs à trois mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Les glaciers sont nombreux dans toutes ces hautes régions; au-dessus d'eux s'élève une forêt de pics de granit nus et dépouillés de toute verdure; un de ces pics atteint la hauteur de quatre mille cinq cent trente-cinq mètres au-dessus du golfe du Mexique[1]. De son sommet on jouit du panorama peut-être le plus grandiose du monde. En se tournant du côté du soleil couchant, l'on voit à ses pieds une innombrable quantité de lacs et de rivières; à gauche, les sources du Colorado, qui s'échappe d'un bassin de porphyre, écume, tourbillonne, serpente, paraît et disparaît sous des rochers de marbre et va se jeter dans le golfe Californien, après avoir arrosé d'immenses déserts, la plupart encore inexplorés. A droite se dessine la vallée de la Rivière aux Vents, avec ses frénétiques contorsions; plus loin se dégagent les sources de la *Pierre Jaune*, un des plus grands bras du Missouri. Au nord, se perdent dans les nues les glaces éternelles des Trois Tetons, d'où découlent les deux plus grands fleuves de cette partie du globe, le Missouri sur le flanc oriental et le Colombia sur le versant opposé. Au sud, la chaîne de l'*Arc à Médecine* déploie ses gracieux contours et laisse jaillir de son sein le Nebraska, qui répand la fraîcheur et la vie dans les grandes prairies de l'ouest. Partout s'élancent jusqu'au ciel des cimes vaporeuses, sillonnées par des ravins et couvertes de taches blanches sur lesquelles brillent des lueurs de pourpre; partout dans les airs on n'aperçoit que des franges de neige dorées par le soleil, et de gigantesques rubans d'argent étincelant aux feux d'un océan de lumière; partout se dressent dans l'espace des montagnes aériennes qui semblent

[1] C'est dans cette partie des montagnes Rocheuses, longitude ouest 110° 8' 5'' et latitude nord 42° 49' 49'', que se trouvent les sources qui forment, avec le Mississipi, les plus grandes rivières du continent américain, savoir : le Colorado du sud, le Colombia du Lewis-Fork, le Missouri et le Nebraska.

planer au-dessus des nuages comme les flocons d'écume d'une cascade invisible et céleste.

Le bruit confus des torrents qui roulent avec impétuosité leurs eaux glacées sur des lits de rochers, des vents qui soufflent avec fureur dans les vallons ombragés, des arbres que les orages font gémir dans les forêts, toutes ces voix bruyantes ou mélodieuses qui font retentir les échos de mille vibrations sonores et pleines de charme, n'arrivent jamais sur ces sommets élevés, où l'explosion d'une arme à feu ne produit qu'un bruit médiocre et qui cesse instantanément, sans se prolonger, comme cela a lieu dans les atmosphères inférieures.

Dans les profondeurs de ce chaos immense de torrents, de fleuves, de porpyhres, de granits, de basaltes et de marbre qui sortent des entrailles de la terre et vont se perdre dans l'immensité de l'Océan, des solitudes ou du firmament, des forêts de cèdres, de chênes ou de pins s'étalent sur tout ce qui résiste; elles couvrent de leur sombre feuillage les ravins les plus escarpés, les gorges les plus tourmentées, comme les vallées les plus heureusement douées. Dans cette nature imposante où tout est sublime et solennel Dieu n'en a éloigné que les beautés champêtres si communes dans notre hémisphère.

La chaîne de la *Grande Corne*, située au nord de celle de la Rivière aux Vents, fait partie de ce grand système de montagnes granitiques qui s'étendent parallèlement avec les côtes du Pacifique, depuis l'isthme de Panama presque jusqu'à l'océan Arctique, et semble continuer la chaîne des Andes de l'Amérique méridionale. C'est à cause de son caractère rude, brisé, raboteux, à cause de la nudité de ses sommets que cette longue chaîne a reçu le nom de montagnes Rocheuses. S'élevant au milieu de vastes plaines, traversant plusieurs degrés de latitude et de longitude, et divisant les eaux de l'Atlantique de celles du Pacifique, on l'a pareillement désignée sous le nom figuratif de l'épine dorsale du nouveau continent.

Les montagnes Rocheuses ne présentent pas une ligne non interrompue, mais plutôt une suite de groupes de montagnes et quelquefois même des pics détachés. Quoique plusieurs de ces pics atteignent la région des neiges perpétuelles, leur élévation au-dessus de leur base immédiate n'est pas aussi considérable qu'on pourrait se l'imaginer; car du nord au sud toute la chaîne des montagnes Rocheuses repose

sur des prairies comme sur un piédestal de mille à quinze cents mètres de hauteur. Entre les groupes des montagnes se trouvent des vallées arrosées de petits cours d'eau, qui deviennent de belles rivières à mesure qu'ils avancent dans les plaines et finissent par se décharger dans ces grandes artères des prairies américaines, auxquelles nos fleuves de l'Europe ne sauraient être comparés. Tandis que les sommets des montagnes Rocheuses sont nus et dépouillés de toute végétation, leurs flancs sont capricieusement enveloppés d'énormes draperies de broussailles, de pins, de hêtres, de bouleaux, de chênes et de cèdres d'une hauteur prodigieuse. Sur les plateaux abrités et dans les endroits où le sol est recouvert de bonne terre, il croît une Flore aussi riche que variée. Les ravins possèdent beaucoup de plantes alpines, de magnifiques *asters*, au milieu desquels le *dodecatheon dentatum* étale ses beaux pétales écarlates. Une espèce d'écureuil sibérien est à peu près le seul habitant de ces hautes latitudes.

Les Alpes et les Pyrénées n'offrent rien de plus varié, de plus poétique, rien d'aussi sublime que cette immense série de pics, dont quelques-uns dressent leurs cimes majestueuses à cinq mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Tantôt, ce sont des volcans mal éteints ou de gigantesques rochers qui se réunissent pour représenter un escalier fabuleux tapissé de forêts; tantôt, ce sont des terrains argileux et calcaires, qui se croisent, se plient, se brisent en traçant les lignes et les dessins les plus bizarres. Souvent on se croirait au milieu d'une ville en ruine du moyen âge, avec ses donjons crénelés, ses tourelles gracieuses, ses murailles lézardées et ses fossés profonds. Outre les traces volcaniques si fréquentes dans ces montagnes, on y voit également beaucoup de bois fossile, de l'asphalte, de l'obsidienne, avec laquelle les anciens Mexicains faisaient des couteaux pour leurs sacrifices, et dont les Indiens se servent pour faire des pointes de flèches et des lances. Plusieurs vallées formées par des colonnades de basalte, semblables à la Chaussée des Géants en Irlande, ajoutent encore à l'admiration que cause cette suite de merveilles.

Les Indiens éprouvent une vénération particulière pour les montagnes Rocheuses, qui sont pour eux les limites du monde connu, et d'où s'échappent de si puissants fleuves. Ils les appellent la *Crête du monde*, et pensent que c'est là où le Grand Esprit, le Maître de la vie, réside sur

une des éminences aériennes de la chaîne. Plusieurs tribus de l'Est les désignent sous le nom de *Montagnes du Soleil couchant* et y placent leur paradis idéal, leurs heureux champs de chasse, invisibles aux yeux des mortels. C'est également là qu'est située la *Terre des Ames* ou *des Ombres*, où se trouvent « les villages habités par les généreux et les bons esprits libres » qui pendant leur vie ont su plaire au Grand Esprit et qui jouissent d'un bonheur sans fin après leur mort. Les tribus éloignées racontent des prodiges de ces montagnes. Ils pensent qu'après avoir rendu le dernier soupir, ils seront obligés de les parcourir, de monter sur un de leurs pics les plus escarpés à travers des rochers mobiles, la neige et des torrents furieux. C'est ainsi qu'après plusieurs lunes de fatigues et de dangers ils arriveront au sommet, d'où ils découvriront la terre des ombres; ils verront les âmes des braves guerriers et des bons Indiens vivant sous de belles tentes plantées dans un champ recouvert de verdure, arrosé par de brillants ruisseaux et rempli de buffles, d'élans et de chevreuils. Les âmes des voyageurs qui se seront bien conduits pendant leur vie mortelle pourront descendre et jouir du bonheur et des richesses de ce délicieux pays. Si, au contraire, ces âmes n'ont point été fidèles aux lois du Grand Esprit, si elles se sont abandonnées aux vices, elles seront obligées de redescendre et d'errer dans des plaines stériles et sablonneuses, souffrant la soif et la faim, après avoir vu leurs compagnons heureux jouir d'une félicité éternelle, dont le souvenir augmentera leur éternelle misère et leur supplice sans fin.

CHAPITRE VI

Déserts des Grandes-Prairies. — Le registre du désert. — Forts américains. — Configuration et productions des prairies. — Erreur des écrivains. — Le Nebraska. — Montagnes Noires. — Collines fumantes. — Le cercle magique des Prairies. — Origine de Saint-Louis. — Effets du traité de 1763. — Anecdote. — Le Minnesota. — Haut Mississipi. — Légende du lac Sainte-Croix. — Prairie du Chien. — Grotte de Ouakan-tipi. — Légende indienne. — Sources du Mississipi. — Minn-i-ha-ha. — Le Mankato. — Région d'Ondine. — Coteau des Prairies. — Carrière des pipes en pierre rouge. — Traditions indiennes. — Lac du Diable. — Coteau du Missouri. — Vallée du haut Missouri. — Montagnes Brillantes. — Souvenirs de nos voyages.

Dans les Grandes-Prairies les ondulations sont formées par des collines de sable ou de différentes qualités de rocher d'un aspect quelquefois très-pittoresque ; leur hauteur varie de vingt à cent cinquante mètres. Le sol s'élève insensiblement à mesure qu'il avance vers l'ouest, comme nous l'avons déjà remarqué ; ainsi la hauteur du Kansas à la jonction de ses deux branches principales, la Républicaine et la rivière des Collines fumantes, est de trois cent dix mètres au-dessus du golfe du Mexique, et deux cents kilomètres plus à l'ouest, le sol est déjà à cinq cent trente mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'uniformité de ces solitudes n'est interrompue que par quelques ceintures de montagnes calcaires ou de sables, réunies en masses confuses, coupées de ravins affreux et ressemblant aux ruines d'un monde écroulé ; d'autres fois elles sont traversées par des hauteurs arides et rocheuses, à peu près infranchissables, comme les montagnes Noires. Au milieu de cet océan de verdure, dont les vagues énormes se succèdent sans fin dans leur éternelle immobilité, serpente le chemin peut-être le plus grand de l'univers, celui que les émigrants de l'Europe et des États-Unis ont tracé pour aller s'enrichir aux mines d'or de la Californie. Cette immense avenue est semblable à une aire constamment balayée par les vents ; la multitude des caravanes qui ont passé et passent encore

sur cette route est telle que l'herbe n'a pas le temps d'y pousser. Les sauvages, qui n'avaient jamais vu que des sentiers de chasse dans les déserts, croyaient, en voyant cette route, que toute la *nation des blancs* avait émigré vers le soleil couchant, et que le vide devait se faire dans les contrées où le soleil se lève. Les tombeaux des pérégrinateurs se déroulent à droite et à gauche de cette grande voie de mort et de vie, et la solitude, comme un voile funèbre, les accable de l'image du repos et de l'infini. De nombreux débris des caravanes épuisées, des familles mourantes et décimées par les maladies, les fatigues et la misère, jonchent la terre où reposent côte à côte et pour toujours des peuples d'émigrants. Par-ci par-là sont plantés dans le désert des poteaux funéraires avec le *totem* de quelques grands guerriers ou de vieux sachems renommés par leur sagesse. De vastes ossuaires indiquent la place où des troupeaux entiers de buffles ont été égorgés par les imprévoyants chasseurs indiens. Des rivières de toutes les grandeurs, jusqu'au plus humble ruisseau, roulent lentement leurs eaux bourbeuses sur leur lit de sable; des bouquets de saules ou de peupliers, semés avec parcimonie sur leur rivage, projettent sur l'onde muette leur ombre mélancolique. Des chevreuils et des antilopes en petit nombre broutent craintivement le gazon des prairies, l'oreille tendue et prêts à fuir au moindre bruit qui s'élève dans ces lieux où le bruit révèle toujours un danger.

Telle est la physionomie générale de cette nature qui n'a de ressemblance qu'avec les steppes de l'Asie ou les pampas de l'Amérique du Sud; nature vraiment sauvage qui défie la civilisation de venir s'établir au milieu d'elle; terre aride et jamais habitée d'une manière permanente par personne; car, à certaines saisons de l'année, les hommes, comme les chevaux et comme la plupart des animaux, n'y trouvent pas une nourriture suffisante. L'herbe devient sèche et dure, les sources et les ruisseaux se tarissent, les buffles, les chevreuils et les élans émigrent vers des localités plus favorisées, les Indiens les suivent dans leurs émigrations, et les Grandes-Prairies deviennent plus désertes que jamais. Sur le bord des rivières il se trouve bien des vastes terrains qui pourraient être cultivés ou devenir de magnifiques pâturages; mais il est à présumer que pendant longtemps encore cet immense territoire sera le refuge et la proie des maraudeurs rouges ou blancs qui domineront en maîtres, et rendront les établissements agricoles impossibles.

La population des Grandes-Prairies se compose d'Indiens nomades, toujours en mouvement, toujours à la piste des troupeaux, des caravanes, et d'une race nouvelle d'hommes dont le type physique déroute toute classification zoologique. Produit hétérogène des races civilisées et sauvages, débris d'un amalgame des anciennes tribus à peu près éteintes avec les chasseurs errants, les trappeurs français et américains, les fugitifs espagnols et mexicains, les aventuriers de toutes les classes de la société et de tous les pays du monde, cette population singulière s'augmente encore chaque année d'une multitude de mécréants obligés de fuir les États-Unis pour échapper à des poursuites judiciaires. Nous pouvons ajouter à cette énumération, pour la compléter, une foule d'Indiens de l'Est que le gouvernement américain a transportés sur ces frontières, et qui, désespérés d'avoir été chassés de leur patrie originelle où reposent les cendres de leurs aïeux, ne trouvant pas assez de ressources dans les produits naturels de leur nouvelle résidence, et ne voulant pas cultiver la terre, errent dans les prairies par bandes nombreuses, se vengent contre les blancs de leur exil forcé et vivent de meurtres, de rapines et de pillage. L'on comprendra, par ce tableau fidèle des habitants de ce désert, qu'il est difficile et dangereux de le traverser, et que les émigrants qui se rendent aux montagnes Rocheuses et sur les bords de l'océan Pacifique ne trouvent de sécurité que dans leur nombre et la force matérielle de leurs caravanes.

Maintenant nous ferons connaître quelques-uns des détails modifiant les caractères géologiques et géographiques de ces solitudes étranges.

La grande route tracée par la nature pour traverser ce désert, et celle qui est en même temps la plus fréquentée, est la vallée du Nebraska, en indien Ne-Obraska ou *Rivière-Plate*, ainsi nommée à cause du peu de profondeur de ses eaux et de l'extraordinaire largeur de son lit. Cette rivière est le plus grand tributaire du Missouri; son embouchure est à huit cents kilomètres environ de la jonction du Missouri et du Mississipi. Le Nebraska arrose une immense vallée qu'il fertilise sur tout son parcours; son embouchure sert de point de division entre le haut et le bas Missouri. A l'époque où les bateaux à vapeur n'existaient pas encore, les voyageurs qui se rendaient aux montagnes Rocheuses ou des régions septentrionales du haut Missouri considéraient ce point comme la moitié de leur voyage; aussi le passage du Nebraska était-il équivalent pour eux

à celui de la ligne équatoriale pour les marins, et on le célébrait avec des cérémonies à peu près semblables. La vallée n'est autre chose qu'une prairie de huit à dix kilomètres de largeur, dont deux ou trois forment le lit de la rivière, remplie d'îles boisées d'un aspect charmant. Le sol se compose de sable et d'argile; on y trouve toujours de l'eau en creusant de petits puits de un à deux mètres de profondeur; il est généralement fertile, recouvert d'une étonnante variété de gazons, avec des plantes et des fleurs magnifiques. Les ondulations sont plus légères que partout ailleurs; elles se suivent régulièrement comme les vagues de la mer; les coteaux et les vallées paraissent interminables; les heures, les jours et les semaines se succèdent pour le voyageur sans changer sensiblement les admirables scènes que ces déserts représentent, et pourtant l'artiste, le poëte et l'admirateur des œuvres de Dieu trouvent en pérégrinant chaque jour de beaux tableaux, de nouvelles impressions et de délicieuses rêveries. Des fleurs odoriférantes embellissent ces immenses champs de verdure; la brise fait courber mollement leurs frêles tiges et rafraîchit l'atmosphère tout en l'embaumant de mille parfums suaves. La beauté des solitudes se déploie ici dans toute sa sublime grandeur.

Entre le Nebraska et le Kansas, au sud, se déroulent de grandes prairies ondulées n'ayant pas le moindre vestige d'arbres, si ce n'est, comme toujours, près des cours d'eau. Les plantes principales qu'on y rencontre sont : des aloès, des cactus, des *cammelinas,* des saxifrages, des *roses de prairie,* des *amorphas*, des *œnotheras* à fleurs jaunes et des artémises. Ce pays est sans cesse parcouru par des Indiens et surtout par les Pawnies, qui enlèvent avec une adresse et une audace vraiment remarquables des chevaux et même des bœufs des camps les mieux gardés. Les ravins y sont très-nombreux; leurs coupes montrent des couches d'alluvions, d'argiles, de grès et de calcaires de différentes couleurs. La plupart de ces couches contiennent beaucoup de fossiles, surtout vers la grande et la petite *Rivière Bleue*. Les émigrants sont obligés de traverser ces deux rivières pour aller du fort Leavenworth au fort Kearney sur le Nebraska.

Entre le fort Kearney et le fort Laramée la route est fort belle, mais très-monotone; la Flore consiste principalement en artémises, *amorpha canescens*, *asclepias tuberosa* et *asclepias syriaca* d'où s'exhale un doux parfum qui embaume l'air tout autour de la fleur. Quelques peupliers,

populus monilifera, des saules à longues feuilles, *salix longifolia*, et des *celtis crassifolia* ombragent les îles du Nebraska et quelques sites gracieux des bords de la rivière.

Au 40e degré 04' 47'' de latitude N. et au 100e degré 49' 43'' de longitude O., le Nebraska se divise en deux branches; sa largeur, en cet endroit, est d'environ dix-sept cent trente mètres, et sa hauteur est de neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est près de la branche septentrionale du Nebraska et du fort Laramée, à huit cents kilomètres du fort Leavenworth sur le Missouri, que se trouvent deux fameux rochers, l'un appelé *Court-House* (hôtel de ville), et l'autre la *Cheminée*. Le nom de *Court-House* a été donné au premier par les *voyageurs* canadiens, à cause de sa ressemblance avec les monuments de ce genre construits à Saint-Louis et dans plusieurs autres villes de l'Union américaine. Plus loin on rencontre un autre rocher qui représente le Capitole de Washington avec son dôme et ses ailes de chaque côté. La *Cheminée* est une colonne de quinze mètres environ de hauteur, ayant la forme d'une cheminée d'usine à vapeur; elle est située sur une colline conique de marne et de chaux. Les trappeurs et les *voyageurs* assurent qu'autrefois elle était bien plus haute et que c'est la foudre qui l'a réduite à sa présente élévation. Ces capricieux et singuliers phénomènes de la nature sont assez difficiles à visiter, car il faut traverser le *Dry-creek*, qui n'est ni profond, ni bien large, mais dont le lit d'argile bleue est très-dangereux. Les environs de la *Cheminée* se composent d'espèces de falaises découpées de la manière la plus étrange par les pluies; les rochers sont entièrement nus et le pays triste et désolé. Jadis on y voyait des cèdres, maintenant ils sont à peu près tous morts et leurs troncs desséchés augmentent encore la tristesse de ces lieux; néanmoins de jeunes pins se voient par-ci par-là, et semblent vouloir remplacer les cèdres disparus.

A cent trente-cinq kilomètres à l'est des montagnes Rocheuses s'étend une chaîne de hautes collines appelées les montagnes Noires, que divisent les eaux qui coulent vers le Missouri et celles qui se dirigent vers l'Arkansas et le Mississipi; c'est dans ces montagnes que le Sheyenne, le Petit-Missouri et plusieurs autres affluents de la Pierre-Jaune prennent leurs sources.

Les montagnes Noires sont presque exclusivement formées de grès,

en plusieurs endroits elles sont coupées à pic, déchirées par des précipices et façonnées par la main du temps de la manière la plus fantastique. Comme il se produit souvent à leur sommet des orages, accompagnés d'éclairs et de tonnerre, tandis que les plaines environnantes jouissent d'un calme parfait et d'un soleil brillant, les Indiens se sont imaginé que l'esprit ou le génie des orages et du tonnerre demeurait sur ces montagnes; aussi, lorsqu'ils veulent les traverser, ils placent sur les arbres ou sur les rochers des offrandes pour se rendre propice l'invisible génie et en obtenir beau temps et bonne chasse. Ils attachent également beaucoup d'importance aux échos qui se trouvent sur le bord des précipices. Un phénomène naturel vient encore augmenter la superstition des Indiens à l'égard des montagnes Noires : de jour comme de nuit, à toutes les époques de l'année, et par le temps le plus serein comme le plus pluvieux, on entend dans les vallons des bruits semblables à celui que feraient plusieurs pièces de canon partant à la fois.

Les savants ont attribué ces singulières explosions à des causes diverses ; mais leurs explications sont peu satisfaisantes. Dans la sierra Piratininga (Amérique du Sud), où ces explosions sont fréquentes, ce phénomène fut en partie expliqué au P. Vasconcelles, jésuite missionnaire, qui vit un rocher se briser avec un fracas épouvantable, et, du sein de ce rocher, vit sortir une masse pierreuse ressemblant à une bombe, qui éclata soit en tombant, soit en l'air. L'intérieur de cette bombe était plus dur que le fer et garni comme une grenade de joyaux ou pierres dures ; les unes transparentes comme du cristal, d'autres d'un beau rouge, et d'autres enfin de plusieurs couleurs. Dans la province de Guayra, il n'est pas rare de voir s'élancer naturellement dans les airs ces sortes de pierres, qui éclatent toujours avec un grand bruit, et dont les débris se répandent sur la terre comme autant de magnifiques pierreries, qui n'ont malheureusement aucune valeur.

Les personnes qui n'aiment pas l'extraordinaire pensent tout simplement que ces détonations proviennent de la chute des rochers répétée par les échos ; d'autres, du dégagement de l'hydrogène, produit des couches inférieures de charbon en feu. Quoi qu'il en soit de la cause, le phénomène existe ; il jette sur ces montagnes le charme de l'inconnu. Aussi les Indiens, qui donnent à tout ce qui les frappe une raison surnaturelle, assurent que ces bruits ne sont autre chose que les gémisse-

ments des montagnes qui cherchent à jeter sur la terre les pierres précieuses qu'elles recèlent dans leurs entrailles. D'autres croient que c'est la demeure des mauvais esprits, et que chaque éruption est le résultat d'un combat livré entre eux.

Là, comme auprès de la Grande-Corne, les eaux sont imprégnées de soufre; le sol est agité par des convulsions souterraines; des gaz sulfureux s'échappent en grande abondance de la terre, infectent l'atmosphère à plusieurs kilomètres de distance, et rendent le terrain si stérile que les artémises même n'y croissent pas. Des fontaines bitumineuses, sulfureuses et d'eaux thermales s'y rencontrent fréquemment; des gaz, des vapeurs et de la fumée sortent sans cesse d'une multitude d'ouvertures, et les trappeurs, ainsi que les sauvages, ne parlent de ces lieux qu'avec une crainte superstitieuse. Pour notre part, nous sommes convaincu que cette vapeur et cette fumée indiquent plutôt une grande accumulation de matériaux combustibles que la présence de volcans. Longtemps l'on a cru que le Haut-Missouri traversait des régions volcaniques, soit à cause des phénomènes dont nous venons de parler, et qui s'étendent très-loin, soit à cause d'une pierre légère et spongieuse que le Missouri charrie, et qui avait été prise pour de la pierre ponce. Maintenant il est avéré qu'à l'est des montagnes Rocheuses il n'existe aucun vrai volcan, quoique les *collines fumantes* soient très-nombreuses, surtout dans le *Great Bend* (grand détour) du Missouri. Les phénomènes volcaniques que présentent ces contrées peuvent être comparés à ceux qui se retrouvent dans les *terrains ardents* de toutes les autres parties du globe. Ils sont évidemment dus à la décomposition (par l'infiltration des eaux atmosphériques) des couches de pyrites, qui, réagissant sur des matériaux combustibles, comme les lignites et autres substances végétales, les enflamment immédiatement, tandis que d'autres réactions (bien connues des chimistes), ayant lieu sur la chaux contenue dans des lits d'argile, produisent ces masses de sélénite cristallisée que l'on observe dans les parties inférieures de ces couches singulières, et dont nous ferons plus tard mention en parlant des *Montagnes-Brillantes* du Mississipi.

Au nord du Ni-Obrarah, ou rivière de l'*Eau qui court,* on voit un vaste pays appelé *Mauvaises-Terres*, et quelquefois *Terres-Blanches*, arrosé par la Maukisitah-Watpa, traduit ordinairement par *Rivière de*

l'Eau-Blanche, mais qui signifie *Rivière des Terres-Fumantes*. L'eau de cette rivière est fortement imprégnée de limon blanc. Le sol, drainé par le Mankisitah-Watpa, est grisâtre ou d'un blanc éclatant; il se durcit facilement au soleil, et ne saurait servir à l'agriculture; mais en revanche, il est d'une grande richesse en fossiles de toutes sortes; il contient, comme les bords du Keha-Paha (affluent du Ni-Obrarah), de nombreux ossements de mammouths, de mastodontes, de tortues antédiluviennes, et des plus grands mammifères connus des naturalistes, ainsi que d'autres fossiles d'animaux de moindres dimensions. L'action des pluies, des vents et de l'atmosphère travaille les collines argileuses et les bords des plateaux ou des ravins des *Mauvaises-Terres* d'une manière à peine croyable. Vues de loin, ces collines se présentent comme de vieux manoirs d'une architecture perdue dans la nuit des siècles. Tantôt ce sont des tours gothiques environnées de tourelles gracieuses; tantôt ce sont des colonnes originales qui semblent atteindre l'entablement d'un temple immense. Ici, ce sont des forteresses saxonnes lézardées par les orages et crénelées à leur faîte; là, on voit des coupoles et des minarets d'une ville orientale auprès desquels s'élèvent de colossales pyramides. Chaque année les influences atmosphériques modifient l'aspect de ces tableaux merveilleux, et les remplacent par d'autres non moins extraordinaires.

Entre la rivière de la Pierre-Jaune (qui est encore plus au nord que le Keha-Paha) et le Haut-Missouri, les prairies sont couvertes de lave, de scories, et parsemées de monticules en formes de cônes, de dix à cinquante mètres de hauteur; quelques-uns de ces monticules ne sont que des masses de fraisils vomis des entrailles de la terre dans ses convulsions brûlantes. Néanmoins, ce pays est très-fertile; les vallées sont belles, riantes, ombragées d'ormes, de frênes, de cotonniers, de cèdres et de sapins; d'abondantes sources et des ruisseaux considérables y entretiennent une éternelle fraîcheur. Les *Terres-Blanches* de la rivière de la Pierre-Jaune n'ont guère que quarante kilomètres d'étendue; elles sont argileuses et ressemblent aussi à celles du Mankisitah-Watpa; on y revoit les mêmes curiosités naturelles, et l'on passerait des semaines entières à contempler ces capricieuses productions de la nature, qui vous transportent dans un monde fantastique, où l'imagination, sans nul effort, n'aperçoit que des merveilles.

On remarque encore dans les Grandes-Prairies des endroits circulaires et petits, entièrement dénués de végétation, que des voyageurs ont appelés les *Cercles des Prairies*. Les habitants ou les habitués du désert n'ont pas manqué de leur attribuer des origines plus ou moins contestables. Quant à nous, nous croyons tout simplement que les uns sont formés par les buffles pendant leur séjour dans le même lieu, et que les autres sont des traces d'anciennes cabanes de sauvages. Nous ne savons pas si c'est à l'incertitude qui règne sur l'origine de ces cercles que nous devons la tradition indienne que nous allons raconter; mais il est certain que si les Indiens se soucient fort peu de savoir la vraie cause qui produit les phénomènes dont leurs solitudes surabondent, en revanche leur inventive imagination n'est jamais en défaut pour les interpréter; elle explique les choses les plus extraordinaires, comme les plus simples, d'une manière moins rationnelle et moins scientifique que les Faces pâles, mais certainement bien plus poétique et plus gracieuse que nous ne saurions le faire. On en jugera par la légende du *Cercle magique des Prairies*.

Un jour, le jeune chasseur Algon rencontra dans la prairie un sentier circulaire sans aucune trace de pas alentour. Ce sentier était uni, bien battu et paraissait avoir été fréquenté récemment par plusieurs visiteurs. Surpris et intrigué par ce qu'il voyait, il se cacha dans l'herbe, afin de connaître la cause de ce mystère. Après avoir attendu quelques minutes, il crut entendre dans les airs une musique mélodieuse dont les suaves accents parvenaient à ses oreilles par intervalles réguliers. Ébahi, charmé et regardant le ciel, il écouta avec plus d'attention, retenant son haleine pour ne perdre aucune note des sons doux et beaux de cette harmonie lointaine qui le ravissait; mais il n'aperçut dans l'espace qu'une tache blanche et vague comme une chose trop éloignée pour être distinguée. Peu à peu cette tache devint plus visible et la musique plus douce et plus agréable; puis, à mesure qu'elle approchait de l'endroit où il se trouvait, il vit que ce qu'il avait pris d'abord pour un léger nuage était un panier d'osier, contenant douze jeunes filles d'une admirable beauté; chacune avait une espèce de petit tambour sur lequel elle frappait en chantant avec une grâce surhumaine. Le panier descendit au milieu du cercle, et au moment où il toucha terre, les douze jeunes filles en sortirent et se mirent à danser sur le petit sentier,

en se lançant les unes aux autres une paume brillante comme un diamant.

Algon avait bien vu des danses, mais jamais aucune semblable à celle-ci ; la musique également ne ressemblait en rien à celles qu'il avait entendues jusqu'alors, et la beauté de ces célestes danseuses surpassait tout ce que son imagination avait enfanté dans le domaine de l'idéal. Il les admirait toutes; mais, étant frappé plus particulièrement de la grâce et de la fraîcheur de la plus jeune, il résolut de s'en emparer. A cet effet, il s'approcha lentement du cercle mystérieux sans être aperçu, et il était sur le point de saisir l'objet de son choix, lorsque tout à coup les douze jeunes filles s'élancèrent dans le panier, qui s'éleva rapidement dans les airs et disparut bientôt dans l'azur du firmament.

Le pauvre chasseur tomba dans un profond désespoir; il regardait avec douleur disparaître le panier enchanté, et ses yeux, étonnés d'un tel prodige, versaient d'abondantes larmes. Il maudissait son sort et disait en pleurant : « Elles sont parties et je ne les reverrai jamais plus. » Algon s'en retourna dans sa cabane, triste et consterné; son esprit était absorbé par cette apparition extraordinaire, et le lendemain il voulut retourner dans la prairie auprès du cercle magique, dans l'espérance que son trésor y reviendrait. Il se cacha de nouveau dans l'herbe comme le jour précédent, et il y était à peine installé qu'il entendit la même musique, vit le panier redescendre avec les mêmes jeunes filles, qui dansèrent comme la veille. Alors il s'avança près d'elles une seconde fois, mais dès qu'elles l'aperçurent elles sautèrent aussitôt dans le panier et se disposaient à recommencer leur voyage aérien, lorsque l'aînée dit à ses sœurs : « Peut-être veut-il nous enseigner comment les mortels dansent et jouent sur la terre? — Oh! non, répondit la plus jeune, remontons vite, j'ai peur. » Et toutes se mirent à chanter et repartirent pour les régions éthérées.

Algon revint chez lui plus désolé que jamais. La nuit lui parut si longue qu'il retourna vers la prairie avant le lever du jour. Tout en réfléchissant sur la manière de réussir dans sa troisième tentative, il trouva un vieux tronc d'arbre dans lequel quantité de souris étaient logées; il crut que la vue d'une si petite créature ne ferait naître aucun soupçon aux jeunes filles, et grâce à la puissance de son *sac de médecine* (amulette), il prit la forme d'une souris, après avoir eu toutefois la

précaution d'approcher le tronc d'arbre le plus près possible du cercle. Les douze sœurs descendirent du ciel comme elles en avaient l'habitude et prirent leurs jeux accoutumés. Tout à coup la plus jeune d'entre elles dit aux autres : « Voyez donc ce tronc d'arbre, il n'était pas là hier. » Et elle s'enfuit vers le panier. Mais ses sœurs se mirent à rire, et, entourant l'objet de ses craintes, elles le renversèrent en s'amusant. Toutes les souris se sauvèrent, furent poursuivies et tuées, à l'exception d'Algon qui, reprenant sa forme naturelle de chasseur au moment où la plus jeune sœur levait un bâton pour le frapper, s'élança sur sa proie et la prit dans ses bras, tandis que ses compagnes effrayées rentrèrent dans le panier qui les enleva promptement.

L'heureux Algon essuya les pleurs qui coulaient des yeux de sa conquête; il l'appela sa fiancée; il chercha, par tous les moyens que lui suggérait son cœur, à lui prouver son affection; il la comblait d'attentions délicates et de caresses; il lui raconta ses aventures à la chasse et ses exploits dans les combats; il l'emmena dans sa cabane, ayant soin d'écarter de la route les broussailles et les branches qui pouvaient heurter ou déchirer le corps frêle et gracieux de sa bien-aimée; et lorsqu'il arriva chez lui, il se crut l'homme le plus fortuné de la terre. Le mariage eut lieu avec toutes les réjouissances imaginables, et la joie du beau chasseur s'agrandit encore par la naissance d'un fils. Mais, hélas! la jeune femme d'Algon était la fille d'une étoile, la terre convenait peu à sa nature céleste; sa santé dépérissait de jour en jour; elle voulait revoir son père, et cachait ses soupirs et ses chagrins à son époux afin de ne pas l'attrister, car elle l'aimait.

Un jour, se rappelant les *charmes* qui pouvaient la faire retourner au ciel et profitant d'une chasse où se trouvait engagé Algon, elle fabriqua un petit panier d'osier, cueillit des fleurs, prit des oiseaux, ramassa toutes les curiosités qui devaient plaire à son père, emmena son fils avec elle et s'en alla dans le cercle magique, puis elle se mit dans son panier avec tous ses trésors et commença la chanson qu'elle chantait autrefois avec ses sœurs lorsqu'elles faisaient ensemble leurs voyages mystérieux. Bientôt le panier s'éleva lentement dans les airs; le souffle embaumé des prairies porta les accents suaves de la voix céleste aux oreilles de son époux; cette voix et cette chanson lui étaient bien connues. Présageant un malheur, il courut aussitôt vers le cercle magique;

mais, hélas! il arriva trop tard : il ne vit plus qu'un point blanc qui se perdait dans les nuages; il n'entendit plus qu'une note faible et mélodieuse qui se mourait dans l'espace comme le dernier souffle de la brise, comme le dernier soupir d'un enfant. Alors, de sa voix la plus forte et la plus tendre il appela sa femme et son fils; tout fut inutile : ils étaient dans la région des étoiles.

Le chasseur désespéré laissa tomber sa tête sur sa poitrine; des larmes brûlantes coulaient sur ses joues; sa douleur fut secrète, silencieuse, comme il convient aux natures robustes des solitudes, mais elle fut terrible et violente comme les crises souterraines d'un volcan qui ne trouve point d'issue pour porter sur terre ses ravages effrayants. Après deux longs hivers, le chagrin avait vieilli le jeune chasseur, mais sa douleur n'avait point vieilli, elle était toujours la même.

Pendant ce temps, sa belle compagne, revenue dans la sphère brillante des étoiles, au sein du bonheur dont elle jouissait dans sa lumineuse patrie, avait presque oublié le malheureux qu'elle avait laissé sur terre; la présence de son fils l'en fit ressouvenir. En grandissant il voulut visiter le pays de sa naissance. Un jour l'Étoile dit à sa fille : « Prends ton enfant, retourne sur terre, demande à ton époux de venir avec toi vivre parmi nous, et dis-lui de nous apporter un échantillon de chaque animal et de chaque oiseau qu'il a tué à la chasse. » Alors la mère prit son fils avec elle et redescendit dans la prairie. Algon était toujours auprès du cercle enchanté; dès qu'il vit sa femme et son fils revenir vers lui, il crut mourir de joie; son cœur battait d'impatience, et bientôt il pressa dans ses bras les chers objets de sa tendresse et de son amour.

Suivant le désir de l'Étoile, il chassa avec une activité extraordinaire afin de réunir au plus tôt le plus de présents possible; il passait ses jours et ses nuits à la recherche des animaux les plus curieux, prenant les ailes de l'un, la queue d'un autre, les pattes d'un troisième, ainsi de suite. Quand il en eut fait une ample provision, il prit tous ses trésors avec lui, et en compagnie de sa petite famille il partit pour le ciel. Les habitants des régions étoilées manifestèrent une grande joie en les voyant. A leur arrivée, le chef des étoiles invita tout son peuple à une fête générale, et quand tous les convives furent réunis, il leur dit qu'ils pouvaient choisir parmi les curiosités terrestres apportées par Algon, et

prendre ce qui leur plairait le mieux. Les uns prirent une aile, d'autres des griffes ou des queues, etc. Ceux qui choisirent des queues ou des griffes furent changés en quadrupèdes, et les autres se virent métamorphosés en oiseaux. Algon prit une plume de faucon blanc, ce fut son *totem* (signe héraldique); sa femme et son fils l'imitèrent et devinrent des faucons blancs. Tous les trois étendirent leurs ailes et descendirent dans les prairies, où l'on trouve encore des descendants de cette union merveilleuse.

Les événements qui ont précédé la fondation des établissements européens en Amérique sont en général si peu connus, que nous croyons, avant de pénétrer dans les dernières régions qu'il nous reste à décrire, devoir donner quelques détails historiques sur la capitale du Missouri, Saint-Louis, la reine de l'ouest, née française, dont le berceau fut suspendu dans les forêts baignées par le Mississipi, dont l'enfance fut éprouvée par bien des privations, et dont l'adolescence se forma au milieu des terreurs inspirées par le cri des Indiens. Sa jeunesse, plus calme, ne fut guère plus heureuse; abandonnée par son gardien, le lion de Castille, elle ne se vit réclamée par son ancienne mère que pour être délaissée de nouveau; ensuite elle passa sous l'aile protectrice de l'aigle américaine et devint la métropole de l'empire des déserts.

M. d'Abadie, directeur général civil et militaire et gouverneur de la Louisiane, concéda, en 1762, à MM. Pierre Liguste, Laclède, Antoine Maxan et compagnie, le monopole du commerce des fourrures avec les Indiens du Mississipi et du Missouri. M. Laclède, homme d'une intelligence remarquable, d'un caractère entreprenant, et le principal chef de la compagnie, prépara aussitôt une expédition pour former un grand établissement dans le nord-ouest. Le 3 août 1763 il quitta la Nouvelle-Orléans, et le 3 novembre de la même année il arriva à Sainte-Geneviève, située à quatre-vingts kilomètres au sud de l'endroit où se trouve actuellement Saint-Louis.

A cette époque, la colonie française établie soixante ans auparavant dans l'Illinois était dans une condition de prospérité étonnante. Elle avait considérablement augmenté son importance depuis 1732, et la France commençait à réaliser cette grande conception d'unir le Canada à la Louisiane par une vaste ligne de postes militaires, qui devaient être supportés par des forts, dont les positions stratégiques furent admirable-

ment choisies. Mais lorsque M. Laclède arriva dans le pays, Louis XV avait déjà signé le honteux traité par lequel il cédait à l'Angleterre, d'une manière aussi blâmable qu'inconsidérée, une des plus belles régions du globe, dont la possession avait coûté près d'un siècle d'efforts, de découvertes, de combats et d'énormes sommes d'argent. Par ce traité, qui couvrira d'une éternelle ignominie la mémoire de Louis XV, la France donna à la Grande-Bretagne les deux Canadas, l'immense territoire des lacs septentrionaux et les riches États de l'Illinois, du Kentucky, du Tennessée, du Mississipi et de la Louisiane orientale jusqu'au golfe du Mexique.

Les frontières britanniques, nord, ouest et sud, étaient alors environnées de cette race française si antipathique à la race saxonne; elle les enveloppait de sa puissance et de son immense territoire par une chaîne non interrompue de pays fertiles qui s'étendaient du Canada au golfe du Mexique en suivant cette interminable et riche vallée du Mississipi, qui se roulait autour des possessions anglaises comme le serpent dont les plis et replis étreignaient Laocoon. Malheureusement pour la France, les hommes d'État de sa cour luxurieuse avaient la vue courte; ils ne connaissaient pas la valeur et ne se doutaient pas de l'avenir de nos domaines transatlantiques; occupés de misérables intrigues de palais, ils abandonnèrent lâchement nos plus belles colonies et ne cherchèrent que faiblement à prolonger leur agonie. Napoléon lui-même commit une faute impardonnable, irréparable lorsqu'il vendit la Louisiane pour quinze millions; il pensait qu'un oiseau dans la main valait mieux que deux dans un buisson; mais quel buisson vendit-il pour une telle somme! comme le dit très-bien un auteur américain. La Louisiane, qui par elle-même est colossalement riche, n'a-t-elle pas elle seule donné le jour à plusieurs vastes États en se démembrant? n'a-t-elle pas attiré à elle le Texas, le Kansas, le Nouveau-Mexique et la Californie? Quand on pense à cette perte fabuleuse, irréparable, que Louis XV fit subir à la France, on ne peut s'empêcher de gémir sur l'aveuglement de cette politique funeste qui, pour des difficultés passagères, pour des craintes pusillanimes, ou par le manque de connaissances approfondies sur les ressources et l'importance des colonies, fait oublier l'honneur et les intérêts des empires qu'elle régit.

C'est ainsi qu'à l'époque de M. Laclède le Mississipi devint les limites

naturelles des possessions anglaises et françaises. Sainte-Geneviève était le seul établissement français construit sur la rive droite du fleuve ; tous les autres, étant sur la rive gauche, passèrent aux Anglais. Après un court séjour dans ce village, M. Laclède explora les environs, et trouvant à quatre-vingts kilomètres plus au nord un plateau de vingt-cinq mètres de hauteur au-dessus du Mississipi recouvert de terres fertiles et de forêts, il s'en empara et jeta les fondements d'une ville qu'il nomma Saint-Louis, en présence des officiers du fort Chartres et de deux jeunes créoles MM. Auguste et Pierre Chouteau. Nous avons eu l'honneur de voir ce dernier en 1847, lors de la fête célébrée à Saint-Louis en l'honneur de Laclède.

A peine se trouvait installée la colonie naissante, augmentée des émigrants français et créoles de l'Illinois qui ne voulaient pas demeurer sous la domination anglaise, qu'elle fut grandement alarmée par l'arrivée de quatre cents Indiens qui, sans être hostiles, étaient très-importuns à cause de leurs constantes demandes de provisions et des vols journaliers qu'ils commettaient. M. Laclède s'empressa d'accourir pour remédier au péril qui menaçait son établissement, et agit aussitôt de manière à prouver son tact et sa profonde connaissance du caractère indien. Les chefs, ayant comparu en sa présence, lui parlèrent en ces termes : « Nous sommes dignes de pitié, car nous sommes comme des canards et des oies, cherchant de l'eau claire pour nous y reposer et trouver une existence facile. Nous ne connaissons aucune place meilleure que celle où nous sommes. Nous avons l'intention de bâtir nos wigwams autour de votre village. Nous serons vos enfants et vous serez notre père. » Laclède finit l'entretien en promettant de répondre le lendemain ; ce qu'il fit de la manière suivante : « Vous m'avez dit hier que vous étiez comme des canards et des oies qui cherchent une belle contrée pour s'y reposer et vivre aisément. Vous m'avez dit que vous étiez dignes de pitié ; que vous n'aviez trouvé aucun endroit pour vous établir plus favorable que celui-ci ; que vous bâtiriez votre village autour de moi, et que nous vivrions ensemble comme des amis. Je vous répondrai comme un bon père, et je vous dirai que si vous imitez les canards et les oies, vous suivez des guides sans prévoyance ; parce que, s'ils en avaient, ils ne s'établiraient pas sur l'eau claire où ils peuvent être aperçus par l'aigle qui les prendra. Il n'en serait pas ainsi s'ils choisissaient un lieu retiré et

bien ombragé d'arbres. Vous, Missourias, vous ne serez pas dévorés par des oiseaux de proie, mais par les hommes rouges qui se sont battus si longtemps contre vous et qui ont déjà si réduit votre nombre. Dans ce moment ils ne sont pas loin d'ici, surveillant les Anglais pour les empêcher de prendre possession de leurs nouvelles terres. S'ils vous découvrent ici, ils tueront vos guerriers et feront esclaves vos femmes et vos enfants. Voilà ce qui va vous arriver, si, comme vous le dites, vous suivez l'exemple des canards et des oies, au lieu d'écouter les conseils d'hommes qui réfléchissent. Vous, chefs et guerriers, pensez maintenant s'il n'est pas plus prudent de vous en aller bien vite, plutôt que d'être écrasés par vos ennemis supérieurs en nombre, en présence de vos vieillards massacrés, de vos femmes et de vos enfants déchirés en morceaux et jetés aux chiens et aux vautours. Rappelez-vous que c'est un bon père qui vous parle, méditez ce qu'il vous a dit et revenez ce soir avec une réponse. »

Le soir toute la nation des Missourias se présenta en masse devant M. Laclède et lui annonça qu'elle était déterminée à suivre son avis; puis elle demanda d'avoir pitié des femmes et des enfants en leur donnant quelques provisions, et de la poudre pour les guerriers. M. Laclède accéda libéralement à leur prière et les renvoya le lendemain bien pourvus et contents.

Le 17 juillet 1765, M. de Saint-Ange de Bellerive remit le commandement des frontières aux Anglais et vint à Saint-Louis avec ses troupes et les officiers civils. Son arrivée favorisa l'organisation définitive de la colonie; Saint-Louis devint la capitale de la haute Louisiane et M. de Saint-Ange en fut nommé le gouverneur. Mais Louis XV avait fait en 1763 un autre traité par lequel il cédait à l'Espagne le reste de nos possessions dans l'Amérique du Nord. Ce traité, gardé secret pendant un an, mit le comble à la mesure de déboires et de pertes que la France devait subir sous un tel règne. La nouvelle officielle n'en fut reçue à la Nouvelle-Orléans que le 21 avril 1764, et la consternation qu'elle répandit dans la haute et basse Louisiane fut telle que M. d'Abadie, le gouverneur, en mourut de chagrin. Des troubles sérieux en furent les conséquences, et les événements tragiques qui se passèrent sous le commandement du général Oreilly, de sanguinaire mémoire, laissèrent l'administration de la haute Louisiane dans les mains françaises pendant plusieurs années. Ce ne fut que le 11 du mois d'août 1768 que les troupes espagnoles

purent prendre possession de Saint-Louis pour la première fois, et encore il ne leur fut possible d'y rester que onze mois. Enfin la paix étant rétablie, les Espagnols redevinrent maîtres de tout le pays en 1770, cinq ans avant la mort de M. de Saint-Ange qui s'éteignit à l'âge de soixante-seize ans, à Saint-Louis, en 1775. M. Laclède mourut au *poste des Arkansas* le 20 juillet 1778, ne laissant aucune postérité.

En 1780, Saint-Louis fut attaqué par un millier d'Indiens et d'Anglais, qui avaient reçu l'ordre de s'emparer de la ville à cause de la part que les Espagnols avaient prise daus l'indépendance américaine. Les Français, qui étaient toujours dans les meilleurs termes possibles avec les Indiens d'alentour, ne s'attendaient guère à cette attaque, et quoiqu'ils fussent surpris dans leur sécurité, et que soixante-dix hommes au plus pussent porter les armes, ils se défendirent avec tout le courage qu'inspire une position désespérée et mirent en fuite leurs assaillants, sans que les soixante soldats espagnols que commandait leur capitaine, du nom Lebas, leur portassent secours; ils se renfermèrent dans une tour sans vouloir combattre.

Les événements qui se succédèrent pendant les trente-deux années de la domination espagnole sont d'un trop médiocre intérêt pour être rapportés ici. L'Espagne n'a jamais cherché à tirer aucun avantage des ressources de la haute Louisiane : il semble qu'elle ne considérait cette vaste région que comme une barrière entre les empiétements de ses voisins sur ses possessions mexicaines. Cette politique peut seule expliquer son indifférence pour le gouvernement de cette contrée. Quand elle s'empara de tout le pays situé à l'ouest du Mississipi, elle y trouva une population française déjà acclimatée, civilisée et endurcie aux fatigues supportées pendant ses longues guerres contre les Anglais et les Indiens. La perspective d'une existence calme et tranquille avait assemblé cette population sur les bords de l'Arkansas, du Mississipi et du Missouri, où elle n'attendait qu'un gouvernement protecteur qui lui permettrait de donner à l'industrie et à l'agriculture tout le développement possible. La seule chose que l'Espagne avait à faire était d'ouvrir des marchés pour les produits et pour les échanges avec les colonies méridionales. Ce vaste empire, possédant les plus grandes limites naturelles de la terre, borné par le Mississipi, le Missouri et l'océan Pacifique, aurait pu, par la prépondérance qu'il aurait acquise (comme nous le voyons de nos

jours) changer le cours des événements qui ont eu lieu en Europe depuis cette époque. La France ne pouvait pas aspirer à un tel pouvoir aussi longtemps qu'elle possédait le Canada, mais elle aurait dû y penser lorsqu'elle abandonna cette colonie. Les immenses résultats obtenus par les institutions libérales des États-Unis démontrent aujourd'hui que la perte du Canada aurait tourné à notre avantage, et qu'en développant les produits des possessions que nous retenions encore à l'ouest du Mississipi, nous aurions été bientôt amplement compensés des sacrifices faits en 1763, après la prise de Québec. Telle était la pensée des hommes intelligents en France. Turgot, notre célèbre homme d'État, entrevit plus particulièrement les avantages d'une telle politique, et il soumit même au roi un plan par lequel cette vaste région, qu'il appelait France équinoxiale, devait être grandement peuplée en peu de temps. Mais, comme le dit M. Nicollet, dans son *Essai sur l'histoire primitive de Saint-Louis*, il fut traité de visionnaire.

Ce qui était facile pour la France l'était bien plus encore pour l'Espagne; mais, au lieu d'adopter cette politique simple, libérale et grandiose dans ses résultats, l'Espagne se contenta d'entourer les colons et les Indiens du Missouri et du Mississipi; de leur imposer un gouvernement arbitraire; d'entraver les communications avec les populations voisines; d'établir des restrictions sur l'importation; de prohiber la concurrence étrangère; de restreindre l'émigration; d'accorder des priviléges exclusifs; de faire sans conditions des concessions de terres, etc. Comme le gouvernement avait l'air de ne s'occuper que des exigences du jour, les habitants de même ne pensaient point au lendemain. Les créoles de la haute Louisiane, qui étaient les descendants d'une nation aussi brave qu'entreprenante, ne trouvant dans cet état de choses aucun aliment à leurs facultés physiques et morales, s'enfoncèrent dans les forêts, au milieu d'une multitude de tribus sauvages dont ils n'avaient jamais entendu parler, se mirent à explorer les régions situées entre le Mississipi et les montagnes Rocheuses et créèrent le commerce des fourrures dans cette grande partie de l'Amérique septentrionale. C'est ainsi que se forma cette classe d'hommes hardis appelés *voyageurs* ou *engagés* dont nous avons déjà parlé, et qui étaient aussi nécessaires dans les prairies de l'Ouest que les *voyageurs* canadiens le sont dans les contrées glacées du Nord et du Nord-Ouest.

Pendant ce temps l'Amérique venait de terminer son indépendance, et la France de commencer sa révolution, lorsque tout à coup, le 9 juillet 1803, à sept heures du soir, les habitants de Saint-Louis apprirent que l'Espagne avait recédé la Louisiane à Napoléon qui l'avait vendue aux États-Unis. Nous ne ferons aucune remarque sur la profonde sensation produite par cette nouvelle inattendue. Nous dirons seulement que les colons ne pouvaient revenir de leur étonnement de se savoir républicains et de voir arriver parmi eux une multitude de juges, d'avocats, de notaires, de collecteurs de taxes, etc. Ils ne comprenaient guère plus cette liberté qui les obligeait de quitter leur demeure pour se rendre aux élections et pour servir de jurés.

Ils avaient laissé marcher la civilisation sans s'inquiéter d'elle. Leur existence était si isolée, si simplifiée, qu'ils perdirent de vue les avantages de la vie sociale. Ils ne possédaient aucune école publique, et les missionnaires, trop peu nombreux, ne les visitaient que rarement pour les instruire de leurs devoirs religieux. Le but de leur vie matérielle ne dépassait pas le cercle domestique, où les vertus et l'honnêteté étaient proverbiales. On ne connaissait chez eux ni notaires, ni avocats, ni juges; la prison resta vide pendant trente ans. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée de la simplicité des créoles, que de raconter un fait qui eut lieu quelques années après la cession de la Louisiane aux États-Unis.

Un créole du Missouri flânait autour d'un marché de nègres situé sur les bords du Mississipi, dans la basse Louisiane. Le marchand était du Kentucky et lui demanda s'il voulait acheter *quelque chose*. Oui, répondit le Missourien, je voudrais un nègre. Après avoir fait son choix, il en demanda le prix. Cinq cents piastres, répondit le marchand; mais, selon la coutume, vous avez un an pour payer. A cette proposition l'acheteur devint embarrassé; l'idée d'avoir une telle dette pendant un an le contrariait beaucoup. Non, non, dit-il au marchand, je préfère vous payer de suite six cents piastres et que cela soit fini. Très-bien, répondit l'obligeant Kentuckien, je ferai tout ce que vous voudrez pour vous arranger. Et le marché fut conclu.

Les troupes espagnoles quittèrent la Louisiane le 3 novembre 1804. Le gouverneur américain W.-H. Harrison, qui commandait en chef le territoire indien de la haute Louisiane, organisa les pouvoirs civils et

judiciaires de cette contrée, et le 2 juillet 1805, le général James Wilkinson y établit, par ordre du congrès, un gouvernement territorial dont Saint-Louis était la capitale. Enfin, en 1820, le territoire du Missouri devint un État, et sa constitution fut sanctionnée par le congrès en 1821.

La situation géographique de Saint-Louis en a fait la ville la plus importante de l'Ouest, et pour ainsi dire la porte d'entrée des grands déserts de l'Ouest et du Nord-Ouest. C'est dans cette belle cité que se réunissent les trappeurs pour s'approvisionner avant de s'enfoncer dans les solitudes. C'est également là qu'ils viennent porter leurs fourrures et dépenser en quelques jours l'argent qu'ils ont amassé au péril de leur vie pendant leurs longues excursions. C'est enfin de Saint-Louis que partent les bateaux à vapeur engagés par les grandes compagnies de fourrures, pour transporter dans les pays indiens les marchandises échangées contre les pelleteries de toutes sortes. Par conséquent c'est aussi de là que nous partirons pour faire connaître à nos lecteurs les principales curiosités des déserts du Nord-Ouest arrosés par le Mississipi et le Missouri.

Après les pays que nous venons de décrire, un des nouveaux États de l'Union américaine, le moins connu et le plus intéressant, est certainement le Minnesota; c'est un de ceux qui nous a montré le plus de poésie sauvage dans sa nature primitive et c'est un des plus riches en légendes et en souvenirs historiques. Le Minnesota couvre une superficie d'un peu plus de deux cent soixante-quatre mille kilomètres carrés d'une terre excellente, composée de belles prairies et coupée de forêts magnifiques. Les céréales de toutes sortes y croissent admirablement, et dans la vallée de la Rivière-Rouge jusqu'au 50e degré de latitude et même au delà on cultive du très-beau blé de Turquie. Les récoltes sont généralement régulières et bonnes, et à part quelque exceptions causées par les inondations, elles ne manquent jamais.

Comparée aux rivages du lac Supérieur, la partie méridionale du Minnesota est l'Italie de ces froides régions. Pour les agriculteurs, elle a une valeur très-importante, car peu de pays du Nord sont aussi bien adaptés à la culture du maïs. Les bords du Saint-Pierre ou Minnesota, du Sainte-Croix, du Rum, du Saint-François, de la Rivière à Jacques et de leurs affluents, les rives des lacs Pépin, Lac qui parle, Lac des bois et plu-

sieurs autres, sont d'une richesse botanique et d'une puissance de végétation vraiment extraordinaires. Le maximum de la température d'été au Minnesota est de 88 degrés Farenheit, et le minimum de 47 degrés au-dessus de zéro. Le tonnerre est fréquent dans ces parages; des courants d'air, produits sans doute par le dégagement de l'électricité libre, tempèrent les grandes chaleurs d'été.

Mais avant de parler plus longuement de la configuration du pays, disons quelques mots sur l'origine du nom qui a été donné à cette vaste contrée comprise entre le Wisconsin, l'Iowa, le Nebraska et les possessions anglaises.

Le mot Minnesota (prononcez Minnisotah) est un mot emprunté du langage sioux, composé de *minni*, eau, et de *sotah*, blanchâtre. Le ciel, dans cette partie de l'Amérique est plus blanchâtre que bleuâtre, et les Indiens, en appelant Minnisotah la principale rivière (autrefois désignée sous le nom de Saint-Pierre) qui arrose son territoire, ont voulu dire par là qu'elle avait la couleur particulière que présente le firmament dans ces charmantes régions.

C'est un Français du nom de Lesueur qui découvrit cette rivière vers l'année 1683; il l'appela Saint-Pierre, en souvenir d'un célèbre capitaine, commandant d'une résidence française sur les bords du lac Pépin. Ce n'est qu'en 1852 qu'un acte de l'Assemblée législative changea officiellement le nom de Saint-Pierre en celui de Minnesota. Cette rivière prend sa source sur le versant de la *Tête du Coteau des Prairies*, vers le 46e degré de latitude nord et au 97e de longitude ouest, méridien de Greenwich. Elle se dirige d'abord vers le sud-est, se jette dans le lac de la Grosse-Pierre, qu'elle traverse pour se jeter de nouveau dans le petit Lac-qui-Parle; puis elle descend vers le sud, reçoit plusieurs affluents, prend ensuite une direction orientale, remonte au nord-est et tombe enfin dans le Mississipi, un peu au-dessus des chutes de Saint-Antoine.

Ne pouvant parler de tous les sites curieux, de toutes les beautés naturelles parsemés dans le Minnesota et des excursions intéressantes que l'on peut y faire, nous nous bornerons à glaner par-ci par-là dans notre esprit les souvenirs qui nous ont laissé les impressions les plus profondes.

Parmi ceux-ci nous pouvons placer comme le plus précieux une visite aux sources du Mississipi et à la *Carrière des Pipes Rouges*, du



Paris. Typ. H. Plon.

VUE DU MINNESOTA.

Page 226.



Coteau des Prairies, carrière renommée dont nous parlerons plus longuement dans la suite.

De Saint-Louis il faut d'abord remonter le Mississipi jusqu'aux chutes de Saint-Antoine, c'est-à-dire sur une distance de neuf cent cinquante kilomètres environ. Autrefois ce trajet se faisait en deux mois par le moyen de bateaux plats tantôt remorqués, et tantôt marchant avec le secours de longues voiles oblongues ou des rames. Maintenant, il y a un service plus ou moins régulier de bateaux à vapeur qui vont en quelques jours jusqu'au fort Snelling, situé près des chutes.

Les rives du haut Mississipi sont d'une grande beauté et rendent ce voyage très-attrayant. Ce fleuve est bordé d'une suite presque non interrompue de collines escarpées, aux formes bizarres, et sillonnées de ravins dans lesquels poussent des arbustes de toutes sortes. Quelquefois les collines s'abaissent pour faire place à un cordon de rochers de huit à dix mètres de hauteur, qui se baignent dans le Mississipi et représentent des architraves ou des tronçons de corniches coupées à égales distances, comme celles d'un temple colossal à moitié enseveli sous les eaux. Les plaines situées au delà du rivage et sur les plateaux sont couvertes d'une herbe épaisse et de gras pâturages semés de bouquets de bois. C'est sur les bords de ce fleuve, à peu près à mi-chemin entre le fort Snelling et Saint-Louis, que M. Dubuque, un des premiers pionniers de l'Ouest, a voulu être enterré ou plutôt exposé, car, d'après ses ordres, son corps, enveloppé d'un linceul seulement, fut placé sur un monticule très-élevé qui domine une des plus belles vues du monde. Il y a peu d'années on voyait encore sur le rocher le squelette de ce singulier personnage.

Quoique le Mississipi soit vraiment aussi beau que grandiose dans tout son parcours à cause de l'originalité de ses sites, il finit néanmoins par lasser l'admiration du touriste, qui ne le remonte que de Balize à Saint-Louis, c'est-à-dire pendant mille sept cent cinquante kilomètres; mais de Saint-Louis aux chutes de Saint-Antoine, sur une distance d'à peu près neuf cent cinquante kilomètres, le fleuve devient d'une magnificence telle, que l'imagination la plus exaltée ne saurait concevoir rien de pareil; le voyageur le plus indifférent ne cesse de s'extasier depuis l'embouchure du Wisconsin jusqu'au delà du fort Snelling, où le Mississipi cesse d'être navigable à cause des chutes : n'importe le temps et

la saison, l'homme se sent cloué sur le pont du bateau à vapeur, d'où l'on aperçoit à chaque minute des scènes nouvelles, des tableaux étranges, des panoramas inouïs, qu'on ne pourrait décrire parce qu'ils ne sont ni pittoresques, ni romantiques, ni d'aucun style ou genre connu comme dans notre vieille Europe. Les paysages du haut Mississipi sont d'un sublime sauvage qui ne souffre aucune comparaison.

La hauteur des bords du fleuve, en différents endroits, rend ce pays très-important au point de vue de l'industrie. Les chutes d'eau et les cascades qu'on y rencontre fréquemment peuvent servir de moteurs hydrauliques pour de nombreuses manufactures : les arbres de haute futaie seraient employés pour les constructions, les scieries, ou comme moyen de chauffage. Ces régions, du reste, sont déjà envahies par les blancs, qui les exploiteront facilement. Boisé ou non, le sol est toujours recouvert d'un gazon éternellement vert, les monticules élevés comme d'immenses dômes de chaque côté de haut Mississipi, et les énormes remparts qui resserrent son lit dans quelques sites particuliers sont également tapissés d'un gazon épais et velouté; ce n'est plus l'aspect solennel et terrible des grands spectacles que présentent les Alpes et les Pyrénées, mais c'est quelque chose de tendre et de voilé qui parle moins à l'imagination et va plus directement au cœur.

Avant d'arriver au lac Pépin, en remontant le Mississipi, on passe quatre grandes rivières, l'Illinois, le Des Moines, le Rock River et le Wisconsin, qui fournissent leur contingent au *Père des Eaux*. C'est au delta formé par le Wisconsin et le Mississipi qu'est située la *Prairie du Chien*, un des plus beaux paysages de cette contrée. En cet endroit se trouve un des premiers et des plus grands établissements des compagnies de fourrures; mais depuis que les Indiens et le gibier disparaissent si rapidement de ces déserts, il a beaucoup perdu de l'importance dont il jouissait autrefois. Sur la prairie il y a un fort américain et une cinquantaine de familles d'origine française; la plupart sont des trappeurs, des marchands ou des *voyageurs*. A cent trente-cinq kilomètres plus haut commence une série de plateaux ou de collines, placés comme autant de magnifiques observatoires du haut desquels on domine de vastes plaines. Des souvenirs historiques se rattachent à ces hauteurs, dont les principales sont le *Pike's Tent* (la tente de Pike), la Montagne qui Trompe, le Cap à l'Ail et le *Lover's leap;* ce dernier est un grand



Paris. Typ. H. Plon

VUE DU HAUT MISSISSIPI.

Page 228



rocher à pic très-élevé, du haut duquel une Indienne de seize ans s'est précipitée en présence de toute sa tribu pour ne pas s'unir à un homme à qui son père l'avait promise en mariage. Depuis cette époque, ce rocher a pris le nom de *Lover's leap*, le saut de l'amante.

Près du lac Pépin, on a retrouvé des traces d'un ancien camp retranché, dont l'origine est encore un mystère pour les archéologues américains. On y voit aussi les ruines de plusieurs forts et habitations de l'époque de la domination française. M. Saint-Pierre avait en cet endroit un vaste dépôt de marchandises, qu'il échangeait contre des fourrures que lui fournissaient les Dacotas. C'est également à la partie méridionale de ce lac, appelée *la Pointe au Sable*, que les Français, sous Fontenac, qui venait de chasser les renards de Wisconsin, établirent des retranchements pour se garantir contre les excursions des sauvages.

Un peu plus loin, à gauche, toujours en remontant le fleuve, on arrive à l'embouchure d'une petite rivière, sinon découverte, du moins baptisée par le célèbre la Hontan, qui lui donna son nom ; elle se nommait *Rivière aux Canots* quand ce pays appartenait à la France, parce que c'était à travers les joncs et les saules dont ses rives sont couvertes que les chasseurs et les marchands cachaient leurs canots ; plus tard, les Anglais et les Américains ont changé le mot de *canot* en celui de *cannon*, qui n'est qu'une corruption du premier. Le siècle dernier, les Sioux l'appelaient *Inyan Bosndata*, c'est-à-dire *Rocher debout*, à cause d'un obélisque naturel qui se trouve à six kilomètres au nord de cette rivière, près de l'endroit où elle est guéable, dans une belle et vaste prairie. Ce rocher est formé d'un seul morceau de grès de douze mètres de haut, et ressemble à ces piliers que laissent les ouvriers pour marquer la profondeur des excavations qu'ils font en creusant la terre. C'est une précieuse relique de l'ancienne épaisseur des couches supérieures des premières formations, avant que cette contrée fût dévastée par les éléments qui en ont altéré le niveau originel. A seize kilomètres au nord de l'obélisque naturel on voit également d'autres évidences du dépouillement de la surface de la terre dans ces régions. Une d'elles est tellement remarquable par la symétrie de ses lignes et la bizarrerie de ses dessins, qu'on l'a appelée la *Colline du Château*, à cause de sa parfaite ressemblance avec les ruines d'un manoir des temps féodaux.

Vers la même latitude que la *Colline du Château*, sur la rive gauche

du Mississipi, commence le lac Saint-Croix, que traverse dans toute sa longueur la rivière de ce nom, en venant du Wisconsin, et avant de se jeter dans le *Père des Eaux*[1]. Le nom de *Saint-Croix* fut donné à cette rivière en souvenir d'un célèbre voyageur qui s'appelait ainsi, et fit naufrage à son embouchure, après une longue et périlleuse excursion. Quand les eaux sont basses, on voit à la partie méridionale du lac un banc de sable dangereux, auquel s'attache une légende indienne. Deux guerriers Dacotas voyageaient de compagnie sur les bords du lac; un des deux avait fait vœu de ne pas manger de la viande qui aurait touché l'eau. Gagnés par la faim, ils se mirent à la poursuite d'un blaireau qu'ils crurent voir se diriger vers un arbre creux. En regardant au fond de l'arbre, celui qui avait fait le vœu s'aperçut que l'animal auquel il venait de donner la chasse était un poisson et non un quadrupède. Un moment il hésita sur le parti qu'il devait prendre, mais son appétit surmonta ses scrupules, le poisson fut pris, rôti et mangé.

Après le repas, la faim fit place à la soif. Le prévaricateur pria son compagnon de lui apporter de l'eau pour rafraîchir son gosier enflammé, mais plus il buvait, plus il avait soif; alors, pour se désaltérer plus à son aise, il se mit dans le lac et but longtemps, quand tout à coup il appela son ami en lui disant : « Viens et regarde-moi. » Celui-ci pensa mourir de frayeur en voyant le spectacle qui s'offrait à sa vue. Son ami se métamorphosait en poisson avec une effrayante rapidité. Enfin quand la métamorphose fut complète, le malheureux *Indien-poisson* se mit en travers du lac, et forme, depuis, le banc de sable appelé Pike. Les Dacotas croient beaucoup à cette légende singulière, et ils ont nommé le lac et la rivière *Hogan-ouannki-kin,* la place où repose le poisson.

Quelques kilomètres plus loin, toujours sur la rive gauche du Mississipi, on aperçoit Saint-Paul, nouvelle ville américaine de peu d'intérêt pour le touriste; mais de Saint-Paul on peut aller faire une excursion à la fameuse grotte appelée *Ouakantipi* par les Indiens, et *Carver* par les Américains. Cette grotte se trouve à dix-huit kilomètres en deçà des chutes du Mississipi; l'entrée est restée plus de trente ans bouchée par les éboulements des pierres calcaires qui couronnent les rochers de

[1] Nom du Mississipi en indien.

grès dans lesquels elle est creusée. L'ouverture a moins de deux mètres de largeur sur trois ou quatre de hauteur; de suite après elle vient une grande salle de cinq mètres de haut sur dix de large, et d'une profondeur égale, ayant un sol recouvert de sable blanc et fin. Au bout de cette salle commence un lac immense d'une étendue encore inconnue; l'eau est pure et claire. Quand on jette des pierres dans ce lac elles produisent un bruit effrayant que les échos de ces sombres régi ns répètent au loin.

Les Indiens qui visitent cet antre obscur ne manquent jamais de jeter à l'eau quelques objets en sacrifice à l'esprit des grottes Ouakantipi. Les parois des voûtes sont en grande partie recouvertes d'anciens hiéroglyphes indiens à moitié cachés par la mousse.

Près du Ouakantipi est situé le cimetière de plusieurs tribus sauvages qui apportent régulièrement les ossements de leurs défunts dans cet endroit, avant leurs émigrations vers d'autres contrées.

L'embouchure du Saint-Pierre, actuellement le Minnesota, est à peu près en face de ce cimetière ; c'est près de la pointe du delta formé par cette rivière et le Mississipi que les Américains construisirent en 1819 le fort Snelling, dernière station des bateaux à vapeur sur ce fleuve, un des plus grands du monde.

Ce fort, élevé sur un plateau d'une quarantaine de mètres de hauteur, est d'un effet aussi romantique qu'imposant. Il se compose de vastes casernes et de nombreux édifices entourés d'épaisses murailles et de quelques bosquets d'arbres sous lesquels on voit souvent des Dacotas se promener.

Avant l'organisation du territoire du Minnesota en 1849, ce fort était le seul établissement important au nord de la Prairie du Chien. Pendant de longues années il fut le rendez-vous des missionnaires, des rares savants et des marchands aventuriers, qui venaient y faire leurs préparatifs de voyage pour aller visiter les villages des Dacotas. Cet endroit est célèbre dans les annales du désert. C'est sur l'île qui est en face du fort que le major Pike campa lorsqu'il négocia l'achat du terrain. Depuis la construction de cette forteresse il s'est passé dans ce petit coin de terre bien des tragédies qu'il serait trop long de raconter; maintenant nous nous occuperons exclusivement des charmantes courses que l'on fait ordinairement quand on visite le fort Snelling.

La petite île dont nous avons parlé, qui se trouvait autrefois au milieu de la cataracte, s'appelle l'*île de l'Esprit*, à cause d'une légende qui raconte que le matin on voit parfois au-dessus de la grande chute l'ombre d'une femme indienne portant un enfant qu'elle presse dans ses bras, tandis qu'en chantant elle conduit une barque d'écorce qui s'engloutit dans l'abîme. Nous traduisons ici les principaux passages de cette singulière légende :

« An-pe-tu-sa-pa-ouinn ouvrit ses yeux à l'aurore de la vie longtemps avant que les canots des blancs eussent vogué sur les flots du Mississipi, longtemps avant que leurs regards aient vu les fleurs couvrir ces vastes et belles plaines. Elle devint jeune fille, et depuis la lumière du matin jusqu'aux ombres du soir elle partagea les fatigues et les dangers des autres vierges de la tribu. Elle nageait sans crainte au milieu des ondes rapides; elle apprit à guider son canot fragile, avec lequel elle glissait légèrement sur les flots des torrents et sur les vagues des lacs. Elle apprit à tanner la peau du chevreuil; elle teignait de différentes couleurs le cuir du bison et le couvrait de dessins fantastiques; elle préparait la tente pour le repas et tranchait sa nourriture avec un couteau d'ivoire; elle coupait du bois avec une hache de pierre; elle était aguerrie à la vie sauvage la plus rude.

« Dans un vase d'écorce de bouleau elle faisait bouillir ses aliments avec des pierres chaudes; elle prenait des poissons avec des hameçons en os. Avec des piquants de porc-épic elle brodait des présents pour les êtres qu'elle aimait. Dans les plaines fleuries elle bondissait avec ses compagnes, et souvent on la vit remporter le prix de la course. Elle apprit à craindre l'Ojibeway, et dansait avec joie autour de sa chevelure; souvent, par la fuite ou la ruse, elle évita la lance ou les flèches de ce terrible ennemi.

« C'est ainsi qu'avec un cœur tantôt gai, tantôt triste, elle passa les épreuves de sa jeune existence. Enfin le jour arriva où, s'unissant au guerrier de son choix, les joies nuptiales et celles de la maternité firent gonfler son cœur de bonheur. Mais, hélas! le grand bonheur est le prélude d'une grande souffrance; plus grande est la joie, plus profonde est la douleur, et l'amour trompé peut se changer en haine. Celui dont elle appréciait les sourires plus que la vie, celui pour qui son cœur débordait d'affection, l'oublia pour un amour impur qu'il trouva loin d'elle.

« An-pe-tu-sa-pa-ouinn vit l'ingrat, l'infidèle la délaisser, la mépriser. Que pensait-elle? Personne ne le sut. Nul Indien ne vit des larmes dans ses yeux; ses lèvres ne trahirent aucune de ses pensées; son sein ne révéla aucun soupir. Longtemps elle cacha ses angoisses et ses peines. Un jour sa tribu planta ses tentes sur les rives vertes et fleuries où le Mississipi se précipite dans l'espace en écumant avec fracas. An-pe-tu-sa-pa-ouinn était là, se peignant le visage de couleurs vives; elle portait son enfant dans ses bras.

« Pourquoi tresse-t-elle sa longue chevelure comme au jour de ses noces? Pourquoi place-t-elle des plumes sur la tête de son enfant comme pour un jour de fête? Voyez, voyez, elle prend son canot; elle met son enfant sur la proue et quitte le rivage dans un profond silence. Sa main est ferme en maniant la rame flexible; ses yeux sont sans larmes; le canot fend les ondes, il vole vers les chutes, il vole vers le gouffre.

« Les amis d'An-pe-tu-sa-pa-ouinn l'appellent en vain; calme, elle suit sa route terrible sans tourner la tête, sans jeter un regard derrière elle. Tous tremblent d'horreur; elle seule ne trahit ni crainte ni peine. Elle ranime le courage de son timide enfant par les mots les plus tendres, par sa voix la plus douce. L'époux, le père est là, le désespoir au cœur en voyant son enfant si plein de vie et si près de la mort.

« Mais la barque vole, vole toujours, poussée par les vagues, poussée par les rames; elle ne volerait pas si vite si la mort était derrière et la vie devant elle. Mais l'abîme s'approche, aucun pouvoir humain ne peut désormais sauver ces deux victimes. Alors An-pe-tu-sa-pa-ouinn entonna son chant de mort; sa voix pure et vibrante domine le bruit des flots; sa voix belle et sonore est portée par les vents.....

« N'écoutez plus, jeunes guerriers, les chants qui vous faisaient pleurer; ils se sont évanouis dans l'onde bouillonnante; la mère et l'enfant ne sont plus : ils sont là-bas dans une caverne obscure que personne ne connaît, et dorment maintenant de leur dernier sommeil...

« Les débris de la barque furent seuls recueillis; mais lorsque la nuit sombre couvre de son voile épais les arbres des trois îles, lorsque le vent mugit et gronde au-dessus du grand fleuve, on entend dans les airs une voix triste et douce qui murmure une chanson; c'est celle d'An-pe-tu-sa-pa-ouinn, qui répète son chant de mort. »

Cette légende, dont nous avons à peu près conservé le mot à mot

dans la traduction, est très-ancienne, et les Dacotas manquent rarement de la raconter lorsqu'en leur compagnie on va visiter les chutes de Saint-Antoine.

Les Sioux et les Chippeways habitent ces environs; les soldats américains du fort Snelling sont principalement chargés de veiller à ce que la paix entre ces deux tribus ne soit pas troublée. Quand ces Indiens veulent remonter le Mississipi au delà des chutes, ils sont obligés de faire un *portage*, c'est-à-dire de transporter par terre leurs canots et leurs marchandises.

Depuis l'embouchure du Minnesota jusqu'à celle du *Crow Wing River* (rivière de l'Aile-de-Corbeau), c'est-à-dire sur une étendue de cent quatre-vingt-quinze kilomètres, la vallée du Mississipi est large, ses bancs sont peu élevés et se retirent en formant une succession de terrasses d'un bel aspect; de nombreux rapides embarrassent la navigation du fleuve. Le sol est sablonneux et recouvert de tilleuls, de bouleaux et de noyers. Sur le côté oriental du Mississipi, entre les troisièmes rapides et le ruisseau Pikwabik, on voit une large masse de rochers siénitiques avec du feldspath couleur de chair, qui s'étendent sur une longueur de deux kilomètres et sur une largeur de vingt-cinq à trente mètres. Un peu plus haut que ces rochers, en face des rapides du *Knife* (Couteau), il existe des sources qui roulent du sable fin, brillant et bleu accompagné d'une substance onctueuse et douce. La relation des voyages de MM. Schoolcraft et Nicollet aux sources du Mississipi est assez connue pour que nous puissions nous éviter des détails sur ce sujet; nous dirons seulement que du *Crow Wing River* au *Leech-Lake* (lac de la Sangsue) les chemins, quels qu'ils soient, sont hérissés de difficultés à cause des constants *portages* qu'on est obligé de faire pour porter canots et bagages d'un lac à un autre.

La route la plus courte géographiquement parlant est celle du *Pine river* (Rivière au pin). Le Leech-Lake, qu'on passe en canot, est un des plus grands lacs de cette région où les lacs se comptent par milliers; on le laisse derrière soi pour arriver à celui de Kabekouang, en allant toujours à pied; heureusement la distance n'est guère plus de huit kilomètres. D'abord, on traverse un petit marais, qui précède une élévation de terrain ombragé de mélèzes et de cèdres blancs; ensuite vient un bas-fond rempli d'abres morts couchés et tombant en pourriture à cause de

leur grande vieillesse; au-dessus de ces arbres s'étend une couche humide et grise de mousse et d'autres parasites. C'est une forêt qui germe sur les débris d'une forêt ensevelie par les siècles. Le reste de la route présente un sol graveleux et qui paraît avoir été baigné par les eaux de l'Océan.

Le lac Itasca est à peu près à quatre mille cinquante kilomètres du golfe du Mexique et à quatre cent soixante-quinze mètres au-dessus de l'Atlantique. Parmi les plantes qui se rencontrent sur une petite île située au nord du lac on remarque des *microstylis opiog*, des *lossoïdes*, des *pysalis lanceolata*, et des *silene antirrhina*. Sa position géographique est au 47ᵉ degré 13' 35'' de latitude nord et 95ᵉ degré 2' de longitude ouest, méridien de Greenwich. Le Mississipi à la sortie du lac a cinq mètres de largeur sur quarante centimètres de profondeur. Nous dirons avec M. Nicollet que les sources du fleuve ne sont pas dans le lac, mais dans la *Hauteur des terres* qui l'entoure. Ce plateau, qui s'élève de trente à trente-cinq mètres au-dessus du niveau des eaux environnantes, est hérissé d'épaisses forêts où les conifères dominent. Il recèle une multitude de sources qui alimentent les lacs. Il se ramifie vers le nord, l'est et le sud-est et forme autour du lac Itasca un demi-cercle, d'où s'échappent cinq ruisseaux qui se jettent dans le lac. C'est donc dans le voisinage du lac que se trouvent les premières sources du Mississipi et non dans le lac lui-même. M. Nicollet attribue avec beaucoup de modestie la découverte de ces sources à M. Schoolcraft; mais dans les annales historiques du Minnesota nous lisons une lettre de M. Allan Morrison qui prouve que c'est son frère William qui fit cette importante découverte. D'après les documents que nous avons consultés à ce sujet on peut certifier que c'est M. W. Morrison qui a vu le premier les sources du Mississipi, que M. Schoolcraft fut le premier qui les visita officiellement, et M. Nicollet le premier qui les examina scientifiquement. Voici la traduction de la lettre de M. W. Morrison, telle qu'elle est consignée dans les annales de la Société historique du Minnesota; nous la donnons à titre de renseignement :

« Allan Morrison, Esq.

« Cher frère, en répondant à votre lettre du 10 janvier, j'omettrai quelques incidents que vous devez sans doute bien connaître, et ne vous parlerai que du temps et des circonstances qui me firent être le premier

homme blanc qui découvrit les sources du Mississipi. Je quittai le grand portage sur la rive septentrionale du lac Supérieur, maintenant la limite entre les États-Unis et les possessions anglaises, dans l'année 1802, et j'arrivai au Leech-Lake en septembre ou octobre de la même année. Je passai mon hiver sur un des ruisseaux du Crow Wing, près de la source. En 1803 et 4, j'hivernai au lac Rice. Je traversai le lac du Cèdre-Rouge, appelé maintenant lac Cass, je suivis le Mississipi jusqu'au lac de la Croix, et ensuite jusqu'au lac de l'Élan, connu aujourd'hui sous le nom d'Itasca, source du grand Mississipi. A une courte distance de ce côté je fis un portage pour arriver à la rivière Rice, qui est appelée le portage de la *Hauteur des terres*, ou la ligne qui divise les eaux du Mississipi de celles qui tombent dans la Rivière Rouge du nord, et de là dans la baie d'Hudson; ce portage est court.

« Je n'ai découvert les traces d'aucun homme blanc quand je visitai le lac Itasca, en 1804. Et si le général Pike n'en a pas parlé, quand il vint au Leech-Lake, c'est parce qu'il ne m'a pas rencontré. J'étais dans une garde avancée pendant cet hiver. Le général Pike marqua sur sa carte le lac Cass comme étant la tête du Mississipi. En 1811-12, je suivis la même route, pour hiverner sur la rivière Rice, près des plaines. Là, je rencontrai un monsieur du nom de Otessee, ayant quelques marchandises pour Mackinac; nous nous séparâmes seulement à Fond-du-Lac; lui prit la route méridionale jusqu'à Mackinac; et moi, celle du nord jusqu'aux quartiers généraux, qui furent transportés du grand portage au fort William. Ceci vous prouvera que j'ai visité le lac Itasca, alors lac de l'Élan, en 1803-4, et en 1811-12, et les cinq petits ruisseaux qui se jettent dans le lac.

« Le général Pike, alors capitaine en 1805, qui avait l'ordre de remonter le Mississipi jusqu'à ses sources, fut arrêté par les glaces un peu au-dessous de la rivière aux Cygnes, à l'endroit appelé depuis Rapides ou Block House de Pike, et dut aller à pied jusqu'au Leech-Lake. Il devait apprendre en ce lieu où se trouvaient les sources du Mississipi. Il arriva jusqu'au lac Cass, mais ne put aller plus loin. Il apprit que je savais où étaient les sources, mais étant dans les postes avancés, il lui fut impossible de me voir. Ce manque de renseignement lui fit commettre son erreur; quelques personnes n'en sachant pas davantage lui dirent qu'il n'y avait aucune rivière au-dessus du lac Cass. Le lac Cass

reçoit les eaux du lac de la Croix; celui-ci, celles du lac Itasca, et ce lac, celles de cinq petits ruisseaux. Ces ruisseaux, comme je l'ai déjà dit, n'ont été vus par aucun homme blanc avant moi, et personne ne peut se flatter d'avoir découvert les sources du Mississipi, car je suis le premier qui les ai visitées et examinées.

« Votre, etc.

« W. Morisson. »

Après une visite aux sources du Mississipi, il ne reste plus qu'à voir la *Carrière aux pipes* et retourner à Saint-Louis en descendant le Missouri. C'est encore au fort Snelling où l'on est obligé de revenir pour commencer cette nouvelle excursion, qui n'est pas la moins intéressante, sous n'importe quel point on l'envisage.

Entre le fort Snelling et le lac des Iles, qui est très-près des chutes de Saint-Antoine, on voit une des plus belles cascades dont ce beau pays puisse s'enorgueillir; on l'appelle *Minn-i-ha-ha* (riantes eaux). *I-ha-ha* est un mot dacota, qui signifie *rire*. Ce nom lui a été donné à cause de la ressemblance qu'il y a entre le bruit de ses eaux et un rire bruyant. Cette cascasde est formée par la chute des eaux du lac Harriett qui tombent dans le lac Calhoun. Rien n'est gracieux comme les bords enchantés de ces lieux solitaires.

Si le Niagara symbolise le sublime, les chutes de Saint-Antoine le pittoresque, le *Minn-i-ha-ha* symbolise la beauté naturelle dans sa plus poétique simplicité. La hauteur de la cascade est de vingt mètres environ; l'eau sort d'un lit de verdure à moitié caché par des saules et des chênes, et d'un seul bond elle se précipite du haut d'un rocher perpendiculaire dans un bassin étroit mais profond, ombragé par des arbres gigantesques.

Du fort Snelling pour aller au Coteau des Prairies on peut s'embarquer sur le Minnesota et remonter la rivière jusqu'à la *Traverse des Sioux*, c'est-à-dire pendant cent cinquante-cinq kilomètres environ.

La largeur du Minnesota à son embouchure est de cent quatre-vingt-quinze mètres; les bords sont quelquefois élevés de plus de trente-cinq mètres au-dessus du niveau de l'eau, formant des talus ou des terrasses, couverts d'un gazon très-fin et parsemés de bouquets de saules, de bouleaux et de chênes. Toute la vallée est d'une grande fertilité et d'un aspect riant quoique sauvage; le terrain est excellent et très-boisé : on

y voit des cotonniers d'une hauteur prodigieuse. Comme l'indique son nom, la *Traverse des Sioux* est un lieu très-fréquenté des Indiens, qui ont l'habitude de traverser le Minnesota en cet endroit. A un mille de cette espèce de gué se trouvent sur le bord de la rivière les ruines d'un ancien camp indien; on voit encore une multitude d'amas de pierres indiquant l'emplacement et la forme des habitations. Les Dacotas, sur les terres desquels ces ruines sont situées, ignorent complétement par quelle peuplade ce camp fut érigé.

A droite de la traverse des Sioux se terminent les dernières hauteurs du Coteau des Prairies, et à gauche commence la région baptisée du nom d'Oudine par Nicollet. Les terres d'Oudine sont arrosées par une multitude de rivières navigables, qui prennent leur source dans des lacs et vont ensuite se jeter dans le Mankato en formant un immense éventail aquatique. Le groupe des lacs est environné de collines boisées ou de prairies très-fertiles d'une apparence aussi pittoresque que gracieuse. Là, tout est modeste, doux et triste; le soleil caresse de ses rayons dorés les rochers, les flots et les cèdres; il répand la vie sur ce beau désert et ne le rend point aride; la lune jette ici une lueur plus pâle et plus mystérieuse que dans les autres solitudes couvertes d'ombres et de brumes; la brise agite mollement la tige des plantes et des fleurs, mais c'est avec une tendre volupté, on dirait le baiser d'une mère sur les lèvres vermeilles de son premier-né; les vagues gémissent sur la grève, mais c'est un harmonieux murmure et non point une plainte mélancolique; les gouttes de pluie, en tombant, rident la surface des lacs, mais elles n'attristent pas plus qu'elles ne troublent la limpidité des eaux; toutes les voix de la nature sont emportées dans l'espace et se perdent sans écho dans le vide. Vraiment c'est bien ici que le charmant peuple des Oudines et que les génies des eaux ont dû choisir leur fantastique demeure; aussi n'existe-t-il pas un lac, un ruisseau qui n'aient leur poétique légende sur les esprits mutins de cette région privilégiée.

Le Mankato prend sa source au pied d'un plateau semi-circulaire appelé Mini-Akipan-Kaduza, c'est-à-dire *eau qui court du côté opposé.* Il est navigable à quelques kilomètres du plateau. Son courant devient très-rapide à mesure qu'il s'approche du Minnesota; son lit étroit est enfermé entre deux murailles de vingt à trente mètres de hauteur et bien boisées, ainsi que la vallée du Mankato. Sur la rive

gauche de la rivière, à huit kilomètres de son embouchure, dans une élévation composée de roches calcaires et de grès, on trouve des cavités contenant la fameuse terre bleue ou verte d'où M. Lesueur retira les deux mille kilogrammes de cuivre qu'il envoya en France en 1700. Les Sioux se servent de cette terre comme de teinture; elle est massive, un peu plastique et projette une odeur argilacée ; les acides n'ont aucune action sur elle ; sa couleur, d'un bleu verdâtre, est causée par du peroxyde de fer.

La portion du Minnesota arrosée par le Mankato et ses affluents surpasse en richesse, par la quantité de ses bois et la fertilité de son sol, tous les territoires américains situés au-dessus du 43e degré de latitude nord. Les forêts se composent d'érables, de noyers noirs, d'ormes rouges, de pins, de cèdres, de bouleaux, de chênes et de toutes sortes de broussailles, parmi lesquelles se distinguent des aubépines et des rosiers sauvages. Des fougères, des légumineuses, des orchidées et des plantes très-curieuses se mêlent au gazon des prairies.

Après avoir traversé le Saint-Pierre ou Minnesota, on remonte la vallée du Warayu jusqu'aux lacs Shetek et du Selican, au delà desquels se trouvent les sources du Moingonan, appelé la Rivière des Moines par les Français, un des plus beaux et des plus importants tributaires du haut Mississipi. Ce nom de *des Moines* est une corruption de *Moingona*, provenant du nom algonquin *Mikenang* (la route); plus tard il fut associé à celui des moines trappistes qui habitaient les régions septentrionales de cette partie de l'Amérique. La longueur de la rivière est de cinq cent cinquante kilomètres; renfermée entre les vallées du Mississipi et du Missouri, elle a peu d'affluents; néanmoins au printemps elle pourrait être navigable pour des bateaux plats.

C'est à une très-petite distance au delà des sources de la rivière des Moines que l'on voit la célèbre *Carrière des Pipes rouges* du coteau des Prairies.

Le bassin du haut Mississipi est séparé en grande partie de celui du Missouri par un plateau élevé, qui, vu de la vallée de Saint-Pierre à l'est, ou de la *Rivière à Jacques* à l'ouest, ressemble à un lointain rivage et a suggéré le nom de *Coteau des Prairies*. Il s'étend depuis le 43e degré jusqu'au 46e degré de latitude nord. Sa longueur est de deux cent soixante-dix kilomètres, sa largeur de vingt à trente kilomètres vers le

nord; et de cinquante-six vers le sud; sa plus grande hauteur au-dessus du niveau de l'Océan est de six cent quarante mètres. Ce coteau est en réalité une chaîne de collines allant du nord au sud, et s'élevant au milieu d'une plaine immense, qui s'abaisse légèrement en se dirigeant vers l'est et l'ouest. Le sommet du plateau est ondulé, orné de bouquets de bois, sillonné de ravins, et couvert de pâturages, de sables granitiques et d'agates. C'est de ce coteau que s'échappent les sources de la Rivière des Moines, la Rivière à Jacques, celle des Sioux, et une branche de la Rivière Rouge du nord. Sa Flore et sa faune sont à peu près les mêmes que celles de la région d'Ondine, auxquelles on doit ajouter des mimosas, des saules, des fraises de la Virginie, le trèfle des buffles, la moutarde, des amarantes et des *psoralias*.

La plaine au nord du coteau est une magnifique prairie ondulée, coupée de ruisseaux et de lacs; ces derniers abondent en poissons de toutes sortes. Cette contrée est probablement la plus élevée entre les deux Océans, le golfe du Mexique et la baie d'Hudson. Des différents sommets des collines les plus hautes on découvre de vastes horizons d'une grande beauté. La partie occidentale surtout offre des vues et des perspectives d'une magnificence incroyable, qui s'étendent depuis le bassin de la Rivière Rouge du nord, d'un côté, jusqu'à la *Hauteur des terres*, de l'autre, où sont les sources du Missisipi.

La partie méridionale du coteau des Prairies est moins accidentée; les bois et les lacs sont plus rares; lorsqu'ils se rencontrent dans un même lieu, ils forment des espèces d'oasis d'un effet pittoresque fort gracieux.

Ces oasis sont toujours au centre d'un terrain marécageux, mais riche et rempli de gibier. Peu de pays réunissent autant d'éléments prospérité que celui-ci et d'agréables situations pour des colonies agricoles. Anciennement les bords de presque tous ces lacs étaient habités par de nombreuses fractions de la nation des Sioux. Les populations qui viendront s'établir dans ces parages pourront s'enrichir non-seulement par l'agriculture, mais encore en élevant sans frais et sans risque des troupeaux immenses de moutons et de bœufs, qui trouveront dans ces éternelles prairies des pâturages admirables.

La vallée de la *Carrière des Pipes rouges* est située au sud du coteau des Prairies, un peu au-dessous du 44e degré de latitude nord et entre

le 96e et le 97e degré de longitude ouest; cette vallée a la forme d'un berceau ou d'une ellipse de quatre kilomètres de longueur sur un de largeur. Le côté occidental de la carrière est composé de roches quartzeuses à grains serrés, ou d'une espèce de stéatite rouge, qui s'élève à dix et quinze mètres de hauteur, sans talus et perpendiculairement. Les rochers sont d'un rouge vif, polis et luisants. Quelques-uns portent des traces d'hiéroglyphes anciens et modernes, creusés dans le roc ou peints. Ce sont des souvenirs que les Peaux-Rouges laissent après eux lorsqu'ils viennent en pèlerinage chercher des matériaux pour fabriquer leurs pipes, leurs pendants d'oreilles et d'autres ornements de ce genre. On y rencontre aussi beaucoup de tombeaux et des ruines de monuments, anciennes fortifications ou tombes de guerriers illustres.

Les vieux Indiens assurent que la découverte de cette carrière est due à l'émigration annuelle des buffles; les chasseurs, en suivant les sentiers tracés par le passage de ces animaux, furent conduits jusque dans la vallée de la *Fontaine aux Pipes* (ainsi appelée par les sauvages) : quoi qu'il en soit, le sentier formé par l'émigration des buffles est encore visible.

Chaque année les tribus voisines font un pèlerinage à la *Carrière des Pipes*. Cet endroit est toujours très-fréquenté par les Indiens, qui s'y rendent de toutes les parties du continent américain. Aussi n'est-il pas facile aux blancs de pénétrer jusque-là, car le *Peuple rouge* est jaloux de ses priviléges, et la possession de ce sol lui semble une propriété exclusive, un don du Grand-Esprit. Il considère la présence des *Faces pâles* dans cette localité comme une intrusion, une profanation qui attire infailliblement la colère du ciel.

Le professeur Jakson, de Boston, ayant analysé des morceaux de cette pierre rouge, unique dans le monde, à ce que disent les auteurs américains, y trouva la composition suivante :

Eau	8.4
Silice	48.2
Alumine	28.2
Magnésie	6.0
Peroxyde de fer	5.0
Oxyde de manganèse	0.6
Carbonate de chaux	2.6
Perte	1.0
TOTAL	100.0

Parmi les traditions indiennes concernant l'origine de cette carrière, nous citerons celle qui est le plus généralement admise, et que M. Catlin a consignée dans sa cinquante-quatrième lettre sur les mœurs et coutumes des Peaux-Rouges. « Il y a bien des siècles qu'il arriva un déluge qui détruisit toutes les nations de la terre ; toutes les tribus des hommes rouges se rassemblèrent sur le coteau des Prairies pour se mettre à l'abri de l'inondation ; mais les eaux ayant continué d'augmenter, elles couvrirent toute la masse des Indiens réunis, et leur chair se convertit en pierre rouge. » Voici une autre tradition qui paraît être le complément de la précédente : « Autrefois le Grand-Esprit appela toutes les peuplades indiennes et les réunit au sud du coteau des Prairies; puis, s'étant assis au milieu d'elles sur un rocher perpendiculaire que l'on voit encore, il prit un morceau de la pierre qui lui servait de siége et en fit une grande pipe en la tournant et retournant entre ses mains; ensuite il fuma quatre fois au-dessus de la tête des Peaux-Rouges, envoyant une bouffée de fumée vers le nord, une autre vers l'ouest, une troisième vers le sud, et la dernière vers l'est. Alors le Grand-Esprit prit la forme d'un aigle et fit remarquer aux Indiens que la pierre était rouge, qu'elle avait été formée de leur chair, qu'ils devaient se servir de cette pierre pour façonner leurs pipes et calumets, qu'elle appartenait à tous, et qu'à l'endroit où elle se trouvait il ne devait y avoir ni querelle ni combat. Puis il disparut dans un nuage sorti de sa pipe. Les rochers du coteau des Prairies se fondirent peu à peu pour s'étendre sur une surface de plusieurs milles, et devinrent polis et brillants. Deux grands trous s'ouvrirent brusquement dans le sol, et deux esprits, gardiens de la carrière, entrèrent par ces ouvertures pour veiller sur elle. »

La carrière est exploitée sur une étendue de deux ou trois kilomètres seulement ; elle est une propriété commune, quoique située sur le territoire d'une tribu de Sioux. Néanmoins, depuis quelques années, à l'instigation des blancs, les Sioux en éloignent les autres tribus et cherchent à monopoliser l'exploitation de la carrière, afin de tirer profit des pipes qu'ils fabriquent. Autrefois, lorsque les sauvages se rendaient à la *Fontaine aux Pipes*, ils devenaient sacrés et inviolables, même pour leurs plus grands ennemis ; ils étaient hébergés et nourris dans tous les villages qu'ils rencontraient sur leur route. Arrivés à la carrière, ils se livraient à des jeûnes et à l'abstinence pendant trois jours, et faisaient

des sacrifices à l'esprit de la *Fontaine aux Pipes* avant de commencer leurs travaux d'excavations. Grâce à l'intervention des blancs, ces anciennes coutumes, qui avaient la religion pour base, vont disparaître devant l'esprit de trafic et de lucre qu'ils ont insinué aux Peaux-Rouges.

Un autre phénomène géologique que présente ce lieu de pèlerinage est la réunion de plusieurs blocs cylindriques énormes, de gneiss, de feldspath, de mica, de granit et d'ardoise, bleus, blancs, rouges et noirs, dont on ne trouve aucun vestige dans les environs, même à de très-grandes distances. Ces rochers ont-ils été amenés là par les Indiens? Ce n'est pas probable; leur civilisation n'a jamais été assez avancée pour qu'on puisse supposer qu'ils aient eu des machines ou d'autres moyens mécaniques capables de mouvoir et de transporter de pareilles masses. Doit-on attribuer la présence de ces cylindres naturels à quelques révolutions terrestres? C'est ce que la science n'a pas encore expliqué.

Après avoir exploré le coteau des Prairies, on se rend au fort Pierre-Chouteau sur le Missouri, en traversant la rivière à Jacques, à l'Otuhu-Ozu ou *Taille de chênes*, et le coteau de Missouri dans sa partie méridionale. L'Otuhu-Ozu est un établissement célèbre situé à quarante kilomètres de la tête du coteau des Prairies et à cent cinquante du fort Chouteau. La rivière à Jacques (le *Tahan-Sansan* des Sioux) est d'une grande importance dans ces régions; elle prend sa source un peu au delà du 47e degré de latitude nord, et tombe dans le Missouri au-dessous du 43e degré; elle est navigable pour les petits canots sur une distance de près de huit cents kilomètres, et au-dessous de l'Otuhu-Ozu les bateaux plats et les radeaux peuvent la descendre et la remonter facilement. Son lit varie en largeur de cent à deux cents mètres, et ses bords sont ordinairement bien boisés.

Au nord des sources du Tahan-Sansan se trouve le *Lac du Diable*, entouré de magnifiques collines qui commandent une des vues les plus étendues et les plus admirables du nouveau monde, et qui s'élèvent au-dessus de vastes plaines dont le gazon est recouvert d'efflorescences de sel. Ce lac a plus de soixante kilomètres de longueur; il est parsemé d'une multitude d'îles charmantes; ses eaux ne sont guère potables que pour les animaux. Près de lui coule le Sheyenne, qui va se jeter dans la *Rivière Rouge* du nord. La vallée du Sheyenne est non-seulement

d'une fertilité remarquable, mais elle est encore fréquentée par les animaux dont la fourrure est la plus précieuse du continent américain.

Le coteau du Missouri est un vrai désert, à peu près sans eau, sans routes et sans bois; sa hauteur au-dessus de l'Océan est d'environ sept cents mètres. Le sol est brûlé par les feux annuels du printemps et de l'automne, allumés par les Indiens, et les sources y sont excessivement rares; aussi souffre-t-on beaucoup de la soif en le traversant. La vallée du haut Missouri, considérée géologiquement, peut se diviser en deux plateaux (l'un supérieur à l'autre), qui, lors de la période diluvienne, étaient sans doute inondés. Ces deux plateaux ont chacun une hauteur de quatre-vingts mètres; le premier est baigné par les eaux du fleuve. Ils semblent indiquer que l'écoulement des eaux a dû se faire à deux époques bien distinctes et séparées par un intervalle peut-être considérable, entraînant après soi cette masse énorme de détritus et de matières diluviennes qui composent les États riverains du bas Mississipi.

Le Missouri est navigable pour les petits bateaux à vapeur sur une distance de quatre mille cinq cent cinquante kilomètres au moins; mais cette navigation est encombrée de difficultés et de dangers occasionnés par la rapidité des courants, les nombreux bancs de sable et la multitude inouïe de *chicots* (arbres morts) charriés par le fleuve ou arrêtés et plantés dans son lit. Les rochers qui dominent sur les bords du haut Missouri, depuis le Nebraska jusqu'au Council Bluffs, sont des carbonifères et des calcaires contenant plusieurs nouvelles variétés de fossiles, des genres *Producta labiata*, *Pruducta punctata*, *Orchis delthyris*, *Turbinolia fungites*, etc.

A l'est et à l'ouest du fleuve on voit des collines alignées qui présentent les aspects les plus extraordinaires; celles surtout qui sont formées de terrains argileux et d'alluvions donnent beaucoup de prise à l'action de l'eau, de la pluie et à toutes les influences atmosphériques qui les coupent, les creusent et les façonnent de mille manières. Tantôt ce sont des cônes ayant la forme de gigantesques meules de foin entassées ou rapprochées; tantôt ce sont des rochers calcaires, dentelés et découpés comme des montagnes de glaces flottantes, ou bien encore comme des monuments antédiluviens à moitié détruits par un tremblement de terre. A côté de ces ruines cyclopéennes se trouvent des mamelons rouges, de cinquante à cent mètres de hauteur, sur lesquels

sont souvent placés des massifs carrés naturels, en basalte, de cinq à six mètres d'élévation, et représentant des cheminées, des pierres druidiques et des obélisques brisés. La végétation est presque impossible sur ces cônes à cause de la nature du sol ; néanmoins il s'y rencontre parfois une ou plusieurs couches d'excellente terre, sur laquelle croissent des broussailles et même des arbres, ce qui forme alors une double ou triple couronne de verdure du plus bel effet. Au-dessus de cette verdure d'énormes masses de cristaux basaltiques ou produits par l'action chimique dont nous avons parlé plus haut (en voulant expliquer les phénomènes volcaniques des *collines fumantes*), ces cristaux, disons-nous, parent le sommet des mamelons rouges et brillent au soleil comme des diamants ; c'est pourquoi ces collines ont reçu le nom de *Montagnes brillantes*.

Du fort Chouteau ou fort Pierre jusqu'à Saint-Louis, c'est-à-dire sur une étendue de mille sept cents kilomètres, on jouit constamment de ce sublime spectacle, aussi varié que merveilleux, auquel vient se joindre fréquemment la vue de longs cordons de forêts vierges, que le Missouri rétrécit continuellement en les rongeant sans cesse. Mais il nous faudrait bien des pages pour raconter tous nos souvenirs de ce temps déjà si loin, temps de jeunesse, d'énergie, de force et de poésie. Nous n'avons fait qu'esquisser à grands traits le résultat de nos connaissances et de nos impressions personnelles, afin d'abréger et de faciliter notre tâche, car il était bien difficile de pouvoir intéresser le lecteur sans trop fatiguer son esprit en détaillant minutieusement les particularités d'une région aussi vaste qu'est celle des déserts du nouveau monde et les sentiments que cette nature exceptionnelle nous inspirait.

Nous avouons que c'est avec peine que nous nous sommes décidé à livrer ainsi la plus chère, sinon la plus douce partie de nos souvenirs, celle qui se rapporte à nos voyages dans les solitudes américaines, en la mutilant et la dépouillant beaucoup de ses couleurs locales, qui nous plaisent tant et que nous avons dû omettre souvent pour éviter des longueurs. La pensée, comme une jeune vierge timide, ne saurait se montrer indifféremment à tous les regards ; parfois elle craint de voir de l'ironie, du doute ou de la lassitude dans les êtres auxquels elle se confie ; ce n'est qu'en tremblant qu'elle avance dans le champ de l'inconnu ; elle n'ose pas voler hardiment dans la sphère céleste des inspira-

tions divines, parce que ses ailes sont retenues par cette pudeur de l'âme qui n'admet pas la pluralité dans ses épanchements intimes.

Il est des souvenirs qui sont pour l'âme éprouvée par ce qu'on appelle vulgairement les rigueurs du sort ce qu'est la sensitive des bois au contact de l'homme : ses folioles se ferment aussitôt; elles ne se développent et n'étalent leur simple beauté que lorsque, oubliées et seules, elles sont libres et ne suivent que l'impulsion de leur nature. Les souvenirs comme toutes les émanations du cœur ont aussi leurs sensitives, ils ont besoin de la liberté que donne l'isolement et l'assurance que leur voix mélodieuse ne sera point troublée par un écho railleur, hostile, ou par une sceptique indifférence; c'est alors qu'ils ont toute leur puissance et tous leurs charmes mélancoliques; c'est alors qu'avec eux l'esprit se reporte au temps passé, qu'il anime la monotone existence de l'apôtre invalide, en lui représentant, comme dans un mirage vaporeux et attrayant, le chaume qu'il visitait pour secourir un moribond, le coursier fidèle, à la longue crinière, aux yeux vifs et aux pieds légers, sur lequel il franchissait les prairies sans horizon et les déserts brûlants; il revoit par la pensée ces vieilles forêts vierges du nouveau monde aux arbres séculaires dont les branches touffues se confondaient et s'enlaçaient aux lianes gigantesques qui les étreignaient dans leurs plis gracieux. Souvent il lui semble entendre encore le miaulement terrible de la panthère se mêler aux roucoulements plaintifs des tourterelles, au chant vif et animé des cardinaux et des merles, au murmure du vent dans les palmes du dattier; il s'enivre encore au parfum de l'air embaumé des fleurs tropicales; son imagination l'emporte au delà des mers et de la vie présente pour le faire vivre de la vie passée, de la vie active, utile et sublime des missions; mais, hélas! la réalité vient bientôt de son souffle moqueur chasser tous ces parfums et toutes ces illusions éphémères, qui néanmoins reviennent à la première heure de tristesse et de rêverie.

CHAPITRE VII

Ruines dans les grands déserts. — Antiquités du Sud et du Nord. — Tertres figuratifs ou *Totémiques*. — Anciens tombeaux. — Autels funéraires. — Ossuaires. — Objets trouvés dans les *tumuli*. — Tertres artificiels pour les sacrifices. — Enceintes sacrées. — Temples. — Tertres mixtes. — Observatoires. — Tours à signaux. — Tertres stratégiques. — Fortifications anciennes. — Ruines sur le Licking. — Fortifications de Marietta et de Cercleville. — Ruines de camps retranchés. — Anciens cirques. — *Pueblos* du Nouveau-Mexique. — Poterie des *Pueblos*. — Ruines sur le territoire des Apaches. — Ruines aztèques près du Gila. — Murailles et puits du Gila. — Légende. — *Estuffas* des *Pueblos*. — Tradition sur les *Pueblos*. — Puits anciens. — Grandes routes. — Jardins. — Exploitation du sol. — Objets découverts dans les *tumuli* et sur le continent américain. — Squelettes. — Ornements. — Coquillages. — Pierres. — Pipes. — Sculptures. — Terres cuites. — Statuettes. — Momies. — Age des antiquités américaines.

Les immenses déserts que nous venons de décrire ont un autre intérêt que celui de la beauté de la nature, de la variété des sites, de leurs richesses naturelles et de leurs sauvages poésies; l'archéologue et l'antiquaire y trouvent encore un vaste champ d'études et de méditations en heurtant fréquemment du pied une multitude de ruines dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et dont les débris se cachent sous le gazon des prairies. En effet, depuis les Florides jusqu'au Canada et de l'Atlantique au Pacifique, le sol américain est couvert, pour ainsi dire, de ruines gigantesques, de temples, de tumuli, de camps retranchés, de fortifications, de villes, de villages, de cirques, de tours d'observation, de jardins, de puits, de prairies artificielles et de grandes routes remontant à la plus haute antiquité. Tous ces anciens monuments d'une civilisation éteinte existent isolément ou par groupes sur la plus grande surface de l'Amérique septentrionale, mais plus particulièrement dans les vallées du Mississipi et de l'Ohio. Néanmoins on rencontre également des tumuli dans l'Orégon, sur les bords du Gila, du Colorado et de leurs affluents. En général, les antiquités américaines ne

se trouvent que sur les rives ou dans les environs des fleuves, des rivières et des lacs; on en voit rarement dans l'intérieur des terres. Les bas-fonds et les terrains d'alluvion paraissent avoir été les endroits favoris que choisissaient les Indiens pour asseoir leurs tertres gigantesques; les principaux sont dans les bas-fonds les plus fertiles et les plus susceptibles de culture.

Le plan et la construction de tous ces monuments diffèrent entre eux selon les lieux où ils ont été érigés, et paraissent avoir été construits par des peuples divers. Près des grands lacs et dans les États du Wisconsin, de l'Iowa, du Michigan et du Missouri, ces constructions sont en terre; elles ont la forme conique ou celle d'animaux, d'oiseaux, de reptiles et même d'hommes. On a découvert dans leur intérieur des reliques d'art d'une époque très-reculée et consistant en ornements personnels, instruments domestiques, objets appartenant au culte religieux, et composés en métaux ou en pierres dures. Dans la vallée de l'Ohio ces ouvrages sont plus nombreux, plus grands et plus réguliers. Leur destination paraît différer de ceux du Nord; les tertres coniques et pyramidaux y sont semés avec une profusion inouïe; leur sommet est souvent tronqué; quelquefois il est aplati comme une terrasse; beaucoup d'entre eux ont une ressemblance frappante avec les téocallis du Mexique et même avec les *nurraghe* de la Sardaigne. Les tumuli sont ordinairement entourés de murailles de terre ou de pierre, et dénotent le mieux par leur nombre et leur grandeur la puissance ou du moins la multitude des populations qui les ont élevés. En avançant plus au sud, nous trouvons dans les États qui avoisinent le golfe du Mexique des tertres encore plus réguliers et plus grands que partout ailleurs. Ce n'est que dans ces États de l'Union américaine que l'on a découvert des traces de briques dans la construction des anciens édifices.

Les tumuli se divisent en quatre classes, savoir : les autels, les tombeaux, les temples et les tertres d'un caractère indéterminé. La catégorie des autels ou des temples est la plus nombreuse; vient ensuite celle des tombeaux. Le nombre des tumuli est très-grand dans l'Amérique du Nord; certains écrivains l'évaluent à cinq mille; d'autres assurent que le seul État de l'Ohio en possède plus de dix mille. Ce qu'il y a de positif, c'est que le nombre des tumuli américains est considérable, et que beaucoup ont été détruits par le défrichement des terres, par le chan-

gement des cours d'eau, ou restent ensevelis dans la profondeur des forêts.

Comme nous l'avons dit, les antiquités du Sud sont remarquables par la régularité de leur structure et leur grandeur extraordinaire; aussi les a-t-on regardées comme l'œuvre de différents peuples et de différentes époques. Les tertres ont plusieurs étages et ressemblent en quelque sorte aux téocallis mexicains par leurs formes pyraminales, leurs dimensions, leurs larges terrasses, les passages élevés et leurs longues avenues; on les rencontre en quantité depuis la Floride jusqu'au Texas. Autour des plus grands tertres on en voit souvent de plus petits, placés à intervalles réguliers. Quelques-uns ont des sentiers en spirale qui vont de la base au sommet, et d'autres possèdent de gigantesques gradins comme les talus d'une fortification européenne.

Les clôtures et les murs d'enceinte sont très-rares dans la Floride; il faut remonter jusque dans la Caroline du Sud pour en voir plus fréquemment, et leur caractère est tout à fait militaire. Nous devons ici constater un fait très-important, c'est celui de la découverte d'obélisques de bois dans le nord de la Floride; malheureusement, leur état de décrépitude ne permit pas aux antiquaires de tirer un grand parti de cette découverte; mais le fait de leur existence peut avoir une certaine valeur pour les savants. Ce pays possède en outre des avenues et des grandes routes qui conduisent ordinairement à une colline pyramidale, à un lac creusé pour les besoins de la population ou à de larges terrasses tétragones. De Saint-Jean, en se dirigeant vers le sud de la péninsule floridienne, on voit de ces avenues longues et spacieuses bordées d'énormes pyramides et conduisant de la ville à un lac artificiel. Ces pyramides, évidemment construites pour perpétuer la magnificence et la grandeur d'un règne ou d'une nation, pouvaient servir également d'édifices publics pour des réunions religieuses ou politiques. Un autre genre d'antiquités que l'on retrouve dans les provinces méridionales des États-Unis, ce sont des espèces de cours ou amphithéâtres qui semblent avoir eu un but de récréation publique comme les amphithéâtres romains; on y torturait les prisonniers de guerre en présence du public assis sur les talus, qui formaient la cour. Quant aux terrasses tétragones déjà nommées, elles servaient probablement de base ou de fondement aux forteresses. Les collines pyramidales étaient pour la

plupart des observatoires ou plutôt des *hauts lieux* (comme ceux dont parle l'Écriture sainte, et sur lesquels on sacrifiait toutes sortes de victimes); ces entassements de terre sont toujours situés de manière à commander une vaste étendue de pays autour d'eux.

On ne sait à quel peuple attribuer toutes ces antiquités; car avant les Cherokies, qui n'occupent ce territoire que depuis la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, il existait une nation ou une confédération gouvernée par le même système de lois, de coutumes et de langage, mais dont l'origine remonte si haut, que leurs successeurs ne purent jamais rendre compte de la destination certaine des monuments construits par leurs prédécesseurs. Aussi n'est-ce qu'avec beaucoup de réserve et à force de comparaisons et d'études que l'on peut traiter cette question de l'archéologie indienne d'une manière sérieuse et satisfaisante.

Dans le nord-ouest des États-Unis nous voyons les tumuli prendre un caractère différent de ceux du Nord et du Sud; aussi croyons-nous qu'ils ont été élevés par d'autres populations, ou du moins à une époque postérieure à celle où furent érigés les autres terrassements dont nous avons parlé. Ces terrassements du nord-ouest ont pour la plupart la forme de crocodiles, de serpents, de buffles et de quelques autres animaux; celle de l'homme est fréquente. Ces colossales effigies, sur lesquelles nous donnerons bientôt des détails, se rencontrent sur des prairies ondulées, et sont accompagnées de tertres artificiels coniques et quelquefois de murs de clôture; mais à part quelques faits isolés, ces clôtures n'entrent dans aucune des combinaisons stratégiques reconnues dans les fortifications de l'Ohio. C'est surtout dans les comtés méridionaux du Wisconsin que l'on admire ces singuliers monuments; on en voit aussi dans la *Prairie du Chien* sur le Mississipi, à l'est du Fond du Lac, près de Milwaukie, du lac Winnebago et du lac Michigan, sur une étendue de plus de deux cents kilomètres de longueur et de quatre-vingts de largeur. La route indienne appelée *le Grand sentier de guerre*, qui va du lac Michigan au Mississipi, en passant au-dessus de la *Prairie du Chien*, coupe en deux cette chaîne de travaux en terre dont l'origine et la destination se cachent sous les ombres du mystère et de l'inconnu.

Ces sortes de tertres sont plus petits que ceux du reste du continent

américain; ils sont rarement isolés et généralement alignés ou réunis par groupes; leur hauteur n'est nullement proportionnée à leurs autres dimensions; elle varie de cinquante centimètres à deux mètres. Dans le comté de Bade (Wisconsin) on voit un alignement d'entassements de terre représentant un troupeau de quadrupèdes, probablement de buffles, ayant chacun trente-cinq mètres de longueur. Dans un autre endroit on distingue encore une figure humaine de quarante-huit mètres de longueur, ayant les jambes écartées. De tels groupes sont très-communs sur toute la route que nous venons d'indiquer. M. Schoolcraft croit que ces tertres *figuratifs* ont une affinité avec le système *totémique* des Indiens : le *totem*, on le sait, est le signe héraldique d'un clan; chaque clan porte sur une partie du corps ou des vêtements une figure de l'animal qu'il a choisi pour blason et qui lui sert de surnom; en élevant un tertre artificiel dont les contours représentaient cet animal les Indiens ne pouvaient mieux faire pour perpétuer le souvenir d'un homme ou d'un clan célèbre. Cette hypothèse, fort ingénieuse du reste, nous paraît pourtant défectueuse, car ces tertres figuratifs ou *emblématiques* sont mélangés avec d'autres qui sont simplement ovales ou circulaires et ne pouvant pas servir de *totem*. Nous croyons donc que l'hypothèse de M. Schoolcraft n'est pas applicable à tous les tumuli de ce genre, isolés ou groupés. Quelques auteurs ont pensé qu'ils étaient modernes et ne pouvaient remonter à plus de deux siècles d'existence; mais ceci n'est guère plus probable, car on y a trouvé des ossements humains d'une grande vétusté. Pour ne pas entrer dans des détails trop minutieux et d'une importance médiocre, nous nous bornerons à la citation de ces faits.

On ne doit pas s'étonner de la quantité de tumuli disséminés sur la surface du nouveau monde; car, dans l'histoire des peuples, nous voyons que les premiers monuments érigés par les hommes ne se composaient que d'un amas de pierres ou de terre; les pyramides, les obélisques et les arcs ne vinrent qu'après. Mais ces monuments, aussi grossiers qu'ils pouvaient être, résistèrent bien mieux à l'action destructive des temps que ceux élevés par une civilisation plus avancée. Les tumuli, protégés par les forêts ou simplement par une couverture de gazon épais, bravèrent les tempêtes, les vents et les révolutions, et se conservèrent intacts jusqu'à nos jours, tandis que le granit et le marbre des

temples et des édifices publics d'une date plus récente tombèrent en poussière ou en un monceau de ruines informes. L'Amérique n'est pas le seul pays qui possède des tumuli : on en retrouve encore dans les Indes, la Sibérie, sur les bords de la mer Noire, du Bosphore, de la Méditerranée, dans les Iles Britanniques et dans bien d'autres endroits; dans l'Orégon, on les compte par milliers; ils ont généralement deux mètres de hauteur sur dix de largeur à leur base, et ne contiennent pour le plus souvent qu'un pavé en pierres rondes. Partout leur forme est à peu près la même, c'est-à-dire elliptique, carrée, pyramidale, mais tronquée. Ordinairement ils sont en terre, mais il n'est pas rare d'en voir en pierres, surtout non cimentées. La matière préférée et la plus commune est l'argile, comme étant aussi celle qui résiste le mieux aux influences de l'atmosphère. Dans les deux Amériques, il existe des tertres d'argile sur des terrains de gravier ou sablonneux et qui durent coûter un travail aussi long que pénible. Quelquefois il se trouve des monceaux de pierres au milieu de plusieurs tertres d'argile, mais ce cas est peu commun. Leur hauteur varie également depuis un mètre jusqu'à trente. La pyramide tronquée de Cahokia (Illinois) a trente mètres de hauteur sur six cent soixante-cinq de circonférence à sa base. Le grand cône de Selserstown (Mississipi) couvre une superficie de six acres. Mais la grandeur moyenne est de dix à vingt mètres de hauteur sur dix à trente-cinq de largeur à la base. Près de ces tertres on aperçoit souvent des puits ou fossés d'où la terre fut tirée pour leur érection. La plupart de ces monuments sont massifs, quelques-uns sont voûtés; dans ce cas, la voûte est tantôt en pierre, tantôt en bois, ou bien encore en pierre et en bois en même temps.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les tumuli américains n'étaient pas exclusivement des tombeaux : les uns servaient de temples ou d'autels, plusieurs formaient de vastes ossuaires, et beaucoup entraient dans le système des fortifications indigènes. Quelques-uns servaient à tous ces usages à la fois, comme cela se pratiquait chez les Grecs et les anciens Romains, à en juger par le tombeau du père d'Adonis à Paphos et celui de Cléomaque, sur lesquels se trouvaient deux temples dédiés, le premier au culte de Vénus, et le second au culte d'Apollon. A l'époque patriarcale, c'est-à-dire dans l'enfance des sociétés, aucun monument ne pouvait être aussi facilement érigé, et ne pou-

vait mieux conserver la mémoire d'un parent ou d'un héros décédé, que ces exhaussements de terrain construits simplement sur un sol élevé ou découvert et renfermant la dépouille mortelle d'un être aimé, vénéré ou respecté. L'histoire nous apprend que des jeux et des fêtes funèbres furent institués pour célébrer les vertus des défunts, et des sacrifices étaient offerts périodiquement sur ces tumuli en l'honneur du Dieu suprême, maître de la vie. Lorsque les grandes familles devinrent des nations, ces tombeaux se multiplièrent et durent prendre des proportions considérables; plus tard, Dieu fut plus ou moins oublié, et l'on sacrifiait des animaux aux mânes des décédés, au lieu de les offrir en holocauste à la Divinité. Si ceci n'est pas strictement vrai pour tous les peuples de la terre, c'est une vérité incontestable pour les premières nations américaines : un examen sérieux de leurs tombeaux le prouve d'une manière frappante. La plupart des tertres principalement employés pour les sacrifices funéraires se trouvent dans l'enceinte des camps retranchés ou des villes fortifiées. Ils ont tous été édifiés par couches non horizontales, mais convexes. Dans le sud de l'Amérique septentrionale, les couches de ces tertres sont généralement horizontales, et séparées les unes des autres par une surface brûlée, qui a été prise pour un pavé de briques. On en voit également qui sont composées d'une couche de terre et d'une couche d'ossements humains, s'alternant du sommet à la base; mais des écrivains assurent que ces tombeaux sont l'œuvre des Cherokies et d'autres tribus de la race actuelle des Peaux-Rouges[1].

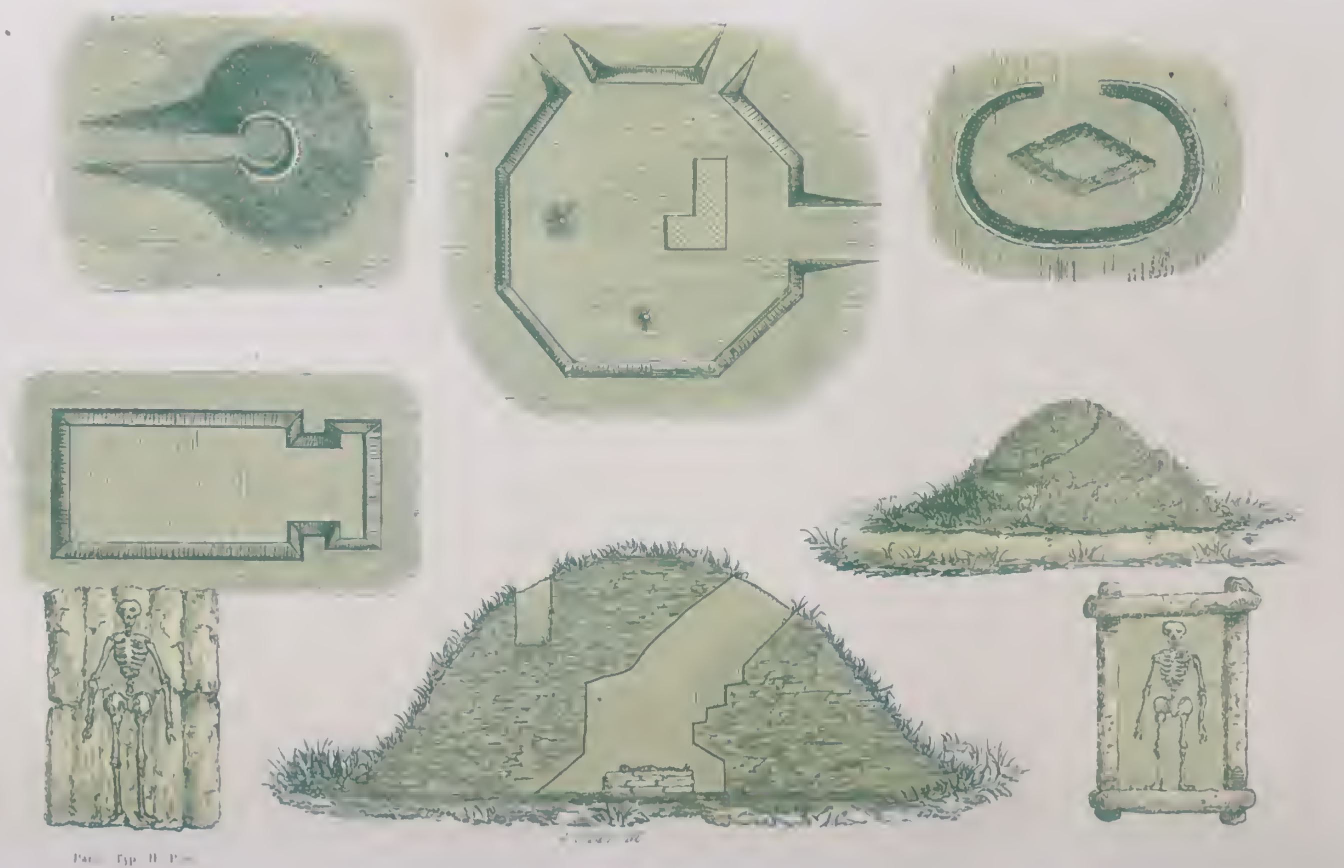
Au-dessus de ces tumuli se trouvent des autels d'argile cuite et même en pierre, ayant la forme d'un large bassin; leur longueur varie depuis soixante centimètres jusqu'à dix-sept mètres, mais leur moyenne est de deux à trois mètres. Cet autel est toujours posé sur une petite construction de trente à cinquante centimètres d'épaisseur. Un examen scientifique d'un de ces tumuli funéraires a été fait près de Chilicothe, dans l'État de l'Ohio, et si nous ne nous trompons, sous la direction même de M. Squiers, antiquaire distingué. Voici quels furent les résultats de ses recherches. Le tumulus avait été formé par une succession de

[1] Voir les notes et le travail intitulé : *Observations on the aboriginal monuments of the Mississipi valley.* By E.-G. Squiers, dans les *Transactions of the american ethnological Society.*

couches de trente centimètres d'épaisseur en moyenne. Ces couches se composaient alternativement de gravier, de cailloux, de sable et d'une terre homogène peu mélangée, qui semblait avoir été apportée et déposée par petites charges; l'autel avait son bassin rempli de cendres fines et de fragments d'une poterie également modelée et ornée à l'extérieur de peintures semblables à celle des Péruviens; on trouvait en outre dans ce bassin quelques ornements en cuivre. Les cendres étaient recouvertes d'un grand nombre de feuilles de mica, sur lesquelles reposaient quantité d'ossements humains à moitié calcinés. A soixante centimètres au-dessous de la surface du tumulus, un peu à gauche du centre, on trouva un squelette d'homme entier, mais tombant en poussière. Au-dessus du squelette les couches de terres et de cailloux avaient été bouleversées, de manière à faire croire que la sépulture n'avait eu lieu qu'après l'érection de ce monument, et peut-être même longtemps après.

Les tumuli, plus exclusivement employés à la sépulture d'une ou de plusieurs personnes, sont beaucoup plus grands que ceux destinés aux sacrifices funéraires, et leurs couches contiennent plus de gravier et de sable que de terre. A leur base se trouve ordinairement placé un squelette humain, encadré dans une charpente formée de quatre pièces de bois brut, et recouvert soigneusement d'un amas d'écorces d'arbre ou de planchettes minces et légères. A côté du squelette sont également placés quelques ornements et des feuilles de mica. La plupart de ces tombeaux sont dépourvus d'autel, mais leurs sommets conservent la trace des sacrifices qui ont été faits, sans doute, aux mânes des défunts. Une faible couche de charbon de bois et de cendre semble prouver que le feu de ces sacrifices devait brûler très-peu de temps. Grâce à la qualité compacte et sèche des matériaux de ces tombeaux, on a trouvé dans leur intérieur des squelettes qui devaient être enterrés depuis plus de dix-huit siècles. Tous n'avaient pas la même position; les uns étaient couchés horizontalement, d'autres se trouvaient assis, et d'autres enfin avaient été jetés dans la fosse sans aucun arrangement visible.

Les tombeaux que nous venons de décrire sont très-nombreux; leur hauteur moyenne est de huit à dix mètres; ils n'ont point de murs d'enceinte, mais ils sont fréquemment réunis par groupes. Leur forme ordi-



COLLINES ARTIFICIELLES

naire est celle d'un simple cône, quelquefois celle d'une poire ou d'un œuf. Quelquefois la chambre mortuaire où reposent les ossements du défunt est bâtie en pierres, placées les unes sur les autres sans ciment. Les constructeurs de ces tombeaux brûlaient fréquemment les cadavres avant de les enterrer. Dans les États du Sud on a souvent découvert des urnes funéraires dans ces sortes de tumuli, ainsi que des couches de charbon de bois, ce qui prouve que lors de la sépulture le feu jouait un grand rôle dans les cérémonies funèbres. Dans certaines localités le défunt n'était pas brûlé immédiatement après sa mort; on attendait la décomposition du corps, puis on plaçait le squelette dans l'urne; quand l'ouverture se trouvait trop étroite, on asseyait la charpente osseuse dans l'urne, et le crâne, mis par-dessus, servait de couvercle. On a découvert des cimetières entiers où ce genre de sépulture avait été pratiqué. Ordinairement on enterrait avec le mort, comme cela se pratique encore de nos jours, les ornements, les armes et les objets dont il s'était servi de son vivant. Dans des cimetières anciens de plusieurs comtés des États-Unis on a trouvé des tombeaux d'une taille lilliputienne, qui firent croire à l'existence d'un peuple nain; mais l'ouverture de ces tombeaux a démontré que ce prétendu phénomène était causé par l'habitude qu'avaient ces peuples de plier en deux les cadavres de leurs morts avant de les ensevelir. Les Indiens eux-mêmes ignorent l'origine de ces tombeaux et quels sont les hommes qui les ont élevés; ils ont pour ces monuments une vénération traditionnelle, un respect superstitieux, et parfois ils enterrent ou déposent à leur sommet les restes mortels de leurs grands guerriers ou des chefs célèbres. La découverte de ces squelettes isolés dans des tertres particulièrement consacrés aux cérémonies d'un culte religieux a dû induire en erreur bien des antiquaires, qui auront pris ces débris humains de la race actuelle des Peaux-Rouges pour le personnage en l'honneur duquel on avait construit ces tertres artificiels.

Outre les objets dont nous venons de parler, ces sortes de monuments renferment encore des ornements en argent, en cuivre, en pierre et en os, des perles faites avec ces mêmes matières, mais surtout avec des coquillages, et qui sont mélangées avec des pointes de flèches en silex, quartz, grenat ou obsidienne, des dents fossiles de crocodile et de requin, des coquilles marines, des sculptures de têtes humaines et de différents

animaux, de la poterie et plusieurs autres choses qui indiquent une certaine connaissance des arts.

Dans la confédération néo-gradine, près de Chiriqui, il a été fait tout récemment des découvertes très-précieuses; nous voulons parler des idoles, des armes et des médailles renfermées dans les tombeaux des tribus indiennes anéanties depuis des siècles, et dont la tradition raconte les fabuleuses richesses. Les archéologues de Panama ont déclaré que ces objets appartenaient à l'antiquité la plus reculée, et ils ont décidé qu'ils avaient à la fois les caractères des œuvres chinoises et égyptiennes. Nous consignons ici ces faits pour montrer que c'était une coutume généralement répandue parmi les tribus indiennes du nouveau monde d'ensevelir dans les tombeaux les ustensiles et ornements des défunts; seulement la matière de ces objets différait selon la civilisation des peuples et les ressources de leur pays.

Les tertres pour les sacrifices sont généralement placés à l'intérieur, et dans le voisinage immédiat des clôtures sacrées. Ils sont stratifiés, c'est-à-dire construits par couches distinctes et visibles; ils contiennent un autel symétrique en argile cuite ou en pierre, sur lequel sont déposées des matières ayant plus ou moins subi l'action du feu, tels qu'ossements de chevreuils, de loups, etc. Ces autels n'ont pas tous la même forme : les uns sont ronds, les autres sont elliptiques, carrés ou parallélogrammes. Leur moyenne grandeur est de deux à trois mètres, mais quelques-uns mesurent cinq mètres de largeur sur dix-sept de longueur. Les couches de ces tertres ne sont pas horizontales, mais convexes comme celles des tombeaux. On remarque ordinairement dans ceux-ci une couche extérieure ayant de trente à cinquante centimètres d'épaisseur et servant à protéger la forme du tumulus. Lorsque ces couches sont intactes et régulières, on est sûr que tout ce que renferme le tumulus y a été déposé lors de son érection; mais lorsqu'elles sont coupées ou rompues en certains endroits, on doit en conclure que les reliques renfermées dans leur intérieur sont d'une date postérieure à l'érection du tumulus. Ce fait est très-important à constater.

Les murs d'enceinte ou de clôture se divisent en deux classes bien distinctes dans leur apparente disposition : les uns ont un caractère militaire incontestable, et les autres avaient un but superstitieux qui se rattachait aux croyances religieuses des constructeurs. Ils sont carrés,

circulaires, elliptiques, polygones, réguliers ou irréguliers ; d'autres ont la forme du parallélogramme. Le carré et le rond se combinent souvent ensemble, et se communiquent par des lignes ou des ouvrages parallèles et réguliers. Pour le moment, nous ne nous occuperons que des clôtures sacrées. Elles diffèrent des ouvrages militaires, d'abord par leur situation qui, souvent dominée par des hauteurs voisines, pècherait contre toutes les règles de la défense, ensuite par leur grandeur, moins considérable que celle des enclos destinés à protéger un pays, par les fossés, qui sont intérieurs, au lieu d'être extérieurs, comme ceux des fortifications, et enfin par la nature des tumuli renfermés dans ces sortes de boulevards, ou à proximité des clôtures. L'examen de tous ces travaux nous porte à croire que le système religieux des constructeurs de tumuli exerça, comme chez les Aztèques, une grande influence sur les constructions publiques et même particulières. Ces peuples devaient avoir un gouvernement théocratique ou sacerdotal comme celui des Juifs, c'est-à-dire que la puissance religieuse, administrative et militaire, résidait dans la même personne. Ceci se prouve clairement par la combinaison des monuments *tabous* ou sacrés avec les ouvrages purement militaires; au moyen de cette combinaison tous ces ouvrages sont arrangés de manière à se protéger mutuellement sans nuire à la destination primitive de chacun d'eux.

Les enceintes élevées dans un but religieux sont pour la plupart en terre et situées dans des bas-fonds, rarement sur des hauteurs ou sur un terrain inégal. Leur forme est généralement circulaire, quelquefois elliptique ou quadrangulaire, mais toujours régulière, d'une circonférence de trois cents mètres environ, et n'ayant qu'une seule entrée. Indépendamment de ces enclos on rencontre une multitude de petits cercles de cinquante mètres de circonférence, près desquels se groupent quelques uns de ces tertres reconnus pour avoir servi d'autels. Ces petits cercles pourraient bien n'être autre chose que les ruines d'anciennes cabanes circulaires comme celles que les Mandans construisent encore de nos jours. Quant aux grandes clôtures, dont quelques-unes ont jusqu'à cinquante acres de superficie, elles se combinent pour le plus souvent avec des clôtures rectangulaires au moyen de larges avenues. Les murs sont tous construits avec de la terre prise sur la surface du sol, de manière à les rendre unis et parfaitement horizontaux.

Les sentiments religieux qui devaient animer les auteurs de ces immenses et nombreuses constructions peuvent seuls nous expliquer la cause de leur érection; en dehors de la religion, il serait difficile de comprendre l'utilité et même le but d'ouvrages pareils à ceux de Newark, qui s'étendent avec leurs avenues sur une superficie de près de six kilomètres carrés; ce n'est guère que les grands temples d'Abury et de Stonehenge en Angleterre, et de Carnac en Bretagne, qui peuvent leur être comparés. Les tertres artificiels servant de temples, ou du moins de bases à quelques édifices sacrés en bois qui ont disparu, se distinguent des autres monuments de ce genre par leur symétrie et leurs grandes dimensions. Ils sont en général entourés de murailles, mais cette règle offre quelques exceptions. Leur forme est ordinairement celle d'une pyramide tronquée, ayant communément un chemin en escalier ou en spirale qui conduit à leur sommet; mais quelle que soit cette forme ronde, ovale, octangulaire, oblongue ou carrée, tous ces entassements de terre ont une terrasse; on en a vu n'ayant qu'un ou deux mètres de hauteur et couvrant une superficie de plusieurs acres. Ces sortes de tumuli sont peu nombreux dans l'Ohio; on n'en voit guère que dans le voisinage de Chillicothe, à Marietta, Newark et Portsmouth. Dans le Kentucky ils sont moins rares que dans le nord de l'Ohio; dans les États du Tennessée et du Mississipi, ils sont plus communs que partout ailleurs. Un des plus grands qui aient été découverts jusqu'à présent est celui de Cahokia dans l'Illinois; sa forme est celle d'un parallélogramme de deux cents trente-cinq mètres de longueur sur cent soixante-dix de largeur et trente de hauteur. Sur un côté se trouve une énorme terrasse; sur laquelle on arrive au moyen d'un talus à gradins. Lorsque les trappistes occupaient ce terrain, la terrasse leur servait de jardin potager : sa largeur est de cinquante-cinq mètres sur cent vingt de longueur. Le sommet de cette colline artificielle mesure cent soixante mètres de longueur sur soixante-dix de largeur, et le volume de cette énorme masse de terre peut s'évaluer à sept millions de mètres cubes.

A part les tertres artificiels dont nous venons de parler, il en existe d'autres dont la nature incertaine n'a pas permis de les classer dans les genres précédents; ils paraissent avoir un caractère mixte et une destination multiple. Quelques-uns ont la forme pyramidale des téocallis mexicains à base quadrangulaire ou oblongue, avec des angles vifs sur

chaque face et des talus ou chemins en pente douce sur les parois pour arriver à leur sommet. Ces tertres étaient-ils des tombeaux, des temples, des observatoires ou des petits forts? Voilà des questions sur lesquelles on n'est pas d'accord. Un des plus singuliers qui aient été examinés se trouve sur la rive orientale du Scioto (État de l'Ohio) : c'est un ovale irrégulier, ressemblant beaucoup à un œuf, de cinquante mètres de longueur, trente de largeur, près de sept de hauteur et entouré d'une large muraille. Deux excavations furent pratiquées dans ce tumulus et amenèrent la découverte de deux charpentes en bois supportées par des pieux plantés dans le sol sur lequel le tumulus fut érigé. Au-dessus de chacune des charpentes on trouva un squelette en partie brûlé, des morceaux de cuivre troués et une pipe de porphyre admirablement sculptée. On découvrit également un autel d'argile, dans lequel il y avait un amas de feuilles brûlées et des ossements de chevreuil. La surface du tertre est recouverte d'une couche de gravier; autour de la base il existe un mur en pierres plates, probablement destiné à supporter la terre et à la contenir dans sa forme actuelle.

A la cime des collines ou des plateaux élevés et dans les endroits ouverts on rencontre encore une multitude d'exhaussements artificiels du terrain dominant un vaste pays, et qui devaient sans doute servir de postes d'observation et de tours à signaux comme les *cairns* des Celtes. Les hauteurs principales des vallées de l'Ouest sont communément couronnées de ces tertres. On peut voir dans certaines vallées de longues chaînes de ces espèces d'observatoires, qui s'étendent à peu de distance les uns des autres sur le faîte des collines et des montagnes. Des feux allumés sur ces élévations peuvent être aperçus en certaines localités jusqu'à vingt et vingt-cinq kilomètres à la ronde. Dans l'État de l'Ohio, il y en a qui sont placés de manière à pouvoir correspondre rapidement entre deux points éloignés de plus de cinquante-cinq, et même de soixante-cinq kilomètres l'un de l'autre. Entre Colombus et Chillicothe, sur la rive orientale du Scioto, on en compte près de vingt, arrangés de telle sorte que des signaux pouvaient se transmettre en quelques minutes sur toute la ligne. Les communications se faisaient par le moyen de grands feux, dont la flamme pendant la nuit et la fumée pendant le jour servaient de signal : en effet, sur ces petits monticules on voit fréquemment la trace d'anciens feux, qui pour la plupart avaient été allumés

sur des monceaux de pierres, dont quelques-unes sont calcinées et même vitrifiées. Cet antique usage, qu'on retrouve chez tous les peuples montagnards, de communiquer entre eux par de pareils signaux, est encore en vigueur parmi les Indiens de plusieurs tribus des montagnes Rocheuses et de leur versant occidental. Le colonel Frémont raconte, dans une relation de ses voyages, que, lors de sa seconde expédition dans la haute Californie, il vit souvent des colonnes de feu et de fumée allumées sur les hauteurs de ces régions par les Peaux-Rouges, qui, effrayés ou inquiets de sa présence au milieu d'eux, s'avertissaient ainsi mutuellement de ses mouvements.

Quant aux tumuli dépendant du système de défense des camps retranchés ou des villes fortifiées, ils n'ont aucun trait saillant qui les caractérise essentiellement de ceux dont nous avons parlé ; ils étaient ordinairement placés à l'intérieur et en face des ouvertures pratiquées dans l'épaisseur des murailles et qui servaient d'entrée. Lockiel, dans son *Histoire de la mission des frères unis chez les Indiens*, assure, en s'appuyant nous ne savons sur quel fondement, que ces *tumuli* étaient creux, et qu'il y avait à leur sommet une ouverture d'un puits, par laquelle les indigènes descendaient leurs femmes et leurs enfants au premier bruit de l'approche d'un ennemi. Les hommes disputaient ensuite le terrain avec acharnement. Ils portaient une quantité prodigieuse de pierres et de troncs d'arbres en haut de ces tumuli, d'où ils les faisaient rouler sur les assaillants. Nous doutons beaucoup de l'exactitude de ces indications ; car tous ces cônes ou tertres de terre situés à l'entrée des fortifications sont pleins et non creux, et leur dimension n'est pas assez considérable pour faire supposer que l'on pût amasser à leur sommet une grande quantité de projectiles. Ils étaient donc placés là seulement comme obstacles stratégiques, que les ennemis du dehors devaient trouver en voulant pénétrer dans l'enceinte des fortifications.

Pour bien comprendre le caractère et la force des fortifications des anciens peuples de l'Amérique du Nord, il est nécessaire d'avoir une idée de la physionomie du pays où ces fortifications se rencontrent en plus grand nombre. Dans notre premier chapitre de descriptions nous avons déjà fait connaître la vallée du Mississipi sous le point de vue géologique ; après ce que nous avons dit, il nous reste à ajouter que cette vallée, depuis les Alleghanys jusqu'aux montagnes Rocheuses, n'est



ANCIENNES FORTIFICATIONS

Page 264

qu'un vaste bassin qui doit son aspect général à la puissante influence des eaux. Ses rivières ont creusé profondément leurs lits dans une immense plaine, laissant après leur travail de larges plateaux marquant l'ère de leur histoire. Les bords de ces plateaux sont coupés par une multitude de ravins qui laissent entre eux de hautes collines avec des sommets plats, quelquefois réunis ensemble, de manière à former des contre-forts. Les côtés de toutes ces hauteurs sont ordinairement escarpés, d'un accès difficile et quelquefois même impossible. La force naturelle de ces positions et la facilité de les défendre suggéra sans doute la pensée d'en faire des citadelles. Les constructions militaires pour la protection et le développement des jeunes colonies étaient placées sur ces élévations, en en suivant tous les contours, et sur lesquelles on ne parvenait que par un ou deux côtés d'un accès plus facile, mais soigneusement défendus par une série de murs, accompagnés d'exhaussements de terre, servant peut-être de tours pour les sentinelles. Il n'est donc pas étonnant de trouver ces endroits occupés par des ouvrages forts et compliqués, dont la nature et les proportions étaient indiquées par les sinuosités du terrain. On voit également de pareilles constructions dans les péninsules formées par deux rivières; dans cette circonstance, la péninsule est alors coupée par un fossé et un mur simple ou double, qui en défendent l'entrée par terre; les deux autres côtés sont naturellement protégés par les bancs des deux rivières. Dans tous ces cas, il faut observer que les positions ont été choisies avec une grande attention, et qu'elles sont fortifiées de manière à donner de la sécurité aux peuplades qui les habitaient.

De tous les grands travaux exécutés par les anciennes peuplades américaines, il n'en est point de plus extraordinaires et de plus curieux à étudier que ces gigantesques fortifications et ces vastes camps retranchés qui protégent et entourent des espaces tellement considérables, que l'on est obligé d'attribuer ces ouvrages au concours d'une population nombreuse. L'époque où ces fortifications ont été érigées est totalement inconnue; mais elle doit être la même que celle des tumuli, car les tumuli sont en général non-seulement construits à l'intérieur ou à proximité de ces constructions, mais encore ils entrent souvent dans le plan de défense de ces places fortes. La vallée de l'Ohio et le Nouveau-Mexique sont les deux contrées de l'Amérique septentrionale où ces

débris immenses de l'industrie humaine se rencontrent le plus fréquemment; mais il y a cette différence entre elles, que les auteurs des monuments de l'Ohio sont inconnus, tandis que ceux du Nouveau-Mexique sont probablement les ancêtres des tribus actuelles. Nous donnerons une description succincte de ces antiquités indiennes les plus importantes par leur singularité et leur étendue.

Dans le comté de Licking, État de l'Ohio, entre le delta formé par le Newark et le Racoon, se trouve une plate-forme perpendiculaire d'environ treize mètres d'élévation, sur laquelle sont bâties des fortifications régulières d'une grande étendue. A l'ouest de cette plate-forme on voit un fort octogone enfermant un espace de quarante acres environ, et dont les murailles ont trois mètres de haut sur une largeur à peu près égale. L'on entrait dans ce fort par huit portes ayant chacune cinq mètres de large, et protégé par un tumulus placé à l'intérieur devant chaque entrée. Deux murs parallèles conduisent à un autre fort circulaire situé au sud-ouest du premier, couvrant une superficie de vingt-deux acres. En allant plus au sud, on voit un observatoire qui domine presque tout le terrain sur lequel se trouvent ces différentes constructions. Au-dessous de l'observatoire, il existait un passage secret conduisant sur les bords du Racaon. Plus à droite, il y a un troisième fort également circulaire, d'une superficie de vingt-six acres, avec un fossé à l'intérieur, dont la terre a servi à construire les murailles du fort, qui ont huit à dix mètres de hauteur. Deux autres murs parallèles, très-éloignés l'un de l'autre à cet endroit, vont au nord en se rapprochant insensiblement et aboutissant à un quatrième fort quadrangulaire de vingt acres d'étendue. Entre ces quatre forts unis les uns aux autres par des murs peu élevés il y a un étang peu profond, de cent cinquante à deux cents acres de superficie, et qui servait probablement à abreuver les troupeaux enfermés dans cette vaste enceinte. Des tours d'observation sont placées de distance en distance sur les points culminants du plateau.

Les ouvertures pratiquées dans les murailles et qui conduisent à l'intérieur des camps retranchés ont une analogie frappante avec celles qui existent dans de pareilles constructions situées au Mexique. En effet, dans la seconde lettre de Fernand Cortez à l'empereur Charles-Quint, nous voyons dans sa description qu'il rencontra des fortifications militaires exactement semblables à celles de la vallée du Mississipi. S'étant

informé à Tlascalla du but et de l'origine de ces ouvrages militaires, des Indiens lui répondirent que les habitants de ces frontières étant ennemis de Montézuma se trouvaient toujours en guerre avec lui, et qu'ils avaient érigé ces murailles pour se défendre contre ses attaques. M. Atwater, dans l'*Archeologia americana*, suppose que les auteurs de ces fortifications devaient être très-nombreux, mais qu'ils séjournaient peu de temps dans le pays, parce que plusieurs de leurs travaux restèrent inachevés. Il ajoute que ces naturels avaient des communications avec les peuples situés sur les bords du Horkhotking, à trente milles plus loin, par le moyen de routes murées qui allaient d'un établissement à l'autre. Mais une chose digne de remarque, c'est que, dans ces constructions étranges, on n'a trouvé nulle part des traces d'habitation; de sorte que l'on peut croire que tous ces peuples vivaient sous des tentes plantées dans les enceintes fortifiées ou dans des cabanes de bois ou de feuillage.

A Marietta, près de l'embouchure du Muskingum, on voit également des ruines très-extraordinaires. Situées comme les précédentes sur une hauteur horizontale, elles se composent principalement de deux forts carrés, dont le plus grand couvre une surface de quarante acres. Les murailles sont de terre et ont de deux à trois mètres de hauteur, sur une largeur de huit et même parfois de douze mètres à leur base. Sur chaque côté et aux quatre angles sont ménagées des ouvertures, au nombre de seize en tout, placées à égales distances. Au centre, du côté qui regarde le Muskingum, est un chemin couvert formé de deux murs parallèles, séparés l'un de l'autre par un espace de soixante-quinze mètres, ayant chacun sept mètres de hauteur sur quatorze de large à leur base, et cent vingt de long. Ce chemin gigantesque conduit, par une pente douce, du haut du plateau aux bords de la rivière. Dans l'intérieur du fort il reste encore trois édifices en terre, de forme allongée, ayant de trente-six à soixante mètres dans leur plus grande dimension, sur trois mètres de haut. Plus au sud-est et près de l'Ohio se trouve situé l'autre fort, d'une superficie de vingt acres, ayant huit portes, chacune défendue par un petit tumulus. Plus au sud encore s'élève un grand tumulus conique de trente-huit mètres de diamètre sur dix de hauteur; ce tumulus est entouré d'un fossé large, profond et défendu par un parapet, au milieu duquel passe un grand chemin qui conduit au tumulus.

A Cercleville, à trente-cinq kilomètres au sud de Colombus, dans l'État

de l'Ohio, est située une des plus curieuses et des plus régulières fortifications de cette vallée. Elle se compose de deux forts appuyés l'un contre l'autre : le premier est un cercle parfait, et le second un carré régulier de trois cents mètres sur chaque face. Le premier est formé par deux murailles, entre lesquelles se trouve un fossé profond; le second n'a qu'un mur et pas de fossé. Le mur intérieur du fort circulaire est simplement en terre et très-haut; l'autre est en couches alternatives de gravier et de terres d'alluvion tirées du fossé. Le fort carré avait huit entrées placées à égales distances et défendues par des tumuli, comme dans toutes les constructions de ce genre. Il fallait passer par ce fort pour entrer dans la seconde enceinte circulaire, au milieu de laquelle était un grand tumulus remarquable par une espèce de pavé en mosaïque, sur lequel il était en partie bâti.

Sur les bords du petit Miami et de ses affluents, toujours dans le même État de l'Ohio, on voit des fortifications formées de six et neuf murailles parallèles, ressemblant à un gril. Dans le comté de Perry, il y en a d'autres qui ont la forme d'un cœur allongé. Sur le Paint-Creek, à vingt kilomètres ouest de Chillicothe, il existe une série de fortifications renfermant des ouvrages elliptiques à double étage, comme on en voit dans la vallée du Mississipi et surtout vers le Mexique; mais les plus intéressantes de ces sortes d'antiquités sont situées sur une colline de cent trente acres d'étendue et de cent mètres de hauteur au moins. Cette colline est tellement escarpée, que son sommet n'est accessible que par un seul côté, et sur les bords, en suivant toutes les sinuosités du terrain, on avait bâti en pierres brutes un mur d'un mètre trente centimètres de largeur sur trois mètres trente centimètres de haut. Dans la direction du nord, c'est-à-dire à l'endroit où la colline descend vers la plaine en pente douce et facile, il se trouve à l'intérieur des murs une suite de fourneaux ou des traces d'ateliers de forgerons; car le sol, jusqu'à une profondeur de quelques mètres, est couvert de fraisil et de charbon en poudre. Deux routes naturelles ou artificielles partaient de ces fortifications pour aller, l'une vers le Paint-Creek, et l'autre vers un autre petit ruisseau qui coule au fond d'un ravin. Aucun ingénieur moderne n'aurait pu choisir un emplacement plus favorable pour y bâtir une place forte. Près de la *Carrière-aux-Pipes* du coteau des Prairies, il y a deux camps retranchés formés par des murailles circulaires d'environ sept

cents mètres de circonférence et assez élevées pour protéger ceux auxquels elles servaient d'abri. La principale entrée dans chacun de ces camps se reconnaît à la dimension des traces de cabanes où demeuraient les chefs, car ils s'établissaient ordinairement à l'endroit le plus exposé et par où l'ennemi devait venir. Comme ces travaux ne sont pas plus compliqués, il est probable qu'ils n'ont été érigés que pour le temps que devaient durer les pourparlers entre deux tribus ennemies.

Quelques voyageurs assurent avoir découvert récemment dans les forêts de la vallée du Mississipi des ruines de villes bâties en briques et des traces de constructions en pierres. Ces découvertes ont été niées par des écrivains des États-Unis, qui les ont traitées de fables. N'ayant pas vu ces ruines nous n'en parlerons pas ; néanmoins nous croyons que ces voyageurs ont pu être induits en erreur par la vue des débris plus ou moins considérables des villages mandans que l'on rencontre disséminés sur les bords du Mississipi, depuis l'embouchure de l'Ohio jusqu'à celle de la rivière de la Pierre-Jaune. En outre, on se rappelle que lorsque ce vaste pays, appelé Nouvelle-France, appartenait à notre patrie, les gouverneurs du Canada ordonnèrent souvent l'érection de nombreux forts pour assurer leur conquête ; plus tard ces forts furent abandonnés, tombèrent en ruine et se couvrirent d'herbe, de broussailles et d'arbustes qui leur donnèrent une apparence de vétusté qu'ils n'ont pas. Bien des étrangers s'y sont trompés et leur attribuèrent à tort une origine plus ancienne que celle de la domination française.

Il serait trop long de décrire ici toutes ces antiques constructions éparses en si grande quantité sur le continent américain, et dans lesquelles on a découvert à peu près les mêmes objets et les mêmes ornements que ceux qui se trouvent dans les tumuli. Nous ne dirons donc rien des murs immenses, parallèles et circulaires à leurs extrémités, qui marquent probablement l'enceinte de cirques où les Indiens célébraient des jeux hippiques à l'instar des Grecs et des Romains ; trop d'incertitude plane encore sur ces sortes de ruines ; mais nous donnerons quelques détails sur un autre genre de monuments, probablement d'une époque moins reculée que ces tumuli gigantesques et ces énormes retranchements dont nous venons de parler, monuments uniques dans leur genre et très-curieux à examiner, en même temps qu'ils sup-

posent dans leurs auteurs plus d'intelligence et une civilisation plus avancée.

Ces monuments, appelés *pueblos*[1] par les Indiens et les Mexicains, sont disséminés depuis les bords du Rio-Grande, dans le Nouveau-Mexique, jusqu'au Gila, au Colorado et à la mer Vermeille. Toutes ces villes sont pour la plupart d'une telle antiquité que les traditions indiennes des races actuelles n'en font nullement mention. Leur origine doit-elle être attribuer aux Aztèques, comme le supposent quelques voyageurs? C'est fort douteux, car ces monuments ne révèlent pas la haute civilisation que les Aztèques de l'Anahuac avaient atteinte. On ne trouve parmi ces débris d'un passé inconnu aucun indice de la science mécanique ou architecturale qui se voit dans la construction du temple de Xochicalco, des palais de Tezcotzinco et du colossal calendrier de pierre de Mexico. Il est plus probable que ces pueblos ont été bâtis par les Toltèques avant leur envahissement du Mexique, ou bien par les Pimas ou d'autres peuplades du Nouveau-Mexique vers le douzième ou treizième siècle. Dans toutes ces ruines on rencontre toujours des fragments de poterie ayant conservé un très-beau vernis; les peintures qui les ornent sont brillantes et représentent des lignes, des festons, des grenouilles, des papillons, des tortues et des têtes de singes. Les vases anciens des *pueblos* ont généralement la forme d'une urne; d'autres ressemblent à ceux qui ont été découverts dans les États-Unis. Les restes de ces anciennes villes sont excessivement nombreux dans le pays des Zuñis, des Navajos et des Jémez. A Taos, on voit encore un pueblo composé de deux édifices séparés par une rivière et réunis par un pont qui passait d'un édifice à l'autre.

Les plus extraordinaires sont les pueblos Pintado et Wejegi dans la gorge étroite du Chaco, située entre le 35e degré 56' 27'' de latitude nord et le 107e degré 46' de longitude ouest. Ces constructions ressemblent à un marchepied colossal, dont chaque marche forme un étage; elles n'ont aucune analogie avec les édifices du Yucatan et de l'Amérique centrale. Le pueblo Pintado est bâti avec des petites pierres plates de grès à grains fins et gris, matériaux entièrement inusités dans les monuments modernes du Nouveau-Mexique. Les pierres des murs n'ont que

[1] Nom des villes indiennes du Nouveau-Mexique.



huit centimètres d'épaisseur, quelquefois moins, et la manière dont elles sont maçonnées indique un art vraiment ingénieux. Ces monuments sont très-remarquables dans leurs détails; de loin on les prendrait pour un magnifique travail en mosaïque. Les murailles n'ont aucune apparence de ciment, les intervalles des couches étant soigneusement cachées par de petits cailloux de couleur incrustés dans un mortier sans chaux. Le pueblo Pintado a trois étages, ayant en tout une élévation de dix mètres environ; chaque étage sert de terrasse et de marchepied pour arriver à l'étage supérieur, auquel on parvient au moyen d'échelles de bois appuyées contre les murs. La muraille extérieure a un mètre d'épaisseur à sa base, elle diminue à chaque étage; de sorte qu'au dernier elle n'a guère plus de trente-trois centimètres d'épaisseur. La longueur de l'édifice est de cent trente mètres. Au rez-de-chaussée se trouvent cinquante-trois chambres; les unes ayant un mètre soixante centimètres seulement sur chaque côté, et les autres, quatre mètres sur deux. Toutes les chambres communiquent entre elles par de très-petites portes, dont quelques-unes n'ont que quatre-vingt-dix centimètres de hauteur sur une largeur égale. Les planchers se composent de poutres non équarries de seize centimètres de diamètre, et sur lesquelles d'autres solives moins grosses sont placées transversalement : par-dessus cette seconde rangée de poutres, il y a une couche d'écorces d'arbres et de broussailles recouvertes de mortier. Les poutres ne portent aucune trace du travail de la scie ou de la hache, on dirait qu'elles ont été coupées ou brisées par un grossier instrument plutôt contondant que tranchant. Le rez-de-chaussée de ce pueblo n'a pas de fenêtres; celles des étages supérieurs ont les mêmes dimensions que les portes.

Les bords du Rio-Verde possèdent de nombreuses ruines de maisons en pierres et de fortifications, qui semblent avoir été élevées par un peuple plus civilisé que les Indiens du Nouveau-Mexique. Elles furent bâties dans les vallées les plus fertiles, qui conservent encore des traces d'ancienne culture et de rigoles pour l'arrosement artificiel. Les murs, construits en maçonnerie solide, ont de vingt à trente mètres de longueur sur dix ou quinze de hauteur. Les maisons avaient deux étages percés de petites ouvertures qui servaient de portes, de fenêtres et de meurtrières pour se défendre contre toute attaque extérieure. Le style de ces constructions rappelle Chichilticale ou la *Maison-Rouge* de chez les

Pimas. Nous croyons, comme plusieurs auteurs américains, que ce pays a été dépeuplé par suite de changements survenus dans la configuration du sol; des vallées humides et fertiles sont devenues des solitudes arides et auront forcé les habitants à émigrer dans d'autres régions. La nature et la physionomie du sol, les traditions indiennes qui assurent que tous les hauts plateaux étaient recouverts d'une terre magnifique et très-productive, enfin les récentes désertions de quelques pueblos du Nouveau-Mexique sont autant de données qui nous prouvent que toutes ces contrées arrosées par le Gila, le Colorado et leurs affluents, furent autrefois excessivement habitées.

Les ruines du Wejegi présentent le même caractère que les précédentes; elles ont deux cent trente mètres d'étendue, et les chambres du rez-de-chaussée sont au nombre de quatre-vingt-dix-neuf. Le Pueblo-una-Vida, situé dans la gorge du Chaco, a quatre-vingt-dix-huit mètres de plus que celui du Wejegi. Le Pueblo-Bonito est plus vaste encore. Les ruines du Pueblo-Chettro-Kettle mesurent quatre cent trente-trois mètres de longueur et ont quatre étages; les portes et les fenêtres sont plus grandes que celles des autres monuments de ce genre, et les poutres des planchers sont en bois de pin et de cèdre. Le nombre des chambres est de cent vingt-quatre par étage : une d'elles est parfaitement conservée; elle a quatre mètres soixante centimètres de long, sur deux mètres cinquante de large et trois mètres trente centimètres de hauteur. Les murailles sont en pierres revêtues d'une couche de plâtre : dans le mur qui regarde le sud est creusée une niche dont la situation et les dimensions font supposer qu'elle servait de foyer pour la cuisine. Trois autres niches plus petites que la précédente se trouvent dans le mur, et contenaient sans doute primitivement des ustensiles de ménage. Au plafond, il y avait deux grosses solives attachées ensemble par des liens ligneux, et de ces solives pendaient des cordes différant très-peu des nôtres. Les Indiens assurent que ces édifices ont été construits par Montézuma et son peuple, lors de leur émigration du Nord vers le Sud, et peu de temps avant leur dispersion sur les bords du Rio-Grande et dans les autres parties du Mexique.

Sur le Gila on voit d'immenses ruines appelées *Casas-Grandes*, et dont on lit la description dans les ouvrages de M. de Humboldt et dans la collection de M. Ternaux-Compans; mais il en existe beaucoup

d'autres qui n'ont pas été décrites. Celles qui sont près du troisième cañon du Gila, vers les montagnes de San-Pedro, forment une série de maisons dont les fondations sont encore très-visibles, ayant été faites avec des pierres rondes ; quant aux murailles, construites en adaubes, elles ont en grande partie disparu depuis longtemps. Ces maisons ressemblent beaucoup aux pueblos du Nouveau-Mexique ; l'une d'elles avait encore des poutres de cèdre qui devaient être très-anciennes, car dans ces régions les bois se durcissent en vieillissant, et rivalisent avec la pierre par leur durée. Ces ruines abondent en fragments de poterie peinte et de cristaux noirs. Sur les bords de la rivière Bleue, de la rivière Noire et du Saint-Charles, sur un terrain d'alluvion qui recouvre des roches basaltiques, les débris d'anciennes colonies indiennes sont très-nombreux ; des lignes et des piles de pierres rondes indiquent le plan des maisons à moitié cachées par les herbes : les chambres, plus grandes que celles des ruines situées auprès des montagnes de San-Pedro, ont de quatre à six mètres de largeur : quelques-unes de ces chambres font l'effet d'avoir été rondes. Un peu plus loin on voit une muraille de pierre écroulée et circulaire, de deux cent cinquante mètres environ de circonférence, avec une entrée du côté de l'est, et contenant au centre les restes d'une maison dans laquelle il n'y a aucune trace de bois. Un kilomètre plus à l'ouest encore, le sol est jonché de débris énormes de vastes édifices ayant des chambres de quinze mètres de largeur. La plupart de ces maisons ont des poutres en cèdre tombant en poussière, et reposant à terre au milieu des fragments de poterie peinte. Quelques maisons sont entourées d'un rempart de trois cents mètres de longueur. Des feux souterrains semblent avoir tourmenté tout ce pays et répandu partout la stérilité ; peut-être doit-on aussi l'abandon de ces contrées à des convulsions volcaniques qui auront semé la mort et la misère parmi les habitants. Toute la route formée par les Apaches qui descendent dans la Sonora pour voler des troupeaux est semée de belle poterie, mais les maisons ayant été probablement construites en adaubes ont complétement disparu.

Non loin du Rio-Grande, sur le territoire appartenant aux Apaches, et près des sources du Gila, se trouve la région des mines de cuivre, autrefois exploitées par les Indiens. A l'est des mines s'élèvent de hauts rochers d'un bleu grisâtre et représentant des colonnes irré-

gulières ; plus à l'est encore, il y a des rochers blanchâtres traversés de veines de cuivre, contenant de l'or en telle quantité qu'on transportait à Mexico le minerai pour séparer l'or du cuivre. Les ruines de cet établissement consistent en maisons d'adaubes, amas de charbons de bois et de cendres. Le fort construit pour défendre les mines avait la forme d'un triangle équilatéral avec une tour circulaire à chaque coin; les murs ont un mètre trente centimètres d'épaisseur et sont encore assez bien conservés.

La contrée habitée par les Coco-Maricopas, vers la rivière Salée et le Gila, paraît avoir recélé jadis une grande population, à en juger par les débris de murailles, de maisons et de poterie que le voyageur heurte à chaque pas. C'est dans cet endroit que gisent les ruines aztèques, appelées *Casa de Montézuma*, et qui pourraient bien n'être autre chose que les *Casas-Grandes* dont on a tant parlé; quoi qu'il en soit, nous en donnerons une brève description. Elles se composent de restes de murailles, de quatre bâtiments et de monceaux de terre indiquant la place d'autres édifices. La plus grande maison devait avoir quatre étages; les planchers et les plafonds sont tombés depuis longtemps, mais il subsiste encore dans les murs des morceaux de poutres en cèdre, qui étaient rondes et avaient plus d'un mètre d'épaisseur. Quatre entrées conduisaient à l'intérieur de la maison; chacune correspondait aux quatre points cardinaux; les portes très-petites n'ont guère plus d'un mètre trente-cinq centimètres de hauteur sur soixante-quinze centimètres de largeur. Les murs ont un mètre trente centimètres d'épaisseur à leur base et vont en diminuant à leur sommet; ils sont faits avec une espèce de béton composé de cailloux et de terre blanche, polis et blanchis. Quelques chambres n'avaient pour porte ou pour fenêtre qu'une étroite ouverture de trente-cinq centimètres de largeur sur chaque côté.

A deux cents mètres de cette maison il existe un tumulus entouré d'une muraille de terre de cent mètres de circonférence. Un peu plus loin on voit aussi une terrasse de soixante-dix mètres sur dix, supportant une pyramide carrée de trois mètres de hauteur sur vingt-cinq mètres carrés à son sommet. Du haut de cette pyramide on découvre toute la plaine qui s'étend au nord-est et à l'ouest du banc gauche du Gila, et qui fut autrefois arrosée par les eaux de la rivière. Les Pimas assurent que ces constructions furent érigées par le fils de la plus belle femme

qui jadis vivait dans les montagnes du voisinage. Pendant longtemps son extrême beauté la fit rechercher par une multitude d'hommes, mais elle ne voulut se marier avec aucun. Lorsqu'ils venaient auprès d'elle, ils lui payaient un tribut, et avec ces faibles ressources elle nourrit le peuple pendant les temps de famine, sans que les provisions diminuassent jamais. Enfin, un jour étant endormie, une goutte de rosée tomba sur son sein et le féconda; elle mit au monde un fils qui bâtit ces maisons, ainsi que beaucoup d'autres situées plus au nord et au sud-ouest.

Près de la rivière Salée, les ruines de maisons sont considérables, mais elles n'ont rien d'extraordinaire. Des tumuli, des pyramides tronquées et des puits comblés et entourés de murs d'enceinte sont assez fréquents dans ces parages. Tous ces monuments renferment de la poterie rouge ou peinte et des coquillages troués qui servaient d'ornement ou de monnaie.

Les pueblos du Nouveau-Mexique renferment de petits monuments circulaires appelés *estuffas,* placés le plus souvent dans le corps même du bâtiment ou bien à une distance de quelques mètres seulement, et qui servaient de lieu de réunion pour les assemblées politiques ou religieuses. Les estuffas sont, proprement dit, des étuves rondes ou carrées ordinairement situées au-dessous du sol comme une cave; elles sont quelquefois très-grandes; le plafond est supporté par des piliers énormes en maçonnerie ou faits avec de gros pins. L'intérieur est chauffé au moyen de plantes aromatiques qu'on y brûle sans cesse. Dans les affaires publiques, le cacique qui gouverne un pueblo assemble les principaux chefs dans l'estuffa, où l'affaire en question est débattue et traitée secrètement. Parfois, après une expédition sur un territoire ennemi, les guerriers s'y réunissent également et y demeurent un jour ou deux à se réjouir avant de revoir leurs familles. Ces édifices n'ont pour la plupart ni portes ni fenêtres, et on ne pénètre dans leur intérieur que par une ouverture située à la partie supérieure. Chez les Jémez, il y a des estuffas rectangulaires d'un seul étage ayant plus de huit mètres de largeur sur trois de haut. Les parois intérieures de ces édifices sont toujours couvertes de peintures hiéroglyphiques et d'ornements divers. Il y a des pueblos qui possèdent trois, quatre et même six estuffas de différentes grandeurs. Parmi les ruines de Hungo-Pavie, près du beau plateau de

la Mesa Fachada, on voit un de ces édifices qui avait quatre étages au moins, des contre-forts à l'intérieur et des murs d'un mètre d'épaisseur sur dix de hauteur; mais, à en juger par les débris qui sont autour, ils ont dû être bien plus élevés. Le Pueblo-Bonito a des estuffas de soixante mètres de circonférence, et dont les murailles sont régulièrement formées de couches de petites pierres alternées de plus grandes. Entre le grand et le petit Colorado il y a une chaîne de hautes collines arénacées, sur le sommet desquelles on rencontre d'immenses ruines de pueblos et d'estuffas tout à fait semblables à celles que nous venons de décrire.

Les Indiens du Nouveau-Mexique appellent aussi ces édifices des *églises de Montézuma;* au printemps ils vont encore dans ceux qui ont résisté aux injures du temps, et prient ce roi demi-dieu de leur envoyer de la pluie. D'après une tradition de ces peuplades, Montézuma s'arrêtait souvent dans ses voyages; il bâtissait une maison en une heure, il plantait du maïs pendant la nuit, et le lendemain matin il le trouvait assez mûr pour s'en nourrir. Les Navajos croient que tous les Indiens ne faisaient autrefois qu'un seul peuple qui vivait à cent milles au nord des ruines du Chaco, sur une montagne d'argent. Peu à peu de nombreux détachements de ce grand peuple descendirent de la montagne et allèrent bâtir des villes et des villages de tous les côtés et jusqu'au Rio-Grande et ses affluents. Les Navajos seuls demeurèrent dans la contrée, satisfaits de vivre dans des huttes faites avec des branches d'arbres.

Peu de voyageurs ont eu connaissance des vastes monuments du Nouveau-Mexique, et, par suite, peu d'écrivains se sont occupés de l'origine de ces monuments. M. de Humboldt place la résidence des Aztèques au douzième siècle dans ces latitudes : nous ignorons sur quelles données ce savant appuie son opinion, et si c'est réellement aux Aztèques que nous devons attribuer la construction de ces édifices ; il est certain que tous les pueblos de ces déserts ont un caractère d'homogénéité incontestable; ils sont l'ouvrage d'un grand peuple, d'une nation intelligente, dont la civilisation était de beaucoup supérieure à celle des tribus actuelles. Mais, nous dira-t-on, que sont devenues toutes ces populations qui peuplèrent jadis tous ces déserts et les couvrirent d'édifices si nombreux et si singuliers? Comme un examen approfondi de tout ce qui concerne les Peaux-Rouges nous a conduit à ne pas admettre aisément

l'idée que les peuples qui ont précédé les races actuelles auraient disparu brusquement et d'une manière spontanée, nous préférons croire à une somnolence morale et politique, motivée par des causes extérieures qui auront empêché le progrès de l'intelligence et du bien-être, ensuite à une fusion des races primitives avec les races suivantes, et nous signalerons un fait qui peut jeter quelque lumière sur la disparition supposée des auteurs et habitants de ces villes en ruine. Nous voulons parler de ces phénomènes géologiques et naturels si communs dans les immenses solitudes du Nouveau-Mexique. On sait que toutes les agglomérations d'hommes ou de familles, lorsqu'elles s'établissent dans un nouveau pays, construisent leurs habitations sur des terres boisées ou près d'un cours d'eau, afin de se procurer facilement cet élément indispensable. Le bois et l'eau ont manqué tout à la fois à plusieurs populations de ces contrées. Le déboisement a causé des sécheresses continuelles, qui forcèrent les habitants des hauts plateaux à émigrer dans les plaines, parce que la pluie leur manquant, leurs réservoirs et leurs citernes restaient vides, et la soif avec toutes ses horreurs les chassait de leurs demeures. Nous connaissons au Texas et au Nouveau-Mexique une multitude de rivières qui ont cessé de couler; les unes depuis des siècles, les autres depuis quelques années seulement, et leurs bords, autrefois couverts de verdure, de plantes, de fleurs et d'arbres, sont actuellement ensevelis sous des monceaux de sable et ne présentent partout que l'image de la désolation. Dans les plaines, les sources et les rivières coulent toujours dans un lit pierreux ou sablonneux, et jamais fangeux; elles sont capricieuses et souvent intermittentes, paraissant et disparaissant du sol pour reparaître de nouveau et se perdre encore; plusieurs changent leur cours ou cessent de couler, tandis qu'on en voit d'autres surgir tout à coup du milieu d'une prairie aride et déserte. D'un autre côté, il se trouve dans ces parages des terrains couverts d'agates, de jaspes, de calcédoines, d'arbres pétrifiés, de masses de laves arénacées, qui descendent des collines, absorbent l'eau des sources et des criques, comblent le lit des cours d'eau et répandent la sécheresse et l'aridité dans des pays auparavant arrosés et fertiles. Lorsque ces phénomènes se produisent, les peuplades de ces parages sont naturellement obligées de fuir ces nouveaux déserts, où les maladies, la famine et la mort les attendent, et vont chercher ailleurs des lieux plus favorisés.

Ces émigrations forcées ont dû être fréquentes, à en juger par les traces que ces populations ont laissées derrière elles, et les émigrés, dénués de tout, ont vu la misère et la souffrance faire d'affreux ravages dans leurs rangs. Ne sait-on pas que les émigrations actuelles des sauvages des États-Unis, quoique faites dans des conditions meilleures, ne laissent pas d'être une cause de cette effrayante mortalité qui décime leur race? Si à toutes ces causes de dissolution on ajoute encore les guerres intestines, les difficultés des nouveaux établissements, la décadence de l'empire de Montézuma et sa destruction complète sous la domination espagnole, on comprendra facilement qu'il n'est pas nécessaire d'inventer des peuples pour leur attribuer les œuvres d'art et de civilisation dont les ruines couvrent la terre des grandes solitudes de l'Amérique, parce que les successeurs ou les descendants de ces peuples n'ont plus le même génie, le même courage et la même énergie que leurs prédécesseurs ou leurs ancêtres. Les Jémez, les Zuñis, et plusieurs autres peuplades indiennes, vivent encore dans des pueblos comme ceux dont nous venons de parler, et il est probable que c'est à leurs aïeux, ainsi qu'à ceux de la plupart des tribus du Nouveau-Mexique, que l'on doit la construction de ces édifices gigantesques.

L'Amérique septentrionale est riche en monuments de tous genres datant de l'époque anté-historique et parmi lesquels nous devons encore citer les puits, les routes, les jardins, les prairies artificielles et les villes fortifiées. Les puits se comptent par milliers dans le seul état de l'Ohio; ils ont de six à dix mètres de profondeur sur un mètre ou plus de largeur; quelques-uns contenaient du cristal de roche, des agates et des silex pour pointes de flèches ou de lances, du plomb, du fer, du cuivre et du soufre. Plusieurs écrivains croient que ces puits ont servi d'habitation; d'autres pensent qu'ils ont été creusés dans l'intention de se procurer de l'eau, ou d'en extraire des objets d'utilité et de parure; d'autres, enfin, assurent qu'ils ne servaient qu'à prendre la terre nécessaire pour la construction des tumuli. Cette dernière opinion nous paraît insoutenable, car les puits ne sont pas communs près des tertres artificiels et il était bien plus simple, pour l'érection des tertres, de prendre la terre sur la surface du sol, que de se donner la peine inutile de creuser des puits pour ces ouvrages. Les deux premières opinions qui sont plus probables laissent néanmoins subsister une multitude d'objec-

tions contre elles, et malgré les recherches les plus minutieuses des archéologues, la plus grande obscurité règne encore sur la destination de ces puits. Au Nouveau-Mexique on retrouve comme en Irlande, en Écosse et dans plusieurs autres contrées de l'Europe des puits sacrés. Un des plus importants à notre connaissance est celui des Zuñis. Il est situé près d'un plateau solitaire, sur une des branches de la rivière Zuñi, entre la ville de ce nom et les ruines de l'Ojo-Pescado. Il a sept à huit mètres de circonférence et est entouré d'une muraille circulaire très-basse. Chaque année on enlève l'eau du puits quand les Indiens viennent faire leur offrande à l'Esprit de la source; cette offrande consiste en jarres vernies, qu'on place sur la muraille. Ces jarres sont en très-grande quantité, quelques-unes sont très-anciennes, car il est dans le pays une tradition assurant que celui qui en déroberait une serait instantanément foudroyé; le temps seul les renverse et les brise.

Dans les Florides surtout on rencontre de nombreux vestiges de grandes routes de quatre-vingts à cent kilomètres de longueur et dont la construction a été faussement attribuée par quelques auteurs aux Espagnols du seizième siècle, qui, sous la conduite de Ferdinand de Soto, pénétrèrent dans l'intérieur de l'Amérique. Lorsqu'on réfléchit au peu de temps que Ferdinand de Soto passa dans ces contrées, il est impossible de lui attribuer raisonnablement des travaux aussi importants. Ces routes conduisaient aux grands centres de populations dont on retrouve encore les traces, et qui étaient en même temps la résidence des rois, grands chefs ou grands prêtres. Elles traversaient ensuite ces villes ou villages et aboutissaient au pied d'un téocalli, sur lequel les chefs avaient leur demeure. Dans le sud de l'Amérique septentrionale il y a peu de curiosités aussi importantes que ces grandes routes qui frappent l'imagination des touristes. Dans l'ouest de la Floride on en voit encore très-distinctement formant une ligne droite de plus de soixante-cinq kilomètres de longueur côtoyant la rivière Oklokoney. L'histoire se tait sur leur origine et les Indiens actuels n'en font point usage; ils préfèrent les sentiers qu'ils tracent dans toutes les directions. Ces téocallis américains, de cinq cents à six cent soixante-six mètres de circonférence, sur une hauteur de six à seize mètres, étaient carrés ordinairement, et le côté qui regardait la grande route formait un talus, ou une espèce de chaussée à pente douce dans le genre des *montagnes russes;* quelques-

uns avaient de larges escaliers qui partaient de la route et aboutissaient au faîte du monument. Les téocallis placés au milieu d'un centre de population étaient assez communs autrefois ; on en voit encore des ruines, même dans le cœur de l'Amérique, c'est-à-dire dans l'Alabama, la Virginie et jusque dans l'Illinois ; ils diffèrent des tumuli ordinaires en ce qu'ils sont carrés au lieu d'être circulaires, qu'ils sont terminés par une grande plate-forme et qu'ils sont placés au centre d'une agglomération d'habitations. Dans les anciennes villes du Texas et du Mexique cette disposition a été conservée dans l'ordonnance des villes ; seulement le téocalli est remplacé par une église placée au milieu d'une place très-vaste et où aboutissent tous les grands chemins.

A côté de ces travaux d'utilité publique nous placerons ces immenses jardins d'une origine inconnue, et qui, par leurs dimensions, aussi bien que par leur état de conservation, font l'étonnement des quelques voyageurs qui les ont visités. Nous croyons devoir attribuer cette conservation parfaite du plan de ces anciens jardins à *l'herbe des prairies* si abondante dans l'Amérique septentrionale. Cette herbe forme un gazon tellement épais, qu'elle produit à la surface du sol une espèce de couche végétale compacte et solide, laissant rarement pénétrer dans le sein de la terre les semences étrangères qui pourraient s'y féconder. Aussi grâce à ce tapis de verdure peut-on suivre facilement toutes les sinuosités du terrain qu'il recouvre. Les jardins dont nous parlons sont carrés ou semi-circulaires et divisés en lignes parallèles formant une série de plates-bandes de deux à trois mètres de largeur, sur une étendue de vingt-sept mètres au moins. Chacune de ces plates-bandes est bombée et élevée de trente à soixante centimètres au milieu. Un sentier très-étroit les sépare les unes des autres et servait sans doute à livrer passage aux cultivateurs. Les plus beaux jardins anciens des Indiens et les mieux conservés sont situés dans le Michigan, l'Indiana, près des grands lacs et même au Texas, où nous en avons rencontré un de plus de douze kilomètres d'étendue. Outre ces jardins, les peuples agriculteurs avaient encore des prairies artificielles ; plusieurs étaient situées au milieu des forêts ou sur la lisière des bois. En effet, la nature du terrain, la configuration du sol, et les instruments aratoires en pierre ou en cuivre trouvés dans ces prairies, ne laissent aucun doute qu'anciennement elles n'aient été couvertes d'arbres, qui furent brûlés ou déracinés dans le but de créer d'ex-

cellents pâturages à proximité des habitations. Mais comment, depuis tant de siècles que ces contrées sont abandonnées et que leurs habitants ont disparu, comment les forêts n'ont-elles pas reconquis le terrain qu'elles occupaient primitivement? Nous croyons effectivement que cette reproduction a dû avoir lieu en bien des endroits, et la plupart des prairies artificielles qui sont encore dans l'état où elles furent laissées ne doivent leur conservation qu'à la couche épaisse du gazon qui les recouvre.

Bien des circonstances nous portent à croire que les anciens peuples de l'Amérique septentrionale exploitaient les sources d'eau salée pour en retirer le sel. Dans l'Illinois on voit encore dans une mine de sel une excavation de cent trente-cinq mètres de circonférence, au milieu de laquelle avait été creusé un grand puits à une époque inconnue. En fouillant cet endroit on a trouvé des cendres, des fragments de poterie en quantité et un conduit ayant probablement servi à l'écoulement des eaux. La poterie ressemblait parfaitement à celle renfermée dans les tumuli et les fortifications. A Harrissonville, dans le comté Saint-Clair, et près des salines de l'Ohio, on a découvert également de nombreux débris de poterie et des vases dont la forme indiquait qu'ils avaient servi à l'évaporation de l'eau. Au Missouri, dans les caves de salpêtre du comté Gasconnade, on a trouvé des marteaux et des haches pareilles à celles des tumuli.

Des tumuli de tous les genres ont été fouillés soigneusement pour savoir ce qu'ils contenaient; celui de Grave-Creek en particulier attira surtout l'attention des savants à cause de ses proportions et de son inscription en caractères alphabétiques. Au centre de ce tumulus, qui a la forme d'un cône tronqué d'environ huit cent trente-trois mètres de circonférence à sa base et de quatre-vingt-trois à son sommet, sur vingt-trois d'élévation, on a trouvé une chambre sépulcrale voûtée, formant un parallélogramme de deux mètres soixante-six centimètres sur quatre mètres. La muraille avait un mètre trente-trois centimètres d'épaisseur et se composait de pierres brutes et de débris de bois carbonisé. Dans la chambre étaient placés l'un à côté de l'autre deux squelettes humains, dont l'un, celui d'une femme, tombait en poussière et portait un grand nombre d'ornements, tels que colliers de perles, etc. A environ six mètres au-dessus de cette voûte s'en trouvait une autre transversale, un peu plus petite que la première, et contenant un squelette ayant

autour de lui plus de mille sept cents perles en coquillages marins univalves, cinq bracelets en cuir et cent cinquante plaques de mica. Mais l'objet qui inspira le plus d'intérêt parmi les découvertes de ce tombeau, c'est l'inscription alphabétique sur laquelle nous donnerons plus tard des détails.

Dans un autre tumulus, situé près de Marietta, État de l'Ohio, on a pareillement trouvé des objets très-curieux enterrés avec la personne en l'honneur de laquelle ce monument avait été élevé. Comme dans le précédent, on découvrit le squelette d'un homme au centre du tumulus; immédiatement au-dessus de sa tête il y avait trois morceaux de cuivre circulaires, recouverts d'argent et ayant probablement servi d'ornements à un baudrier : deux petits morceaux de cuir reposaient à côté de ces objets. Près du squelette on trouva également une plaque d'argent longue de dix-sept centimètres, large de cinq, pesant trente grammes, et qui parut être le haut d'un fourreau d'épée; puis deux ou trois compartiments d'un tube de cuivre semblant appartenir à la partie inférieure du même fourreau, mais on ne trouva aucun indice de l'épée elle-même; enfin d'autres ornements de cuivre et d'argent gisaient encore près du squelette. Des recherches faites dans d'autres tumuli amenèrent de nouvelles découvertes, parmi lesquelles nous citerons d'abord les coquilles de l'espèce *marginella florida*, très-commune sur les côtes de la Floride; des grains de chapelet formés de ce coquillage accompagnent invariablement les restes humains ensevelis dans ces tombeaux.

La conchyliologie pourrait bien avoir quelque importance dans l'étude de la question de l'origine des premiers habitants de l'Amérique septentrionale, qu'on fait descendre des peuples de l'Asie; car il paraît que les anciens habitants du continent américain se servaient de grands coquillages marins en guise de coupe pour leur usage personnel et pour leurs sacrifices : les tumuli et l'enceinte des fortifications recèlent un grand nombre de ces coquillages, dont la plupart sont des espèces connues sous les noms de *murex*, *canis cornutus* et *fulgur perversus;* ces coquilles ont été le sujet de longues discussions parmi les savants les plus distingués, qui ne s'accordent pas sur le pays d'où elles furent tirées. Suivant Rumphius, c'est à Amboyne, dans la presqu'île de Malacca et sur les côtes de l'île qui est en face d'elle, que se pêche



PIPES ANTIQUES

le *cassis cornutus*. Humphreys prétend qu'il est particulier aux Indes orientales et à la Chine. Linné croyait qu'il se pêchait sur les côtes de l'Amérique; mais Bruguière, auteur plus moderne, nous apprend que Linné a dû être induit en erreur, et que ce coquillage est réellement originaire de l'océan Asiatique. Quoi qu'il en soit, le *cassis cornutus* n'a jamais été découvert sur les côtes de l'Amérique, et il est probable qu'il y a été apporté de l'Asie.

Aux objets extraordinaires découverts dans les monuments construits par les anciens Américains ou trouvés près de leurs habitations nous devons ajouter de nombreux bracelets en cuivre uni et poli, des anneaux et des tubes du même métal ou en pierre, des pipes de terre cuite, en ardoise ou en stéatite, des morceaux de jaspe et de granit, des sculptures grossières en bois et en diverses substances minérales, de la poterie très-belle et des idoles qui méritent une description particulière. Parmi les plus curieuses de ces idoles nous citerons celles qui furent trouvées dans l'État de Tennessee. L'une d'elles était enfermée dans une coquille de l'espèce *cassis flammea,* d'origine tropicale; les autres étaient privées de cet accessoire. Toutes ces statuettes sont assises sur leurs talons ou agenouillées les mains posées sur les cuisses ou l'abdomen; ces idoles sont nues, appartiennent à l'un ou à l'autre sexe, et la plus grande a environ quarante-trois centimètres de hauteur. Elles sont généralement faites d'une espèce de grès très-commun sur tout le continent américain. M. Troost, professeur à l'université de Tennessee, croit que toutes ces idoles servaient à des représentations de *Phallus* et de *Steis* ou *Chteis*, dans le genre de celles qui étaient exposées dans les sanctuaires d'Éleusis. Le P. Kircher, sur l'autorité de Cortez, assure que ce culte égyptien, qui rappelle les mystères d'Isis et d'Osiris, était établi en Amérique. L'une de ces idoles paraissait être une mauvaise image de Priape. Celles qui sont fabriquées avec un mélange d'argile et de coquilles marines concassées représentent, par la coupe de la figure, les yeux et le menton allongés, un type tatare facile à reconnaître. Une d'elles porte au sommet de la tête la touffe du scalp, qui pourrait bien être une imitation de la mèche de cheveux que l'on voit sur les têtes chinoises. On a reconnu ce type asiatique sur une autre petite idole en pierre, trouvée à Natchez, dans l'État de Mississipi, au milieu d'un terrain sur lequel la tradition

rapporte qu'il existait un temple indien longtemps avant l'arrivée des Européens.

Près de Sandusky, dans l'État de l'Ohio, on a pareillement découvert, à deux mètres de profondeur en terre, une pipe artistement travaillée et dont on croit que la matière est le véritable *talc graphique* dont on fait les idoles en Chine, et comme il n'existe pas dans cette contrée, on suppose encore que cet objet a été apporté d'Asie. Une autre découverte non moins singulière a été faite près d'un affluent du Cumberland dans le Kentucky, c'est celle d'un flacon composé de trois têtes admirablement modelées et d'un col ou goulot évasé. Ces trois têtes, jointes ensemble par derrière, ont chacune environ dix centimètres du haut du front au menton. Les visages sont très-bien conservés; ils indiquent un type tatare et des âges différents. La plus jeune des trois figures est recouverte d'une légère couche de vermillon, et porte sur chaque joue, ainsi qu'au menton, une petite marque plus foncée de la même couleur. La deuxième figure représente un personnage dans l'âge viril et est peinte de plusieurs couleurs. Une ligne d'un rouge foncé entoure les yeux; une autre ligne également rouge part du bout d'une oreille, passe sous le menton et va rejoindre la partie supérieure de l'autre oreille. La troisième figure est celle d'une personne d'un âge avancé; elle est peinte en jaune autour des yeux, et porte une ligne également jaune qui suit à peu près le même chemin que celle de la figure précédente. Le col ou goulot est triple, sa longueur est moins grande que celle des têtes, sa largeur est de quinze centimètres de circonférence à son embouchure et va en s'élargissant vers sa base. Ce vase est fait d'une belle argile de couleur foncée et durcie par l'action du feu; il peut contenir environ un litre de liquide. Dans la cave de salpêtre du comté Warren (Tennessee), on a trouvé deux cadavres assis dans des paniers de roseaux. L'un était celui d'un homme et l'autre celui d'une femme. A l'époque de cette découverte les deux corps avaient encore leur chair, leurs cheveux, leurs dents et leurs ongles. Ils étaient enveloppés de peaux de chevreuil et d'un tissu de fibres d'écorces d'arbre, orné de plumes de couleurs. La femme portait un éventail dans sa main; cet éventail, formé de plumes de dinde, pouvait se fermer et s'ouvrir à volonté.

Une autre découverte non moins importante pour l'histoire des anciennes populations américaines est celle des momies trouvées particu-



ANCIENNE POTERIE.

Page 280



lièrement dans le Kentukcy, et surtout dans la grotte de *Mammouth*, près de Louisville. Cette grotte renferme une quantité prodigieuse de nitre, et c'est en partie à la présence de cette substance, dont la terre est saturée à des profondeurs considérables, que l'on attribue la préservation des corps humains qui y ont été ensevelis. Une de ces momies fut trouvée à trois mètres au-dessous du sol ; elle était placée entre de larges pierres et recouverte d'une dalle plate. Le corps accroupi avait les genoux repliés sur la poitrine, les bras croisés et les mains placées l'une sur l'autre à la hauteur du menton. Les mains, les ongles, les oreilles, les cheveux, les dents et généralement tous les traits étaient dans un état parfait de conservation. La peau ressemblait à un cuir d'une couleur jaunâtre ; on n'y découvrait ni suture ni incision qui indiquât que les viscères eussent été retirés. Quoique cette momie annonçât un personnage de deux mètres de hauteur, elle était tellement desséchée que son poids ne dépassait pas six ou sept kilogrammes. Le corps n'avait autour de lui ni bandage, ni substance bitumineuse ou aromatique, mais il était entouré de quatre enveloppes. La première à l'intérieur se composait d'une sorte d'étoffe faite de ficelle double et tordue d'une manière particulière, ainsi que de grandes plumes entrelacées avec beaucoup d'art. La seconde enveloppe était de la même étoffe, mais sans plume. La troisième consistait en une peau de daim sans poil, et la quatrième et dernière, à l'extérieur, d'une autre peau de daim avec le poil. Ces momies ont beaucoup préoccupé les antiquaires américains, car elles semblent appartenir à un peuple antérieur à la race actuelle des Peaux-Rouges, et servent d'argument puissant contre les partisans des races autochthones. Les momies américaines sont pour la plupart emmaillotées à la manière égyptienne, et n'ont été trouvées qu'aux environs des grands fleuves, c'est-à-dire près des endroits où les vaisseaux pouvaient aborder. Quelques écrivains se sont emparés de cette découverte pour prouver que les peuples qui ont habité l'Amérique avant la race indienne actuelle venaient de l'Orient. Le savant docteur Mitchell, dans une dissertation qu'il a faite au sujet de ces momies, assure que les anciens habitants de l'Amérique étaient originaires de la Malaisie, et ressemblaient aux naturels des îles de l'océan Pacifique et de l'Asie australe. Il appuie son opinion 1° sur la ressemblance qui existe entre la toile qui a servi à envelopper ces momies et celle rapportée

des îles Sandwich et Figi, égalemant fabriquée avec de la ficelle double et tordue sans le secours du rouet; 2° sur les manteaux de plumes, affectés au même usage que ceux des insulaires de la mer du Sud, et sur plusieurs raisons qui nous semblent moins sérieuses que les précédentes.

Les grands travaux qu'ont occasionnés ces tumuli, ces fortifications, ces murs et ces routes, leur régularité et le but proposé dans leur érection, les objets d'art et les momies trouvés dans les tertres artificiels et les tombeaux, dénotent un peuple qui, de l'état nomade ou sauvage, avait passé à celui d'agriculteur, et que, s'il a émigré d'un pays à un autre, ce n'est que lentement, en faisant de longues stations dans le même lieu et s'y établissant d'une manière solide et durable. La condition de l'art parmi ces populations capables de construire des monuments si réguliers et si imposants, devait naturellement fournir un sujet de recherches aussi curieuses qu'intéressantes aux antiquaires; plusieurs savants s'en sont occupés, mais leurs études n'ont encore amené aucun grand résultat; personne n'a pu donner un nom à ces peuples, personne n'a donné une date certaine à ces monuments. Espérons que la science, par de nouvelles découvertes et des études comparatives, résoudra bientôt cette énigme, jugée indéchiffrable jusqu'à présent. Dans la vallée de l'Ohio et du Mississipi, où les tumuli et les fortifications anciennes sont en plus grand nombre que partout ailleurs, on voit des arbres pousser du sein de ces ruines et prendre des proportions prodigieuses. C'est ordinairement d'après la grosseur de ces arbres que l'on juge de l'époque où ces différentes constructions furent abandonnées. Au sommet du tumulus de Grave-Creek se trouvait un hêtre, qui, jusqu'à la hauteur de trois mètres trente centimètres, était couvert de noms et de dates remontant jusqu'au règne de Georges II, en 1754. A une petite distance de ce hêtre était couché un chêne tombé de vieillesse, et dont le tronc fut scié en 1828, et sur lequel on compta environ cinq cents cercles concentriques, qui, à raison d'un cercle par an, montraient que l'arbre avait commencé à pousser en 1328, c'est-à-dire cent soixante-quatre ans avant l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique. Un écrivain ou naturaliste, dont nous ignorons le nom, certifie que le chêne croît pendant cinq cents ans, qu'il reste dans un *statu quo* durant un pareil laps de temps et qu'il met cinq cents ans à mourir : d'après ce calcul, on peut se faire

une idée de la haute antiquité des tumuli américains, sur lesquels on voit d'énormes chênes qui poussent au milieu de détritus d'autres chênes tombés en poussière par leur extrême vieillesse. Le docteur Cutler, en 1787, trouva sur les ruines de Marietta des arbres d'une dimension prodigieuse. Plusieurs de ceux qui furent abattus étaient creux; mais un d'entre eux, qui ne faisait qu'entrer en décomposition, comptait quatre cent soixante-trois cercles concentriques, et devait avoir au delà de ce nombre d'années. D'autres avaient de trois à quatre cents cercles; et à la surface du sol on remarquait de vieux troncs pourris de six à huit mètres de circonférence. Tout portait à croire qu'il y avait eu antérieurement à la croissance d'arbres qui s'y trouvaient alors une autre poussée à peu près du même âge; de sorte qu'on peut conclure de ce fait que ces ouvrages ont été abandonnés depuis plus de neuf cents à mille ans.

Maintenant tous ces travaux gigantesques sont-ils l'œuvre des Peaux-Rouges, ou d'une race antérieure à celle qui existait en Amérique lors de sa découverte par Christophe Colomb? Sur cette question fondamentale la grande majorité des antiquaires et des ethnographes des deux mondes répondent que ces monuments ont été édifiés par un peuple entièrement différent des Indiens actuels; mais lequel? personne n'a jamais pu le nommer. Les uns croient que les constructeurs des monuments américains étaient très-nombreux, idolâtres, et qu'ils venaient des régions tropicales asiatiques. Cette opinion est fondée sur la quantité de tumuli et sur la nature des idoles qui se rencontrent dans toutes les contrées où se cultive le maïs, et particulièrement dans la partie méridionale des États-Unis. A cela on pourrait répondre que les Natchez furent idolâtres, et que ce culte étant encore en vigueur parmi eux lors de l'arrivée des Européens, il est très-possible que les Natchez soient des débris de ces peuplades prétendues éteintes. D'autres écrivains, au contraire, assurent que ces peuplades vinrent de l'Asie par le détroit de Behring, et qu'elles durent naturellement prendre la route des grands lacs et des grands fleuves situés entre les montagnes Rocheuses et les Alleghanys, et de là se répandre ensuite sur le nouveau continent; la raison de cette assertion est que lors de l'arrivée des Européens en Amérique, aux seizième et dix-septième siècles, la population indienne était bien plus nombreuse au nord que dans le sud de l'Amérique. Toutes ces opinions contradictoires, fondées sur des observations partielles, sont

loin de nous mettre sur la trace des auteurs de ces vastes constructions, qui font l'admiration de tout le monde.

Le célèbre historien de l'Amérique, Robertson, a cherché à détruire par ses raisonnements l'idée de l'ancienne existence d'un peuple civilisé dans le nouveau monde; il soutient que les nations les plus avancées de ce continent n'avaient aucune connaissance de plusieurs inventions simples, aussi vieilles que la société dans les autres parties du globe, et qu'on retrouve partout aux premières époques de la vie sociale. « Il est manifeste, dit-il, que les tribus qui originairement ont passé en Amérique sortaient de nations qui doivent avoir été aussi barbares que leurs descendants l'étaient quand ils furent découverts par les Européens : car les arts de goût et de luxe peuvent bien décliner et périr par les secousses violentes, les révolutions et les désastres auxquels les peuples sont exposés; mais les arts nécessaires à la vie ne peuvent plus se perdre chez une nation qui les a une fois connus. » Probablement, lorsque Robertson parlait ainsi, il ignorait l'existence des magnifiques travaux dont nous avons fait la description; il ne savait pas que les anciens Américains avaient des connaissances métallurgiques, et que même de nos jours les Navajos, les Zuñis et les Jémez fabriquent des tissus de coton et de laine très-estimés.

Dans son *Essai sur les mœurs*, Voltaire fait preuve d'une plus grande ignorance encore lorsqu'il assure « que l'Amérique était partagée en petites sociétés à qui les arts étaient inconnus; que toutes ces peuplades vivaient sous des huttes, se vêtissaient de peaux de bêtes dans les climats froids, et allaient presque nues dans les tempérés; les unes se nourrissant de la chasse, les autres de racines qu'elles pétrissaient; qu'elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on ne désire point ce qu'on ne connaît pas, et qu'enfin leur industrie n'allait pas au delà de leurs besoins. » Depuis ce philosophe, la science ethnographique a fait de grands progrès; et quoique les annales des populations indiennes offrent encore des lacunes considérables, les découvertes journalières des voyageurs nous prouvent que toutes ces théories ne reposent que sur l'imagination de ces grands rêveurs.

Volney, dans ses éclaircissements sur les sauvages, n'éclaircit absolument rien; il n'a pas vu ces ouvrages d'art dont nous avons parlé, car il dit que les Indiens n'ont ni moyens de transmission, ni monuments,

pas même de vestiges d'une antiquité quelconque. « L'on ne cite, ajoute-t-il, dans toute l'Amérique du Nord (le Mexique excepté), ni un édifice, ni un mur en pierre taillée ou sculptée, qui atteste des arts anciens. Tout se borne à des *buttes de terre* ou tumuli servant de tombeaux à des guerriers, et à des lignes de circonvallation. »

Nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur les assertions de M. Volney, qui ont autant de valeur que celles de Voltaire. M. de Humboldt, qui a visité les antiquités américaines, suppose que ces monuments sont l'ouvrage des peuples scandinaves qui, depuis le onzième jusqu'au quatorzième siècle, ont visité les côtes du Groenland, de Terre-Neuve, et d'une partie de l'Amérique du Sud. Mais nous savons par les arbres qui ont envahi les ruines de ces monuments qu'ils sont abandonnés depuis une époque antérieure à celle que M. de Humboldt assigne à leur érection. Ces opinions contradictoires et contredites par les faits nous prouvent qu'il règne encore une grande obscurité sur l'origine de ces vastes débris d'une puissance anéantie. S'il nous était permis d'avoir un avis sur une question si difficile, à peine élaborée par des savants du premier ordre, nous dirions d'abord, avec tous les écrivains qui ont parlé pertinemment des antiquités américaines, qu'elles sont, en effet, l'ouvrage d'un peuple nombreux et civilisé; mais, ne pouvant comprendre comment un peuple nombreux et civilisé a pu exister pendant tant de siècles et passer complétement inaperçu sur la terre, nous croyons fermement à sa décadence et à sa fusion avec la race actuelle des Peaux-Rouges, qui erre et végète dans les solitudes pour enseigner au monde les vicissitudes des peuples et des empires. Serait-ce donc la première fois qu'un peuple civilisé serait anéanti et absorbé par des peuplades plus barbares? Et si en Amérique celles-ci n'ont pas su absorber les traces de cette civilisation passée, c'est que peut-être elles ont été elles-mêmes soumises aux mêmes lois de destruction et d'anéantissement que leurs ancêtres.

CHAPITRE VIII

Idéographie indienne. — Documents hiéroglyphiques. — Pictographie primitive des peuples. — Inscription du *Grave-Creek*. — Section du tumulus. — Caractères de l'Inscription. — Hiéroglyphes du Dighton-Rock. — Aperçu sur cette inscription. — Rocher de l'*El-Moro*. — Inscriptions du Nouveau-Mexique. — Peintures hiéroglyphiques des Estuffas. — Le Rocky-Dell. — Pictographie indienne. — Symbolisme des Peaux-Rouges. — Signes kyriologiques. — Peaux peintes. — Totems indiens. — Signes héraldiques. — Conclusion.

La plupart des voyageurs européens qui visitent l'Amérique septentrionale dans un but scientifique se contentent de parcourir les États-Unis du nord au sud, de l'est à l'ouest, sans oser pénétrer dans les grandes solitudes du sud-ouest, que l'on croit arides et désertes; les plus courageux traversent le territoire indien en compagnie d'hommes plus ou moins occupés de leurs affaires, plus ou moins imbus de préjugés et de haine contre les Peaux-Rouges, et pour se justifier du peu de temps qu'ils ont passé dans ces contrées lointaines et dangereuses, ces touristes prudents répètent avec les marchands américains des frontières : « Les Indiens sont une vermine dont il faut purger le pays; ce sont des brutes dont on ne peut rien tirer de bon, et qui ne méritent pas qu'on s'en occupe. » Puis ces savants par intuition reviennent chez eux faire l'histoire d'un peuple qu'ils ont à peine aperçu, et décrivent des lieux qu'ils n'ont pas visités, de sorte que leurs récits fourmillent d'erreurs ou d'exagérations. On ne saurait assez se méfier des relations de ces écrivains improvisés, imaginant trop souvent ce qu'ils disent, et traduisant ou comprenant mal les travaux déjà publiés. Ils sont rares les hommes qui dans l'intérêt de la vérité, et sans idée préconçue, parcourent ces régions inconnues, y séjournent avec la volonté bien arrêtée de recueillir tous les renseignements possibles sur l'histoire des Peaux-Rouges, de consulter leurs traditions orales, d'étudier leurs monuments,



Paris. Typ. H. Fils.

INSCRIPTIONS INDIENNES

Page 28

pour en tirer ensuite, dans le silence et dans la méditation, quelques connaissances certaines et quelques déductions exactes. Les historiens américains eux-mêmes n'ont pas connu tous les documents gravés par les Indiens à la surface des rochers et sur les arbres de leurs forêts séculaires. M. Schoolcraft, qui a disserté sur l'idéographie moderne des sauvages, n'a pas parlé des hiéroglyphes du Rocky-Dell, du rocher d'El Moro près de Zuñi, ni des autres inscriptions que l'on rencontre dans le pays des Jémez, des Navajos et sur les bords du William, du Gila et du Colorado.

Sans vouloir expliquer l'introduction des arts graphiques chez les tribus américaines en particulier, nous pouvons hardiment attribuer leur origine aux mêmes causes qui les ont fait naître chez les autres peuplades de la terre, si toutefois ils n'ont pas été transplantés de l'ancien monde dans le nouveau. Lorsque la grande famille humaine commença de se former en petites sociétés, ses notions religieuses étaient aussi limitées que ses connaissances dans les arts. Elle avait moins d'amour que de crainte pour la divinité qui l'avait châtiée des fautes de ses ancêtres par l'effrayant cataclysme du déluge, dont le souvenir s'est conservé jusqu'à nos jours dans l'esprit des peuples les plus barbares. Mais cette crainte se reportait également sur les objets créés dont la nature avait quelque chose d'imposant, de mystérieux, de dangereux ou de redoutable. Aussi, lorsqu'un homme devenait l'heureux vainqueur d'un quadrupède, d'un reptile ou de tout être réputé pernicieux ou puissant, il se plaisait à perpétuer le souvenir de son triomphe par la représentation grossière de l'objet pris ou tué. Plus tard, des signes auxiliaires vinrent s'ajouter à ces substantifs et leur donner la vie en désignant les détails simples et généraux de l'action représentée. Telles sont les premières conceptions qui ont dû présider à l'art pictographique et le mettre en usage parmi les peuples primitifs. La pictographie fut la base des hiéroglyphes, comme ceux-ci furent la base des caractères alphabétiques. Dans ces ébauches d'un art naissant on n'avait recours qu'à des signes symboliques ou représentatifs d'idées. Les Égyptiens imaginèrent ensuite de représenter des sons articulés par la représentation de figures animales et d'objets inanimés; ils perfectionnèrent le système hiéroglyphique en rappelant des noms propres et autres au moyen de cartouches contenant une série de signes phonétiques. Grâce

à la découverte de M. Champollion, qui vit dans chaque signe hiéroglyphique la valeur phonétique d'une simple voyelle ou d'une consonne, on a pu lire sur les inscriptions égyptiennes des noms propres, des substantifs, des verbes et des adjectifs; en un mot, on a déchiffré ces monuments d'une civilisation que les savants et les philosophes avaient fort exagérée. D'après le travail admirable de notre illustre compatriote, on voit que tout hiéroglyphe phonétique est l'image d'un objet physique dont le nom en langue égyptienne commence par la voyelle ou par la consonne qu'il s'agit de représenter.

Dans l'une des trois écritures employées par les Égyptiens, les caractères symboliques jouent néanmoins un grand rôle, comme chez les Peaux-Rouges, et l'on sait qu'Horapollon nous a même conservé la signification d'un certain nombre de ces caractères : ainsi l'*ibis* désignait le cœur; l'*épervier*, l'âme; la *flûte*, l'homme aliéné; le nombre *seize*, la volupté; la *fourmi*, le savoir; le *nœud coulant*, l'amour, etc. L'écriture mexicaine, d'après M. Aubin, présente au moins deux degrés de développement. Dans les compositions grossières dont les auteurs se sont presque exclusivement occupés jusqu'ici, elle est fort semblable aux rébus que l'enfance mêle à ses jeux. Comme ces rébus, elle est généralement phonétique, mais souvent aussi confusément idéographique et symbolique. Tels sont les noms de villes et de rois cités par Clavigero, d'après Purchas et Lorenzona, et d'après Clavigero par une foule d'auteurs. Dans les documents historiques ou administratifs d'un ordre plus élevé l'écriture figurative, constamment phonétique, n'est plus idéographique que par abréviation ou par impuissance. Itzcoatl (serpent d'obsidienne), nom du quatrième roi de Mexico, a pour rébus, dans les tribus de Lorenzona et dans toutes les peintures populaires, un serpent (*coatl*) garni d'obsidienne (*itztli*), pouvant à volonté s'interpréter, phonétiquement, par le son du mot, ou, idéographiquement, par son acception grammaticale. Mais tout devient phonétique dans les peintures plus précises. Le codex Vergara (Boturini, § III, n° 12), fol. 39, 42, 49, 52, écrit syllabiquement ce même nom d'Itzcoatl au moyen de l'obsidienne (*itz-tli*, racine, *itz*), du vase (*comitl*, racine, *co*) et de l'eau, *atl* [1].

[1] Voyez le *Manuscrit pictographique américain* que nous avons publié récemment. (Paris, 1860, un vol. in-8°, Gide, éd.)

Nous devions mentionner sommairement ces deux systèmes de la pictographie des Égyptiens et des Mexicains pour montrer les analogies qu'ils ont avec l'art graphique des Peaux-Rouges. Quoique les Indiens de l'Amérique septentrionale et leurs ancêtres aient fait peu de progrès dans l'art de rendre la pensée par des signes et des figures, néanmoins les représentations symboliques dont ils se servent à cet effet sont arrangées d'une manière uniforme et systématique, qui se retrouve parmi toutes les tribus du continent américain. Les Indiens ont, comme les Égyptiens, différentes manières d'écrire, soit par des signes phonétiques, soit par des signes *hiératiques* ou sacerdotaux, et des signes *démotiques* ou vulgaires. Le caractère général de ces figures se compose de signes *kyriologiques*, c'est-à-dire peignant l'objet même dont il s'agit, et de signes *symboliques* ou allégoriques, c'est-à-dire peignant la forme typique, idéale ou conventionnelle de l'objet qu'ils veulent désigner. Ils possèdent également des signes mnémoniques; nous verrons aussi que parmi les tribus algonquines, les Chippeways et autres peuplades du Nord, il existe des chansons écrites en caractères phonétiques; mais ce sont des exceptions et non une coutume générale, et nous mentionnerons aussi la nature de ces signes. La pictographie indienne n'est pas une science déterminée, ayant des règles immuables et des lois fixes : c'est le premier pas fait par un peuple encore enfant pour sortir de la barbarie et consigner les simples annales d'une histoire qui commence. Par ces efforts d'une jeune intelligence, la nature dirigeant de la même sorte les individus placés dans les mêmes conditions, il s'ensuit que, sans avoir eu d'autres maîtres que la tendance naturelle qui pousse l'homme vers le progrès, les Indiens de toute l'Amérique du Nord ont su représenter d'une manière à peu près analogue des idées, des faits, des dogmes, des préceptes et même des sentiments. Une chose digne de remarque, c'est que les inscriptions anciennes de l'Amérique septentrionale ont le même caractère que les inscriptions les plus modernes. Cette fixité dans la manière de consigner la pensée au moyen de signes symboliques ou représentatifs indique une répugnance à changer une ancienne méthode pour en prendre une nouvelle; elle dénote aussi l'état simple, erratique, d'une société stagnante, isolée, ne vivant que de guerres et de chasses, léguant aux générations futures les arts primitifs qu'elle avait reçus des générations précédentes et qui suffisaient

à des besoins limités. A part les inscriptions purement historiques, la grande majorité des hiéroglyphes des Peaux-Rouges ont pour objet la manifestation de leurs croyances religieuses et de leur puissance mystérieuse, basées sur le système de la multiplicité des esprits inférieurs ou secondaires, qui forme le caractère principal de leur théogonie. C'est également ce système qui a suscité l'idée de la magie médicale des *Midés* et les notions orientales des oracles et des prophètes des *Jissakids*, dont nous parlerons bientôt, et qui ont converti leur art en rites nécromantiques.

Parmi les archéologues et les ethnographes des deux mondes qui se sont occupés des antiquités américaines, il y en a peu qui aient cherché sérieusement à déchiffrer ces sortes d'hiéroglyphes au moyen desquels les Peaux-Rouges ont essayé de tout temps de rendre leurs idées. La cause de cette indifférence pour la pictographie indienne est certainement moins le manque de matériaux propres à une pareille étude que le mépris affecté en général pour les Indiens, à qui l'on refuse trop arbitrairement toute capacité intellectuelle ou artistique. Nous avouons sans peine que les Peaux-Rouges sont loin d'être doués d'une intelligence supérieure et remarquable ; mais sept années d'une étude approfondie, impartiale et constante de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leur histoire, nous ont convaincu qu'on exagère trop leur manque de capacité, et que dans une certaine mesure ils sont susceptibles d'imitation et même d'invention. Du reste, si la science ne s'occupait exclusivement que des peuples plus ou moins civilisés, les annales historiques du genre humain seraient incomplètes, elles offriraient des lacunes immenses, qui laisseraient planer la plus grande obscurité sur l'origine des nations, leur solidarité, leurs émigrations et les rapports qu'elles ont entre elles. Tous les voyageurs ont remarqué cette habitude qu'avaient les Peaux-Rouges de représenter des figures sur des peaux, des arbres, des rochers, mais principalement sur l'écorce du bouleau blanc (*betula papyracea*), qui possède une surface lisse, flexible, capable de se rouler et de recevoir facilement toutes sortes d'empreintes. Souvent ces figures sont burinées ou peintes en couleurs. Tous les historiens de l'Amérique septentrionale s'accordent à dire que les Indiens avaient la coutume de tracer ainsi le souvenir de quelque épisode de leur histoire. Autrefois ces inscriptions étaient très-communes sur les

arbres qui bordaient les sentiers fréquentés par les sauvages, depuis les Florides jusqu'à la baie d'Hudson ; mais les pionniers en ont abattu une très-grande quantité.

Les signes dont ils se servaient pour ces sortes d'inscriptions sont, pour la plupart, symboliques ; ils paraissent être à peu près les mêmes que ceux employés par les différentes races de la grande famille humaine avant l'invention des signes phonétiques et des caractères alphabétiques ; ils ressemblent à ces dessins grossiers que les enfants tracent sur les murs avec du charbon ou de la craie. Nous croyons que la différence qui existe dans le perfectionnement de ces systèmes hiéroglyphiques parmi les divers peuples du globe provient plutôt du degré de civilisation relative ou de barbarie dans lequel ces peuples se trouvaient plongés, que de l'époque de leur formation en sociétés régulièrement organisées et constituées. La position géographique, le climat et le caractère des individus, ont également dû beaucoup influer sur l'arrangement et la forme donnés aux signes hiéroglyphiques. On trouve de l'analogie, un certain air de parenté dans ces symboles de la pensée tracés par les peuplades les plus éloignées les unes des autres, lorsque, avant de parvenir à une civilisation plus avancée, elles commencèrent leurs annales publiques ou privées dans un état également voisin de la barbarie. Nous voyons, en effet, beaucoup de ressemblance, pour la disposition des sujets et la forme des signes symboliques, entre les monuments des tribus indiennes de l'Amérique du Nord, l'inscription sibérienne gravée sur les bords du Jenisei, représentant des épisodes de chasse, et l'inscription récemment découverte sur un rocher perpendiculaire près de l'Irtisch, dans la Tartarie. Les savants qui ont étudié la pictographie péruvienne et mexicaine lui trouvent aussi quelques rapports avec les autres systèmes connus de peintures figuratives. A trente-deux kilomètres au nord d'Arequipa, à Huaytara, dans la province de Castro-Vireyna, et près de Huari, dans le Pérou, on rencontre sur des morceaux de granit des multitudes de hiéroglyphes représentant des personnages, des fleurs, des animaux, des fortifications, etc., dont l'origine est certainement antérieure à la dynastie des Incas, et dont les formes sont à peu près les mêmes que celles de Rocky-Dell, de l'El-Moro et de plusieurs autres localités du Nouveau-Mexique. En Suède, en Norwége et dans la Laponie, le même fait se reproduit, les mêmes analogies se retrouvent,

et pourtant il n'est pas douteux que toutes ces inscriptions n'ont pas été gravées par un même peuple, mais bien par plusieurs ; seulement, ces peuples étaient encore dans l'enfance de la civilisation. Plus tard, cette manière de reproduire la pensée s'est perfectionnée ; elle est devenue un art poussé très-loin, comme on le sait, chez les Chinois, les Égyptiens et les populations du plateau de l'Anahuac.

Il a été découvert dans le tumulus de Grave-Creek, près de Wheeling, dans la Virginie occidentale, une inscription en caractères alphabétiques. C'est la seule de ce genre que l'on connaisse en Amérique. Quoique cette découverte ait fait beaucoup de bruit, nous croyons que l'importance de cette inscription est moins considérable qu'on a voulu le supposer, car, après tout, elle n'indique autre chose que la présence en Amérique d'un homme de l'ancien continent. Or, nous avons vu dans les trois premiers chapitres de cet ouvrage que les documents historiques à l'appui d'anciennes émigrations de familles ou de peuples ne faisaient pas défaut. Néanmoins, l'inscription alphabétique du Grave-Creek peut nous renseigner un jour sur le nom et la patrie de ce défunt, dont la valeur personnelle méritait une sépulture pareille ; aussi détaillerons-nous volontiers les circonstances qui ont amené la découverte de cette pierre dont l'existence avait été niée par quelques savants.

M. Abellard, petit-fils de M. Joseph Tornlinson, propriétaire du terrain sur lequel se trouvait le tumulus, fit commencer en sa présence le 19 mars 1838 une galerie horizontale qui partait de la base du monument et allait jusqu'au centre ; puis il fit creuser un puits qui s'élevait de ce centre jusqu'au sommet du tumulus. La galerie avait deux mètres trente centimètres de largeur sur plus de trois mètres de hauteur. Arrivés à trente-sept mètres de profondeur, les travailleurs rencontrèrent les ruines d'une voûte ou chambre sépulcrale. La terre était sèche, mixte et tellement compacte par la pression de la masse supérieure, qu'à une certaine distance on n'avait plus besoin de charpente pour empêcher les éboulements. Quelques parties de cette terre avaient la friabilité de la cendre et une odeur alcaline très-sensible. La chambre sépulcrale était creusée en forme de parallélogramme dans une petite élévation naturelle sur laquelle on avait bâti le tumulus. Les angles du parallélogramme correspondaient exactement aux quatre points cardinaux. La chambre mortuaire était construite avec des poteaux perpendiculaires recouverts

de solives placées horizontalement et sur lesquelles avaient été empilées des pierres brutes.

Un puits de dix mètres de circonférence fut commencé sur le sommet du tumulus. A la profondeur de onze mètres cinquante centimètres on rencontra une seconde voûte semblable à la première, mais d'une direction différente ; c'est dans cette seconde chambre que fut trouvée l'inscription qui nous occupe en ce moment : elle se compose de vingt-deux caractères rangés sur trois lignes, d'une croix et d'un masque gravés sur une pierre dure et foncée de forme elliptique de quarante-cinq millimètres de longueur sur quarante de largeur et d'une épaisseur de cinq millimètres. Les savants ne s'accordent ni sur l'origine, ni sur la qualité des caractères, dont quatre ressemblent aux étrusques, quatre à ceux de l'inscription de Thugga (Afrique); cinq à l'ancien runique usité chez les Scandinaves; six aux caractères touariks; sept au vieux erse, parlé par les anciens Irlandais; dix aux caractères phéniciens; quinze aux celtibériens. M. Rafn, un des antiquaires les plus érudits du Danemark, après avoir observé qu'au premier abord on croirait cette inscription d'origine celtibérique, ajoute que les caractères ont beaucoup d'analogie avec l'écriture de l'ancien gaëlique ou de l'anglo-saxon des bardes. M. Jomard, faisant probablement allusion aux travaux de M. Rafn sur ce sujet, dit : « On a comparé les caractères de cette inscription aux runes et autres caractères des anciennes langues du Nord, mais l'analogie est moins frappante qu'avec les anciennes lettres libyques. On en trouvera également beaucoup avec l'alphabet celtibérien ou plutôt ibérien, ce qui n'a rien de surprenant, car il est probable que cet idiome a son origine en Afrique; on sait d'ailleurs que l'Ibérie fut une des premières et des plus importantes conquêtes de Carthage. »

MM. Rafn et Jomard sont des autorités trop sérieuses pour que nous essayions de donner raison à l'un plutôt qu'à l'autre; si des raisons militent en faveur de l'antiquaire danois, nous trouvons dans l'alphabet touarik de M. Walter Oudney plusieurs caractères qui semblent également favoriser l'opinion de M. Jomard. En effet les deuxième, cinquième, dixième et seizième caractères de l'inscription américaine ont une analogie frappante avec le *yet*, le *yid*, le *yin* et le *yir* présentés par M. Oudney, et les dixième et quinzième caractères de la même inscription ressemblent beaucoup au *yigh* et au *viz* de M. Oudney.

Quant aux autres caractères américains ils pourraient bien être une suite de l'alphabet libyque dont M. Oudney nous donne un échantillon, car ils ont un air de famille réel, si nous en exceptons le *yuk*, le *yuyh*, et le *yo* et le *a* qui sont pointés, tandis que l'inscription américaine ne possède aucun caractère formé au moyen de points.

A première vue on croirait que ces caractères datent de l'époque de transition où l'ancienne civilisation modifiée s'étendit du bassin de la Méditerranée à l'ouest et au nord de l'Europe, époque où l'alphabet romain n'était pas encore connu. Cette inscription unique n'a rien de commun avec l'idéographie ancienne ou moderne des Indiens de l'Amérique. La forme angulaire des caractères leur donne aussi de la ressemblance avec ceux des Étrusques ; ils se composent de lignes simples, brisées à angles droits ou aigus par d'autres lignes, comme les Phéniciens en faisaient usage avant l'introduction de l'alphabet hébreu sur les bords de la Méditerranée. M. Jomard, si nous ne nous trompons pas, assure qu'on voit des modifications de ce genre dans les alphabets étrusque, pélasgien, oscan et arcadien, ainsi qu'au nord de l'Europe, dans l'ancienne Gaule, chez les races celtiques et scandinaves. M. Rafn, dont l'opinion nous paraît la plus probable, croit que cette inscription est runique, du genre usité par les Runes Anglo-Saxons, et non celui employé par les Normands lors de l'introduction du christianisme. Ces différentes opinions nous prouvent qu'il existe encore beaucoup d'incertitude sur la pierre du Grave-Creek ; était-ce un cachet, une devise, un ornement, un souvenir historique? la science n'a pu le découvrir ; espérons qu'un jour elle réussira à déchiffrer complétement cette énigme.

De toutes les inscriptions américaines, celle qui a été l'objet de la plus grande attention des archéologues et des antiquaires des deux continents est l'inscription du *Dighton-Rock*, rocher situé à l'embouchure du Taunton, près de l'Assonet, dans le Massachussetts, et dont nous avons pris un fac-simile. La largeur de ce rocher est d'environ quatre mètres, sur une hauteur de un mètre soixante-dix centimètres. Sa surface est polie, peut-être par la nature, peut-être par la main de l'homme. Longtemps recouverte de mousse, de détritus et d'immondices, cette inscription a sans doute passé inaperçue jusqu'au milieu du siècle dernier, où elle devint le sujet de plusieurs rapports et de discussions scientifiques. Un grand nombre des signes qui la composent ont été plus ou

moins effacés par le temps et par les opérations faites pour nettoyer le roc du limon et des herbes qui le recouvraient. Les caractères qui forment cette inscription sont des hiéroglyphes kyriologiques et symboliques, représentant les exploits d'un grand guerrier prophète. Les traits, grossièrement sculptés, paraissent avoir été creusés dans la pierre à l'aide d'un instrument cylindrique en métal. La profondeur des incisions est de moins d'un centimètre, et leur largeur varie de un à deux centimètres. M. Mathieu, écrivain français, avance que les caractères hiéroglyphiques gravés sur le Dighton-Rock furent exécutés par les Atlantides, vers l'an du monde 1902 : il prétend que *In*, fils d'Indios, roi d'Atlantide, est nommé dans l'inscription comme chef d'une expédition qui alla en Amérique dans le but de contracter un traité de commerce; que ce même *In* devint le père d'une famille distinguée en Chine, et vivait du temps de Yas, en l'année 2296, c'est-à-dire quarante-huit ans après la submersion de l'île Atlantis, ou 1800 ans avant l'ère chrétienne. M. Mathieu ajoute que ces caractères sont les mêmes que ceux qui sont employés dans le système numérique des Chinois, qu'ils ressemblent à ceux en usage chez les Romains, lesquels prétendaient les avoir reçus des Pélasgiens, qui eux-mêmes en étaient redevables aux Atlantides. Nous croyons tout simplement que l'inscription indique un fait historique passé, un combat dans lequel il y a eu un certain nombre de morts, et qu'elle se rapporte à un personnage illustre, figuré par un des deux *totems* placés à peu près au centre du rocher, et que ce guerrier ou ses descendants ont voulu perpétuer ainsi le souvenir d'une entreprise militaire glorieuse pour lui. MM. Yates et Moulton, dans leur *Histoire de l'État de New-York*, pensent que cette inscription est d'origine phénicienne. Ils basent leur opinion sur la similitude de quelques-uns des signes qui composent cette inscription avec des caractères phéniciens ressemblant aux lettres A. M. O. P. W. X. Cette preuve ne nous paraît pas convaincante, attendu que les caractères alphabétiques dénotent une civilisation déjà avancée, et que, sur le continent américain, on ne les trouve jamais mélangés aux signes hiéroglyphiques anciens. Ces prétendus caractères alphabétiques ne sont d'ailleurs autre chose que des signes symboliques : ainsi l'O ou le cercle représente ordinairement le soleil dans la pictographie des Peaux-Rouges; l'X, ou la croix de Saint-André, représente le plus souvent un homme mort; l'M une habita-

tion, etc.; mais comme la forme donnée à ces signes est un peu arbitraire, il est très-facile de se tromper sur leur interprétation.

On voit encore des inscriptions hiéroglyphiques sur des rochers, dans les États du Connecticut, de la Géorgie, du Kentucky, du Minnesota, de l'Ohio, de Rhodes-Island, etc.; il y en a de très-remarquables et d'assez bien conservées dans l'île de Cunningham sur le lac Érié. La *Carrière des Pipes-Rouges*, du Coteau des Prairies, en recèle de nombreuses, tant anciennes que modernes. On en trouve encore dans les montagnes qui avoisinent le Gila, le Colorado, et près de la Sierra de Zuñi, dans le Nouveau-Mexique.

Celles de la Sierra de Zuñi se rencontrent dans une gorge qui a dû faire partie d'une ancienne route, conduisant de Santé-Fé au Colorado de l'Ouest ou au Mexique. Elles couvrent la partie inférieure d'une montagne verticale, unie sur une étendue d'un demi-kilomètre environ, et appelée *El-Moro*. La gorge percée dans cette montagne est à cent cinquante kilomètres sud-ouest de Santa-Fé, par le 108e degré 29' de longitude ouest, et le 35e de latitude nord. Ces inscriptions, gravées à hauteur d'homme, sont, pour la plupart, hiéroglyphiques; quelques-unes sont en latin et les autres en espagnol. Les plus basses sont à moitié cachées par des touffes de *pandalus candelabrium*, plante très-commune dans ces régions. Les inscriptions espagnoles ont différentes dates; quelques-unes ont sans doute été gravées par les compagnons de Juan de Oñate, lorsqu'il fit la conquête de ce pays en 1595; mais les archives de Santa-Fé ayant été brûlées par les Indiens, il est difficile de spécifier les auteurs de ces inscriptions avant l'année 1680. Du reste, la plupart de celles qui appartiennent au dix-septième siècle sont en partie inintelligibles.

En 1681, le gouverneur Antonio de Oternin reçut du vice-roi de Mexico l'ordre de visiter cette contrée et de la soumettre. Le gouverneur se porta aussitôt jusqu'à la ville occupée par les Cochites, qui lui opposèrent une vive résistance; et, comme il n'avait avec lui qu'un très-petit nombre de soldats, il fut obligé de retourner la même année à El Paso, qui était alors la ville principale et le chef-lieu de ces contrées. Gerbacco de Cruzat succéda à Antonio de Oternin; l'année suivante, il fit une nouvelle expédition contre le Nouveau-Mexique et parvint à s'emparer de la capitale; mais ce ne fut qu'en 1695 que ce pays fut entièrement pacifié par Curro Diégo de Bargas Zapata, lequel pénétra jusque chez les

Zuñis. Néanmoins il y eut encore quelques expéditions partielles contre des tribus insoumises, et cette vallée, que nous pourrions appeler des inscriptions, semble avoir été la route ordinaire parcourue par les troupes espagnoles, qui se sont plu à laisser sur les rochers des traces de leur passage.

Parmi ces inscriptions nous citerons les suivantes, que nous traduisons en français :

« Ici a passé le général doñ Diégo de Bargas, pour conquérir Santa-Fé à la couronne royale. Nouveau-Mexique. A. D. 1692. »

« L'an 1716, le 26 août, don Feliz Martinez, gouverneur et capitaine général de ce royaume, a passé par ici pour réduire et unir les Moquis. — Licencié chapelain frère Antonio Camargo, gardien et juge ecclésiastique. »

« Bartolomè Narso, gouverneur et capitaine général de la province du Nouveau-Mexique, passa par ici, pour le roi, à son retour de chez les Zuñis, le 26 juillet de l'année 1620, leur donna la paix en leur accordant la faveur de devenir les sujets de Sa Majesté, à qui ils promirent obéissance, ce qu'ils firent tous d'un libre consentement, connaissant qu'il était prudent aussi bien que chrétien (*un ou plusieurs mots effacés*) à un soldat si distingué, indomptable et fameux ; nous aimons (*le reste est effacé*). »

« Passèrent ici le sergent-major et capitaine Juan Archutelo et le voyageur Diégo Martin Barba, et le second lieutenant Juan-Ynes Josano l'année 1636. »

« Passèrent ici avec des dépêches (*les noms sont inintelligibles*), seizième jour d'avril 1606. »

La plupart des autres inscriptions espagnoles sont insignifiantes, ou à moitié effacées, ou portent tout simplement des noms et des dates mélangés avec des hiéroglyphes dont plusieurs sont de la même époque et peut-être même postérieurs aux inscriptions espagnoles. En effet, on rencontre fréquemment des croix gravées, soit sur le simulacre d'une tombe, soit isolément, ou à côté d'une étoile, ou bien encore au milieu d'un cercle indiquant un pueblo indien. Ce signe du chrétien nous semble prouver que le catholicisme avait déjà pénétré dans les tribus de ces vastes solitudes.

Une partie de la montagne paraît avoir été choisie pour retracer un

fait historique très-détaillé, à en juger par les signes totémiques, les figures humaines, les mains ouvertes, symbolisant l'amitié ; les zigzags indiquant la foudre, les lignes ressemblant au plan d'un pueblo, etc. Mais on est obligé de deviner en quelque sorte et par voie de comparaison le sujet de ces récits hiéroglyphiques ; car les Indiens, naturellement soupçonneux, sont très-réservés dans leurs conversations avec les étrangers, et divulguent difficilement le secret de ces signes au moyen desquels ils perpétuent le souvenir de leurs annales.

Un fait digne de remarque, c'est que dans ces contrées les hiéroglyphes indiens, quoique très-anciens, sont assez bien conservés et bravent mieux les injures du temps, des saisons et des hommes, que les inscriptions espagnoles même les plus récentes. Il est étrange de voir que les compagnons de Coronado n'aient pas fait mention de ce rocher dans le récit de son expédition pour la conquête du Nouveau-Mexique : sans doute le pueblo qui est au-dessus était déjà en ruine, ou bien faisait-il partie des sept villes de Cibola.

A l'intérieur de ces petits monuments appelés estuffas (étuves), et qui sont très-communs surtout dans les anciens pueblos, on voit un système de peintures figuratives plus perfectionné que celui des inscriptions ordinaires de l'Amérique septentrionale. Les tribus du Nouveau-Mexique, qui ne sont pas encore converties au catholicisme, adorent les astres et le feu, comme le faisaient leurs ancêtres ; des représentations de ce culte, ainsi que des signes de leur vénération pour Montézuma, sont peints sur la surface intérieure des murs des estuffas. Ces peintures ont beaucoup d'analogie, dans leurs formes et leurs couleurs, avec la pictographie moderne des Peaux-Rouges ; néanmoins, elles sont toutes d'une date antérieure à la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, et nous paraissent être l'intermédiaire entre la pictographie perfectionnée des Mexicains et l'art graphique primitif des Indiens du Nord.

Les contours des signes symboliques sont assez corrects ; ils dénotent une connaissance déjà avancée de l'art d'imiter la nature. Dans les estuffas un peu ruinées du pays de Jémez on voit, peints en rouge et en bleu, des plantes, des oiseaux et des quadrupèdes, tels que dindes, cerfs, loups, renards, chiens, etc. Les cerfs et les biches surtout sont remarquables par l'exactitude de leurs proportions et la pureté des lignes. Les Jémez assurent que ces figures n'ont aucune signification ;

que ce sont des ornements et non la représentation de quelques événements de leur histoire politique, civile ou religieuse. Mais, lorsqu'on connaît le caractère de ces Indiens, il est permis de douter de leur sincérité; et puis dans ces peintures il y a des signes et des figures groupés de telle façon, qu'ils indiquent évidemment un fait quelconque, un souvenir, une idée complète. Ainsi, une de ces peintures représente l'intérieur d'une chapelle dédiée à Montézuma; au premier étage, on voit deux hommes assis l'un en face de l'autre et sonnant de la trompette, sans doute pour demander de la pluie à leur protecteur, car à gauche de cette peinture il s'en trouve une autre représentant la même chapelle, mais sans les deux adorateurs; au-dessus du temple dans lequel ils prient est peint un éclair avec un dard, indice de l'orage, ce qui montre sans doute que Montézuma a promptement exaucé la prière de ses fidèles croyants.

Les gorges étroites du Chaco, du Chelly et presque toutes les vallées du Nouveau-Mexique possèdent, ainsi que les estuftas, de nombreuses inscriptions de tous genres indiquant le même degré de barbarie, sinon les mêmes époques. La grotte du Rocky-Dell, située sur les confins du Llano Estacado, au nord du Téxas, a le plafond couvert de peintures symboliques; et les murailles ainsi que le plancher sont remplis de signes hiéroglyphiques. Une de ces inscriptions les plus curieuses représente un homme nu ayant un tomahawk dans une main et un sabre dans l'autre; de chaque côté de la tête il porte deux énormes appendices qui semblent indiquer des oreilles. Un autre personnage, probablement le Grand-Esprit, est représenté avec des ailes et un soleil au bout d'une main. Outre ces personnages isolés, on voit encore des groupes de figures allégoriques représentant des faits historiques. D'abord, c'est un navire avec ses voiles, puis un homme debout sur un cheval et un Indien aux jambes nues, qui le regarde par derrière. Des prêtres avec des croix et des Espagnols viennent ensuite. Une autre peinture, plus compliquée que la précédente, se compose de lignes droites et courbes, de traces de mocassins, de flèches, d'hommes, de chevaux et d'un soleil. Des Indiens racontent qu'autrefois cette localité était un rendez-vous de chasse, où leurs ancêtres se rendaient pour chasser les buffles. Après s'être réjouis pendant longtemps, ils se reposaient près du ruisseau et traçaient sur les murs de la grotte quelques épisodes histo-

riques. Dans ces hiéroglyphes ils reconnaissent Montézuma placé dans cet endroit pour le sanctifier et conserver les sources du ruisseau; ils y voient aussi le grand serpent créé par Montézuma pour donner de la pluie et préserver la vie de ses adorateurs. Les hommes ayant des cornes sur la tête représentent la danse des buffles, que les chasseurs indiens célèbrent encore de nos jours avant de commencer leurs chasses. Les hiéroglyphes trouvés dans la vallée de William, près du Rio Colorado de l'Ouest, ressemblent à ceux de l'El-Moro et du Rocky-Dell; mais ils paraissent moins compliqués, les scènes sont plus simples ou plus abrégées, les signes sont pour la plupart des figures humaines, des animaux symboliques, des mains, des soleils et des lignes de différentes sortes.

Aux environs de Saint-Louis, dans le Missouri, on a trouvé l'empreinte parfaite de pieds humains ciselés sur une pierre calcaire d'un bleu grisâtre, d'environ deux ou trois mètres de long sur un ou deux de large, et qui fut extraite d'une carrière voisine. Ces empreintes sont tout à fait semblables à celles qui ont été copiées sur les terrasses des temples de Thèbes en Égypte, de Karnack, et particulièrement à Nakhaur dans le Bihar méridional; mais personne n'a pu découvrir encore le sens et les auteurs de cette singulière sculpture. En 1759 ou 1760, les Américains, voulant surprendre un célèbre Indien du nom de Natanis (probablement de la tribu des Abenakies), envahirent sa maison, qu'ils trouvèrent vide; mais sur les bords de la rivière qui coule auprès de la cabane de Natanis ils découvrirent une carte dessinée sur de l'écorce de bouleau et suspendue à une perche : cette carte décrivait très-exactement le cours des rivières vers le Canada et les endroits où elles devaient être traversées sous le point de vue stratégique. Les Américains ne manquèrent pas de profiter de cette découverte, qui prouve que les Indiens ne sont point aussi ignorants qu'on se plaît à le croire. Les Lénapes en particulier s'occupaient beaucoup de l'art de graver, appelé par eux *ola-walum*.

Il serait trop long d'énumérer toutes les inscriptions indiennes découvertes jusqu'à ce jour sur le granit des solitudes américaines, dans les gorges obscures et profondes, d'où le ciel ne paraît que comme un léger ruban d'azur flottant au-dessus des montages informes, blanchies par le soleil ou brûlées par les volcans. Que de fois, en parcourant ces régions désertes et sauvages que nous aimions tant à contempler, nous nous sommes surpris à rêver tristement sur l'origine, l'état actuel et

l'avenir des Peaux-Rouges, lorsque, en nous frayant un chemin au milieu des ronces et des broussailles, nous trouvions sur une roche isolée, sur un cèdre plusieurs fois centenaire, sur un bouleau gigantesque quelques-unes de ces figures grossières, semblables aux dessins que l'enfant, d'une main malhabile, trace sur les murs pour essayer son jeune talent d'artiste !...

Les Indiens sont encore des enfants d'un naturel sauvage que les *faces pâles* abrutissent ; mais il y a des tribus qui résistent à la corruption et qui profitent même de leur contact avec la civilisation anglo-saxonne pour faire des progrès dans les arts et dans l'industrie. Ainsi les Iroquois, les Chippeways et toutes les tribus algonquines du Nord ont développé l'art graphique d'une manière surprenante. Nous avons vu des originaux et des fac-simile de leur pictographie qui sont d'une exécution artistique passable, quoique barbare encore. La représentation d'une danse d'Iroquois, dont parle M. Schoolcraft dans son grand ouvrage sur les Indiens, et qui a été dessinée par un de ces sauvages, dénote réellement une vraie connaissance des traits humains, des formes et des proportions anatomiques ; il y a de l'imagination dans cette composition et de la souplesse dans les contours. Cette danse, quoique grotesque, est peut-être le chef-d'œuvre de la pictographie moderne chez les Peaux-Rouges. Quelques dessins iroquois et même chippeways rappellent, par leurs formes et leurs couleurs, les figures placées sur les vases étrusques ; mais nous avouons qu'ils sont encore bien loin de la perfection de ces produits italiques. Les Iroquois ont montré de tout temps une grande aptitude à symboliser leurs pensées. Lorsque le comte de Fontenac, à la tête d'une petite armée, envahit leur pays, il trouva sur les bords de l'Oswego un arbre sur lequel les Indiens avaient figuré l'armée française. Au pied de cet arbre les soldats trouvèrent deux fagots de bois composés de quatorze cent trente-quatre petites branches, indiquant par là le nombre des ennemis que les Français auraient à combattre. Actuellement les Peaux-Rouges retracent bien moins souvent leurs idées, leurs annales et leurs souvenirs sur les rochers que sur les arbres et sur les peaux dont ils se servent soit pour leurs vêtements, soit pour leurs tentes. La plupart des guerriers ont ainsi l'histoire de leurs hauts faits tracée sur leurs manteaux, leurs tuniques et leurs wigwams. Il est rare de voir un de ces vêtements sur lequel ne se trouve pas quelques dessins peints en noir, jaune, rouge,

blanc ou bleu, représentant des fusils, des lances, des flèches, des boucliers, des chevelures, le soleil, la lune, des hommes, des chevaux, des routes ou quelques sujets mythologiques. Nous avons eu en notre possession des manteaux de Comanches en peaux de buffle, dont la partie interne était couverte de figures symboliques qui, avant d'être peintes, avaient été légèrement incisées, au moyen d'un instrument tranchant, dans l'épaisseur du cuir. Sur l'un de ces manteaux on voyait figuré un Indien tenant un couteau à scalper dans une main et une chevelure dans l'autre; huit crânes humains étaient à ses pieds, signifiant probablement que le personnage représenté avait tué huit ennemis. Sur un autre manteau se trouvait dessiné un homme désarmé en face d'un chef guerrier recouvert de ses insignes et brandissant une lance au-dessus de sa tête. Autour des deux combattants on voyait les empreintes rouges des mocassins, dénotant que des Peaux-Rouges avaient assisté comme témoins à ce combat singulier entre deux chefs; un troisième dessin représentait un immense soleil, autour duquel se déroulait le panorama d'une cérémonie du *baptême de feu* donné au bouclier.

On n'a jamais douté qu'il n'existât parmi les tribus de l'Amérique septentrionale une espèce d'alphabet pictographique, une série de figures homophoniques qui, par la juxtaposition de signes symboliques, représentaient des actions et des idées obscures, imparfaites, il est vrai, mais ayant un sens défini. Outre cet alphabet commun, qui paraissait être connu de tout le monde, on croyait que les *hommes-médecines*, c'est-à-dire les prêtres et les magiciens, possédaient, comme les prêtres égyptiens, un système graphique plus complet pour les chants sacrés et les mystères religieux, et dont ils se servaient phonétiquement pour rappeler à la mémoire des initiés les notes musicales et les paroles qui devaient être chantées. En effet, on a remarqué, particulièrement dans les tribus du Nord, que les Indiens se servaient dans leurs cérémonies mystiques et superstitieuses de notes pictographiées, peintes sur des écorces de bouleau. Les premiers missionnaires observèrent aussi que les Peaux-Rouges avaient un système héraldique par lequel on reconnaissait la division des tribus en clans ou familles, au moyen d'un emblème appelé *totem* (prononcez *dodem*) qui démontrait les affinités et les liens de consanguinité. Ce totem ou blason se plaçait sur les tentes et sur les poteaux mortuaires pour indiquer le clan auquel la famille ou

le défunt appartenait. Au Texas, nous avons vu des familles entières de Peaux-Rouges portant leur totem tatoué sur le visage. Le mot *totem* est dérivé d'un terme générique des langues indiennes du Nord qui veut dire *ville* ou *village*, et se rapporte au mot de *maison* employé dans un sens héraldique. En effet, le totem est un vrai signe de blason ; il représente à la fois le nom, les armes et la devise des grandes familles sauvages. Les personnes qui ont le même totem ne peuvent pas se marier entre elles ni l'échanger contre un autre.

Si la pictographie est la plus ancienne méthode adoptée par les peuples primitifs pour exprimer leurs idées, comme les monuments anciens nous en fournissent des preuves surabondantes, le système totémique, c'est-à-dire la représentation d'un nom ou d'un personnage par un signe symbolique, réclame la priorité dans cet art. Les sceaux et les cachets mis en usage pour indiquer la devise, la marque ou la signature d'une personne confirment notre assertion. Cette division d'une tribu en différents clans ayant le même emblème, comme les Highlanders en Écosse, existe chez les Peaux-Rouges depuis une époque immémoriale. Cet emblème est ordinairement un quadrupède, un oiseau, un poisson ou un reptile; c'est rarement une plante, un arbre ou un corps inorganique. A la mort d'un grand chef, lorsqu'on met un poteau mortuaire ou une pierre tumulaire sur le lieu de la sépulture, on peint toujours sur cette pierre ou sur ce poteau le totem du défunt dans une posture renversée. Ce genre d'épitaphe est facile à lire. Il y a des hiéroglyphes que nous appellerons *totémiques*, parce que les totems en forment les signes principaux et caractéristiques. Ils indiquent ordinairement une sorte d'unité de vue et de pensée d'une manière fort simple ; c'est un mode d'arrangement systématique et presque uniforme dans toutes les tribus du Nord.

Nous avons vu la représentation d'une émigration de Chippeways venant des bords d'un lac et allant à travers des rivières, des forêts et des montagnes dans un pays civilisé. Cette scène était peinte par les sauvages eux-mêmes sur une écorce de bouleau. En bas du tableau on voyait plusieurs petits lacs bleus placés les uns à côté des autres; plus haut, une grande rivière de la même couleur, et se dirigeant de l'est à l'ouest ; au-dessus de cette rivière, des criques, des arbres, symboles des forêts, et des tumuli imitant des montagnes se trouvaient disséminés çà

et là ; enfin, au sommet du tableau, il y avait une douzaine d'animaux (totems des chefs chippeways) portant un cœur peint en rouge sur la poitrine, et placés les uns derrière les autres. Des lignes noires partaient des yeux et du cœur de tous ces animaux emblématiques et allaient aboutir aux yeux et au cœur de celui qui était à la tête de la troupe et semblait commander l'expédition. On voyait également deux autres lignes noires tracées dans cette pictographie ; la première partait du lac inférieur pour aboutir à l'œil de l'animal qui guidait les autres, et la seconde sortait de son cœur pour pénétrer dans une cabane située en face de lui. L'explication de cette scène est presque inutile, tant la pensée de l'artiste est simplement et clairement rendue dans ce sujet. Les lignes noires convergeant vers le même point symbolisaient l'unité de vues, d'idées et de sentiments des chefs chippeways dans l'exécution du projet qui leur faisait quitter les bords solitaires d'un lac où ils demeuraient, pour aller s'établir dans un pays civilisé, figuré par la cabane, et sous la conduite du chef qui les guidait. Il y a des totems qui représentent une idée plus ou moins abstraite ; dans ce cas, le symbole de cette idée prend une forme arbitraire dont on ne devine la signification qu'approximativement et d'après des données déjà reçues. Ainsi le *Vent-qui-souffle*, nom d'un guerrier ottawa, est symbolisé par un totem représentant une feuille de saule traversée par des lignes obliques ; l'*Aurore-qui-se-lève*, nom d'un autre chef indien, est représenté par un cygne qui secoue ses ailes ; le *Tonnerre-qui-gronde* est dépeint par des zigzags semblables à la foudre, que l'on place dans les serres de l'aigle, etc.

Outre les signes totémiques, la pictographie des Peaux-Rouges comprend encore deux sortes d'écritures figuratives, dont l'une se compose de signes vulgaires et l'autre de signes hiératiques. M. Schoolcraft divise la pictographie indienne en deux catégories, dont les noms et les divisions sont en algonquin. Quoique cette double division ne nous paraisse pas très-exacte, puisque l'auteur lui-même place un épisode de chasse dans la catégorie du *kekeewin*, elle est néanmoins fort utile, et nous la mentionnerons brièvement. La première catégorie, appelée *kekeewin* (prononcez kikiouïnn), comprend les voyages et les sépultures (*adjidatigwum*) ; la seconde, désignée sous le titre de *kekeenowin*, comprend la médecine (*medawin*), la nécromancie (*jesukawin*), les révélations

(*wabeno*), les chasses (*keosawin*), la guerre (*mundobewunewun*), l'amour (*sageawin*) et l'histoire (*muzzinabikon*). Le mot *kekeewin* signifie écriture peinte ou pictographie, et désigne les signes représentatifs simples. Le mot *kekeenowin* signifie pictographie instructive, et désigne plus particulièrement les signes symboliques. Les inscriptions indiennes concernant les voyages, les sépultures, les guerres et les chasses sont d'une interprétation facile, et pour peu que l'on soit familiarisé avec le système totémique et les signes symboliques des Indiens, on déchiffre ces sortes d'inscriptions sans beaucoup de difficultés. Ainsi l'épisode de chasse à laquelle nous faisions allusion plus haut était consigné sur un *pinus resinosa*, près du Namakaxgon, tributaire du Sainte-Croix. Il représente deux animaux totémiques placés au-dessus de deux canots, se dirigeant vers un ours noir, et au-dessous de cet ours se trouvaient six barbots. Cela signifiait que deux chasseurs (de la tribu des Chippeways), représentés par les deux animaux totémiques, tuèrent un ours et prirent six barbots du temps qu'ils campaient sur les bords de la rivière.

Les inscriptions tracées sur les poteaux funéraires (adjidatigwum) rappellent les regrets des vivants et la gloire ou les vertus des défunts. Les Peaux-Rouges ont toujours eu une vénération profonde pour les morts, et le culte assidu qu'ils leur rendent est vraiment touchant. Les tombeaux indiens sont généralement situés dans des lieux pittoresques, sur des éminences d'un aspect gracieux et romantique, et au-dessus ou à côté des tombeaux de personnages illustres ou vénérés on plante un poteau avec le totem du défunt et des signes symboliques qui indiquent les principaux événements de sa vie. Dans ces sortes d'épitaphes, le totem est peint renversé, ou bien à côté de lui on dessine une espèce de croix de Saint-André fermée et ayant la forme d'un sablier.

Les autres inscriptions sont beaucoup plus compliquées que les précédentes, et sont particulièrement l'œuvre des prêtres magiciens ou *hommes-médecines*, pour rappeler leurs cérémonies mystérieuses, l'art de la médecine magique et les oracles qu'ils prétendent rendre sous l'influence des esprits qui les protégent.

Ceci nous oblige à dire quelques mots sur l'existence, dans les grandes tribus du Nord, de deux classes d'hommes qui font profession, les uns de connaître l'art de guérir les maladies par la magie et par des simples, et s'appellent *medas* ou *midés*; les autres prophétisent, interprètent les

songes et s'appellent *yossukeeds* ou *jissoukés*. On a voulu donner à ces deux classes le caractère d'une association dont l'importance équivaudrait à celle de la franc-maçonnerie ; nous le croyons d'autant moins, que cette fraternité prétendue ne s'accorde guère avec les haines, encore existantes, de tribu à tribu, et qui font que les *midés* et les *jissoukés* s'entr'égorgent sans pitié comme les autres guerriers. Il est de fait notoire que les Indiens intelligents comprennent facilement la plupart des monuments pictographiques gravés ou peints par les magiciens et les prophètes ; cela nous porte à croire que ces deux corps n'ont aucun lien particulier qui les rattache aux autres tribus, et que leur idéographie suit les mêmes principes que celle des autres populations de l'Amérique septentrionale. Cette idéographie ne diffère de la vulgaire que par un peu plus d'incohérence et d'obscurité, qui découlent naturellement des sujets qu'elle représente, et dont le caractère est essentiellement mystique. Les *midés* sont régulièrement organisés en corps pour étudier et enseigner la magie. Les *jissoukés* ne forment pas une association proprement dite : ils se composent d'hommes isolés qui se livrent aux prédictions et à l'interprétation des songes et des augures. Néanmoins, dans la pratique, ces deux arts ne laissent pas d'avoir quelque analogie ; ainsi le *midé* cherche à se rendre les événements propices et le *jissouké* les prophétise. Tous les deux attribuent leur pouvoir à l'intervention des esprits qui peuplent le ciel et la terre, et tous les deux possèdent des amulettes qui leur donnent une puissance surnaturelle. Parmi les tribus algonquines, et probablement d'autres peuplades du Nord, on voit une troisième classe d'individus formant une association secrète dans ses rites, et appelée *wabeno* (prononcez ouabino), de *ouabun*, lumière du matin, parce que les réjouissances, ou plutôt les orgies auxquelles se livraient les membres de la société pendant les réunions noctures duraient jusqu'à la pointe du jour. Cette institution est d'une origine plus moderne que celle des *midés ;* elle en est non-seulement une modification, mais encore une dégradation ; son objet unique paraît être le plaisir des sens, la luxure et le culte du *phallus*, dans ce qu'il avait anciennement de plus ignoble. L'amour, qui n'entre point dans les compositions du midawin, est souvent chanté dans les orgies du wabeno, dont les rites mystérieux nous sont très-peu connus.

Telles sont les trois classes d'hommes qui ont le plus développé l'art

graphique dans les déserts de l'Amérique septentrionale. Il est inutile de donner ici des détails sur ces institutions étranges qui tombent, sinon devant les progrès que fait la civilisation parmi les tribus américaines voisines des pionniers anglo-saxons, au moins sous l'influence de toutes les causes qui contribuent à leur décadence et à l'extinction de la nationalité indienne. Du reste, nous sommes convaincu qu'on a donné trop d'importance à ces institutions, que les opinions qui ont été émises sur ce sujet sont un peu hasardées, et qu'il règne encore beaucoup plus d'obscurité que de certitude sur la nature de ces trois sociétés.

Les *midés*, dans l'exercice de leurs fonctions médicales et dans leurs cérémonies mystiques, chantent ordinairement des chansons qu'ils savent par cœur, ou qu'ils ont pictographiées sur des peaux ou des écorces de bouleau, et dont les figures sont des symboles mnémoniques qui servent à rappeler les paroles figurées par un type conventionnel. Ces paroles, pour être répétées, doivent avoir été apprises une fois ; car, quoique les signes qui les représentent ne soient pas variables, celui qui ne connaît pas les signes ne pourrait pas chanter les paroles. On peut dire que ces signes sont à la fois phonétiques, mnémoniques et homophones, et c'est ce qui en rend l'intelligence impossible à celui qui n'y a pas été antérieurement initié. Dans ces sortes de signes, la valeur phonétique n'est conservée que d'une manière relative ; ainsi la figure d'un lièvre ou d'une oie ne représente pas les sons *wau-bos* (lièvre), *wai-wai* (oie), mais bien le nom générique d'un quadrupède ou d'un oiseau dans un sens figuratif ou représentatif. Ce mode primitif de rappeler les idées est trop imparfait pour spécifier les sons ; néanmoins, c'est un moyen puissant pour aider la mémoire et lui raviver le souvenir des choses apprises ; c'est aussi le but unique que se proposent les Peaux-Rouges en pictographiant leurs chansons. On voit par ce qui précède que ces caractères hiéroglyphiques ont nécessairement différentes clefs, qui varient sinon de tribu à tribu, du moins de nation à nation.

Après un minutieux examen de la pictographie des *ouabinos*, on s'aperçoit que les signes symboliques représentant des paroles suivent les mêmes principes que nous venons d'indiquer pour les chants des *midés*, et qu'ils n'ont d'autre valeur que celle de l'association des idées qu'on y attachait en pictographiant les sons, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Citons quelques exemples. Un signe hiéroglyphique repré-

sentant un homme tenant un serpent vivant dans ses mains doit s'interpréter par ces mots : « Je l'ai pris sous terre; » un chasseur debout avec un arc et des flèches se traduit ainsi : « Je chasse avec deux corps; » un arbre avec deux jambes signifie : « Je danse jusqu'à l'aurore, » etc. Comme on le voit, ces expressions indiquent un symbole, une action mystique. Pourtant il règne souvent de l'incohérence dans les idées représentées par les signes symboliques ou phonétiques, et ces signes ayant en outre une clef variable pour leur interpétation, il s'ensuit que cette idée est très-difficile à découvrir. Aussi nous ne doutons pas qu'une inscription indienne appartenant à l'une de ces catégories ne puisse être interprétée de deux ou trois manières, complétement différentes les unes des autres. Le premier travail de l'interprète sera donc de classer l'inscription qu'il veut traduire, et de l'examiner attentivement, afin de savoir si elle appartient à la pictographie commune, à la pictographie totémique ou à la pictographie que nous appellerons mystique, parce qu'elle est uniquement pratiquée par les membres des sociétés secrètes dont nous avons parlé plus haut. Cette classification nécessaire fera connaître, dans une certaine mesure, non la valeur des signes, mais l'association des idées qui se rattachent aux signes pictographiés.

La valeur idéographique ou symbolique d'une certaine quantité de signes reproduits fréquemment, avec ou sans modifications, ne peut être exactement interprétée qu'après une série d'études longues, variées, d'autant plus laborieuses que l'alphabet pictographique des Peaux-Rouges est fort borné, et à peu près inconnu. Nous finirons certainement par obtenir pour la pictographie et les inscriptions américaines les mêmes résultats qui ont été obtenus pour les hiéroglyphes égyptiens et les inscriptions orientales. Mais, il ne faut pas se le dissimuler, cette œuvre est bien difficile, car les monuments américains sont rares. Les Indiens, il est vrai, depuis l'Atlantique jusqu'à l'océan Pacifique, et depuis le Canada, ce pays aux *grandes neiges,* jusqu'aux plages embaumées de la Floride, sèment avec assez de profusion leurs pensées symbolisées sur les rochers baignés par les lacs et les fleuves de leurs sublimes déserts, sur les arbres séculaires de ces forêts immenses qui n'ont encore jamais retenti des bruits de la hache civilisatrice du pionnier, sur les peaux et sur l'écorce du bouleau, ce papyrus de l'Amérique

du Nord. Les Peaux-Rouges, que l'on méprise et que l'on abrutit pour les anéantir, laissent ainsi des traces profondes de leur passage dans les solitudes, des marques de leur piété envers le Créateur, de leurs exploits dans les combats, de leurs souvenirs historiques, de leurs poétiques aspirations et de leurs mystérieuses croyances; mais ces inscriptions sont courtes, simples, ignorées comme l'existence de ceux qui les ont tracées...; puis, les rochers se couvrent de mousse ou de limon; la pluie, les torrents et les tempêtes usent la pierre; les arbres meurent, pourrissent, tombent en poussière, et c'est ainsi que s'effacent peu à peu ces vestiges de l'art idéographique d'un peuple encore dans l'enfance et qui s'éteint avant sa virilité...

CHAPITRE IX

Statistique indienne. — Causes du décroissement de la population indienne. — Nomenclature des tribus indiennes.

Avant de commencer les récits historiques et les peintures de mœurs des Indiens actuels, nous terminerons cette partie par quelques mots sur la statistique des Peaux-Rouges. Il y a deux siècles, les Indiens de l'Amérique du Nord comptaient, sans y comprendre ceux du Mexique, environ seize à dix-sept millions d'âmes; depuis ce temps, la civilisation leur a enlevé les deux tiers de leur territoire; le fer, le feu, l'eau-de-vie, la petite vérole et le choléra ont fait également parmi eux plus de quatorze millions de victimes. Quelques auteurs américains avouent que, depuis l'arrivée de la race saxonne dans l'Amérique septentrionale, les guerres et les maladies ont anéanti environ douze millions de Peaux-Rouges. Depuis la fin du dernier siècle, la population indienne, en effet, a beaucoup diminué; néanmoins, aucune des tribus qui existaient alors n'a été complétement anéantie.

L'agent principal de destruction de ce malheureux peuple est l'*eau-de-feu*; c'est ainsi qu'ils appellent le *wiskey*, espèce de mauvaise eau-de-vie fabriquée avec du maïs ou de l'orge fermentée. Le gouvernement américain, par un sentiment louable d'humanité, a promulgué des lois qui défendent sous des peines sévères l'exportation des liqueurs alcooliques parmi ces peuplades; mais la plupart des agents officiels qui résident parmi les Peaux-Rouges interprètent ces décrets à leur façon, et laissent faire les marchands, en disant que « les Indiens ne sont pas des hommes devant la loi. » Grâce à ce raisonnement, des torrents de

wiskey sont répandus dans les tribus où cette liqueur funeste multiplie chaque jour les crimes, l'ivrognerie, l'abrutissement et le meurtre. L'ivresse rend les sauvages furieux et féroces; ils se battent, se mordent et se tuent; s'ils ne trouvent personne avec qui ils puissent se quereller, ils s'en prennent à leurs femmes, à leurs enfants, et ces pauvres créatures sont obligées de fuir et de se cacher dans les bois durant des jours et des nuits.

Par le discours suivant prononcé dans un grand conseil de la nation des Creeks (prononcez *Criks*) par Grangulakopak, le *grand guerrier*, nous pouvons juger de la manière dont les sages Indiens envisageaient l'introduction du wiskey chez eux.

« Pères, frères et compatriotes, nous nous sommes réunis pour délibérer. Sur quel sujet? Sur un sujet non moins important que de savoir si nous serons ou non une nation. Je ne me lèverai pas pour proposer un plan de bataille, ou pour diriger la sage expérience de cette assemblée dans l'arrangement de nos alliances : votre sagesse rend ceci inutile pour moi. Le traître ou plutôt le tyran que je vous dévoile, ô Creeks, n'est pas né sur notre sol; c'est un mécréant qui se cache, un émissaire du mauvais esprit des ténèbres. C'est ce liquide pernicieux que nos prétendus amis les blancs ont si artificieusement introduit et si abondamment versé parmi nous! O vous, Creeks! quand je tonne à vos oreilles cette dénonciation, c'est pour vous dire que si cette coupe de perdition continue de dominer chez nous avec une puissance si grande, vous cesserez d'être une nation; vous n'aurez ni têtes pour vous diriger, ni mains pour vous protéger. Tandis que ce jus diabolique mine tous les pouvoirs de votre corps et de votre esprit, le zèle de vos guerriers sera inoffensif, leurs bras affaiblis ne pourront ni lancer des flèches ni se servir de leurs armes aux jours de bataille. Dans les jours de conseil, quand la sûreté nationale dépendra des lèvres du vénérable sachem, il secouera sa tête avec un esprit distrait et ne prononcera que le balbutiement d'une seconde enfance. »

La petite vérole fut introduite pour la première fois chez les Indiens, en 1837, par les blancs. Dans l'espace d'un mois, elle enleva, chez les Riccaries, les Assiniboins, les Corbeaux, les Mandans, les Minetaries, et les Pieds-Noirs plus de douze mille personnes. Le fléau jeta la consternation et le désespoir parmi ces populations : on voyait des individus,

arrivés au paroxysme de la douleur, se poignarder, se jeter dans des précipices, ou bien se rouler sur le sable en poussant des cris déchirants, tandis que d'autres se précipitaient dans l'eau froide des lacs et des rivières, où ils trouvaient la mort au lieu du soulagement qu'ils cherchaient contre le feu intérieur qui les dévorait. Les guerres intestines sont devenues moins fréquentes depuis l'introduction des armes à feu chez les Peaux-Rouges; ce n'est donc point à ces luttes seules qu'on doit attribuer désormais la décroissance de la population, qui augmenterait même, loin de diminuer, si une civilisation intelligente et adaptée au caractère et au mode d'existence de ces peuplades leur venait en aide. Nous voyons, en effet, que les Indiens isolés, qui se trouvent dans des conditions de bien-être positif, se multiplient dans une proportion notable. Ainsi, chez les Cherokies, qui habitaient l'État de la Géorgie avant leur émigration forcée sur les frontières de l'Arkansas, le chiffre annuel des naissances, comparé à celui des décès, était en moyenne de sept cents par dix mille âmes, en sus.

Nous citerons encore, comme dernière cause de la dépopulation de la race indienne, son *émigration forcée.* Les Peaux-Rouges ne sont nomades que par nécessité; ils aiment passionnément le sol qui les a vus naître et la terre où repose la cendre de leurs ancêtres. Sauf quelques légères exceptions, les tribus actuelles habitent les contrées qu'elles ont toujours habitées depuis une époque immémoriale. L'insuffisance du gibier, ou toute autre raison matérielle, n'obligerait pas les Indiens à émigrer, si le gouvernement américain ne les y contraignait en les expropriant de leurs terres natales, pour les envoyer dans des pays lointains qui leur sont inconnus. Pendant ces émigrations forcées, les femmes, les enfants et les malades sont entassés pêle-mêle sur des wagons, avec les bagages; les hommes vont à pied ou à cheval, escortés par des dragons ou des volontaires, qui, considérant les émigrants comme des malfaiteurs, les traitent souvent avec une brutalité révoltante. Beaucoup de ces pauvres gens meurent en route par suite du chagrin, des fatigues, des souffrances, de la chaleur ou de la soif. Des centaines d'Indiens sont enlevés par les maladies durant leur émigration; les vieillards et les infirmes succombent sous le poids des misères et des fatigues du voyage; des multitudes sont englouties sous les eaux du Mississipi. On cite, entre autres faits, celui de *Monmouth*, bateau à vapeur nolisé à

très-bon marché, comme ayant été condamné à cause de sa vieillesse, et sur lequel on embarqua six cents Indiens, que l'on transportait sur la rive droite du Mississipi. Le bateau à vapeur fut abordé par un autre et coulé à fond. Trois cent onze Indiens périrent par suite de cet accident. En chemin, on voit des femmes qui se désespèrent sur le cadavre de leurs époux ou sur la tombe de leurs enfants, et sont entraînées par force loin des restes chéris des objets de leur tendresse. La femme du célèbre chef Ross mourut de chagrin avant d'arriver sur la terre où le gouvernement l'envoyait. Bien d'autres eurent le même sort. Les survivants arrivent mornes et abattus sur le territoire qui leur est assigné par le contrat de vente. Ils abandonnent peu à peu leurs coutumes et leurs usages pour imiter les *faces pâles*, parce que le buffle et le chevreuil étant rares dans ces contrées, ils sont obligés de travailler la terre pour vivre. Ils perdent peu à peu de leur caractère originel et ne conservent que leur costume, souvent modifié par des étoffes de fabrique européenne.

Cette vie étant en opposition avec leurs goûts et leur nature, ils plantent nonchalamment le maïs et les légumes dont ils ont besoin pour se nourrir, comme le feraient des hommes condamnés aux travaux forcés. Tristes et découragés, ils s'asseyent sur le seuil de leurs cabanes, fument la pipe rouge de la *Fontaine sacrée*, et regardent s'évanouir dans les airs les spirales argentées de la fumée du tabac des blancs, comme ils ont vu s'évanouir la gloire de leurs ancêtres. Les traditions séculaires deviennent pour eux un douloureux regret qui les accable en leur faisant sentir le poids de leur situation. Le souvenir du passé, avec ses danses joyeuses, ses fêtes animées, ses chasses dangereuses et ses combats héroïques, ne fait qu'augmenter leur sombre mélancolie. Alors ils se plongent dans l'ivresse pour oublier ces souvenirs d'une époque de liberté et d'indépendance; les marchands leur offrent de tous côtés ce poison hideux qu'ils appellent l'*eau-de-feu*, et l'Indien le boit avec avidité, car la haine, la fureur et le désespoir sont dans son âme; mais, désormais impuissant, et ne pouvant appeler la vengeance à son aide, il préfère mourir abruti, dégradé, plutôt que de vivre avec les nobles passions qui faisaient autrefois sa gloire et sa fierté. Dans ce long suicide moral et physique, il faut l'avouer, il est puissamment secondé par la civilisation américaine et l'intérêt sordide des blancs, qui convoitent le coin de terre qu'il occupe

encore et les riches fourrures qu'il trouve dans les solitudes du nouveau monde.

Les Indiens sont tellement opposés à ces émigrations forcées, qu'un chef, du nom de Hicks, fut mis à mort par les guerriers de sa tribu pour avoir plaidé avec les blancs le changement de territoire. Le célèbre Oseola déclara dans un conseil de sa nation que celui qui parlerait en faveur de l'émigration serait considéré comme un ennemi de sa tribu. Ce que les Indiens ne voulaient pas faire de leur plein gré, ils furent obligés de s'y soumettre, car la force et la trahison furent employées par les agents du gouvernement avec toute la constance d'une volonté inébranlable; mais ce ne fut pas sans crimes de ce côté et sans résistance de la part des Peaux-Rouges. Deux mille quatre cents Cherokies furent embarqués en une seule fois à Montgomery (Alabama) pour l'Arkansas; dans une telle réunion d'individus obligés de s'exiler du pays de leurs pères, il n'était pas possible que quelques-uns ne montrassent de la répugnance à s'embarquer. On ne sait pas de quelle manière cette répugnance s'est manifestée, mais douze ou quinze Indiens furent chargés de fers pour les empêcher de fuir. Un d'eux, ne voulant pas subir une telle avanie, se débarrassa des mains de ses bourreaux, et saisissant une massue il en frappa la tête de ceux qui le tourmentaient, puis poussa le cri de guerre et voulut se sauver, mais il fut tué d'un coup de fusil, et un de ses compagnons reçut un coup de baïonnette dont il mourut. Le même soir, trois Indiens s'échappèrent, un des trois fugitifs fut rattrapé et préféra se couper la gorge que de suivre le convoi et ses cruels guides. Mais jetons un voile sur ces scènes de barbarie et de désespoir qui révoltent et soulèvent le cœur de dégoût, en pensant que ces choses ne se voient que sur la terre où la liberté a, dit-on, son plus grand développement et son application la plus complète.

Il est difficile de donner un chiffre exact de la population actuelle des Indiens de l'Amérique septentrionale, car toutes les données à cet égard ne sont qu'approximatives. Les recensements officiels sont incomplets pour les tribus qui n'habitent pas l'intérieur ou le voisinage immédiat des États-Unis, aussi bien que pour celles avec lesquelles le gouvernement américain n'a aucun rapport. L'État nomade de la plupart des Peaux-Rouges, la méfiance qu'ils conservent contre les blancs, et la difficulté qu'on éprouve à bien comprendre tous les dialectes indiens, font

que les renseignements puisés auprès des chefs sont exagérés ou insuffisants. Après avoir étudié toutes les statistiques, tant générales que particulières, qui ont été dressées, nous croyons pouvoir affirmer que le nombre actuel des Indiens s'élève à un peu moins de deux millions d'âmes.

La seule statistique générale que nous ayons trouvée dans les *Annales de la propagation de la foi* donne les chiffres suivants :

A l'est du Mississipi.	81.236
A l'ouest du même fleuve.	265.567
Au sud, Texas et Mexique.	2.600.000
Au nord, possessions anglaises et russes.	1.400.000
TOTAL GÉNÉRAL.	4.346.773

Nous croyons ce total d'autant plus exagéré, que le Sud, y compris même le Mexique et le Nord, sont moins peuplés que l'Ouest, où se trouvent les grands centres du peuple rouge et le territoire indien proprement dit. Le versant occidental des montagnes Rocheuses et le Nouveau-Mexique contiennent déjà, à eux deux, plus de deux cent mille Indiens, et les frontières de l'Arkansas et du Missouri plus de deux cent mille. Ces deux chiffres nous prouveront également que la statistique de M. Schoolcraft est incomplète. Cet éminent écrivain américain, dans son rapport officiel au gouvernement de Washington, a tracé une série de tableaux où les tribus et leurs populations sont rangées par groupes. Nous en avons fait ce résumé :

Groupes.	Nombre des tribus.	Population indienne.
Des Iroquois.	15	6.000
Des Algonquins.	14	17.000
Des Dacotas.	32	7.000
Des Appalachiens.	11	5.000
Du Texas.	17	30.000
Du Nouveau-Mexique.	41	93.000
De la Californie.	18	33.000
De l'Orégon.	59	23.000
De la Floride.	5	500
De l'Utah.	7	11.500
TOTAUX.	219	226.000

A ce chiffre M. Schoolcraft ajoute trente mille Indiens pour les pays

inexplorés, ce qui produit un total de deux cent cinquante-six mille âmes. Plus tard, dans une révision de sa statistique, le savant auteur y fait des corrections et des additions qui portent le total définitif à quatre cent vingt-trois mille deux cent vingt-neuf Indiens. Mais la différence énorme qu'il y a entre ce dernier chiffre et le premier, aussi bien que l'analyse de certains groupes, celui des Dacotats, entre autres, lequel n'a que sept mille âmes pour *trente-deux* tribus, nous donnent la conviction que ce total général s'élève à peine au quart du nombre réel de la population indienne. En ceci, d'ailleurs, nous sommes d'accord avec quelques écrivains, qui en font monter le chiffre à deux millions, y compris les possessions anglaises.

Les Indiens sont divisés en *nations* et en *tribus*. On donne le nom de *nation* aux peuplades qui tirent leur origine d'une même souche. Ainsi les Serpents, les Comanches et plusieurs autres peuplades du Nouveau-Mexique, de la Haute-Californie et du Texas, sont sortis de la nation des Shoshonies. Les tribus se divisent à leur tour en *bandes* ou villages, qui quelquefois abandonnent leur nom primitif pour prendre celui du pays qu'ils habitent, ou de la rivière auprès de laquelle ils se trouvent. Il y a des tribus qui n'ont qu'un village, et d'autres en ont plusieurs. Les *bandes* se composent quelquefois de cent et même de cinq cents *loges*, *wigwams* ou tentes. Une agglomération plus considérable de familles rendrait un long séjour dans le même lieu impossible aux tribus qui vivent exclusivement des produits de la chasse. Chaque loge contient en moyenne dix personnes. Quant aux guerriers, le nombre varie selon la situation et la condition des Indiens. D'habitude, on en compte un sur quatre individus; quelquefois un sur cinq. Pour les tribus pauvres ou entourées de nations hostiles, on n'en trouve souvent qu'un sur dix et même douze personnes, car les guerres, les chasses et les fatigues en font périr un grand nombre.

On voit aussi des confédérations formées d'une grande tribu et de plusieurs petites, que les écrivains confondent quelquefois comme si elles n'en faisaient qu'une; mais cette erreur ne pourrait exister si on les examinait attentivement, car, dans ces confédérations, qui ont été formées dans un but de protection et de conservation mutuelles, on rencontre souvent des différences très-grandes de langues, de coutumes, d'usages et de traditions. Les divisions des tribus, qui, dans le prin-

cipe, ne faisaient qu'un seul et même peuple, ont pu se produire de différentes manières. Dans une guerre ou une grande chasse, il a dû y avoir des partis plus ou moins considérables d'individus qui auront été séparés du corps principal, et la réunion offrant ensuite trop de difficultés et de dangers, les fractions se seront établies dans les contrées où elles trouvaient de la sécurité et des ressources. Malgré cette scission, les langues et les traditions historiques et religieuses se sont perpétuées dans les familles. C'est ainsi qu'on reconnaît que les Chippeways ne sont qu'une fraction des Algonquins. Les Assiniboins offrent la même parenté avec les Sioux, et plusieurs autres peuplades se trouvent dans le même cas. Une autre cause non moins réelle de cette division, c'est le caractère d'indépendance absolue des Indiens ; rien ne lie entre eux les membres mêmes d'une tribu et ne les oblige à vivre ensemble ; faisant enfin la part de l'instinct de conservation, ils se seront décidés à se séparer pour chercher une nourriture devenue bientôt rare dans un pays trop habité.

Quant aux tribus dont le nom s'est perpétué jusqu'à nos jours, elles sont encore en très-grand nombre. Il est vrai que la plupart sont presque éteintes et qu'elles se bornent à quelques familles ; néanmoins, il en reste beaucoup qui ont conservé leur puissance, leur prestige, leurs traditions, leurs mœurs et leurs usages. Nous terminons ce chapitre par la nomenclature des tribus de l'Amérique du Nord, qui nous sont connues soit par l'histoire, soit par nos voyages personnels, soit par les rapports des trappeurs et des voyageurs sur l'autorité desquels on peut compter.

TRIBUS INDIENNES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Abekas.
Abenakies.
Absorokas.
Accokesaws.
Acomaks.
Adaïzes.
Adirondaks.
Affagoulas.
Agawoms.
Ahwahaways.
Ajoues.
Alansars.
Algonquins.
Aliatans.
Aliches.
Allakaweahs.
Allibamas.
Amalistes.
Anasaguntakooks.
Andastes.
Apaches.
Apalachicolas.
Appalousas.
Aquachachas.
Aquanuschionis.
Arapahoes.
Armouchiquois.
Arrenamuses.
Assiniboins.
Atenas.
Athapascows.
Atnas.
Atsinas ou Gros-ventres.
Attacapas.
Attapulgas.
Attikamigues.
Aucosiscos.
Aughquagas.
Auxumnes.

Ayanais.
Ayutans.

Babinas.
Baqui-obas.
Bayagoulas.
Bedies.
Benemes.
Big-devils.
Biloxis.
Blanches.
Blood-Indians.
Blue-muds.
Bonnacks.
Brotherton.

Caddoes.
Cadodaches.
Caïwas.
Cajuenches.
Calaveras.
Callapuyas.
Callimixes.
Calasthocles.
Canarsies.
Cances.
Canibas.
Carankonas.
Caries.
Carriers.
Castahanas.
Catakas.
Catawbas.
Cathlacumups.
Cathlakahikits.
Cathlakamaps.
Cathlamaks.
Cathlananienamens.
Cathlanaquiahs.
Cathlapootles.
Cathlapooyas.
Cathlaskos.
Cathlaths.
Cathlathlas.
Cattanahaws.
Caughnewagas.
Cayugas.
Chactas.
Chactoos.
Chaonanons.
Cheegies.
Chemeguabas.
Chemeques.
Chewaws.
Chepeyans.
Cherokies.
Cheskitalowas.
Chickassas.
Chikeelishs.
Chicahominis.
Chikamaugas.
Chilcotins.
Chillates.
Chillukittequaus.
Chiltz.
Chimnahpums.
Chinouks.
Chippanchikchiks.
Chippewais.
Chiricagüis.
Chitimichas.
Chopunnishs.
Chowanoks.
Chowans.
Clahclellahs.
Clakstars.
Clamoctomicks,
Clanimatas.
Clannarminimuns.
Clatsops.
Clarkames.
Cneis.
Cochimies.
Coco-maricopas.
Cohakies.
Colapissas.
Comanches.
Comeyas.
Conchattas.
Congarees.
Connewangos.
Conoys.
Cookkoo-ooses.
Coopspellars.
Coosadas.
Coppers.
Cories.
Coronkawas.
Cosninos.
Cosumnes.
Coneliskes.
Cœurs-pointus.
Creeks.
Cries.
Crows.
Cuabajais.
Cucapas.
Cuchans.
Cuchanticas.
Cuneils.
Cutsahnims.

Dacotas.
Delawares.
Diegeños.
Dinondadies.
Doegs.
Dogribs.
Dogs *ou* Chiens.
Dotames.

Echemins.
Edistoes.
Emusas.
Eneshures.
Eries.
Esaws.
Eskeloots.
Esquimaux.
Etohussewakkes.

Facullies.
Falls.
Flat-bows.
Flat-heads.
Fond-du-lac.
Fowl-towns.

Ganawses.
Gayheads.
Genigneihs.
Gileños.
Grand-River.
Guallivas.
Gualtas.
Guamoas.
Guananesses.

Hare-foot.
Hallibees.
Hannakallals.
Hassanamesits.
Hihighenimmos.
Helwits.
Herring-pond.
Hietans.
Hinis.
Hitchitties.
Hohilpos.
Huecos.
Humas.
Hurons.

Illinois.
Inies.
Ioways.
Iroquois.
Isamishs.
Isatis.
Ithkyemamits.

Jacons.
Jantamais.
Jelans.
Jemez.
Jumbuicrariris.

Kadapaus.
Kahunkles.
Kalapuyas.
Kalispels.
Kaloosas.
Kanakas.
Kanenavishs.

Kanhawas.
Kansas.
Kaskaskias.
Kaskayas.
Kattekas.
Kawitshins.
Keekatsas.
Kenas.
Kettle-Falls.
Keyches.
Kiataws.
Kiawas.
Kichais.
Kigenes.
Kikapous.
Killamuks.
Killawats.
Killaxthocles.
Kimoenims.
Kinais.
Kiskakons.
Kites.
Klalams.
Klamaths.
Klikitats.
Knisteneaux.
Kœtenays.
Konagens.
Kullespelms.
Kuskarawaoks.
Kwaitlens.

Lahannas.
Larticlos.
Leafs.
Leech-River.
Lenni-Lenapes.
Lipans.
Lipiyanes.
Llaneros.
Loucheux.
Lukawis.
Lukkarsos.
Luktons.
Lutuanis.

Machapungas.
Mandans.
Mangoags.
Manhattans.
Mannahoags.
Marachites.
Marsapeagues.
Marshpees.
Mascoutins.
Massachusetts.
Massawomes.
Mathlanobs.
Mayes.
Menomonies.
Mescaleros.
Messassagnes.
Miamis.
Mikasaukies.
Mikmaks.
Miksuksealtons.
Mimbreños.
Minetaries.
Mindawarcartons.
Mingoes.
Minsis.
Missouries.
Mitchigamies.
Mohawks.
Mohicans.
Mojaves.
Mokelumnes.
Moleles.
Monacans.
Mongoulatches.
Monquis.
Montagnes.
Montauks.
Moquis.
Moratoks.
Mosquitos.
Multnomahs.
Munseys.
Muskogies.

Nebedaches.
Natajes.
Nandakoes.
Nantikokes.
Narcotahs.
Narragansets.
Nashuyas.
Naskotins.
Natchez.
Natchitoches.
Natcotetains.
Natiks.
Natliautins.
Navajos.
Nechacokes.
Neekeetoos.
Nemalquinners.
Ninantiks.
Nicariagas.
Nikozliautins.
Nipercinians.
Nipissins.
Nipmuks.
Nisqualies.
Noatches.
Noutkas.
Norridgewoks.
Notches.
Nottoways.
Ntshaautins.
Nu-ah-hum.
Nulaautins.
Nyacks.

Oakmulges.
Oscameches.
Oconas.
Ogallallas.
Ojibbeways.
Okatiokinans.
Okinaganes.
Omahas.
Onondagas.
Ootlashouts.
Osages.
Otagamies.
Otoes.
Ottawas.
Ouiatanons.
Oumas.
Owassissas.
Ozas.
Ozimies.

Pacanas.
Padoucas.
Padowagas.
Païlishs.
Palaches.
Palaïks.
Palooses.
Pamlicos.
Pancas.
Panis.
Pannehs.
Papagos.
Pascataways.
Pascagoulas.
Passamaquoddies.
Pah-Utahs *ou* Pah-Utes.
Pawnies.
Pawistucienemuks.
Pawtuckets.
Pecos.
Peganes.
Pelloatpallahs.
Peluses.
Penobscots.
Pennakooks.
Peorias.
Pequakets.
Pequots.
Pericues.
Phillimies.
Pieds-Noirs.
Pimas.
Piankashaws.
Piankatanks.
Pineshows.
Pischous.
Pisquitpaks.
Pit.
Ponkahs.

Potoashs.
Pottowatomies.
Powhatans.
Punashlies.
Pueblos (*Indiens des*).

Vingt-deux tribus résidant à

Acoma.
Chilili.
Cochitè.
Cuyamanque.
Isleta.
Jémez.
La Laguna.
Pecos.
Picuries.
Pojnaque.
Nampè.
Sandia.
Santa Ana.
Santa Clara.
San Domingo.
San Felipe.
San Ildefonso.
San Juan.
Silla.
Taos.
Tezuque.
Zuñi.

Putos.

Quaboags.
Quapaws.
Quathlapohtles.
Quatoghies.
Querès.
Quieetsos.
Quinilts.
Quinnecharts.
Quinnipissas.

Redgrounds.
Redknife.
Redsticks.
Redwind.
Renards.
Ricaries.
River.
Roundheads.
Ryawas.

Sachdagughs.
Sacs et Renards.
Sahaptins.
Saukhikans.
Santies.
Sapetans.
Saponies.
Satsikaas.
Saukies.
Savannahs.
Scattacouks.
Selishs.
Seminoles.
Senecas.
Sepones.
Seris.
Serrannas.
Sewies.
Shallalahs.
Shallattous.
Shanwappones.
Shastis.
Shawanos ou Shawnies.
Sheastukles.
Sheyennes.
Shinikooks.
Shoshonies.
Shotos.
Shwoi-elpi.
Sicaunies.
Sinpoils.
Sioux.
Sissatones.
Sitkas.
Skaddals.
Skalzis.
Skillouts.
Skitmishs.
Skunnemokes.
Smokshops.
Snakes.
Sogups.
Sokokies.
Sokulks.
Soones.
Souriquois.
Souties.
Soyennoms.
Spokanes.
Squannaroos.
Staetans.
Stockbridge.
St. Francis's.
St. John's.
Susquehannocks.
Sussies.
Symerons.

Tabiachis.
Tahkallies.
Taihailis.
Tahsagroudies.
Tahuacanas.
Talchedums.
Talkotins.
Tallahasses.
Tallewheanas.
Talligüamais.
Tamajabs.
Tamarones.
Tamatles.
Tapiels.
Tarracones.
Tarratines.
Tatshiantins.
Tattowhehallys.
Taukaways.
Tawakenoes.
Tawaws.
Tecuiches.
Tejones.
Tejuas ou Tiguea.
Telmocresses.
Tenicueches.
Tenisaws.
Tetons.
Tepocas.
Tiburons.
Timbachis.
Tionontalies.
Tiqui-Llapais.
Tiransgapuis.
Tketlcotins.
Tlamans.
Tlamaths.
Tockwoghs.
Tonicas.
Tonkahaws.
Tonkawas.
Tontos.
Topofkies.
Toteros.
Towalumnes.
Towoashes.
Tsakaïtsetlins.
Tsathls.
Tsatsnotins.
Tukabatches.
Tunicas.
Tunxis.
Tupes.
Tuscaroras.
Tushepahas.
Tutseewas.
Twightwies.

Uchees
Ufallahs.
Ugaljachmutzis.
Ulseahs.
Umquas.
Unalachtgo.
Unamies.
Unchagogs.
Upsarokas.
Utahs.

Waakicums.

Wabingas.
Wahlah-wahlahs.
Wahowpums.
Wahpatones.
Wahpacoutas.
Waillatpus.
Wamesito.
Wampais.
Wampanoags.
Wappatous.
Wappings.
Warananconguins.
Washaws.
Watepanetos.
Wateries.
Watxlalas.
Wawenoks.
Waxsaws.
Weas.
Wekisas.
Westoes.
Wetepahatos.
Wheelpos.
Whirlpools.
Wichitas.
Wighcomogos.
Willewahs.
Winnebagos.
Wolfs.
Workons.
Wyandots.
Wycomes.
Wyniaws.

Xicarillas.

Yabipais.
Yacones.
Yakimos.
Yamacraws.
Yamassies.
Yampaïs.
Yampaxicos.
Yamperacks.
Yattassies.
Yavipais.
Yazous.
Yeahtentanies.
Yehahs.
Yeletpous.
Yongletats.
Yonktons.
Youicomes.
Yumas.

Zaguaganas.
Zingomenes.
Zuñis [1].

[1] Dans cette longue nomenclature il se trouve plusieurs tribus ayant deux ou trois noms français ou anglais; mais, en étudiant bien l'histoire et la géographie des Indiens, on s'aperçoit bientôt que ces différents noms s'appliquent généralement à de grandes fractions de la même tribu, et c'est pourquoi nous n'avons pas hésité à les inscrire sur notre catalogue. Si nous n'avons pas traduit les noms de toutes les tribus indiennes, francisés à l'époque de la domination française, c'est que le terme anglais prédomine dans l'histoire et que nous devions le respecter.

CHAPITRE X

Traditions historiques et particularités des Indiens. — Algonquins. — Apaches. — Assinniboins. — Athapascas. — Bénémés. — Cajuenches et Cuchans. — Chactas. — Cherokies. — Chikassas. — Chinouks. — Chippeways. — Coco-Maricopas. — Cœurs d'alène. — Comanches. — Corbeaux. — Creeks. — Dacotas. — Delawares. — Huecos. — Ioways. — Iroquois. — Kalapuyas. — Mandans. — Minataries. — Mojaves. — Moquis. — Muskogies. — Natchez. — Noches. — Ojibbeways. — Osages. — Pawnies. — Pimas. — Pueblos (Indiens des). — Querès. — Riccaries. — Sahaptins. — Satsikaas ou Pieds-Noirs. — Selishs. — Seminoles. — Senecas. — Seris. — Shawnies. — Sheyennes. — — Shoshonies. — Sonnes. — Tahkallies. — Tamajabs. — Tebjuas. — Tepocas et Tiburons. — Tiransgapuis. — Utahs. — Walah-walahs. — Winnebagoes. — Yumas. — Yutahs. — Zaguaganas. — Zuñis.

L'origine particulière des tribus ne se devine ordinairement que par voie de déduction, car les traditions historiques des Indiens sont des documents d'une autorité douteuse et sur lesquels on ne peut s'appuyer que légèrement. Ces traditions peuvent se diviser en cinq catégories : 1° celles qui racontent leur création par le Grand-Esprit, et leur formation dans le centre de la terre ou ailleurs ; 2° celles qui parlent du déluge ; 3° les relations des combats de leurs aïeux contre des monstres, des géants, des animaux imaginaires ou emblématiques, et qui correspondent à l'ère fabuleuse des Grecs ; 4° les récits de leurs émigrations dans le pays qu'ils habitaient lors de l'arrivée des Européens au quinzième et au seizième siècle ; 5° leurs rapports avec les blancs depuis cette époque. Les quatre premières catégories sont tellement extravagantes, absurdes ou obscures, qu'il est impossible d'en rien retirer qui éclaire leur chronologie et leur histoire ; néanmoins, nous en citerons quelques-unes, car, comme dit Heeren (au sujet de la légende et de la tradition), cité par le général Daumas dans la préface de son ouvrage sur le *Grand désert* : « Lors même que l'explication en resterait, pour ainsi

dire, conjecturale, elle démontre au moins combien de données empreintes d'un cachet fabuleux peuvent être instructives, et comme l'enveloppe du merveilleux disparaît dès qu'on les envisage au point de vue de l'esprit des peuples d'où elles découlent. »

La plupart des tribus du Nord et de l'Ouest admettent, comme les anciens Mexicains, une origine transatlantique. Plusieurs auteurs croient que ces peuplades sont venues de l'Asie par le détroit de Behring, et le colonel Hamilton Smith, dans son *Histoire naturelle de l'espèce humaine*, certifie que cette partie de l'Amérique a pu être visitée, même par les peuples de la Polynésie.

Nous ne reviendrons pas sur ce sujet que nous avons déjà traité, nous ne parlerons actuellement que des traditions historiques, de l'organisation civile et de l'état actuel des peuplades indiennes, et nous ajouterons quelques mots sur leur situation géographique, leur statistique en suivant l'ordre alphabétique des tribus les plus importantes et de celles qui sont le moins connues, ou qui méritent une mention particulière par quelques traits distinctifs et intéressants. D'après M. Schoolcraft, il paraîtrait qu'à la fin du quinzième siècle les tribus indiennes de l'Amérique du Nord se classaient en sept groupes principaux appelés Appalaches, Achalaques, Chicoréens, Algonquins, Iroquois, Dacotas et Shoshonies. Ces groupes se composaient d'un certain nombre de tribus, bandes ou familles séparées les unes des autres par des divisions territoriales, par des langues différentes et des coutumes diverses. Mais comme cette classification n'a qu'une valeur historique médiocre, et qu'il se trouvait parmi ces groupes des nations entièrement distinctes des autres par leur histoire, leurs mœurs et leurs langues, comme les Natchez, les Uchies, toutes les tribus du Nouveau-Mexique, du Gila, du Colorado et des bords de l'océan Pacifique, nous n'avons eu aucun égard à cette classification, qui ne jette aucune lumière sur les origines primitives des Américains, et nous sommes obligé de suivre une route opposée en ne spécifiant que les caractères particuliers qui modifient moralement ou physiquement le type général des Indiens soit dans leur physiologie, soit dans leur cosmogonie ou bien dans leur histoire civile et politique.

Algonquins. C'était la nation la plus puissante et la plus nombreuse du continent américain; elle comprenait un grand nombre de tribus.

Les Algonquins habitaient le nord de la rivière Saint-Laurent et le sud du haut Canada; ils comptent à peine maintenant six mille cinq cents individus. Les premiers Français semblent avoir employé ce nom d'une manière générique, ils l'ont donné souvent aux Attawas, aux Montagnies, aux Muskogies du Canada, aux Pieds-Noirs du haut Missouri, aux Knisteneaux, aux Miamis, aux Kickapous, aux Illinois, aux Kaskaskias, aux Pottawatomies, et à plusieurs autres tribus. Le fait est que cette nation fut jadis très-considérable et qu'on retrouve encore des traces de la langue algonquine dans la Floride, la Virginie, la vallée de l'Hudson, celle de Connectias dans la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Brunswick et la Nouvelle-Écosse.

Les Algonquins conservent la tradition d'une origine étrangère et d'un voyage sur mer. Pendant longtemps, ils offraient chaque année un sacrifice d'actions de grâces pour leur heureuse arrivée en Amérique. Ces Indiens, d'après M. John Johnston émigrèrent de la Floride dans l'Ohio et l'Indiana, où ils séjournèrent. Quelques-uns de leurs sachems affirment que d'après le récit des anciens de leur tribu, la Floride avait été habitée par des hommes blancs connaissant l'usage d'instruments de fer, et que plusieurs troncs d'arbres coupés au moyen de ces instruments furent découverts par leurs ancêtres.

Apaches. Sous ce nom on comprend ordinairement les Chiricagüis, les Gileños, les Lipans, les Llaneros, les Mescaleros, les Mimbreños, les Navajos, les Taracones, les Tontos, les Xicarillas et les Yutahs.

Les Apaches constituent sans aucun doute la nation la plus considérable parmi les tribus indiennes du Nouveau-Mexique et celle aussi qui offre au gouvernement américain le plus de difficultés pour y établir un juste contrôle. Les Apaches étendent leurs ravages depuis le désert appelé la Jornada del Muerto jusqu'à la ville de Durango et dans toute la vallée septentrionale du Rio-Grande. Ils se mettent ordinairement en embuscade par groupes de dix, et attendent le passage des convois non protégés par des troupes ou par le nombre des conducteurs, et après avoir pillé les hommes et les charrettes, ils se sauvent dans leur pays avant que la nouvelle de leur apparition ne parvienne dans les établissements voisins. Peu courageux de leur nature, ils comptent beaucoup sur la rapidité de leurs coursiers pour se mettre à l'abri des châtiments que mériteraient leurs déprédations. De retour chez eux, ils

s'avertissent les uns les autres au moyen de grands feux allumés sur les hautes montagnes lorsqu'on se met à leur poursuite, ce qui est rare, difficile et dangereux. La principale difficulté de châtier ces maraudeurs consiste dans l'impossibilité de les amener à se battre : dès qu'ils voient un petit corps d'armée, ils se dispersent aussitôt, en passant par des sentiers impénétrables à d'autres personnes qu'à des Indiens, et ne se réunissent que dans des endroits sûrs et loin de tout danger. Aussi soixante hommes bien armés pourraient-ils traverser toute l'Apacheria sans crainte d'être attaqués par les Apaches.

Ces Indiens, dans leurs expéditions, enlèvent des enfants et des femmes qu'ils adoptent pour les vendre ensuite ou les rendre esclaves; en général, ils sont cruels envers leurs prisonniers, moins intelligents et moins hardis que les Pawnies et les Dacotas; ils n'ont d'autre ambition que le vol, et leurs plus grandes expéditions guerrières n'ont d'autre but que le vol de quelques petites fermes ou de quelques troupeaux. Leur contrée est peu favorable à l'agriculture et presque complétement destituée de gibier; néanmoins les Apaches cultivent quelques parcelles de terrain; mais leur principale nourriture consiste dans la chair des animaux qu'il dérobent et des *piñones* (fruits du pin); ils élèvent aussi des troupeaux très-nombreux.

1° Les *Chiricagüis* prennent leur nom des principales montagnes qu'ils habitent; ils ont au nord de leur territoire les Moquinos et les Tontos, à l'est les Gileños et au sud la province de la Sonora.

2° Les *Gileños* demeurent dans les montagnes qui bordent le Gila; ils ont à l'ouest les Chiricagüis, au nord le Nouveau-Mexique, à l'est les Mimbreños et au sud la frontière américaine.

3° Les *Lipans* forment une des plus importantes tribus du sud de l'Amérique septentrionale; ils chassent et maraudent dans le nord-ouest du Texas, l'État de Cohahuila et le pays qu'entourent les Llaneros et les Comanches. On évalue leur nombre à dix mille; les Lipans ont une peau plus brune que rouge; quelques-unes de leurs femmes sont même très-belles.

4° Les *Llaneros* (mot qui veut dire habitants des plaines) occupent les grandes prairies situées entre le Rio-Pécos et le Rio-Grande; ils sont environnés par les Mescaleros à l'ouest, les Comanches au nord, les

Lipans à l'est et par la province de Cohahuila au sud. La tribu des Llaneros, aussi nombreuse que guerrière, comprend trois subdivisions : les Lipiyanes, les Llaneros proprement dits et les Natajes.

5° Les *Mescaleros* ou buveurs de *mescal* (liqueur tirée du maguey) vivent dans les montagnes qui avoisinent le Rio-Pécos et le Rio-Grande; leur pays est limité par celui des Taracones à l'ouest, celui des Comanches au nord, celui des Llaneros à l'est et le désert du Bolsom de Mapimi au sud.

6° Les *Mimbreños*, ces Indiens tirent leur nom de la rivière de Los mimbres (saules). Leur territoire est situé entre celui des Gileños, le Nouveau-Mexique et la province de la Nouvelle-Biscaye. Cette tribu est assez considérable mais n'a rien de remarquable.

7° Les *Navajos*, c'est la plus septentrionale des tribus apaches; ils habitent les plateaux et les montagnes du pays qui porte leur nom ; ils ne sont pas nomades comme les autres tribus de la même nation. Leurs villages (*lugares*) sont au nombre de dix, savoir : Agua Salada, Carrizo, Cerro-Cavezon, Cerro-Chato, Cevolleto, Chellé, Chicoli, Chusca, Guadalupe et Tumecha. Ces Indiens ont un type européen plutôt qu'asiatique ou américain, leur peau ressemble à celle de nos populations méridionales; agriculteurs intelligents et bons pasteurs, ils vivent dans l'aisance sur un vaste territoire borné à l'ouest par les Moquinos, au nord par les Yutahs, à l'est par les Pueblos du Nouveau-Mexique et au sud par les Gileños, et les Chiricagüis. Les Navajos récoltent assez de grains, de fruits et de légumes pour leur usage particulier. On estime leurs troupeaux à trente mille têtes de bœufs ou de vaches, cinq cent mille moutons et dix mille chevaux, ânes ou mulets; mais la plupart de ces animaux ont été volés aux Mexicains. Les Navajos possèdent aussi des enfants, des femmes et des hommes qu'ils ont enlevés dans les ranchos et qui sont traités comme des esclaves. Cette tribu est une de celles qui prospèrent et dont le nombre des individus s'accroît chaque jour. Les Navajos comptent environ quinze mille âmes.

8° Les *Taracones* forment également une grande tribu qui habite les montagnes situées entre le Rio-Grande et le Rio-Pécos.

9° Les *Tontos* sont les Indiens les moins connus des auteurs espagnols et ceux qui nous offrent le moins d'intérêt; ils errent à l'extrême


Paris. Typ. H Plon.

CHEF NAVAJO.

Page 326

frontière occidentale de l'Apacheria entre les Papagos, les Coco-Maricopas, les Moquinos, les Gileños et les Navajos.

10° Les *Xicarillas* habitaient anciennement les forêts de ce nom dans les régions septentrionales du Nouveau-Mexique, mais ils en furent chassés par les Comanches et se retirèrent sur les limites de cette provinces entre Pecuriés et Taos. D'après le gouverneur Charles Bent dont les renseignements ne sont pas toujours exacts, il paraîtrait que cette tribu n'a point actuellement de résidence fixe et qu'elle erre dans la partie septentrionale du Nouveau-Mexique. Les Xicarillas ou Jicarillas sont indolents et peu courageux; leur territoire étant peu fourni en gibier et leur crainte des autres Indiens ne leur permettant pas de s'aventurer au loin, ils ne vivent presque que de rapines qu'ils commettent dans les petits ranchos mexicains. Ils fabriquent aussi une espèce de vaisselle en terre qui résiste au feu et qu'ils échangent contre des objets de première nécessité que leur procurent les Mexicains. La population des Xicarillas n'arrive pas à mille individus.

11° Les *Yutahs* se subdivisent en quatre grandes bandes qui sont les Noaches, les Payuches, que nous croyons être les mêmes que les Paï-Utahs, les Tabiachis et les Sogups, qui vivent en parfaite harmonie sur les confins nord-est du Nouveau-Mexique et à huit cents kilomètres au sud de la grande tribu des Zaguaganas. La population des Yutahs peut s'évaluer à cinq mille âmes. Leur pays abonde en cerfs, chevreuils, ours et toutes sortes de gibiers. Ces Indiens sont entreprenants, hardis et batailleurs; ils descendaient souvent de leurs montagnes pour voler et piller les ranchos, les troupeaux et les convois qui tombaient sous leurs mains; maintenant ils se tiennent tranquilles chez eux, grâce aux yeux vigilants des Américains qui les guettent et les contrôlent.

Il est difficile de spécifier le chiffre exact de la totalité des Apaches; mais par ce que nous avons dit sur les tribus qui composent cette grande nation, on voit que le total doit être très-considérale. Nous ne connaissons aucune tradition historique qui se rapporte à l'établissement des Apaches dans la région qu'ils occupent.

Assinniboins. Ces Indiens au nombre de quatorze mille environ habitent dans le nord du haut Missouri et chassent le buffle jusqu'auprès du lac Winnipeg. D'après leurs traditions, et surtout d'après leur langage et leur type physique, ils paraissent descendre de la grande nation des Da-

cotas; mais à quelle époque s'est opérée la séparation, c'est ce qu'il est impossible de savoir. Le nom d'Assinniboins ou bouilleurs de pierres leur a été donné à cause de la manière étrange dont ils font bouillir la viande. Pour cette opération culinaire ils creusent un trou dans le sol, ils placent dans ce trou un morceau de cuir de buffle qu'ils remplissent d'eau et de viande, puis ils font chauffer des pierres qu'ils jettent dans l'eau pour la faire bouillir. Ces Indiens sont d'une belle stature, ils ont des mouvements gracieux et se drapent avec grâce et majesté dans leurs belles robes de peaux de buffle. Ils portent des cheveux très-longs qui leur tombent sur les mollets; quand la nature leur refuse une chevelure aussi luxuriante, ils se l'allongent par des procédés artificiels. Les Assinniboins sont passionnés pour la danse et les jeux, ils excellent dans tous les exercices gymnastiques et sont d'une dextérité et d'une audace peu communes; nous aurons à les mentionner de nouveau en parlant des mœurs et coutumes des Indiens.

Athapascas. Ces Indiens ont conservé des traditions sur leur passé; ils racontent qu'autrefois ils vivaient dans une contrée habitée par un peuple très-méchant; avant d'arriver dans le pays qu'ils occupent maintenant ils traversèrent un grand lac rempli d'îles où ils souffrirent beaucoup du froid et de la faim, à cause d'un hiver perpétuel et des grandes neiges qui y régnaient constamment. Ils débarquèrent sur les bords de la rivière Coppermine, alors très-riche en minerais de cuivre. M. Mackensie qui a beaucoup voyagé parmi les tribus arctiques remarque que les Athapascas, d'après leur propre aveu, vinrent de la Sibérie et que leur costume comme leurs manières ont beaucoup d'analogie avec ceux des peuples des côtes de l'Asie. Les Athapascas demeurent auprès du lac qui porte leur nom. Ils sont la souche de plusieurs nations parmi lesquelles on peut citer les Chippeways, les Apaches et plusieurs autres tribus du nord et de l'ouest.

Bénémés. Cette nombreuse peuplade du Colorado de l'ouest n'offre de saillant qu'un caractère très-efféminé; leur territoire se compose de magnifiques pâturages et de belles forêts dans lesquelles se trouvent d'énormes quantités de raisins sauvages. Ces Indiens s'étendent jusque sur les bords du golfe californien et sont très-bons pour les étrangers.

Cajuenches et Cuchans. On a confondu ces deux noms comme synonymes; nous croyons que ces Indiens forment deux bandes différentes

d'une même tribu appartenant à la grande nation des Yumas. Les Cajuenches, au nombre de trois mille, vivent sur les bords du Colorado, dans un pays charmant; ils cultivent le maïs, les haricots, les citrouilles et toutes sortes de melons; quand les récoltes leur font défaut ils se nourrissent de poissons. D'une nature vive et gaie, les Cajuenches aiment passionnément la danse et en font leur principal passe-temps. Leurs villages ressemblent à des camps retranchés, leurs cabanes étant entourées d'une palissade très-forte. Les Cuchans comptent environ cinq mille individus; leurs villages sont disséminés sur les deux rives du Colorado à vingt-cinq kilomètres du Rio-Gila. C'est une race d'hommes bien faits, nobles d'apparence, actifs et intelligents; ils se colorent le corps avec plaisir et sont particulièrement fiers de leur chevelure qu'ils coupent sur le front à la hauteur des sourcils et qu'ils tressent derrière; ces tresses tombent sur l'épaule et arrivent parfois jusqu'aux talons.

Chactas. Cette nation est une des plus grandes du sud de l'Amérique septentrionale, car elle compte de vingt à vingt-cinq mille âmes. Leur nouveau territoire au sud de la Canadienne est divisé en quatre districts, ayant chacun un chef indépendant. Les Cherokies leur ont acheté, moyennant une grande somme, le privilége de résider sur une partie de ce territoire. Les Chactas ont placé ces capitaux dans des entreprises commerciales qui leur rapportent soixante-quinze mille francs de revenu. Cet argent est employé à supporter des écoles libres et des académies où les jeunes Indiens reçoivent une instruction appropriée à leurs besoins. Les Chactas ne sont ni sanguinaires, ni cruels; il se commet rarement des vols chez eux; la vie des voyageurs y est en parfaite sécurité ainsi que leur bourse, et l'on peut parcourir leur pays dans tous les sens sans aucune crainte. Ces Indiens ne s'aplatissent plus la tête comme ils en avaient la coutume et comme le pratiquent encore les Chinouks; ce qui a fait supposer que ces deux tribus avaient une commune origine : mais on sait que les Chinouks aplatissent la tête de leurs enfants par la pression d'une planchette ou d'un coussinet de peau, tandis que les Chactas le faisaient au moyen d'un sac de sable qu'ils plaçaient sur la tête du nouveau-né.

Quelques écrivains prétendent qu'ils viennent du Kamtchatka, et ils citent à l'appui de cette opinion la tradition suivante :

Les Chactas vivaient autrefois dans l'ouest, de l'autre côté des grandes

montagnes de neige [1]; lorqu'un *grand homme-médecine* [2] leur conseilla d'émigrer du côté du soleil levant. Les Indiens se mirent aussitôt en route, ayant pour guide une perche mystérieuse ou un grand bâton que l'homme-médecine tenait entre ses mains, et pour gardien ils avaient un chien qui rôdait autour d'eux et empêchait les animaux de leur nuire. Chaque soir, lors du campement, la perche était plantée en terre et s'inclinait naturellement vers le sud-est, ce qui était un indice du chemin que l'on devait suivre. Enfin, arrivés dans l'Alabama, à un endroit appelé la *Colline qui penche*, le chien disparut et la perche resta droite et fixée solidement dans la terre. Les Chactas comprirent qu'ils étaient arrivés au terme de leur voyage. Ils s'établirent dans ce pays où ils vécurent jusqu'à leur récente émigration sur les frontières de l'Arkansas. Dans tous les récits des Indiens on entend parler d'objets fantastiques ou mystérieux, d'animaux imaginaires qui ne sont que des emblèmes et ne doivent être pris que dans un sens figuré.

Le mot *Chactas* veut dire *voix charmante;* ce nom a été donné à ces Indiens parce qu'ils avaient sans doute beaucoup d'aptitude pour la musique et le chant. Avant leur émigration sur les frontières de l'Arkansas, ils occupaient une vaste contrée dans l'Alabama et surtout au Mississipi. Ils avaient plus de cinquante villages situés entre le Mississipi et le Tombeebee, depuis les terres des Colapissas et des Biloxis, sur les lacs Pontchartrain et Borgne, jusqu'à celles des Natchez, des Yazous et des Chickassas. Ils pouvaient amener plus de vingt-cinq mille guerriers sur le champ de bataille ; mais comme la plupart d'entre eux ne savaient pas nager, ils souffraient beaucoup dans leur guerre avec leurs voisins. Malgré la tradition que nous avons citée, l'origine positive des Chactas est inconnue; leur apparition dans le sud de l'Amérique septentrionale fut si soudaine, qu'on les crut sortis de terre comme des champignons. Ces Indiens sont renommés pour leur haine contre la fausseté et leur amour pour la vérité ; un de leurs chefs s'étant adonné au mensonge, il fut chassé de leur territoire et relégué dans un isthme du lac Pontchartrain qui depuis reçut le nom : La pointe du chef menteur.

[1] Probablement les montagnes Rocheuses.

[2] Médecine chez les Indiens est synonyme de *mystère*, *mystérieux*, *merveilleux*. (Voir plus loin, aux mœurs des Indiens, des détails sur ce mot.)

Cherokies. De toutes les tribus américaines, ces Indiens sont ceux qui firent le plus de progrès dans la voie de la civilisation et qui en ont le plus souffert, car leur prospérité excita la jalousie des blancs et fut cause de leur émigration forcée vers l'Arkansas. Leur territoire occupait une partie des États de l'Alabama, de la Géorgie, du Mississipi et du Tennessee, et couvrait une superficie de trente-deux mille kilomètres carrés. Cette magnifique contrée, parfaitement arrosée, boisée et possédant de vastes pâturages, était devenue sous la main intelligente des Cherokies un vrai paradis terrestre dans lequel on voyait d'immenses troupeaux de bœufs, de chevaux, de chèvres, de moutons et de cochons. Les champs, admirablement cultivés, produisaient toutes sortes de légumes, de fruits et de céréales; sur les rivières, les Indiens avaient des bateaux qui servaient au transport des denrées, des marchandises et de leur commerce. Auprès des routes qui sillonnaient le pays dans tous les sens se trouvaient des auberges offrant toutes les nécessités d'un bon gîte. Avant leur émigration, les Cherokies possédaient près de treize cents esclaves pour la culture des terres.

D'après leurs lois, les blancs jouissaient des mêmes priviléges que les Indiens, si ce n'est celui de voter aux élections et d'être éligibles pour les offices publics. Quand nous parlerons du gouvernement des Indiens en général, nous donnerons quelques détails intéressants sur celui des Cherokies en particulier; maintenant, nous dirons seulement que les États-Unis avaient, dès le commencement de la république, regardé cette tribu comme formant une nation indépendante. Il est à regretter que la même politique n'ait pas été suivie à leur égard par la suite, on n'aurait pas eu à déplorer autant d'injustices d'un côté et de massacres de part et d'autre. Par un acte de législature de la Géorgie passé le 20 décembre 1830, il fut résolu que toutes les lois de la Géorgie seraient mises en vigueur dans le pays des Cherokies. Dès le 1er juin 1830, tous les Indiens résidant dans le susdit territoire devaient être soumis aux lois et règlements qui pouvaient être promulgués par la suite. Toutes les lois et coutumes établies et en usage dans le territoire des Cherokies furent déclarées nulles, et aucun Indien ou descendant d'Indien résidant ne put devenir témoin dans un procès où le défendant serait un blanc.

Ce décret peut donner une idée de l'esprit qui animait les représentants de la Géorgie et de l'impossibilité dans laquelle on mettait les Indiens

de vivre dans une telle situation et sous un tel régime. C'est alors qu'ils furent obligés d'émigrer vers l'Arkansas; mais ils le firent avec tant de répugnance et dans des conditions si défavorables, que cette pauvre nation n'a plus rien conservé de son ancien lustre. Nous ne croyons pas que le chiffre de leur population atteigne aujourd'hui plus de quinze mille âmes. Avant leur émigration, ils étaient plus de vingt-deux mille, et chaque année leur nombre s'augmentait d'une manière notable. Les traditions historiques des Cherokies sont sans importance et se confondent avec celles des autres tribus du groupe *achalaque* dont ils font partie [1].

Chickassas. Ces Indiens ont la même tradition que les Chactas au sujet de leur origine ou plutôt de leur émigration de l'ouest dans l'Alabama, sous la conduite d'une perche magique et d'un gros chien qui se perdit dans le Mississipi. Les Chickassas ne se rappellent pas avoir traversé ni vu dans leur voyage une rivière plus grande que le Mississipi, ils ne se souviennent pas davantage du nom des tribus hostiles à travers lesquelles ils se sont frayé un passage et ont dû se battre souvent. Cette émigration, d'après les apparences, a eu lieu depuis la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, car les traditions historiques de ces Indiens font mention des blancs que les Chickassas devaient rencontrer et éviter, afin de ne pas contracter leurs vices. Elles ajoutent que les blancs étaient les favoris du Grand-Esprit, qui leur révéla la manière de communiquer ensemble sans parler et à n'importe quelle distance, qu'il leur avait appris à vivre sans le secours de la chasse et à se faire tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, tandis qu'il n'avait enseigné aux Indiens que la chasse.

Depuis leur établissement sur la rive gauche du Mississipi, les Chickassas eurent plusieurs guerres à soutenir contre les Chactas, les Creeks, les Cherokies, les Kickapous, les Osages et les Français, et furent presque toujours vainqueurs. Maintenant ils possèdent 45,000 kilomètres carrés de bonnes terres, situées près du False Washita du Blue-Boggy et de la Canadienne.

Chinouks. Ces Indiens vivent au sud de l'embouchure du Colombia; on peut les considérer comme le type distinctif des tribus du nord de

[1] Dans l'ouvrage de M. Samuel Drake on peut voir quelques détails intéressants sur l'histoire moderne des Cherokies.





Paris. Typ. H. Plon.

FEMME CHINOUK. Page 333

l'Orégon, car c'est en eux que sont plus frappantes les particularités des peuplades de cette région. Dans leurs formes et dans leurs traits on retrouve tous les caractères de la race mongole ; ils sont courts de taille, leur charpente osseuse est carrée, leur figure large, leur nez plat et leurs yeux tournés obliquement vers l'extrémité frontale. Cette ressemblance dont nous venons de parler est accidentellement augmentée par leur coiffure, qui est de forme conique, comme celle des Chinois, et qui protége leur tête contre la pluie. C'est parmi ces sauvages que la compression du crâne est poussée à son plus haut degré. Cette compression s'opère aussitôt après la naissance de l'enfant, comme nous le démontrerons par la suite. Les Chinouks, de même que les Cathlamahs, les Clatsops et les Wahkiacums vivent principalement de la pêche du saumon ; ils chassent rarement l'élan et le chevreuil. C'est auprès de ces tribus que l'on s'aperçoit le mieux du contraste frappant qui existe entre les Indiens chasseurs et les Indiens pêcheurs. Les sauvages des prairies étant presque toujours à cheval, parcourant les solitudes pour se battre, marauder, ne trouvant leur subsistance qu'au prix d'exercices continuels et violents, et se nourrissant principalement de viande, sont en général bien formés et vigoureux ; ils ont des membres bien développés, un peu maigres et une tournure martiale; ceux, au contraire, qui ne subsistent que par la pêche, qui sont constamment assis et courbés dans leurs canots, sont courts de stature, mal formés, ils ont des jambes de travers, des hanches épaisses et des pieds plats et larges. Ils sont aussi inférieurs en forces musculaires et prouvent combien est grande l'influence des différents modes de vie sur la constitution humaine. Les Chinouks, les Clatsops, les Cathlamahs et les Wahkiacums ne sont en réalité que quatre clans appartenant à une même tribu ; ils se sont séparés vers le milieu du siècle dernier, à la suite d'une dispute entre leurs chefs. Ces Indiens professent une profonde horreur pour le wiskey et méprisent singulièrement tous ceux qui se livrent à cette boisson. Parmi les traditions de ces peuplades il n'en est aucune qui ait rapport à leur origine ou à leur histoire.

Chippeways. Les Indiens de cette grande tribu vivent au nombre de trente mille dans les environs du lac Supérieur. Ils possèdent une multitude de légendes sur toutes sortes de sujets, qui font les délices des conteurs et se perpétuent de génération en génération, mais qui sont pour

la plupart le produit d'une brillante et poétique imagination, de sorte qu'elles ont peu de valeur historique. De toutes les tribus actuellement existantes, c'est celle des Chippeways qui a le mieux conservé et poussé le plus loin l'art de la pictographie. Non-seulement c'est un peuple très-intelligent, mais il est encore un des plus braves parmi les braves. Sur leur histoire primitive ils n'ont d'autre tradition que celle qui les fait venir *du pays où le soleil se lève*. Il est difficile de savoir si cette tradition fait allusion à l'arrivée de ces Indiens sur le continent américain, ou bien à leur émigration dans la région qu'ils habitent depuis leur établissement dans le nouveau monde. Seulement il est certain qu'ils vinrent des bords de l'Atlantique sur ceux du lac Supérieur. Dans leurs langue, coutumes et usages, ils semblent appartenir à la race algonquine et forment actuellement la plus populeuse branche de cette grande nation.

Pendant longtemps, les Chippeways ont été en guerre avec les Menomonies et les Sioux; nous trouvons dans les traditions indiennes l'origine de ce conflit, qui dura plusieurs siècles. En voici la substance : Longtemps avant que les blancs ne missent le pied sur le sol américain, il existait, à l'embouchure de la rivière des Menomonies, une grande ville appartenant aux Indiens de ce nom et gouvernée par un chef très-puissant, qui avait le contrôle de la rivière à cet endroit. Un peu plus haut, dans l'intérieur du pays, il y avait aussi quatre villes de Chippeways, gouvernées par un chef dont la renommée s'étendait très au loin. Le chef chippeway épousa la sœur du chef menomonie et en eut un fils. Ces deux tribus vivaient en bonne intelligence, lorsqu'un jour le chef menomonie fit barrer la rivière pour empêcher les esturgeons de la remonter. Cette mesure occasionna une vraie famine parmi les Chippeways; leur chef ayant appris ce qu'avait fait son beau-frère envoya son fils auprès de son oncle pour le prier d'enlever le barrage, afin de laisser le poisson remonter la rivière comme autrefois. Le chef menomonie, en voyant arriver son neveu, loin d'accéder à la demande qu'il lui faisait d'un ton respectueux, lui prit la tête et lui passa sous la peau du crâne l'os aiguisé d'une jambe de chevreuil, en lui disant : « C'est tout ce que je puis faire pour vous. »

Le pauvre garçon s'en revint sans rien dire dans sa tribu, en ayant eu soin de se couvrir la tête, et, après avoir rassemblé les principaux guer-



Paris. Typ. H. Plon.

CHIPPEWAY.

Page 334

riers, il se découvrit, montra l'os qui lui traversait la peau du crâne et sa tête tout enflammée par la blessure, puis il leur dit : « Voilà comment j'ai été traité ; nous devons déterrer la hache de guerre et nous partirons demain matin pour obtenir vengeance de l'insulte qui a été faite à un guerrier de votre tribu. » Le jeune homme devint naturellement le chef de l'expédition ; il recommanda à ses guerriers de massacrer tout ce qui résisterait et de prendre son oncle vivant, ce qui réussit à merveille. Alors le neveu ayant pris un petit esturgeon, il le mit dans la gorge de son oncle, en lui disant : « Puisque vous aimez tant ce poisson, il vous sera désormais permis d'en garder un jusqu'à votre mort. » Puis le barrage fut enlevé, et les Chippeways furent délivrés de la famine. Alors les Menomonies contractèrent des alliances avec les tribus voisines et commencèrent contre leurs anciens alliés une guerre qui devait leur être fatale à tous.

Coco-Maricopas. Ces Indiens habitent les bords du Gila, près de la rivière Ascension ; ils comptent environ trois mille individus, divisés en plusieurs bandes et appartenant à la nation des Pimas, dont ils ont le langage, les mœurs, le caractère et le costume. Ils sont pourtant un peu plus hauts de stature, ont le nez plus aquilin et leur manière de parler et d'agir est plus ouverte, plus décidée.

Ces deux peuplades ont une aversion réelle pour la guerre et un profond attachement pour la vie intérieure et calme. Cette disposition de leur nature ne vient pas d'un manque de courage; car, dans toutes les occasions, ils ont tenu les Apaches à distance et les ont empêchés de commettre des dégâts sur le territoire, mais c'est par un sentiment de moralité poussé à un degré très-élevé. Cette moralité est telle, que les Pimas et les Coco-Maricopas qui transgressent leurs lois reçues par l'usage sont bien plus punis par la réprobation générale de l'opinion publique que par des punitions corporelles.

Leur honnêteté est remarquable ; en général, les tribus du Colorado et du Gila ont beaucoup de loyauté dans leurs rapports entre eux et avec les étrangers.

Les Coco-Maricopas ont émigré graduellement du golfe de la Californie vers le Gila. A la fin du dix-septième siècle ils furent rencontrés par le P. Kin, un des apôtres de la Californie, qui en fait mention dans ses lettres. Au commencement de ce siècle ils étaient, au moins en partie,

à l'embouchure du Gila. Il est hors de doute que cette tribu est un débris des anciennes populations semi-civilisées qui vécurent au Mexique ; mais ces Indiens n'ont conservé aucune tradition historique sur leurs différentes émigrations.

Cœurs d'alène ou *Skitmish*. Ces Indiens demeurent près du lac Skitmish, à l'extrémité de la rivière Spokane ; ils se nourrissent de racines, de menus gibiers et de poissons ; quelques-uns ont commencé la culture de la pomme de terre avec beaucoup de succès. Le nom de *Cœur d'alène* leur a été donné par les premiers blancs qui les visitèrent. Ces blancs étaient des Canadiens appartenant aux grandes compagnies de fourrures ; un d'eux, avare et parcimonieux dans ses transactions, frappa particulièrement l'esprit observateur des chefs sauvages, qui, en parlant de lui, le qualifiaient de blanc au *cœur d'alène* ou *cœur d'épingle,* voulant dire cœur aigu et mince. Cette expression amusa tellement les Canadiens, qu'ils baptisèrent la tribu du titre que leur compatriote avait reçu. C'est probablement ainsi que les noms de *Têtes plates* et de *Nez percés* ont été donnés aux *Selishs* et aux *Sahaptins*.

Comanches. C'est la tribu la plus considérable des déserts du Sud ; elle s'étend depuis les monts Witchita jusqu'au Nouveau-Mexique, et forme quatre bandes ; savoir : celle des *Cuchanticas*, celle des *Tupes*, celle des *Yampaxicas* et celle des *Comanches* orientaux ; chacune est commandée par un chef particulier. Ces Indiens habitent trois grands districts appelés celui du Nord, celui du Centre et celui du Sud. Les Comanches du Nord et du Centre se nourrissent presque exclusivement de la viande du buffle : aussi sont-ils désignés par leurs voisins sous le nom de *Mangeurs de buffles*.

Ces sauvages, malgré leurs défauts et leur barbarie, sont assez hospitaliers et bons envers les étrangers. Graves et dignes, ils se glorifient de la froideur apparente de leur caractère et de l'empire qu'ils ont sur leurs passions. Quand ils se croient outragés rien ne saurait arrêter le cours de leur vengeance, car ils n'ont aucune idée du pardon, et l'offense doit être effacée dans le sang du coupable.

Lorsque l'on voyage dans leur pays avec leur agrément on est entretenu, servi avec beaucoup de respect et même traité avec amitié. A l'arrivée d'un voyageur, les Comanches prennent soin de son cheval et de ses effets ; si l'animal venait à s'égarer, on ne laisse pas partir le voyageur



Paris. Typ. H. Plon.

COMANCHE.

Page 336.

avant que le cheval soit trouvé. S'il avait été égaré par la méchanceté de quelque maraudeur, le délinquant est puni en présence de l'hôte qui a reçu l'hospitalité. Ces Indiens ont la foi des traités et sont moins barbares que les Apaches. Peu de guerriers sont aussi intrépides à la guerre, aussi hardis dans leurs entreprises, aussi impétueux dans les combats. Ils ne sont guère en paix qu'avec le gouvernement mexicain et se battent continuellement avec la plupart de leurs voisins. Les quatre bandes dont se compose la tribu sont parfaitement unies entre elles, et les querelles qui s'élèvent parfois parmi leurs membres sont toujours insignifiantes.

Plusieurs petites tribus portant différents noms, mais parlant le même langage, ainsi que des fragments de bandes autrefois puissantes entretiennent de très-bons rapports avec les Comanches et vivent sous leur protection; c'est ce qui induisit en erreur plusieurs écrivains qui ont cru que ces tribus ou ces bandes étaient des ramifications de la famille Comanche. Dans leurs excursions de chasse ils poursuivent le buffle jusqu'au 38e degré de latitude nord, et au sud ils descendent dans le Mexique jusqu'à 700 kilomètres de sa capitale; ils allaient même avant l'établissement des postes militaires américains jusqu'à Matamoros, près du golfe du Mexique; maintenant ils ne vont guère plus bas que la vallée septentrionale du Brazos, du Colorado et sur la ligne de San-Antonio à Eagle-Pass. La terreur que ces Indiens inspire est telle, que quelques guerriers suffisent pour enlever dans les établissements les plus populeux des centaines de blancs et des milliers de chevaux ou de mules. On raconte même qu'en plein jour un Comanche pénétra dans la ville de Durango et qu'il causa une si grande panique que toutes les portes des maisons et des boutiques se fermèrent aussitôt. Cet intrépide sauvage demeura plus d'une heure sur la place publique et se promena triomphant dans les rues désertes, jusqu'à ce qu'un Mexicain le prit au moyen d'un lazzo. Les hommes qui sont faits prisonniers dans leurs excursions sont ordinairement adoptés par la tribu après un long laps de temps; quant aux femmes elles deviennent leurs servantes, ou bien les Indiens se marient avec elles.

Malgré les égards qu'ils témoignent aux blancs avec lesquels ils ont des relations d'amitié, ils conservent néanmoins un air moitié défiant, moitié moqueur, qui semble dire que ces relations proviennent de l'inté-

rêt plutôt que de la nécessité. Les tribus ou bandes qui demeurent sous la protection des Comanches sont traitées par eux avec un ton de suprématie qui touche à l'arrogance sinon au mépris; les Comanches ne les consultent jamais et ne leur permettent de donner leur avis dans aucune circonstance. Chaque guerrier a son cheval de bataille, qui est le plus vigoureux et le plus agile possible; c'est le trésor qu'il apprécie le plus et celui dont il se défait le moins facilement. Aussi ne le monte-t-il que pour les combats, la chasse ou la parade. Les Comanches des prairies ne se livrent jamais à aucun ouvrage manuel; ce sont leurs femmes qui font tout; ils se battent, chassent, fument, mangent, boivent et s'endorment en se croyant les seigneurs les plus indépendants de l'univers. Ils sont insensibles aux besoins et aux douceurs de la civilisation, ils ne connaissent ni la pauvreté, ni la richesse, ni le vice, ni la vertu et s'inquiètent fort peu des vicissitudes de la fortune. Leur unique propriété, à part les ustensiles domestiques nécessaires dans tout campement, consiste en chevaux et en mules en très-grand nombre. Ils trouvent leur bonheur dans cet état d'égalité continuelle, exempt de perplexités, d'ambition et de crimes. Ils ne permettent à aucune autre autorité que celle santionnée par les masses de contrôler leurs volontés. La volonté des chefs est guidée par les conseils des vieillards, qui souvent apaisent les dissensions qui s'élèvent entre les jeunes guerriers, dont l'amour de la gloire les entraîne trop souvent à des guerres sans fin. Celui qui vole le plus de chevaux est le plus considéré dans la tribu. Il arrive parfois que six à huit jeunes gens se réunissent et partent pour une expédition lointaine n'ayant pour toute ressource que leurs chevaux, et vont ainsi à plus de mille kilomètres à travers des pays déserts voler le plus d'animaux qu'ils peuvent. Ces expéditions dangereuses rapportent beaucoup de gloire à ceux qui les entreprennent et durent souvent de dix-huit à vingt mois.

Les Comanches ont un mode d'existence qui ressemble d'une manière frappante à celui des Arabes. Si nous établissions ici un parallèle entre ces deux nations, on serait surpris d'y trouver autant d'analogie et sur tant de points. La stature de ces Indiens est ordinaire, leur couleur est plutôt cuivrée, basanée, que rouge, leur nez est aquilin, leurs lèvres sont minces, leurs yeux et leurs cheveux noirs. Ils ont peu de barbe et ne se coupent jamais les cheveux; ils les portent longs et y mêlent dans



Paris. Typ. H. Plon.

CHEF CORBEAU.

Page 339.

certaines occasions des perles ou des ornements d'argent. A part leurs mocassins et leurs guêtres, ils ne portent qu'une couverture ou une peau de buffle dont ils s'enveloppent avec dignité. Le nombre des Comanches est différemment estimé, mais on peut le porter à vingt ou trente mille sans craindre d'exagérer. Ils appartiennent à la grande nation des Shoshonies; leurs traditions historiques se limitent au souvenir de leur émigration de l'ouest des montagnes Rocheuses et du Grand-Bassin jusqu'au Texas. Ils se rappellent que lorsque leur tribu commença d'émigrer il y a plus de deux siècles, ils rencontrèrent de petites colonies espagnoles (probablement des Mexicains du Nouveau-Mexique), avec lesquelles ils vécurent pendant quelque temps.

Les Espagnols épousèrent des femmes indiennes, et les Indiens se marièrent avec les femmes espagnoles. Plus tard, les Comanches descendirent dans les prairies pour chasser les buffles et s'allièrent de nouveau avec d'autres tribus qui se trouvaient dans le pays. Enfin, ils arrivèrent au Texas après une centaine d'années passées dans les contrées du nord-ouest. A cette époque, ils ne connaissaient pas encore l'usage du tabac. Cette plante leur fut donnée par les Wécos, qui la cultivaient depuis longtemps. Les Comanches croient que la partie du Texas qu'ils habitent maintenant était peuplée avant eux par une grande nation. Peut-être font-ils allusion aux Aztèques, dont les nombreux établissements s'étendaient jusqu'au Nouveau-Mexique actuel avant leur départ pour la conquête de l'empire des Toltèques.

Corbeaux. Ces Indiens sont certainement les plus aristocratiques et les mieux vêtus, sinon les plus beaux enfants du désert; leur tribu s'élève à huit ou neuf mille âmes; ils sont continuellement en hostilité avec leurs voisins, auxquels ils arrachent tous les jours quelques scalps. Le caractère particulier de la figure des Corbeaux mérite d'être mentionné aussi bien que la longueur phénoménale de leur chevelure. Leur visage est semi-lunaire, leur nez a la même forme, et leur front est tellement fuyant qu'on le dirait comprimé artificiellement. Leurs costumes et leurs tentes sont d'une élégance exceptionnelle, et leur chevelure est d'une longueur si démesurée qu'on en a vu plusieurs qui traînaient à terre; celle de leur chef, appelé *Longs-Cheveux*, avait une chevelure mesurant près de dix pieds anglais; d'après le témoignage de quelques employés supérieurs des compagnies américaines de fourrure

qui l'examinèrent minutieusement elle était naturelle et non ajoutée, comme plusieurs tribus ont l'habitude de le faire. Les Corbeaux n'ont aucune tradition relativement à leur histoire et à leur origine particulière ; ils vivent sur les bords du haut Missouri et finiront par être tous anéantis à cause des guerres qu'ils soutiennent sans cesse contre les Sioux et les Pieds-Noirs.

Creeks. Cette grande nation, comprenant près de vingt mille âmes, habitait encore dans le commencement du dix-neuvième siècle un vaste territoire qui s'étendait du nord de la Floride aux États de l'Alabama et du Mississipi ; maintenant ils ont émigré forcément sur les frontières de l'Arkansas. Le nom qu'ils portent leur vient de la quantité de petits ruisseaux appelés *creeks* en anglais qui sillonnaient leur territoire. Plusieurs tribus sont sorties de cette nation. On croit que ces Indiens sont d'origine méridionale; leurs traditions assurent cependant qu'ils viennent de l'est ou de l'endroit où le soleil se lève. Leur histoire moderne est à peu près la même que celle de ces malheureuses tribus traquées par les gouvernements des États du sud et obligées d'abandonner le magnifique pays où leurs ancêtres demeurèrent pendant des siècles, où ils jouissaient du bien-être d'une vie heureuse et calme pour aller s'établir contre leur gré dans une contrée moins favorable et qu'ils considèrent comme une terre d'exil.

Dacotas. Ces Indiens forment une des plus grandes nations du nord des États-Unis ; elle a donné naissance à plusieurs bandes qui sont les Mdewakantonwans, les Warpetonwans, les Wahkpacootas, les Sissetonwans, appelés Chongasketons par Hennepin, et Songasketons par La Hontan, les Yanktons, les Tetons ou Titonwans. Le nom de Sioux, qui est donné par les Français et les Canadiens aux Dacotas, est une abréviation de celui de Nadouescionz, sous lequel ces Indiens étaient connus autrefois. Ce mot de Nadouesciouz, Nadouechiouck ou Nadsnessiouck, ou mieux encore Nadouaisioug, est le pluriel de Nadouaisi, qui veut dire ennemi en gibbeway. Le mot *Dacot*a veut dire confédération ; mais il a été retenu spécialement par une des tribus qui constitue cette confédération. Il est probable que les Sioux, les Chippeways, les Winnebagoes, les Menomonies, les Sacs et les Renards, les Ioways et peut-être aussi les Ottoes et les Omahas sont Dacotas d'origine. Du reste, tous ces Indiens se sont tellement subdivisés, qu'il est difficile maintenant de reconnaître



Paris Typ. H. Plon.

CHEF DACOTA.

Page 351

leur souche commune. M. Schoolcraft ne fait monter qu'à huit mille le nombre des Dacotas; mais, une fois pour toutes, nous ferons remarquer que les statistiques indiennes dressées par ordre du gouvernement américain sont en général au-dessous de la réalité. D'après des calculs minutieux et des données certaines, nous pouvons porter le chiffre de cette population à trente mille. M. Catlin le porte même à quarante ou cinquante mille. Malgré les différents dialectes qui existent parmi les Dacotas, toute la nation se comprend sans le secours d'interprètes. D'après les traditions, cette division en plusieurs tribus eut pour cause la dispersion du gibier depuis l'arrivée des blancs. L'introduction du wiskey parmi ces Indiens leur a fait beaucoup de mal, moralement et physiquement parlant.

Leurs chefs se plaignent vivement des marchands de liqueurs; ils croient que ces marchands ont été envoyés exprès pour causer leur ruine; ils firent même des remontrances au président des États-Unis, en le priant de les prendre en pitié et de ne pas permettre aux blancs d'apporter de l'*eau-de-feu* dans le voisinage des villages indiens.

Les Dacotas du Mississipi sont plus abrutis que ceux du Missouri, qui n'ont pas encore eu autant de rapports avec les blancs que leurs compatriotes de l'Est. Ces indiens méprisent les blancs, qui les trompent le plus qu'ils peuvent; ils se méfient des faces pâles, qui respectent peu les traités et les contrats. Les Dacotas sont courageux et guerriers; leur stature est plutôt haute que moyenne, leurs mouvements sont élastiques et gracieux, et leur apparence vraiment remarquable. Ils sont un peu nomades et chassent depuis le Mississipi jusqu'au pied des montagnes Rocheuses. Leurs tribus se subdivisent en quarante-deux bandes, chacune commandée par un chef. Comme leur pays est abondamment fourni de buffles, ils sont bien vêtus et possèdent une dose de bien-être qui se rencontre rarement parmi les peuplades de leur couleur. Nous aurons occasion de reparler de cette nation dans le cours de notre ouvrage au sujet de leurs médecins, de leurs chansons et de leurs traditions religieuses; quant aux traditions historiques, par rapport à leur origine, nous n'en connaissons aucune : il en existe pourtant au sujet de leur arrivée sur le territoire qu'ils occupent aujourd'hui. Leur apparition sur le Mississipi a eu lieu il y a environ trois siècles; mais d'où venaient-ils? ils ne le savent pas. Tout ce que l'on peut conclure de leurs récits, c'est

qu'ils venaient du nord-est et qu'ils trouvèrent à leur arrivée des peuplades indiennes (probablement les Ioways), qui leur laissèrent le champ libre.

Delawares. Cette tribu, autrefois si puissante et qui comptait encore quinze mille âmes avant son émigration, ne se compose plus aujourd'hui que d'un millier d'individus établis dans la vallée de la Canadienne, où ils cultivent la terre près de leurs amis les Shawnies. Nous ignorons si leur histoire moderne est connue en Europe, car dans les renseignements qui nous manquaient et que nous avons dû prendre ailleurs pour compléter nos récits, nous avons toujours négligé de lire les auteurs français, missionnaires ou laïques, et nous avons préféré recourir à des sources américaines, qui sont généralement sinon plus exactes, du moins peu répandues en Europe. L'histoire des Delawares étant mêlée à celle d'autres nations indiennes non moins célèbres, on nous excusera sans doute si nous nous étendons longuement à leur sujet.

Les Delawares, d'après leurs traditions, demeuraient, il y a plusieurs siècles, à l'ouest du continent américain. Ayant résolu d'émigrer vers l'est, ils se réunirent en masse, et après un long voyage ils arrivèrent sur les bords du Mississipi, où ils rencontrèrent les Iroquois, qui, comme les Delawares, venaient de très-loin vers l'ouest et s'établirent sur le même fleuve; les Delawares apprirent par leurs espions que la région située à l'est du Mississipi était habitée par une nation puissante, appelée Allégavis; ils apprirent aussi que ces Indiens avaient bâti de grandes villes sur le bord des rivières qui arrosaient la contrée : la principale de ces rivières ainsi que la chaîne de montagnes qu'occupait cette peuplade se nommaient Alleghanys, dérivatif d'Allégavis.

Quand les Delawares arrivèrent au Mississipi, ils demandèrent aux Allégavis la permission de s'établir dans leur voisinage. Cette permission leur fut refusée, mais on leur accorda le passage pour aller s'établir plus à l'est. Les Delawares commencèrent alors à traverser le Mississipi; mais lorsque les Allégavis virent que les nouveaux venus étaient en aussi grand nombre, ils attaquèrent ceux qui avaient passé et menacèrent de tuer tous ceux qui tenteraient le passage du fleuve. Les Delawares, indignés d'une telle conduite, se consultèrent avec les Iroquois qui restaient spectateurs pendant ces pourparlers, et les deux nations se

joignirent ensemble pour conquérir le pays disputé. Ayant réuni leurs forces ils déclarèrent la guerre aux Allégavis, et dès lors commença une série de batailles qui coûtèrent de part et d'autre la vie à bon nombre de guerriers.

Les Allégavis fortifièrent leurs villes, élevèrent des forts et des murailles près des rivières et des lacs, où leurs ennemis vinrent souvent les attaquer; mais, voyant que ceux-ci finiraient par les détruire tous, ils abandonnèrent ce pays et s'enfuirent vers le Mississipi, d'où ils ne revinrent jamais. Après la victoire, les Delawares et les Iroquois se divisèrent les terres conquises; les Iroquois choisirent celles qui avoisinaient les grands lacs, et les Delawares s'établirent plus au sud.

Pendant une longue période d'années, peut-être plus de deux siècles, les deux nations vécurent en parfaite intelligence et se propagèrent considérablement. Quelques guerriers entreprenants s'enfoncèrent vers l'est jusqu'au bord de l'Océan, qu'ils appelèrent le *Grand lac d'eau salée*. Satisfaits de cette excursion, ils revinrent chez eux et parlèrent beaucoup du pays qu'ils avaient découvert, riche en gibier et fruits de tous genres, tandis que les rivières et les baies étaient remplies de poissons et de tortues. Alors, pensant que cette terre vierge était un don que leur faisait le Grand-Esprit, ils commencèrent à émigrer de nouveau vers l'est par petites troupes, afin de ne pas souffrir du manque de provisions, et enfin ils s'établirent sur les quatre grandes rivières appelées le Delaware, l'Hudson, le Susquehanna et le Potomac. La tradition assure que la tribu n'émigra pas entièrement et que plusieurs clans restèrent en arrière et même à l'ouest du Mississipi. Quoi qu'il en soit, elle se divisa finalement en trois corps, dont le plus grand, composé de la moitié de la population, s'établit sur les bords de l'Atlantique, et les deux autres à l'est et à l'ouest du Mississipi. Ceux de l'Atlantique se subdivisèrent en trois tribus, deux s'étendirent de la rivière Hudson jusqu'au delà du Potomac, et la troisième, appelée *Minsi* ou *Munsi*, demeura entre les deux et les Iroquois. De ces trois tribus il s'en détacha d'autres, qui, ayant choisi pour leur commodité d'autres places, reçurent des noms différents. Le plus célèbre de tous ces rejetons fut la tribu des Mohicans.

Les Iroquois établis sur les bords du Saint-Laurent devinrent bientôt les voisins des Delawares, qu'ils regardaient avec jalousie, craignant

également d'être tôt ou tard dépossédés des terres qu'ils occupaient par leurs puissants alliés. A l'effet de prévenir un tel mal, ils cherchèrent à jeter les Delawares dans des querelles avec quelques tribus lointaines, ce qui n'était pas difficile, car chaque tribu avait une marque particulière sur les casse-tête, les tomahawks et en général sur toutes les armes. Les Iroquois assassinèrent un Cherokie et déposèrent près du corps une hache delaware, afin de faire croire que le meurtrier appartenait à cette tribu. Ce stratagème réussit parfaitement, et une guerre sanglante s'alluma bientôt entre les Delawares et les Cherokies. La trahison des Iroquois ayant été découverte plus tard, les Delawares résolurent d'en tirer une vengeance éclatante en exterminant leurs ennemis.

Les Iroquois, qui avaient vécu jusque-là en tribus indépendantes les unes des autres, reconnurent alors la nécessité de se réunir pour veiller et combattre dans le danger commun qui les menaçait. Cette confédération, appelée les six nations, eut lieu vers la fin du quinzième et le commencement du seizième siècle. C'est à cette époque que commença une série de batailles des plus meurtrières qui aient eu lieu dans le nouveau monde, et dans lesquelles les Delawares étaient en général victorieux. Pendant que ces combats duraient toujours, les Français débarquèrent dans le Canada. Les Iroquois, ne voulant pas les laisser s'établir dans ce pays, se mirent à se battre contre eux; mais se trouvant entre deux feux, et désespérant de pouvoir jamais vaincre les Delawares par la force des armes, ils eurent recours à la ruse pour faire la paix avec eux et réunir toutes leurs forces pour repousser les Français. Leur plan était d'enlever aux Delawares leur réputation de bravoure militaire et de les faire devenir, en langage indien, de *vieilles femmes*.

Pour comprendre le plan des Iroquois, il faut savoir que la plupart des guerres entre ces tribus ne se terminent que par l'intervention des femmes. Les hommes, quoique fatigués de se battre, n'oseraient parler de paix, de crainte de passer pour lâches ; les femmes alors, par des discours émouvants, persuadent les plus enragés combattants d'enterrer la hache de guerre dans le sentier de la paix. Elles se lamentent avec une grande démonstration de sentiments sur les pertes occasionnées des deux côtés ; elles montrent le désespoir des veuves et la douleur des mères ; elles supplient les guerriers, par tout ce qu'ils ont de plus cher, d'avoir pitié de leurs pauvres femmes et des enfants qui pleurent sur les tombeaux creu-

sés par les combats ; elles les conjurent de laisser dormir leurs armes et de fumer avec leurs ennemis le calumet de paix. De tels discours ne manquent ordinairement pas leur effet, et les femmes, en devenant des réconciliatrices, se placent dans une situation avantageuse. Les Iroquois persuadèrent les Delawares que ce ne serait point pour eux une disgrâce de devenir *femmes*, mais qu'au contraire ce serait un honneur pour une nation si puissante, qui ne pouvait pas être suspectée de manquer de courage ni de force en prenant une telle situation, qui lui donnerait les moyens de procurer une paix générale et de préserver la race indienne d'une extermination plus considérable. Comme hommes, ils seraient craints ; comme *femmes*, ils seraient honorés et respectés, et auraient le droit de se mêler des querelles des autres nations et d'empêcher l'effusion du sang. Ces représentations décidèrent les Delawares à devenir *femmes*, en demandant la paix. Les Iroquois ne cessèrent pas pour cela de chercher à les brouiller avec des tribus lointaines, et en plusieurs circonstances ils se déguisèrent même, afin de se battre contre les Delawares. Mais ceux-ci s'aperçurent de cette nouvelle trahison, et ils auraient fini dans leur fureur par détruire complétement les Iroquois, s'ils n'avaient pas été distraits de leur projet par l'arrivée des Européens. Les Indiens, en voyant cette multitude d'hommes blancs qui débarquaient sur les côtes du sud et de l'est, furent émerveillés de tout ce qu'ils virent ; ils se consultaient les uns les autres pour savoir ce qu'ils devaient faire, et pendant ce temps les guerres intestines furent suspendues. Depuis l'arrivée des blancs, l'histoire des Delawares est celle de toutes les autres peuplades indiennes de l'Est : décimées par des guerres, des maladies et des injustices révoltantes, les unes se sont presque entièrement éteintes sur le sol qu'elles avaient occupé pacifiquement pendant des siècles ; d'autres ont éparpillé les cadavres de leurs guerriers sur le chemin d'un exil forcé dans les grands déserts de l'Ouest. Les Delawares sont maintenant devenus agriculteurs, et du Kansas au fort Leavenworth, aussi bien que sur les bords de la Canadienne, on voit de bien belles fermes qui leur appartiennent et qui s'étalent gracieusement sur la lisière des bois ou des prairies.

Huecos. Ces Indiens, appelés par les Américains Wacos, sont quelquefois avec les Witchitas désignés sous le nom de Pawnie-Picts, à cause de leur tatouage exagéré. Ils ont les pommettes des joues très-saillantes et un regard sauvage qui leur est particulier. Cette tribu, fort

peu intéressante, n'a aucune tradition historique, ni aucune coutume digne d'être mentionnée. Autrefois elle formait une tribu assez considérable qui occupait avec les Kioways les sources de la rivière Rouge et la partie sud-sud-ouest des montagnes Rocheuses. Un de leurs chefs portait à trois mille le chiffre de leurs guerriers, mais nous le croyons très-exagéré. Ces Indiens firent un traité d'alliance avec les Comanches et chassent ensemble, toujours prêts à réunir leurs forces pour combattre un ennemi commun. Les Kioways ressemblent aux Comanches dans leur apparence physique, aussi bien que dans leurs manières et dans leurs coutumes; c'est une des plus nombreuses tribus de cette espèce de confédération méridionale, et d'après leur position équivoque c'est aussi celle sur laquelle on peut le moins se fier. Ces Indiens ne possèdent aucun des caractères chevaleresques qui distinguent les guerriers comanches. Les Huecos, les Caddoes et les Witchitas cultivent aussi de petites fermes qui les rendent exempts de la nécessité de chasser pour subvenir à leurs besoins.

Ioways. Cette grande nation dont il ne reste que des débris fut autrefois très-puissante; elle était connue des premiers colons français qui les appelaient Ayouas ou Ajouès. Avant d'émigrer sur les frontières du Missouri, où ils se trouvent actuellement, les Ioways venaient du sud-ouest et séjournèrent longtemps dans la vallée du Mississipi. Ils croient qu'ils avaient des animaux pour leurs premiers parents et que tous les Indiens ne faisaient primitivement qu'une même tribu, dont la résidence était une île au milieu d'une vaste étendue d'eau située vers le soleil levant. Leurs ancêtres traversèrent cette eau dans des canots en peau, et se répandirent ensuite dans l'intérieur de l'Amérique. Les Ioways paraissent avoir eu une telle passion pour la guerre, qu'ils rompaient les traités de paix qu'ils avaient eux-mêmes sollicités, et se battaient à la première occasion qu'ils pouvaient faire naître. Les autres traditions historiques de ces Indiens se rapportent à des combats qu'ils ont soutenus contre des peuplades voisines.

Iroquois. En parlant des Delawares nous avons fait connaître une partie de l'histoire des Iroquois; du reste, les auteurs français et surtout les missionnaires qui ont habité la Nouvelle-France pendant les deux derniers siècles ont donné sur cette nation des détails fort curieux qu'il est inutile de reproduire ici. Nous ajouterons seulement que la confédé-



Paris. Typ H Plon

IROQUOIS.

Page 346.

ration des Iroquois sut, par sa valeur et son astuce, se rendre redoutable à toutes les tribus voisines et à tous leurs ennemis blancs ou rouges. Cette confédération existait déjà lors de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb; elle était unie bien moins par des liens de parenté que par les mêmes intérêts et le même langage. Leurs guerres extérieures nuisaient peu au développement de l'agriculture, dont les ressources jointes à celles de la chasse répandaient un certain bien-être parmi les confédérés. Le conseil fédéral se composait des délégués de chaque tribu, qui demeurait indépendante des autres pour son administration particulière. Ces délégués avaient le pouvoir de jeter leur *veto* sur les résolutions générales. Le gouvernement des Iroquois ressemblait, en un mot, à celui des États-Unis, mais naturellement modifié et simplifié. Ces Indiens avaient tellement la conscience de l'importance de leur système politique, que Canassatego, un de leurs sachems les plus vénérés, conseilla en 1774 aux commissaires du Maryland, de la Pensylvanie, et de la Virginie de les imiter. « Nos sages ancêtres, disait-il, établirent une union et des liens d'amitié entre les cinq nations, pour nous rendre puissants. Ceci nous a donné beaucoup d'autorité parmi les nations voisines, et si vous faites comme nous, vous acquerrez de nouvelles forces. » Les Iroquois, d'une intelligence remarquable, connaissaient l'art de la pictographie, mais leurs traditions sont toutes orales; leurs souvenirs consignés sur les peaux et les écorces d'arbre au moyen de signes figuratifs n'ont aucune importance historique. Maintenant les Iroquois sont complétement annulés; leur nombre est restreint, et leur existence, modifiée par la civilisation américaine, n'offre plus aucun intérêt.

Kalapuyas. En faisant le portrait des Kalapuyas, nous donnerons une idée de ce que sont, au physique comme au moral, à peu près toutes les tribus de la Colombie. Les Indiens de ces latitudes sont courts, trapus, fort laids et malpropres; ils vivent dans des huttes remplies d'ordures et de débris d'animaux et de poissons. Leur visage et toute leur personne ne sont jamais l'objet de quelques soins de toilette. Leurs mœurs sont aussi ignobles que leurs personnes; ils n'ont de l'énergie que pour la débauche, la danse et le jeu, dont la faim seule peut les distraire. Les Kalapuyas habitent la vallée de Willammet, non loin des chutes du Colombia, dans le district le plus fertile de l'Orégon; autrefois ils étaient très-nombreux, mais les maladies les ont réduits à cinq cents environ.

Mandans. Ces Indiens ont été le sujet d'études spéciales, car ils offrent des particularités curieuses dans leur type, leurs coutumes et leurs croyances. Quelques écrivains ont cru que les Mandans descendaient de la colonie galloise emmenée par le prince Madawk, qui, en 1170, d'après Drake, ou bien plus tard selon Catlin, partit de la principauté de Galles pour une expédition maritime avec dix vaisseaux, dont on n'entendit jamais parler depuis, et qu'on suppose être allé en Amérique ; nous donnons avec plaisir toutes les raisons qui militent en faveur de cette origine, quoique nous y ajoutions peu de foi.

D'abord ces Indiens se donnent le titre de *peuple de faisans*, oiseau tout à fait inconnu à cette tribu, mais très-multiplié dans le pays de Galles ; d'un autre côté, le prince Madawk avait trois plumes de faisan dans ses armoiries, et les Gallois, ses vassaux, auront sans doute transmis ce souvenir à leurs descendants en se donnant cette qualification particulière de *peuple de faisans.* Une singularité également digne de remarque, c'est qu'un dixième des Mandans naissent avec des cheveux gris cendré ; les hommes ont honte de cette couleur de cheveux, et se les teignent en rouge ou en noir ; les femmes, au contraire, en sont fières, et elles étalent leur chevelure sur la poitrine et les épaules. On pourrait encore établir d'autres rapprochements : leur dialecte offre quelque ressemblance avec le gaëlique, et leurs canots, espèce de grands paniers doublés de cuir, rappellent ceux qui sont encore usités dans la principauté de Galles et sur les côtes du nord de l'Irlande. Les Mandans sont plus industrieux que les autres Indiens, et ce sont les seuls qui savent fabriquer le verre. Enfin, comme dernière marque de distinction, nous ajouterons que la couleur de leur peau est moins rouge que celle de la plupart des autres tribus. On peut conclure de tous ces faits que les vaisseaux du prince Madawk seront entrés dans le golfe du Mexique, et auront remonté le Mississipi jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, où se trouvent les premiers vestiges des villages mandans. Ces vestiges se rencontrent de nouveau échelonnés de distance en distance le long du Mississipi jusqu'à la rivière de la Pierre-Jaune, qu'habite aujourd'hui la tribu des Mandans.

Suivant leur tradition, ils sont le premier peuple créé par le Grand-Esprit. Dans le principe, ils vivaient au centre de la terre, où ils cultivaient des vignes. Le cep de l'une d'elles, ayant trouvé une ouverture,



Paris Typ. H. Plon.

CHEF MANDAN.

Page 348

monta jusqu'à la surface de la terre. Un des jeunes gens de la tribu grimpa sur ce cep et arriva à l'endroit où est le village actuel. S'étant aperçu de la fertilité du terrain et de l'abondance des buffles sur les prairies voisines, il tua plusieurs de ces animaux et descendit avertir ses compagnons, qui grimpèrent en foule après lui et virent les mêmes choses. Parmi ceux-ci se trouvaient deux jeunes et jolies filles, très-estimées des chefs et des guerriers parce qu'elles étaient vierges. Il y avait également une femme grosse et grasse qu'on voulut empêcher de monter; mais, comme elle était très-curieuse, elle profita d'un moment où on l'avait laissée seule pour grimper à son tour : le cep de vigne se brisa sous son poids, et elle retomba dangereusement blessée. Les Mandans se montrèrent furieux de la rupture du cep qui leur servait d'échelle, car, par suite de cet accident, ils ne pouvaient plus monter à la surface de la terre, et leurs compagnons qui y étaient arrivés les premiers ne pouvaient plus retourner dans leur patrie souterraine. C'est alors que ces derniers bâtirent le village qu'ils occupent encore.

Il y a plus d'un siècle les Mandans habitaient les deux bords du haut Missouri à deux mille kilomètres de son embouchure; ils possédaient neuf villages entourés de murs circulaires en terre; un de ces villages mesurait plus de huit acres, ce qui prouve une grande population.

Depuis un temps immémorial les Mandans ont été en guerre avec les Dacotas et les Assinniboins, leurs ennemis invétérés; c'est sans doute à cause des combats continuels qui ont résulté de cette inimitié que le nombre des Mandans a diminué si considérablement. La petite vérole les décima en 1832 d'une manière affreuse; quelques écrivains même publièrent que la tribu entière était anéantie, mais c'est une erreur; les Mandans vivent toujours sur les bords de la rivière de la Pierre-Jaune. Nous terminerons cette esquisse en disant que la couleur des cheveux de ces Indiens provient d'un état morbide analogue à celui qui se rencontre chez les albinos. Le crâne des Mandans et leur angle facial présentent un développement exceptionnel, qu'on ne retrouve nulle part chez les autres Indiens du continent américain, si ce n'est chez les Iroquois.

Les Mandans sont d'un caractère agréable, et leur personne comme leurs coutumes ont un intérêt réel et peu ordinaire. D'une humeur peu guerrière, ils ne laissent pas de se battre avec un courage et une valeur

fort rares. Leurs villages parfaitement fortifiés les mettent à l'abri des maraudeurs et leur donnent une sécurité qui leur a permis de faire des progrès dans la manufactnre des objets indiens.

Minataries. Ces Indiens, appelés Gros-Ventres par les Français, habitent, au nombre de quinze cents, trois petits villages situés à quelques lieues des Mandans. Ils vivent sous la protection de leurs voisins, dont ils ont adopté plusieurs coutumes, quoique leurs langues soient tellement différentes l'une de l'autre, qu'ils ne peuvent se comprendre entre eux. Ils racontent qu'autrefois ils faisaient partie d'une grande nation dont ils ont été séparés à la suite d'une guerre. Il est probable que c'est des Falls que veulent parler les Minataries; car, d'après Lewis et Clark, ces deux tribus n'en faisaient qu'une avant l'émigration des Minataries. Fuyant leurs ennemis, ils arrivèrent, pauvres, sans chevaux et sans tentes, auprès des Mandans, qui ne voulurent pas les recevoir dans leurs villages, ni les laisser approcher davantage. Les Minataries ayant perdu dans le combat et dans la fuite la plupart de leurs guerriers, il ne leur restait guère plus que des femmes. Ils demandèrent à leurs voisins de les aider à construire leurs cabanes; ceux-ci s'y prêtèrent volontiers, et depuis il y eut entre les deux tribus une alliance offensive et défensive qui dure encore.

Mojaves. Nous avons déjà parlé dans nos descriptions de cette tribu voisine du Colorado, dont il n'avait encore été fait mention dans aucun ouvage ethnographique. Ces Indiens sont musculeux, bien proportionnés; ils ont des formes athlétiques et une humeur guerrière qu'ils satisfont quelquefois. Ils sont également industrieux et cultivent admirablement la terre. Ils conservent dans leurs habitations des figurines de terre non cuite, qui rappellent un peu celles que les Égyptiens préservaient chez eux. Néanmoins, ces figurines ou statuettes, de trente-cinq centimètres de hauteur environ, ne paraissent pas être regardées comme des idoles; il serait possible que ce soient des joujoux d'enfant, des souvenirs de parents décédés ou des amulettes à l'usage des hommes-médecines. Nous ne connaissons aucune tradition historique sur cette peuplade, qui est dans son état de nature le plus primitif.

Moquis. Cette nation, fameuse dans l'histoire de la conquête espagnole par son amour pour la liberté, par leurs succès dans leurs luttes contre les invasions étrangères et par leur hospitalité, l'intégrité de leur caractère


Paris. Typ. H. Plon

MOJAVE.

Page 350

et leur application à l'agriculture, est établie dans de belles vallées situées où sont les sources de plusieurs rivières tributaires du Petit-Colorado. Ils ressemblent sous plusieurs rapports aux Zuñis, avec lesquels ils sont très-amis. Vers la fin du dix-septième siècle les Moquis se révoltèrent contre les Espagnols et cherchèrent à les expulser de tout leur territoire. Depuis ce temps il ne fut fait aucun effort pour les réduire. Ces Indiens sont les plus industrieux de tous ceux qui demeurent dans cette partie du continent américain. Ils cultivent la terre comme aucune tribu ne le fait; leurs récoltes de céréales, légumes et fruits sont admirables. Ils se tissent eux-mêmes l'étoffe dont ils se couvrent. Les femmes portent une grande tunique sans manches et un châle blanc, noir ou rouge, qui leur sert de mantille. Les hommes sont à peu près vêtus comme les Mexicains; dans les combats ainsi qu'à la chasse ils se servent de la lance ou de flèches; la couleur de leur épiderme est très-peu foncée. Leurs villes sont très-bien bâties; elles se composent de maisons à un ou deux étages, avec une terrasse à chaque étage, sur laquelle on arrive au moyen d'échelles portatives. Chaque ville est gouvernée par un cacique. Ces Indiens aiment passionnément la danse. Quelques écrivains pensent que ces Indiens sont d'origine aztèque; nous le croyons aussi, mais nous n'avons d'autres preuves à l'appui de notre croyance que les vagues données tirées de l'histoire confuse des nations du Nouveau-Mexique, de leur civilisation et du caractère de leurs monuments. Le territoire des Moquis est à l'ouest de celui des Navajos, près du fort Défiance.

Muskogies. Ce n'est qu'après le massacre des Français par les Natchez que les Muskogies, formant la principale tribu des Creeks, commencèrent à prendre de l'importance. Cette nation se répandit, dans l'espace de trente années, sur un pays très-fertile ayant plus de deux cent soixante-dix kilomètres carrés; elle possédait cinquante villes et près de quatre mille guerriers. Leurs principales résidences se trouvaient sur les bords de deux belles rivières, l'Alabama et l'Apalachicola. Les Muskogies croient que le Grand-Esprit les a fait naître du sol, et qu'ils en sont les légitimes possesseurs. Avant que la Nouvelle-Orléans existât, ils avaient découvert dans cet endroit deux Mexicains, et plus tard ils virent même un grand nombre de blancs; mais nous pensons que ces blancs étaient des Espagnols de la Floride, car cette tradition n'indiquant pas de date, nous n'avons aucune raison de supposer qu'elle cite un fait anté-

rieur à la découverte de Christophe Colomb. Ils croient que les animaux domestiques ont été introduits sur le continent américain par les blancs, que le territoire occupé par toute la nation des Creeks n'avait jamais appartenu à des blancs, mais bien à un peuple dont ils n'ont aucune idée certaine. Avant la découverte de l'Amérique, ils jouissaient d'une paix profonde avec tous leurs voisins et d'un bien-être réel; ils n'avaient ni traités d'amitié, ni alliances avec aucune autre tribu, mais leurs forts et leurs camps retranchés leur donnaient une grande sécurité au milieu de tous leurs ennemis. Au moyen d'hiéroglyphes ils perpétuaient le souvenir de leurs victoires et de leurs douleurs, dont la plus grande était celle que leur causait la mort d'un parent.

Natchez. Le territoire de la Louisiane depuis un temps immémorial a toujours été habité par une multitude de petites tribus différant très-peu entre elles; mais parmi ces peuplades il s'en trouvait une surtout dont la puissance faisait une exception, c'est celle des Natchez, qui jadis pouvait conduire quatre mille guerriers sur le champ de bataille. Différentes causes qui agirent avec une effrayante rapidité sur cette vieille nation la réduisirent en très-peu de temps à peu près au néant.

D'après leurs traditions, le berceau des Natchez fut *quelque part* vers le soleil, d'où ils allèrent ensuite à Mexico, qui paraît avoir été leur demeure pendant plusieurs siècles. Quelques-unes de leurs légendes assurent même qu'ils aidèrent Fernand Cortez à renverser l'empire de Montézuma. Mais, s'apercevant que les conquérants espagnols se disposaient à exercer sur eux une tyrannie plus insupportable que celle de l'empereur des Aztèques dont ils avaient voulu s'affranchir, ils résolurent d'aller dans un pays étranger chercher la paix et la liberté. Ils se dirigèrent alors du côté du soleil levant et arrivèrent en face des belles collines de la Louisiane, qu'ils choisirent pour s'y établir. A cette époque les Natchez comptaient cinq cents *soleils* ou membres de la famille royale. Ces Indiens ont la peau brune avec des yeux et des cheveux noirs; leurs traits sont fort réguliers et l'expression de leur figure est aussi noble qu'intelligente. Leur stature est élevée; peu de Natchez ont moins de six pieds anglais, et leurs membres sont bien proportionnés. Il est rare d'en voir de contrefaits ou de difformes par une excessive maigreur ou trop de graisse. Comme tous les Indiens de la Louisiane, ils avaient l'habitude d'aplatir la tête de leurs enfants. Les femmes, comme

dans toutes les autres tribus du continent américain, sont bien moins belles que les hommes.

Comme ils ignoraient l'art d'écrire, leur l'histoire s'est perpétuée de génération en génération au moyen de la tradition orale; mais, afin de lui assurer toute l'authenticité possible, on avait choisi un certain nombre de jeunes gens les plus intelligents et les plus probes pour être instruits de ces traditions, les conserver et les propager. Ces jeunes gens formaient ainsi une espèce de collége historique; ils étaient obligés de respecter et de regarder comme sacré le précieux dépôt qu'ils devaient préserver avec une religieuse fidélité, et de le transmettre à leurs successeurs dans tous ses plus minutieux détails. On appelait ces jeunes Indiens les *dépositaires de la voix du passé*, et de temps en temps on les obligeait de réciter devant les vieillards de la nation ce qu'ils étaient chargés de garder, afin de savoir s'ils ne se rendaient pas coupables d'omissions volontaires, d'additions ou de changements provenant de négligence ou de mauvaise volonté.

Plusieurs siècles avant l'époque où les Natchez arrivèrent sur les bords du Mississipi, ils vivaient presque dans un état de brutale ignorance, lorsqu'il leur apparut un homme et une femme qui descendaient du soleil. Leurs vêtements brillaient tellement qu'aucun œil humain ne pouvait les contempler. Cet homme leur dit que du haut du soleil il avait vu qu'ils étaient les misérables victimes de l'anarchie parce qu'ils n'avaient pas de maîtres, et qu'ils ne savaient pas se gouverner eux-mêmes, quoique chacun d'eux s'imaginât pouvoir gouverner les autres. C'est pourquoi il était descendu pour leur apprendre à écrire. Ses préceptes, en petit nombre du reste, convenaient parfaitement au peuple qu'il venait instruire. Cet homme parlait avec une telle autorité qu'il fit une profonde impression sur les Natchez. Les vieillards de cette nation se réunirent en conseil pendant la nuit, et le lendemain ils allèrent au-devant de l'étranger pour lui offrir le gouvernement de toute la nation. Celui-ci refusa d'abord, sous prétexte que les Natchez ne lui obéiraient pas, et que leur désobéissance entraînerait leur mort et leur ruine; mais, cédant à de nouvelles instances, il consentit à devenir leur souverain, à la condition que la peuplade émigrerait dans le pays qu'il indiquerait; qu'on suivrait strictement tous ses ordres et que ses descendants seraient toujours leurs souverains. « Si j'ai un fils et une fille, leur dit-il, ils ne pourront pas se

marier étant frère et sœur, mais ils pourront choisir parmi votre peuple quelqu'un pour perpétuer ma race. Le premier né de mon fils sera mon successeur, ensuite ce sera le fils de sa fille aînée, ou celui de sa sœur aînée, dans le cas où sa fille n'aurait pas d'enfant mâle. » Après cet arrangement il entra dans les plus petits détails des lois de succession au trône. Il fit ensuite descendre du feu du soleil, et ordonna qu'il fût éternellement entretenu avec du bois de noyer débarrassé de son écorce. Ce mystérieux personnage se faisait appeler *Thé*, qui, d'après M. Goyarre[1], signifie *toi;* il vécut dans un âge très-avancé, il vit les enfants de ses petits-fils, et fut l'auteur de toutes les institutions qui prévalurent parmi les Natchez jusqu'à leur destruction. Après sa mort, ses enfants furent désignés sous le nom de soleil pour rappeler leur origine.

Cette tradition des Natchez a tellement de rapport avec celle que nous avons rapportée au sujet de la fondation de Cuzco, qu'on serait tenté de croire qu'elle en est une réminiscence, et que les Natchez et les Péruviens ont sinon une commune origine, du moins une grande analogie dans la manière dont leur organisation civile et religeuse s'est formée sous l'intelligente main d'un législateur. Quoi qu'il en soit, il est un fait positif sur lequel nous devons nous appuyer à cause de sa valeur dans la question des émigrations des peuples, c'est que les Natchez sont venus du Mexique dans la Louisiane, et qu'ils ont apporté avec eux des lois et des coutumes à peu près semblables à celles qui sont encore en usage parmi la plupart des tribus indiennes de l'Amérique septentrionale. Les Natchez, chantés par M. de Chateaubriand, n'existent guère plus qu'à l'état de légende; ils ont été presque tous détruits par leurs ennemis blancs et rouges. Ceux que nous avons vus ne conservaient que de bien faibles vestiges de leur grandeur passée. L'exil, la misère et la tristesse les avaient marqués du sceau de la décrépitude, et c'est en vain qu'on chercherait sous les haillons qui recouvrent les quelques débris de cette malheureuse peuplade des traces de leur ancienne splendeur.

Noches. Cette jolie petite peuplade vit, ainsi que les Cuabajais, sur le bord des rivières situées entre le Colorado et l'océan Pacifique; leurs terres, riches et très-boisées, ont des sites d'une grande beauté.

[1] *Louisiana, its colonial history and romance.*



Paris. Typ. H. Plon.

OSAGE.

Page 355

Les Noches sont bons, affables, bien proportionnés et d'une noble apparence; leurs femmes sont propres, bien vêtues quoique légèrement; elles ont un soin tout particulier de leur chevelure. Le passe-temps favori de ces Indiens est de se baigner dans les eaux claires de leurs nombreuses rivières : comme plusieurs tribus du nord-ouest, ils font aussi un grand usage des bains de vapeur. Les Noches n'ont aucune tradition historique qui leur soit propre; leur origine comme leurs souvenirs paraissent être les mêmes que ceux des autres peuplades de la vallée du Colorado.

Ojibbeways. On a quelquefois confondu ces Indiens avec les Chippeways, auxquels ils sont liés par une commune origine; mais, quoique toutes les deux soient algonquines, elles sont néanmoins distinctes l'une de l'autre. Les Ojibbeways n'ont aucune tradition qui ait rapport aux causes et à l'époque de leur séparation. Le mot *od-jib-way*, pluriel de *Odjiwa*, signifie une singularité dans la voix ou dans la prononciation. Les Ojibbeways se rappellent avoir vécu sur les bords de l'océan Atlantique, puis sur une grande rivière, et de là sur un grand lac, où ils exterminèrent une grande tribu appelée Mundan; enfin, ils arrivèrent près du lac Supérieur, qu'ils occupèrent pendant deux siècles, mais avec une tendance d'émigration vers l'ouest, de sorte que maintenant ils occupent une partie du bassin où se trouvent les sources du Mississipi. On compte environ huit siècles depuis le commencement de ce mouvement de l'Atlantique au Mississipi. Outre les traditions historiques que possèdent les Ojibbeways et qui sont les mêmes que celles de la race algonquine, ils en ont encore plusieurs fort curieuses sur le feu sacré dont ils se servent dans leurs cérémonies nationales et religieuses, sur la création de l'homme et la vie future. Leur population peut s'élever au nombre de six mille.

Osages. La tradition de ces Indiens au sujet du premier homme de leur tribu doit être prise d'une manière symbolique; malgré son étrangeté, nous la donnerons telle qu'ils la racontent; car on en comprendra facilement le sens, quoiqu'elle jette peu de lumière sur leur origine. Le premier Osage naquit d'une coquille [1] sur le territoire de la mer. En

[1] Les coquillages dans plusieurs hiéroglyphes indiens sont le symbole d'un vaisseau. Les Osages auront pris par la suite le symbole pour la chose figurée. Ce fait se rencontre souvent dans les traditions indiennes.

se promenant sur la terre, il rencontra le Grand-Esprit qui lui demanda où il demeurait et ce qu'il mangeait. A quoi celui-ci répondit qu'il n'avait aucune demeure fixe et qu'il ne mangeait rien du tout. Alors le Grand-Esprit lui donna un arc, des flèches et du feu, en lui disant d'aller chasser dans les prairies, de faire cuire le gibier qu'il trouverait, et de se couvrir avec la peau du premier animal qu'il tuerait. Un jour que le chasseur, revenant d'une excursion, se mourait de soif, il arriva sur le bord d'une rivière où il vit un grand nombre de castors. Le chef de la famille, assis sur le sommet de sa hutte, demanda à l'Indien qui il était et d'où il venait. L'Osage lui répondit qu'il revenait de la chasse et qu'il avait soif. — Bien, dit le vieux castor, je vois que vous êtes un honnête homme : je désire que vous veniez vivre avec nous ; j'ai plusieurs filles à marier et je vous en donnerai une. — L'Indien accepta l'offre, se maria et eut beaucoup d'enfants qui formèrent le commencement de la nation osage. Voilà la raison pour laquelle cette peuplade est la seule tribu qui ne tue jamais de castors, car ils les considèrent comme des membres de leur famille.

Les Osages comptent environ six mille âmes, habitant les frontières de l'Arkansas, à neuf cent trente-cinq kilomètres du Mississipi, sur les bords du Néosko et du Verdigris ; on peut les appeler à juste titre les géants du désert, car on en voit rarement ayant moins de six pieds anglais de hauteur, et ceux de six et demi et même de sept pieds anglais sont assez communs. Malgré cette taille gigantesque, ils sont bien proportionnés ; leurs mouvements sont gracieux et vifs, et leur bravoure à la guerre comme à la chasse est égale à celle des plus vaillants guerriers du continent américain. Les Osages se rasent la tête en ne laissant que la mèche du scalp, qu'ils décorent avec goût. La tête de ces Indiens présente cette particularité, c'est que l'os occipital est à peu près aplati et que la région du crâne est un peu pyramidale. Nous croyons devoir attribuer cette singularité non pas à un caractère typique de race, mais bien à l'usage qu'ont les femmes de cette tribu d'attacher très étroitement leurs enfants sur la planche qui leur sert de berceau et sur laquelle l'occiput est pressé fortement. Cette coutume, qui est l'inverse de celle des Chinouks, qui aplatissent l'os frontal, a pour but, disent les Osages, de donner une apparence mâle et fière à leurs enfants. Ces Indiens ont également l'habitude de se couper une partie des oreilles en lanières et

d'y suspendre des ornements. Quoique situés sur les frontières de la civilisation, ils n'ont voulu rien accepter d'elle, si ce n'est les couvertures dont ils s'enveloppent. Pour le reste ils ont conservé leurs coutumes, leurs vêtements de peau et leurs habitudes sauvages, sans vouloir en rien retrancher.

Les Osages ont plus de vertus que de vices; ils sont affables, affectionnés aux blancs et vivent en parfaite harmonie, non-seulement avec leurs voisins, mais encore avec tous ceux qu'ils connaissent, si ce n'est avec une bande de Pawnies, dont ils ont continuellement à se plaindre. Le vice prédominant et presque unique des Osages est l'ivrognerie ; leur passion pour le wiskey est telle, qu'on a vu dans un seul printemps trente jeunes gens d'un petit village périr victimes de cette funeste boisson. Autrefois, cette tribu était très-puissante ; elle portait triomphante la terreur de ses armes parmi tous ses ennemis quels qu'ils fussent. Mais depuis qu'ils ont été obligés d'émigrer si souvent, le nombre de leurs guerriers a considérablement diminué et leur caractère est singulièrement modifié.

Pawnies. Depuis 1832, où la moitié de cette tribu fut détruite par la petite vérole, les Pawnies ne comptent plus que dix mille individus disséminés depuis le Kansas jusqu'au Nebraska. Ces Indiens sont braves, courageux et pillards ; ils se rasent la tête comme les Osages; ils cultivent un peu le maïs ; mais passionnés pour la chasse et les aventures, le maïs ne sert guère qu'aux femmes et aux vieillards; les guerriers se nourrissent des animaux qu'ils tuent dans les grandes prairies ou qu'ils volent à ceux qui passent sur leur territoire. Les Pawnies sont divisés en quatre bandes, ayant chacune leur chef; au-dessus de ces quatre principaux chefs, il en existe un autre à la voix duquel la nation entière obéit. Cette peuplade a quatre villages situés auprès du Nebraska; elle est alliée aux Omahas et aux Ottoes, leurs voisins, et en cas d'invasion ces trois tribus unies pourraient repousser un ennemi formidable. Nous ne croyons pas que ces Indiens aient aucune tradition historique, du moins nous n'en avons pu trouver aucune, mais ils en ont sur d'autres sujets de fort curieuses, que nous mentionnerons plus tard.

Pimas. Sur les limites de la province de la Sonora et sur les bords du Gila habite la nation des Pimas, comptant deux mille cinq cents âmes et vivant dans cinq villes, nommées Atison, San-Juan Capistrano, San-Se-

ferino de Napgub, Sutaguison et Tubuscabor. Ces cinq villes commandent le territoire nommé Pimeria. Les Papagos demeurent près des Pimas, presque à l'embouchure du Colorado, au nombre de quatre mille. Les Pimas sont très-industrieux ; ils cultivent la terre, possèdent de belles fermes et récoltent du blé, du maïs, du coton et des légumes ; ils élèvent aussi de la volaille, des moutons et des chevaux. Ils s'habillent avec des couvertures de laine ou de coton de leur propre manufacture. Leurs armes sont les mêmes que celles des autres Indiens, et ils en font souvent usage contre les Apaches et d'autres tribus du Colorado. Pourtant ce n'est pas par humeur belliqueuse, car les Pimas sont laborieux avant tout, sociables et très-unis entre eux. Les hommes et les femmes ont des cheveux d'une longueur remarquable, les hommes surtout; quelquefois ils les laissent tomber plus bas que leur ceinture; d'autres fois ils les enduisent de boue et se les arrangent en turban au-dessus de la tête ; ceux du front sont coupés chez les deux sexes de manière à protéger les yeux des ardeurs du soleil. La Pimeria était immensément peuplée avant l'invasion espagnole, si l'on en juge par l'énorme quantité de ruines et de débris de poterie que le voyageur rencontre à chaque pas. Les Pimas assurent que leur premier parent fut enlevé au ciel et que, depuis ce temps, Dieu les a oubliés ; ils venaient du côté du soleil levant, et depuis l'ascension du père de leur tribu, ils émigrèrent vers l'ouest en suivant les bords du Colorado et du Gila. Leurs chefs pensent qu'ils sont placés par Dieu à la tête de leur nation ; ils donnent au peuple les meilleurs conseils possibles, les engageant à ne rien prendre de ce qui ne leur appartient pas, à dire toujours la vérité et à être en paix avec tout le monde. C'est sur le territoire des Pimas que se trouvent les fameuses Casas grandes attribuées aux Aztèques.

Pueblos (Indiens des). Il est un fait bien digne de remarque, c'est de voir que lors de la conquête de Fernand Cortez il existait, à plus de douze cents kilomètres au nord de Mexico, une collection de tribus indiennes, dont la civilisation, moins avancée que celle des Mexicains, était pourtant bien supérieure à celle de toutes les autres tribus de l'Amérique du Nord. Il est probable que ce phénomène doit être attribué à quelques colonies toltèques qui se seront établies sur les bords du Gila et dans la vallée du Rio-Grande longtemps avant l'émigration des Aztèques pour le Mexique. Ce qui confirmerait cette opinion, c'est la culture du maïs,



Paris. Typ. H. Plon.

PUEBLO INDIEN.

Page 358

des haricots et des citrouilles, qui sont d'origine tropicale et en usage parmi les Indiens des pueblos, ce qui prouverait que la civilisation de ces peuplades est venue du Sud. Ces Indiens vivent pour la plupart dans le Nouveau-Mexique et forment un contraste frappant avec les autres tribus du continent américain. Ils demeurent dans des villes bien bâties et d'un caractère tout à fait particulier; ils cultivent la terre et l'arrosent au moyen de petits canaux, tel qu'ils le pratiquaient avant la conquête espagnole. La population des vingt-deux pueblos du Nouveau-Mexique mentionnés dans notre statistique du précédent volume peut s'évaluer à seize mille âmes environ. Dans ce calcul, nous faisons abstraction des Moquis, des Apaches et des autres tribus du Colorado et du Gila, qui demeurent également dans des villes. Depuis deux siècles qu'ils sont connus, les Indiens des pueblos ont toujours été caractérisés par leurs dispositions pacifiques, leur honnêteté notoire, l'intégrité de leurs mœurs et leur sobriété. Prévoyants et sages, ils ont soin de récolter plus que ce dont ils ont besoin pour leur entretien, afin de ne pas se trouver au dépourvu dans les mauvaises saisons ou dans les années de disette. Quoique amis des blancs, ils ne s'unissent point avec eux par des mariages internationaux.

En général, on apprend peu de chose des Indiens sur leur propre compte; leurs traditions de tous genres sont nombreuses, mais ils les communiquent rarement et à grands traits, sans détails, de sorte qu'il est difficile de savoir à quoi s'en tenir; aussi n'est-ce qu'avec le secours des récits des premiers conquérants, des quelques traditions orales des Indiens modernes, de leurs superstitions et des antiquités trouvées dans leur pays, que l'on peut d'une manière approximative connaître leur origine. Les habitants des pueblos conservent un vif souvenir de Montézuma, comme étant leur premier législateur, une sorte de prophète-roi qui leur inculqua les premiers éléments de la civilisation; aussi leur religion est-elle un mélange de rites catholiques et de souvenirs de leur ancien paganisme. Dans le courant de cet ouvrage nous reviendrons sur les traditions de ces singulières peuplades et sur leur gouvernement, dont nous avons déjà dit quelques mots.

Querès. Quelquefois on a confondu les Querès ou Kerès avec les Teguas ou peuples du Tiguex, mais c'est à tort, car les uns vivent dans les pueblos du sud-ouest et les autres dans ceux du nord-est. Santo-

Domingo, San-Philippe et Acoma, dont nous avons parlé dans nos descriptions, sont habités par des Querès. Les habitants d'Acoma ont eu très-peu de rapports avec les Mexicains; aussi leur langue conserve-t-elle encore toute la pureté primitive qu'elle avait avant l'arrivée des Européens dans le Nouveau-Mexique. Les Zuñis appellent le peuple d'Acoma Hah-Kou-Ki-Ah, ce qui prouve que cette peuplade est la même que celle désignée sous le nom d'Acuco par les Espagnols, qui la visitèrent dans le seizième siècle. Dans la relation du voyage d'Augustin Ruyz de l'ordre de Saint-François en 1581, et d'Antonio de Espego en 1583, nous voyons que les Querès possédaient alors cinq villes contenant quatorze mille personnes adorant des idoles; ils avaient chez eux des espèces d'écrans ressemblant à ceux des Chinois et sur lesquels étaient peints le soleil, la lune et des étoiles. On se rappelle que les Querès attendent le retour de Montézuma, dont ils ont conservé un profond souvenir dans leurs traditions, et qu'à Santo-Domingo un Indien monte chaque matin sur la maison la plus élevée du pueblo dans l'espérance de le voir arriver du côté du soleil levant.

Ricaries. Ces Indiens habitent un grand village admirablement situé sur les bords du haut Missouri, à deux cent soixante-cinq kilomètres au-dessous de celui des Mandans. Les Ricaries ont dû appartenir à la nation des Pawnies du Nebraska, car leur langue est à peu près la même; mais on ignore à quelle époque a eu lieu la scission. Lorsque MM. Lewis et Clark visitèrent cette tribu au commencement du dix-neuvième siècle ils furent traités avec beaucoup d'égards et de bonté par les sauvages; mais depuis ce temps les Ricaries ont beaucoup souffert de leur contact avec les *faces pâles* et ils leur ont juré une haine éternelle, qui se traduit par le meurtre et le pillage de tous ceux qui leur tombent sous la main.

Sahaptins ou Nez-Percés. Cette tribu demeure sur les bords du Lewis-Fork ou rivière au Serpent, branche méridionale du Colombia. Les Sahaptins ressemblent moins à leurs voisins les Selishs qu'aux Indiens du Missouri. Ils possèdent beaucoup de chevaux et sont de bons chasseurs. Autrefois ils étaient toujours en guerre contre les Corbeaux, les Pieds-Noirs et les Shoshonies; mais maintenant ces querelles sont peu fréquentes. Comme toutes les tribus de l'Orégon, les Sahaptins n'ont aucune tradition historique digne d'intérêt.



Paris. Typ. H. Plon.

SATSIKAA.

Page 361

Satsikaas ou Pieds-Noirs. Cette grande nation se compose de cinq tribus, savoir : les Satsikaas proprement dits ou Pieds-Noirs, les Atsinas ou Gros-Ventres des prairies, les Kenas ou Indiens du Sang, les Peganes ou Payens et les Sarsio quelquefois appelés Sussies. Nous croyons que ces tribus réunies donnent une population de quinze à vingt mille âmes, quoique le P. Point, ancien missionnaire, la limite à dix mille et que M. Catlin la fasse monter de quarante à cinquante mille âmes, ce qui nous paraît très-exagéré. Les femmes, parmi eux comme chez toutes les tribus guerrières, constituent les deux tiers sinon les trois quarts de cette population. Cette nation occupe tout le pays environnant les sources du Missouri, depuis les grandes prairies du nord-ouest jusqu'aux montagnes Rocheuses, et s'étend même jusqu'au Colombia et au Saskatchawan. Le nom de Pieds-Noirs leur vient de la couleur sombre des mocassins qu'ils portent. Ces Indiens sont guerriers, cruels, voleurs; ils parcourent avec une rare hardiesse des distances considérables pour voler, piller et guerroyer contre les tribus ennemies; leur taille est herculéenne, leurs épaules larges et leur poitrine bombée. Leurs costumes sont réellement d'une richesse sauvage incroyable et que l'on ne retrouve que parmi les Corbeaux. Les Gros-Ventres sont peut-être les plus adroits et les plus braves de la nation et les plus attachés à leurs vieilles superstitions; les Peganes sont les moins barbares, mais les plus voleurs; les Gens du Sang sont les moins malpropres et les plus beaux, et les Pieds-Noirs les plus hospitaliers. Cette nation, entièrement adonnée aux vices de leur existence, n'ont aucune tradition relativement à leur histoire ancienne ou moderne; leur théogonie grossière n'inspire rien de l'intérêt que l'on rencontre dans les dogmes religieux d'autres tribus plus intelligentes.

Selishs ou Têtes-Plates. On ignore l'origine de la dénomination de Têtes-Plates donnée aux Selishs, qui n'ont pas l'habitude de se déformer la tête comme leur nom le ferait supposer. Ils habitent la partie supérieure de la Colombie et le pays arrosé par le Spokan, l'Okanagan et quelques autres tributaires du Colombia. Cette nation se divise en plusieurs tribus, dont les plus importantes sont les Selishs, les Kullespelms, que nous croyons être les mêmes que les Kalispels, les Soayalpis, les Tsakaïtsitlins et les Okinakans ou Okanagans. Toutes ces tribus réunies forment une population de trois à cinq mille âmes. Les Selishs semblent

être une classe intermédiaire entre les tribus de la côte et celles du sud-est. En stature et proportions ils sont supérieurs aux Chinouks et aux Chikilishs, mais inférieurs aux Sahaptins. Leurs traits sont moins réguliers et leur peau moins claire que ceux de ces derniers. Le P. de Smet de la compagnie de Jésus a publié des détails très-intéressants sur les Têtes-Plates et les autres tribus de l'Orégon, que nous nous abstiendrons de reproduire ici.

Seminoles. Nous ne pouvons passer sous silence le nom de cette fameuse tribu qui soutint une longue guerre contre les États-Unis. Nous n'entreprendrons pas de faire leur histoire, qui est à peu près la même que celle des Creeks et des Cherokies, afin de ne pas nous répéter ; nous dirons seulement que le mot Seminoles est un mot creek, qui veut dire fugitifs. Ce nom fut donné à la partie de la nation muskogite qui émigra en masse vers la Floride jusqu'au territoire des Euchies, qui furent anéantis ou absorbés par les envahisseurs. Le gouvernement des États-Unis ayant voulu les transporter dans les déserts de l'Ouest, où ils sont actuellement, les Seminoles résistèrent courageusement aux volontés du gouvernement américain : de là il en résulta une guerre poussée de part et d'autre avec une opiniâtreté et une cruauté inouïes, guerre horrible, qui dura plusieurs années, coûta des sommes énormes et dont le savant M. Drake nous a laissé des détails affreux, sur lesquels nous devons jeter le voile de l'oubli.

Senecas. Des six tribus formant la grande confédération indienne appelée les six nations, et qui se composait des Cayugas, des Mohawks, des Oneidas, des Onondagas, des Senecas et des Tuscaroras, les Senecas sont certainement les plus nombreux. Ils demeuraient sur les bords des lacs Senecas et Cayugas, mais ils vendirent peu à peu leur territoire et se répandirent vers l'ouest. Les environs de Buffalo et les chutes du Niagara sont leur résidence actuelle. Lors de l'existence de la confédération, cette tribu comptait huit à dix mille habitants ; maintenant ils sont un peu moins de trois mille. Ils avaient pour chef un Indien célèbre, du nom de Jaquette Rouge. Depuis que la petite vérole et le wiskey ont fait leurs ravages ordinaires parmi les Senecas, cette tribu a été annihilée; il ne lui reste plus que sa gloire passée et le souvenir de ses triomphes sur ses anciens ennemis.

Seris. Ces Indiens vivent près des côtes de la Sonora, sur le fameux

Cerro-Prieto et dans son voisinage immédiat. Ils sont cruels, sanguinaires et voleurs; autrefois ils formaient une bande nombreuse, qui commettait toutes sortes d'atrocités dans cette province; avec leurs flèches empoisonnées ils firent périr des milliers de paisibles colons. Le gouvernement mexicain organisa une expédition contre eux, mais elle n'eut aucun résultat. Les Américains, plus heureux ou plus énergiques dans leurs entreprises, en tuèrent un bon nombre; ce qui reste de cette tribu est tenu en respect par trois postes militaires établis pour empêcher ces Indiens de continuer leurs excès. Les Seris n'ont aucune des coutumes des tribus civilisées; leurs notions religieuses et leur organisation civile dénotent un degré d'abrutissement peu commun parmi les autres nations américaines.

Shawnies. L'histoire de cette nation, qui fut si puissante autrefois, est intimement liée avec celle des États-Unis et de la guerre de l'indépendance. Avant leur émigration première dans les États de l'Ohio et de l'Indiana et leur établissement définitif dans la vallée de la Canadienne, les Shawnies habitaient la Pensylvanie et le New-Jersey. Quelques auteurs pensent que ces Indiens viennent de la Floride orientale, parce qu'il existe dans cette contrée une rivière du nom de Su-wa-nee, d'où serait venu le nom de Sha-wa-nos que portent également le Shawnies; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont été connus sur les côtes de l'Atlantique, près des baies Delaware et Chesapeake, depuis l'époque historique, c'est-à-dire depuis l'arrivée des Anglo-Saxons dans ces parages. Les Shawnies, comme les Algonquins dont ils faisaient partie, ont la tradition d'une origine transatlantique; il y a peu d'années encore qu'ils faisaient des sacrifices annuels pour remercier le Grand-Esprit de leur heureuse arrivée en Amérique. Les Shawnies et leurs voisins, les Delawares, furent tour à tour amis et ennemis; ils se battirent souvent ensemble et rétrogradèrent vers l'ouest à la suite de l'invasion des blancs. Les Shawnies actuels sont aussi civilisés que les Chactas; ils s'habillent peut-être moins richement; à part des anneaux, des boucles d'oreilles et des broches de leur manufacture, ils font peu de cas des ornements auxquels les Indiens tiennent tant. Leurs figures sont singulières, leur nez a une coupe grecque assez gracieuse, leurs cheveux sont coupés à la hauteur du cou et divisés au milieu du front. Les hommes portent des moustaches à la française; les femmes sont plutôt belles que laides,

et, malgré la couleur foncée de leur peau, on voit sur leurs joues tous les indices d'une florissante santé.

Il n'y a pas de tribus qui aient fourni autant d'hommes célèbres que les Shawnies. Parmi les plus fameux nous ne pouvons nous empêcher de citer Tecumseh, qui organisa une vaste conspiration indienne dans le dessein de massacrer ou de chasser tous les blancs de l'Amérique du Nord, et Ten-squa-ta-way (*la porte ouverte*), frère de Tecumseh, qui l'aida dans sa gigantesque entreprise. Ten-squa-ta-way était prophète et borgne; dans la main droite il portait le *feu sacré*, et dans la gauche il avait une sorte de chapelet. Avec ces deux objets il parcourut toutes les tribus du nord-ouest, engageant les guerriers à se joindre à son frère pour chasser les blancs et venger le droit des Indiens. Cet homme extraordinaire réussit à merveille dans la mission qu'il s'était imposée; partout où il passait les tribus subissaient l'influence de son ascendant et promettaient de s'unir à Tecumseh pour son œuvre libératrice; mais des ennemis politiques de Ten-squa-ta-way le suivirent partout et détruisirent l'effet de son prestige en assurant qu'il était fou. C'est ainsi qu'avorta le projet de cette insurrection, qui aurait fait couler des flots de sang si elle n'avait pas été étouffée sitôt. Population actuelle des Shawnies, quinze cents habitants environ.

Sheyennes. Ces Indiens forment une tribu de trois mille âmes, qui vit dans le voisinage des Dacotas, entre les collines Noires et les montagnes Rocheuses. C'est une des plus belles races du nord de l'Amérique; leur stature n'est surpassée que par celle des Osages; leur nez est aquilin et les pommettes de leurs joues sont saillantes; ils sont pour la plupart presque nus et pourraient servir de modèles pour la statuaire. Les Sheyennes sont très-riches en chevaux; leur pays en possède d'innombrables troupeaux, qui paissent tranquillement dans les prairies, et que ces sauvages prennent et vendent aux tribus voisines, ainsi qu'aux blancs des compagnies de fourrure. Ce sont aussi les plus intrépides cavaliers et les meilleurs guerriers de cette région; leurs guerres incessantes contre les Pawnies et les Pieds-Noirs les ont rendus d'une agilité et d'une bravoure exceptionnelles. Le gouvernement des États-Unis paraît avoir oublié ces sauvages dans son œuvre de bienfaisance envers tous les Peaux-Rouges de l'Ouest : aussi s'en plaignaient-ils à des officiers americains en leur disant : « Nous ne vous avons ni volé, ni fait aucun

mal, et vous ne faites nullement attention à nous; tandis que vous comblez de présents les Pawnies, qui volent et tuent les hommes de votre nation.» Les Sheyennes ont la réputation d'être plus libéraux dans leur commerce avec les blancs et d'être moins voleurs que les Indiens des autres tribus. O-cum-who-wust, un de leurs chefs, a récemment engagé ses compatriotes à se construire des habitations permanentes, à cultiver la terre et à élever des troupeaux, comme le font les blancs. Leurs traditions ressemblent à celles de la majorité des tribus nomades; ils disent être les descendants d'un grand peuple appelé les Showays, qui habitaient une branche de la Rivière Rouge du Nord, qui se jette dans le lac Winnipeg. Après des combats acharnés contre les Sioux, ils furent obligés d'émigrer au delà du Missouri et ne trouvèrent de repos contre leurs trop nombreux ennemis que derrière les collines Noires.

Shoshonies. Cette nation, mère de plusieurs grandes tribus, vit principalement dans les montagnes Rocheuses; mais on en voit également près des sources du Missouri, sur le Lewis-Fork, vers le 22ᵉ degré 30' de lat. N., dans le Grand-Bassin, l'Utah, la Californie et le Texas. Les Serpents, les Bonnacks, les Comanches et quelques familles de l'Utah ont une commune origine avec les Shoshonies. Il y a plusieurs siècles, leur territoire de chasse se trouvait sur les bords du haut Missouri; mais les Pieds-Noirs, après bien des combats sanglants, finirent par les en chasser, grâce aux armes à feu que leur procurèrent les Espagnols. Les plus misérables de ces Indiens sont les Chercheurs de racines (*Root-Diggers*), qui se nourrissent presque exclusivement des racines de quelques plantes qu'ils prennent dans les ravins ou dans les plaines. Ces pauvres gens souffrent extrêmement de la faim et de toutes sortes de misères; ils sont obligés de passer les deux tiers de l'année dans les montagnes, sans autres ressources qu'un peu de poisson ou des racines. Aussi, quand l'un et l'autre manquent ou deviennent rares, on ne saurait dire à quel point ces parias du désert font pitié; et pourtant ils ne s'affectent pas de leur dénûment, ils sont même gais et conservent de la dignité dans leurs souffrances. Avec les étrangers ils sont francs et communicatifs et parfaitement honnêtes dans leurs transactions. Les Serpents sont moins malheureux que les Shoshonies proprement dits; ils sont assez propres de leur personne et ne mangent jamais de la viande de cheval ou

de chien; ils ont de bons chevaux, sont d'admirables cavaliers et d'adroits chasseurs. Leur amour pour la vie primitive est tel, qu'ils inclinent toujours vers les usages de leur sauvage existence, lors même qu'ils possèdent les secours de la civilisation. Ainsi, malgré les instruments de fer que les compagnies de fourrure leur procurent, ils se servent généralement d'instruments en pierre de leur fabrique pour couper le bois; il en est de même des marmites de fer, auxquelles ils préfèrent les paniers de saule pour transporter l'eau et faire cuire leurs aliments. Les Shoshonies qui possèdent des chevaux s'unissent quelquefois aux Têtes-Plates pour des excursions sur leur ancien territoire, et dès qu'ils ont pu ramener de la viande de buffle en assez grande quantité pour leur consommation d'hiver, ils reviennent promptement dans leur malheureux pays pour éviter la vengeance de leurs puissants ennemis.

Sonnes. Ces Indiens ont un trait bien remarquable, c'est qu'ils sont presque tous albinos; ils demeurent près des sources du Rio-Salinas, dans des cavernes naturelles creusées par la main de la nature contre le flanc des montagnes. A part cette coutume qu'ont les Sonnes de vivre dans des cavernes, leurs mœurs et leurs usages ressemblent à ceux des Pimas.

Tahkalis. Cette grande famille vit dans le territoire appelé particulièrement Nouvelle-Calédonie. Elle se compose des onze tribus suivantes : Babinis, Chilcotins, Nascotins, Natliautins, Nikozliautins, Ntshaautins, Nulaautins, Talkotins, Tatshiautins, Thetliotins et Tsatsnotins. Toutes ces tribus parlent le même langage, mais avec des dialectes différents. Ces Indiens sont indolents, malpropres et sensuels; leurs mœurs sont aussi dégoûtantes que leurs personnes; leurs coutumes sont aussi sauvages que possible, et leurs traditions barbares n'ont aucun intérêt historique.

Tamajabs. Cette tribu compte environ trois mille individus établis sur la rive gauche du Colorado, entre le 34ᵉ et le 35ᵉ degré de lat. N. Ce sont les meilleurs, les plus polis, les moins dangereux et les moins voleurs de tous les Indiens qui habitent les bords de ce beau fleuve. Les hommes et les femmes vont à peu près nus; les uns ne portent le plus souvent qu'un petit tablier et les autres une espèce de jupon qui descend des hanches jusqu'aux genoux. Au plus fort de l'hiver ils manifestent le

même dédain pour des vêtements plus chauds, en disant que leur manière d'agir ainsi les endurcit contre la rigueur des saisons. En effet, ils jouissent d'une santé admirable; les femmes ont plus de grâce dans leur tournure que celles des autres tribus. Les Tamajabs parlent une langue très-étrange et toujours accompagnée de gestes violents.

Téguas ou *Téjuas*. Ces Indiens, également appelés Tiguex, du nom de cette ancienne province, se donnent aussi le nom de Ki-o-wum-mi, qui veut dire *deux*. D'après leurs traditions, ils apparurent pour la première fois à Shipap, source nord-ouest du Rio-Grande; mais d'où venaient-ils? Ils n'en savent rien ou ne veulent pas le dire. Pendant longtemps ils n'eurent d'autre abri que les cavernes des cañons baignés par le fleuve; ils demeurèrent ensuite à Acoli, où fut le berceau de Montézuma, qui leur servit de guide dans leurs suivantes émigrations. Il leur enseigna la manière de se construire des pueblos avec de grandes maisons et des estuffas, et leur fit allumer le feu sacré qui devait être conservé par des prêtres. Taos fut le premier pueblo ainsi établi, et de là Montézuma se dirigea vers le sud en formant divers établissements, dont Acoma était un des plus forts et Pécos un des principaux; les autres furent Picuriès, San-Juan, Pajuagne, Santa-Clara, Nampé, Temqué, San-Domingo, San-Felipe, Santa-Ana, Sandia, Isleta, Silla, Jèmez, Laguna, Zuñi, Galisteo et Chilili. C'est à Pécos que Montézuma planta l'arbre, alluma le feu sacré et fit les prophéties dont nous avons parlé dans nos descriptions. Les Tiguas assurent que les Comanches, les Apaches et toutes les tribus indiennes appartiennent à la même race et descendent de Montézuma. Naturellement cette tradition, qui a pour but de donner aux Indiens une origine presque divine, doit être prise dans un sens figuratif. Les Téguas font le commerce avec les Comanches et les habitants de Santa-Fé. Leurs cheveux noirs sont attachés par derrière en forme de queue avec des rubans de couleur, comme le pratiquaient encore il y a quelque temps les paysans de plusieurs provinces françaises.

Tépocas et *Tiburones*. Plus nombreux que les Seris, les Tépocas et les Tiburones sont aussi sanguinaires que leurs voisins et leur ressemblent par leur costume et leurs mœurs. Ils vivent ordinairement dans l'île de Tiburon, qui est unie aux côtes de la Sonora par un isthme inondé, qu'ils traversent à la nage lorsque la marée est haute et à pied

lorsqu'elle est basse. Ces Indiens sauvages viennent régulièrement sur le continent exercer leurs ravages et s'enrichir de rapines, et retournent ensuite avec leur butin dans leur île, où l'on n'ose pas aller les punir de leurs déprédations. Il y a près de trente ans que le gouvernement mexicain avait ordonné une expédition pour détruire ces deux tribus, mais elle n'eut aucun résultat.

Tiransgapuis. A cent vingt kilomètres environ du lac des Timpanotsis, vers le sud, se trouvent les Tiransgapuis qui portent une longue barbe comme les anciens anachorètes; ces sauvages ont les cartilages du nez perforés et s'y introduisent un os de cerf ou de tout autre animal. Ils ont également une grande ressemblance avec les Espagnols, non-seulement dans le système pileux du visage, mais encore dans toute leur physionomie. Leur caractère est doux et sensible comme celui de leurs voisins les Zaguaganas.

Utahs. Les Indiens de l'Utah sont les êtres les plus misérables, sinon les plus dégradés que l'on rencontre dans les grands déserts américains. Ils appartiennent aux Shoshonies proprement dits, aux Serpents et aux Utahs, ou Pah-Utahs appelés Paynches par les Espagnols. Ils ne vivent la plupart du temps qu'avec des racines, des graines qu'ils récoltent sur les plantes indigènes, des lézards et des grillons; dans certaines saisons ils pêchent une grande quantité de poisson; c'est l'époque de l'abondance, qui, une fois passée, laisse ces malheureux Indiens dans le plus profond dénûment.

Wallahwallahs. C'est sur les bords du Colombia et de la Wallahwallah que demeure la tribu hospitalière des Wallahwallahs. Bons cavaliers et hardis chasseurs, ces Indiens sont encore honnêtes, gais, aimant la danse et les chansons. La selle et la bride de leurs chevaux sont tout ce qu'il y a de plus grossier et d'incommode dans ce genre; néanmoins, une fois en selle, le cavalier galope avec une effrayante rapidité dans les endroits les plus dangereux, sans crainte pour lui-même et sans pitié pour son coursier. Comme les Sahaptins ils s'aplatissent un peu la tête, mais beaucoup moins que les tribus qui longent l'océan Pacifique.

Winnebagoes. Les auteurs français, dès l'année 1669, font mention de ces Indiens qu'ils appellent Puants. Le mot Winnebago vient d'un nom algonquin composé des deux mots pluriels wi-ni-bi-gog (de *winud*, trouble et *niber*, eau), qui veulent dire eau trouble, et que l'on



Paris Typ. H. Plon.

ZUÑI.

Page 369

doit traduire par peuple vivant près d'un lac ou d'une rivière dont l'eau est blanchâtre ou bourbeuse. D'après leur langage, les Winnebagoes ont dû appartenir à la nation des Dacotas de l'ouest. Ce sont de vrais Peaux-Rouges pour la couleur de leur épiderme, leurs yeux et leurs cheveux noirs, leur stature imposante et leur air martial. Depuis longtemps avant l'arrivée des Français ils demeuraient sur la Baie-Verte (Green-Bay) du Wisconsin. D'après une de leurs traditions, ils furent presque complétement anéantis en 1640 par les Illinois. Leurs autres traditions historiques se rapportent à une époque plus récente que celle-ci. Les Winnebagoes surent garder les liens d'une amitié solide avec toutes les tribus qui les environnaient, ce qui prouve une grande sagacité parmi leurs chefs : décimés par les maladies et le wiskey ils ne comptent aujourd'hui guère plus de quatre mille âmes,

Yumas. Le mot Yuma signifie fils de la rivière et ne s'applique qu'aux Indiens nés sur les bords du Colorado. Cette nation se compose de cinq tribus qui vivent sur les deux bords du Colorado, parmi lesquelles nous citerons les Yabipais (Yampais ou Yampaos), que M. de Humboldt décrit comme portant de la barbe. Ces Indiens ont une figure large, un nez romain, des yeux petits et ressemblent aux Diégeños de la Californie. Leurs cheveux sont coupés court au-dessus du front et pendent derrière la tête presque jusqu'à la ceinture. Les Yumas cultivent la terre et façonnent leurs pointes de flèches en obsidienne, quartz ou agate, comme le feraient les meilleurs lapidaires du continent américain.

Yutahs. Ces Indiens se divisent également en plusieurs bandes, qui sont les Noaches, les Payuches, les Soyups, et les Tabiachis; tous vivent en parfaite harmonie et occupent des terres dans l'intérieur du Nouveau-Mexique, du côté du nord et du nord-est. A près de huit cents kilomètres plus au nord des Yutahs habite la grande tribu des Zaguaganas, que le P. A. Dominguez appelle Yutas-Zaguaganas, ce qui ferait supposer (car cet écrivain est une autorité sérieuse) que ces Indiens appartiennent à la nation des Yutahs. Les Zaguaganas possédaient dans leur territoire plusieurs villes et trois lacs alimentés par de belles rivières. Ces Indiens, d'un naturel fort doux, se nourrissent des produits de la chasse et de la pêche et se couvrent avec la peau des animaux qu'ils tuent dans leurs expéditions.

Zuñis. Comme dans le courant de cet ouvrage nous aurons à reparler

des Zuñis, nous n'ajouterons maintenant que quelques mots à ce que nous avons déjà dit dans nos descriptions. Ces Indiens ont des yeux excessivement perçants; plusieurs les ont bleus; leurs cheveux sont coupés et arrangés comme ceux de tous les Indiens des pueblos; quelques-uns les portent en queue; la couleur de leurs cheveux est en général noire, mais ceux qui ont les yeux bleus ont les cheveux blonds. Il est à remarquer que le premier Zuñi que vit le P. Marco de Niça, en 1539, était blanc; maintenant il en existe très-peu qui ont ce type de nos Européens septentrionaux; mais ces faits prouveraient que la légende de la colonie galloise dont parlent les Zuñis ne serait peut-être pas une fable, et que les trois siècles qui ont passé sur cette tribu depuis la conquête de Coronado ont fait en grande partie disparaître le type européen pour y substituer celui des Indiens des pueblos. Comme nous l'avons déjà remarqué, les Indiens de l'Amérique septentrionale possèdent encore d'autres traditions au sujet de leur création, du déluge, de l'époque des monstres et de la *terre des ombres;* nous en citerons quelques-unes lorsque nous parlerons de leur théogonie. Celles qui sont relatives à leur origine, comme on le voit, sont obscures, allégoriques pour la plupart et sans aucune haute portée historique. Mais, avant de terminer ce chapitre, nous devons encore ajouter quelques mots sur ce même topique.

Les Peaux-Rouges considèrent la terre comme étant leur mère; cette croyance leur est venue sans doute de ce que, voyant les quadrupèdes vivre dans des terriers, ils ont pensé que les hommes ainsi que les animaux étaient sortis d'un trou; car il n'est pas probable que la tradition biblique de la formation de l'homme d'un peu de limon soit le principe de la cosmogonie indienne. Ce qui nous fait avoir cette opinion, c'est qu'il existe des tribus qui considèrent les animaux comme leurs pères. Il n'en est pas ainsi de la tradition du déluge, dont le souvenir a dû rester profondément gravé dans l'esprit des peuples primitifs. Quoi qu'il en soit des causes qui ont produit de pareils résultats dans l'imagination des pauvres sauvages du nouveau monde, nous croyons utile autant qu'intéressant de reproduire la plupart de ces récits de wigwam qui font les délices de ces fiers enfants du désert durant leurs longues heures de solitude et de repos.

CHAPITRE XI

Caractère des Indiens. — Taciturnité. — Impassibilité dans les souffrances. — Anecdote. — Dignité. — Histoire d'un Indien de la Virginie. — Discrétion. — Conteurs indiens. — Cruauté. — Histoire de Wash-ing-guh-sah-ba, l'Oiseau-Noir.

Après avoir esquissé en quelques lignes les tribus qui ont des types particuliers et des traditions plus ou moins anciennes sur leur passé, nous dirons qu'un œil peu exercé à distinguer une tribu d'une autre prendrait indifféremment, à première vue, tous les Peaux-Rouges pour des membres de la même famille; car, je l'ai déjà dit, il y a une apparence d'homogénéité dans les individus comme dans les mœurs et les coutumes. L'art de l'imitation, qui est poussé à un très-haut degré chez les Indiens, est la principale cause de cette apparente similitude. Dans leurs rapports, leurs voyages, leurs communications volontaires ou accidentelles, ils ont fait des échanges et se sont copiés mutuellement, de sorte qu'il est difficile, de prime abord, de les distinguer entre eux lorsqu'on en rencontre un grand nombre, appartenant à diverses tribus, réunis pour une cause quelconque. Mais les trappeurs et les blancs qui ont voyagé et vécu avec eux, les reconnaissent facilement à une multitude de détails caractéristiques. La stature, la couleur de la peau, les cheveux, la coiffure, la forme des vêtements, etc., varient plus ou moins dans chaque peuplade, et ne sont jamais absolument semblables.

Maintenant nous parlerons de leur caractère, que nous ferons mieux connaître par des traits et des épisodes de leur vie que par toutes les descriptions et considérations possibles. Pourtant, comme préliminaire, nous devons dire que les Indiens, dans leur état primitif, sont mo-

destes, timides, discrets, inoffensifs et moraux; la polygamie, qui existe parmi eux, est moins l'effet de l'immoralité que d'une coutume immémoriale indiquant le bien-être et la fortune, car il faut être riche pour avoir plusieurs femmes. Ils sont encore simples de cœur, droits de sentiments, hospitaliers au plus haut degré, braves, courageux même jusqu'à l'audace et la témérité, fidèles, esclaves de leur parole, implacables dans leurs vengeances, sincèrement religieux, mais profondément superstitieux. Toutes ces qualités et ces défauts se trouvent singulièrement modifiés dans les tribus qui ont de fréquents rapports avec les blancs. Ceux-ci ont tellement abusé de leur supériorité pour tromper et maltraiter les Indiens, que ces derniers à leur tour sont devenus trompeurs, méfiants, intéressés et méchants jusqu'à la cruauté. Aussi, ce n'est pas sur les frontières des États-Unis et près des populations blanches qu'il faut étudier le caractère originel des Peaux-Rouges; sous l'influence de ce voisinage corrupteur, ils ont contracté tous les vices, tous les défauts des peuples civilisés, et ces défauts et ces vices ont pris chez eux des proportions hideuses et colossales. On peut dire que ce ne sont plus, à proprement parler, des Indiens, puisqu'ils ont perdu en partie leur individualité native pour devenir des espèces de métis américains; nous laisserons donc de coté ces Indiens dégénérés, et nous nous arrêterons plus volontiers à ceux des grandes tribus qui vivent de la chasse et de la pêche dans une entière indépendance et loin de leurs ennemis, les *faces pâles;* le type et le caractère en seront plus intéressants et moins tristes que s'ils étaient pris parmi les peuplades abruties et dégradées des États-Unis et de leur frontière.

Moralement parlant, l'Indien n'est pas un type à part. Nous lui trouvons plus d'un trait de ressemblance avec les Arabes du Sahara, du Soudan, les Mongols et les Tartares. Le Peau-Rouge est d'un stoïcisme imperturbable que la nature ne lui donne pas, mais qu'il acquiert à force de volonté et de patience. Étant d'une susceptibilité et d'une sensibilité nerveuse vraiment extraordinaires, un regard ou une parole pourraient trahir sa pensée; mais, comme il est méfiant et craintif, il dompte même l'expression de ses sentiments pour ne rien laisser deviner de ce qui se passe en lui. L'esprit, aussi bien que le système musculaire, est dès le jeune âge soumis chez lui à une constante pression, afin de ne montrer à l'extérieur qu'une impassibilité froide. Sa taciturnité, d'ail-

leurs, est nécessaire dans ses rapports avec des hommes très-irascibles, susceptibles sur bien des points et jaloux de leurs prérogatives et de leur dignité. Sans cette taciturnité, les Indiens en viendraient continuellement à se battre. Ils mettent en pratique cet axiome : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

C'est à juste titre que l'impassibilité indienne est devenue proverbiale. Peu d'hommes pourraient supporter avec le même calme et la même résignation les mêmes souffrances, soit imposées par la nécessité, soit subies par esprit de religion. Lorsqu'un chef de famille, après une froide journée d'hiver, revient dans sa cabane, brisé par la fatigue, d'une longue chasse infructueuse, il s'assoit près de son feu sans se plaindre de sa lassitude et de la faim qui le torture. Sa femme, qui attendait son retour pour manger, est obligée de jeûner comme lui et reste triste et résignée, travaillant près de son lit. Les enfants seuls crient et pleurent, car c'est là un privilége de leur âge. Si le jeûne dure trop longtemps, alors on mange les peaux qui devaient être vendues à l'époque des échanges. Cette nourriture permet à l'Indien de reprendre des forces pour recommencer une autre chasse aussi pénible et quelquefois aussi infructueuse que la précédente. Comme contraste, nous devons ajouter que, quoique peu caressants dans leur intérieur, les Indiens aiment tendrement leurs femmes et leurs enfants et ne dédaignent pas de les embrasser lorsqu'ils sont sûrs de n'être vus de personne. Cet amour de la famille se continue jusqu'au delà de la tombe, comme nous le verrons par la suite ; et, lorsqu'ils sont obligés d'émigrer, ils emportent toujours avec eux les ossements de leurs parents défunts, s'ils peuvent le faire sans de grands inconvénients. Nous citerons ici un fait qui dénote une sensibilité dont on ne soupçonnerait pas l'existence chez ces fiers sauvages.

Un membre de la tribu de Kennebeck, remarquable par sa bonne conduite et son excellent caractère, reçut du gouvernement américain un morceau de terre situé près d'une nouvelle ville habitée par des blancs. Quoiqu'il n'en fût pas maltraité, les préjugés de ceux-ci contre les Peaux-Rouges les empêchaient de lui témoigner aucune sympathie. Un jour, son fils unique étant mort, ses voisins ne voulurent pas s'approcher de lui pour le consoler ou l'aider à enterrer son enfant. Quelque temps après il alla vers un groupe d'habitants et leur dit : « Quand

l'enfant d'un blanc meurt, l'Indien est triste; il aide les blancs à déposer la dépouille chérie dans sa dernière demeure. Lorsque mon fils mourut, personne n'est venu me parler, et j'ai creusé sa tombe tout seul. Je ne puis plus vivre ici. » Et, déterrant le corps de son fils, il l'emporta avec lui, abandonnant sa ferme pour aller à deux cents milles plus loin rejoindre dans les forêts des Indiens du Canada[1].

Pourtant il ne faut pas croire que ces pauvres sauvages sont tristes et moroses chez eux. Tout au contraire, ils causent volontiers, ils aiment à plaisanter, se disputent et s'emportent rarement dans la chaleur de la conversation. Ils n'interrompent jamais leur interlocuteur; ce serait un manque de convenance et de dignité qui attirerait le blâme et les reproches de toute l'assistance. Réfléchissant longtemps avant de répondre, si la question est difficile ou sérieuse, ils renvoient quelquefois la réponse au lendemain, de crainte de la faire légère ou inconséquente. La grandeur d'âme, la dignité, la sagesse dans les paroles et les actions, voilà pour eux les hautes qualités qu'ils tendent de tous leurs efforts à acquérir. La bravoure et l'habileté dans les combats ne viennent qu'après. Nous montrerons dans tout son jour ce caractère par un trait de magnanimité simple et sans emphase qui peint admirablement les vertus naturelles de ces hommes réputés barbares et féroces.

Un Indien de la Virginie, étant allé à la chasse, arriva en poursuivant le gibier jusqu'aux établissements des Américains. Le temps était mauvais, pluvieux et froid; il demanda l'hospitalité à un planteur, mais elle lui fut refusée. Ayant faim et soif, il le pria de lui donner un morceau de pain et un verre d'eau; mais, à chaque demande, le planteur lui répondait : « Non! tu n'auras rien ici! va-t'en, chien d'Indien! » Plusieurs années après cet incident, par un hasard providentiel, ce même planteur, s'étant égaré dans les bois, arriva près de la cabane d'un sauvage. Il demanda l'hospitalité, qui lui fut accordée aussitôt avec bonne grâce. Après s'être informé de la distance qui le séparait des établissement des blancs, le sauvage qui l'avait si bien accueilli lui répondit : « Vous êtes trop loin pour y arriver aujourd'hui, restez avec moi cette nuit, vous vous reposerez dans ma cabane, et demain je vous reconduirai moi-même chez vous. » L'Américain accepta avec reconnaissance cette

[1] Taken from Tudor's letters.

offre obligeante, se rafraîchit, mangea et passa la nuit chez l'Indien, qui semblait se faire un plaisir de traiter son hôte le mieux possible. Le lendemain, selon la promesse donnée, celui-ci fut reconduit par son généreux guide à travers les bois jusque dans sa plantation. Au moment de lui dire adieu, le Peau-Rouge le regarda en face et lui demanda s'il ne le reconnaissait pas. Le planteur l'examina et fut tout à coup saisi de terreur en s'apercevant que son guide n'était autre que le même Indien qu'il avait si brutalement traité quelques années auparavant. La crainte de se voir entre les mains d'un homme qu'il avait offensé, et la honte d'avoir été payé de son inhumanité par tant de générosité et d'égards, lui firent adresser des excuses à l'Indien. Mais celui-ci l'interrompant : « Quand une autre fois, dit-il, vous verrez de pauvres Indiens se mourant de fatigue, de soif et de faim, et demandant un verre d'eau froide, ne dites plus : Va-t'en, chien d'Indien, tu n'auras rien ici ! » Et, après cette leçon de charité, il s'en retourna tranquillement dans les bois [1].

On pourrait citer par milliers des traits pareils d'une noblesse d'âme peu commune chez les peuples civilisés, et que ces pauvres sauvages trouvent toute naturelle. Sous le rapport de la discrétion, les Indiens pourraient encore nous donner bien souvent de très-utiles leçons. Si nous trouvons dans leur caractère, leurs costumes et leurs mœurs, matière au blâme et au ridicule, nous produisons sur eux le même effet avec nos vêtements étranges et disgracieux, nos mœurs bourgeoises et casanières, nos idées mesquines et prosaïques, nos vies uniformes, sans gloire et sans danger. Mais le Peau-Rouge est plus discret, plus réservé et plus digne que nous dans sa critique. Il ne désapprouve pas ce qu'il ne comprend pas. Il ne rit point de nos ridicules, pas plus qu'il ne blâme notre existence monotone, incompréhensible pour lui, et qui le ferait mourir d'ennui, comme l'hirondelle dans une cage, s'il était contraint de nous imiter. Il n'aime, ne désire et ne comprend que la liberté, l'air, l'espace, le soleil, la vie aventureuse, accidentée, et néanmoins il ne se moque pas de nous voir estimer nos villes enfumées, boueuses, où l'air et l'espace manquent, où le ciel est toujours sombre, où nous vivons et mourons dans une chambre moins grande que son wigwam, dans une chambre où nous passons un demi-siècle à boire, à manger, à dormir

[1] Carrey's Museum.

régulièrement sur une chaise et dans un lit. Les jouissances intellectuelles, qui embellissent l'existence de l'homme civilisé, n'étant pas connues de l'Indien, il nous trouve aussi malheureux qu'il nous croit ennuyés. Il s'imagine que la tristesse nous accompagne du berceau à la tombe, et, pour tout l'or du monde, il ne changerait pas sa position contre la nôtre.

Lorsqu'un sauvage est conduit dans une des grandes villes commerçantes ou manufacturières de l'Amérique ou de l'Europe, sa nature impressionnable est frappée de tout ce qu'il voit ou entend, et il n'oublie rien. Ses souvenirs feront ensuite les délices de sa tribu assemblée autour de lui pour écouter les récits merveilleux du pays des *faces pâles*, lorsque, par une belle soirée d'été, les feuilles du saule ayant atteint leur plus grande dimension indiqueront la saison du repos et des longues causeries. Alors, les hommes, assis sur des peaux de buffle devant leurs cabanes, fument nonchalamment leurs plus jolies pipes; les femmes, les enfants et les chiens, leurs inséparables compagnons, viennent par groupe se placer derrière le chef de famille, et tous écoutent avec une religieuse attention et dans le plus profond silence les paroles extraordinaires du voyageur. Celui-ci raconte qu'il a été sur *un grand canot clairvoyant de la grande médecine* [1], qui pouvait contenir deux ou trois villages. Il a vu des machines *médecine* [2] qui tournaient et allaient plus vite que le vent, et en faisant un bruit semblable au roulement du tonnerre. Il est entré dans des wigwams pointus [3] plus hauts que les plus

[1] *Bateau à vapeur*. Les Indiens sont obligés, dans ce cas, comme dans bien d'autres, pour rendre leur pensée, de recourir à un mot composé exprimant plusieurs idées. Pour eux, tous les bateaux, depuis la pirogue jusqu'aux vaisseaux, sont des canots. Le mot *clairvoyant* qu'ils emploient ici veut dire *qui voit son propre chemin et le suit tout seul*. — *Grande médecine* est synonyme, dans ce mot composé, de *très-mystérieux* ou *très-merveilleux*, car les Indiens sont effectivement émerveillés de la grandeur, de la forme et du bruit des bateaux à vapeur. M. Catlin, dans une de ses lettres, raconte qu'il fut témoin d'une scène vraiment comique que lui procura le capitaine d'un steamboat sur lequel il se trouvait lors de son voyage chez les Peaux-Rouges. Le bateau s'étant arrêté près d'un village indien, tous les habitants vinrent en foule et montèrent sur le navire pour l'examiner. Le capitaine, voyant que leur admiration durait trop de temps et ne sachant comment s'en débarrasser, fit tirer un coup de canon pour voir l'effet qu'il produirait sur les curieux. L'effet fut instantané. Les Indiens effrayés se jetèrent aussitôt dans le fleuve. Hommes, vieillards, femmes, enfants et chiens sautaient les uns par-dessus les autres et par-dessus le bord en poussant des cris épouvantables.

[2] Usine à vapeur.

[3] Églises.

grands arbres des forêts vierges, et si grands que mille guerriers pourraient s'y asseoir et fumer le calumet. Il a remarqué des hommes qui portaient derrière leurs habits des boutons qui ne boutonnaient rien; des femmes grosses et rondes par les deux extrémités et très-minces par le milieu, qu'il a prises de loin pour de grandes gourdes marchant toutes seules. Il parle de la grandeur des villes, de la multitude qui se promène dans les rues, des chevaux qui traînent de *grandes caisses* pleines d'hommes et de femmes [1], des *boîtes parlant amoureusement* [2], lorsqu'on tourne un petit morceau de fer qui se trouve près du couvercle. Et pendant qu'il énumère toutes ces merveilles qui ont frappé son esprit, l'auditoire étonné écoute en silence, sans proférer une parole, sans témoigner un blâme, sans laisser paraître les impressions d'admiration ou de critique que ces récits doivent naturellement produire chez des hommes habitués à ne voir autre chose que le spectacle de leur nature grandiose. Comme les bardes et les troubadours du moyen âge ou les raconteurs d'histoires en Orient, les Indiens transmettent ainsi de génération en génération les vieilles traditions de leurs ancêtres et les récits de leurs propres souvenirs.

C'est avec raison que l'on a parlé de la cruauté des Peaux-Rouges; loin de les en disculper nous rapporterons ici le meurtre de miss M. Crea, qui fit tant de bruit à l'époque où il fut commis. Miss M. Crea était la seconde fille de James M. Crea, ministre de Lamington, dans le New-Jersey. Après la mort de son père elle alla demeurer dans le Northumberland. Au mois de juillet 1777, elle fit une visite à la famille de M. M. Neil, près du fort Edward. Le capitaine David Jones, officier anglais et fiancé de miss M. Crea, étant inquiet pour la sûreté de sa future à cause des hostilités qui régnaient alors, l'envoya chercher par deux Indiens en leur promettant un baril de rhum pour la ramener chez lui. Ces deux Peaux-Rouges s'acquittèrent parfaitement de leur commission; mais s'étant querellés en route sur celui qui aurait le droit de rendre miss M. Crea à son fiancé, un des deux Indiens la tua d'un coup de tomahawk et rapporta son scalp au capitaine, qui mourut de douleur peu d'années après.

Nous trouvons dans l'histoire de Wash-ing-guh-sah-ba, l'Oiseau-Noir,

[1] Omnibus.

[2] Orgues de Barbarie.

des traits d'une barbarie encore plus grande et qui démontrent toute l'astuce dont les Peaux-Rouges sont capables pour arriver à leurs fins, et qu'ils emploient volontiers les moyens les plus horribles pour réussir dans leurs projets. L'Oiseau-Noir était un fameux chef de la tribu des Omahas et un des premiers des grands déserts qui fit le commerce avec les blancs, en prélevant, toutefois, un droit sur les marchandises qui devaient s'acheter. Quand un marchand arrivait dans son village, l'Oiseau-Noir se faisait apporter dans sa loge tous les ballots et choisissait ce qui lui convenait le mieux en fait de couvertures, tabac, liqueurs, poudres, perles, rouge, etc. Puis, il faisait appeler son héraut ou crieur, et lui ordonnait d'aller crier sur le toit des maisons que chaque individu ait à échanger leurs fourrures contre les marchandises du blanc. Il n'était permis à personne de disputer le prix des articles du commerçant qui s'indemnisait amplement de la portion que s'était adjugée le chef. De cette manière l'Oiseau-Noir s'enrichit beaucoup et devint très-populaire parmi les blancs du Missouri qui faisaient le commerce avec les Indiens. Les Omahas pourtant murmuraient de cet état de choses contraire à leurs intérêts, et commençaient déjà à manifester leur mauvaise humeur. A cette époque, un commerçant d'un fort mauvais caractère révéla à l'Oiseau-Noir les fatales propriétés de l'arsenic et lui en vendit une certaine quantité pour le rendre redoutable à toute sa tribu. En effet, dès ce moment, ce chef parut, aux yeux de ces ignorantes créatures, être revêtu d'un pouvoir surnaturel. Malheur à celui qui voulait lui disputer son autorité ou résister à ses ordres; l'Oiseau-Noir lui prédisait aussitôt la mort dans un laps de temps limité, et l'infortuné périssait bientôt victime d'une maladie étrange, qui le faisait passer par d'horribles souffrances, préludes certains d'une mort immédiate. De cette manière le terrible prophète devint en peu de temps un vrai despote dans sa tribu, et sa puissance égalait la frayeur qu'il causait à tous ceux qui devenaient les témoins de son courroux et de ses vengeances.

Il faut ajouter que sa valeur personnelle aidait beaucoup au prestige que lui donnait la réalisation de ses prophéties; il était un guerrier de premier ordre, et ses exploits faisaient le sujet des conversations des jeunes et des vieux. Sa carrière commença par des épreuves bien dures, car dans sa jeunesse il avait été fait prisonnier par les Sioux. Plus tard, les Omahas sous sa conduite obtinrent une grande réputation de

bravoure militaire, l'Oiseau-Noir ne laissant jamais sans vengeance ou réparation la moindre insulte faite à l'un des membres de sa tribu. Dans ses entreprises guerrières il cherchait aussi à s'envelopper d'un pouvoir surnaturel; ainsi, poursuivant un jour un certain nombre d'ennemis aux traces qu'ils laissaient derrière eux, il déchargea plusieurs fois son fusil contre les empreintes des Mocassins ennemis en assurant ses compagnons qu'en agissant de la sorte il rendait perclus les fugitifs, qu'il les atteindrait bientôt et les détruirait de même. Le succès ayant vérifié ses assertions, sa victoire passa pour miraculeuse aux yeux de tous les sauvages, et sa gloire, en s'augmentant par de pareilles actions, rendit les Omahas fiers d'être commandés par un tel héros.

Les sauvages et terribles qualités de l'Oiseau-Noir ne l'empêchaient pourtant pas d'être sensible aux charmes de la beauté et capable d'amour. Un jour que des Ponkahs avaient fait une razzia sur le territoire des Omahas, en enlevant des femmes et des chevaux, l'Oiseau-Noir se mit dans une telle colère qu'il jura de « manger toute la nation des Ponkahs, » c'est-à-dire de les exterminer tous, et, se mettant aussitôt en route à la tête de ses guerriers, il poursuivit les maraudeurs avec une si grande activité, que ceux-ci durent se réfugier derrière de grossières défenses en terre. Se voyant sur le point d'être massacrés par les Omahas, les Ponkahs leur envoyèrent un héraut avec le calumet de paix; mais l'Oiseau-Noir le tua ainsi qu'un deuxième qui se présenta après la mort du premier. Dans cette extrémité, le chef ponkah leur envoya comme une dernière espérance sa fille, qui était d'une beauté remarquable. Les charmes de la jeune Indienne lui firent une impression si profonde et si soudaine, qu'il accepta de ses mains le calumet, fuma, et depuis ce temps il s'établit entre les deux tribus une paix durable.

Cette jeune et belle enfant devint en peu de temps la favorite de l'Oiseau-Noir, et sa fin tragique fut un des incidents qui eut le plus d'influence sur la vie de cet homme extraordinaire. La jeunesse et la beauté de sa nouvelle femme gagnèrent son cœur, de sorte qu'elle gouvernait en reine dans sa tribu adoptive, et domptait toutes les passions les plus vindicatives et les plus violentes de son terrible époux; mais aussi la jalousie la plus funeste s'empara du cœur du chef omaha, et lui inspirait des transports furieux d'une rage mal déguisée.

Dans un accès de ces transports jaloux il poignarda sa femme et

l'étendit morte à ses pieds. A peine eut-il commis cet horrible meurtre, que le désespoir succéda à la colère, il demeura trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture, ni de repos, la tête couverte par sa robe en peau de buffle, l'œil hagard et continuellement fixé sur le cadavre de sa victime, réfléchissant sur le crime qu'il venait de commettre. Pendant quelque temps on crut qu'il voulait se laisser mourir de faim, et personne n'osait l'approcher. Enfin, un guerrier ayant pris l'enfant de la pauvre infortunée, il le plaça à terre auprès de l'Oiseau-Noir, et mit le pied du chef sur le cou de l'enfant. Le cœur du sauvage fut ému par cet appel, il se leva, fit une harangue à son peuple au sujet de l'assassinat qu'il avait eu le malheur d'accomplir, et dès ce jour il parut être débarrassé de ses chagrins et de ses remords.

Quelques années après la petite vérole vint décimer les rangs des Omahas, et l'Oiseau-Noir lui-même en fut atteint. Aussitôt que la tribu apprit que son chef était en danger de mort, elle oublia ses propres souffrances, et se rendit en masse auprès du lit du moribond pour lui témoigner la douleur que son état causait à tous ses compagnons. L'Oiseau-Noir, en voyant approcher sa fin, ordonna qu'il fût enterré sur son cheval de bataille dans une fosse creusée sur le sommet d'un promontoire très-élevé et baigné par le Missouri, et où il se rendait très-souvent pour voir arriver les canots des blancs; puis, après avoir réglé tous les détails de son enterrement, il mourut au milieu des regrets de toute sa tribu assemblée autour de lui.

Le P. de Smet donne d'intéressants détails sur Tchatka, l'Oiseau-Noir des Assinniboins, avec cette différence que le chef Assinniboin n'avait pour lui que l'astuce et les crimes, tandis que le chef omaha avait du moins le courage. Néanmoins, Tchatka exerça pendant sa longue carrière plus de pouvoir sur sa tribu qu'aucun autre Nestor ne l'avait jamais fait. On peut lire son affreuse histoire dans les *Précis historiques*, publiés à Bruxelles.

Il suffit de raconter de tels faits pour montrer toute la barbarie de ces caractères sauvages; si dans leurs coutumes nous voyons cette barbarie se montrer sous un jour encore plus hideux, nous ne devons pas oublier que dans les cruautés que les Indiens font subir à leurs prisonniers et aux blancs il faut surtout considérer qu'ils sont en cela guidés par l'amour de la vengeance, qui pour eux est une vertu. Ils ne croient pas

être méchants, mais justes dans leurs vengeances ; ce sont à leurs yeux des représailles, ou pour mieux dire des réparations que leur honneur les oblige de se faire. Les blancs leur ont fait et leur font tant de tort qu'avec l'idée que les Indiens ont de l'honneur, du droit et de la justice, il n'est pas étonnant de les voir user à l'égard des blancs des mêmes traitements dont ceux-ci ont usés envers les Indiens.

Dans l'histoire de Jennie nous trouvons un exemple terrible de la justice indienne avec son implacable solidarité. Œil pour œil, dent pour dent, homme pour homme, tel est le principe qui régit le mobile des exécutions horribles dont les déserts sont si souvent le témoin. Dans cette histoire que nous allons raconter on verra pareillement combien sont forts les liens du sang parmi les sauvages; plus tard, nous aurons l'occasion de citer de nouveaux faits sur ces liens de famille que des écrivains ont trop légèrement niés.

Jennie était la femme d'un Chactas, qui tua un Indien de sa propre tribu, et voulut se sauver ensuite à la nage à travers le Mississipi, mais il fut pris et mis à mort par les parents de la victime. Tom, le fils aîné de Jennie, se rendit également coupable du meurtre d'un vieillard chactas, et, selon les lois de sa nation, il devait mourir en punition de son crime. Mais, au moment où la sentence allait recevoir son exécution, Jennie traversa la foule des spectateurs, et, s'adressant aux chefs, elle leur demanda la vie de son enfant, s'offrant de mourir à sa place. « Tom est jeune, dit-elle, il a une femme, des enfants, des frères et des sœurs, tous ont besoin de lui pour des conseils et pour leur existence ; je suis vieille, je n'ai plus que peu de jours à vivre, et ne puis guère être utile à ma famille. Il n'est pas juste, du reste, et c'est une honte pour vous, de vouloir prendre une neuve chemise pour une vieille. »

Cette offre magnanime fut acceptée, et on donna quelques heures à Jennie pour se préparer à mourir. Pendant ce temps, elle alla auprès d'un colon qui demeurait à une petite distance du camp indien, et le pria de faire faire aussitôt un cercueil pour Tom ; quand on lui demanda de quelle grandeur elle le voulait : « Faites-le de ma taille, répondit-elle, et il servira pour mon fils. » Deux heures après, elle s'en retourna au camp, portant sur ses épaules son funèbre fardeau, et fut mise à mort.

Durant cinq années après ce douloureux événement, Tom devint le sujet des railleries et du mépris des amis du vieillard qu'il avait tué.

« Tu es un lâche, lui disait-on, tu as laissé ta mère mourir pour toi ; « tu as peur de la mort, tu es un lâche. » Tom ne put supporter ces insultes, il s'en vengea en tuant le fils du vieillard qu'il avait assassiné ; puis il retourna chez lui en confessant son crime et s'en vantant partout. Alors, ne pouvant plus supporter la vie, il dit à ses amis qu'il ne voulait plus vivre, et les invita ainsi que d'autres personnes à assister à ses derniers moments. Par ses ordres, on lui prépara une tunique pour linceul ; il creusa sa fosse lui-même, et s'y plaça dedans plusieurs fois pour savoir si elle avait bien la dimension voulue. Ensuite il chargea le fusil avec lequel il devait se tuer. Tous ces préparatifs étant achevés, il se mit deux foulards noirs autour de la poitrine, des rubans bleus autour des bras et dans sa longue chevelure ; il fuma le calumet, et entonna le chant de mort. « Le temps est passé, la mort approche, etc. »

Un blanc qui passait là par hasard et le connaissait lui dit : « Tom, où vas-tu, dans ce costume ? — Je vais voir ma mère, répondit-il. — Et où est ta mère ? — Dans une bonne place. » Le colon, comprenant alors ce qu'il voulait dire, tâcha de le dissuader de son funeste projet en l'assurant que les parents du jeune homme qu'il avait tué accepteraient, sans doute, une rançon. Mais Tom répliqua : « Non, je veux mourir. » Puis il reprit le chant de mort, se plaça dans la fosse, mit le canon de son fusil contre son cœur, lâcha la détente et cessa de vivre.

Les Indiens ne sont pourtant pas dénués de toute générosité envers ceux qui, d'après leurs lois ou leurs coutumes, doivent mourir. On en a vu même renier leur passé, mépriser leur avenir, et s'exposer à la mort pour sauver du supplice quelques victimes tombées entre les mains des guerriers de leur tribu. A ce sujet, nous citerons une autre anecdote qui fait le plus grand honneur à son héros.

Un Pawnie brave (les braves sont des guerriers qui se sont distingués dans les batailles), fils du Vieux-Couteau (chef des Pawnies), d'une belle figure, d'une noble contenance, avait acquis par ses exploits le titre de *brave des braves*, à l'âge de vingt et un ans, et par un trait de bravoure il mit fin à l'usage barbare qui existait dans sa tribu de brûler les prisonniers. Une jeune femme de la nation des Padoucas, faite prisonnière par les Pawnies, fut destinée à être brûlée vivante. L'heure fatale arrivée, la victime tremblante fut attachée au bûcher, au milieu de la tribu assemblée pour assister à cette horrible scène. Au moment où le feu

allait être mis aux fagots, le jeune guerrier, qui avait préparé sans que l'on s'en aperçût deux chevaux agiles et vigoureux et des provisions pour un long voyage, sauta tout à coup de son siége, traversa la foule étonnée, délivra l'infortunée, la prit dans ses bras, la plaça sur un cheval, monta l'autre et tous deux partirent au galop, laissant les spectateurs stupéfaits d'un pareil trait de hardiesse.

La captive, après trois jours d'une course effrénée, fut conduite, à travers les solitudes, vers son pays; alors son généreux libérateur lui donna le cheval qu'elle avait et les provisions qu'il avait mises en réserve, afin qu'elle pût rejoindre son village aisément et sans crainte d'être poursuivie ou de souffrir de la faim; puis il retourna dans sa tribu. Sa popularité était telle que personne n'osa lui demander compte de sa conduite : on considéra sa témérité comme une inspiration soudaine du Grand-Esprit, et depuis ce temps-là les Pawnies cessèrent complétement les sacrifices humains.

Cette histoire connue à Washington fit une vive impression parmi les dames; et les demoiselles d'un pensionnat se cotisèrent pour envoyer au fils du Vieux-Couteau un souvenir de leur profonde admiration : c'était une médaille d'argent avec une inscription appropriée au sujet; elle fut envoyée au brave Pawnie avec la lettre suivante :

« Frère, accepte ce souvenir de notre estime, porte-le toujours en « mémoire de nous, et quand tu auras le pouvoir de sauver une pauvre « femme de la mort et des tortures, pense à ce souvenir et à nous, et « vole à son secours et à sa liberté. »

A cette lettre le guerrier fit la réponse suivante, traduite littéralement :

« Frères et sœurs, cette médaille me donnera plus de courage que je n'en ai jamais eu, et j'écouterai les blancs plus que je ne l'ai fait.

« Je suis content que mes frères et sœurs aient appris la bonne action « que j'ai faite. Mes frères et sœurs pensent que j'ai agi par ignorance, « mais maintenant je sais ce que j'ai fait.

« J'ai agi par ignorance sans savoir que c'était une bonne action, « mais cette médaille m'apprend que j'ai bien agi. »

L'audace, du reste, paraît être un des caractères distinctifs des Indiens : nous pourrions raconter à l'appui de cette assertion une multitude d'anecdotes plus extraordinaires les unes que les autres; mais

nous nous contenterons d'en citer une prise au hasard parmi les milliers dont le souvenir s'est perpétué dans les solitudes.

Une fois, favorisé par les ténèbres d'une nuit fort obscure, un guerrier dacota s'approcha d'un des villages pawnies et, grimpant sur un des wigwams coniques du village, il regarda par le trou pratiqué au sommet du wigwam pour laisser passer le jour, l'air et la fumée. Grâce aux dernières lueurs du foyer qui petillait encore, le Dacota vit ses ennemis qui dormaient autour du feu. Descendre, poignarder et scalper tous les dormeurs fut pour le sauvage l'affaire d'une minute; puis il se sauva avec ses trophées sanglants, en poussant un cri de guerre et de triomphe qui réveilla tous les Pawnies et laissant derrière lui les Indiens plongés dans une fureur facile à comprendre.

Ce trait d'audace est d'autant plus remarquable que, les sauvages étant doués d'une délicatesse d'ouïe vraiment incroyable, le guerrier dacota risquait de révéler sa présence à chaque mouvement qu'il faisait par le seul frôlement de son corps contre les murs extérieurs du wigwam qu'il envahissait ainsi. Il fallait aussi que son sang-froid fût aussi grand que sa main devait être sûre, pour que chacune de ses victimes mourût sans pousser un soupir, qui aurait répandu l'alarme parmi ses compagnons. Une autre anecdote illustrera mieux que tous les discours possibles cette délicatesse de l'ouïe et cette adresse particulières aux Peaux-Rouges du nouveau monde, et qui les ont rendus si célèbres.

Deux trappeurs, campant dans le pays des Pieds-Noirs, montaient alternativement la garde, pendant la nuit, autour de leurs provisions pour ne pas être surpris par les Indiens. Vers minuit, celui qui veillait, sachant qu'il ne saurait trop prendre de précautions contre la ruse des sauvages, s'éloigna du feu, afin que la réverbération de la flamme ne le décelât point, puis il s'assit dans l'ombre. Au bout d'un instant il crut apercevoir une masse noire ayant la forme humaine qui rampait en s'avançant vers le feu. Se doutant aussitôt que ce devait être un Pied-Noir, il arma son fusil et l'épaula; mais le bruit du ressort parvint aux oreilles de l'Indien, qui prit son arc et lança une flèche dans la direction du bruit qu'il venait d'entendre. Il visa si juste, malgré l'obscurité, que la flèche traversa la gorge du malheureux trappeur qui tomba sans proférer une parole.

A côté de ces actes barbares, qui font tressaillir de frayeur ceux qui

les entendent raconter sur les lieux où ils se sont passés, on écoute avec plaisir les récits qui en sont la contre-partie, et qui montrent que les Indiens sont un composé des vertus et des vices les plus opposés. Aussi, dans cet amalgame moral, toute analyse devenant fastidieuse, difficile et même problématique, nous aimons mieux nous abstenir de toute considération personnelle, et, continuant l'exposition des faits, nous laisserons à chacun le soin d'en tirer la conclusion qu'il lui plaira. Nous avons eu déjà l'occasion de signaler la simplicité des Indiens; d'autres traits aussi curieux que ceux que nous avons mentionnés feront encore ressortir davantage les côtés saillants de cette bonhomie singulière que toutes les natures primitives ne possèdent pas au même degré.

Mi-ah-toose, surnommé la *Maigre-Figure,* était un Sheyenne d'une grande intelligence et jouissant dans sa tribu d'une certaine considération. Étant allé à Saint-Louis, dans le Missouri, il regardait d'un œil scrutateur tout ce qui frappait sa vue; il ne paraissait indifférent à rien, et les choses les plus minimes avaient à ses yeux une importance qu'il ne dissimulait pas. Mais ce qui l'impressionna le plus vivement, ce fut une soirée qu'il passa au Cirque. De retour dans sa tribu, il donna une description parfaite de la forme, de la couleur et des enharnachements de chaque cheval, avec les détails les plus minutieux. Il ne pouvait comprendre comment des blancs pouvaient aussi bien monter à cheval et faire des tours d'agilité et de force aussi extraordinaires. Pour lui, ce fut la seule supériorité que les hommes blancs avaient acquise sur les Peaux-Rouges au moyen de la civilisation. Il s'émerveillait aussi beaucoup de voir autant d'hommes vivre dans une même ville si éloignée des pays de chasse. Voulant un jour s'assurer du nombre exact des habitants de Saint-Louis, il se procura un long bâton carré et, s'asseyant sur un trottoir, il fit un cran à son bâton pour marquer chaque personne qui passait. En un instant son bâton fut rempli, de telle sorte que, n'ayant plus de place pour marquer le nombre des autres passants, il se mit à les compter sur ses doigts; mais le pauvre Indien, voyant la foule augmenter avec les heures, et qui, loin de diminuer, devenait plus compacte, renonça à son projet et reconnut l'impossibilité de son entreprise. Comocomo, qui fit un voyage en Angleterre dans la première partie du dix-septième siècle, se servit du même procédé pour compter les habitants de Plymouth. A son retour en Amérique,

le chef de sa tribu lui ayant demandé, entre autres choses, quelle était la population de l'Angleterre, Comocomo lui répondit : « Comptez les étoiles du ciel, les feuilles des arbres et le sable des bords de la mer, car tel est le nombre des habitants de l'Angleterre. »

On verra par les anecdotes suivantes, que nous allons raconter que les Indiens ne sont pas dépourvus de ruse et de calcul dans leurs rapports avec les blancs, et si ceux-ci surpassent les sauvages par leur esprit, ils sont quelquefois obligés d'en avoir beaucoup pour ne pas être dupes de la finesse caustique des Peaux-Rouges.

Un jour, le gouverneur Joseph Dudley de Massachussetts, en surveillant des ouvriers, aperçut un Indien grand, fort et à moitié nu, qui venait, sous forme de passe-temps, regarder travailler les employés du gouverneur. Celui-ci, en voyant l'Indien, lui demanda pourquoi il ne travaillait pas, afin de s'acheter des habits pour se couvrir; mais l'Indien répondit : Et vous, pourquoi ne travaillez-vous pas? Le gouverneur, se frappant le front avec le doigt, lui dit : Je travaille avec la tête. L'Indien ajouta alors : Eh bien! moi, je travaillerais si quelqu'un voulait me donner de l'ouvrage. Eh bien! lui dit le gouverneur : J'ai un veau qu'il faut tuer, tuez-le et je vous donnerai un schelling. Le marché accepté, l'Indien tua le veau et s'en alla s'amuser à regarder les ouvriers. Le gouverneur l'ayant rencontré de nouveau lui demanda pourquoi il s'était en allé sans avoir nettoyé le veau. A quoi l'Indien lui répondit : Ceci n'était pas dans le marché, vous m'avez dit de le tuer et non de le nettoyer; j'ai fait ce que vous m'avez commandé et rien de plus, ni rien de moins. Le gouverneur lui donna alors un second schelling pour nettoyer le veau; l'Indien prit l'argent et s'en alla le dépenser au cabaret, puis il revint avec un schelling de cuivre dire au gouverneur que le schelling ne valait rien. Le gouverneur, pensant que cela pouvait être vrai, lui en donna un autre; l'Indien s'en alla et revint trois fois recommencer le même manége. La dernière fois, le gouverneur, voulant le punir de sa mauvaise foi, lui donna une lettre pour la porter au shérif de Boston, avec l'ordre de donner le fouet au porteur; mais l'Indien, s'imaginant ce que contenait la lettre, la remit à un domestique du gouverneur, en lui disant de la porter de suite à son adresse, de la part de son maître : c'est ce que fit le domestique, qui fut rigoureusement fouetté à la place de l'Indien.

Un Indien entendant un jour un ministre protestant prêcher sur les paroles suivantes : « Faites des vœux au Seigneur et remplissez-les », s'en alla trouver le prédicateur après le sermon et lui dit : J'ai fait vœu d'aller avec vous dans votre maison. Le ministre, après un moment de surprise, lui dit : Eh bien ! remplissez votre vœu. Arrivés à la maison, l'Indien ajouta : J'ai fait vœu de souper chez vous, ce qui lui fut accordé également. Quand le souper fut achevé, l'Indien ajouta : J'ai fait vœu de passer la nuit chez vous. Le ministre, ne voyant pas de fin aux exigences de son auditeur, lui répondit : Cela est très-possible, mais j'ai fait vœu que vous vous en iriez demain matin. L'Indien trouvant juste la réponse y consentit sans murmurer.

Peu après que sir William Johnson entra dans ses fonctions de superintendant des affaires indiennes dans le nord de l'Amérique, il reçut d'Angleterre des habits magnifiquement brodés. Un célèbre sachem, du nom de Hendrick, étant présent quand le ballot fut défait, ne put s'empêcher de montrer le désir qu'il avait de posséder un de ces habits. Après un moment de réflexion, il dit à sir Villiam qu'il avait rêvé qu'il lui faisait cadeau d'un uniforme brodé ; sir William n'osa pas refuser et lui donna à choisir l'habit qui lui plaisait le mieux. Quelques jours après, sir William rencontrant le sachem lui dit qu'il avait fait un rêve ; le sachem par courtoisie lui demanda quel était ce rêve. Le général répondit qu'il avait rêvé que Hendrick lui avait fait cadeau d'une terre de cinq cents ares qui se trouvait sur le Mohawk. L'Indien lui répondit : Cette terre vous appartient, mais je ne veux plus avoir de songe, car vos rêves sont trop lourds pour moi.

CHAPITRE XII

Aperçu sur les langues indiennes. — Organisation des langues indiennes. — Polysyllabisme. — Substantifs. — Verbes. — Discours. — Genre oratoire. — Narrations. — Légendes. Le chasseur ambitieux. — Sayadis. — Moowis. — Harmonie musicale. — Instruments de musique. — Haravis péruviens. — Chansons mexicaines. — Conceptions musicales. — Inspirations poétiques. — Chants d'amour. — Chants sacrés. — Chants des chasseurs. — Chants de guerre. — Chants du berceau. — Fables. — Satires. — Chant de mort.

Les langues usitées parmi les Indiens de l'Amérique septentrionale, entre les deux Océans et depuis le Canada jusqu'au golfe du Mexique, sont tellement nombreuses et si différentes les unes des autres, que la vie d'un homme ne suffirait pas pour en apprendre la moitié. Cette variété et cette dissemblance se conçoivent facilement lorsqu'on réfléchit aux origines diverses des peuplades sauvages du continent américain. Mgr Demers, évêque de Vancouver, dans l'Orégon, nous disait, il y a quelques années, que bien qu'il parlât dix-sept idiomes indiens, il y avait dans son diocèse plusieurs tribus dont il ne pouvait se faire comprendre. Les personnes qui certifient que ces idiomes ou ces langues ne sont que des patois, des dialectes ayant tout au plus trois ou quatre souches principales, en parlent à la légère et ont été induites en erreur par l'homogénéité de type, de génie et de syntaxe, qui se retrouve dans le langage de la plupart de ces peuplades.

Cette ressemblance existe, en effet, dans la forme, mais non dans la racine des mots ; elle est le résultat naturel de la pauvreté de ces langues, et non une preuve de l'unité de leur origine.

Peu de choses ont excité la curiosité des savants dans ce qui regarde les Indiens comme leurs langues. Balbi, qui a résumé les travaux de ses prédécesseurs, assure que parmi les dix millions d'Indiens répandus sur toute la surface du nouveau monde, on compte quatre cent trente-huit

langues et quatre mille dialectes. Parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale, chaque tribu possède son dialecte particulier; mais plusieurs de ces dialectes ont une souche commune, avec laquelle ils ont beaucoup de rapports. Ainsi, dans le haut Canada et sur les bords des grands lacs, la plupart des idiomes indiens dérivent de trois sources principales, savoir : le dacota, l'iroquois et l'algonquin. L'iroquois a six dialectes, qui sont : le cayuga, l'onéïda, l'onondaga, le seneca, le tuscarora et le wyandot; ce dernier est très-peu parlé maintenant. L'algonquin semble avoir été parlé jadis sur une grande partie du continent, au nord du Potomac et à l'est du Mississipi. Cette langue mère est celle du commerce parmi les Peaux-Rouges du Nord; elle a au moins vingt-trois ramifications ou idiomes, qui ne diffèrent pas essentiellement entre eux; elle est la clef au moyen de laquelle on peut comprendre sans trop de difficulté ces vingt-trois idiomes. La langue des Dacotas était connue des Assinniboins, des Otoes, des Pankas, des Quapaws, des Winnebagos, etc. Dans le Sud, les Chactas, les Chérokies, les Muskogies et les Natchez ont des langues entièrement différentes les unes des autres. Dans le Nouveau-Mexique, la Californie, l'Orégon et les montagnes Rocheuses, nous rencontrons bon nombre de tribus voisines l'une de l'autre ne se comprenant pas à cause de la dissemblance de leurs langages.

Aucune de ces langues n'est arbitraire dans sa constitution; chacune possède ses règles déterminées; aucune ne ressemble à une formation lente et pénible, mais chacune jouit d'un tout complet exempt de confusion et d'irrégularités et gouverné par des lois fixes. Les formes grammaticales qui constituent le génie des idiomes indiens appartiennent aussi bien à la nature qu'à la civilisation; il ne faut donc pas s'étonner si le langage des indigènes américains offre le phénomène étrange d'une régularité et d'une richesse d'expressions remarquables au sein d'une grande pauvreté de mots.

Parmi les écrivains qui se sont occupés de ce sujet, il en est qui assurent avoir retrouvé des noms hébreux et gaëliques parmi les idiomes des Peaux-Rouges; nous croyons d'autant plus à l'exactitude de cette remarque, qu'en effet on rencontre plusieurs sons, mots et syllabes de ces deux langues dans les dialectes indiens qui ont une origine scythique probable. La langue powhatan, que parlent les Nottoways de la Virginie, paraît avoir

une origine celtique. En expressions et en harmonie elle est égale à l'éroë, à l'irlandais et au gaëlique des Écossais et des Gallois. Elle a deux genres comme le français et ses verbes sont très-réguliers. Celle des Wyandots possède plusieurs mots latins. Il serait trop long et trop fastidieux de donner des détails philologiques sur les divisions, les ramifications et les constructions grammaticales des différentes langues indiennes de l'Amérique septentrionale; aussi nous bornerons-nous à donner un aperçu de leur physionomie générale, que nous ferons suivre d'une nomenclature des noms les plus usités dans les déserts.

Les sons articulés, dans le langage des Peaux-Rouges, sont ordinairement un peu durs, étranges et rauques, ce qui est le résultat des polysyllabes et des groupes de consonnes qui composent les mots. Les sons gutturaux, les aspirations, et nous dirons même les *sifflements* et les *éternuments*, fréquents surtout parmi les tribus de la Colombie et de l'Orégon, rendent ces idiomes difficiles à parler. Beaucoup sont dépourvus des sons représentés par les caractères *f*, *l*, *r* et *s*, les Indiens ayant de la peine à les prononcer. Néanmoins, toutes ces langues ont le plus souvent des accents moelleux, une cadence musicale, une allure libre et dégagée des tournures énergiques, des combinaisons simples et variées, et des phrases naturellement éloquentes et poétiques. Quelques-unes ont une douceur, une originalité et une netteté d'expression que les langues européennes ne possèdent pas.

Tous les dialectes des Peaux-Rouges sont essentiellement figuratifs, polysyllabiques, imitatifs et transpositifs. Ils n'ont pas de caractères alphabétiques pour représenter la parole; ils sont obligés d'avoir recours à la pictographie hiéroglyphique; les Cherokies sont les seuls qui aient un alphabet [1].

Les Natchez, comme les Péruviens, avaient deux langages: l'un, appelé vulgaire, ne se parlait que parmi le peuple; l'autre était parlé par les nobles et par les femmes. Ces deux langues paraissaient être très-riches et n'avoir aucune affinité l'une avec l'autre. Ainsi quelqu'un qui aurait

[1] Tous les mots cherokies finissent par des voyelles; chaque voyelle est précédée de treize combinaisons de consonnes formant chacune soixante-quatre syllabes. Les cherokies ont de plus douze caractères alphabétiques qui tiennent lieu de doubles consonnes. Cet alphabet est très-simple, et il pourvoit admirablement bien aux sons de cette langue; il a été inventé par Georges Guess, membre de la tribu.

voulu s'attirer l'attention d'un auditoire ou d'un individu se serait servi du mot *aquenan* (écoutez), en parlant au peuple, et *magani* (qui a la même signification), en s'adressant à un noble. Voici d'autres exemples de cette singularité :

Langue plébéienne.		Langue noble.
Tachte cabanachte?	Est-ce toi?	*Ayape-gouya-iche?*
Petchi.	Assieds-toi.	*Caham.*
Coustine.	Esprit	*Cayocop.*
Tchite.	Grand.	*Cliquip.*

Ces exemples suffisent pour montrer qu'il n'existe aucune analogie entre les deux langues. Les femmes parlaient, il est vrai, le langage des nobles, mais avec affectation et une prononciation différente de celle des hommes. Les Français du fort Rosalie, qui fréquentaient plus les femmes que les hommes, prirent aussi leur prononciation en parlant le natchez. Ceci déplaisait singulièrement aux chefs, et l'un d'eux interpellant un jour un officier du fort, lui dit : « Puisque vous avez la prétention d'être un homme, pourquoi grasseyez-vous comme une femme? »

Les Indiens expriment leurs pensées et leurs idées, selon qu'elles se présentent à leur esprit, par des mots composés quelquefois de substantifs, d'adjectifs et de verbes associés les uns aux autres. Les mots eux-mêmes, et surtout les substantifs, sont souvent des onomatopées, et représentent par leurs sons l'action ou la chose dont on parle. Ainsi, par exemple, *cheval* en miami se dit *uakatakauskau*. Les Ojibbeways de Machilimackinack disent : *papashigogounski*. Ces deux mots prononcés par les naturels imitent admirablement le bruit que fait le cheval en trottant.

Presque tous les mots indiquent une action intérieure ou extérieure, une idée concrète ou abstraite, et l'assemblage des syllabes exprimant les idées repose sur une racine première ayant la faculté de retenir la pensée originale au milieu des sons additionnels qui la complètent. La pensée exprimée chez les Peaux-Rouges est comme une tige polysyllabique formant un groupe d'objets curieux, primitifs, expressifs et sonores. La cause de la formation de ces mots interminables et composés se trouve dans la pauvreté du vocabulaire indien. Tous les objets n'ayant pas de nom propre, les sauvages, pour les désigner, sont obligés de recourir

dans leur langage à des périphrases, dont ils ne font ordinairement qu'un seul mot. Voici un exemple qui fera comprendre ce système linguistique. Supposons qu'un Indien veuille dire qu'il fume, et qu'il n'ait aucun terme pour spécifier la pipe et l'action de fumer, alors il dira : *J'aspire la fumée d'un feu d'herbe, qui brûle dans un petit foyer de pierre, enfoncé dans un bâton troué;* de cette longue phrase il ne fera qu'un seul mot.

Les langues indiennes sont essentiellement figuratives, comme toutes les langues primitives; cela se comprend; l'homme, étant continuellement en présence de la nature lorsqu'il vit loin des sociétés avancées dans la civilisation, prend toujours un style imagé pour exprimer ses sentiments ou ses idées. Le langage des Indiens nous fournit des preuves frappantes de ce que nous avançons, et nous citerons ici quelques locutions choisies parmi des centaines des plus familières et des plus usitées dans les wigwams.

Un nuage noir s'élève sur l'horizon	veut dire :	La guerre menace de tel côté.
Le sentier est déjà obstrué	—	La guerre est déjà commencée.
Enterrer la hache ou le tamahauk	—	Conclure la paix.
Vous avez parlé avec les lèvres et non avec le cœur	—	Vous avez cherché à me tromper.
Vous avez bouché mes oreilles	—	Vous m'avez fait un secret.
N'écoutez pas le chant des oiseaux qui voltigent autour de nous	—	Ne croyez pas aux contes que l'on vous fait.
Allumer le feu du conseil	—	Se réunir pour discuter.
Ne laissez pas l'herbe croître dans le sentier de la guerre	—	Poussez la guerre avec vigueur.

Naturellement, les mots composés ont un dérivatif. Ce dérivatif, lorsqu'il est dépouillé de tous les accessoires qui complètent l'idée, se réduit ordinairement à un monosyllabe, ou tout au plus à deux syllabes. En voici des exemples pris au hasard dans plusieurs dialectes indiens : *moz*, daim; *nisau*, bois; *terp*, pierre; *zid*, pied; *ovu*, corps; *daï*, cœur; *kracl*, arbre; *ozi*, mouche; *oucos*, viande; *nadina*, vent, etc.

Ces racines sont la souche des mots composés, comme nous le voyons dans *shomin-aubo*, vin, formé de *shamin*, raisin, et de *aubo* liqueur; *totosh-aubo*, lait, de *totosh*, le sein d'une femme, etc. Quoiqu'il y ait des mots particuliers pour indiquer le sexe des individus, il n'existe pas de genre proprement dit; mais ce qui le remplace, c'est la quantité des dérivatifs qui se divisent en animés et inanimés. Ainsi, on se servira du

même adjectif dans *jeune garçon* et *jeune fille*, parce que les deux dérivatifs *garçon* et *fille* sont animés; mais on emploiera deux adjectifs différents dans la phrase suivante : voilà une *belle squaw* (femme), voilà une *belle robe*, parce que squaw étant animé exige un adjectif également animé, et que *robe* étant *inanimé* demande pareillement un adjectif inanimé. Exemples :

Adjectifs animés.		Adjectifs inanimés.
Minno.	Bon.	*Onisheshin.*
Manaud-izzi.	Mauvais.	*Monaud-ud.*
Mindiddo.	Grand.	*Mitshau.*
Uggauski.	Petit.	*Pungie.*
Waubishk-izzi.	Blanc.	*Waubishk-au.*
Mukkuddaw-izzi.	Noir.	*Mukkuddaw-au.*

On peut remarquer ici que cette manière de symboliser, pour ainsi dire, les adjectifs, en ne les employant pas indistinctement pour tous les êtres organisés ou inorganisés, est une imitation des lois de la nature, qui a donné les propriétés ou les qualités animées aux êtres qui ont la vie et le mouvement, et les qualités ou propriétés inertes ou inorganiques aux êtres inanimés. Il est étrange de voir des sauvages employer cette règle si simple et si naturelle, tandis que les peuples civilisés ont une syntaxe si arbitraire. La différence de ces deux genres d'adjectifs consiste généralement dans la terminaison, qui varie, quoique le radical soit le même. Avec les adjectifs, les Indiens font souvent des substantifs en changeant ou modifiant la terminaison de l'adjectif. Quant aux noms propres, ceux des hommes sont emblématiques; ils ont rapport à un trait de courage, à un animal, à un ornement héréditaire ou caractéristique. Ceux des femmes sont tirés des fleurs, des objets naturels ou de fantaisie. Nous en citerons quelques-uns :

Noms d'hommes.	Noms de femmes.
Les quatre ours.	Le bouton de rose.
Le loup trompeur.	La fleur qui s'incline.
Le buffle blanc.	Le saule pleureur.
L'ours rouge.	L'herbe aux doux parfums.
La tête d'élan.	Le cristal de roche.
La fiente de cheval.	La nuée blanche.
L'homme du bon sens.	La biche qui nage.
La fumée qui court.	L'étoile polaire.
La main sanglante.	La fontaine pure.

Les noms de mois se rapportent à ce qui les distingue les uns des autres dans le calendrier du désert. Les Natchez avaient treize lunes au lieu de douze; la première correspondait au mois de mars et s'appelait la lune du chevreuil; les autres étaient :

Avril.	La lune des fraises.	*Octobre.*	La lune des dindes.
Mai.	La lune du vieux maïs.	*Novembre.*	La lune des buffles.
Juin.	La lune des melons d'eau.	*Décembre.*	La lune des ours.
Juillet.	La lune des pêches.	*Janvier.*	La lune des oies.
Août.	La lune des mûres.	*Février.*	La lune des châtaignes.
Septembre.	La lune du nouveau maïs.		

La lune des noix complétait cette nomenclature de lunes qui duraient chacune moins d'un mois.

Nous l'avons déjà dit, il y a des substantifs qui sont formés des adjectifs, en changeant leur terminaison. C'est de cette manière que de *ossin,* pierre, on fait *ossin-ecsh*, pierreux; de *nebi*, eau, l'on fait *neb-ish,* aqueux, etc. Tous les pluriels se forment de la même manière; mais ceux des noms animés ne sont pas les mêmes que ceux des noms inanimés. Ainsi en algonquin on dit : *mukoo*, un ours; *mukoaig*, des ours; *ouabigoun*, une fleur; *ouabigounou*, des fleurs. Il y a très-peu de substantifs privés de nombre. Cela ne se trouve guère qu'à la troisième personne des déclinaisons des noms animés, et dans les conjugaisons des verbes animés. Les substantifs ont des diminutifs comme dans la plupart de nos langues européennes. Ainsi on dit : *ekowa*, une femme; *ekwaz-ais*, une petite femme; *inin-i*, un homme; *inin–ies,* un petit homme; *penuisi*, un oiseau; *penuish-ies,* un petit oiseau; *addik*, un renne; *addik-os*, un petit renne; *wakiegun*, une maison; *wakieg-uns*, une petite maison, etc.

Les verbes suivent en principe les règles qui régissent les adjectifs, et s'accordent avec leur sujet, comme ceux-ci s'accordent avec les noms ou pronoms qu'ils qualifient.

Il y a des langues indiennes qui manquent d'auxiliaires; mais elles ont des substituts ou des modifications pour les remplacer. Il en est de même des mots ou des verbes qui, n'exprimant pas exactement la pensée telle qu'elle devrait être rendue, sont remplacés par des équivalents. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le verbe *arriver*, n'existant pas dans plusieurs dialectes, est souvent remplacé par *venir*, ou *apparaître.*

Grand nombre de verbes sont dérivés des substantifs auxquels on a changé la terminaison, ou bien auxquels on a ajouté une ou plusieurs syllabes soit avant, soit après : ainsi, de *annamiauouina*, prière, on fait *nianuamioi*, je prie ; de *ahnimiki*, tonnerre, on fait *ninahnimikiou*, je suis le tonnerre. Tous ces changements simplifient tellement la langue, qu'avec peu de mots on peut dire beaucoup de choses, et d'une manière brève autant qu'expressive. Nous donnerons ici un exemple, qui est cité par M. Schoolcraft, dans son troisième discours sur les combinaisons des substantifs avec des adjectifs et des verbes, afin de montrer le génie de la formation des mots. *Baimoua*, en algonquin, veut dire *son* ou *bruit;* avec ce radical on fait *baimouaoua*, le son qui passe; *minouaoua*, un agréable son; *maunouaoua*, un son désagréable; *modouayanshkau*, le bruit des vagues qui frappent le rivage; *modouayaunnimod*, le bruit du vent; *modouayaukouskau*, le bruit des arbres qui tombent; *modouakioumisgishin*, le bruit d'une personne qui tombe; *modouaysin*, le bruit d'une masse inanimée qui tombe à terre. C'est ainsi que toute modification dans la pensée peut s'exprimer par une modification du mot ou de l'orthographe.

Les pronoms sont, pour ainsi dire, ensevelis dans les verbes; néanmoins, en analysant les phrases, on peut les reconnaître, et nous en donnerons plus tard une traduction en plusieurs langues. Maintenant, disons quelques mots sur le style.

Les discours des Indiens ne laissent pas d'avoir souvent une grande et noble beauté de style. Le talent d'orateur est très-apprécié parmi les Peaux-Rouges; ils aiment les belles phrases, les expressions choisies, les images frappantes. Il est surprenant de voir avec quelle adresse et quelle habileté des hommes illettrés et sauvages manient une langue pauvre en elle-même, et les ressources variées et merveilleuses qu'ils en retirent. Leurs pensées, pleines de noblesse, de poésie, d'énergie et de bon sens, atteignent parfois le sublime, quoique la forme en soit simple et concise. Un orateur indien qui parle dans une grande occasion au nom de sa tribu présente réellement le type de la dignité, de la sagesse et de l'éloquence; il rappelle les héros de l'antiquité. La parole, chez les Indiens, n'est pas soumise à ces nombreuses règles oratoires qui gênent l'originalité de la pensée; ils racontent ce qu'ils pensent et ce qu'ils éprouvent avec une éloquence imagée. La nature est leur seule maîtresse

dans l'art de parler; elle est leur livre unique, et c'est dans ce livre toujours ouvert que leur âme sensible, leur imagination vive, ardente, impressionnable trouvent les images qui embellissent leur langage, les intonations qui donnent de la couleur aux mots, et les expressions qui rendent la pensée si digne, si naturelle et si originale. L'intelligence des Indiens est élevée; leur jugement profond, net et clair; leur mémoire vraiment extraordinaire, et cette réunion de qualités prête à leur parole un cachet de naïveté, de bon sens et de vérité qu'on retrouve difficilement parmi les orateurs des nations civilisées, où la forme des discours l'emporte trop souvent sur le fond.

Nous donnerons ici une idée du style et de la forme des discours indiens, en rapportant une allocution prononcée par un chef des Puants au général Doge, qui venait de la part du gouvernement des États-Unis pour demander à ce chef de lui céder son territoire. Ce discours, aussi simple que digne, aura, du reste, un intérêt historique, en montrant quelle répugnance ont les Peaux-Rouges à vendre leur terre pour émigrer dans des pays inconnus.

« Mon frère, dit l'Indien au général, je te revois avec plaisir; en te députant près de nous, notre Grand-Père [1] ne pouvait faire un meilleur choix, car nous t'aimons tous. Tu as déjà présidé plusieurs fois à nos traités avec les blancs, et nous nous sommes applaudis de ta loyauté. Tu as toujours été un ami pour notre nation; nous espérons encore que tu seras notre défenseur auprès de notre Grand-Père.

« Tu viens, dis-tu, de la part de notre Grand-Père pour nous demander la cession de notre territoire. Mais aurait-il oublié les magnifiques promesses qu'il m'a faites à Washington, à deux époques différentes? Pour moi, il m'en souvient encore comme si c'était aujourd'hui. Je reçus dans cette ville le plus grand accueil; tout le monde était enchanté de me voir, de me montrer ce qu'il y avait de mieux dans les cités que je traversais; les marques du plus entier dévouement nous étaient prodiguées. On nous disait qu'on ne nous inquiéterait plus sur les terres où nous nous retirions, et en signe d'une inaltérable alliance, on me donna une médaille d'argent, représentant deux mains enlacées. — « Comptez sur « moi, » me disait le Grand-Père; « je vous défendrai toujours : vous

[1] Le président des États-Unis.

« serez mes enfants ; si l'on vous fait quelque tort, adressez-vous tou-
« jours à moi : vos sujets de plainte cesseront dès qu'ils me seront con-
« nus, et je vous défendrai. » —Et moi, simple enfant de la nature, qui n'ai qu'une langue, je croyais à la sincérité de ces promesses ; mais voilà que, malgré nos réclamations, toutes nos affaires ont été administrées sans même nous consulter. On a renvoyé des agents que nous aimions, pour nous en donner d'autres sans prendre notre avis. Nous avons adressé des pétitions auxquelles on n'a eu aucun égard. On nous avait promis qu'on nous laisserait toujours sur les terres que nous occupions, et déjà on veut nous envoyer je ne sais où ! Mon frère, tu es notre ami ; dis à notre Grand-Père qu'avant de prendre le chemin d'un nouvel exil, ses enfants ont besoin de faire ici une halte plus longue : l'arbre qu'on transplanterait sans cesse ne tarderait pas à périr.

« Pour se dispenser d'être juste envers nous, on nous accuse d'être la nation la plus perverse qui soit sous le ciel. Si le reproche nous était fait par des Peaux-Rouges, je montrerais qu'il est exagéré ; mais ce sont des blancs qui nous l'adressent, et je me borne à répondre qu'il retombe sur eux. Pourquoi venez-vous nous tenter jusqu'à la porte de nos cabanes avec votre *eau-de-feu*, si destructive pour notre tribu ? S'il se commet des crimes parmi nous, c'est par suite de l'ivresse ; et qui nous enivre, qui ? Des hommes avides qui nous vendent du poison au prix de nos dépouilles. »

Tous les discours de ce genre adressés aux agents américains se ressemblent ; tous ont le même calme et la même dignité. Nous avons choisi celui-ci entre plusieurs comme étant le plus court et le plus simple. Il en est d'autres qui renferment toutes les beautés contenues dans nos meilleurs chefs-d'œuvre de rhétorique. Nous en donnerons ici quelques extraits des plus remarquables. A l'époque où les Anglais étaient en guerre avec les Français, le gouverneur Dudley envoya, le 20 juin 1703, des messagers aux tribus indiennes pour les prier de venir à Falmouth tenir un conseil à l'effet de conclure un traité de paix. Parmi les discours qui furent prononcés à cette assemblée, on remarque celui d'un chef nommé Simmo, qui prélude ainsi : « Nous vous remercions, bon frère, pour être venu d'aussi loin parler avec nous : c'est une grande faveur. Les nuages planent dans l'air et se noircissent, mais nous chantons encore avec amour les chants de paix. Croyez mes paroles. Aussi loin que le

soleil est au-dessus de la terre, de même nos pensées le sont-elles de la guerre et même de la moindre rupture entre nous. »

Un Penobscot, du nom de Peol Susup, tua de sa main un cabaretier chez lequel il s'était enivré. Ayant été mis en prison pour ce crime, un chef de la même tribu le défendit en s'adressant ainsi aux juges : « Vous savez que votre peuple fait beaucoup de mal à mes Indiens. Il les trompe, les tue, et les coupables se promènent libres dans vos rues ; personne ne les touche. Ceci fait brûler mon cœur d'indignation. Alors mes Indiens me disent : Nous irons tuer vos méchants et vos mauvais sujets. Je leur réponds : Ne faites jamais cela, nous sommes tous frères. Votre peuple disait : Le coupable doit mourir. Mais il n'en a pas été ainsi : il vit, mange et boit dans votre grande prison, et ne mourra jamais pour avoir tué un Indien. Mes frères me disent : Que cet homme sanguinaire soit libre, ainsi que Peol Susup. Voilà ce que nous désirons. L'espérance remplit nos cœurs à tous. La paix est bonne ; mes Indiens l'aiment ; ils sourient sous son ombre. Le Grand-Esprit est notre chef. J'ai dit ce que je pensais. »

Un des chefs les plus célèbres de la tribu des Creeks fut Weatherford, qui, à la tête de ses guerriers, défit les Américains en plusieurs batailles rangées et massacra presque tous les blancs réfugiés dans le fort Mimms. Quelque temps après l'affaire du fort Mimms, les Américains, sous le commandement du général Jackson, prirent une terrible revanche, et la plupart des Creeks furent tués ou faits prisonniers. Le général Jackson, voulant essayer la fidélité des chefs indiens qui avaient fait leur soumission, leur ordonna de lui amener Weatherford pieds et poings liés. Quand ces chefs firent part au sachem de la requête du général, Weatherford, pour leur épargner cette trahison et s'éviter une pareille humiliation, résolut de se présenter lui-même devant le général, qui fut bien surpris lorsque cet Indien parut devant lui, en lui disant : « Je suis Weatherford, qui commandait la prise du fort Mimms et qui désire la paix pour mon peuple : je viens la demander. » A cette demande, Jackson lui dit : « Je suis étonné que vous ayez osé paraître devant moi après votre conduite, qui mérite la mort ; et si vous aviez été amené comme je l'avais ordonné, je sais comment je vous aurais traité. » Alors Weatherford répondit : « Je suis en votre pouvoir, faites de moi ce que voudrez ; je suis soldat ; j'ai fait aux blancs tout le mal que j'ai pu ; je me suis battu contre eux et je

me suis battu bravement; si j'avais une armée, je me battrais encore, je me battrais jusqu'à la fin; mais je n'en ai plus, mon peuple n'est plus. Je ne puis que pleurer sur les malheurs de ma nation. »

Le général Jackson, impressionné par la vue d'un si noble courage, dit au chef indien que bien même qu'il l'avait en son pouvoir, il n'en abuserait pas, et qu'il lui donnait le choix entre une soumission sans condition ou la liberté avec une guerre sans quartier comme sans pitié. Alors le célèbre sachem lui répondit, sur un ton digne, mais ému par l'indignation : « Vous pouvez en toute sécurité m'offrir de pareilles conditions : il y avait un temps où j'aurais pu vous répondre; il y avait un temps où j'aurais eu un choix ; maintenant je n'en ai plus, je n'ai même pas d'espérance. Autrefois je pouvais encourager mes guerriers pour le combat, mais je ne puis animer les morts; mes guerriers ne peuvent plus entendre ma voix ; leurs ossements reposent à Talladega, à Tallushatches, à Émuckfaw et à Tohopeka. Je ne me suis pas livré sans réflexion. Lorsque j'avais la moindre chance de succès, je n'ai jamais quitté mon poste, ni demandé la paix ; mais mon peuple est parti, et si je demande la paix, c'est pour ceux qui vivent encore et non pour moi. Je regarde derrière moi avec une profonde douleur, et je désire éviter de plus grandes calamités. Si je n'avais eu à combattre que l'armée de la Géorgie, j'aurais cultivé le maïs sur un côté de la rivière et je me serais battu de l'autre ; mais votre peuple a détruit ma nation. Vous êtes un brave, je me repose sur votre générosité. Vous ne demandez d'un peuple vaincu que ce qu'il peut vous donner. N'importe quelles seront vos conditions, ce serait folie de s'y opposer. Si elles sont convenables, je serai un des plus fervents à les observer et à les faire agréer. Vous avez dit à mon peuple qu'il pouvait s'en aller en toute sécurité n'importe où il irait : ceci est bien dit, il doit vous écouter, il vous écoutera. » Un pareil discours ne souffre aucun commentaire; la dignité et la résignation y respirent à chaque sentence. En le reproduisant, nous avons voulu donner une juste idée de l'éloquence indienne, et nous croyons que dans le monde civilisé peu d'orateurs se sont élevés aussi haut que les sachems, dont les nobles sentiments, peints en termes aussi énergiques, aussi simples, aussi grands, sont dignes d'une admiration sincère.

Lorsque l'Indien parle en public ou dans un conseil, sa pose, son maintien grave et ses gestes surtout augmentent encore l'effet de ses pa-

roles. Le langage expressif des gestes, universellement usité parmi les tribus de l'Amérique septentrionale, est presque aussi perfectionné chez les sauvages des grands déserts que l'est celui des sourds-muets parmi nous. Les Peaux-Rouges se comprennent parfaitement au moyen de ces signes inventés par les nécessités de leur existence bizarre et dans des solitudes où la parole est souvent dangereuse; ils peuvent même raconter de cette manière des événements assez longs, auxquels nous ne comprendrions absolument rien. Grâce à ce talent et à celui de l'imitation, ils reproduisent avec une perfection incroyable les hurlements des loups, le hennissement des chevaux, le cri de la chouette, de l'écureuil et de tous les animaux sauvages ou domestiques.

Nous l'avons dit, les Indiens sont narrateurs par goût, aussi bien qu'orateurs par nature; leurs récits du foyer sont d'un intérêt réel, et contiennent toujours une moralité simple et particulièrement adaptée à l'auditoire. A côté des conteurs de profession que l'on retrouve dans les déserts américains comme en Orient, et qui sont toujours fournis de légendes et d'histoires très-curieuses, les pères de famille et les vieux sachems ne dédaignent pas d'interrompre leur silence ordinaire pour raconter le soir, à la clarté des étoiles ou d'un feu de bois blanc, quelques-uns de ces récits qui captivent et instruisent en même temps les êtres les plus maussades ou les plus distraits. Nous traduirons ici quelques-unes de ces légendes du wigwam, traduites également par d'autres écrivains, qui ont eu comme nous l'occasion de les entendre dans ces vastes solitudes peuplées par l'imagination indienne de mystères et de drames fantastiques.

Un chasseur ambitieux, et n'ayant qu'un fils unique qui s'approchait de l'âge où les jeunes garçons ont l'habitude de se choisir un esprit protecteur, désirait vivement que son fils jeûnât à cette occasion beaucoup plus que la coutume ne l'exige, afin qu'il pût obtenir un esprit très-puissant. A cet effet le chasseur donna ses instructions à son fils, et l'encouragea, par tous les raisonnements possibles, à se conduire comme un homme. L'enfant, voulant satisfaire les désirs de son père, commença par prendre un bain de vapeurs dans les loges destinées à cela, puis il se plongea dans l'eau froide, et s'en fut se reposer sur une natte de jonc tressée par sa mère et placée dans une cabane isolée, construite au milieu d'une forêt. Son père voulut l'accompagner jusqu'en cet

endroit ; il l'engagea à jeûner pendant douze jours, et lui promit de venir le voir tous les matins. Le pauvre pénitent se couvrit la tête et demeura ainsi couché pendant huit jours, ne se levant que pour recevoir le chasseur qui le visitait régulièrement selon sa promesse. Le neuvième jour, l'enfant dit à son père : « Mon père, mes songes sont mauvais; l'esprit « qui me visite ne m'est pas favorable comme vous le désireriez. Laissez-« moi rompre mon jeûne, et un autre jour j'essayerai de nouveau. Je « n'ai plus la force de jeûner plus longtemps. — Mon fils, répondit le « chasseur, tout sera perdu si vous ne continuez pas. Vous avez persévéré « pendant huit jours, le plus difficile est fait, encore un peu de patience, « et l'esprit viendra vous voir. » Le malheureux garçon, exténué par le besoin de nourriture, se recoucha. Le onzième jour, il renouvela sa demande d'une voix mourante; mais le père lui répondit : « Demain. » Celui-ci revint le lendemain selon son habitude. En s'approchant de la cabane, il crut entendre quelqu'un qui parlait en dedans ; alors, s'arrêtant, il regarda par une petite ouverture pratiquée dans le mur, et vit son fils se peignant le corps en murmurant ces mots : « Mon père « m'a tué. Il n'a pas voulu m'accorder ma demande. Je vais être heureux « pour toujours, car je lui ai obéi, même au delà de mes forces. Mon « esprit n'est pas celui que je cherchais, mais il est juste et miséricor-« dieux, et m'a donné une nouvelle forme. » En ce moment le vieillard se mit à crier : « Mon fils, mon fils, ne m'abandonne pas. » Mais l'enfant, métamorphosé en rouge-gorge, s'envola sur le toit de la cabane avec l'agilité d'un oiseau, puis il dit à son père : « Ne pleurez pas mon chan-« gement; je serai plus heureux dans mon état présent que je ne l'aurais « été en devenant homme. Je serai toujours l'ami des hommes et j'habi-« terai près de leurs demeures. Je ne puis pas satisfaire votre amour-« propre comme guerrier, mais je vous réjouirai par mes chansons. « Maintenant je suis libre des inquiétudes et des chagrins de la vie. Les « montagnes et les prairies me fourniront ma nourriture, et mes sentiers « seront désormais dans l'air et l'espace. » A peine avait-il dit ces mots, qu'il disparut dans le feuillage de la forêt.

Voici une autre légende non moins curieuse que la précédente, et dont la morale est une critique de la curiosité.

Sayadis pleurait sa sœur qui mourut jeune et belle. Enfin, ne pouvant se consoler de sa douleur, il résolut d'aller dans le pays des âmes

et de ramener celle qu'il avait perdue. Son voyage fut long, plein d'aventures, et aurait été infructueux s'il n'avait pas rencontré un vieillard au moment où il allait tomber dans le plus violent désespoir. Ce vieillard lui donna une calebasse magique dans laquelle il devait enfermer l'esprit de sa sœur s'il parvenait à la trouver. Sayadis, heureux de sa rencontre, s'en alla le cœur gai et rempli d'espérance; mais quel ne fut pas son étonnement en voyant qu'à son arrivée dans le pays des âmes tous les esprits le fuyaient! Dans cette difficile conjoncture, Tarenyawago, le maître des cérémonies, l'aida de son pouvoir en lui donnant une mystérieuse raquette qui avait le pouvoir de lui ramener sa sœur. Aussitôt le bruyant Taiwaieyun, ou tambour des esprits se fit entendre pour réunir toutes les âmes dans une danse solennelle, et la flûte indienne donna ses notes les plus douces et les plus mélodieuses. L'effet de cette musique fut instantané, et tous les esprits s'approchèrent pour commencer une joyeuse ronde. Sayadis aperçut bientôt sa sœur, et, pénétrant rapidement au milieu des danseurs, saisit et enferma dans sa calebasse celle qu'il cherchait et qui faisait tous ses efforts pour regagner sa liberté. Puis il revint chez lui avec son précieux fardeau. De retour dans sa cabane tous ses parents et ses amis vinrent pour assister à la cérémonie qu'il restait à faire pour déterrer le corps de la défunte et le ressusciter en lui rendant son âme enfermée dans la calebasse. Malheureusement, en ce moment, une femme plus curieuse que prudente, ayant eu l'envie de voir comment était fait un esprit séparé du corps, ouvrit la calebasse et l'esprit disparut dans l'air. C'est ainsi que l'infortuné Sayadis se vit frustré de son bonheur, du fruit de son voyage et de ses fatigues par la fatale curiosité d'une femme.

Pour ne pas nous arrêter trop longtemps sur les narrations indiennes, nous laisserons de côté toutes les traditions allégoriques ou purement fictives, si gracieuses qu'elles puissent être, mais qui ne renferment aucune moralité sérieuse, ce qui est pourtant très-rare; car dans les récits les plus extraordinaires, tels que ceux des métamorphoses d'un guerrier, de ses combats contre un géant ou contre un chef cruel, terrible et puissant, des enchantements causés par la volonté des génies, des esprits ou des propriétés magiques d'un *sac de médecine* ou d'une amulette quelconque, on trouve presque toujours au fond de ces récits quelque leçon morale ou religieuse plus ou moins cachée sous les brillantes pro-

ductions de la fantaisie ou de l'imagination indienne. L'histoire de Moowis, ou l'homme fait avec des chiffons et de la boue, dénote évidemment qu'elle fut inventée pour instruire les jeunes gens des deux sexes des fautes qu'ils doivent éviter et des vertus qu'ils doivent pratiquer pour être heureux. Dans Moowis les dangers de la coquetterie sont exposés avec une simplicité, une originalité vraiment remarquables, et prouvent qu'au désert comme dans le monde civilisé les mêmes défauts ont les mêmes conséquences.

Dans un grand village du Nord il existait une jeune fille du nom de Ma-mon-dà-go-kwa, tellement belle qu'elle excita l'admiration de tous les guerriers et de tous les chasseurs qui la virent. Un de ses plus fervents admirateurs était un jeune guerrier dont la noble figure, la richesse et le soin qu'il prenait de son costume le firent surnommer Ma-mon-da-gin-èn-i, c'est-à-dire le beau. Un jour, ayant fait part à son meilleur ami de l'amour qu'il ressentait pour Ma-mon-dà-go-kwa, il lui dit : Viens avec moi, nous irons voir celle qui est si belle, peut-être choisira-t-elle l'un de nous deux pour époux. Mais rien ne put séduire la coquette, qui renvoya ses deux adorateurs avec un geste de mépris. Cette mésaventure bientôt connue de tout le village devint le sujet de toutes les conversations. Ma-mon-da-gin-èn-i, qui était très-sensible, fut si mortifié d'avoir été éconduit publiquement de cette manière, qu'il en tomba malade, devint taciturne; il passait des jours entiers les yeux hagards ou fixés en terre et ne prenant plus de nourriture; il se crut déshonoré, et malgré tous les efforts de ses parents et de ses amis, il ne voulut plus sortir de cette espèce de léthargie dans laquelle il se trouvait. Aussi, lorsque sa famille se préparait pour l'émigration annuelle en usage dans la tribu, resta-t-il dans son lit pendant que l'on enlevait la tente pour la charger sur les chevaux.

Quand tout le monde fut parti et que Ma-mon-da-gin-èn-i n'entendit plus rien, il se leva et résolut de faire usage du pouvoir que lui avait donné son esprit, afin de punir et d'humilier la jeune fille qui traitait tout le monde comme il l'avait été. A cet effet, il ramassa tous les chiffons qui se trouvaient dans le camp et qu'on avait jetés dans la boue comme inutiles; puis, avec de la neige et des os d'animaux, il fit un homme qu'il revêtit de tous ces mauvais haillons, en ayant eu soin de les arranger en forme de mocassins, de guêtres, de robes, etc.,

et qu'il garnit de perles et de plumes, afin de leur donner une belle apparence. Enfin, après avoir animé cette singulière statue, il lui mit un arc et des flèches dans les mains. Telle fut l'origine de Moowis.

Moowis, accompagné du pauvre désolé, s'en alla au nouveau campement de la tribu. Introduit dans chaque tente par celui qui l'avait formé, il fut reçu avec distinction. La variété des couleurs de ses vêtements, la profusion de ses ornements et la noblesse de ses manières attirèrent tous les regards; jeunes et vieux voulaient l'avoir sans cesse auprès d'eux. Le chef l'invita à venir dans sa loge et lui donna un festin somptueux. Mais personne ne fut aussi charmé de l'arrivée du bel étranger que Ma-mon-dà-go-kwa; elle s'éprit de lui dès la première vue, et il devint l'hôte de sa mère. Ma-mon-da-gin-èn-i, toujours aussi amoureux, l'avait introduit auprès de celle qu'il aimait dans l'espérance qu'elle reviendrait à lui; mais ce fut en vain. Moowis, ne pouvant s'approcher trop près du feu de crainte de fondre, mit un garçon entre lui et le foyer, et par son esprit il sut éluder toute invitation qui aurait pu compromettre son existence fragile; il sut éluder avec tant d'à-propos les pressantes sollicitations qu'on lui faisait de se chauffer, qu'il évita une dissolution immédiate de tout son être.

Cette visite prouva que Ma-mon-da-gin-èn-i avait bien calculé les effets de son plan; il se retira de la loge laissant Moowis triomphant assis aux pieds de sa belle. Le mariage fut bientôt résolu, et la jeune fille, à son tour captivée, épousa Moowis. Le lendemain matin des noces, Moowis arrangea ses plumes de guerrier, prit ses armes et dit à son épouse : — Je dois partir pour une affaire importante, et bien des collines et des ruisseaux se trouvent encore entre le but de mon voyage et moi. — Je partirai avec vous, lui répondit la belle désolée à cette annonce. — C'est trop loin, répliqua Moowis, et vous ne pourriez pas supporter les fatigues et les dangers de la route. — Il n'est aucune distance que je ne puisse parcourir, aucun danger que je ne puisse partager avec vous, ajouta la jeune femme. Moowis alors retourna vers son maître et lui raconta tous ces détails. Celui-ci, ému un moment par le chagrin de Ma-mon-dà-go-kwa, sentit ses résolutions s'évanouir; mais, dit-il, c'est sa faute. Pourquoi a-t-elle rejeté tous les conseils de la prudence et de la raison pour épouser une image de neige, de boue et de chiffons?

Le même jour, Moowis partit suivi de sa femme. La route était dure, mauvaise, encombrée d'obstacles, et Ma-mon-dà-go-kwa avait de la peine à suivre son mari, qui fuyait rapidement devant elle. Lorsque le soleil parut sur l'horizon, Moowis avait disparu devant ses yeux. Peu à peu il fondit et tomba en morceaux. A mesure que sa femme avançait, elle trouvait les débris de ses mocassins, de ses vêtements qui reprirent leur première forme; elle vit des plumes, des perles, des ossements, mais elle ne revit plus Moowis; en vain le chercha-t-elle jusqu'à la nuit, Moowis n'était plus. Alors, épuisée par la fatigue et la douleur, elle pleura et gémit en disant : Moowis, Moowis, tu m'as perdue! Puis, tout éplorée, elle continua sa course dans la forêt, en répétant les mêmes mots. Depuis ce temps, on entend souvent les jeunes filles du village chanter le soir :

Moowis! Moowis! qui erres dans les bois, où es-tu? Oh! mon brave et joyeux amoureux, guide-moi maintenant.

Moowis! Moowis! Oh! crois-moi, écoute mes pleurs, ne me laisse pas toute seule, cœur généreux.

Moowis! Moowis! Tes traits s'évanouissent partout où je vais. Perdue, honnie, détestée, dois-je mourir?

Moowis! Moowis! Où vas-tu, amoureux aux yeux brillants. Je te connais, barbare oiseau, je te vois voltiger.

Tu tournes, tu tournes à mesure que j'avance; c'est pour guetter le moment où je tomberai, afin de t'engraisser sur mon sein.

L'originalité de ce chant méritait bien une place à la suite de l'histoire que nous venons de raconter.

On a dit que les Indiens ignoraient l'harmonie et la mélodie musicales. Cette opinion repose sans doute sur l'observation qui a été faite que la musique indienne est essentiellement rhythmée. Quoique ceci soit assez exact en principe, il y a néanmoins de nombreuses exceptions. Une chose digne de remarque, c'est que, parmi les Peaux-Rouges de l'Amérique septentrionale, comme chez tous les peuples plus ou moins barbares du globe, la musique est une espèce de baromètre indiquant le degré de leur civilisation morale. Les tribus, dont les facultés sont plus développées, soit naturellement, soit à cause de leurs croyances religieuses, ont une instrumentation et une vocalisation plus douces et plus

perfectionnées que les tribus entièrement sauvages, lesquelles ne connaissent, en fait de musique, qu'un tapage affreux, un vrai tintamarre de discordances. Les premières tribus ont des instruments à vent, quoique grossièrement faits, dont elles se servent avec beaucoup d'habileté pour représenter leurs passions ou leurs impressions; les dernières, au contraire, ne possèdent que des instruments à percussion, qu'elles frappent ordinairement avec une certaine mesure. Ce sentiment de la mesure, que l'on retrouve chez tous les sauvages, n'est pas le résultat de l'étude; il est dû à l'instinct naturel et à l'imitation du mouvement, ou rhythme vital, qui est toujours impressionné par un rhythme sonore. On peut donc dire, sans crainte de se tromper, que les Indiens, qui, sensibles à l'harmonie des sons, ont introduit une mélodie quelconque dans leurs chants, et font usage des instruments à vent, sont moins barbares et plus civilisés que ceux qui ne connaissent et n'apprécient que la musique rhythmée et les instruments à percussion.

Disons un mot des instruments de musique en usage parmi les Peaux-Rouges. Pour les chants, les danses et les jeux, les Indiens ne s'accompagnent qu'avec des tambours et des *raquettes*. Ces *raquettes* sont des espèces de cornues en cuir de buffle, remplies de petites pierres, qui font du bruit lorsqu'on les agite. Il est assez singulier de retrouver ce même instrument chez les Koholanes de Tombouctou et chez plusieurs autres peuplades africaines, qui s'en servent pour battre leur *roum-roum*, ou long tambour. Trois différents genres de tambours sont en usage parmi les tribus de l'Amérique septentrionale. Les uns, longs et ressemblant beaucoup aux nôtres, sont faits ordinairement avec des barils recouverts d'une peau tendue. D'autres ont la forme d'une timbale, et les derniers ne sont autre chose qu'une espèce de tambour de basque; ils sont faits d'un morceau de cuir attaché sur un cercle orné de plumes, de fourrures et de crins de cheval. Dans les danses et les cérémonies religieuses, ce sont les prêtres-magiciens-docteurs qui battent le tambour, soit avec des baguettes armées d'un tampon, soit avec des raquettes. Ce monopole musical et religieux vient sans doute de ce que les prêtres seuls connaissent les chants sacrés qui accompagnent ces cérémonies ou réjouissances publiques.

Les instruments à vent sont également de trois sortes, savoir : la flûte, le flageolet et le fifre de guerre. La flûte est longue de trente à qua-

rante centimètres; elle a de trois à six trous pour les doigts; les sons ont assez de douceur et d'harmonie, mais les notes n'ont pas une gradation régulière. Le flageolet a des notes aiguës et criardes, comme nos fifres en général; nous n'avons pourtant aucun instrument qui lui ressemble. Les Indiens s'en servent avec beaucoup de facilité et même avec quelque talent, mais les blancs ont la plus grande difficulté à en tirer des sons. Le fifre de guerre est plus court que la flûte; il est fait avec un os de chevreuil ou de dinde sauvage, et orné de piquants de porc-épic. Il n'appartient qu'aux chefs d'en faire usage; ils le portent suspendu à leur cou, sous leur vêtement, et ne s'en servent que dans les combats. En soufflant par un bout, il en sort une note perçante, aiguë, qui sert de signal pour l'attaque; en soufflant par l'autre bout, l'instrument produit un son plus doux indiquant le ralliement ou la retraite. Des écrivains distingués assurent que les Dacotas ont aussi des instruments à cordes, ou lyres rustiques; mais nous avons lieu de douter de ce fait.

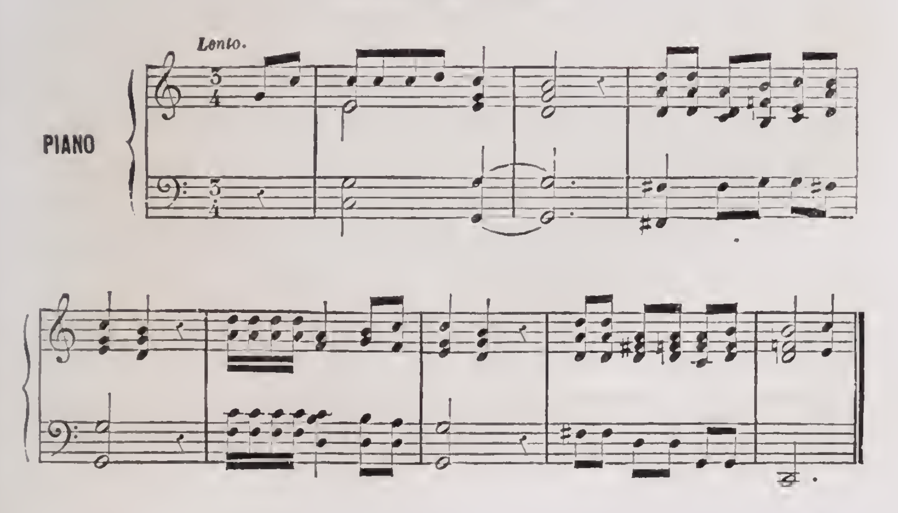
Outre une espèce de flûte pastorale, dont ils tirent d'agréables sons, les Moquis se servent encore dans leur modeste orchestre de deux petits bâtons avec lesquels ils frappent en mesure une pierre creuse. Les Peaux-Rouges et les anciennes populations de l'Amérique du Nord ne connaissent pas le tinya des Péruviens, sorte de guitare à cinq ou six cordes, et le *cqueppa*, ou trompette. Ils ne connaissent pas davantage le *huayra-puhura*, genre de flûte de Pan ou de chalumeau en usage chez les Incas, et qui se composait d'une série de petits roseaux attachés ensemble par des fils. On sait que les compositions en vers des Incas se chantaient; différentes données nous font croire que les poëtes eux-mêmes composaient la musique aussi bien que les chansons. Quelques-uns de ces airs appelés *haravis* ont été conservés parmi les Péruviens actuels, qui les chantent encore. Ils sont très-mélodieux et d'une originalité remarquable. Nous publions ici un des trois *haravis* que nous avons trouvés dans l'ouvrage sur les antiquités péruviennes de MM. Mariano-Edward Rivers et John James von Ischudi. Les airs qui accompagnaient ces compositions étaient la propriété exclusive de leur auteur, et ne pouvaient être transmis à aucune autre chanson.

HARAVIS PÉRUVIEN.



Nous publions également une ancienne mélodie mexicaine notée pour la chanson suivante :

CHANT MEXICAIN.



I	II
Ye niauh, ye ninohuica	*Ma diablo cuicaz quia in amores,*
Je m'en vais, je m'en vais	Que le diable emporte l'amour
Ma Dios monahuac mocahua	*Thuan aquin oquit la li*
Que Dieu avec toi reste;	Et celui qui l'imagine.
Rantlen nimitztlatlauhtia	*Para tleyez quit lalia*
Seulement je te prie	A quoi bon l'inventer
Macaic xinech il cahua.	*Tlazau teca mahuiltia.*
De ne jamais m'oublier.	Seulement pour se réjouir des gens.

Les mots espagnols *Dios*, *diablo*, *amores*, *para*, ne prouvent rien contre l'antiquité tant des paroles que de l'air, parce que les indigènes ont mêlé le castillan à leur prose comme à leur poésie. Voici une autre chanson plus courte et plus ancienne que la précédente et dont on a fait un cantique.

Itzintlau ce tepetontli	*Oniquitlac ce tonantzin* [1]
Sous cette colline	J'ai vu notre mère
Campa xochill mohuilana	*Noyolotzin quitilana.*
Où les fleurs s'étendent	Qui mon cœur attire.
Campa tihualla	*Nol ompa maya.*
A l'endroit d'où tu viens,	Moi j'y allais.

Le troisième air indien que nous publions ici est moderne, comme on peut s'en convaincre par la mesure finale qui dénote une époque peu ancienne. Le chant qui l'accompagnait fut composé, d'après le témoignage de M. William Simonise de Charleston, en l'honneur de la belle Onacoana ou la *Fleur-d'Or*, qui fut si cruellement et si injustement mise à mort par les Espagnols de Haïti, qu'elle avait si souvent

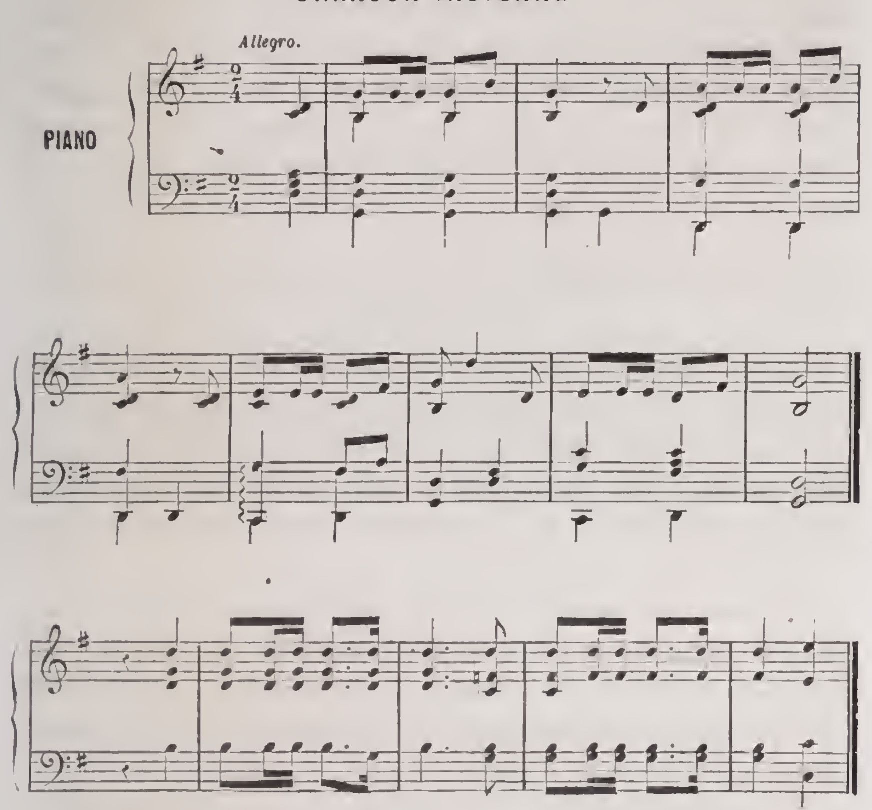
[1] Ou *malintzin*, Marie, ou *ichpechtzin*, une jeune fille. *Tonantzin*, notre mère, est le nom d'une divinité aztèque, dont le culte attirait un concours immense, à une lieue de Mexico. Les Espagnols érigèrent en cet endroit une chapelle sous l'invocation de Notre-Dame de Guadeloupe, et le culte de tonantzin s'est perpétué sous le nom de la *mère de Dieu*. Le président de la république, le premier jour de l'an, va faire ses dévotions dans ce sanctuaire, en grande cérémonie, au milieu des danses costumées des indigènes suivant l'usage antique. Il y a même la fête des Indiens, et celle des Espagnols est renvoyée à un autre jour, pour laisser plus de latitude aux naturels.

C'est pour prouver l'apparition de Notre-Dame de Guadeloupe que Sigüenza, puis Botturini, et après eux Veylia, Gama et Puhardo, ont entrepris leurs recherches sur l'antiquité mexicaine.

Malintzin (captive) remplace le nom de Marie (pour les Mexicains qui, n'ayant pas de *r* dans leur langue, mettent un *l* à la place), et désigne en général *une jeune fille*. Mais les jeunes gens disent ichpechtzin (fille) au lieu de tonantzin et de malintzin.

obligés. L'air que nous reproduisons est une assez fidèle image de ceux conçus par les Peaux-Rouges, comme l'indiquent les répétitions qui se rencontrent à chaque phrase, à chaque mesure de leurs singulières chansons.

CHANSON INDIENNE.



En général, la conception musicale des Peaux-Rouges n'est pas autre chose que l'imitation plus ou moins imparfaite des notes harmonieuses dont la nature est si riche dans les forêts et les solitudes du nouveau monde. L'Indien écoute religieusement ce qui frappe ses sens, lorsque les feuilles agitées mollement par la brise du soir semblent pousser des plaintes, ou bien quand la tempête, sévissant avec fureur, ébranle les arbres gigantesques, qui craquent comme de frêles roseaux. Le gazouillement des oiseaux, le cri des bêtes fauves, en un mot, toutes les voix douces, graves ou imposantes qui animent les déserts, sont autant de leçons musicales qu'il retient facilement.

Nous avons été témoin d'une de ces inspirations subites auxquelles l'Indien ne sait pas résister. C'était par une de ces longues nuits d'hiver, si monotones et si ennuyeuses dans les bois. Nous étions dans un wigwam qui nous défendait mal contre l'intempérie de la saison. L'orage grondait au dehors, la tempête mugissait dans l'espace, le vent soufflait avec violence, et sifflait à travers les fentes et les ouvertures de la cabane ; la pluie tombait par torrents, et nous empêchait de poursuivre notre chemin. Notre hôte était un Indien aux yeux vifs et intelligents; vêtu avec une certaine élégance, il se drapait majestueusement dans un grand manteau de fourrure. Assis près du feu qui éclairait de reflets rougeâtres l'intérieur de son wigwam, il se sentit tout à coup pris d'un désir irrésistible d'imiter le déchaînement de la nature, et de chanter ses impressions. Saisissant alors un tambour suspendu près de son lit, il fit entendre un léger roulement ressemblant aux rumeurs lointaines de l'orage qui approche ; puis, avec une voix de fausset qu'il savait rendre douce quand il le voulait, il imita le sifflement de l'air, le craquement des branches s'entre-choquant les unes contre les autres, ainsi que le bruit particulier que font les feuilles mortes accumulées en masses compactes sur le sol. Peu à peu, les roulements du tambour devinrent plus fréquents et plus forts, les chants plus sonores et plus aigus, et enfin notre Indien cria, hurla d'une manière effrayante; il se débattait et frappait son instrument avec une rapidité extraordinaire : c'était une vraie tempête, à laquelle rien ne manquait, pas même les hurlements plaintifs des chiens et les mugissements des buffles effrayés. On ne pouvait pousser plus loin le talent d'imitation.

Les sentiments tendres et passionnés qui inspirent également les Peaux-Rouges exercent alors leurs facultés musicales sur un ton moins bruyant et plus doux. Nous voulons ici parler de ces *sérénades* données par les jeunes gens à leurs fiancées. Souvent, lorsque le fils d'un guerrier désire se marier, il prend sa flûte et se dirige le soir vers la cabane où repose celle qu'il a choisie pour sa future épouse. Il commence par jouer un air mélancolique; puis il chante des paroles de sa composition, qui rappellent les charmes de sa bien-aimée. Il la compare aux suaves parfums des fleurs sauvages, à l'eau pure qui s'échappe des rochers, aux arbres gracieux des forêts, aux rives verdoyantes des fleuves dans lesquels elle va se baigner. Il lui promet ensuite une longue série de jours heu-

reux dans son wigwam, jusqu'à l'heure du départ pour les *prairies enchantées*, où le bonheur n'a plus de fin. Après les chants, reviennent de nouveaux airs sur la flûte, qui rendent aussi bien que possible les sentiments dont il est animé.

Nous choisirons parmi ces chants devenus populaires dans les Prairies celui qui nous a paru le mieux caractériser le chant d'amour des Indiens.

> *Œil-de-Colombe*, écoute le son de ma flûte ;
> Entends la voix de mes chansons, c'est ma voix.
> Ne rougis pas, toutes tes pensées me sont connues.
> J'ai mon bouclier magique, tu ne pourras fuir.
> Je t'attirerai toujours à moi, quand même tu serais
> Dans une île éloignée, au delà des grands lacs.
> Je suis puissant par ma force et ma valeur.
> Écoute, ma fiancée, c'est à ton cœur que je parle.
> . . . .
> Les plus beaux ours des Prairies deviendront ma proie.
> J'échangerai des chevaux pour des colliers.
> Tes mocassins seront couverts de perles brillantes.
> Ne me fuis pas ; j'irai te chercher jusque dans les nuages.
> Ma *médecine* [1] est bonne : quand je veux, elle attire
> L'abondance soit du ciel, soit de la terre.
> Le Grand-Esprit est pour moi, ma fiancée ;
> Entends la voix de mes chansons, c'est ma voix.

Les chants des Indiens sont ordinairement des récitatifs monotones empreints d'une vague tristesse ; des espèces de complaintes en mineur, qu'il est impossible de traduire littéralement sans les mutiler et sans en enlever le principal intérêt. On dirait que ces pauvres enfants des solitudes de l'Amérique septentrionale comprennent combien est triste cette vie incertaine, isolée et périlleuse, où le jour de l'abondance et du bonheur n'a pas souvent de lendemain. La souffrance, pour eux, est un pain quotidien que leur imprévoyance, leur caractère bizarre, simple, enfant, et l'injustice des blancs leur fournissent avec une prodigieuse générosité. Les Indiens ne sont pas des héros de roman qui supportent stoïquement la douleur sans en ressentir profondément les conséquences. Leurs privations journalières, les fatigues qu'ils endurent, les chagrins

[1] Allusion aux *sacs de médecine*, ou amulettes, que portent les Indiens pour faire tomber de la pluie ou attirer le gibier.

qu'ils éprouvent, donnent à leur nature cette couleur sombre, cette mélancolie résignée qui s'épanche dans leurs chansons, et principalement dans la modulation des notes, qu'on ne peut rendre par une traduction littérale et qu'il faut entendre pour en apprécier le charme.

Lorsque plusieurs guerriers reviennent d'une chasse infructueuse, ils se consolent parfois de leur insuccès en chantant le soir, près du feu de leur campement, les différentes péripéties de leur excursion. Le plus habile du groupe improvise la musique et les couplets, et à la fin de chaque couplet toute la troupe répète le premier ou les deux premiers vers, sur un mode plein de langueur et d'originalité. Quand le hasard nous faisait camper près d'un de ces groupes et que nous apercevions dans l'éloignement les lueurs blafardes du feu autour duquel se trouvaient assis les Peaux-Rouges, lorsque nous entendions au milieu du silence de la nuit ces voix mâles et plaintives, ces accents que la distance rendait caressants et doux, ces chansons accompagnées par le bruit régulier des ruisseaux solitaires des prairies, par le murmure gracieux du souffle léger de la nuit et des gouttes de rosée dans le feuillage, nous nous sentions émus et saisis de tristesse; ces chants de la douleur trouvaient un écho sympathique dans notre âme, et nous pensions au malheur de ces infortunés qui n'ont pas comme nous les consolations du christianisme pour adoucir leurs souffrances.

Mais si le ton varie peu dans certaines compositions musicales des Indiens, il n'en est pas de même dans les hymnes religieux, les chants guerriers ou funèbres, les allégories, ainsi que toutes les petites poésies chantées par les mères près du berceau de leurs enfants pour les endormir ou les distraire.

Dans les compositions religieuses et quelquefois même dans les chants de guerre et de chasse il n'y a pas d'unité dans le thème. Ensuite, quand la narration et la description sont introduites dans le chant, elles sont imparfaites, disjointes, inachevées. Des idées à peine énoncées sont aussitôt interrompues pour faire place à d'autres non moins incomplètes. Souvent elles sont aussi remarquables que belles, mais on attend en vain la suite. Une allusion brève, un symbole frappant, un éclat de passion, les sentiments les plus doux, d'énergiques inspirations se succèdent comme autant de parties indépendantes les unes des autres et sans égard pour le principal sujet; le lien qui unit toutes ces idées reste dans l'esprit

du chanteur. La construction et la flexibilité de la langue favorisent beaucoup ce genre d'improvisation sauvage, mais il est très-difficile de le traduire, et presque impossible de lui conserver son caractère original.

Les grandes sources où l'Indien puise ses images sont les nuages, le tonnerre, le soleil, les tempêtes, les prairies et quelques animaux favoris dont il aime à rappeler les habitudes. Mais ces descriptions ne sont que des allusions qui frisent parfois le génie, dénotent de grandes conceptions, un choix admirable et très-élevé d'expressions; malheureusement ce ne sont que des coups de maître qui ne se soutiennent pas et disparaissent dans les profondeurs de la pensée sans recevoir de développement.

Les chants sacrés ou religieux paraissent de prime abord incohérents et fantastiques. Ordinairement le second couplet semble n'avoir aucune relation avec le premier, et le sens qui les lie (lorsqu'il y en a un) n'est jamais visible. Mais il faut remarquer que ces sortes de compositions ne se chantent que dans une danse ou une cérémonie religieuse, et les acteurs, dans cette cérémonie ou cette danse, complètent, ou pour mieux dire, traduisent, par leurs gestes et leurs actions mimiques, le sens qui nous échappe. De sorte que l'on peut dire que ces hymnes ne sont que l'accompagnement d'une scène dramatique. Nous n'avons rien trouvé, en ce genre, de plus extraordinaire, de plus fantastique et de plus mystérieux que le chant usité par les docteurs ottawas lors de la réception d'un candidat au grade de médecin.

Les chants commencent par le récitatif suivant du candidat, qui est en dehors de la cabane de *médecine*, où les anciens docteurs se trouvent réunis :

Vous avez entendu ! j'entrerai dans la loge du Grand-Esprit.
J'ai toujours aimé ce que je cherchais. Je vais dans la loge des nouvelles feuilles vertes.

Lorsqu'il est entré dans la loge, il chante avec accompagnement du tambour :

Je vous donnerai une part, mes amis.
Je vais dans le bain. Je souffle mon brave frère.
Je désire porter cela, mon père, mon ami.
Quoi ! ma vie, mon seul arbre ! nous dansons autour de toi.

Je désire voir apparaître ce qui a poussé, je désire le voir.
Tout autour du cercle des cieux, j'entends la voix du Grand-Esprit.
L'arbre du *ouabeno* (de l'orgie) danse.
J'ai marché sur la moitié du ciel,
Je chante le corbeau qui porte les plumes des braves.
Je désire entrer dans votre loge.

On voit facilement que ces couplets sont les indications des différentes phases de la cérémonie ou des probations par lesquelles doit passer le candidat, plutôt qu'une chanson proprement dite. L'aspirant au titre de magicien, médecin ou prêtre, ainsi que les vétérans qui le reçoivent dans leur confrérie, chantent tout cela sur un ton uniforme, en s'alternant et s'accompagnant du tambour et des raquettes. Si l'on ignorait que la magie et le mysticisme emblématique jouent un grand rôle dans ces sortes de cérémonies, on serait porté à croire en entendant des chants si étranges et si incohérents qu'on a devant soi une troupe d'insensés.

Comme composition poétique, les chants des chasseurs sont de la même nature que les précédents, c'est-à-dire qu'ils se composent de phrases ou couplets détachés, sans suite, ayant rapport aux animaux qu'on espère tuer, aux influences et aux relations des esprits avec la science magique qui assurera le succès de la chasse, et enfin à ce que chaque individu voit ou croit voir, dans le ciel et sur la terre, comme bon augure. On entonne ordinairement ces chansons au moment du départ; ce sont des espèces d'adieux qu'on adresse à la tribu pour faire prendre patience à ceux qui restent dans le village, souffrant plus ou moins de la faim jusqu'au retour de l'expédition. Nous citerons une de ces chansons des Pawnies, nous conformant le plus littéralement possible au sens des paroles :

CHANT DES CHASSEURS.

REFRAIN.

Grand-Esprit, Grand-Esprit[1].

Je suis comblé des dons du Grand-Esprit.
J'irai dans les forêts et les grandes prairies;
Je tuerai des ours, des antilopes et des buffles,

[1] Ce refrain est répété en chœur à chaque vers.

Parce que mon *sac de médecine*[1] est puissant.
La foudre est à mon ordre, quand je le veux,
Ma flèche a traversé la tête de l'aigle de guerre.
J'ai percé de part en part le cœur de l'élan,
Ma lance a tué l'ours à la robe grise.
La neige s'enfonce sous les pieds agiles du daim prudent.
Le Grand-Esprit me voit, son œil est toujours ouvert.
A ma voix la source limpide jaillit du centre de la terre.
Lorsque je l'appelle la pluie tombe du ciel,
Voyez, mes amis, combien je suis chargé de butin.

Cet exemple suffit pour donner une idée de ces chants de chasse. Le même genre de poésie se retrouve dans toutes les tribus. On dirait des copies plus ou moins exactes du même texte.

Les chants guerriers sont moins mystérieux, ou pour mieux dire moins incohérents. La musique n'est plus aussi monotone ; elle est parfaitement adaptée aux paroles, qui sont pleines d'énergie, de vigueur et d'images frappantes. On voit que l'imagination n'erre plus dans les régions vagues d'un mysticisme superstitieux, et qu'elle s'est arrêtée sur quelque chose de fixe, de positif, de sérieux. Il y a plus de suite dans les phrases ; les pensées sont plus claires, moins détachées les unes des autres : elles vont droit au but et sans trop s'écarter du sujet. Les chansons guerrières des Peaux-Rouges procèdent à la façon de ces écoliers paresseux des campagnes prenant le chemin le plus long, mais ne s'arrêtant au buisson de la route que pour cueillir une fleur ou saisir au passage un papillon. De ces chansons les unes servent pour l'appel au combat, les autres se chantent au moment du départ.

Un chef de tribu n'ayant jamais d'armée permanente sous ses ordres, est obligé de recourir aux enrôlements volontaires lorsqu'il veut déclarer la guerre à une tribu ennemie. Alors, au moyen de courriers envoyés dans les loges et les villages de sa nation, il réunit tous les hommes capables de porter les armes ; ensuite, dans une cérémonie préparatoire, il improvise quelques strophes d'une poésie vive, énergique, qu'il chante avec feu, en gesticulant et en s'accompagnant du tambour et des raquettes. L'imagination des auditeurs est excitée peu à peu par ce qu'ils entendent, ils s'animent de l'ardeur guerrière de leur chef, et finissent ordinairement par s'engager en masse à combattre et mourir sous sa

[1] Espèce d'amulette que les Peaux-Rouges portent toujours avec eux.

conduite. La plus belle chanson connue dans ce genre est celle que le célèbre Owaoubogie, chef chippeway, chanta avant et après une grande victoire qu'il avait remportée contre les Sioux, les Renards et des Sacs. Nous la reproduisons ici dans son entier :

Écoutez ma voix, vous, braves héros!
Le jour arrive où nos guerriers
Fondront sur nos lâches ennemis.

Mon cœur brûle d'une juste vengeance
Contre la cruelle et traîtresse race
Des Sioux, des Renards et des Sacs.

Ici ma poitrine est couverte de sang!
Regardez! regardez les blessures du combat!
Montagnes! tremblez à mes cris!
Je combats, je frappe, je tue.

Mais où sont mes ennemis? ils mourront;
Ils fuiront dans la prairie comme des renards;
Ils trembleront comme les feuilles pendant la tempête.
Chiens perfides! vous avez brûlé nos enfants.

Nous chasserons pendant cinq hivers,
Et nous pleurerons nos guerriers massacrés
Jusqu'à ce que nos jeunes gens, devenus hommes,
Soient instruits pour la guerre;
Alors nos jours finiront comme ceux de nos pères.

Vous n'êtes plus, nobles guerriers! vous êtes partis,
Mon frère, mon compagnon, mon ami,
Pour le sentier de la mort, où vont tous les braves,
Mais nous vivons pour nous venger,
Et nous mourrons comme moururent nos ancêtres.

Les chants guerriers qu'entonnent les Peaux-Rouges au moment de leur départ ou du combat sont tous empreints de cette vigueur de style, de ce choix d'idées et d'expressions sauvages, de cet appel à tous les sentiments de bravoure et d'honneur, que l'on ne peut s'empêcher d'admirer dans le morceau que nous venons de citer. L'inspiration musicale, dans ces circonstances, cède le pas à l'inspiration poétique. La mélodie sonore des mots composés, l'énergie brillante de la pensée, l'adresse et l'habileté avec laquelle l'improvisateur manie son langage, remuent, animent et excitent les passions de son auditoire, bien plus que ne pour-

raient le faire les plus belles modulations d'une musique rhythmée. Voici un autre de ces chants traduit de l'ojibbeway :

CHANT DE GUERRE.

Écoutez mes cris, oiseaux de guerre, je vous prépare un festin !
Oh ! que n'ai-je les ailes de l'aigle pour fondre sur mes ennemis !
Je partage l'impatience cruelle de ses griffes; je suivrai son vol.
J'ai consacré mon corps à l'esprit des combats, je moisis dans l'inaction.

Comme l'aigle de guerre, je traverserai les lignes de mes ennemis ;
Mon tomahawk et ma lance s'abreuveront de leur sang.
Voyez, mes amis, ce qui flotte devant ma cabane :
Ce sont les chevelures des vaincus que j'ai tués.

O vous, jeunes guerriers, regardez avec fureur le champ de bataille.
Courez, frappez, tuez, c'est le jour de la vengeance.
Ne craignez point d'être compté parmi les morts,
Parce que même alors votre nom sera couvert de gloire.

Passons à un autre genre de poésie d'une nature moins sauvage. En voyant combien une mère indienne est fière du berceau qu'elle a fabriqué, arrangé, orné elle-même pour son enfant avec tant de soin, on juge facilement de la grandeur de son amour maternel. C'est ce même amour, si profond dans les déserts du nouveau monde, qui inspire à cette mère des chansons pleines de tendresse pour endormir son nourrisson. Ces chants, il est vrai, sont monotones : les paroles en sont simples, mais les sentiments exprimés par cette poésie du cœur ne laissent pas que d'avoir beaucoup de charme. Ils ressemblent aux romances ou complaintes de ce genre chantées dans tous les pays civilisés. On y retrouve souvent les mêmes paroles, comme si la nature n'avait partout qu'un seul langage. Les inflexions de la voix, dans ces chants, sont plus douces et plus agréables qu'on ne pourrait l'espérer d'idiomes barbares et rudes. Dans les villages, comme dans les forêts, lorsque l'enfant veut dormir, sa mère suspend à une poutre ou à une branche le berceau dans lequel il repose, puis elle le balance en chantant une chanson improvisée ou devenue populaire par l'habitude. Nous publions celle qui nous a paru être le modèle sur lequel toutes les autres ont été plus ou moins calquées.

Balance, balance-toi, joli berceau.
Roule, roule, vague aérienne;

Dors, dors, petit enfant, dors, dors;
Car ta mère veille sur toi.
C'est elle qui te balancera sans cesse :
Dors, dors, petit enfant, dors.
Petit chéri, tu es l'amour de ta mère.
Dors, dors, mon enfant, dors, dors;
Joli berceau, balance, balance-toi;

Balance mon enfant près de moi;
Petit amour chéri ne pleure pas;
Car ta mère veille sur toi.
Roule, roule, vague aérienne
Balance mon enfant qui dort.
Sa mère est là qui veille,
Pour qu'il ne soit pas seul.
Vogue dans l'air, joli berceau;
Vogue, vogue, petit enfant.

Le principal mérite de cette poésie, à part les sentiments de tendresse maternelle qu'elle renferme, est dans la beauté musicale des mots indiens répétés ; rien dans notre langue ne pourrait leur être comparé.

Les Peaux-Rouges ont encore des fables dont le sens moral est plein de finesse et de sel, et que la Fontaine lui-même ne désavouerait pas. Ces fables ont naturellement le caractère primitif que leur donne leur origine sauvage; néanmoins, les hommes civilisés pourraient tout aussi bien que les Peaux-Rouges profiter des leçons renfermées dans ces fictions indiennes. On peut en juger par l'exemple suivant :

Un jour d'hiver, un lynx affamé aperçut un lièvre assis sur un rocher au sommet duquel le lynx ne pouvait arriver. Alors, s'adressant au lièvre, il lui dit : — Ouabousé, Ouabousé, descends ici, mon petit blanc, je veux te parler. — Oh ! non, répondit le lièvre; j'ai peur de vous, et ma mère m'a dit de ne jamais parler aux étrangers. — Vous êtes très-joli, reprit le lynx, et très-obéissant à vos parents, mais vous devez savoir que je suis un de vos cousins; je désire envoyer un courrier dans votre cabane, descendez me voir. Le lièvre, flatté de s'entendre dire qu'il était joli, descendit le rocher et fut aussitôt mis en pièces par le lynx.

Nous ajouterons ici une satire que les mères indiennes chantent parfois à leurs enfants lorsqu'ils arrivent à l'âge de raison, et une petite poésie que les Algonquins fredonnent en jouant.

LE MILAN ET L'AIGLE.

SATIRE CONTRE LES POLTRONS QUI SE VENTENT LORSQU'IL N'Y A PAS DE DANGER.

LE MILAN.

Je vole, je vole très-haut.
Moi seul je dédaigne les airs
Jusqu'à ce que j'arrive dans les cieux,
Comme suspendu par un cheveu.

L'AIGLE (regardant en bas, répond avec un air de mépris).

Qui monte dans les cieux?
Quel est celui dont la langue caquette
Et qui se suspend au-dessus des nuages orageux?
Quel est celui qui vole si haut?

LE MILAN (répond d'une voix faible et tremblante).

C'est le grand khakaki [1],
Qui, je le supposais, devait voler si haut,
Afin qu'il pût voir dans les cieux,
Lorsque l'aurore se réveille.

L'AIGLE (ne peut s'empêcher de répondre avec dédain).

Je vous méprise tous gens babillards.
Que de fois j'ai passé près de vous
Quand mes ailes larges, puissantes et légères
S'élevaient dans les airs, d'où le tonnerre gronde!
Vous ne pourriez oser, avec vos faibles ailerons,
Monter sur le sommet des collines célestes.

LA MOUCHE LUISANTE.

Mouche-de-feu, brillante petite chose,
Éclaire mon coucher, écoute ma chanson;
Donne-moi ta lumière en voltigeant autour de moi,
Afin que je me courbe gaiement et chantant,
Donne-moi ta lumière quand tu voles sur l'herbe,
Afin que je m'endorme heureux et content.
Viens, mouche-de-feu, viens, petite chose;
A mon réveil je te donnerai un festin.
Viens, jolie lumière, qui vole quand je chante,
Brillante petite fée, toi, la reine des nuits,
Viens quand je danse, tu seras ma compagne,
Viens, je te payerai par une chanson.

[1] Esprit secondaire.

Les Indiens, on le sait, ont placé le ciel, la terre, les forêts, l'eau, en un mot toute la création, sous l'égide de quelque divinité particulière, qui les protége ou les anime; les animaux, la brise qui souffle, l'eau qui murmure, la foudre qui tonne deviennent, grâce à l'imagination poétique des sauvages, des êtres intelligents, ayant une influence sur les événements de la vie humaine et parlant le langage de la divinité. Nous illustrerons cette coutume par une chanson bien connue et qui respire tout le parfum original des conceptions indiennes :

LA GRENOUILLE AU PRINTEMPS.

Enveloppé de son manteau de neige, vois l'esprit blanc,
Combien du haut du ciel il oppresse notre souffle.
Lourdement et froidement sur la terre gelée
L'esprit blanc nous oppresse, il nous glace durement.

Hélas! vous êtes si froid, si froid, cessez, cessez donc.
Brillant esprit que Manedo fit descendre de l'air,
Cessez de nous oppresser et retournez au ciel;
Car une fois reparti, Seegwun (le printemps) reviendra.

Maintenant il ne nous reste plus qu'à parler du *chant de mort* que les Indiens ont l'habitude de chanter lorsque, ayant la pleine liberté de leurs facultés, ils vont mourir, soit par un suicide, soit par la main de leurs ennemis. Ce chant est toujours une improvisation dictée par la circonstance qui en est l'occasion; il est plus ou moins long et pathétique, selon le génie qui l'inspire et les sentiments qui l'animent. Il en est peu de conservés dans les solitudes américaines. Pourquoi? Nous l'ignorons; car non-seulement ils sont beaux par eux-mêmes, mais ils renferment encore bien des enseignements utiles. Il est vrai que les sauvages n'aiment pas à se rappeler, à propager les insultes que leur jettent à la face, avant de mourir, les victimes qu'ils sacrifient à leur vengeance; mais les chants que les Indiens font retentir sur le bord des rivières, des lacs et des forêts, au moment où la tombe va s'ouvrir sous leurs pieds, n'ont rien qui puisse outrager leur amour-propre. Ici nous ne rappellerons que celui d'An-pe-tu-sa-pa-ouinn, cette jeune Indienne dont nous avons raconté la malheureuse histoire dans nos descriptions, et qui, désolée de l'abandon de son mari, s'embarqua sur un canot avec son enfant et se laissa tomber dans les chutes de Saint-Antoine. Dès qu'elle vit que le courant emportait son frêle esquif, et que tout espoir

de vie était désormais perdu, elle se leva tenant son enfant dans ses bras, et se mit à chanter sur un air grave et triste les paroles suivantes :

C'était lui que j'aimais uniquement avec tout l'amour de mon cœur.

C'était pour lui que je préparais avec bonheur le gibier fraîchement tué et que ma cabane était si coquettement tenue.

C'était pour lui que je tannais la peau du noble cerf et que je brodais les mocassins qui ornaient son pied.

Tous les jours au lever du soleil j'attendais avec impatience le retour de celui que j'aimais.

Mon cœur bondissait de joie dès que j'entendais les pas de mon brave chasseur.

Il jetait son fardeau à la porte de ma cabane ; c'était un chevreuil et je m'empressais de le préparer pour le repas.

Mon cœur était attaché à mon époux, et pour moi mon amour avait plus de prix que le monde entier.

Mais il m'a quittée pour une autre, et maintenant la vie m'est devenue un fardeau que je ne puis plus supporter.

Mon enfant est aussi pour mon cœur une source de chagrin, car il lui ressemble tant.

Comment pourrais-je supporter la vie, lorsque tous ses instants sont si cruels pour moi.

J'ai élevé ma voix vers le maître de la vie, je lui ai demandé de reprendre cette vie qu'il m'avait donnée, car je n'en veux plus.

Je vais sur le courant qui m'emporte et qui va satisfaire mes désirs et ma prière.

Je vois l'eau qui écume, je vois l'eau qui bouillonne, ce sera mon linceul.

J'entends les profonds murmures du gouffre, c'est ma chanson funèbre. Adieu !... Adieu !...

Ces différentes traductions donnent une idée assez juste de la variété du style poétique chez les Indiens, de la facilité, de l'énergie et de la grâce avec lesquelles ils traitent divers sujets, ils expriment leurs pensées et peignent leurs impressions au moyen de langues pauvres en elles-mêmes. Tous ces chants, distincts les uns des autres, ont un caractère particulier propre à chacun d'eux, et montrent à la fois une certaine puissance de conception et une originalité féconde. Cette littérature du désert, ensevelie, pour ainsi dire, dans des solitudes inconnues, ne demande, pour s'élever à la hauteur de quelques-unes de nos meilleures productions européennes, que le développement que saurait leur donner une main habile, une intelligence éclairée, un esprit supérieur qui sache exploiter une mine si précieuse à tant d'égards.

CHAPITRE XIII

Jeux de hasard. — Jeux de paume. — Jeux de la lance ou de la boucle. — Jeu des flèches. — Tirs. — Danses de l'aigle, — du scalp, — des pauvres, — des mendiants, — des esclaves, — du chien, — de la découverte, — de la Berdache, — de la *médecine des braves*. — de guerre, — des braves, — du calumet de paix, — des chaussures à neige, — du maïs vert, — du soleil. — Fêtes des lunes chez les Natchez. — Danse et chasse de l'ours. — Danse et chasse des buffles. — Chasse aux castors. — Industrie des castors. — Courses à pied et à cheval. — Régales.

L'existence ordinaire des Peaux-Rouges est une oisiveté presque continuelle dont la chasse, la pêche, les jeux et les danses viennent seuls interrompre la monotonie. Assis ou mollement étendus près de leurs wigwams, ils passent des journées entières plongés dans le *dolce far niente*, fumant dans leur pipe de stéatite rouge du *Knick-Kneck*, espèce de son, fait avec l'écorce d'un certain saule et qui a un goût délicieux : nous en avons fumé souvent dans les solitudes, et nous comprenons la passion que les Indiens ont pour ce narcotique. Tout en regardant s'évanouir dans l'air les blanches spirales de la fumée, ils laissent nonchalamment errer leur imagination, soit dans ces régions fantastiques où se trouvent les âmes heureuses après la mort, soit au milieu des prairies enchantées où le gibier surabonde, soit enfin sur les champs de bataille où ils terrassent et scalpent leurs ennemis. Les Indiens qui ont des terres à cultiver imitent, la plupart, les Cherokies qui louaient ou achetaient des nègres pour faire la plus grande partie de leur besogne. Les femmes seules travaillent réellement et beaucoup ; ce sont elles qui prennent soin du ménage, préparent la nourriture, confectionnent les vêtements, les colliers et tous ces petits objets de luxe ou d'utilité publique dont les détails exigent tant de patience et d'attention; ce sont encore elles qui labourent ordinairement et sèment le maïs et les légumes, récoltent le riz sauvage, préparent les peaux et les fourrures, font sécher les viandes

et les racines pour les provisions d'hiver. Il reste ainsi aux hommes beaucoup de temps à dépenser, ce qui fait que les jeux ont toujours été en honneur parmi eux.

On sait de source certaine que les anciens Indiens avaient des jeux athlétiques comme les Grecs; ils s'exerçaient à la lutte au pugilat, ou lançaient au loin d'énormes pierres; ils avaient aussi de petits anneaux de porphyre qui ressemblaient à nos jeux de bagues d'aujourd'hui, et de plus grands destinés à des exercices de force ou de gymnastique. Les hiéroglyphes anciens et les récentes découvertes faites dans les tombeaux et les tumulus nous prouvent que les Indiens se plaisaient autrefois à exercer leur force et leur adresse à de pareils jeux. Ces exercices, qu'une civilisation intelligente et des prescriptions d'hygiène ont conservés, développés même chez nous, n'existent plus maintenant chez la presque totalité des tribus de Peaux-Rouges de l'Amérique septentrionale; les Indiens leur préfèrent les jeux de hasard, les danses bizarres dont ils accompagnent les principaux actes de la vie, et enfin les chasses utiles et productives.

Les jeux de hasard sont très en vogue parmi la majorité des tribus des grands déserts. Les Comanches, les Chippeways et les Dacotas sont surtout passionnés pour un jeu qui rappelle celui des *osselets*, tant aimé de la jeunesse dans notre vieille Europe. Les osselets, au désert, sont remplacés par des noyaux de fruits ou des morceaux d'os taillés à facettes et représentant des nombres. Ces espèces de dés ne doivent pas être touchés avec les mains; ils sont placés dans une écuelle de bois, jetés et reçus dans cette même écuelle ou sur une peau de buffle. Celui qui amène le plus gros chiffre gagne la partie et les enjeux, qui se composent ordinairement de quelques bagatelles de manufacture indienne ou des présents que le gouvernement américain fait annuellement aux tribus qu'il a déplacées. A ce jeu, le nombre des joueurs peut être considérable; les enfants et les femmes s'y adonnent également avec ardeur. M. de Chateaubriand a dit de très-belles choses sur la passion des Indiens pour ces jeux de hasard; heureusement pour les sauvages, ces belles paroles sont exagérées; et nous n'avons jamais vu ni entendu dire que les Peaux-Rouges missent leurs femmes pour enjeu.

Un autre jeu de hasard est celui des mocassins. Une personne non intéressée dans la partie met un morceau de bois ou de cuir dans un

mocassin placé entre cinq ou six autres; celui qui devine dans lequel des cinq ou six se trouve le morceau caché gagne un certain nombre de points, et le joueur qui arrive le plus tôt au nombre déterminé gagne la partie et les enjeux.

Les femmes des Natchez avaient un jeu favori auquel elles se livraient volontiers, sans jamais l'intéresser par des paris, de crainte de déplaire à leurs maris. Elles jouaient trois par trois; chacune avait un morceau de roseau peint de vingt à trente centimètres de longueur, plat d'un côté et convexe de l'autre. Une des joueuses prenait les trois morceaux de roseau dans sa main qu'elle tenait ouverte; une autre joueuse les faisait tomber à terre au moyen d'un petit bâton; et si deux des roseaux restaient avec leur partie convexe tournée en l'air, celle qui les avait fait tomber gagnait un point.

Il y a plusieurs espèces de divertissements dans lesquels l'adresse et l'agilité viennent en aide au hasard; tel est, par exemple, le jeu de paume, que les Indiens de l'Amérique du Nord préfèrent à tous les autres. Souvent des centaines d'individus y prennent part à la fois, et ils adoptent pour cet exercice un costume aussi exceptionnel qu'original. Les joueurs ont le corps enduit d'une forte couche de peinture de différentes couleurs; ils portent un petit caleçon ou plutôt une ceinture qui leur laisse les cuisses libres; à cette ceinture est attachée une longue queue redressée à son extrémité et recouverte de crins de cheval très-longs; leur cou est orné d'un collier auquel est adaptée une crinière flottante tombant en longues franges sur la poitrine et les épaules, teinte en rouge comme la queue. Dans la main ils tiennent un long bâton, au bout duquel se trouve un petit cerceau oblong en forme de cuiller, garni d'un grillage en osier ou en cuir analogue à celui des raquettes, et qui leur sert à recevoir et à lancer la paume, car il n'est pas permis de la toucher avec les mains. Dans le nord-ouest il y a des joueurs qui remplacent les crins de cheval de leur costume par des plumes; mais il est expressément défendu d'avoir d'autre vêtement que celui que nous avons essayé de décrire; les mocassins même sont prohibés. Il y a des peuplades indiennes qui se servent de deux bâtons au lieu d'un. Les Iroquois n'ont qu'un seul bâton qu'ils tiennent des deux mains; il est long de deux mètres et recourbé en forme de crosse à l'endroit où se trouve le grillage pour recevoir la paume. Dans les tribus du Nord on joue à ce jeu en hiver,

sur la glace. La balle est en bois ou en brique, recouverte d'un morceau de peau de chevreuil; quelques tribus se servent de balles exclusivement faites en peaux artistement roulées l'une sur l'autre.

Une partie de jeu de paume est regardée comme une réjouissance publique, et l'on s'y prépare quelquefois longtemps à l'avance. C'est parmi les Chactas que ces sortes de divertissements ont le plus d'originalité et offrent le plus d'intérêt. Lorsqu'une partie est décidée, deux chefs sont choisis pour y présider et commander les deux camps qui doivent entrer en lutte. Dès qu'ils ont été nommés, ils fixent le jour et le lieu du rendez-vous, et pour recruter des champions ils envoient, dans tous les villages et les wigwams de la tribu, des coureurs armés de leurs bâtons ornés de crins, de plumes et d'ornements de différentes couleurs. Pour s'enrôler sous le drapeau d'un chef, il suffit de toucher le bâton que promène son émissaire, et chaque individu choisit ainsi son camp d'après la réputation d'adresse et d'agilité de celui qui le commande; cependant il faut que les lutteurs soient en nombre égal de part et d'autre afin d'égaliser les chances. La veille du jour désigné pour cette réjouissance, le terrain du jeu est nivelé sur une étendue d'un demi-kilomètre; des limites sont établies qu'on ne doit pas franchir; ce sont des poteaux de sept à huit mètres de haut, plantés en terre à deux ou trois mètres de distance et surmontés d'une traverse. Entre les deux camps on place deux petits arbres où les juges jettent la paume au signal donné et vers laquelle se dirigent les joueurs qui s'efforcent de la faire passer dans leur enceinte, ce qui compte pour un point. Le parti vainqueur est celui qui compte le plus de points et qui a réussi à conserver le plus longtemps la paume dans son camp. De nombreux paris s'organisent ensuite; le montant des enjeux est remis entre les mains des juges qui les gardent chez eux sous leur responsabilité. Ces enjeux se composent ordinairement d'armes, de vêtements, de couvertures, de colliers et même de chevaux; ils représentent souvent une valeur considérable, car on voit des jeux de paume réunir plus de cinq cents joueurs et environ cinq à dix mille spectateurs qui prennent part, presque tous, aux paris engagés.

La veille, à la nuit tombante, les joueurs, une torche dans une main et leur bâton dans l'autre, sortent de leurs wigwams et s'en vont en procession jusqu'à l'endroit où le jeu doit avoir lieu. Ils chantent tout le long du chemin au bruit des tambours. Arrivés sur l'emplacement

préparé, les deux partis se divisent et se groupent chacun de son côté autour des poteaux de leur enceinte. Les camps ainsi formés, la danse du jeu de paume commence, ce sont des sauts excentriques que les danseurs exécutent en poussant des cris sauvages; ils élèvent et brandissent leurs bâtons en l'air en les frappant les uns contre les autres. Les femmes, qui ont suivi leurs parents et leurs amis en chantant durant cette promenade aux flambeaux, sont rangées sur deux lignes parallèles entre les deux partis; elles dansent également, en priant le Grand-Esprit de donner la victoire à leurs parents. Les femmes se passionnent pour cette lutte d'adresse et d'agilité comme jadis à Byzance on se passionnait pour les courses de l'hippodrome.

Pendant cette danse à la lueur des torches, qui est l'une des scènes les plus curieuses que l'on puisse voir dans les solitudes du nouveau monde, quatre vieillards, juges du jeu, sont assis au milieu du camp, sur la même ligne que les quatre groupes d'hommes et de femmes formant les principaux acteurs de cette fête nocturne. Ils ont en face d'eux les musiciens qui battent du tambour et agitent leurs raquettes en mesure, et, pendant tout le temps que dure la danse, ces quatre juges, vénérables par leur âge et leur sagesse, fument tranquillement et prient le Grand-Esprit de rendre leur jugement impartial. Ils semblent regarder d'un œil indifférent cet étrange pêle-mêle d'hommes nus et agités, de femmes excitées par leurs cris et leurs sauts furibonds qui durent quelquefois jusqu'au point du jour.

Le lendemain, quelques heures après le lever du soleil, les deux partis sont en présence et se mesurent du regard, comme si la journée allait décider de l'existence d'Albe ou de Rome. Un coup de fusil est tiré, c'est le signal, et l'un des juges lance la paume vers les deux arbres qui occupent le centre des deux camps. Aussitôt les joueurs se précipitent pour la recevoir et la renvoyer dans leur enceinte respective avec leurs bâtons. Alors commence une de ces scènes grotesques de désordre et de tumulte qu'il est impossible de décrire. Sept ou huit individus courent après la paume, qui reste parfois en l'air des heures entières. Ils se rencontrent, se heurtent, se bousculent et tombent les uns sur les autres.

Ceux qui arrivent par derrière, emportés par leur élan, ne peuvent s'arrêter devant ces groupes qui se débattent sur le sol et cherchent à

se relever. Ils viennent se heurter et s'abattre contre ces pyramides vivantes, ces masses plaintives et remuantes, et mettent ainsi le comble à ce tohu-bohu singulier. Partout on n'entend que des cris, on ne voit que des hommes qui courent, crient, tombent et se relèvent pour retomber de nouveau; c'est une confusion, un pêle-mêle inimaginable dont les acteurs ne sortent pas toujours sans blessures. Ceux-ci ont un bras ou une jambe démis, ceux-là ont reçu quelque coup de bâton qui leur a mis le nez en sang ou meurtri le visage; mais personne ne se plaint, personne ne se fâche. Les accidents ont été prévus et n'excitent que le rire parmi les joueurs et les spectateurs. Celui qui fait triompher son camp a tous les honneurs de la fête; chacun fait son éloge, vante son adresse, et, lorsqu'une autre partie se prépare, les deux camps rivalisent d'efforts et d'instances pour se l'attacher comme un puissant auxiliaire.

Dans certaines tribus du nord, les femmes jouent entre elles au jeu de paume, mais non de la même manière que les hommes. Au lieu d'une seule balle, elles en ont deux qui sont attachées l'une à l'autre par une corde de cinquante centimètres tout au plus. Chaque femme est armée d'un simple bâton court, autour duquel vient s'entortiller la corde qu'elle relance avec autant de force que de dextérité. Les joueuses sont également astreintes à l'uniformité du costume, qui se compose ordinairement d'une petite tunique, laissant aux membres toute leur agilité. Le jeu de paume chez les femmes est une chose fort indécente et laide à voir. Les Indiens s'en amusent beaucoup, mais les tribus qui ont conservé leur caractère primitif ne le tolèrent pas chez elles.

Le jeu de la lance ou de la bague est très-curieux et l'un des plus difficiles. Les joueurs sont ordinairement divisés en deux camps, car les Indiens aiment beaucoup ces parties collectives qui donnent à plusieurs la joie du succès ou la honte de la défaite. Les enjeux et les paris sont déposés à l'avance entre les mains d'un vieillard, puis on choisit un terrain sans herbe, dur et parfaitement uni, au milieu duquel on fixe perpendiculairement un anneau en pierre de deux à trois pouces de diamètre. Quand tout est disposé, les joueurs armés d'une lance d'environ deux mètres de long, et garnie de distance en distance de petites rondelles ou morceaux de cuir, s'approchent deux à deux, un de chaque camp. Se baissant alors, ils font rouler l'anneau et jettent leur lance de façon

à la faire passer dans cet anneau. Le grand mérite consiste à ne pas le renverser. Chaque rondelle ou morceau de cuir qui passe dans ce petit cercle compte pour un point. Le gagnant est celui qui n'a fait tomber l'anneau que sur la dernière rondelle, ou qui a réuni le plus grand nombre de points. Il y a des Indiens qui renchérissent encore sur les difficultés de ce divertissement de la manière suivante. Un des joueurs prend l'anneau dans ses doigts et le fait rouler aussi loin que possible en le lançant de toutes ses forces sur le terrain préparé : son adversaire, qui est à côté de lui, court après l'anneau pour l'arrêter en l'enfilant, au moyen de sa lance, jusqu'à la dernière rondelle.

Les Mojaves ont un jeu à peu près semblable à celui-ci. Les Natchez avaient un jeu ayant quelque analogie avec celui de la lance, mais où la force jouait un plus grand rôle que l'adresse. Deux seules personnes à la fois pouvaient le jouer; l'un jetait aussi loin que ses forces le permettaient un long bâton en forme de crosse, et, avant qu'il ne fût tombé, il faisait rouler une énorme pierre circulaire dans la même direction; l'autre joueur lançait alors un bâton semblable à celui de son adversaire vers le même but. Celui dont le bâton se trouvait le plus près de la pierre, lorsque celle-ci s'arrêtait, gagnait un point, et avait le privilége de faire rouler à son tour la pierre, ce qui était un grand avantage, car il pouvait mesurer l'impulsion qu'il lui donnait et combiner ainsi la distance où elle devait s'arrêter.

Ce jeu de la lance ou de la bague se joue devant les habitations ou dans la campagne; il n'est précédé d'aucune cérémonie. Le jeu des flèches n'a lieu, au contraire, qu'en dehors des villages, et il n'est permis qu'entre les jeunes gens les plus forts et les plus habiles de la tribu. Là, chacun joue pour son propre compte, il n'y a pas de camp; le prix et l'honneur du succès appartiennent à un seul. Chaque joueur prend généralement une dizaine de flèches qu'il tient dans la main gauche, ainsi que son arc. Quand son tour est venu, il s'avance devant les juges, puis il vise en l'air, ayant soin de lancer sa première flèche le plus haut possible, car il faut qu'il puisse décocher toutes les autres pendant que cette première accomplit son voyage aérien. La victoire est à celui qui a en le plus de flèches à la fois en l'air; un tireur parvient-il à lancer ainsi toutes les siennes avant qu'une seule soit retombée à terre, cela constitue un fait d'armes qu'on cite comme la preuve d'une force et d'une ha-

bileté surhumaines. Les Indiens considèrent ce genre de jeu comme un exercice très-utile; ils s'y adonnent beaucoup plus volontiers qu'au tir à la cible; la précision du tir ayant moins de valeur à leurs yeux que la rapidité avec laquelle les flèches sont lancées.

Dans les luttes corps à corps, l'adresse n'aurait pas le champ libre, ni l'espace nécessaire pour se développer; la force et l'agilité deviennent les conditions premières de la victoire, ou du moins les plus grandes chances de salut. L'instinct de la conservation, qui existe chez les Peaux-Rouges aussi bien que chez nous, leur a fait prendre en affection tous les exercices qui développent en eux cette supériorité matérielle. Les tribus exclusivement adonnées au commerce des pelleteries précieuses attachent, au contraire, une grande importance à l'adresse du tir, comme moyen de tuer les animaux et les oiseaux sans endommager leur plumage et leur fourrure.

La danse est certainement l'exercice le plus aimé des Peaux-Rouges; elle a sa place dans les cérémonies religieuses et dans les cérémonies publiques. Les principaux événements de la vie, les chasses, les réceptions d'étrangers, les traités de paix, le départ pour la guerre, les jeux, les moissons, etc., ont chacun leur danse particulière. Cependant la science chorégraphique des Indiens ne se compose que de quatre pas ou danses distinctives; mais ces danses sont de vraies pantomimes, des représentations mimiques, dont les variétés de formes, de figures, de costumes et de lieux constituent les changements et les différences. Ces pantomimes affectent de représenter les causes ou le but de leur institution, ainsi que les principales circonstances auxquelles elles sont appliquées; de sorte qu'en les voyant on éprouve quelquefois les sentiments les plus divers, depuis le sourire jusqu'au dégoût, depuis la pitié jusqu'à la frayeur. Chez les Abenakis, les Chactas, les Comanches, et quelques autres peuplades indiennes, les femmes dansent comme les hommes, seulement elles ne dansent qu'après eux ou à part, et souvent loin de leurs regards. Cet amusement est ordinairement défendu aux femmes; les Indiens ne leur permettent presque jamais de se mêler à ces divertissements; elles ne connaissent et ne doivent connaître que le travail; les plaisirs extérieurs et les joies bruyantes sont pour elles des exceptions.

La plupart des voyageurs qui s'aventurent chez les Peaux-Rouges et qui assistent à quelqu'une de leurs danses s'imaginent voir une multi-

tude de maniaques qui sautent, crient, hurlent et gesticulent selon les caprices d'une fantaisie excentrique : il n'en est rien cependant; toutes ces bizarreries qui semblent tenir du délire se renouvellent toujours dans le même rhythme, avec les mêmes incidents, et décrivent, avec une précision que donne seule l'habitude, les mêmes zigzags et les mêmes mouvements. Rien, dans les réjouissances publiques, ne se fait sans motifs. Malgré les apparences contraires, tout est réglé dans les cris, dans les gestes et les sauts de ces danses échevelées.

Les chants mêmes que l'on entonne pendant les fêtes, quelque inintelligibles qu'ils soient pour nous, ont une signification, sinon dans les paroles, du moins dans l'intonation et dans la manière de produire les sons gutturaux. Les tambours et les raquettes, qui sont de toutes les cérémonies et de toutes les réjouissances, ont également des façons différentes d'accompagner les danses et les chants, suivant les événements qu'il s'agit de célébrer. Les gestes enfin ont aussi leur expression et leur raison pour se produire de telle façon plutôt que de telle autre.

Il est vrai que bien peu d'individus ont la clef de ce muet langage chorégraphique. Les jeunes gens et ceux qui se livrent le plus souvent à ces exercices ont appris la manière dont ils doivent les exécuter; ils en connaissent le but principal, mais ils n'en ont jamais analysé les pantomimes. Les vieillards, les hommes-médecines, les guerriers s'occupent seuls de ce travail intellectuel, de cette étude de comparaison entre le geste, le cri qui imite et le fait que cette imitation veut rappeler. Quant aux danses sacrées, religieuses ou magiques, les hommes-médecines sont ordinairement les seuls initiés à leur mystérieuse signification.

Nous avons décrit plus haut la danse du jeu de paume comme l'une des plus étranges qui soient en usage chez les Peaux-Rouges; on en compte encore un grand nombre, dont les principales sont : la danse de l'Aigle, la danse du Scalp, la danse du Pauvre, la danse des Mendiants, la danse des Esclaves, la danse des Chiens, la danse de la Découverte, la danse de la Berdache, la danse de la Médecine des braves, la danse de Guerre, la danse des Braves, la danse du Calumet de paix, la danse des Chaussures à neige, la danse du Maïs vert, la danse en l'honneur du Soleil, les danses magiques et les danses de chasse, telle que la danse de l'Ours, du Buffle, etc.....

Les Peaux-Rouges ont une grand vénération pour l'aigle, aussi la

danse qu'ils ont instituée en l'honneur de ce roi des oiseaux est-elle exécutée avec solennité par seize jeunes gens choisis dans la tribu parmi les plus braves et les plus agiles. Les danseurs ont le corps à peu près nu et peint en blanc; ils tiennent dans la main droite une queue d'aigle; leur tête est ornée de deux ou trois plumes du même oiseau, et dans la main gauche ils brandissent l'arc ou le tomahawk. Ils dansent alternativement quatre par quatre, nombre mystérieux chez les Peaux-Rouges, autour de deux lances plantées dans le sol, l'une à côté de l'autre. Lorsque les premiers danseurs sont fatigués, un autre groupe composé du même nombre, qui représente ordinairement les quatre points cardinaux, les remplace, et ainsi de suite. A les voir, on les prendrait pour des Chinois, car ils ont toujours les jambes pliées ou croisées sous le corps. C'est dans cette position gênante qu'ils exécutent leurs sauts et leurs évolutions; ils se figurent que la fatigue qu'ils en éprouvent rend leur exercice plus agréable au Grand-Esprit, et leur mérite les bonnes grâces de l'aigle, génie de la guerre.

La danse du Scalp signale le retour de quelque expédition guerrière, et sert de consécration aux chevelures prises sur les ennemis. C'est une réjouissance publique qui commence pendant la nuit, à la lueur des torches, et avec le concours des plus jeunes femmes de la tribu. Elle n'a pas seulement lieu le jour où les guerriers sont revenus avec leurs sanglants trophées, elle se renouvelle chaque soir pendant huit jours, et quelquefois même pendant deux semaines. On double ainsi la durée des fêtes, pour perpétuer plus longtemps le souvenir des exploits qui en ont été l'occasion. Les hommes sont à peu près nus, comme dans la plupart des autres danses; ils tiennent en main leurs armes offensives et défensives qu'ils brandissent avec précipitation; ils sautent et bondissent en rond, faisant des grimaces, des contorsions, et poussant des cris affreux. Les jeunes femmes, debout au milieu du cercle formé par les danseurs, tiennent étendues sur des raquettes à longs manches les chevelures rapportées par les guerriers. Toute la pantomime de cette danse représente la lutte et l'action de scalper; c'est un spectacle hideux où se révèlent les instincts sauvages de ces fiers guerriers.

Après une pareille scène, la danse des Pauvres repose agréablement la vue; c'est presque une cérémonie religieuse, instituée pour émouvoir la charité des assistants en faveur des malheureux de la tribu, des femmes

et des enfants que la guerre à rendus veuves et orphelins. Les danseurs sont d'ordinaire les jeunes gens les plus riches et les plus indépendants du village. Au bruit de l'orchestre, qui ne se compose que d'un tambour frappé de toute la force du poignet par un homme-médecine, ils arrivent demi-nus, n'ayant d'autres vêtements qu'une ceinture de plumes de corbeaux; les uns tiennent en main leur lance et leur pipe, les autres des raquettes ou des couteaux, et des tomahawks, qu'ils agitent dans l'air par allusion, sans doute, aux idées vengeresses, aux résolutions fatales qu'inspire souvent la misère. Ils poussent en même temps de grands cris, et lèvent la tête vers le ciel, demandant au Grand-Esprit qu'il attendrisse le cœur des assistants, et les fasse compatir aux souffrances des pauvres. A la fin de cette cérémonie, plus touchante que ridicule, un homme-médecine fait le tour de l'assistance, recueille ce que chacun veut bien donner pour les malheureux, et le leur distribue immédiatement. On voit alors des visages s'épanouir, et ceux qui donnent sont heureux du bonheur de ceux qui reçoivent : germes bienfaisants d'un sentiment pieux que l'Évangile fécondera avec succès. La danse des Mendiants inspire moins de sympathie que celle des Pauvres : elle offre le spectacle de la misère dans tout ce qu'elle a de plus répulsif. Cette danse ne se voit guère que chez les tribus du Nord; elle est exécutée par les mendiants eux-mêmes sur la grande place du village ou devant les habitations. Ils font mille contorsions, mille grimaces en forme de supplique, comme ces infirmes ou ces amputés qui étalent leurs moignons et leurs plaies sur nos places publiques.

Il existe des esclaves parmi les Indiens, mais l'esclavage y est volontaire et de courte durée. Nous l'avons dit plus haut : les Indiens ne font absolument rien lorsqu'ils sont dans les villages; ils laissent aux femmes les soins et les travaux les plus rudes; mais lorsqu'ils vont à la guerre ou à la chasse, il faut qu'ils fassent tout par eux-mêmes, allumer le feu, soigner la cuisine, raccommoder les vêtements, empaqueter les fourrures, toutes choses intolérables à leur paresse ou à leur orgueil. Aussi arrive-t-il souvent que les jeunes gens des familles les plus riches s'engagent comme esclaves pendant deux ans, afin d'être, à l'expiration de ce délai, exemptés pour le reste de leur vie de toute occupation servile et humiliante. Durant ces deux années d'esclavage volontaire celui qui les a pris à son service les soumet parfois à de cruelles épreuves;

mais ils ne s'en plaignent pas; c'est au prix de ce sacrifice qu'ils achètent leur libération définitive, et ils supportent tout en silence et avec une complète résignation. La seule joie qu'ils se donnent et qui leur soit permise, c'est de se réunir chaque année dans une grande fête, où se retrempent, pour ainsi dire, leurs instincts de noblesse, et où l'esclave relève un instant la tête, pour ne pas oublier que le Grand-Esprit l'a fait roi de la création. Ils exécutent alors avec tout l'entrain de la jeunesse la danse dite des Esclaves. Ceux qui ont encore une année de servitude à subir y puisent le courage nécessaire pour supporter jusqu'au bout l'épreuve qu'ils se sont imposée. Ceux qui ont achevé leurs deux années (terme légal qui ne saurait jamais être franchi) y trouvent l'oubli du passé. Redevenus libres, ils ne tenteront pas de venger les affronts qu'ils ont reçus étant esclaves. Tant de sentiments se rattachent à cette solennité, qu'elle fait époque dans la vie de chaque jeune homme, de chaque famille et de chaque tribu.

La danse des Chiens, particulièrement aimée des Dacotas, signale aussi des journées dont on garde précieusement le souvenir. Elle est réservée, d'ordinaire, à fêter la visite de quelque grand personnage et des chefs blancs; aussi n'a-t-elle lieu que rarement, et il ne faut pas s'en plaindre, car elle est hideuse à voir. Pour cette danse, aussi barbare que sauvage, on amène processionnellement l'étranger sur la place du village; on l'y fait asseoir sur des peaux de buffle étendues à terre, puis deux chiens sont pris et brutalement égorgés sous ses yeux. Le cœur et le foie de chacun d'eux sont coupés en lanières longues et minces, et l'on suspend ces morceaux de chair encore chauds et saignants à deux lances plantées en terre l'une près de l'autre. La danse commence alors, exécutée par les principaux guerriers, qui racontent tous à la fois, et le plus haut possible, les exploits qui les ont rendus célèbres. Les danseurs, deux à deux, et se tenant par la main, chantent, crient, gambadent en mesure; ils tournent autour des lances et s'efforcent, sans rompre le cercle, de saisir avec les dents un morceau du cœur ou du foie, qu'ils avalent aussitôt. La danse continue tant qu'il en reste un seul lambeau. Celui qui réussit à s'emparer du dernier ne l'avale pas, mais il le porte entre ses dents à l'homme-médecine, qui forme à lui seul l'orchestre en battant la mesure sur un tambour; celui-ci reçoit et mange ce qu'on lui apporte, mais sans y toucher avec la main.

Dans le Nord plusieurs tribus affectionnent cette danse tout autant que les Dacotas. Il y a des peuplades qui ne sacrifient qu'un chien, d'autres en sacrifient deux ; mais toutes attachent un grand prix à chacune de ces bouchées de viande livrées en pâture aux danseurs les plus adroits. Le foie du chien, encore plus que la bosse du bison, est le mets par excellence des Indiens ; ils prétendent que ceux qui en mangent héritent de la bravoure et de la sagesse de cet animal. Il est à remarquer que, dans toutes ces réjouissances, c'est aux jeunes gens qu'est réservée la partie active. Les hommes-médecines dirigent les danses par leurs chants et le bruit des instruments à percussion. Quant aux vieillards, ils sont simples spectateurs, leur âge et leur dignité ne leur permettant pas de se livrer à de pareils exercices. Il est également remarquable de voir combien les Peaux-Rouges laissent vite de côté leur stoïque gravité pour revêtir dans leurs fêtes publiques les apparences grotesques d'une folie sauvage. Cette contradiction bizarre, qui donne lieu à tant de jugements opposés sur les goûts, le caractère, les tendances morales de ces peuplades, est pourtant chez l'Indien quelque chose de naturel. L'Indien est l'enfant de la nature ; comme elle, il est variable ; il a ses jours de calme et ses jours d'orage. D'une organisation nerveuse très-impressionnable, ils se laisse nonchalamment influencer par l'atmosphère des circonstances, sans chercher, comme dans les pays civilisés, à se mettre le masque de la gaieté dans un jour de deuil, ou celui de la tristesse quand la joie est dans son cœur. Accoutumé à vivre au jour le jour, il se donne tout entier au plaisir lorsque l'occasion s'en présente. C'est ainsi qu'il passe subitement, et sans gradation aucune, de l'impassibilité la plus complète, du stoïcisme le plus sérieux, à la joie la plus effrénée, aux excentricités et aux gambades de l'histrion. Tel est le vrai sauvage.

Nous devions donner ces quelques mots d'explication pour faire comprendre la cause des récits précédents et de ceux qui vont suivre, sans quoi le lecteur pourrait émettre une fausse opinion sur le compte des Peaux-Rouges, si légèrement étudiés et si peu connus encore.

Avant de partir pour une expédition longue et dangereuse, telle que la chasse ou la guerre, les guerriers se réunissent, et exécutent en public la danse de la Découverte. Ce n'est autre chose qu'une pantomime sans musique et des plus curieuses ; les acteurs imitent par leurs gestes toutes les phases d'une grande chasse ou d'un combat, ainsi que les mesures

à prendre pour n'être pas surpris par quelque adversaire. La physionomie des danseurs traduit fidèlement les sentiments qu'ils éprouvent lorsque, dans les prairies et les bois, ils découvrent des traces de gibier ou l'empreinte plus ou moins récente des mocassins. Ce panorama de la vie aventureuse du chasseur et du guerrier impressionne autant les spectateurs que les acteurs ; tous y retrouvent le prélude d'un drame qui doit durer plusieurs jours, et peut finir d'une manière tragique pour quelques-uns d'entre eux.

La danse de la Berdache est une ronde joviale et peu décente, à laquelle se livrent quelquefois les jeunes gens, dans cinq ou six tribus du Nord, autour d'un idiot qu'ils déguisent en femme et qu'ils bernent à l'envi, en joignant les gestes les moins pudiques aux railleries les plus amères. C'est, à proprement parler, une orgie publique que les sachems réprouvent, tout en la tolérant, parce que les idiots et les infirmes d'esprit ou de corps sont respectés des Indiens comme une chose sacrée ; ce sont les trappeurs français et canadiens du Missouri qui ont donné ce nom de Berdache à l'individu aux dépens duquel on s'amuse.

La danse de la Médecine des braves, au contraire, fait honneur aux tribus chez lesquelles elle est en usage. C'est le culte des morts, un hommage rendu à ceux qui ont quitté le monde pour aller dans les prairies enchantées, où les ombres heureuses se promènent et chassent sous les regards du Grand-Esprit. Ce culte, qui révèle une certaine élévation d'idées et de sentiments, est très-répandu parmi les Indiens, car tous croient à l'immortalité de l'âme, aux récompenses et aux châtiments de la vie future. Ils sont persuadés que les guerriers qui meurent dans les combats, ou succombent de leurs blessures, vont jouir d'une félicité éternelle dans le pays des ombres. Leurs sacs de médecine, qui sont leurs dieux lares, leurs divinités domestiques, des espèces d'anges gardiens, sont honorés pour avoir donné l'immortalité à leurs protégés.

Au retour d'une guerre ou d'une expédition sur un territoire ennemi, les guerriers viennent danser, pendant quinze jours, au soleil couchant, en face de la tente ou du wigwam de ceux qui ne sont plus. Les veuves et les enfants suspendent à des poteaux, au seuil de leur habitation, les sacs de médecine des défunts, et c'est autour de ces poteaux que s'exécutent les danses funèbres. Les femmes, pour qui le veuvage est la plus grande douleur, assistent à cette cérémonie, silencieuses et la tête bais-

sée, expression muette de leur compassion pour l'épouse qui a survécu au guerrier défunt.

Les danses expriment ainsi tous les sentiments, gais ou tristes; elles sont destinées à les représenter ou à les commander. La danse de Guerre joue chez les Peaux-Rouges le même rôle qu'ont joué successivement chez nous la *Marseillaise*, le *Chant du départ* et le chœur des *Girondins*. Tantôt c'est le cri national, qui convie à l'enrôlement les jeunes patriotes, qui les invite à suivre les chefs et à imiter leurs ancêtres; tantôt c'est le chant de victoire qui célèbre les hauts faits d'armes d'une journée glorieuse. Mais, quelle que soit sa signification, cette danse a un caractère effrayant. Les danseurs, excités par l'espoir du triomphe ou le désir de la vengeance, sont bientôt saisis d'une ardeur fiévreuse qu'ils ne maîtrisent plus; leurs yeux roulent dans les orbites et lancent des éclairs; leurs chants deviennent irréguliers et saccadés; ils voient en imagination leurs ennemis sous leurs pieds, et ils imitent par des gestes rapides toutes les péripéties du combat : l'attaque, la défense, les coups portés ou évités, la chute du vaincu, l'opération du scalp, et, en dernier lieu, l'enthousiasme de la victoire. Tout cela est mimé avec ces cris déchirants dont les Indiens seuls possèdent le secret. Il se fait un tumulte effroyable, et cependant un certain ordre, un certain rhythme y président toujours.

Quant à la danse des Braves, c'est plus qu'une pantomime, c'est une comédie parlée qui tient du sérieux et du grotesque, c'est une publication à haute voix des traits de bravoure des jeunes guerriers. Au retour d'une expédition lointaine, les défenseurs de la tribu se réunissent pour danser une ronde; l'un d'eux se place au milieu du cercle et s'y livre, par des cris et des gestes, aux excentricités les plus inattendues. Puis il raconte, avec animation, tous ses hauts faits; il dit le nombre de chevelures qu'il a prises et des ennemis qu'il a vaincus; il imite dans ses mouvements les évolutions et les détails de la lutte, et termine en faisant appel au témoignage de ses compagnons d'armes. Les assistants alors assurent, chacun à son tour, qu'il a dit la vérité, que sa langue n'est pas *fourchue* (menteuse), et qu'il n'a pas parlé comme une femme, ce qui signifie qu'il n'a pas été bavard. Et la ronde recommence : un second danseur prend la place du premier pour retracer à son tour sa vie périlleuse, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les danseurs aient, l'un

après l'autre, publié leurs exploits. C'est ordinairement après cette cérémonie que les guerriers reçoivent la permission tacite de se mettre des plumes d'aigle sur le sommet de la tête, et de les peindre ou de les échancrer selon leur mérite et la part qu'ils ont prise dans les combats. Cette réjouissance publique a pour but de consacrer les faits d'armes par la publicité, et de récompenser le courage et la valeur par des distinctions honorifiques.

Si l'on fête le départ pour la guerre, la victoire et le retour des vainqueurs, on ne fête pas moins la conclusion d'une paix qui assure le repos à une ou plusieurs tribus. Nous verrons plus loin les cérémonies usitées lors de la ratification d'un traité de paix entre les Peaux-Rouges ou entre les Indiens et les blancs. Lorsque deux tribus ennemies se sont réconciliées, elles exécutent, avant de se séparer, la danse du Calumet de paix. Les chefs prêtent pour cette solennité le calumet héréditaire conservé précieusement dans leur famille. Les danseurs des deux partis fument et dansent en même temps, en faisant circuler cet emblème de l'amitié et de l'hospitalité indienne. Malheureusement, ces réjouissances internationales sont rares; elles sont aussi plus gaies et plus bruyantes que ridicules. Les Assinniboins ont une façon particulière de célébrer la danse de la Pipe ou du Calumet de paix. Ils ne se bornent pas à bondir et à tourner, en tenant par la main leurs nouveaux alliés, ou les membres de leur propre nation qui fêtent la trêve : ils font un exercice gymnastique très-curieux. Sur la place principale du village ils allument un grand feu, près duquel viennent s'asseoir un jongleur ou homme-médecine et un vieillard; le premier chante tout en fumant la pipe rouge ornée de plumes d'aigle; le second l'accompagne sur le tambour et chante en même temps. Tous les jeunes gens de la tribu arrivent et s'étendent en cercle autour du feu et des deux musiciens. A un signal donné, un des jeunes gens se lève et décrit une foule de zigzags et de sauts excentriques dans l'intérieur du cercle, chantant et dansant sur un seul pied. Il passe devant chacun des Indiens assis, leur fait des grimaces, les menace du poing, puis en saisit un au hasard, le soulève vivement par le bras et le force à se lever. Celui-ci renouvelle à son tour les mêmes manœuvres, tandis que le premier continue à sauter sur un pied au centre du cercle; il ne se retire parmi les spectateurs qu'après avoir fait lever un troisième danseur. Le second imite en tout le premier, et

la danse se poursuit ainsi jusqu'à ce que tous les Indiens assis se soient levés pour répéter ce qu'ils ont vu faire dans le cercle par les danseurs. Cette gymnastique dure une heure, et souvent plus, au milieu des cris étourdissants poussés à la fois par tous les assistants.

La première neige qui couvre le sol est l'occasion d'une autre solennité appelée la danse des Chaussures à neige; c'est presque une cérémonie religieuse, instituée pour remercier le Grand-Esprit du retour de la saison pendant laquelle il est plus facile de tuer le gibier. Tous les guerriers y prennent part, vêtus de caleçons en fourrure, et munis de leurs armes de chasse. Cette danse a lieu, comme toutes les autres, sur la place principale du village, autour de trois lances plantées en terre et garnies de chaussures à neige et de plumes d'aigle; elle est comparativement très-sobre de cris, et très-modérée dans ses mouvements. Ce n'est guère qu'à l'époque de cette réjouissance qu'il est permis de reprendre les vêtements d'hiver. Les Indiens qui n'attendraient pas ce temps fixé par la coutume pour se couvrir de fourrures passeraient pour des hommes efféminés. Outre une idée religieuse, il y a une notion d'agriculture dans cette fête, à l'occasion des premières neiges. Les Peaux-Rouges savent aussi bien que nous que ce grand manteau blanc dont se couvre la nature réchauffe et vivifie dans le sein de la terre le grain qu'ils ont planté. C'est donc pour eux une occasion nouvelle de rendre grâce au Grand-Esprit des produits que leur promet ce retour régulier des saisons, car ces produits leur sont presque aussi indispensables que le gibier dont la chair les nourrit l'hiver, et dont les peaux leur procurent des vêtements. Comme tous les peuples civilisés qui se livrent à la culture du sol, l'Indien prie pour ses moissons, et lorsqu'un été prospère lui donne d'abondantes récoltes, il a des hymnes de reconnaissance pour le Grand-Esprit, c'est-à-dire des fêtes qui durent plusieurs jours, et dans lesquelles la danse tient comme partout le premier rang. La plus curieuse de toutes est, sans contredit, la danse du Maïs vert.

Dès que les épis de maïs commencent à mûrir dans les champs, les hommes-médecines envoient chaque jours des femmes en cueillir quelques-uns; elles les rapportent avec un soin respectueux, car eux seuls ont droit de dépouiller ces premiers épis de leurs feuilles. Lorsqu'ils reconnaissent que le maïs est parvenu à un certain degré de maturité, et que l'épi, quoique vert encore, renferme néanmoins une récolte cer-

taine, ils envoient, dans toutes les habitations de la tribu, des messages, des crieurs, qui annoncent aux familles que le Grand-Esprit a été bon à leur égard, et que la population doit se réunir le lendemain au lever du soleil pour le remercier de sa bonté.

Le jour suivant, à l'heure fixée, la tribu se rassemble au centre du grand village, où l'on suspend au-dessus d'un brasier allumé pour cette occasion une grande marmite pleine d'épis de maïs vert, qu'un homme-médecine fait bouillir dans de l'eau. La marmite est supportée par quatre bâtons de trois mètres de longueur plantés en terre et s'entre-croisant à leur sommet; c'est au point de jonction que la marmite est suspendue par une forte lanière de cuir. Douze épis de maïs servent d'ornement à ces supports, et tout alentour, à terre, douze écuelles de bois sont rangées en cercle. Quatre hommes-médecines représentant les quatre saisons, le corps presque nu et peint en blanc, dansent et gesticulent au milieu du cercle, en chantant un hymne de reconnaissance au Grand-Esprit, à qui est destiné le maïs qui bout dans l'eau. Dans une main, ils tiennent une canne de maïs; dans l'autre, une raquette qu'ils frappent en mesure contre les parois de la marmite. Les principaux guerriers de la tribu, nus et peints en blanc, comme les hommes-médecines, dansent et forment un cercle autour d'eux, tenant également des cannes de maïs dans leurs mains, et chantant aussi le cantique d'actions de grâces au Grand-Esprit.

Chez les Jémez, où nous retrouvons la danse du Maïs vert, comme dans les tribus du nord de l'Amérique, le costume pour cette solennité est fort simple : les danseurs sont presque nus, et peints depuis les pieds jusqu'à la tête; ils portent un collier et des bracelets faits avec des guirlandes de piment rouge, et tiennent dans la main une gourde sèche pleine de petits cailloux qu'ils agitent en mesure et qui leur sert d'orchestre.

Danses et chants continuent jusqu'à ce que le maïs soit bien bouilli; les hommes-médecines le posent alors dans un petit plat de bois sur le brasier, où il est bientôt réduit en cendres. On éteint le feu, et l'on enterre ces cendres, considérées comme sacrées et devant féconder la terre l'année suivante, puis on allume un nouveau feu pour faire bouillir le maïs qui doit être distribué à la population pendant les fêtes. Il arrive souvent que des tribus, peu soucieuses du lendemain, gaspillent ainsi en quelques jours tout le maïs récolté, et ne possèdent plus

à la fin de ces réjouissances que juste le nécessaire pour les futures semailles.

Grand nombre de Peaux-Rouges, pendant les quelques jours qui précèdent ces fêtes, boivent des liqueurs fermentées, espèces de médicaments qui les purgent et les font vomir; ils veulent, disent-ils, avoir l'intérieur du corps bien sain pour la réception du maïs vert. Cette coutume de brûler les épis et d'enterrer les cendres n'est autre chose qu'un sacrifice religieux, naturellement imposé par la piété reconnaissante des sauvages, et que leur insouciance change en une longue scène de gloutonnerie, qui a parfois des suites désastreuses dans la tribu, car elle met la famine à la place de l'abondance.

Cette coutume qu'ont les Indiens de se purifier le corps et d'être à jeun avant de manger le maïs vert est très-remarquable, car elle indique une origine chrétienne, ou du moins un sentiment naturel de convenance religieuse que même les enfants du désert ont adopté ou suivi, en croyant ainsi plaire davantage au Grand-Esprit.

La danse en l'honneur du Soleil a aussi un caractère religieux; elle est très-répandue chez les tribus sauvages du versant occidental des montagnes Rocheuses, dans le Nouveau-Mexique et chez les Comanches, ainsi que la danse en l'honneur du Haokah, le géant et le lieutenant du Grand-Esprit, qui est en grande vénération chez les Dacotas. Le soleil est une divinité pour la grande majorité des Peaux-Rouges : les uns le considèrent comme le Grand-Esprit lui-même, et les autres comme sa résidence; tous s'accordent à lui attribuer une grande puissance. Les Dacotas, pour se le rendre favorable, lui consacrent à plusieurs époques de l'année un jour de fête, qui a dans ses détails quelque analogie avec la solennité du maïs vert.

Un peu après le lever de l'aurore, les jeunes gens les plus aguerris à la souffrance, ou les plus religieux, se réunissent dans un wigwam, autour d'une ou de plusieurs marmites remplies de viande qu'ils font bouillir au-dessus d'un grand feu. La danse, comme de coutume, est réglée par un ou plusieurs hommes-médecines, qui chantent et battent du tambour. Le tambour, chez les Indiens, est presque un instrument sacré, dont on ne fait usage que pour les réjouissances publiques. Les danseurs n'ont pour vêtement qu'une large ceinture en écorce de bouleau; sur la tête, ils portent tous une espèce de mître également en écorce de bouleau, et dont les deux pointes sont censées représenter les rayons du soleil :

ils chantent et dansent tous ensemble en tournant tout autour du feu, et, à mesure qu'ils passent près de la marmite, ils en tirent, avec les mains, des morceaux de viande qu'ils dévorent immédiatement sans jeter aucun cri, sans manifester la moindre douleur, s'il leur est arrivé de se brûler les doigts en les prenant. Mais, chose plus extraordinaire encore, lorsqu'ils ont ainsi consommé toute la viande, ils se jettent le bouillon sur les épaules, en chantant sur tous les tons :

Oh! que l'eau est froide! oh! quelle douce rosée!

Ces malheureux s'aspergent ainsi avec de l'eau grasse et bouillante, convaincus que le Grand-Esprit ne saurait permettre qu'ils se brûlent dans une cérémonie instituée en son honneur.

Les Natchez, outre les réjouissances publiques communes à toutes les tribus indiennes de l'Amérique du Nord, avaient encore des fêtes nationales, dont le caractère était tout à la fois religieux et politique; nous disons religieux, parce que ces solennités furent instituées pour remercier le Créateur de quelques bienfaits signalés; elles étaient aussi politiques dans leur nature, en ce qu'elles constituaient l'unique revenu du souverain, qui jouissait, il est vrai, d'une autorité despotique et sans contrôle; mais, quoique maître de la vie et de la propriété de ses sujets, il n'imposait jamais des taxes ou des contributions, et se contentait des présents qu'on lui offrait dans ces grandes fêtes publiques.

On se souvient que l'année des Natchez se divisait en treize lunes, dont la première commençait en mars. Au commencement de chaque lune, le peuple célébrait cet événement par une fête qui prenait son nom, soit des fruits que l'on cueillait, soit du gibier que l'on chassait, ou des occupations principales qui absorbaient la population durant la lune précédente. La lune de mars ou du chevreuil constituait la plus importante et la plus joyeuse de toute l'année. Pendant cette solennité on représentait un drame, qui rappelait le souvenir d'un épisode historique de la tribu.

Autrefois un Grand-Soleil, ayant entendu un bruit inusité dans son village, sortit précipitamment de sa demeure pour aller apaiser ce qu'il supposait être une querelle parmi sa peuplade et tomba immédiatement entre les mains d'une nation hostile qui avait envahi sa capitale. Mais les

Natchez, revenus de leur surprise, arrivèrent à temps pour délivrer leur souverain et mettre en fuite leurs ennemis, après en avoir massacré un grand nombre. En commémoration de ce fait historique, les guerriers, au commencement de la lune du chevreuil, se divisaient en deux troupes, distinctes par la couleur de leurs plumes, se mettaient en embuscade près de la demeure du Grand-Soleil et simulaient une bataille pendant laquelle les deux partis déployaient tous les stratagèmes possibles pour rendre cette représentation intéressante et montrer les talents militaires qu'ils possédaient. Cette scène se reproduisait chaque année avec un tel entrain, qu'elle laissait une impression profonde sur les spectateurs, qui croyaient assister à un vrai combat.

La septième lune, qui venait en septembre et s'appelait la lune du nouveau maïs, se célébrait principalement par un repas commun, accompagné de cérémonies religieuses et auquel on mangeait du maïs planté et cultivé pour cette occasion. Pour planter ce maïs les guerriers choisissaient un espace de terre vierge qu'ils défrichaient au moyen du feu. Le terrain ainsi préparé, les guerriers, sous le commandement de leur chef de guerre, plantaient seuls le maïs; personne autre ne pouvait, sous peine de mort, travailler au champ sacré. Lorsque le maïs commençait à mûrir, il était placé dans une grange bien ombragée et construite *ad hoc* par les mêmes hommes qui avaient défriché le terrain. On informait ensuite le Grand-Soleil que tout était prêt pour les cérémonies qui duraient ordinairement une semaine, et lui déterminait le jour où le maïs se mangerait en commun en sa présence. Le peuple, durant cet intervalle de temps, se bâtissait autour du champ sacré des huttes pour l'abriter de l'intempérie de l'atmosphère et emportait tous les ustensiles nécessaires dont il devait avoir besoin durant la solennité.

Au jour indiqué, le souverain, couché dans une litière peinte en rouge, décorée de fourrures, de feuilles de magnolia et de guirlandes de fleurs blanches et rouges et portée par seize guerriers (remplacés de cent pas en cent pas par d'autres porteurs), partait au galop pour le champ sacré au milieu des acclamations de toute la foule. Arrivée en face de la grange, la litière s'arrêtait et le souverain conversait familièrement avec les nobles de la nation en attendant que le *nouveau feu* fût allumé; puis, après avoir salué les quatre points cardinaux, il donnait l'ordre de distribuer le maïs, que chacun faisait cuire et mangeait ensuite.

Après le repas, les guerriers chantaient des chansons et déclamaient chacun à leur tour leurs exploits passés. Puis à la nuit venaient les danses à la lumière des torches. Ces danses, très-monotones chez les Natchez, s'exécutaient de la manière suivante. Les femmes formaient un grand cercle autour d'un musicien en se tenant par des guirlandes de plumes, les hommes placés derrière elles également en cercle ayant dans leurs mains des raquettes qu'ils agitaient en mesure; tandis que les femmes tournaient de gauche à droite, les hommes allaient de droite à gauche en sautant. Le lendemain on jouait à la paume, puis venaient les danses guerrières et des bains dans le fleuve pour se délasser des fatigues de la journée.

Nous ne savons pas si c'est une coutume prise aux Indiens, mais les habitants de la Louisiane ont une prédilection pour le maïs vert, et au printemps ils en font chaque année une grande consommation.

A côté des danses religieuses se placent naturellement les danses magiques ou de médecines, cérémonies mystérieuses et secrètes dont il nous serait difficile de parler, car aucun profane n'y peut assister; ceux à qui il est accordé d'en être les témoins s'engagent, par un serment solennel, comme dans la franc-maçonnerie, à n'en rien divulguer. Le peu qu'on en sait nous est révélé par la pictographie indienne qui a essayé d'en représenter quelques scènes. Ce sont, pour la plupart, des pantomimes usitées pour la réception des candidats dans le corps des médecins et des prêtres; ce sont des épreuves qu'on fait subir aux aspirants pour connaître leur courage et leur force morale.

Avant de commencer les chasses à l'ours, les Indiens se livrent encore à de longs jeûnes, à des purgations sacrées et à une danse spéciale, qui, sans être positivement une danse religieuse, est néanmoins une invocation à une puissance supérieure qu'ils appellent le génie des ours, et qu'ils veulent se rendre favorable. La danse de l'Ours est une imitation des mouvements de cet animal, une pantomime détaillée de son existence et de ses habitudes, et se renouvelle plusieurs fois pendant les jours qui précèdent le départ pour la chasse. L'Indien, naturellement superstitieux, est convaincu que, sans la danse d'invocation au génie des ours, cette chasse serait improductive et malheureuse. L'homme-médecine qui, dans cette occasion, remplit les fonctions de chef d'orchestre et de maître de ballet, est entièrement vêtu de peaux d'ours; une tête d'ours lui sert de

coiffure et lui masque le visage. Au sommet de cette tête est placée une plume d'aigle en forme d'aigrette. Les danseurs portent également des masques et des accoutrements en peau d'ours, ce qui produit la plus grotesque scène de carnaval qu'il soit possible d'imaginer. Lorsqu'ils sont tous rangés en cercle, c'est à qui imitera le mieux le grognement de l'ours, sa marche lourde, sa course, ses bonds et ses façons de s'asseoir et de se reposer. Les fêtes terminées, nos chasseurs se mettent en marche pour aller à travers bois, rivières et prairies, à la recherche de ce gibier dont la graisse leur est si utile et la peau si précieuse. Arrivés à l'endroit désigné, les Indiens se divisent de manière à former un vaste cercle, qu'ils doivent battre à droite, à gauche, dans tous les sens, en se dirigeant vers le centre. Lorsqu'un chasseur découvre un ours, soit dans sa tanière, soit dans un taillis ou le creux d'un arbre, il le tue ordinairement avec ses flèches ou son tomahawk, quelquefois avec un couteau, puis il prie le génie de l'animal de ne pas se fâcher et de ne pas lui être contraire dans une autre expédition. Dans ces chasses collectives on tue souvent cinq ou six ours, qu'on dépouille de leur fourrure et de leur graisse, et l'on abandonne à la voracité des loups la plus grande partie de la viande, excepté les pattes et la langue qui sont très-bonnes à manger.

La danse du Buffle, qui précède également la chasse de cet animal, exige aussi un travestissement de circonstance. Un ou plusieurs sauvages déguisés en buffles s'éloignent du village et vont, en espions et en sentinelles, sur une hauteur voisine, où ils imitent les mugissements des taureaux et des vaches. Ce moyen assez ingénieux ne manque pas d'attirer quelques buffles. Pour les faire venir plus sûrement, le chef de la tribu convie les hommes valides et les jeunes gens à se rassembler sur la place centrale du village, et la danse des buffles commence. Elle continue sans interruption jusqu'à ce qu'un de ces animaux ait été aperçu; aussi se prolonge-t-elle quelquefois pendant douze ou quinze jours. L'homme-médecine, qui dirige la cérémonie, est entièrement couvert d'une peau de buffle, dont la tête avec les cornes lui sert de masque et de bonnet. Les danseurs, armés de lances et de flèches, sont à peu près nus pour avoir les mouvements plus libres. Ils ont pour coiffure une tête de buffle, derrière laquelle est attachée une queue de ce quadrupède. Chaque individu armé de sa lance et de ses flèches commence une ronde

au son du tambour et au bruit des raquettes qui marquent la mesure. Les acteurs de cette scène burlesque représentent les habitudes des buffles, leur marche lourde et pesante, leur allure timide et leurs mugissements.

Lorsqu'un danseur est fatigué, il se couche par terre ou s'affaisse sur ses jambes; alors un Indien quitte la ronde et vient lui lancer sur le corps une flèche qui n'a pas de fer, puis il le traîne par les pieds hors de l'enceinte, tire son couteau et simule l'écorchement. La même scène recommence pour tous ceux qui tombent de lassitude. Mais enfin les espions placés en embuscade sur les collines font les signaux convenus pour avertir la peuplade de l'approche des buffles. Aussitôt la danse cesse, les guerriers montent à cheval et courent à la chasse avec un enthousiasme frénétique. Ceux qui restent au village, vieillards, femmes et enfants, crient et chantent de toute la force de leurs poumons pour remercier le Grand-Esprit d'avoir eu pitié d'eux et de leur envoyer de quoi soulager leur faim.

C'est en effet par la chasse aux buffles que les Indiens s'approvisionnent de tout ce qui est le plus utile à leur existence, car pour eux rien n'est perdu dans cet animal, et, comme nous le verrons par la suite, tout leur sert à quelque chose. Aussi le poursuivent-ils non-seulement lorsqu'ils sont dans la disette, mais encore toutes les fois qu'ils aperçoivent un troupeau, à quelque époque de l'année que ce soit, même dans les temps les plus prospères. Pour ces chasses, les Peaux-Rouges se servent de leurs chevaux les plus agiles et sur lesquels ils montent ordinairement sans selle; ils se dépouillent même des armes et des vêtements qui pourraient les embarrasser; ils ne prennent avec eux qu'un arc, des flèches et leur petit fouet pour faire avancer les chevaux qui ne voudraient pas s'approcher trop près des buffles effrayés ou furieux. D'autres Indiens n'ont pour toute arme qu'une lance, mais ce moyen de tuer un buffle est fort dangereux, car lorsque cet animal se sent blessé mortellement, il se jette sur le chasseur ou sur son cheval avec tant de furie et de rapidité qu'il est parfois impossible d'éviter ses coups.

Les buffles sont timides par nature et cherchent volontiers le voisinage de l'homme; ils se réunissent, à la fin de l'été, en masses énormes, comptant parfois plusieurs milliers de têtes, et se dirigent vers l'ouest ou vers le midi. Pendant l'hiver ou l'été, ils ne marchent guère qu'en

troupeaux; ceux qui s'isolent et s'égarent deviennent bien vite la proie des bêtes fauves. Lorsque les chasseurs sont arrivés à deux kilomètres environ du troupeau, ils s'éparpillent de manière à l'entourer; puis, à un signal donné, ils s'avancent et l'enferment dans un cercle menaçant. Les buffles cherchent alors à fuir à droite ou à gauche; mais partout se dresse devant eux une muraille de cavaliers, qui s'approchent de plus en plus en poussant des cris épouvantables et faits pour effrayer des animaux moins timides. A mesure que le cercle se rétrécit, les buffles se groupent comme pour se soutenir et s'encourager à la défense; mais les chasseurs sont déjà à la portée du trait, et bientôt commence une scène de carnage. Chacun des cavaliers choisit ses victimes et chaque flèche, chaque coup de lance tue ou blesse mortellement un buffle. Les chevaux dressés pour cette chasse, libres dans leurs mouvements, conduisent eux-mêmes leurs maîtres, qui ne s'occupent que de tuer. Souvent les cavaliers, emportés par l'ardeur de la lutte ou de leurs coursiers, s'aventurent au milieu du troupeau où leur vie court les plus grands dangers. Quelquefois un d'eux étant démonté, soit par la mort de son cheval, soit par tout autre accident, saute sur le dos d'un buffle et poursuit, sur cette singulière monture, son œuvre de destruction; d'autres fois, un cavalier continue courageusement à pied la lutte commencée à cheval : il se voit alors attaqué par des animaux furieux qui le poursuivent à leur tour avec acharnement. Celui qui verrait pour la première fois ce spectacle croirait que nos chasseurs vont être victimes de leur imprudence; mais ils sont façonnés à cette lutte corps à corps; parfois ils jettent sur les yeux de l'animal une ceinture ou tout autre morceau de peau, et pendant que le buffle cherche à s'en débarrasser, l'Indien lui plonge une lance ou une flèche dans la région du cœur. Pourtant, tous ne sortent pas de la lutte sains et saufs : bien des chevaux sont tués et leurs cavaliers foulés aux pieds.

L'attaque est si vive et si rapide qu'en moins d'une demi-heure ou d'une heure un troupeau d'une centaine de buffles est entièrement détruit; ceux qui parviennent à sortir du cercle de fer où on les tient enfermés sont poursuivis et tués dans la plaine, et, le plus souvent, reviennent d'eux-mêmes se faire tuer à l'endroit où ils ont été d'abord attaqués. C'est une remarque curieuse à faire sur les mœurs de ces animaux; ceux qui pourraient échapper par la fuite au massacre général

retournent ordinairement le soir vers le champ du carnage en poussant des gémissements plaintifs. Viennent-ils par instinct de famille flairer les cadavres de ceux qu'ils ont perdus ? Sont-ils attirés par l'odeur des corps ensanglantés gisant sur le sol, ou bien poussent-ils la douleur jusqu'à vouloir mourir auprès de leurs compagnons ? C'est un mystère que la nature nous cache encore; mais ce que nous savons, c'est qu'ils ne tardent pas à partager le sort des premières victimes. Les chasseurs sont restés à l'affût dans cette prévision, ils abattent ces animaux isolés dont la démarche et les gémissements dénotent une étrange tristesse. Lorsqu'il ne reste plus un seul buffle vivant dans les environs, les chasseurs procèdent au partage du butin, c'est-à-dire qu'ils cherchent à reconnaître leurs victimes; les flèches restées dans le corps de ces animaux rendent ce travail facile. Chaque Indien a sur ses flèches une marque particulière qui les lui fait retrouver aisément et qui désigne ainsi sa proie et sa propriété. On est tout surpris de voir quel respect des droits de chacun préside à cette prise de possession.

Pendant que les heureux de la journée se reposent et fument la pipe, assis à côté du produit de leur adresse, des hérauts vont annoncer au chef de la tribu et à toutes les familles le résultat de la chasse. Les femmes accourent aussitôt rejoindre leurs maris et restent sur le lieu du carnage jusqu'à ce que toutes les victimes soient écorchées et entièrement dépecées. Les langues sont mises à part pour être fumées et vendues aux Américains, les filets et les bosses sont enlevés pour être séchés et servir de provisions d'hiver. Après avoir chargé sur leurs épaules cette viande et ces peaux, les femmes, précédées des chasseurs, rentrent processionnellement au village. Les carcasses restent dans les champs abandonnées aux loups, aux renards et aux chiens. Quelquefois même ces derniers n'attendent pas qu'on les leur abandonne, ils se jettent dessus pendant que les femmes en enlèvent la chair par morceaux. Vu leur nombre et leur voracité, force est alors de sacrifier un buffle ou deux pour la curée.

Après une chasse très-abondante, où des centaines de buffles avaient été égorgés, on a vu des Indiens assez imprévoyants pour ne prendre que la langue de l'animal, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus exquis comme nourriture, et laisser le corps et même la peau pourrir dans la plaine. Les riches sont ceux qui gaspillent le moins ces ressources des solitudes;

ils pensent à l'hiver, aux besoins du lendemain, au profit qu'ils tireront en vendant aux Faces-Pâles la viande et les fourrures. Lorsqu'ils ont abattu un trop grand nombre de buffles pour que leurs femmes puissent en emporter toutes les dépouilles, ils font venir des chevaux qui les aident à transporter au village les provisions du désert.

En hiver, lorsque la terre est recouverte de neige, cette chasse est plus facile et moins dangereuse. Les Indiens, ne pouvant se servir de leurs chevaux pour ces excursions, se mettent aux pieds des chaussures à neige, avec lesquelles ils marchent très-vite, et peuvent approcher des buffles que l'énormité de leur poids fait enfoncer dans la neige souvent jusqu'au ventre. Les chasseurs ont alors beau jeu, et ils en tuent une grande quantité sans courir aucun risque. La laine des buffles est plus longue et plus fournie en hiver qu'en été, de sorte que les animaux tués en cette saison ont plus de valeur que pendant le reste de l'année. Quelquefois, mais rarement, les Indiens usent de ruse pour cette chasse. Ils préfèrent à tout la vie accidentée et impressionnable; mais, lorsque deux ou trois familles sont affamées, des chasseurs partent seuls à la recherche des buffles; quand ils les ont aperçus, ils se couvrent le corps avec la peau d'un loup blanc; à l'aide de ce déguisement ils avancent en marchant sur les genoux et les mains, ils s'approchent lentement et choisissent leur proie; car ces animaux, habitués à voir des loups rôder sans cesse autour d'eux, sont sans défiance; ils ne prennent la fuite que lorsqu'ils voient les leurs tomber, percés de flèches.

Les tribus établies sur le bord des grands cours d'eau, des rivières peu profondes et des lacs solitaires, se livrent avec passion à la chasse aux castors. Ces animaux paisibles et industrieux, dont les travaux exciteraient notre admiration si nous pouvions visiter leurs cabanes et leurs digues, et dont la fourrure est si recherchée, sont l'objet d'un commerce lucratif pour les Indiens et les trappeurs. Aussi c'est à qui d'entre eux exterminera le plus de ces animaux dont la Fontaine a si bien peint le génie et les vertus.

M. de Chateaubriand a parfaitement décrit le travail des castors. Nous ne pouvons mieux faire que de le citer textuellement.

« Ces étonnantes créatures ont-elles rencontré un vallon où coule un ruisseau, elles barrent ce ruisseau par une chaussée; l'eau monte et remplit bientôt l'intervalle qui se trouve entre les deux collines : c'est

dans ce réservoir que les castors bâtissent leurs habitations. Détaillons la construction de la chaussée :

« Des deux flancs opposés des collines qui forment la vallée commence un rang de palissades entrelacées de branches et revêtues de mortier. Ce premier rang est fortifié d'un second rang placé à quinze pieds en arrière du premier. L'espace entre les deux palissades est comblé avec de la terre.

« La levée continue de venir ainsi des deux côtés de la vallée jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une ouverture d'une vingtaine de pieds au centre; mais à ce centre l'action du courant opérant dans toute son énergie, les ingénieurs changent de matériaux; ils renforcent le milieu de leurs substructions hydrauliques de troncs d'arbres entassés les uns sur les autres et liés ensemble par un ciment semblable à celui des palissades. Souvent la digue entière a cent pieds de long, quinze de haut et douze de large à la base; diminuant d'épaisseur dans une proportion mathématique à mesure qu'elle s'élève, elle n'a plus que trois pieds de surface au plan horizontal qui la termine.

« Le côté de la chaussée opposé à l'eau se retire graduellement en talus; le côté extérieur garde un parfait aplomb.

« Tout est prévu; le castor sait, par la hauteur de la levée, combien il doit bâtir d'étages à sa maison future, il sait qu'au delà d'un certain nombre de pieds il n'a plus d'inondation à craindre parce que l'eau passerait alors par-dessus la digue. En conséquence, une chambre qui surmonte cette digue lui fournit une retraite dans les grandes crues; quelquefois il pratique une écluse de sûreté dans la chaussée, écluse qu'il ouvre et ferme à son gré[1]. »

Les castors, on le sait, vivent en bandes de deux ou trois cents individus répartis par familles dans vingt à vingt-cinq cabanes remarquables par la propreté et la solidité de leur construction. On les tue sur terre pendant leurs excursions dans les bois où ils vont chercher les écorces fraîches dont ils se nourrissent, et dans l'eau lorsqu'on attaque les digues qu'ils ont construites auprès de leur village. Les castors ont l'odorat très-délicat, ils flairent le chasseur, le sentent de loin et se préviennent entre eux; ils plongent alors dans l'eau ou s'enferment dans leurs murs qu'il

[1] Voir Chateaubriand, *Voyage en Amérique*.

faut attaquer le fer à la main. Ces petits animaux sont facilement tués une fois qu'on a surpris leur repaire, aussi leur nombre diminue chaque jour; ils sont déjà devenus rares, même dans les régions du Nord. Comme les buffles, ils auront bientôt complétement disparu du sol américain. Les Indiens écorchent les castors dès qu'ils sont tués pour en faire sécher la peau et la préserver de toute détérioration, puis ils tirent de deux grosses vésicules qui se trouvent dans l'intérieur du corps une matière appelée *castoreum* dont les hommes-médecines font un grand cas comme remède. La queue de l'animal, longue d'un pied, épaisse d'un pouce, large de cinq ou six et couverte d'écailles de poisson, tandis que le reste du corps reste couvert de poils, est un phénomène physiologique très-curieux; c'est aussi un morceau très-délicat et fort estimé des gourmets indiens.

Les courses à pied et les courses à cheval sont également en usage dans les tribus de l'Ouest; elles rappellent les courses qui ont lieu dans les pays civilisés et ne présentent aucun caractère particulier. Les courses en canot sont bien plus intéressantes : les tribus riveraines des grands lacs et des grandes rivières en font une distraction passionnée à laquelle elles s'adonnent avec une impétuosité toute sauvage. Au Saut Sainte-Marie, dans le haut Canada, entre le lac Huron et le lac Supérieur, les Indiens donnent deux ou trois fois par an de ces sortes de régates. Les pirogues ou les canots en écorce de bouleau sont coquettement ornés. Toute la tribu, pour faire haie ou cortége aux lutteurs, se jette dans des centaines d'embarcations peintes de différentes couleurs et ressemblant un peu aux gondoles vénitiennes. Les hommes tirent des coups de fusil, les femmes crient, les chiens aboient; c'est partout un tumulte qui répand l'animation et la gaieté parmi les spectateurs. Des groupes de Peaux-Rouges, assis sur le rivage ou debout dans leurs canots, font des paris quelquefois considérables. Au signal donné les canots se rassemblent et se mettent en ligne; chacun est dirigé par un Indien debout et qui tient dans sa main une rame légère dont il se sert avec une étonnante habileté. A ce moment, tout le bruit qui se faisait à terre et sur l'onde cesse comme par enchantement; les spectateurs attentifs se dressent avec anxiété au milieu de leurs barques afin de mieux juger de la force et de l'adresse du vainqueur. Enfin, un coup de fusil est tiré: les Indiens plongent leurs rames dans les flots et les

canots glissent aussitôt avec une rapidité incroyable. Les cris et les chants recommencent pour encourager les lutteurs, et les embarcations de la tribu les suivent en masse et en désordre. Quand le vainqueur est proclamé, les échos des vieilles forêts retentissent d'acclamations et de chansons joyeuses.

Les Peaux-Rouges aiment la liberté et la vie sans craindre la mort; ils ont foi au Grand-Esprit, ils ignorent les besoins factices, les passions mesquines, l'égoïsme hideux, les sentiments lâches ou vils qui sont la plaie de l'humanité dans l'ancien continent. Les Indiens qui n'ont pas encore été dégradés, abrutis par le contact et la désastreuse politique des Faces-Pâles, ignorent tous les vices du cœur et de l'esprit : ils chérissent les scènes imposantes et grandioses de leurs belles contrées; ils jouissent de cette mélancolique poésie répandue sur leur existence indépendante et accidentée; ils multiplient ces réjouissances communes où la force, l'adresse, le courage triomphent sans éveiller la jalousie dans l'âme des vaincus; ils s'adonnent à ces fêtes bruyantes, grotesques et solennelles avec cet abandon complet qui laisse voir l'originalité native de leur caractère; enfin, ils se trouvent heureux parce qu'ils subissent les épreuves de la vie avec une résignation religieuse, et qu'ils acceptent avec bonheur toute la joie et toute la candeur de l'enfance.

CHAPITRE XIV

Buffles de l'Amérique. — Utilité du buffle. — Chasse au piége. — Chasse aux daims et aux cygnes. — Gibier des grands déserts. — L'ours gris. — Chasse aux antilopes. — Rats musqués. — Chiens. — Pêches en hiver. — Pêches de l'ulhlecan et du saumon. — Ustensiles de ménage. — Poterie. — Plats. — Vases mortuaires. — Paniers. — Tissus indiens. — Sucre d'érable. — Récolte du riz. — Agriculture. — Femmes indiennes. — Commerce indien. — Fourrures. — *Factories*. — Système mixte. — Anecdote. — Concurrence. — Wampuns. — Marchés. — Tentes. — Cabanes des Mandans. — Fermes des Cuabajais. — Huttes des Chinouks. — Habitations des Pawnies et des Natchez. — Puéblos du Nouveau-Mexique. — Villages fortifiés. — Armes indiennes. — Boucliers. — Lances, arcs et flèches. — Tomahawks. — Calumet de paix. — Drapeau. — Canots. — Silos. — Coquetterie indienne. — Costumes. — Tuniques, mocassins, guêtres et manteaux. — Nudité. — Coiffure. — Ornements.

Le nom seul d'Indien a quelque chose qui nous émeut, lorsque la pensée voyage avec ceux qui pénètrent dans ces contrées sauvages, ayant pour mobile la foi fervente du missionnaire, la téméraire hardiesse du savant, ou la cupide imprudence du marchand. Un enthousiasme quelconque peut seul décider ces pionniers de la civilisation à se risquer au milieu de ces populations encore inconnues, pour les étudier, pour leur être utile ou pour en retirer des ressources ignorées jusque-là. La grandeur de ce but voile les dangers que l'imagination ou des récits inexacts avaient exagérés; mais, en les regardant en face, on les trouve moins nombreux et moins terribles, peut-être parce que le courage a grandi en raison inverse de la distance, prisme toujours trompeur dans lequel les narrations, les couleurs et les formes les plus opposées se réunissent, non pas pour produire la lumière, mais bien l'exagération, qui en est l'ennemie la plus acharnée. L'illusion est dans la distance; l'erreur a sa source dans l'imagination, et voilà pourquoi nous avons eu jusqu'à présent des notions si peu certaines sur ces tribus indiennes disséminées dans les bois et les prairies du nouveau monde.

Après avoir parlé des chasses comme amusements favoris des Peaux-Rouges, nous les envisagerons maintenant sous le point de vue pittoresque, productif et industriel, car ce sujet est de la plus haute importance non-seulement en ce qu'il nous donne une idée de l'intelligence, des habitudes et du commerce des Indiens, mais encore en ce qu'il touche la question de l'existence même et de l'avenir des populations sauvages des grands déserts américains.

Si là chasse au buffle est la plus commune et la plus estimée dans les solitudes de l'Amérique, c'est à cause que cet animal fournit aux Indiens à peu près tout ce dont ils ont besoin pour leur nourriture et leurs vêtements. Autrefois, des immenses troupeaux de bisons paissaient tranquillement sur presque toute l'Amérique septentrionale, depuis le 28ᵉ jusqu'au 50ᵉ degré de latitude nord. Hukluyt assure, dans un ouvrage publié à Londres en 1589, qu'il existait des buffles à Terre-Neuve. Un autre auteur, du nom de Parchas, raconte que des aventuriers de la Virginie en rencontrèrent dans cette contrée en 1613. Thomas Morton, dans son ouvrage *New english Canaan*, publié à Amsterdam en 1637, fait une description minutieuse de ces ruminants, qui étaient alors en grand nombre sur les bords du lac Champlain. Le capitaine Franklin assure même en avoir trouvé jusqu'au 60ᵉ degré de latitude. Alors, comme à présent, les troupeaux de buffles émigraient lentement du nord au sud et de l'est à l'ouest, selon les saisons, n'ayant d'autres ennemis que les Indiens, qui les chassaient comme aujourd'hui pour se nourrir de leur chair et se vêtir de leur peau. A l'arrivée des blancs, les buffles diminuèrent considérablement en nombre, car les blancs comme les Indiens en firent chaque année un carnage incroyable, soit pour la peau, soit pour la langue seulement, de sorte que maintenant ils ont disparu complétement de la rive gauche du Mississipi. En 1824, on voyait encore d'immenses troupeaux de buffles dans les vallées de la rivière à l'Ours, de la rivière Verte et du Colorado, et même dans la vallée du Colombia, jusqu'aux chutes Poissonneuses. Depuis 1834 ils commencèrent à diminuer dans ces régions, et en 1840 on n'en trouvait déjà plus sur les fleuves de l'océan Pacifique. Les Têtes-Plates, à cette époque, avaient encore la coutume de les chasser vers les sources de la rivière aux Saumons, mais depuis ce temps ils sont obligés de venir les chercher sur les trois branches du haut Missouri ou les plaines baignées par

la rivière de la pierre Jaune. En 1846, le Texas recevait encore de grands troupeaux de buffles qui venaient s'engraisser dans ses fertiles prairies; maintenant ils descendent rarement plus bas que la rivière Rouge. A l'ouest des montagnes Rocheuses et sur les bords du Colombia, ils ont à peu près disparu; c'est à peine si l'on en rencontre quelques-uns vers le sud de la rivière à l'Eau-Douce. Les Indiens, les trappeurs et les chasseurs blancs les ont à peu près totalement détruits.

Avant les énormes massacres de buffles qui ont eu lieu depuis quinze ans, les voyageurs et les trappeurs ne pouvaient pas faire un pas dans les grandes prairies situées à l'orient des montagnes Rocheuses sans passer au milieu d'un troupeau de ces utiles quadrupèdes. Aujourd'hui il faut aller les chercher très-loin. La rapidité extraordinaire avec laquelle ces animaux disparaissent du continent américain n'est nullement surprenante, lorsqu'on songe au carnage effrayant qu'il s'en fait annuellement avec une imprévoyance aussi stupide qu'extravagante. Dans notre journal, nous avons trouvé une note indiquant le nombre approximatif des peaux de buffle achetées chaque année pour le compte des différentes compagnies de fourrures établies aux États-Unis ou dans les possessions anglaises, et d'après des calculs certains et des données exactes nous pouvons certifier que le commerce ne reçoit pas un tiers des peaux des animaux tués par les Indiens.

Peaux de buffle vendues annuellement à la grande compagnie américaine.	70.000
Idem à la compagnie de la baie d'Hudson.	10.000
Idem aux autres compagnies.	10.000
TOTAL. . . .	90.000

Dans ce chiffre ne sont pas comptés les buffles tués dans les régions du Sud par les Comanches et les autres tribus des frontières texiennes, ni les buffles tués depuis le mois de mars jusqu'au mois de novembre, époque où les peaux ne peuvent être tannées, et pourtant c'est en été que le carnage de ces animaux est le plus considérable. En 1847, la seule ville de Saint-Louis reçut cent dix mille peaux de buffle, de cerf, de chevreuil, etc., et vingt-cinq mille langues salées.

Le buffle est le plus grand des ruminants de l'Amérique septentrionale, sa couleur est d'un brun très-foncé, son poids atteint souvent

mille kilos; il a une crinière très-épaisse qui lui couvre la tête, les épaules, et tombe presque jusqu'à terre; ses cornes sont courtes, mais larges; ses yeux ont une expression toute particulière; sa chair est délicieuse, les Indiens la salent et la font sécher pour la conserver; avec la peau ils se font des couvertures, des manteaux, des tentes, des canots, des selles, des brides, des cordes, etc. Ils emploient les os pour se fabriquer des selles, des casse-tête, des pioches, des bêches et autres instruments domestiques; avec les cornes, ils se font des ornements et des cuillers; la cervelle leur sert pour tanner les peaux, et le poil ou la laine de fil et de ficelle; avec les nerfs ils font des cordes pour leurs arcs; avec les pieds ils font de la glu très-forte; la queue leur fournit un chasse-mouche tout préparé, et la fiente, appelée *bois de vache*, leur procure un combustible abondant.

La manière de tanner les peaux de buffle et d'autres animaux est fort simple aux déserts. Les sauvages commencent par laisser détremper les peaux dans un récipient quelconque rempli d'eau et de chaux jusqu'à ce que le poil se détache de l'épiderme; puis elles sont étendues sur la terre au moyen de petits piquets ou sur un cadre de bois, et recouvertes d'une solution de cervelles de buffle ou d'élan. Quelques jours après cette préparation, les femmes raclent la partie charnue de la peau avec l'omoplate de quelque grand quadrupède, l'assouplissent et lui enlèvent tout élément de corruption. La plus grande partie de ces peaux subit ensuite une seconde opération presque aussi nécessaire que la première, et qui leur donne une plus grande valeur en les rendant plus utiles. Cette opération consiste à *fumer* les peaux; pour cela on creuse un petit trou dans le sol, on y allume ensuite des morceaux de bois pourri qui font plus de fumée que de flamme; au-dessus du foyer on place les peaux, puis on enferme le tout dans une tente close hermétiquement qui concentre pendant un jour ou deux la fumée échauffée. Par ce procédé les peaux acquièrent une qualité très-précieuse, c'est que la pluie et le soleil ne les détériorent jamais, et qu'elles demeurent toujours aussi souples que si elles n'étaient jamais exposées aux intempéries des saisons.

D'après ce qui précède, on peut comprendre toute l'importance de la chasse pour les Indiens, puisqu'elle est pour eux non-seulement une source de luxe et de bien-être, mais encore une nécessité première, et

sans laquelle ils ne pourraient se procurer les objets les plus indispensables à leur existence et à leur mode de vie : aussi s'y adonnent-ils avec tout l'entrain et toute l'ardeur dont ils sont susceptibles. Les anciens sauvages chassaient souvent les buffles et le gros gibier au moyen d'un stratagème encore usité parmi quelques tribus américaines, particulièrement par les Assiniboins, et qui est pareillement en usage parmi certaines peuplades nègres de l'Afrique centrale. Ce stratagème consiste à creuser dans un vallon fréquenté par des buffles, une énorme trappe pratiquée au fond d'un enclos circulaire, ouvert d'un seul côté, et d'où partent deux palissades très-longues ayant la forme d'un éventail. L'enclos et les palissades se composent de pieux plantés en terre, de broussailles et de pierres.

Des cérémonies religieuses précédent toujours la chasse au piége aussi bien que les grandes chasses *à courre*. Lorsque ces cérémonies sont achevées et que le chef juge à propos que l'on peut commencer à envelopper un troupeau peu éloigné, on échelonne les chasseurs à portée des deux palissades, et l'on envoie des éclaireurs à cheval qui attirent le gibier dans le piége, soit par la ruse, soit par la frayeur. La ruse ordinaire et qui réussit le mieux est celle par laquelle un sauvage revêtu d'une peau de buffle contrefait les allures du veau et imite son cri ; les vaches, en entendant ce cri, se dirigent aussitôt vers le sauvage déguisé, qui rebrousse chemin dans l'enceinte où les chasseurs sont embusqués ; le troupeau suit naturellement les vaches, et tous sont bientôt enfermés dans l'enclos d'où ils sont tués à coups de fusil, de lance et de flèches.

Les Indiens des bords de l'Athabasca chassent les daims par troupeaux, en s'embusquant sur les bords des lacs ou des rivières que ces gracieux quadrupèdes sont obligés de traverser pour se rendre dans les riches pâturages de la plaine. Au moment où le gibier se met à la nage, les chasseurs le poursuivent dans l'eau, l'entourent, l'empêchent d'aborder, et le harassent, jusqu'à ce qu'épuisé par la fatigue il devienne une proie facile.

L'antilope, l'élan et le cygne sont également très-recherchés par les Indiens. Ce gibier se prend ordinairement par surprise, car ces animaux sont aussi timides que difficiles à atteindre, et la ruse devient sinon l'unique, du moins le principal moyen de succès dans cette chasse. Pour l'élan et le cygne, c'est le soir après le coucher du soleil que les Peaux-

Rouges se livrent, de préférence, à cette chasse. Pour cela ils montent dans leurs légers canots d'écorce de bouleau, attachent à la proue des flambeaux de bois résineux qui répandent une vive lumière ; ils longent ainsi les bords des lacs ou des rivières en ramant avec le moins de bruit possible. Les cygnes et les élans qui dorment le plus souvent dans le voisinage de l'eau s'inquiètent de ces lumières dont les rayons mobiles les frappent et troublent l'obscurité dans laquelle ils se plaisaient ; ils s'approchent alors par curiosité le plus qu'ils peuvent, et c'est là que la mort les attend ; car l'Indien laisse la rame pour saisir son arc, et chaque flèche qu'il tire tue un des curieux imprudents. La précision est telle qu'on a vu des Peaux-Rouges tuer, dans une seule nuit, jusqu'à trente cerfs ou élans.

Les forêts plus ou moins vierges des grands déserts américains ne retentissent pas seulement au souffle imposant des tempêtes, au mystérieux murmure de la bise, le cerf y fait encore entendre son cri d'appel ou d'alarme, l'ours gris, le plus dangereux des animaux du nouveau monde, répand la terreur autour de lui par un grognement terrible auquel se mêlent le miaulement de la panthère et le hurlement des loups ; le lièvre nain, encore inconnu à la plupart des naturalistes, ronge des plantes aromatisées qui croissent dans les anfractuosités des rochers ; le porc-épic prend son repas d'écorce de cyprès sur les jeunes branches ; le rat musqué s'amuse dans l'onde claire des ruisseaux ou des lacs solitaires ; l'écureuil saute de branche en branche jusqu'à la plus haute cime des pins ; la martre se cache dans le feuillage des arbres ; le blaireau creuse sa demeure souterraine dans un sol sablonneux pour cacher sa belle fourrure, et le renard gris, par sa fuite rapide, dépiste les chasseurs qui voudraient lui enlever sa robe soyeuse.

L'ours gris est sinon le seul, du moins le plus formidable de tous les quadrupèdes américains ; il est le thème favori des chasseurs et des trappeurs qui assurent que sa taille est celle d'une vache ordinaire, et que sa force est vraiment prodigieuse. Pressé par la faim, il est souvent agresseur ; attaqué, il se défend avec acharnement, blessé, il devient furieux et se met à la poursuite du maladroit qui n'a pas su le tuer d'un seul coup. La rapidité de sa course est supérieure à celle d'un homme, mais inférieure à celle d'un cheval. Dans l'attaque, l'ours gris se dresse sur les pattes de derrière et s'élance sur l'objet qu'il veut attein-

dre; malheur alors à l'homme ou au cheval qui tombe sous ses terribles griffes dont la longueur atteint parfois vingt centimètres. Autrefois il était très-commun dans les grandes prairies, mais maintenant il ne se rencontre guère que dans les montagnes Rocheuses, les collines Noires et les deux versants de la Sierra-Nevada, où il s'est creusé des tanières dans les vallées étroites ou dans le creux des arbres. Comme l'ours commun, il aime les fruits, les racines et le miel sauvage, mais il se nourrit également de la viande des animaux qu'il tue et dont il transporte le cadavre jusqu'auprès de sa demeure. Le chasseur qui tue un ours gris a le droit de porter en collier les griffes de cet animal considéré comme le plus beau et le plus honorable de tous les gibiers. Cette décoration équivaut au titre de héros dans les solitudes de l'Ouest.

Parmi les antilopes des grands déserts, il en est de deux sortes, qui deviennent le plus souvent victimes des chasseurs blancs et rouges. Les uns sont presque de la grandeur du chevreuil ordinaire, et les autres de celle d'une chèvre. Leur peau d'un gris léger est tachée de blanc, leurs cornes sont petites et ne tombent jamais. Rien ne surpasse la délicatesse et l'élégance de ces animaux, dont les mouvements dénotent une combinaison de force et d'élasticité merveilleuses. Capricieux et timides, les antilopes paissent ordinairement dans les plaines découvertes; faciles à effrayer, ils se sauvent au moindre bruit avec une rapidité qui défie toute poursuite. Malheureusement pour eux leur curiosité cause souvent leur ruine. Après être partis au galop comme une volée d'hirondelles; ils reviennent doucement voir ce qui avait causé leur frayeur. Les chasseurs qui connaissent cette fatale inclination plantent en terre une baguette de fusil ou une branche d'arbre au bout de laquelle ils laissent flotter un mouchoir de poche ou un morceau d'étoffe à couleurs vives, puis ils se couchent à plat ventre et se cachent dans les herbes; les antilopes, attirés par la vue de cet objet, ne manquent pas de s'en approcher jusqu'à ce qu'ils soient frappés d'une balle ou d'une flèche.

Les rats musqués se prennent surtout en hiver, lorsque l'eau gelée condamne l'ermite à rester dans sa résidence recouverte de neige. Ces petits animaux sont très-nombreux dans les basses prairies du nord : ils se bâtissent dans les champs de riz sauvage des cabanes de un à deux mètres de hauteur, de forme conique. La porte d'entrée est un trou étroit pratiqué au-dessous de l'eau. Le chasseur, armé d'une lance faite exprès

pour cette chasse, détruit la demeure du rat musqué, ou l'en fait sortir en frappant sur le toit avec un gros bâton, et le perce de part en part au moment où la pauvre bête se sauve pour aller ailleurs chercher un refuge.

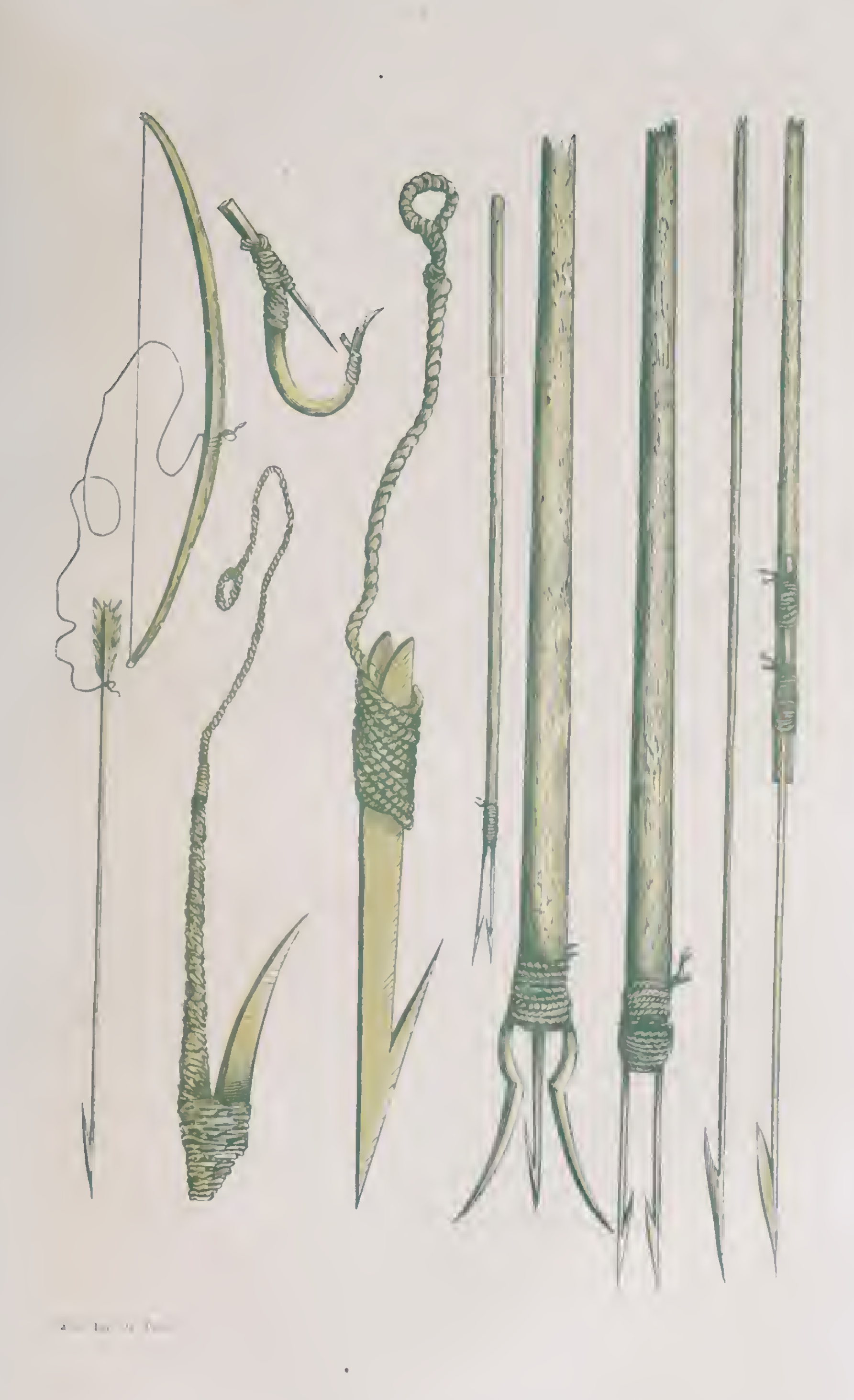
Quoique les chiens soient rarement usités dans les chasses indiennes, nous devons pourtant leur consacrer quelques lignes, car ils sont très-utiles aux déserts sous plusieurs rapports. Ces animaux pullulent dans les villages indiens comme dans les villes turques. Chaque famille en possède parfois par douzaines, de toutes les grandeurs et de toutes les couleurs ; les uns servent pour la chasse, d'autres pour traîner les fardeaux, et d'autres sont engraissés pour être mangés. On suppose que les chiens des sauvages proviennent du loup, comme lui ils hurlent plus qu'ils n'aboient, et comme lui ils sont plus méchants que courageux ; montrant facilement les dents à qui les provoque, mais se sauvant assez vite quand ils sont attaqués. Ces malheureux animaux reçoivent pour la plupart plus de coups de bâton que de morceaux de viande ; aussi sont-ils d'adroits voleurs dont il est difficile de se défaire. Quand ils sont affamés (ce qui est à peu près leur état normal), ils mangent volontiers les vêtements de peau qui tombent sous leurs dents. Lorsqu'une tribu déménage, chaque chien porte des paquets de dix-huit à vingt kilogrammes attachés à des bâtons qu'il traîne.

Les tribus voisines du Canada et celles qui habitent l'Orégon et la Colombie vivent principalement de la pêche, à cause de la rareté du gibier ; cette rareté provient du climat d'abord, et ensuite des grandes chasses qui ont été faites dans ces contrées depuis un temps immémorial. En hiver, lorsque les lacs et les rivières sont gelés, la pêche offre des difficultés qui paraîtraient insurmontables à d'autres qu'à des Peaux-Rouges. On voit quelquefois, durant cette saison rigoureuse, des familles entières se rendre au bord des cours d'eau ou sur les lacs, faire un ou plusieurs trous dans la glace, épier ensuite pendant de longues heures le poisson qui passe près de ces trous, et le harponner avec une rapidité et une adresse réellement merveilleuses. Cette manière de pêcher n'est pas toujours fructueuse dans les eaux profondes, et souvent les pauvres pêcheurs passent des journées entières accroupis sur la glace sans trouver l'occasion de jeter une seule fois le harpon ; mais la nécessité est une école de persévérance, et ces malheureux Indiens ne se découragent pas

facilement; ils espèrent sans cesse dans la miséricorde du Grand-Esprit, et leur espérance n'est pas toujours vaine.

Quelques-uns, plus ingénieux que les autres, passent des filets sous la glace à l'aide d'une série de petits trous; ou bien encore ils établissent une légère petite digue qui les avertit de la présence du poisson lorsqu'il vient se heurter contre elle. C'est ainsi qu'ils s'ingénient de différentes manières pour s'épargner de la peine et s'assurer un succès plus prompt. Les Indiens qui vivent sur le versant occidental des montagnes Rocheuses pêchent beaucoup de saumons à l'aide d'une espèce de grand panier suspendu à une longue corde. Lorsque la pêche a été très-abondante, ils font sécher le poisson dont ils n'ont pas besoin, et le conservent pour les jours de disette. Près du détroit de Fuca, vers la baie de Puget, on pêche fréquemment un petit poisson fort extraordinaire, et qui est très-gras; lorsqu'il est séché, les Indiens, pendant la nuit, lui mettent le feu à la queue, et il brûle comme une bougie. Les wigwams de cette latitude sont souvent éclairés par ce curieux luminaire. Ce poisson, dont la chair est délicieuse, est appelé *uthlecan* par les naturels; il apparaît également sur les bords du Colombia au commencement de février, formant des colonnes serrées de un à deux mètres d'épaisseur, ce qui en rend la pêche aussi facile qu'abondante, et attire à l'embouchure du fleuve une foule d'Indiens qui conservent l'uthlecan comme le saumon, pour s'en nourrir ou pour le vendre à d'autres tribus. Les filets et les cordes, dont les Peaux-Rouges se servent pour la pêche, sont faits avec une plante filamenteuse et très-commune en Amérique; ils sont d'une solidité telle que les poissons les plus gros ne peuvent jamais les briser.

Les pêches les plus abondantes de l'Amérique du Nord ont certainement lieu dans les grands détroits du Colombia. Au printemps, lorsque les eaux sont élevées, les saumons remontent le fleuve en quantités innombrables; les Indiens, debout sur les rochers, les attendent à leur passage, et les prennent soit avec des paniers d'osier, soit avec des filets attachés à de longs manches, dans le genre de nos éperviers, et les jettent sur le rivage où les femmes les font sécher au soleil après les avoir nettoyés, et les mettent en poudre en les broyant entre deux pierres. Une fois réduits en poudre, ces poissons sont emballés dans des nattes de soixante-dix centimètres de longueur sur trente-cinq de largeur, enve-



USTENSILES DE PÊCHE. Page 462

loppées de peaux de saumon et bien attachées au moyen de cordes. Le saumon ainsi préparé peut se conserver pendant plusieurs années.

Aux Grandes-Dalles, les Indiens de l'Orégon et de la Colombie s'y rassemblent au commencement de l'été par centaines pour pêcher le saumon. C'est l'époque de l'abondance, des joies, des jeux et des fêtes; les poissons se prennent par milliers, on les entasse sur les rochers, on les empile dans des huttes, on jette çà et là les abatis aux chiens, qui en regorgent, et pendant des jours et même des semaines l'air est infecté d'une odeur nauséabonde qui tient de la marée et de la putréfaction.

Après les chasses et les pêches nous devons naturellement parler de l'industrie indienne, qui est en effet très-limitée, mais non pas aussi nulle que certains écrivains l'ont gratuitement prétendu.

Les ustensiles de ménage des Peaux-Rouges conservent encore le caractère original imprimé sur tout ce qui provient des manufactures sauvages; le peu de vaisselle qu'ils ont n'est que de la poterie confectionnée par les femmes, comme tout ce qui touche au ménage ou concerne l'intérieur de l'habitation. Cette poterie est faite avec de la terre argileuse ordinaire, mélangée de détritus d'alluvion et d'autres matériaux semblables, susceptibles de prendre la forme qu'on leur donne. Les femmes indiennes pétrissent cette terre, en font des plats et des marmites qu'elles mettent cuire ensuite au four ou sécher au soleil; ces marmites et ces plats résistent parfaitement à l'action du feu et sont même d'une grande solidité, quoiqu'ils ne soient pas vernis comme nos poteries européennes. Les plats sont en forme de larges assiettes comme les nôtres; on en fait également beaucoup en bois brut ou peint à l'intérieur. Les marmites ont ordinairement la forme d'un globe s'allongeant un peu vers l'orifice, puis s'évasant ensuite à l'embouchure, qui est garnie d'un bourrelet comme nos jarres d'huile, de sorte qu'on peut leur passer une corde autour du col pour les suspendre au-dessus du feu.

Au delà des montagnes Rocheuses, les Indiens font des plats, des pots et des jarres avec une argile fine, légère, d'une couleur brune tachetée de jaune, d'un goût agréable, et qui se dissout rapidement dans la bouche. La poterie faite avec cette argile donne une saveur particulière à tous les liquides qu'elle contient. Les femmes des Natchez fabriquaient toutes sortes d'ustensiles en terre rougeâtre qu'elles couvraient de dessins, parmi lesquels on a cru reconnaître des caractères hébreux et grecs. Avec

l'écorce du tilleul elles tressaient aussi de très-jolis filets pour prendre les oiseaux. Elles teignaient les peaux en plusieurs couleurs, puis elles les brodaient avec beaucoup de goût. Elles se faisaient également des couvertures avec des plumes de dinde, d'oie et de canard, ou avec l'écorce filamenteuse de quelques arbres.

Les instruments domestiques autrefois en usage parmi la grande famille des Sahaptins étaient en bois, en os, en argile ou en pierre ; ce n'est que depuis l'arrivée des Européens qu'ils possèdent des plats, des marmites, des pioches, des flèches, des couteaux et des haches en fer : nous pourrions dire la même chose pour une bonne partie des tribus indiennes. Les Sahaptins conservent encore un genre de vase ayant à peu près la forme d'un creuset, mais très-large, fait avec de la lave; ils s'en servent en guise de mortier pour broyer les graines avec lesquelles ils font des gâteaux, et pour faire cuire leurs aliments.

Des fouilles récemment faites dans les tumuli américains ont amené la découverte de vases dans lesquels les Indiens déposaient anciennement, comme ils le font encore aujourd'hui, la nourriture qu'ils destinaient aux défunts; ces vases, placés auprès des cadavres dans les tombeaux, sont plus petits que ceux destinés à l'usage ordinaire de la vie commune; ils sont aussi d'une couleur plus sombre, et leur orifice a des ornements qui ne sont plus usités maintenant, mais toujours dans le même genre, de sorte que si l'art de la poterie n'a pas avancé depuis cette époque reculée, on peut assurer pourtant qu'il n'est nullement tombé en décadence.

Les Mandans font exception à cette règle commune; ils font des plats et des marmites d'une grande beauté de formes, de dessins et de couleurs; ils possèdent même depuis un temps immémorial le secret de la fabrication du verre, et ils font des espèces de perles de Venise bleues, d'un assez joli effet ; ce secret est entièrement inconnu des autres Indiens, et nous croyons que c'est une des preuves que l'on peut donner pour assurer que cette nation est d'une origine européenne peu reculée.

Chez les Shoshonies et plusieurs autres tribus voisines de cette peuplade, ainsi que dans l'Orégon et la Colombie où l'art est dans son état le plus primitif, on trouve des paniers-marmites. Ce sont des espèces de ruches renversées faites en osier et recouvertes de peaux de buffle: lorsqu'on veut s'en servir, on les place dans un trou creusé en terre.

on y met ensuite l'eau et les aliments que l'on désire faire cuire, puis on y jette des pierres rougies au feu qui font bouillir l'eau et par conséquent les aliments. En voyage, ces marmites servent de chapeau.

Dans le Nouveau-Mexique, sur les bords du Gila et du Colorado, il y a des peuplades indiennes qui font avec de la laine, du fil ou du coton, des tissus solides quoique légers, pour confectionner les vêtements et les couvertures. Les Zuñis sont d'une grande habileté dans la fabrication de ces étoffes. Ils travaillent également le fer, et se bâtissent des maisons avec un soin et un talent qui dénotent une grande intelligence industrielle. Les Navajos, nous l'avons déjà dit, font des couvertures très-belles et très-estimées; elles sont imperméables comme le caoutchouc et se payent de deux cent cinquante à trois cents francs.

Mais indépendamment de toutes ces industries pour les besoins personnels et journaliers des Peaux-Rouges, il y en a une autre dont les produits créent aux tribus du Nord des ressources aussi importantes que le commerce des fourrures pour les tribus de l'Ouest; nous voulons parler de la fabrique de sucre d'érable. Cet arbre se trouve en très-grande quantité dans l'Amérique septentrionale: au printemps, lorsque la séve commence à circuler, les Indiens qui veulent récolter du sucre font dans la partie basse de l'érable une large entaille dans laquelle ils introduisent une petite planchette creusée en forme de rigole. La séve de l'arbre s'écoule alors par là et tombe dans des bassins d'écorce de bouleau préparés exprès et placés dessous. Cette ponction de l'érable se fait en grand et sur une vaste étendue de pays; il n'est même pas rare de rencontrer dans une seule forêt jusqu'à mille arbres ainsi saignés au cœur. Chaque jour les bassins qui reçoivent le suc de l'érable sont visités, et le contenu est versé dans de grandes chaudières sous lesquelles on entretient un feu continuel. C'est là que s'effectue l'évaporation du liquide, et le sucre reste au fond des chaudières soit sous la forme cristalline si on le laisse durcir, soit sous la forme d'une poudre jaune si on a le soin de le remuer continuellement avec un grand bâton jusqu'à ce qu'il se refroidisse. Certaines familles indiennes un peu nombreuses se font ainsi de quatre-vingt à cent livres de sucre par jour; mais le suc de l'érable ne coule que durant les chaudes journées du printemps, de sorte que la saison pendant laquelle se fait cette récolte est très-courte; durant les jours froids ou pluvieux, ou bien lorsqu'il neige, la séve ne coule plus.

La récolte du riz sauvage, *zizania palustris*, est très-importante pour les tribus qui vivent dans les régions du Nord, arrosées par un grand nombre de rivières et de lacs où le riz croît spontanément sans le secours de l'homme. Ce sont les femmes indiennes qui font cette récolte : pour cela elles se mettent trois dans un canot : l'une rame au milieu des champs de riz, une autre fait pencher les épis dans le canot, et la troisième les égrène en les frappant avec un bâton. Lorsque le canot est rempli de riz on le transporte dans la cabane, puis on revient recommencer le même procédé jusqu'à ce que la provision de l'année soit complète. Par ce moyen, aussi simple que rapide, la récolte qui a lieu au mois de septembre se fait en deux ou trois jours.

Outre le riz, les Indiens agriculteurs récoltent encore du maïs, des légumes et des fruits. Les plus belles fermes se trouvent dans le territoire des Chactas, des Cherokies, des Delawares, des Shawnies et de plusieurs autres tribus du Sud, du Nouveau-Mexique et des bords du Colorado. Les tribus du Centre et du Nord cultivent également le maïs, mais à titre de supplément aux produits insuffisants ou précaires de la chasse et de la pêche. La culture du maïs est très-ancienne parmi les Peaux-Rouges. Longtemps avant que Nuño de Gusman établit sa colonie à Culiacan, en 1530, les habitants du Nouveau-Mexique cultivaient déjà le maïs, les haricots et les citrouilles, comme nous l'avons fait remarquer dans nos descriptions. Cette culture étant d'origine tropicale, il est certain que les tribus du Nord ne s'y sont adonnées qu'après celles du Sud. Les Pimas, les Coco-Maricopas et toute la famille des Youmas cultivent aussi du coton. Leurs champs, divisés en carrés, sont arrosés par le Gila au moyen de rigoles et de petits aqueducs. Leurs instruments aratoires sont : la charrue de bois, la herse et la hache. Non loin des villages indiens agriculteurs il se trouve presque toujours de vastes pâturages en partie utilisés par un certain nombre de tribus qui élèvent des troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons. Quelques-uns de ces troupeaux sont considérables, surtout dans le Nouveau-Mexique. Les Indiens ont le sentiment de la propriété, et ils respectent religieusement les droits acquis par la conquête, le travail ou l'achat. Le code du désert n'est point écrit, mais il est dans la conscience de chacun. Dépister et poursuivre le gibier ne donne point de droit sur lui tant qu'il n'est pas blessé; si un chasseur blesse un animal et qu'un autre chasseur le



Paris. Typ H. Plon.

FEMME INDIENNE.

Page 467

tue, la peau revient à celui qui a tiré le premier. Ensemencer un champ qui ne vous appartient pas ne donne aucun droit sur le champ, mais le propriétaire du terrain ne peut pas réclamer la récolte; ordinairement il en prend une partie à cause de l'usage que l'on a fait de sa propriété, et il cède du terrain pour prix du travail dont il profite.

L'agriculture est encore dans son enfance parmi les Peaux-Rouges; c'est une industrie très-peu développée et peu estimée des Indiens, quoiqu'ils habitent des terres d'une étonnante fertilité. Les travaux champêtres sont incompatibles avec ces natures sauvages, libres, inquiètes, indépendantes. Les Peaux-Rouges du Nouveau-Mexique, néanmoins, cultivent admirablement bien les céréales, différents légumes et des arbres fruitiers. Les tribus adonnées aux travaux des champs ne cultivent guère que le maïs, le tabac et quelques légumes. Les instruments dont ils se servent pour la culture sont ordinairement faits avec des os de buffle. Les Indiens agriculteurs qui ont des rapports fréquents avec les blancs emploient volontiers la bêche et la pioche de fer, que les marchands leur vendent ou échangent avec eux contre des fourrures. Dans le Nord, l'Ouest et le Sud, ce sont ordinairement les femmes, les esclaves ou les nègres, qui travaillent la terre pour les Indiens; ceux-ci croiraient manquer à leur dignité en se livrant à une pareille industrie. Les tribus qui ne partagent pas ce préjugé barbare sont pour la plupart déjà civilisées à moitié ou voisines de quelques établissements américains.

La plupart des travaux des champs sont exécutés par des femmes, comme nous l'avons déjà dit; nous croyons devoir ajouter ici quelques mots sur cette pauvre créature dont la condition chez les sauvages est si digne de pitié. Au physique, il s'en faut de beaucoup que leur apparence et leurs formes puissent lutter en beauté avec celles des hommes; néanmoins plusieurs tribus font exception à cette règle très-générale. Ordinairement les femmes indiennes portent les cheveux moins longs que ceux des hommes; la chevelure étant pour les sauvages un ornement qui indique une certaine suprématie morale et physique, on oblige le sexe féminin à se la couper plus ou moins. Les femmes se tatouent et se peignent le visage, les seins et toutes les parties du corps qui restent à découvert; elles montent à cheval avec la même dextérité et de la même manière que les hommes. Parmi les Comanches il n'est pas rare de voir

des filles ou femmes de guerriers monter à cheval aussitôt qu'elles aperçoivent des chevreuils ou des antilopes, leur courir après et ne revenir qu'après les avoir pris au lazo.

Rien encore n'a plaidé la cause de la femme dans ces tribus sauvages; elle est l'esclave de l'homme bien plus que sa compagne, car elle n'a ni sa force, ni son adresse; comme esclave, elle doit le servir sans aspirer à partager les profits de la liberté, de la richesse et de la puissance de son maître, qui se croit en tout supérieur à elle. Pour elle le gros labeur des champs et du ménage, et pour son seigneur et maître les longues heures de repos ou de plaisir. La femme fait absolument tout ce qui est nécessaire à la vie nomade ou fixe, depuis le wigwam qui abrite la famille jusqu'aux objets les plus minutieux; les hommes ne fabriquent que les armes dont ils se servent à la chasse ou à la guerre. Dans la construction des canots et de leurs accessoires les hommes aident leurs femmes, mais ils ne s'occupent pas d'autres travaux manuels; ce serait un déshonneur pour la famille.

La vente et les achats des articles de première nécessité ou de ceux dont le produit doit enrichir la famille sont exclusivement du domaine de l'homme. Le sucre, le maïs, les langues de buffle, mais surtout les fourrures, sont les principaux objets du commerce indien.

Parmi les fourrures, celles du rat musqué, du chevreuil, du blaireau, du buffle, du castor, de l'ours et de la loutre sont les plus abondantes; les plumes, le plomb et la cire figurent peu dans les transactions commerciales entre les Peaux-Rouges et les blancs. Les tribus voisines de l'océan Pacifique font de l'huile de marsouin, dont ils tirent un excellent parti. En général, le commerce n'est pas une industrie très-lucrative pour la plupart des sauvages; c'est plutôt une occasion de se procurer quelques objets de luxe ou d'utilité privée, ou bien encore les armes et les instruments qu'ils ne savent pas se fabriquer eux-mêmes. Les peuplades qui vivent dans les grandes prairies de l'Ouest prennent, par le moyen du lazo, des chevaux qu'ils donnent aux blancs en échange contre du wisky, des étoffes, des perles, des métaux, des médailles; mais ils reçoivent rarement de l'argent monnayé. Les Indiens vendent leurs fourrures précieuses au poids, et les communes selon leur qualité ou leur grandeur.

Pour donner une idée de l'importance du commerce des fourrures, nous

n'avons qu'à citer le nombre des peaux vendues aux blancs par la seule tribu des Sacs et des Renards : la moyenne, par hiver, était de 2,760 castors; 922 loutres; 13,440 blaireaux; 12,900 rats musqués; 200 chats sauvages; 680 ours; 28,680 chevreuils et un millier d'autres animaux. La graisse retirée des chevreuils peut s'évaluer à 143,400 kilos. Ce chiffre nous permet de passer sous silence les autres statistiques du commerce indien avec les factories appartenant aux Américains ou aux Anglais dans le nord et l'ouest de l'Amérique septentrionale.

Aux Grandes-Dalles et aux Longs-Détroits sur le Colombia il existe un vrai marché auquel se rendent les tribus des bords de la mer et de l'intérieur des terres avec des poissons séchés, des racines nutritives, des fruits sauvages et des objets provenant des navires qui abordent sur les côtes. Les peuplades des montagnes Rocheuses y amènent des chevaux et des articles qu'ils fabriquent ou se procurent dans ces froides régions. Les blancs ne manquent pas non plus à ce grand rendez-vous pour y vendre ce qu'ils peuvent ou se procurer ce dont ils ont besoin, tels que chevaux, canots et guides. Les Indiens leur fournissent tout cela et reçoivent en échange de vieux habits canadiens, américains, allemands et français, dont les sauvages se parent de la manière la plus grotesque.

Le commerce avec les Indiens se fait par le moyen des factories ou entrepôts du gouvernement et par celui de marchands patentés. La plupart des entrepôts que nous appellerons officiels sont assez mal administrés; et comme ils sont dépourvus de liqueurs alcooliques, les Indiens préfèrent aller près des marchands qui leur fournissent tout ce qu'ils veulent. Du reste, les Anglais ont bien soin de dénigrer les marchandises américaines, et leur influence se fait vivement sentir sur le commerce des frontières. Les agents du gouvernement des États-Unis auprès des tribus indiennes s'accordent tous à dire que les marchands avec leurs engagés qui trafiquent avec les sauvages sont d'une telle immoralité, que leur exemple est funeste au caractère des Indiens. L'insuffisance des lois pour empêcher l'exportation des alcools parmi les Peaux-Rouges est la cause des plus grands malheurs. Le crédit est également une source d'actes déshonnêtes de part et d'autre. Les acheteurs à crédit payent peu souvent; les vendeurs se compensent en augmentant le prix des marchandises. La conséquence de tout ceci est l'injustice envers les honnêtes acheteurs et la tentation pour eux de ne pas payer.

Les marchands ont alors recours aux liqueurs pour enivrer les Indiens et dérober les fourrures pendant l'ivresse de leurs débiteurs.

Des amis des Peaux-Rouges firent des rapports au gouvernement des États-Unis afin qu'il prît le monopole du commerce indien, dont les résultats seraient la destruction de l'influence anglaise et du système du crédit. Par ce moyen, les sauvages pourraient se procurer les marchandises à 200 pour cent au-dessous du cours actuel, et l'importation des alcools qui leur est si pernicieux n'aurait plus lieu; mais le gouvernement américain préfère laisser le commerce mixte libre. Un autre système encore plus convenable que celui-ci serait de laisser ce commerce entre les mains d'une ou de plusieurs compagnies dont les employés seraient intelligents, honnêtes et capables. Les bénéfices que la Compagnie et les Indiens en retireraient seraient considérables : la civilisation, les mœurs et la concorde entre les Peaux-Rouges et les blancs y gagneraient également beaucoup. Le gouvernement se débarrasserait ainsi d'un poids énorme qui ne lui rapporte ni avantages matériels, ni dignité, il économiserait une dépense annuelle de près de trois cent mille francs qui pourrait être reversée au profit de la civilisation des sauvages, soit par l'établissement d'écoles pour les enfants des deux sexes, soit par l'achat d'instruments d'agriculture qui seraient donnés en prix aux tribus les plus industrieuses.

Nous laisserons de côté toute considération sur les défectuosités du système actuel, les incertitudes dans lesquelles se trouvent les marchands patentés par suite des fluctuations du prix des fourrures sur les marchés de Saint-Louis et de New-York, et les pertes considérables qu'ils subissent parfois en payant aux Indiens les fourrures plus chères qu'ils ne les vendent sur ces marchés; mais ce que nous ne devons point omettre, c'est d'esquisser en quelques lignes la manière dont les Indiens procèdent dans leurs transactions commerciales avec les blancs. Les chefs et les chasseurs sont très-fins et très-rusés, quoique honnêtes en général dans leurs échanges; les marchands, il est vrai, cherchent souvent à les tromper, mais il est rare que l'avantage reste aux Faces-Pâles dans cette lutte d'astuce intéressée. Citons un exemple qui démontre que ces malheureux sauvages ont sinon une justification, du moins une excuse dans leur manière d'agir envers ceux qui veulent profiter de leur ignorance et de leur simplicité.

Un marchand avait vendu à un Indien une certaine quantité de poudre, en lui affirmant que c'était une graine qui pousserait comme du froment. L'Indien, ne se doutant pas de la duperie, sema la précieuse graine avec un soin tout particulier; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait été trompé; alors il revint chez le marchand, et lui ayant pris à crédit autant de marchandises qu'il en put obtenir, il les emporta dans son village. Le moment de régler les comptes étant arrivé, le marchand, qui ne croyait pas avoir été dupe à son tour, alla trouver l'Indien pour lui demander le prix de ses marchandises : « Je vous les payerai, lui répondit celui-ci, dès que la poudre que vous m'avez vendue aura poussé. »

La concurrence est si grande dans plusieurs parties des déserts américains, que les sauvages peuvent aller d'un marchand à un autre jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un bon prix de leurs fourrures; il arrive même quelquefois qu'ils les vendent à un tiers au-dessus de leur valeur réelle. Quant aux comptes, ils les font par mémoire ou au moyen de coches faites dans un morceau de bois; beaucoup se confient à l'honnêteté de leurs créanciers. Mais tout cela est si mal organisé que le commerce indien, toujours précaire, ne sera jamais une base solide d'un bien-être durable pour les Peaux-Rouges et de fortune pour les marchands, que le crédit ruine souvent. La destruction colossale qui se fait annuellement des animaux à fourrures, l'inconstance des saisons sont autant de causes qui jettent de temps en temps de grandes perturbations dans ces transactions commerciales, de sorte que les compagnies de fourrures sont les seules qui réalisent des bénéfices considérables par leurs achats et les marchandises qu'elles vendent pour les échanges, car leurs immenses capitaux les mettent à l'abri de toutes ces fluctuations.

Anciennement le commerce entre les différentes nations sauvages du continent américain se faisait par échange comme aujourd'hui, ou à l'aide de monnaies faites en coquillages excessivement durs. Cette monnaie a différentes formes : il y en a de plate et à peu près de la dimension de nos pièces de un à deux francs; il y en a de tubulaire et qui ressemble à de petits tonneaux, de un à trois centimètres de longueur, festonnée de blanc, de bleu et de rouge sur les bords, étoilée des mêmes couleurs sur leurs deux faces; on en rencontre également de carrée, soit en coquillages, soit en pierres de la carrière Rouge du

coteau des Prairies. Ce que l'on appelle *wampum* n'est autre chose que cette espèce de monnaie percée par le milieu et enfilée comme un collier : les Indiens s'en servent encore pour leur parure; mais depuis qu'ils connaissent la valeur des métaux, le wampum a presque cessé d'être une monnaie courante; c'est un ornement encore assez estimé, mais dont la possession a beaucoup perdu de son prestige.

Il y a des wampuns en pierres dures, mais ils n'ont pas plus de valeur que les autres. Les coquillages qui servent à fabriquer les wampums sont larges, durs et très-difficiles à couper; avant l'indépendance américaine, plusieurs industriels anglais essayèrent de fabriquer cette monnaie indienne dans l'espérance d'en retirer beaucoup de profit; mais ils durent bientôt abandonner leur entreprise, trouvant que les bénéfices étaient trop minimes et leur peine trop grande. Du reste, les Européens n'ayant pu atteindre la perfection obtenue par les Peaux-Rouges dans cette industrie, les sauvages s'aperçurent de la contrefaçon et ne voulaient plus des wampums de manufacture anglaise. De là vint ce dicton populaire : « Que ni les juifs ni le diable ne pouvaient contrefaire la monnaie indienne. » Les Indiens, pour fabriquer leurs wampums, plantaient un clou dans un morceau de bois et tournaient ce clou sur le coquillage jusqu'à ce qu'il fût percé et détaché de la masse principale. On comprend que ce procédé demandait trop de temps pour que les Européens pussent l'employer avec quelques profits.

Les Peaux-Rouges ne sont pas nomades par nature, mais bien par nécessité ; la plupart d'entre eux vivent sous des tentes faites de peau de buffle ou d'écorce d'arbre et d'un aspect aussi pittoresque qu'original. Elles ont la forme d'un entonnoir renversé ; l'ouverture du sommet sert de fenêtre pour répandre dans l'intérieur l'air, la lumière et laisser sortir la fumée; la porte est basse, étroite et ne se ferme pas. Ces tentes sont généralement très-spacieuses; elles ont environ sept mètres de hauteur sur dix ou quinze de largeur et sont très-propres à l'intérieur, sauf quelques exceptions. Les Peaux-Rouges ont, comme les Européens, l'idée d'un certain confortable et de la coquetterie, même dans leurs demeures. Dans plusieurs tribus, surtout chez les Corbeaux, les Pieds-Noirs et les Comanches, les peaux qui doivent couvrir la tente sont préparées avec autant de soin que si elles étaient destinées à la confection des tuniques ou des mocassins. Nous avons eu en notre

possession quelques-unes de ces peaux travaillées par les Comanches; elles étaient fort douces au toucher et d'une blancheur éclatante à l'intérieur; plusieurs étaient même ornées de dessins en marquetèrie coloriée, qui représentaient une chasse au buffle ou des faisceaux d'armes et de boucliers arrangés avec beaucoup d'art.

Ces tentes ne sont ordinairement qu'une demeure provisoire construite pour le temps d'une halte ou d'une saison tout au plus : lorsqu'une tribu devient stationnaire ou doit du moins séjourner longtemps dans le même pays, elle se bâtit de petites habitations solides, qui la garantissent bien mieux que les tentes contre les intempéries des saisons. Dans le nord-ouest de l'Amérique, les Indiens se construisent pour l'hiver des huttes avec des troncs d'arbre, dans le genre de celles que les Américains appellent *log-house :* ce sont des pièces de bois équarries placées en carré long les unes sur les autres et s'enchevêtrant ensemble au moyen d'une mortaise faite aux deux extrémités; l'ouverture qui sert de porte est étroite, basse et au niveau du sol; il faut quelquefois se mettre à genoux pour pénétrer à l'intérieur; un toit de chaume complète cette demeure antique et sauvage.

Les Shoshonies, surtout ceux qui vivent au milieu des montagnes de l'Utah, demeurent dans des cavernes au milieu des rochers. Les habitations des Mandans sont faites de bois recouvert de terre glaise, qui acquiert au soleil une solidité presque aussi grande que celle de la pierre; elles ont la forme d'un cône aplati. Le sol ayant été creusé pour servir de plancher et de fondation, on descend ordinairement deux ou trois marches pour pénétrer à l'intérieur. Le toit, charpente solide entrelacée de branches d'arbre et enduite de terre glaise, forme une terrasse agréable et commode quoique inclinée. Les Mandans s'y réunissent souvent pour fumer et causer le soir; en été, cette terrasse leur sert de lit de camp pour y dormir. Ces cabanes ont environ quinze mètres de diamètre; les murailles sont construites avec d'énormes poutres d'un pied d'épaisseur; un premier rang est solidement planté en terre et sert de fondation; il s'élève en cercle à deux mètres au-dessus du sol; un second rang s'appuie d'un côté à celui-ci, et de l'autre à un troisième, qui sert de toit, lequel est soutenu par des traverses et des piliers perpendiculaires également plantés en terre. L'extérieur de cette charpente est tapissé d'un tapis de vingt-cinq à trente

centimètres d'épaisseur en branches de saule, pour empêcher l'humidité de pénétrer aussi facilement et de pourrir le bois. Le jour et l'air ne pénètrent dans ces demeures à moitié souterraines que par une ouverture ronde de trois à quatre mètres de circonférence, placée au sommet de l'édifice. Le foyer, qui sert de cuisine, est creusé dans le sol au-dessous de cette ouverture ; il est assez habilement maçonné pour résister à l'action du feu ; sa largeur moyenne est d'un mètre ; quelquefois on l'agrandit quand la famille devient nombreuse, afin que chacun puisse trouver une place dans le cercle. Les lits sont établis contre les parois tout autour de la demeure, à l'instar de nos dortoirs de collége ; ils sont faits avec des branches d'osier tressées et placées à deux pieds de terre sur des montants ; la peau d'un buffle fraîchement écorché est étendue sur cette natte, le poil en haut ; en séchant elle se colle sur l'osier et forme un matelas assez doux. D'autres peaux, peintes et brodées avec l'enveloppe des piquants de porc-épic, sont pendues de chaque côté du lit pour servir de rideau et de séparation. Entre les lits on voit des faisceaux d'armes surmontés de têtes de buffle, des boucliers, des vêtements d'honneur appartenant aux guerriers de la famille, des trophées de scalp qui rappellent leurs exploits, des pipes, des sacs de médecine et tous les trésors sauvages dont les Peaux-Rouges s'enorgueillissent. Toute la famille vit là, gaie, heureuse et tranquille, fière de son passé, insouciante du présent et confiante dans l'avenir. Les Mandans sont les plus civilisés des Peaux-Rouges du Nord ; conteurs infatigables, souvent facétieux et pleins de verve, ils aiment beaucoup à causer, à rire, à jouer. Ils chantent avec plaisir, dansent avec beaucoup d'entrain, sont très-religieux, et ont un amour du confortable et de la propreté qu'on ne trouve pas à un si haut degré parmi les autres tribus du Nord-Ouest.

Peu enthousiastes des luttes perpétuelles qu'engendre la vie nomade, ils se sont groupés, pour se protéger et se défendre réciproquement, dans des villages fortifiés d'une manière assez singulière. Ces fortifications consistent en une muraille de troncs d'arbre de cinq à sept mètres de hauteur, solidement plantés en terre ; entre chaque arbre se trouve un petit espace vide pour voir l'ennemi et laisser passer les flèches qu'il envoie aux assiégeants. A l'intérieur de cette muraille, qui fait le tour du village, est un fossé profond dans lequel les

assiégés se tiennent et se cachent pour lancer leurs traits avec sécurité.

Ces villages ont des rues ou des ruelles d'un mètre ou deux de large, qui séparent les habitations les unes des autres et servent à la circulation. La porte de chaque habitation est tournée vers le centre du village, espèce de place au milieu de laquelle se trouve le grand canot-médecine, tonneau à grandes dimensions rempli d'herbes mystérieuses, symbole de l'arche de Noé, qui sauva la race humaine du déluge. En face du grand canot-médecine et sur le côté oriental de la place est située la grande loge-médecine construite à frais communs, appartenant à toute la tribu, comme les églises dans nos communes; mais elle ne s'ouvre que pour les mystérieuses cérémonies, et n'a aucun des emblèmes extérieurs qui décorent la façade des maisons privées; car les principaux chefs de la tribu et les guerriers qui se sont illustrés dans les combats exposent sur des grandes perches plantées sur le seuil de leur maison les scalps et les sacs de médecine enlevés sur leur ennemis. Ces trophées sont les vrais titres de noblesse des Peaux-Rouges; ce sont ses droits à la considération publique.

Les fermes des Cuabajaïs ont ordinairement la forme d'un grand carré ayant deux portes, l'une à l'orient et l'autre à l'occident. Les maisons sont éclairées par des arches faites avec des branches de saule et sous lesquelles on s'abrite contre les grandes chaleurs. Les fenêtres sont à l'intérieur du carré et servent moins à donner de la clarté qu'à laisser passer la fumée des feux allumés par les différentes familles qui habitent la ferme. Pendant la nuit, des sentinelles veillent aux portes pour prévenir toute surprise du dehors.

Les cabanes des Mojaves ressemblent à nos chaumières européennes; elles ont de dix à quinze mètres carrés; les murailles ont soixante centimètres d'épaisseur et se composent de terre et de nattes d'osier. De grandes jarres remplies de provisions sont alignées autour des murs; le toit, beaucoup plus vaste que la cabane, forme une galerie supportée par des poutres; cette galerie est le rendez-vous de la famille et des amis qui viennent y causer et flâner durant des heures entières. Près des maisons se trouvent d'énormes paniers cylindriques en osier, ayant un toit conique et servant de grenier pour y déposer le maïs et les fruits mûrs du mesquite. Ces fruits moulus et réduits en farine font

de bons gâteaux, dont les Indiens du Colorado et du Gila sont très-friands.

Les Chinouks construisent leurs maisons avec des planches épaisses et larges, qu'ils tirent avec beaucoup de peine des gros sapins qui croissent en abondance dans leur contrée. Les maisons sont oblongues, et contre les murailles sont placés deux rangs de couchettes l'un au-dessus de l'autre, comme on le voit dans les vaisseaux. En général, dans l'Orégon, les habitations des Indiens ne sont que des huttes de six à dix mètres de longueur, de forme conique, et traversées à l'intérieur par des poutres qui servent à sécher le saumon. Les huttes indiennes des bords du Colombia sont pour la plupart construites en écorces, branches de pin ou broussailles, quelquefois couvertes de peaux ou de haillons et d'un aspect vraiment misérable. Autour de ces méchantes cabanes gisent avec profusion les os des animaux, les abatis de poissons et des monceaux d'ordure de toute espèce. Dans l'intérieur on voit des racines entassées, des peaux suspendues à des perches et du saumon sec ; puis, autour d'un chaudron d'osier, sont accroupis des êtres humains, à la face répulsive, enduite de graisse et de saleté, aux mains ignobles et à l'extérieur dégoûtant de malpropreté.

Les habitations des Pawnies sont circulaires ; leur circonférence est de cinquante mètres environ ; elles sont formées de jeunes arbres plantés à distances régulières, et dont les sommets inclinés viennent s'appuyer sur un nombre égal de poteaux plantés circulairement dans le sol. Cette charpente est ensuite recouverte d'écorces d'arbres, de terre et d'herbes vertes, qui donnent à ces cabanes l'apparence d'un monticule naturel de gazon ou de ruches gigantesques. La lumière et la fumée passent par une ouverture pratiquée au centre du toit de ces rustiques résidences, qui sont chaudes en hiver et très-fraîches en été.

Les habitations indiennes diffèrent selon les tribus ; chacune a sa forme, ses matériaux et son genre de construction, qui se distinguent des autres tribus. Ainsi les loges des Omahas, qui sont circulaires comme celles de plusieurs autres peuplades, ont cela de particulier, qu'elles ont des décorations de couleurs vives d'un bel effet et que les peuplades voisines n'ont pas ; celles des Uamaths n'ont qu'une ouverture au sommet et qui sert de porte, de fenêtre et de cheminée, au moyen de laquelle on pénètre à l'intérieur. Les Natchez se construisaient de



Paris. Typ. H. Plon

VUE D'UN PUEBLO.

Page 477

solides maisons quadrangulaires de cinq mètres sur chaque façade, avec un mortier composé de bois, de boue, de sable et de mousse appelée par les créoles *barbe espagnole*. Le toit, formé de roseaux et d'herbes, pouvait durer vingt ans sans demander aucune réparation; une porte excessivement basse et étroite, comme celles que l'on rencontre dans les pueblos du Nouveau-Mexique, était la seule ouverture pratiquée dans la maison.

La plupart des Comanches vivent comme les Sioux du Missouri dans des demeures qui n'ont rien de comparable à celles des Mandans : c'est le wigwam traditionnel, qu'on peut dresser pour l'instant du repos et emporter ensuite à des distances considérables; pour la forme, c'est toujours celle de l'entonnoir renversé; les matériaux sont des peaux de buffle ou l'écorce du bouleau; ses dimensions ne sont jamais très-grandes : qu'il y ait pour chaque membre de la famille une place pour dormir, c'est assez; le reste de la vie se passe en plein air.

Les Cœurs-d'Alènes et plusieurs tribus de la Colombie font ordinairement leurs tentes avec des nattes de roseau enfoncées dans le sol, et relevées au milieu par une légère charpente. Dans le sud de la haute Californie, du Nouveau-Mexique, de l'Utah, et sur les bords du Gila et du Colorado, on voit quelques peuplades qui habitent de grands cylindres en écorce de bouleau ou en nattes de roseau, comme les marchands d'oranges de Sassari dans l'île de Sardaigne.

Mais, de toutes les habitations indiennes, les plus curieuses comme les plus intéressantes et les plus considérables sont celles des peuplades du Nouveau-Mexique, à l'ouest de Santa-Fé, habitées actuellement par les Zuñis, et sans doute autrefois par les Jèmez, les Moquis et autres tribus vivant dans les gorges de Chelly, du Chaco, de la Sierra-Madre et des nombreux tributaires du Colorado de l'Ouest et du Gila. Ce pays immense et à peu près désert fut très-peuplé avant et pendant la conquête, à en juger par la quantité de pueblos [1] que l'on rencontre depuis Santa-Fé jusqu'au 114e degré de longitude ouest, c'est-à-dire sur une étendue de 8 degrés environ. Ces pueblos ou villes indiennes se composent de bâtiments en pierre comme on n'en trouve nulle part dans les Etats-Unis, le Canada, l'Orégon et la Colombie. Leur forme est généralement

[1] On donne souvent ce nom aux habitations, villes et villages de ces latitudes aussi bien qu'aux populations qu'elles renferment.

celle d'une grande maison, ayant deux ailes à angle droit, égales en hauteur et en largeur au corps principal ; ces deux ailes sont liées ensemble par un mur semi-circulaire, qui renferme une vaste cour dans laquelle se trouvent une ou plusieurs constructions cylindriques appelées *estufas*, et sur lesquelles nous avons déjà donné quelques détails; quelquefois ces estufas sont bâties dans l'intérieur même du bâtiment, au lieu d'en être isolées. Ces pueblos, qui contiennent souvent une population considérable, ont de deux à quatre étages, peu élevés, ressemblant, de l'intérieur, à un escalier colossal de deux à quatre marches, car chaque étage a une terrasse qui sert de plain-pied à l'étage supérieur ; un marchepied donne une idée exacte de la singulière apparence de ces monuments étranges. La façade extérieure représente une muraille très-élevée, percée de distance en distance d'une suite de petites fenêtres qui répandent l'air et le jour à l'intérieur des chambres. Le rez-de-chaussée de l'édifice contient ordinairement autant de rangées de chambres qu'il y a d'étages : les unes reçoivent l'air et la lumière par des ouvertures ménagées soit sur la façade extérieure, soit sur celle qui donne dans la cour, ou bien sur le toit. Comme il n'y a aucun escalier dans tout le bâtiment, on monte du rez-de-chaussée au premier étage par le moyen d'échelles de bois parfaitement semblables aux nôtres ; on monte ensuite de la même manière du premier étage au second, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Les étages inférieurs servent de terrasses, sur lesquelles les familles viennent se reposer, causer ou fumer et passer de longues heures dans l'inaction et le *dolce far niente.* Ces terrasses ou plates-formes servent également à étendre le maïs, les légumes et toutes les provisions d'hiver, dont on ne se sert qu'après les avoir longtemps exposés au soleil.

Les Navajos vivent pour la plupart dans des chaumières cunéiformes, assez semblables à celles des Pawnies : les unes sont en adaubes ou briques cuites au soleil ; les autres sont faites avec des branches d'arbre ou des roseaux recouverts de boue, mais d'un gracieux aspect; elles sont parsemées au milieu de beaux champs de maïs ou de beaux vergers d'arbres fruitiers.

Les Indiens habitent peu leurs wigwams. La préparation des peaux, qui est le principal travail des femmes, se fait en plein vent ; les hommes sont ordinairement à la chasse ou à la guerre ; lorsqu'ils reviennent aux

villages, ils fument et causent par groupes sur l'herbe des champs et ne rentrent dans leurs demeures que pour prendre leurs repas ou pour dormir; les hivers seuls les forcent à s'enfermer durant de longues heures dans ces frêles habitations qui les garantissent mal de l'intempérie des saisons et les empêchent de contempler la belle nature, pour laquelle ils ont une vraie passion, même lorsqu'elle semble être en convulsion et vouloir tout détruire.

Quelquefois les villages indiens sont fortifiés, comme nous l'avons vu parmi les Mandans : les retranchements usités par les sauvages lorsqu'ils craignent une attaque de la part d'un ennemi très-puissant consistent le plus souvent en murailles de terre ou en amas de bois qui environnent le camp ou le village menacé. Plusieurs tribus indiennes du Sud et surtout les Natchez plantaient profondément en terre d'énormes troncs d'arbre ayant au moins trois mètres d'élévation au-dessus du sol, et leur sommet coupé en pointe. Des tours extérieures en bois protégeaient ces fortes palissades percées de meurtrières et complétaient ces fortifications, que le canon seul pouvait détruire.

Nous ne doutons pas qu'autrefois il ne dût exister, vers les grands lacs, des marchés périodiques où les Peaux-Rouges se rendaient des différentes parties du continent américain pour échanger leurs produits et les fruits de leur industrie respective. Nous assignerons au voisinage des grands lacs ce lieu de réunion à cause de la facilité de s'y rendre par la multitude de rivières et de cours d'eau qui prennent leurs sources dans ces latitudes, avant d'aller se jeter dans la vallée du Mississipi. Une autre raison pour nous est l'uniformité des objets trouvés dans les collines artificielles et les tumuli, tels que haches de cuivre, pipes de la carrière du *Coteau des Prairies*, monnaies en coquillages, etc., que l'on retrouve parmi la plupart des peuplades sauvages, les plus éloignées les unes des autres et des lieux d'où la matière première de ces objets est livrée. Malheureusement, nous n'avons aucune preuve certaine historique ou idéographique de ce fait; mais on peut conclure par voie de déduction que ces marchés généraux existaient, et qu'ils ont même été une cause de cette ressemblance de mœurs, de coutumes et d'idéologie que l'on retrouve chez quelques-unes des tribus qui diffèrent le plus entre elles par le type, la religion, la langue et le caractère.

Nomade par nécessité, réduit quelquefois à aller chercher bien loin

les aliments nécessaires à son existence, l'Indien, sans être bien inventif, à su se créer des armes terribles pour combattre ses ennemis, pour tuer les bêtes fauves qu'il rencontre souvent, et les animaux à riches fourrures dont la dépouille précieuse sert à le couvrir, ou au commerce lucratif qu'il fait avec les blancs. Il est parvenu à se forger et se confectionner tous les instruments nécessaires pour se défendre ou pour renverser les obstacles qui se présentent dans ses courses et dans ses chasses lointaines. Enfin, laissez l'Indien étaler devant vous son bouclier, son arc, ses flèches, sa lance, son tomahawk, sa massue de guerre, son couteau à scalper, son calumet, etc., et, si simplement que soient faits ces divers objets, vous serez tenté de lui demander dans quel arsenal européen il s'est approvisionné, ou quel est l'artiste qui lui a enseigné la fabrication de ces armes primitives et de tout cet attirail rustique qui l'accompagne dans ses longues pérégrinations.

Dans quelque tribu que l'on puisse aller, on ne rencontre jamais un seul sauvage sans armes; il est prudent, méfiant et toujours sur ses gardes, c'est là sa première force ; mais, quoique vindicatif à l'excès, il n'est pas naturellement méchant, comme on s'est plu à l'assurer : quand on l'attaque, il se défend : plus tard il venge le sang répandu des siens, dans les combats, parce que toutes les lois humaines disent que le sang demande du sang ; et c'est ainsi que se perpétuent dans les déserts, de génération en génération, la haine et l'esprit de vengeance. La guerre acharnée, les cruelles tortures que certaines peuplades font subir aux blancs et à leurs ennemis, ont eu pour origine une agression antérieure ou un droit lésé. La répulsion instinctive qu'ont les Peaux-Rouges pour la race européenne est motivée par les cruautés et les injustices que les premiers conquérants leur ont fait subir. C'est une haine héréditaire, nationale, aveugle, sauvage, qui les retient et les empêche de serrer cordialement la main de leurs ennemis, car cette main est teinte de sang.

L'unique arme défensive que portent les Indiens dans les combats est le bouclier : c'est un grand disque de deux pieds environ de diamètre, fait avec du cuir de bufle tanné; du côté qui fait face à l'ennemi il est ordinairement peint et garni de plumes d'aigle; les bords ont le plus souvent des franges en mèches de scalp, et au centre se trouvent des ornements divers, des amulettes ou petits *sacs-de-médecine*, auxquels les Peaux-Rouges attribuent une grande vertu préservatrice. Ce bouclier est

attaché au bras gauche, comme cela se pratiquait sur le vieux continent avant l'invention de la poudre, et les Indiens s'en servent admirablement bien pour parer les coups de lance et de tomahawk et se garantir des flèches de leurs ennemis. Nous avons eu entre les mains quelques-uns de ces boucliers qui étaient à l'épreuve de la balle. La confection de cette arme défensive se fait avec beaucoup de soin; avant de servir, elle reçoit toujours une espèce de consécration religieuse. Les Comanches peignent, pour la plupart, leurs boucliers avec un jaune brillant qui doit leur donner une certaine ressemblance avec le soleil; puis, après leur avoir attaché tous les ornements et accessoires exigés par la coutume, ils les suspendent à des lances et les exposent aux premiers rayons du soleil levant; ce baptême des feux de l'aurore doit, disent-ils, rendre ce bouclier invulnérable. D'autres Indiens les laissent vingt-quatre heures ainsi exposés. Aucun guerrier des tribus qui ont conservé intégralement leurs anciens usages ne se servirait d'un bouclier qui n'aurait pas encore reçu une consécration divine de ce genre.

La lance et la flèche sont les principales armes offensives dont les Indiens se servent, pour la chasse comme pour la guerre. Les lances ont ordinairement de trois à quatre mètres de longueur, et sont maniées par les Peaux-Rouges avec une adresse tout à fait remarquable. Le bois de cette arme est généralement de frène ou tout autre bois léger et solide en même temps. Avant l'importation des matériaux métallurgiques parmi ces peuplades, les lances n'avaient à leur extrémité qu'un silex, une obsidienne ou autre pierre dure, aiguisée, pointue et tranchante, dont la longueur et la largeur variaient selon les tribus; aujourd'hui elles ont une pointe en fer qui a près d'un mètre de long, sauf quelques exceptions. Ainsi les Corbeaux, les Dacotas, les Pieds-Noirs, les Mandans et autres peuplades du Nord, ont à leurs lances un fer assez court, mais large; les Comanches, les Wécos, les Lipans, les Caddos et la plupart des Indiens du Sud préfèrent une pointe longue et effilée : c'est ordinairement la lame d'une épée, attachée solidement à la hampe. Cette hampe est toujours garnie d'ornements, tels que cuirs de différentes couleurs, chevelures, plumes d'aigle ou de corbeau; souvent même on y suspend de petits sacs-de-médecine. Au Texas, plusieurs tribus attachent à la lance une longue corde dont l'extrémité est nouée à la ceinture, ou à la selle du cheval, de cette façon le cavalier peut jeter

sa lance et frapper l'ennemi ou le gibier à une plus grande distance.

La flèche, instrument non moins redoutable entre les mains des Peaux-Rouges, est longue d'environ un mètre, également en bois de frêne ou autre bois blanc et léger : à l'une des deux extrémités sont attachées trois barbes de plume, pour donner de la vélocité et de la précision au trait; l'autre extrémité est armée d'un fer aiguisé et très-pointu. Ce fer était autrefois et est encore, dans plusieurs peuplades de l'extrême Ouest, remplacé par un silex ou une obsidienne, ou bien encore par des serres d'aigle, des griffes de vautour, des ongles d'ours ou de panthère, des arêtes de poisson et des os de différents animaux. Ces substituts du fer font ordinairement des blessures venimeuses et mortelles. On a dit que les Indiens empoisonnaient avec le suc de certaines herbes les flèches dont ils se servaient contre leurs ennemis, cela nous a même été affirmé au Texas, et on nous a montré une de ces plantes dont le venin était mortel; malgré toutes ces assertions, nous avons acquis la conviction que cette croyance est une erreur. Les auteurs américains qui ont fourni le plus de détails sur les mœurs et coutumes des Indiens ne font mention nulle part de cette coutume qu'on prête aux sauvages. La flèche la plus dangereuse est celle qui est bardelée de fer en forme de côtes aiguës; elle hache la chair dans laquelle elle pénètre, et laisse presque toujours une plaie mortelle : peu de tribus s'en servent, et même celles-là l'emploient rarement. Une singularité digne de remarque, c'est qu'il y a des peuplades qui font des cannelures au bois de leurs flèches : celles des Lipans, par exemple, ont quatre cannelures noires droites; celles des Comanches, deux cannelures droites noires et deux rouges spirales; celles des Wécos en ont quatre rouges en spirale. Néanmoins cette coutume n'est pas générale, et nous possédons des flèches qui n'ont aucune marque de ce genre.

Les arcs des Natchez étaient en bois d'acacia et la corde en écorce d'arbre ou en peau d'animal. Leurs flèches en roseaux, comme celles d'un grand nombre de tribus des régions qui s'étendent au delà des montagnes Rocheuses jusqu'à l'océan Pacifique, avaient des arêtes de poisson ou des os pointus pour la chasse. Quant à leurs haches pour couper le bois, elles étaient en silex. A son départ pour la guerre ou la chasse, l'Indien emporte avec lui une grande quantité de flèches, qu'il porte sur ses épaules dans un sac ou carquois, fait ordinairement en peau de pan-

thère; nous en avons vu en peaux tannées et couvertes de broderies en perles et en piquants de porc-épic teints de différentes couleurs et garnis de franges en peau ou en cheveux d'un très-bel effet.

L'arc est confectionné avec le *maclura aurantiaca*, appelé par les Canadiens *bois d'arc :* il est fort et souple; ou bien encore en os de poisson et quelquefois même en corne de mouflon ou de bélier des montagnes. Cette corne est chauffée et mouillée alternativement de manière à la rendre molle et à pouvoir l'allonger; puis elle est râclée, diminuée et polie jusqu'à ce qu'elle ait pris la forme et la souplesse voulues. Les Indiens estiment et recherchent beaucoup les arcs en os ou en corne, et ceux qui ignorent l'art de les confectionner les payent très-cher lorsqu'ils peuvent en acheter. La longueur de l'arc est à peu près celle de la flèche; il est ordinairement enveloppé de lanières de cuir qui lui donnent de la force, ou de peaux de serpents à sonnettes qui lui servent d'ornement.

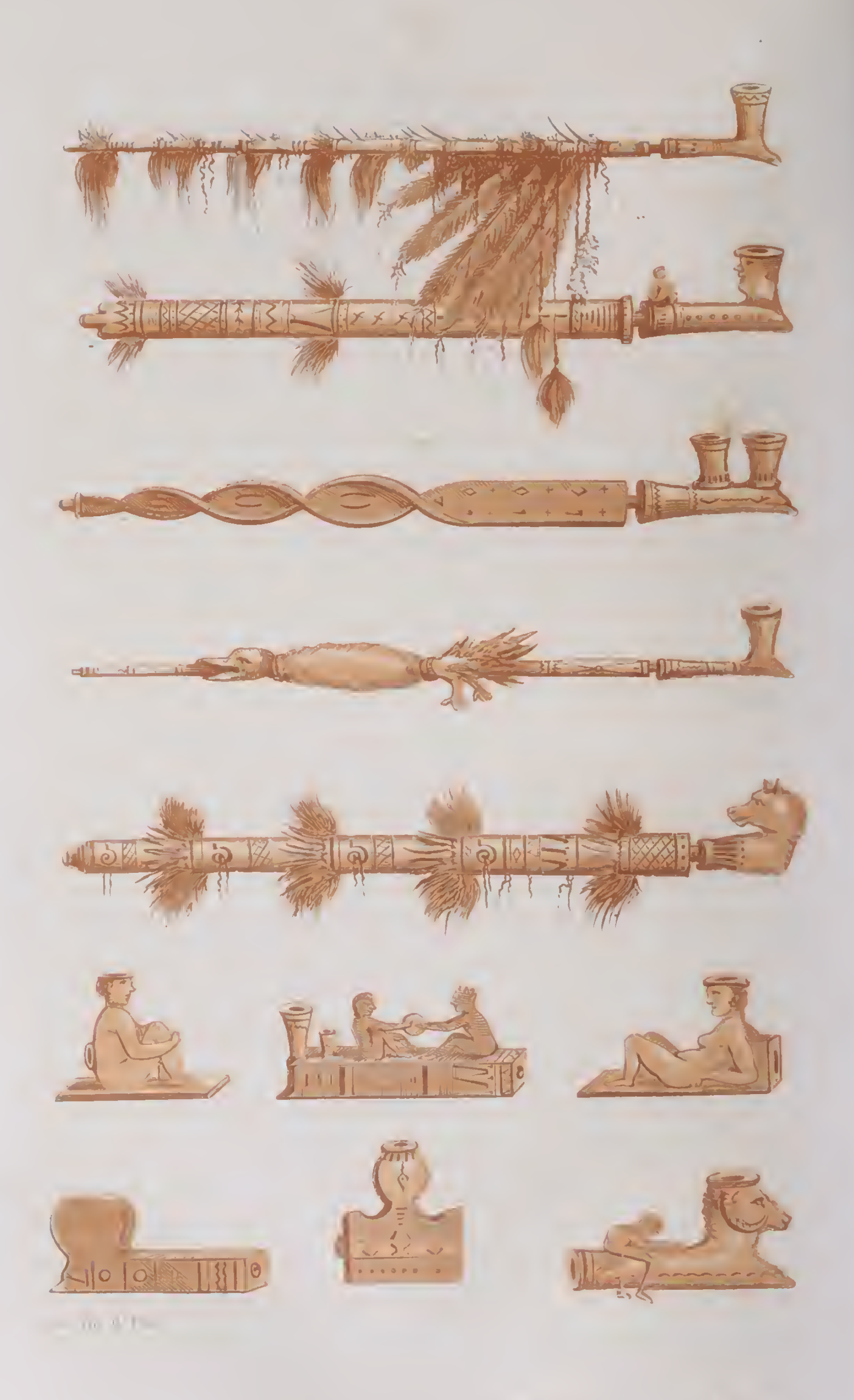
Lorsque les lances sont brisées, que les flèches et la poudre (pour les Indiens qui ont des fusils) sont épuisées, le combat se continue alors par une horrible mêlée, dans laquelle chaque guerrier dispute chèrement la victoire à son ennemi. Dans ce moment on ne fait plus usage que du tomahawk, de la massue de guerre et du couteau à scalper, qui termine cette affreuse tragédie en enlevant la chevelure du vaincu, prix du triomphe, preuve irrécusable de la victoire.

Le tomahawk, dont se servaient les Peaux-Rouges avant de connaître les haches en fer dont ils ont été abondamment pourvus par les Faces-Pâles, était fait d'une grosse pierre tranchante des deux côtés, ayant dans sa partie la plus épaisse, c'est-à-dire au milieu, une profonde et double rainure, dans laquelle on mettait, pour servir de manche, un ou deux morceaux de bois flexible et longs de cinquante centimètres environ. Cette arme terrible est encore en usage parmi les tribus trop pauvres pour se procurer des haches de fer. Le tomahawk, primitif ou moderne, est une arme terrible entre les mains des Indiens; ils le manient avec une habileté phénoménale, ils frappent avec une dextérité et une justesse vraiment extraordinaires, ils le lancent même parfois contre un ennemi qui, dans cette circonstance, peut difficilement éviter la mort; mais ce cas est exceptionnel. L'Indien connaît trop bien l'adresse et l'agilité de son ennemi à parer, à éviter les coups, pour qu'il s'expose à se trouver désarmé devant lui dans le cas où il le manquerait.

Indépendamment du tomahawk, les chefs de tribus ou de villages possèdent encore le *casse-tête* ou *massue de guerre :* cet instrument est à peu près la propriété exclusive des chefs, nous n'en avons jamais vu entre les mains des simples guerriers ; mais nous n'affirmons pas que dans le Nord cette coutume ne souffre quelques exceptions. Cette espèce de massue est d'invention moderne; elle est longue de cinquante à soixante-quinze centimètres ; son extrémité a la forme d'une crosse de fusil ayant, à la place où se trouverait la batterie, une lame d'acier triangulaire de vingt-cinq à trente centimètres de longueur et large de quinze à vingt, aiguisée et tranchante des deux côtés comme la lame d'un gratoir, avec laquelle elle a beaucoup de ressemblance. Le manche est orné de petits clous à tête de cuivre. Il y en a d'autres qui sont de fabrique indienne; ces casse-tête ont la forme d'un pistolet; dans la partie recourbée se trouve une pierre ronde, garnie d'une pointe grosse, mais courte, dans le genre d'une tête d'oiseau ; ou bien encore à la place de la pierre est attaché un os gros et pointu qui fait des blessures toujours dangereuses, sinon mortelles.

De toutes les armes usitées par les Indiens, le casse-tête est la plus terrible ; c'est elle qui tue le plus souvent ; mais elle leur coûte cher, car elle est ordinairement fabriquée par les Faces-Pâles ; ce sont eux qui les leur vendent, et cela à des prix exorbitants. On pourrait, du reste, en dire autant de tous les instruments de fer ou d'acier que nous trouvons dans les mains des Peaux-Rouges ; ne sachant pas travailler les minéraux, ils tirent toutes ces armes des manufactures anglaises et américaines. Le couteau à scalper, par exemple, n'est autre chose qu'un prosaïque couteau de cuisine ou de boucher; il équivaut au prix d'un cheval. Le tomahawk s'échange contre deux chevaux, quelquefois plus, ou des fourrures de grand prix. Les Comanches au Texas et plusieurs peuplades du Nord ont des tomahawks-pipes (petites hachettes dont la tête est creusée comme le foyer d'une pipe, et dont le manche est perforé dans toute sa longueur pour servir de tube) ; ceux-là, véritables objets d'art pour les sauvages, se payent beaucoup plus cher ; ils ne s'acquièrent qu'au prix de trois, quatre, et même six chevaux.

Les pasteurs de Sandia et de quelques autres pueblos du Nouveau-Mexique font usage de frondes pour se défendre contre les malfaiteurs et les animaux sauvages; ils se servent de cette arme dangereuse avec



CALUMET ET PIPES MODERNES

une adresse et une force vraiment extraordinaires. Cette coutume nous rappelle que les Aztèques et les Tezucans se servaient également de la fronde dans les combats, et peut-être les pasteurs du Nouveau-Mexique l'ont-ils reçue de temps immémorial de ces fiers guerriers, qui furent sans doute leurs ancêtres.

Le calumet peut bien figurer dans notre musée descriptif à côté des armes, puisque dans les cabanes indiennes il a sa place généralement au milieu du trophée militaire de la famille; il se rattache, du reste, indirectement au métier de la guerre, car on ne le fume que pour la conclusion ou la ratification d'un traité de paix qui termine une guerre, commence une amnistie ou sanctionne des conventions territoriales. Partout le calumet est l'objet d'une grande vénération. Il ne diffère de la pipe ordinaire, avec laquelle on l'a souvent confondu, que par des ornements accessoires. Comme elle, il se compose d'un foyer et d'un tube. Le foyer est fait d'une pierre en stéarite rouge, qui ne se trouve qu'à la carrière appelée par les Indiens la *Fontaine des pipes*. Tous les calumets des Peaux-Rouges de l'Amérique septentrionale sont exclusivement formés de cette pierre. Lorsqu'une tribu se rend en pèlerinage à la *Carrière sacrée* pour y aller prendre des matériaux, cette tribu devient inviolable dans chacun de ses membres, et ses ennemis même les plus acharnés sont tenus de lui livrer passage sur leurs terres, et de pratiquer vis-à-vis d'elle toutes les lois de l'hospitalité.

Le foyer du calumet ressemble à un petit entonnoir tronqué, de deux à trois pouces de hauteur sur un de largeur à sa base, et de dix-huit lignes à deux pouces de diamètre à son orifice; il repose sur un cylindre de même grosseur, long de six pouces environ, dont une extrémité se termine en pointe, tandis que l'autre le fait communiquer avec le tuyau. Ce tuyau est long d'environ un mètre; il se compose d'un morceau de jeune frêne, large de trois centimètres au moins, plus épais au centre que sur les côtés, et qui, creusé dans sa partie extérieure, forme un tube aplati. Ce tube, comme les armes des Indiens en général, est toujours orné de dessins en piquants de porc-épic, de crins, de rubans, de perles ou de peaux d'hermine; à sa partie inférieure, c'est-à-dire vers le foyer, pend l'ornement qui le distingue des pipes ordinaires, et qui est une espèce d'éventail composé de six à huit plumes d'aigle.

Chaque tribu n'a qu'un seul calumet; il est toujours entre les mains

du chef principal, qui le garde religieusement dans sa tente, enveloppé avec soin dans des bandes de peau d'élan ou de chevreuil. Partout où il est placé, le calumet est regardé comme une chose sacrée, que l'on révère et que l'on préserve du contact des profanes. Le chef de la tribu qui en est détenteur ne peut lui-même en faire usage qu'à l'occasion d'une trêve ou d'un traité de paix. De là est venu le nom de *calumet de paix*. Lorsque cette occasion se présente, les guerriers ou les personnes appelées à signer la trêve ou le traité se rassemblent et s'assoient à terre en formant un cercle sous la tente du chef; celui-ci apporte alors avec une grave lenteur l'instrument sacré qui doit figurer dans cette cérémonie, comme le sceau de l'État qui confirme et ratifie tout ce qui a été conclu. Il allume ensuite le tabac placé dans le foyer du calumet, puis il en tire une bouffée et le passe aux autres chefs ou guerriers selon leur dignité, et chacun en tire également une bouffée, et le fait passer à son voisin jusqu'à ce que tous aient fumé. Quand le calumet a circulé ainsi dans toute l'assemblée, le chef auquel il appartient vide le foyer, replace l'instrument dans ses bandelettes et le remet dans son wigwam, où il reste jusqu'à une autre solennité pareille.

Il paraît qu'autrefois le calumet était un passe-port, une sauvegarde qui rendait inviolable celui qui le portait. Le P. Marquette et M. Joliet racontent qu'ils reçurent des Illinois « le calumet sacré, l'arbitre mystérieux de la paix et de la guerre, le sauf-conduit au milieu des nations. » Ce respect pour le porteur du calumet s'est conservé jusqu'à nos jours; mais il est très-rare que le chef à qui il appartient s'en dessaisisse en faveur d'un blanc. Cet instrument est comme le drapeau blanc que portent les parlementaires lorsqu'ils vont vers un camp ennemi demander une suspension d'armes.

Nous terminerons ce sujet en disant quelques mots sur le drapeau indien, dont la plupart des écrivains américains ont ignoré l'usage. On pourrait s'étonner de rencontrer aussi chez les Peaux-Rouges l'existence du drapeau comme emblème de l'honneur de la tribu, et cependant on en trouve des traces chez eux dès l'antiquité. Depuis les guerres du siècle dernier, l'invasion des liqueurs alcooliques et de la petite vérole, les tribus se sont tellement affaiblies et désorganisées, que l'usage du drapeau ne se rencontre actuellement que parmi quelques tribus encore imposantes par le nombre et la valeur de leurs guerriers, et qui ont conservé avec

une religieuse exactitude les traditions et les coutumes de leurs ancêtres. Ce drapeau a la forme d'une crosse d'évêque, long de deux mètres environ, et orné d'une bande de plumes d'aigle plantées horizontalement dans le bâton sur toute sa longueur.

Avant de parler des coutumes indiennes, nous devons terminer notre analyse de leurs industries par une brève description des canots et des silos qui n'ont pas encore trouvé de place dans nos récits. On connaît trois sortes de canots, savoir : les pirogues faites d'un seul tronc d'arbre, les paniers doublés de cuir de buffle, dont la forme et les matériaux rappellent singulièrement des embarcations semblables usitées par des pêcheurs des côtes galloises et de celles du nord de l'Irlande, et enfin le canot proprement dit, dont la charpente de cèdre excessivement légère est recouverte de l'écorce du *betula papyracea*, que l'on détache de l'arbre par longues bandes. Ces bandes sont cousues sur la charpente et les coutures sont enduites de poix. La poupe et la proue de ces canots sont recourbées à l'instar des gondoles vénitiennes et souvent ornées de peintures et de sculptures. La longueur ordinaire de l'esquif est de quatre mètres; quelques-uns sont plus grands, mais les Indiens ne se servent que des premiers, car leur légèreté permet aux hommes d'en porter chacun un sur ses épaules dans les passages où, la navigation étant impossible, on est obligé d'aller par terre, et de faire ce que l'on appelle dans le langage du désert un *portage*.

Les pirogues des Chinouks et des tribus voisines de l'embouchure du Colombia varient de forme et de grandeur; quelques-unes ont plus de quinze mètres de longueur, et sont taillées dans le tronc d'un sapin ou d'un cèdre blanc. La proue et la poupe sont également décorées de figures d'hommes ou d'animaux, ayant plus d'un mètre de hauteur. Pour manœuvrer ces embarcations, les Indiens s'assoient deux par deux sur leurs talons et se servent d'avirons d'un mètre et demi de longueur. Le pilote, qui se tient en poupe, dirige la pirogue au moyen d'un aviron semblable à celui des rameurs. Les femmes, aussi adroites que les hommes dans cet exercice, prennent généralement la place du pilote. C'est surprenant de voir avec quelle hardiesse et quelle insouciance ces sauvages s'aventurent sur la mer, au milieu des dangers les plus grands et des tempêtes les plus effrayantes; ils semblent voler sur les vagues comme des mouettes, et savent par leur adresse, leur manœuvre et leur courage

tenir leur frêle esquif toujours en équilibre, quelles que soient la force et la nature des flots qui pourraient les engloutir.

Si les Indiens ont besoin de canots pour traverser les lacs et les rivières, et transporter plus commodément leurs provisions et les marchandises à des distances considérables, il leur arrive très-souvent d'être embarrassés de ces marchandises et de ces provisions, soit à cause de leur quantité et de l'insuffisance de leurs moyens de transport, soit à cause des pays hostiles à travers lesquels ils doivent passer. Dans ces critiques circonstances, les Indiens, les trappeurs et tous ces hommes qui vivent dans les solitudes américaines du produit des fourrures, enterrent leur butin dans un silo appelé *cache* (du verbe *cacher*), mot canadien qui s'est conservé dans toutes les langues parlées au désert. Ces *caches*, déjà en usage parmi les Indiens longtemps avant l'arrivée des Européens en Amérique, exigent des précautions minutieuses, inouïes, capables de tromper l'œil de lynx du plus rusé sauvage, à qui rien d'inusité n'échappe, et qui distingue avec une perspicacité miraculeuse le brin d'herbe dérangé par le travail de la nature de celui qu'a touché la main de l'homme.

Pour l'établissement d'une *cache*, on choisit d'abord un terrain sec, généralement peu éloigné d'un cours d'eau, puis on étend tout alentour des couvertures, et toutes sortes de tapis sur lesquels on doit marcher sans laisser de traces sur le sol; ensuite on enlève soigneusement le gazon sur une étendue circulaire de deux mètres de circonférence tout au plus; après cette opération on creuse la terre en élargissant à l'intérieur le trou, de manière à lui donner la forme d'une poire. La terre enlevée est jetée à l'eau, ou bien transportée au loin dans les couvertures et semée de manière à ne laisser aucun vestige. Une fois ces préparatifs terminés, on tapisse les parois de la *cache* avec de la mousse sèche ou du feuillage pour empêcher l'humidité de détériorer les provisions ou les marchandises que l'on place avec soin dans cette espèce de cave; puis on recouvre le tout d'un cuir de buffle, de mousse et de terre bien battue, pour éviter un affaissement qui dévoilerait le secret, et enfin on replace le gazon avec toute l'exactitude possible, et on ne se retire qu'après s'être assuré que ni paille, ni herbe, ni pierre, en un mot, que rien ne trahira le dépôt ainsi confié aux entrailles de la terre. Les provisions d'hiver qui servent aux individus sont également placées dans des silos, comme chez les Arabes. Chez certaines tribus, il existe des silos publics, qui tiennent

lieu de greniers d'abondance. Les chefs distribuent les provisions qui y sont enfermées quand celles des particuliers sont épuisées.

La coquetterie est en faveur chez les Peaux-Rouges, comme chez nous, peut-être encore plus répandue que l'amour du confortable. Certaines tribus sont arrivées à se créer le costume le plus étrange que l'on puisse s'imaginer, alliant la richesse sauvage au goût le plus extraordinaire, remplaçant quelquefois l'indispensable par le superflu ; néanmoins les ornements accessoires et souvent embarrassants dont les Peaux-Rouges s'affublent ont une raison d'être. Le matériel principal de ces vêtements, qui est la peau de chevreuil tannée et fumée, ne pourrait être remplacé avec avantage par aucune de nos étoffes européennes, que le soleil, la pluie et les broussailles mettraient bientôt hors de service. Le costume le plus généralement adopté par les Indiens se compose d'une tunique, d'un caleçon, ou pour mieux dire, afin de désigner les choses par assimilation, de guêtres ou haut-de-chausses, d'une paire de mocassins ou chaussons et d'un manteau.

La tunique est une espèce de chemise descendant jusque vers les genoux, faite d'ordinaire de deux peaux de chevreuil ; elle a deux manches qui arrivent jusqu'aux poignets. Les guerriers célèbres portent aux coutures de cette tunique des franges faites avec des mèches de chevelures prises sur l'ennemi, ou avec de longues et étroites lanières de peau de chevreuil ayant assez souvent à leur extrémité de petits morceaux d'étoffes rouges ou de fer-blanc ; les guêtres sont également faites avec des peaux de chevreuil, et pareillement ornées aux coutures de franges comme pour la tunique ; elles montent jusqu'au dessus de la cuisse et se rattachent à la ceinture par des courroies ; elles servent à protéger les jambes contre les intempéries des saisons, les broussailles, et sont d'un très-bel effet sur un cavalier.

Les mocassins sont en cuir souple ; leur forme, la couleur de la peau et la nature des broderies dont ils sont ornés varient selon les tribus. Cette chaussure est indispensable dans ces contrées où les broussailles, les cailloux, les insectes venimeux et les reptiles se rencontrent à chaque pas. Les mocassins des femmes sont très-jolis, et ceux qu'elles mettent dans leurs jours de grande toilette et pour leur mariage sont d'une peau extrêmement blanche, très-fine et veloutée. Les femmes en grand costume portent souvent, outre les mocassins, de petites guêtres fines et dé-

pourvues de franges qui ne garantissent que le bas de la jambe, et s'attachent au-dessus du mollet avec des jarretières.

Le manteau est un vêtement assez commun aux hommes et aux femmes; quelquefois il sert d'ornement, mais en hiver il devient indispensable : les tribus du Nord et du Nord-Ouest le portent en fourrures; les Osages, les Pawnies, les Puants et la plupart des peuplades voisines des États de l'Union américaine, le remplacent par une couverture de laine. Les fourrures dont les Peaux-Rouges se servent pour leurs manteaux sont les peaux d'ours, de buffle, d'hermine, de martre et de cygne; les plus précieuses sont : d'abord le buffle blanc, qui est tellement rare et recherché qu'une tribu ne reculera devant aucun sacrifice, aucune entreprise aussi périlleuse qu'elle puisse être, pour se procurer une peau de buffle blanc; du reste, des idées de superstition se rattachent à la possession de cette fourrure extraordinaire. Viennent ensuite dans l'estime des Indiens les peaux d'ours gris, de cygne et d'hermine, qui deviennent plus rares de jour en jour. L'originalité du costume indien est rendue plus excentrique encore par des broderies assez élégantes, faites avec l'enveloppe brillante des piquants de porc-épic, teinte le plus souvent de différentes couleurs et mêlée de plumes fines du cardinal, de l'oiseau bleu, du colibri et de mille autres oiseaux au plumage éclatant, ou bien encore avec des perles de Venise et des coquillages très-curieux.

Les femmes ou squaws ont à peu près le même costume que les hommes; seulement leur tunique est plus longue et plus ample et les manches sont plus courtes; dans quelques tribus, elles sont ouvertes aux coutures et tombantes. L'ensemble de ce costume est plutôt gracieux que ridicule. Parmi les peuplades de l'Ouest et du Nord, les femmes s'habillent avec beaucoup de goût; elles ont véritablement l'art de la coquetterie et ont trouvé, sans le secours des Européennes, l'art de cacher leurs défauts par des futilités qu'elles savent rendre nécessaires. Celles qui sont réellement belles donnent fort habilement du relief à leur beauté naturelle par la disposition de leurs robes, de leurs ornementations, de leurs broderies.

Au delà des montagnes Rocheuses et dans le Grand Bassin, on rencontre parfois des femmes indiennes de la famille des Shoshonies, qui font leurs provisions de racines et de graines sauvages dans un état de nudité complète; mais on ne peut attribuer ce manque de costume qu'à la misère, car ces femmes se sauvent ou se cachent dès

qu'elles aperçoivent un homme, surtout un blanc. Les habitants du Nouveau-Mexique portaient dès le temps de Coronado des manteaux en étoffe de coton qu'ils tissaient eux-mêmes et des ornements qu'ils se composaient avec des plumes ou des filets en fil végétal. Les femmes seules étaient très-légèrement vêtues lorsqu'elles avaient des vêtements, et les jeunes filles non mariées n'en portaient aucun. Maintenant les hommes ont des mocassins, des culottes, une veste de laine et une couverture; les femmes ont des robes de laine ou de coton. Dans les fêtes nationales les uns et les autres ornent leurs têtes et leurs longues chevelures de plumes magnifiques.

Les Comanches sont peu vêtus; ils se peignent et se tatouent le corps, surtout la poitrine; ils passent un temps considérable à leur toilette et à mettre des plumes et des perles dans leurs cheveux. Quant aux tribus des bords de l'océan Pacifique, elles sont misérablement habillées. En été, les hommes sont à peu près nus; en hiver, ils portent une robe fort courte, faite avec des peaux d'animaux ou avec la laine des moutons sauvages. Quelquefois ils endossent des espèces de nattes pour se garantir de la pluie. Les femmes ont des jupons courts fabriqués avec l'écorce du cèdre ou avec des fils végétaux tressés, ainsi que des camisoles de peau. Ces costumes varient pourtant selon les tribus et les latitudes; mais ce qui varie moins, c'est un chapeau conique et végétal, dont les sauvages de ces côtes se couvrent la tête; ces chapeaux, ordinairement peints, sont également en usage parmi les Tlamaths, qui les fabriquent avec de la paille. Les mocassins des Tlamaths sont pareillement faits avec de la paille; l'habitude de vivre au milieu des hautes herbes leur a sans doute enseigné la manière de les utiliser le plus possible. Ces Indiens portent aussi des coquilles à leur nez.

Les enfants sont généralement nus; leur vêtement (lorsqu'ils en ont un) consiste pour le plus souvent en un petit manteau serré à la taille par une ceinture; ils ont aussi des colliers et des mocassins. Indépendamment des guêtres et des mocassins, les tribus du nord et du nord-ouest du continent américain se servent encore, pendant leurs courses d'hiver, d'une autre chaussure grande et large qui les empêche d'enfoncer dans la neige et que les Canadiens appellent *raquettes*, mais dont le nom indien signifie *chaussures à neige*. Elles ont différentes formes et se fabriquent avec différentes matières; les plus communes ont

la forme d'une feuille de saule, ou bien d'un poisson de près d'un mètre de longueur; elles sont faites avec des cerceaux de bois léger et flexible, passé au feu pour les préserver de la pourriture que causerait l'humidité; sur ces cerceaux, on tresse avec de petites cordes ou des lanières de cuir une espèce de filet sur lequel le pied repose. Ces chaussures s'attachent aux pieds par le moyen de lanières de cuir, comme nous attachons nos patins. L'autre chaussure à neige, qui est également très-usitée, se compose d'une planche mince, longue de plus d'un mètre sur quinze à vingt centimètres de large et recourbée aux deux extrémités à la façon des souliers chinois; on se les attache pareillement aux pieds avec des lanières de cuir comme les *raquettes*.

La coiffure, chez les sauvages qui se couvrent la tête, est ordinairement, pour les guerriers surtout, une touffe de plumes d'aigle ou de corbeau, mélangée de crins de couleur; quelquefois encore c'est la tête d'un animal féroce ou d'un buffle dont on a conservé les cornes, ce qui donne un aspect terrible à celui qui les porte. La variété des costumes n'est rien comparativement à celle qu'on rencontre dans les coiffures des différentes tribus indiennes. Presque tous les Peaux-Rouges laissent pousser leurs cheveux; hommes et femmes les partagent sur le sommet de la tête en deux parties égales et teignent en rouge la raie formée par cette séparation. Certaines peuplades les laissent flotter sur leurs épaules, d'autres les nattent et les attachent avec un ruban qui tourne autour en spirale et les tiennent sous le bras gauche quand ils voyagent. Presque tous les Indiens du Nord portent sur le front une mèche de cheveux, qu'ils coupent carrément un peu au-dessus de la racine du nez; beaucoup relèvent leur chevelure en la tordant et la roulant au-dessus de la tête en forme de turban. Les Corbeaux ne se la coupent jamais et la laissent traîner jusqu'à terre; comme tous les Peaux-Rouges, ils se pommadent journellement avec de la graisse d'ours, ce qui rend leurs cheveux luisants et doux; on en a vu dont la chevelure atteignait huit et neuf pieds anglais de longueur. Quelques tribus enfin, telles que les Osages et les Creeks, se coupent, se rasent, se brûlent les cheveux très-ras et ne laissent que la touffe du scalp au sommet de la tête : couper cette mèche serait considéré comme une lâcheté, une flétrissure qui rendrait les Indiens indignes de marcher au combat; car le scalp est le plus beau trophée, sinon l'unique récompense du vain-

queur : il est regardé comme déloyal de se soustraire ainsi à son ennemi.

Le nombre des Peaux-Rouges qui se teignent les cheveux est assez considérable ; les Mandans, par exemple, qui les ont pour la plupart gris-cendré, considèrent ce phénomène bizarre comme une honte et font disparaître cette couleur sous une teinte rouge ; leurs femmes, au contraire, en sont fières et l'étalent comme une beauté sur la poitrine et sur les épaules. Les Creeks se coiffent avec un mouchoir de couleur ou un morceau d'étoffe, qu'ils roulent autour de la tête à la façon des négresses, ou en turban, et ils placent leurs plumes dans les plis. Beaucoup de Corbeaux prennent pour coiffure le corps d'un des oiseaux dont ils portent le nom, et ils l'attachent solidement sur le derrière de la tête ; quelques-uns se ceignent le front d'une couronne de plumes de corbeau ou d'aigle d'un gracieux effet. D'autres tribus se font avec des peaux d'hermine une riche et belle toque, qui ressemble beaucoup par sa forme à celle que portent nos juges et nos professeurs d'université : les queues noires sont réunies en cercle au sommet de la tête et rendent de loin l'illusion complète.

Les Comanches offrent une grande variété de coiffures : les uns mêlent à leurs cheveux des crins de cheval ou des poils de buffle teints de diverses couleurs, surtout en rouge ; d'autres s'attachent sur la tête les scalps d'ours, de panthère ou de buffle, souvenirs de leurs exploits qu'ils mettent ainsi en évidence pour se donner un air terrible. La coiffure à cornes que nous avons déjà mentionnée se retrouve dans la plupart des peuplades du Nord et de l'Ouest ; mais elle n'est ordinairement portée que par les chefs et les guerriers célèbres. C'est une calotte en peau de buffle ou d'hermine, dont les bords tombent sur les épaules en forme de perruque, et au sommet de laquelle on a placé deux cornes de buffle, coupées à un pied de leur extrémité ; elles sont dépouillées de l'os intérieur et polies avec beaucoup de soin ; souvent même on y ajoute comme ornements des mèches de scalp ou de petites plumes d'aigle. Cette coiffure ainsi composée est chez les Indiens l'emblème du pouvoir et de la force ; aussi ne la porte-t-on que dans les grandes circonstances où l'honneur et la dignité de la tribu doivent paraître dans tout leur éclat, c'est-à-dire dans les parades, dans les cérémonies publiques, ou pour la réception de quelque blanc.

Tout chef a d'ailleurs le droit de porter le costume et la coiffure qui

lui conviennent, d'ajouter aux vêtements en usage dans sa tribu tous les accessoires qui lui plaisent. Plus il se donne de prestige de manière ou d'autre, plus il est en vénération parmi les siens. Le pouvoir chez les sauvages, bien plus que parmi les nations civilisées, doit frapper, doit éblouir les yeux; les chefs indiens gardent précieusement cette maxime; aussi n'épargnent-ils rien pour se donner un extérieur imposant, sinon effrayant. Nous en avons vu qui portaient pour coiffure une espèce d'éventail qui avait son centre sur le sommet de la tête, et dont les rayons, formés de plumes de corbeau ou d'aigle, descendaient jusqu'aux talons et ressemblaient à deux ailes gigantesques complétement déployées; leur haute stature apparaissait sous cette auréole de plumes plus majestueuse et plus digne.

Les plus beaux costumes que l'on voit chez les Peaux-Rouges sont ceux des Corbeaux et des Pieds-Noirs. Les manteaux de cérémonie portés par les chefs sont plus beaux que ceux dont ils font usage journellement, et l'intérieur de ce vêtement est ordinairement chargé de hiéroglyphes, ou plutôt de dessins retraçant les principaux événements de la vie du guerrier; beaucoup portent aussi un collier composé d'ongles d'ours tués par eux-mêmes. Les prêtres-magiciens-docteurs n'ont pas le costume particulier à leur caste; mais, dans les grandes occasions, ils tiennent à la main ou suspendu à leur lance un tambour plat rempli d'herbes et d'animaux mystérieux.

Il n'en est pas ainsi lorsqu'ils remplissent leurs fonctions de médecin et de magicien; ils ont ordinairement pour cette occasion un accoutrement tel, qu'il a fallu les efforts d'une imagination en délire pour le composer. Nous ferons ici la description de celui qui nous a paru le plus extraordinaire. La science du docteur en question était aussi renommée parmi les Peaux-Rouges que son costume de circonstance était connu chez les Faces-Pâles. Sa tunique était faite avec la peau d'un ours jaune; cette couleur était-elle naturelle ou factice? Nous l'ignorons, mais elle était d'un effet fort étrange. L'animal avait été écorché avec le plus grand soin, afin de conserver la fourrure de la tête et des membres qui avait été recousue, et dans laquelle le docteur se cachait entièrement, de sorte que, lorsque il en était affublé, il ne lui restait plus rien d'humain dans l'allure et l'extérieur. Pour se rendre sans doute plus effrayant encore, il s'était attaché autour du cou, de la ceinture et des bras, une



Paris. Typ. H. Plon.

MÉDECIN.

Page 494

collection d'animaux empaillés et surtout de serpents à sonnettes, de crapauds, de chauves-souris, de chouettes, de canards et de tarentules séchées; sur la poitrine, il portait des ailes d'oiseau déployées; il avait un collier composé de queues de quadrupède, mélangées d'ongles, de griffes et de dents. Pour croire à la présence d'un homme sous cet affreux assemblage, il fallait regarder les pieds et les mains, qui restaient libres pour tenir le *tambour de médecine* et la lance magique.

Voilà les traits principaux et généraux des vêtements Indiens; ils se modifient un peu selon la position géographique des tribus et du climat; mais celui des chefs, quoique un peu grotesque, est toujours imposant, quelquefois effrayant, mais rarement ridicule; partout il a quelque chose qui symbolise la force et le pouvoir, ou qui rappelle par des signes extérieurs la sagesse, la prudence ou le mystère, qualités que les Peaux-Rouges mettent au-dessus de toutes les autres, même au-dessus du courage à la guerre et des plus beaux faits d'armes dans les combats. Chez les simples guerriers ou bien chez les vieillards nous retrouvons à peu près le même costume, partout avec les mêmes modifications exigées par les climats et les habitudes, et quoique ces modifications soient souvent imperceptibles de tribu à tribu voisine l'une de l'autre, l'œil d'un Indien ou d'un habitué des solitudes les découvre bientôt et en saisit facilement les nuances.

Ces vêtements ne sont point une affaire de mode : les Indiens ne les ont adoptés que parce qu'ils convenaient à leur tempérament, à leur climat et à leurs habitudes; ils ne les ont conservés que parce qu'ils ne contrariaient aucun de leurs mouvements et que la nécessité leur en faisait une loi. Quoique les Peaux-Rouges n'aiment pas ce qui les gêne, qu'ils aient la coquetterie des formes corporelles, et qu'ils mettent de l'orgueil à en montrer la beauté, ils sont loin de faire bon marché de la pudeur : il est rare de voir un homme avec le buste découvert dans le Nord. Dans les pays méridionaux, il est vrai, la chaleur exige une tenue légère, mais les femmes sont toujours couvertes décemment; ce n'est qu'à l'ouest de l'Amérique et dans quelques tribus du Texas et de son voisinage que l'on rencontre des Indiens des deux sexes n'ayant de vêtement que de la ceinture aux genoux. Parmi les peuplades de l'Amérique septentrionale dont nous nous occupons exclusivement ici, lorsqu'un homme a la poitrine habituellement découverte, ou accidentellement

comme dans les réjouissances publiques, il se couvre de peintures ou de dessins de différentes couleurs, qui dissimulent ou plutôt pallient ce que cette nudité pourrait avoir de repoussant.

Les Indiens n'ont point de barbe, ils se l'arrachent au fur et à mesure qu'elle pousse. Est-ce une coutume superstitieuse, ou une précaution pour donner moins de prise à la main d'un ennemi dans les combats ou les luttes de corps à corps? Est-ce enfin une mesure de propreté ou une coquetterie? On ne saurait le dire. Les tribus colombiennes, considérant la barbe comme une difformité, en arrachent les moindres vestiges. Ils regardent avec dégoût les favoris et les mentons velus des blancs, et par dérision ils les appellent « longues barbes. » D'un autre côté, les deux sexes ont une grande prédilection pour les cheveux de la tête ; ils les laissent croître autant qu'ils peuvent, ils en sont fiers et en ont un soin tout particulier, ils se les arrangent de toutes les façons. Le plus grand affront qu'on pourrait leur faire serait de leur couper leur chevelure. Les Natchez se faisaient une large tonsure au-dessus de la tête, en ne laissant au milieu que quelques mèches pour y attacher des plumes; le reste des cheveux était coupé, à l'exception d'une large touffe, qu'ils laissaient pendre sur l'épaule gauche pour y suspendre des plumes aux jours de fête. Le souverain portait autour de la tête un filet, auquel adhérait un diadème en plumes blanches, dont la hauteur diminuait en allant du front vers l'occiput. Au-dessus du diadème se trouvait de la fourrure surmontée d'un croissant en crins rouges.

Le costume des Indiens de l'époque anté-historique ne nous est pas connu ; nous savons seulement qu'ils portaient, comme les Indiens d'aujourd'hui, des colliers, des bracelets, des anneaux et d'autres ornements de ce genre en stéatite et en métal. Les anneaux et les bracelets étaient de cuivre et sans soudure apparente ; actuellement, l'argent a remplacé le cuivre parmi les tribus adonnées au commerce des fourrures.

Autrefois les ornements les plus estimés parmi les Indiens étaient, pour les hommes, les colliers en griffes d'ours ; pour les femmes, des chapelets en dents d'élan, et pour les uns et les autres le wampum traditionnel ; mais les marchands blancs leur ont donné le goût des colifichets de la civilisation, et les deux sexes se parent maintenant le plus qu'ils peuvent de bracelets, de perles vénitiennes, de rubans et d'étoffes brillantes. Les Natchez portaient au nez et aux oreilles des anneaux en os et des bra-

celets de même genre aux bras et aux jambes; c'est sans doute cette coutume qui a fait croire à l'ancien monde que tous les Indiens de l'Amérique n'avaient pour costume qu'un diadème et un jupon de plumes, ainsi que des anneaux au nez, aux poignets et aux chevilles. Les Natchez ajoutaient à leurs colliers des dents de crocodile et des griffes d'animaux sauvages. Avec les perles vénitiennes ils brodaient leurs vêtements de peau, et y ajoutaient des signes hiéroglyphiques et des devises héraldiques, comme les tribus du Nord et de l'Ouest se brodent aujourd'hui sur leurs vêtements des fleurs et des ornements fantastiques; mais ce que les Natchez affectionnaient surtout, c'étaient les petits grelots, qu'ils suspendaient sur eux, et dont la sonnerie leur plaisait infiniment.

CHAPITRE XV

Coutumes des Indiens. — Vie des Peaux-Rouges dans leur famille. — Naissance des enfants. — Aplatissement de la tête. — Éducation des enfants. — Caractère des jeunes sauvages. — Écoles. — Confection des sacs de médecine. — Apprentissage de la vie guerrière. — Mariages. — Légendes. — Mariages des Natchez. — Anecdotes. — Divorce. — Polygamie. — Intérieur d'un wigwam. — Repas des Indiens. — Racines alimentaires des Peaux-Rouges. — Nourriture des Selishs. — Gâteaux de sauterelles. — Maïs. — *Pomme-blanche.* — Gâteaux de mousse. — Manière de faire cuire les aliments et de produire le feu. — Hospitalité des Indiens. — Repas publics. — Banquets de cérémonie. — Discours. — Fête des poissons. — Repas de la jeunesse. — Probité des Indiens. — Vengeance. — Exploit de Mahtolopa. — Cruauté des Indiens. — Horrible anecdote. — Traitement des prisonniers. — Abandon des vieillards et des infirmes.

La vie des Indiens n'est pas aussi monotone qu'on se l'imagine d'ordinaire. Sans doute, les besoins de ces populations primitives ne sont pas très-multipliés ; sans doute aussi, les solitudes de l'Amérique n'offrent pas des moyens de distraction très-variés. Mais l'uniformité, quoi qu'on ait dit, n'engendre pas toujours l'ennui et une vie simple n'est pas nécessairement une vie oisive. D'ailleurs, quoique l'Indien trouve un certain charme à admirer le spectacle de la nature, en rêvant et en fumant à la porte de son wigwam, il préfère l'action à la vie contemplative, et la chasse, les expéditions guerrières, les réjouissances publiques, viennent fréquemment interrompre le calme ordinaire de son existence et donner satisfaction à son caractère actif, inquiet et entreprenant.

Lorsqu'il est dans son village, l'Indien passe son temps dans l'indolence, les amusements qu'il a su se créer ; il ne s'occupe que de ses armes, de ses chevaux et se prépare à de nouveaux exploits dans les chasses ou les combats. Lorsque les provisions sont rares et que les jeux sont hors de saison, il organise un cercle de fumeurs, comme nous donnons un *thé*. Pour cela il envoie un message à ses amis avec ces paroles : « Mon ami, venez fumer avec moi, je n'ai rien à manger, mais j'ai du

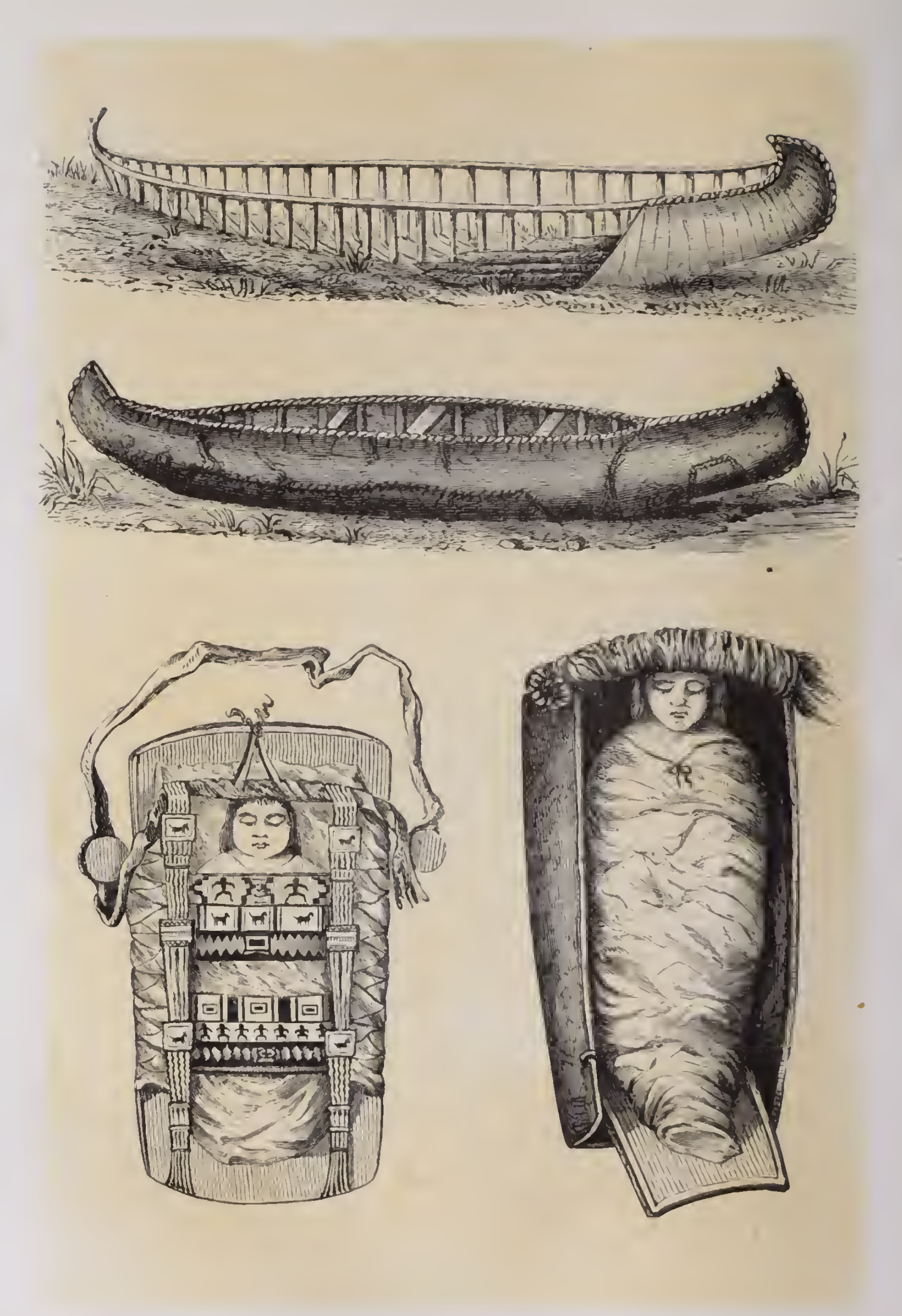
« tabac, et nous pouvons très-bien passer la soirée avec cela. » Les femmes, de leur côté, se réunissent après les labeurs de la journée et s'amusent comme les hommes, soit aux jeux dont nous avons déjà parlé, soit à des conversations bruyantes qui ont lieu autour de la tente ou sur le toit de la cabane. Mais à part ces quelques heures de distractions utiles, les Peaux-Rouges passent le reste du temps à ne rien faire. Groupés sur le toit de leurs maisons ou sur les bords fleuris des lacs et des rivières, ils fument tranquillement en regardant les nuages bizarres qui planent au-dessus de leur tête, les étoiles qui scintillent à la voûte du firmament, et les vagues légères qui rident la surface des eaux ; ils écoutent les mélodies étranges que fait le vent en soufflant dans l'espace, en agitant le feuillage des arbres, en remplissant les forêts vierges de voix, de murmures et de plaintes ; ils causent des nouvelles du jour, des affaires publiques et privées de la tribu, des événements de la dernière chasse ou de la dernière guerre, ou bien dans un religieux silence ils prêtent une oreille attentive aux histoires et aux légendes que racontent les vieux chroniqueurs de la peuplade.

Mais un village indien est sujet à des agitations continuelles, et ce calme que nous venons de signaler est souvent interrompu par l'arrivée d'une députation qui demande un traité de paix ou d'alliance, ce qui ne se fait jamais sans de longues cérémonies accompagnées de danses. Quelquefois ce sont les sentinelles ou des vedettes qui répandent une fausse alarme; d'autres fois, c'est le retour précipité d'une troupe de guerriers qui annoncent le voisinage de nombreux ennemis ou une victoire éclatante remportée sur une tribu hostile. Dans ce dernier cas l'entrée triomphante des vainqueurs n'a lieu qu'après les préparatifs extraordinaires de réjouissances générales. Alors les vainqueurs, montés sur leurs chevaux de bataille et portant les scalps et tous les trophées de leur victoire, entrent en procession dans leur village au milieu des acclamations les plus bruyantes et du tapage épouvantable que font les raquettes, les tambours, les vieillards, les femmes, les enfants, les chiens et les lamentations des parents et amis de ceux qui ont succombé dans le combat. Ces solennités, vraiment touchantes, autant que barbares, sont parfois suivies de scènes navrantes, dont la plume la plus habile ne saurait donner une idée de l'impression qu'elles produisent sur ceux qui en sont témoins. Un jour, dans une de ces processions glorieuses d'une

bande d'Arickaries qui revenaient d'une heureuse expédition contre un parti de Dacotas, on voyait un jeune guerrier blessé mortellement que deux chefs soutenaient sur son cheval. Sa figure sereine et presque joyeuse ne trahissait aucune souffrance; sa mère en le voyant le prit dans ses bras en pleurant de joie; mais ces larmes se changèrent bientôt en un violent désespoir, car son enfant mourut aussitôt. On aurait dit qu'il avait retenu la vie prête à lui échapper afin d'avoir le bonheur de la rendre dans les bras de celle qui lui avait donné le jour.

Comme on le voit, les péripéties ne manquent pas dans les villages des grands déserts; aussi croyons-nous devoir suivre l'Indien de l'Amérique du Nord depuis le berceau jusqu'à la tombe, car il est très-curieux de considérer dans tous ses détails, depuis le premier jusqu'au dernier jour, cette existence singulière et peu connue, et de montrer ainsi ce que peut être l'homme privé des lumières de la civilisation, mais doué encore de cette intelligence naturelle, pâle reflet de l'intelligence divine, et pourvu de toutes les ressources que la nécessité, institutrice ingénieuse, lui apprend à se procurer.

Les Peaux-Rouges viennent au monde sans trop de peine et sans trop de soins. Quand une mère indienne, sentant approcher le terme de sa grossesse, a confectionné le berceau, les bandelettes et les joujoux qui doivent servir à son enfant, elle retourne à son travail et attend sans inquiétude l'heure de la délivrance. Les douleurs sont rarement longues; rarement elles interrompent les occupations habituelles de ces pauvres créatures. On a vu quelquefois une femme indienne entrer dans une forêt pour y chercher du bois et en revenir une heure après avec un fagot sur les épaules et un nouveau-né dans les bras. Cette exemption des douleurs qui accompagnent ordinairement la délivrance des femmes grosses doit être attribuée à la vigueur que la vie sauvage donne à la nature des Indiens. Quand, par hasard, l'enfantement est plus long et plus pénible, les aïeules et les parents de la patiente lui tiennent lieu de sages-femmes. Les docteurs ou hommes-médecines n'interviennent jamais. D'ailleurs, les femmes Peaux-Rouges montrent dans ces circonstances un remarquable courage. Jamais un gémissement, jamais une plainte : il est reconnu, par vingt traditions plus authentiques les unes que les autres, que l'enfant dont la mère pousse des cris en le mettant au monde est destiné à devenir un lâche. Dans certaines tribus du Nord on met en



Paris Typ H. Plon

CANOTS ET BERCEAUX.

pratique un moyen assez bizarre pour faciliter les accouchements laborieux : on fait boire à la patiente une décoction de la queue d'un serpent à sonnettes. Or, disent gravement les docteurs indiens, l'enfant, entendant le bruit menaçant du reptile, qui semble pénétrer avec le breuvage dans le sein de sa mère, se hâte de lui échapper en s'élançant à la lumière. Après la délivrance, l'accouchée va toujours se baigner et nager quelque temps dans le lac le plus voisin ou la rivière la plus rapprochée; cette dernière prescription est plus sérieuse et plus utile que la précédente. Dans plusieurs tribus les femmes indiennes, après leurs couches, se soumettent à des coutumes qui rappellent les habitudes juives. Durant un certain nombre de jours elles sont considérées comme impures, et ne peuvent ni vaquer à leur ouvrage domestique, ni se joindre à leur famille avant de s'être purifiées par toutes sortes d'ablutions dans une loge particulière construite pour cet usage.

Aussitôt après sa naissance le nouveau-né est souvent enveloppé d'une couche de duvet de plumes de cygne ou d'oie, puis attaché dans une couverture pendant une heure environ; ensuite il est lavé et placé avec soin dans son berceau d'osier ou de bouleau, en haut duquel on met un cerceau pour protéger la tête de l'enfant, et en bas une planchette pour reposer ses pieds. Les Chinouks, les Chactas, les Natchez et plusieurs autres tribus de l'Amérique du Nord aplatissaient le crâne du nouveau-né par une compression constante qui durait à peu près un mois. Parmi les procédés usités par ces différentes peuplades nous citerons celui des Chinouks, qui subsiste encore de nos jours. Pour cela on place l'enfant dans un berceau qui n'est autre chose qu'une planche oblongue creusée en dedans pour recevoir le corps; à l'extrémité de cette planche est attaché un coussin plat très-dur et rembourré avec de la mousse; ce coussin s'abaisse sur la tête de l'enfant et se lie fortement au moyen de deux courroies sur les côtés du berceau; de sorte que, soit par la pression, soit par l'impossibilité dans laquelle se trouve le crâne de pouvoir prendre son développement naturel, on obtient la difformité désirée, qui est pour ces Indiens un genre de beauté qu'ils apprécient beaucoup et qu'ils dédaignent de procurer aux enfants de leurs esclaves. L'aspect de ces pauvres petites créatures, lorsqu'elles viennent de subir cette monstrueuse opération, est vraiment hideux, et quoique avec l'âge la tête reprenne un peu sa forme ordinaire, elle n'en reste pas moins

déformée durant toute la vie. Chez les Chinouks la pression dure près d'un an.

Un petit Indien dans son berceau orné de broderies, de peintures et de plumes, ressemble à une momie dans un sarcophage de prince. Lorsqu'une mère indienne voyage à pied, elle porte sur son dos, à l'aide d'une courroie qui vient s'enrouler autour de son front, ce précieux fardeau; lorsqu'elle est à cheval cette courroie est nouée au pommeau de la selle. Des branches de saule entourent l'enfant afin de le garantir des arbres et des broussailles de la route. Dans le wigwam, le berceau est suspendu à une poutre par une longue corde attachée du côté de la tête, et la mère berce son enfant pour l'endormir en imprimant au berceau le mouvement d'un balancier; puis elle chante sur un ton grave et doux une de ces gracieuses chansons inspirées par l'amour maternel, et dont nous avons déjà parlé. Le berceau chez les Natchez était en roseau et pesait à peine un kilo. La mère le plaçait toujours sur son lit afin de pouvoir donner plus facilement ses soins à son enfant. Chaque jour le nouveau-né avait les membres frictionnés avec de l'huile, afin de les rendre plus souples et de les empêcher d'être piqués par les mosquitos. Dans la plupart des tribus du nouveau monde le temps de l'allaitement n'est guère plus prolongé que chez les nations civilisées. Beaucoup de petits Indiens succombent en bas âge. Leurs parents, pour les endurcir à la souffrance et fortifier leur tempérament, ne leur donnent pas tous les soins nécessaires. Les intempéries des saisons auxquelles sont exposés ces petits êtres répandent également parmi eux un grand nombre de maladies mortelles. Les enfants ne reçoivent leur nom qu'en entrant dans l'adolescence; alors il leur est donné avec solennité dans une sorte de fête de famille. Plus tard, le guerrier qui n'est pas satisfait de son nom a le droit d'en prendre un nouveau; mais celui-ci n'est jamais qu'un surnom ou sobriquet. Ces noms primitifs sont sacrés; on ne les quitte jamais; mais souvent, par une idée superstitieuse assez répandue, on les tient cachés et l'on ne se sert alors que des surnoms.

Les punitions corporelles sont rarement infligées aux enfants. Lorsqu'ils commettent une faute qui mérite un châtiment, il est assez d'usage que la mère du coupable le punisse en lui peignant la figure en noir et le renvoyant de la loge sans manger. Cette correction dure souvent une journée entière. L'enfant indien n'est ni inquiet ni bruyant. Il

a déjà beaucoup du caractère de son père ; comme lui il est fier, sérieux et réservé ; il pleure rarement lorsqu'on lui refuse ce qu'il demande. Il a peu de caprices, parce qu'il sait que personne ne songerait à les satisfaire. Jusqu'à l'âge de douze à quatorze ans il reste relégué avec les femmes et les chiens ; aussi ses sentiments pour son père tiennent-ils plus du respect et de la crainte que de la tendresse. Les filles jouissent de la même liberté que les garçons ; leur éducation n'absorbe pas une grande partie de leur temps ; leur mère se contente de les initier de bonne heure aux travaux peu compliqués d'un ménage tout à fait primitif.

Dès que les enfants sont assez forts on leur apprend à nager ; alors leur principale récréation consiste à passer des journées entières dans l'eau. Quant aux garçons, le premier art qu'on leur enseigne est celui de la chasse. Dès qu'un jeune Indien peut bander un arc flexible et léger, son père lui donne des flèches et l'exerce à tirer. Sur les frontières du Rio-Grande nous avons vu des enfants de huit à dix ans percer une figue à la distance de vingt-cinq ou trente pas ; ce fait peut donner une idée de la précoce adresse des petits Peaux-Rouges. A douze ans on leur met parfois un fusil en main pour tirer des canards ou des oies sauvages. Pendant les longues soirées d'hiver les chefs de famille apprennent aux garçons la manière d'approcher les buffles, les chevreuils, les élans, de monter une trappe et de reconnaître sur l'herbe la trace des animaux. Plus tard, le jeune Indien accompagne son père à la chasse ; lorsqu'il a tué son premier gibier, la famille tout entière se rassemble ; un repas solennel a lieu ; l'animal tué est apporté en grande cérémonie, et le chasseur adolescent, héros naturel de la fête, reçoit les félicitations de tous les assistants.

Les Chactas, les Chérokies et toutes les tribus agricoles qui commencent à suivre la civilisation américaine, ont des écoles libres où les jeunes Indiens reçoivent une instruction appropriée à leur situation et à leurs besoins. Les dames du Sacré-Cœur et les pères de la Compagnie de Jésus ont institué sur les territoires indiens quelques-unes de ces écoles qui rendent de grands services aux jeunes sauvages des deux sexes. Celle de Scullyville, établie par les Chactas, est située sur la lisière d'une belle forêt dont les chênes gigantesques ombragent gracieusement un joli champ sur lequel viennent se divertir aux heures de récréation les

garçons et les filles de l'école. De treize à quinze ans, les enfants apprennent de leurs parents les cérémonies mystérieuses qui doivent leur rendre propices les esprits des bois et des prairies, les propriétés des plantes et des racines qui guérissent la blessure des flèches ou la morsure des reptiles, et enfin la manière de recueillir les ingrédients nécessaires à la composition des *sacs de médecine*, amulettes sacrées qui dans les combats rendent invincible, et à la chasse amènent sous les coups du chasseur le gibier le plus éloigné et le plus difficile à prendre.

La confection de ces sacs de médecine a une haute importance, elle marque une époque dans la vie du Peau-Rouge; elle est pour lui ce qu'était pour un gentilhomme du moyen âge l'élévation au rang de chevalier : aussi ne se fait-elle point sans de grandes préparations. Le jeune Indien qui veut faire son sac de médecine quitte le wigwam paternel, s'absente de son village et vit dans la solitude pendant quatre ou cinq jours. Là il jeûne et prie comme le chevalier du moyen âge. Couché presque toujours sur le sol nu, il demande au Grand-Esprit de lui montrer le génie bienfaisant qui doit le protéger durant sa vie entière; aussi le premier animal qu'il voit ou qu'il croit voir en songe devient-il pour lui ce génie protecteur qu'il attend. Il se lève aussitôt, revient chez son père et lui rapporte ce qu'il a vu ou fait pendant ces jours d'abstinence et de prière. Après avoir bu et mangé copieusement pour réparer ses forces épuisées par un long jeûne, il retourne à la forêt avec ses armes de chasse et se met à la poursuite de l'animal qui lui est apparu. Lorsqu'il l'a tué, il l'écorche soigneusement; la peau sert à faire un sac dans lequel sont enfermées certaines plantes connues des Indiens. Le sac de médecine ainsi préparé est ordinairement porté à la ceinture ou suspendu à la lance du guerrier. L'Indien n'abandonne jamais volontairement son sac de médecine. Il le regarde comme l'emblème d'une puissance supérieure et mystérieuse qui doit veiller sur lui pendant sa vie, et le conduire, après sa mort, dans les prairies enchantées, séjour des bienheureux. Lorsqu'il perd ce talisman, il devient pour sa tribu un objet de mépris; les femmes, aussi bien que les hommes, l'accablent de leurs railleries. Il n'a qu'un moyen de se réhabiliter, c'est d'enlever un autre sac de médecine sur le corps d'un ennemi tué de sa main.

Pendant l'été les guerriers les plus expérimentés réunissent souvent

les garçons âgés de huit à quinze ans dans une prairie voisine du village, pour leur apprendre à combattre et à scalper leurs ennemis. Les jeunes combattants sont entièrement nus; ils ont seulement sur la tête une sorte de perruque d'herbes tressées, à la ceinture un couteau de bois, entre les mains un arc et des flèches. Les flèches sont d'un jonc si flexible et si tendre, qu'elles ne peuvent faire aucun mal à ceux qui en sont atteints. Deux camps sont formés; le signal est donné, et aussitôt le combat commence avec toute l'ardeur, toutes les péripéties d'une lutte sérieuse. Celui qui a été frappé d'une flèche doit se laisser tomber et contrefaire le mort : le vainqueur se précipite sur lui, et, lui mettant le pied sur la poitrine, fait semblant de le scalper; il promène son couteau de bois autour de la chevelure factice de son ennemi, la lui enlève, et se retire avec la plus grande rapidité pour n'être point à son tour scalpé par un autre adversaire.

C'est à l'âge de quinze ou seize ans que les Peaux-Rouges commencent ordinairement leur périlleux noviciat dans l'art de la guerre. Munis de leur arc, d'un bon nombre de flèches et du couteau à scalper, ils accompagnent leurs parents dans quelque expédition contre une tribu ennemie; là, exaltés par les récits des guerriers et enflammés de l'amour de la gloire, ils se jettent aveuglément au milieu des plus grands dangers, ils s'exposent à la mort avec toute la hardiesse de l'inexpérience et tombent souvent victimes de leur intrépidité.

Le courage et le sang-froid sont certainement les qualités distinctives de ces populations; il y a peu de circonstances où les Indiens, jeunes ou vieux, n'en donnent des preuves signalées : nous en avons déjà donné plusieurs exemples; pourtant, il faut le reconnaître, tous les sauvages ne sont pas des héros de bravoure et de courage. Il existe même chez eux une classe d'hommes dont la vie est absolument différente de celle que nous venons de décrire. Ceux-ci négligent les occupations de la guerre pour ne penser qu'à leur toilette et à leurs plaisirs; soigneusement parés, ils recherchent beaucoup plus l'admiration des femmes que l'estime des hommes; ils ne poursuivent à la chasse que le gibier le plus facile, se cachent pendant la guerre, et supportent d'être appelés vieilles femmes par les guerriers. Ils se consolent de ce mépris par la douceur de leur existence et les satisfactions de leur coquetterie efféminée. Ce sont les dandies de leur endroit, mais le dandysme est rare

parmi les Indiens, et là, du moins, les hommes qui méritent d'être appelés vieilles femmes sont l'exception.

Les Peaux-Rouges se marient très-jeunes, de dix à vingt ans. On voit fréquemment des femmes demandées en mariage dès l'âge de douze ans et même plus tôt. En cas de veuvage, celui des deux époux qui a survécu contracte en général une nouvelle union au bout de deux ou trois ans; mais les veuves qui ont des enfants trouvent difficilement un second époux. Les formalités relatives au mariage sont simples. Chez ces peuples, c'est le mari qui doit avoir une dot, car il est tenu d'acheter sa femme. Quand un Indien voit une jeune fille qui lui plaît, il se procure d'abord les objets qui peuvent satisfaire les parents. Il se rend ensuite avec son père à l'habitation de la jeune fille. Tous deux sont revêtus de leurs plus beaux costumes. Le père marche en avant avec une pipe à la main. Le fils le suit, portant les présents, qui se composent ordinairement de peaux, de fourrures, de colliers, de verroterie, d'armes, quelquefois de chevaux. Lorsque les deux chefs de famille sont en présence, le père du jeune homme dit à l'autre : « Voici des présents qui demandent ta fille en mariage pour mon fils. » Si les cadeaux sont acceptés, le mariage est conclu sans aucune autre formalité; s'ils sont refusés, la demande ne se renouvelle plus. Quelquefois les cadeaux sont envoyés sans aucune cérémonie et rendus intégralement en cas de refus.

Il est rare que le jeune homme cherche, avant cette visite officielle, à se faire agréer de celle qu'il aime; quelquefois seulement il se permet de jouer de la flûte et de chanter des chansons de sa composition devant le wigwam de la famille. Néanmoins les habitudes simples de la vie sauvage permettent facilement aux jeunes gens de se faire la cour, et les occasions de se voir et de se parler ne leur manquent pas. Il est plus rare encore que le père qui marie sa fille lui demande son consentement. Cependant il peut arriver que celle-ci aime en secret quelqu'un, et refuse de se prêter à une union qui ferait son malheur. On montre encore à cent cinquante milles au nord du lac Pepin, sur les bords du Mississipi, une roche à pic très-élevé, du haut duquel une Indienne de seize ans s'est précipitée en présence de toute sa tribu, pour ne pas s'unir à un homme auquel son père l'avait fiancée et qu'elle ne pouvait aimer. On a tort de prétendre que les suicides par amour ont été inventés par nos ro-

manciers; en voilà au moins un exemple dans un pays où on lit peu de romans.

Plusieurs légendes, parmi celles que l'on raconte le soir sous la tente, sembleraient prouver que les combats entre la passion et le devoir, si célèbres dans toutes les littératures, se retrouvent ici, et que, dans ces luttes terribles, les héroïnes de tragédie ne sont pas les seules qui aient le privilége de faire triompher enfin la vertu. Jonahkisgaw, fille unique d'un Chippeway, s'était éprise d'un jeune Algonquin, fait prisonnier dans une expédition. Elle avoua son amour à son père, et lui demanda la grâce du captif. Le chef refusa. La veille du jour où la victime devait être sacrifiée, Jonahkisgaw se lève, délivre son amant, le conduit sur les bords du lac Supérieur, et lui montre un canot attaché aux branches d'un vieux chêne et disposé pour sa fuite. Le guerrier supplie sa protectrice de le suivre, en lui jurant de l'épouser dès qu'il serait en sûreté parmi les siens. « Non, lui dit elle, mon cœur est à toi, mais ma vie est à mon père; si je le quittais, le chagrin couvrirait ses cheveux de neige; je reste, mais toi, fuis, car, si nos guerriers te reprenaient, je mourrais. » Puis elle entonna, d'une voix suave et triste, le chant de l'adieu, pendant que le léger canot, conduit par deux bras vigoureux, emportait le fugitif. Les Chippeways s'aperçurent du départ du prisonnier trop tard pour le poursuivre. Jonahkisgaw fut maltraitée, son père voulut la marier au fils du chef de sa tribu, mais elle refusa cette union, et chaque nuit elle venait sous le vieux chêne du lac répéter le chant de l'adieu. Le génie des eaux, dit la légende, répétait comme un tendre écho ces tristes accents; les notes langoureuses vibraient avec mélancolie à cent milles autour du vieux chêne, comme les soupirs que poussent les sapins lorsque leur feuillage sombre est mollement agité par le vent. Les sauvages eurent bientôt pitié de tant d'amour; ils vénéraient cette jeune fille, et croyaient qu'un esprit bienfaisant habitait en elle; parfois ils abandonnaient leurs tentes pendant la nuit pour écouter cette voix qui leur paraissait surnaturelle, car Jonahkisgaw perdait chaque jour ses forces et sa beauté, sans que le timbre de sa voix s'affaiblît. Deux ans après, le corps de la fille du chef chippeway reposait sous le vieux chêne, tandis que son âme était allée « dans le pays des ombres, dans les prairies enchantées d'où l'on ne revient pas. »

Les hommes non mariés sont moins respectés que ceux qui ont une

famille; ils ont aussi moins d'influence. Il y a trois sortes de mariages parmi les tribus indiennes : savoir, les mariages d'inclination, les mariages par achat et les mariages par servitude. Les premiers sont assez fréquents. Lorsqu'un guerrier aime une jeune personne, il cherche d'abord à se lier d'amitié avec le frère ou les parents de celle qu'il veut épouser, et qui peuvent favoriser ses vœux. Ensuite, dans toutes les occasions qui se présentent ou qu'il fait naître, il ne manque pas de parler de son amour à la jeune fille, et lorsque ses sentiments sont agréés, il fait alors la demande en mariage selon les habitudes de la tribu.

Les mariages par achat sont les plus communs et se combinent entre le prétendant et le père de la future de la manière dont nous l'avons raconté. Les mariages par servitude sont rares, parce qu'il est très-extraordinaire qu'un homme soit assez pauvre pour n'avoir pas les moyens d'acheter une femme; pourtant on en voit quelquefois dans les tribus du Nord. Dans ce cas, le fiancé se met au service des parents de celle qu'il aime pendant une époque déterminée d'avance; au terme de cette servitude il reste dans la famille de sa femme ou l'emmène chez lui. Durant tout le temps de cet esclavage volontaire, tout ce qu'il gagne par son travail ou par ses chasses ne lui appartient pas, il est obligé de le donner à titre de dot aux parents de sa femme.

Des mariages internationaux sont très-fréquents parmi les différentes tribus qui composent la grande famille des Selishs. Après l'union matrimoniale, l'homme se joint ordinairement à la bande à laquelle appartient sa femme; cette coutume provient de ce que les femmes étant les meilleurs pourvoyeurs de la famille, elles sont les plus capables de subvenir à leur existence par la connaissance qu'elles ont des localités où se trouvent les racines nutritives avec lesquelles ces tribus se nourrissent. Les Indiennes de ces régions sont traitées avec beaucoup plus d'égards que partout ailleurs; elles jouissent d'une grande considération et d'une autorité qu'elles n'ont pas dans les autres tribus. Les cabanes qui renferment les provisions sont sous leur contrôle, et leurs maris ne peuvent jamais rien prendre sans en avoir demandé l'autorisation à la maîtresse du logis. Dans l'Orégon, le relâchement de la morale est loin de ce que l'on pourrait supposer en songeant à l'ignorance et à la rudesse des sauvages. Les rapports mutuels des jeunes gens de différents sexes ont

toujours pour but le mariage, et les promesses d'union sont généralement faites par les parents des deux partis.

Chez les Natchez l'immoralité des jeunes filles était pour elles un titre de gloire, et de la dot qu'elles acquéraient par leur infâme prostitution dépendait l'importance des mariages qu'elles contractaient. Mais, aussitôt après leur union, elles menaient une vie exemplaire et devenaient des modèles de fidélité conjugale. La raison de ce changement était qu'ayant solennellement donné leur personne à leur mari, elles ne pouvaient plus en disposer en faveur d'un autre. Le mariage des Natchez ne se célébrait jamais sans le consentement unanime des anciens membres des deux familles. Une fois ce consentement obtenu, les deux *anciens* ou pères arrangeaient les conditions du contrat. Les jeunes gens ne se mariaient jamais contre leur gré; mais ils ne pouvaient s'unir sans l'approbation des chefs de famille, sous le prétexte que personne n'avait le droit d'introduire dans une maison quelqu'un qui ne pût être accepté.

Lorsque le mariage était décidé, la fiancée, accompagnée de ses parents, se rendait chez son fiancé. Un *ancien* leur faisait un discours sur leurs devoirs réciproques; ensuite le jeune homme disait à sa future: « Veux-tu m'avoir pour mari? » Et celle-ci répondait: « De tout mon cœur; aime-moi comme je t'aime, car tu es et seras toujours mon unique amour. » Alors le jeune homme répondait: « Je t'aime, par conséquent je te prends pour ma femme, et voilà les présents par lesquels je t'achète à tes parents. » Après cette cérémonie l'époux portant ses armes, des plumes et une branche de chêne, présentait à tous les membres de sa famille son épouse, qui tenait de la main gauche une branche de laurier pour signifier que sa réputation serait aussi douce, aussi parfumée que la feuille du laurier.

Les Indiens pauvres n'ont qu'une femme; un seul mariage est déjà coûteux pour le jeune homme, puisqu'il doit ordinairement acheter sa fiancée; plusieurs mariages le ruineraient. Ceux qui sont assez riches pour renouveler cette dépense ont plusieurs femmes: chez ceux-ci, d'ailleurs, la polygamie a moins pour but le dévergondage que l'intérêt; car, pour ces sauvages, la femme est bien plus l'esclave de l'homme que sa compagne. Il y a une tradition indienne qui dit: « Le Grand-Esprit créa l'homme pour protéger la femme et pour chasser; tout le reste est à la charge de la femme; c'est elle qui doit exécuter les tra-

vaux domestiques, construire les wigwams, labourer et ensemencer la terre, couper le bois et préparer les peaux. » Avoir plusieurs femmes, c'est donc avoir quelques esclaves et quelques ouvriers de plus; et quand on peut supporter les frais d'une pareille acquisition, on en recueille bientôt les profits....

Les Pimas, les Coco-Maricopas, et un grand nombre de tribus des bords du Gila, du Colorado et du Nouveau-Mexique n'épousent qu'une femme, et l'adultère est à peu près inconnu parmi ces peuplades, tant est grande la crainte du mépris public qui frapperait les coupables. Les Navajos, au contraire, admettent la polygamie, et, comme les Comanches, ils peuvent épouser autant de femmes que leur richesse le leur permet. Quelques-uns ont un vrai harem; dans ce cas, la dernière arrivée est toujours la maîtresse de la maison. En général, quand un Indien désire avoir plusieurs compagnes à la fois, il choisit de préférence, si cela est possible, les sœurs de sa femme, ayant par ce moyen plus de garantie pour la paix domestique. Lorsqu'un Indien épouse plusieurs femmes, il les prend naturellement l'une après l'autre; néanmoins, voici un exemple du contraire.

Honyskaydi, fils d'un chef de la tribu des Punkas, puissante alors et réduite aujourd'hui à huit cents âmes seulement, voulait s'assurer par des alliances l'amitié de plusieurs des principaux guerriers de son peuple. Il n'avait encore que dix-huit ans. Il se rendit chez l'un de ces chefs, lui demanda sa fille en mariage, moyennant deux chevaux, et le pria de garder le secret sur ce marché. Le père consentit à tout. Honyskaydi alla trouver successivement trois autres guerriers qui avaient autant d'influence dans la tribu, il leur fit la même proposition, leur demanda également le secret, et obtint la même réponse favorable. Le jour fixé par les quatre chefs pour le mariage, Honyskaydi prit avec lui les huit chevaux conduits par des jeunes gens. Ceux-ci se demandaient à qui un si riche présent était destiné, et admiraient la générosité de leur ami. Lorsque le cortége arriva à la cabane du premier chef, sa fille fut échangée contre les deux chevaux convenus : aussitôt les parents des trois autres fiancées accoururent pleins de colère et demandant réparation de l'insulte qui leur était faite. Honyskaydi leur répondit avec beaucoup de sang-froid : « Retournez tranquillement et satisfaits chez vous, car je n'ai nullement l'intention de manquer à ma parole. » Et, les suivant

de près, il remit deux chevaux aux parents de chacune de ses fiancées, et revint dans son wigwam. Il avait épousé quatre femmes en un seul jour.

La loi du divorce est en faveur parmi les peuplades sauvages, et le mariage ne donne ordinairement aucun droit au mari sur les propriétés de sa femme. Lorsque le divorce est déclaré, ce qui se pratique facilement et sans aucune cérémonie, la femme se retire dans sa famille avec ses enfants, emportant avec elle tout ce qui lui appartient.

Les trappeurs, les chasseurs et les employés des grandes compagnies établies pour l'achat des fourrures prennent souvent des femmes indiennes ; mais ces unions ne sont presque toujours que des moyens de séduction déguisés. Le blanc ne se croit point lié par ce mariage, abandonne sa femme lorsqu'il quitte les solitudes. Les parents de la femme, pour qui son premier mariage n'a été qu'un marché, l'échangent une seconde fois contre des chevaux ou des couvertures. Mais on ne voit de tels désordres que dans le voisinage des établissements américains. Dans l'intérieur des terres, les populations plus fières et moins cupides se vengeraient sévèrement de pareils affronts. Du temps de la domination française, les unions contractées entre les blancs et les Indiennes avaient un tout autre caractère; les Français les considéraient comme valides aux yeux de Dieu et de la société : aussi les Indiens leur donnaient-ils volontiers leurs filles, et de ces alliances, respectées des deux côtés, résultait une sympathie mutuelle dont le souvenir n'est pas encore complétement éteint chez les sauvages.

Si l'on voulait retrouver le type de la vie patriarcale, c'est peut-être parmi les Peaux-Rouges qu'il faudrait l'aller chercher. La polygamie elle-même, qui s'est introduite chez les riches, n'a point porté une trop grave atteinte à cet état de choses. L'harmonie d'un intérieur de wigwam n'est presque jamais troublée par les dissensions qui pourraient s'élever ailleurs entre les différentes femmes d'un même homme. Il faut remarquer d'abord que la loi du divorce donnant à l'Indien la liberté de renvoyer, quand bon lui semble, celle de ses épouses qui aurait encouru sa disgrâce, celles-ci sont très-soumises. Il est juste d'ajouter qu'à défaut de cette crainte, la douceur du caractère de l'Indienne serait une garantie suffisante de la tranquillité domestique. Le chef de famille lui-même a de véritables vertus domestiques. Sous un extérieur froid et réservé il

cache pour les siens une affection ardente et profonde, qui peut, dans certains cas, aller jusqu'aux sacrifices les plus héroïques. Voici un exemple, entre mille, de ce dévouement paternel.

Le fils d'un chef célèbre des Chippeways avait été fait prisonnier dans un combat livré par les guerriers de la tribu aux Renards, leurs ennemis acharnés. Le chef, en apprenant que son fils est tombé entre les mains de ses adversaires, et connaissant le sort qui lui est réservé, suit la trace des Renards et arrive tout seul dans leur camp. Un grand feu était déjà allumé. Le vieillard s'avance courageusement et s'offre pour prendre la place du prisonnier : « Mon fils, dit-il, a vu peu d'hivers, ses pieds n'ont encore jamais foulé les sentiers de la guerre ; mes cheveux sont blancs, j'ai pendu sur les tombeaux de ma famille bien des chevelures enlevées aux crânes de vos guerriers, allumez donc plutôt le feu autour de moi, et renvoyez mon fils dans ma cabane. » L'échange fut acceptée, et le vieillard, victime de l'amour paternel, se laissa brûler vivant, sans exhaler la moindre plainte ni montrer aucun signe de douleur.

En général, les rapports de famille sont affectueux et bienveillants. La femme est fière de la gloire que son mari acquiert dans les combats, les chasses et les conseils ; elle aime à le voir bien vêtu et entouré de tout le prestige que ses qualités personnelles peuvent lui donner. L'Indien, de son côté, se plaît dans la bonne tenue de sa compagne ; si elle tombe malade, il n'épargne aucune fatigue pour lui procurer les médecines et les moyens de la soulager. On a vu des sauvages faire à pied, pendant les rigueurs de l'hiver, plus de cent kilomètres pour trouver des myrtiles ou quelques poignées de maïs dont leurs femmes malades avaient besoin pour se guérir. Les Selishs poussent le sentiment de la famille à un très-haut degré : non-seulement ils aiment passionnément leurs enfants, mais encore les vieillards et les infirmes, qui sont les mieux traités dans l'intérieur du wigwam. Quant aux autres personnes admises dans l'intimité d'une famille, ce sont les parents et des amis éprouvés dans les circonstances difficiles de la vie du désert. Au sujet de l'amitié, nous devons dire que les Indiens n'ont aucune idée de celle qui ne se traduit pas par des preuves substantielles et visibles. Dans leurs rapports d'amitié les sauvages se font mutuellement des cadeaux : aussi la grandeur des sentiments se mesure-t-elle souvent sur la valeur des cadeaux donnés.

Il n'est rien de plus curieux que le spectacle présenté par l'intérieur d'un wigwam quand toute la famille est réunie. La femme du guerrier, sa plus ancienne femme, s'il en a plusieurs, sa mère, s'il n'est pas marié, désigne à chacun sa place ; elle commande dans l'intérieur du wigwam comme le mari ou le fils commande dans les bois et dans les prairies. Les hommes fument, les femmes travaillent, les enfants jouent sans bruit. A peine quelques récits de guerre ou de chasse, ou quelques mots échangés à de longs intervalles, viennent-ils interrompre le silence profond qui règne dans la cabane. Tout cela ne ressemble guère aux salons de Paris; et un Européen qui serait jeté subitement dans un pareil milieu tomberait dans un profond ennui. Mais ce calme n'est point pour les Indiens le signe de l'ennui ; c'est seulement la marque de la gravité naturelle d'un peuple qui trouverait aussi ridicules nos bals et nos cercles d'Europe, que nous trouvons monotones leurs silencieuses réunions.

On a des préventions en Europe contre les Peaux-Rouges : on les accuse de voracité. Cette opinion est erronée, ou du moins fort exagérée. D'ordinaire, un Indien n'absorbe pas plus de nourriture qu'un blanc dans une journée. Souvent il jeûne durant plusieurs jours, soit par nécessité, soit par un motif religieux. Il est vrai qu'au sortir de cette abstinence il dévore tous les aliments qu'il peut se procurer; mais cette intempérance accidentelle n'a rien d'étonnant, et, après un jeûne de plusieurs jours, il est bien des hommes civilisés qui n'agiraient pas autrement.

Les repas des Peaux-Rouges n'ont pas lieu à des heures fixes; ils mangent lorsqu'ils ont faim, c'est-à-dire environ deux fois par jour. Leur science culinaire est très-restreinte, et leurs mets, ordinairement rôtis ou bouillis, ont peu de saveur. Leur principale nourriture est une sorte de bouillon dans lequel nagent des morceaux de buffle, de chevreuil, d'ours, ou de tout autre gibier : il entre généralement dans ce pot-au-feu huit ou dix litres d'eau pour un kilogramme de viande. Les procédés employés pour faire bouillir les aliments diffèrent suivant les peuplades. Du côté du lac Sablonneux, les Indiens mangent une espèce de pomme de terre appelée *waub-essi-pin*, qui pousse dans les terrains humides et argileux. Le *wau-tap-pin-i* est aussi un comestible très-estimé des sauvages, c'est une racine qui se trouve généralement

à un mètre de profondeur dans la terre et que l'on fait sécher pour la conserver. Elle existe en quantité sur les bords méridionaux du lac Supérieur. L'écorce du *bois retord* est également usitée dans les déserts : lorsqu'elle est bouillie elle a un très-bon goût. Les Indiens de cette latitude mêlent à leur riz sauvage qu'ils font bouillir pour le manger des excréments de lapin; c'est une raffinerie délicate que les gourmets se permettent.

Les Dacotas et plusieurs autres tribus du versant oriental des montagnes Rocheuses font une grande consommation de la racine de *psoralea esculenta;* les autres principales racines nutritives dont se nourrissent les Indiens de plusieurs contrées sont : l'*anethum graveolens*, le *circium virginianum*, la *camuncia esculenta*, les racines de la flèche d'eau du genre *sagittaria* et celles du lis de la vallée, du genre *convallaria*, appelées par les Indiens patates de cygne.

La nourriture des Selishs consiste en racines, fruits sauvages, poissons, gibiers et mousse, espèce de lichen qui se trouve sur certains arbres. Après la fonte des neiges, c'est-à-dire dans les mois de mars et d'avril, ils mangent du *pokpoh,* genre de bulbe de la forme d'un oignon, ayant un goût épicé. Au mois de mai vient le *spatlam*, dont la racine effilée et blanche lui donne l'apparence du vermicelle : quand le spatlam est bouilli il se dissout comme l'*arrow-root;* cette gelée est amère mais non désagréable au palais. En juin et juillet l'*itwha* fait le fond de tous les repas; il y a des terrains qui recèlent cette racine en très-grande quantité; quand elle est cuite au four elle a le goût et la consistance des châtaignes bouillies. Pendant cette même époque le saumon remonte le fleuve par milliers; alors, aussitôt qu'il a fait son apparition, les hommes se rendent aux stations de pêche, et les femmes continuent à déraciner l'itwha. Au mois d'août les Selishs recueillent les fruits sauvages, qui, non-seulement suppléent à leurs besoins du moment, mais servent encore pour leurs provisions d'hiver. Au mois de septembre on mange encore du saumon et du *marani*, plante graminée qui ressemble au panais qu'aiment tant les canaris; en bouillant, le *marani* devient noir et prend un goût *sui generis*. Depuis le mois d'octobre jusqu'au printemps toutes ces tribus vivent de provisions qu'ils ont fait sécher et des produits de la chasse. C'est ainsi que la nature, comme une tendre mère, a échelonné durant l'année une suite de substances alimentaires faciles

à recueillir et sans lesquelles les populations indiennes de ces déserts mourraient de faim.

Les Tahkalis aiment les substances onctueuses ou pourries, ils boivent beaucoup d'huile qu'ils obtiennent des poissons et des animaux sauvages; ils ne mangent guère la chair des quadrupèdes ou des poissons que lorsqu'elle est dans un état complet de putréfaction. Les Indiens qui vivent dans le Grand Bassin et sur ses bords immédiats se nourrissent en grande partie d'une espèce de sauterelles très-grosses, mais dont les ailes sont fort courtes et qui parcourent ces déserts lointains en nombre considérable. Avant de les manger, on les fait sécher, puis on les pile avec des graines sauvages, et enfin on les pétrit et on les fait cuire comme du pain. Ces gâteaux sont répugnants, il est vrai, pour des Européens, mais le goût n'en est pas désagréable. Les populations indiennes du Nouveau-Mexique élevaient de la volaille pour leur consommation déjà longtemps avant la conquête de cette contrée par les Espagnols.

Le maïs est, après le gibier, la principale nourriture des Peaux-Rouges; c'est leur pain, et ils le préparent absolument comme les *rencheras* mexicaines, c'est-à-dire qu'ils font bouillir les grains et les broient sur des pierres de façon à en former une pâte qu'ils font cuire ensuite sur la cendre chaude. Parmi les antiquités américaines on a retrouvé beaucoup de ces pierres à pétrir le maïs, elles ne diffèrent presque pas de celles qui sont encore usitées aujourd'hui chez les *rencheras* du Texas et du Mexique : ce qui prouve que cette coutume remonte à une époque très-reculée. Le maïs est souvent remplacé par la *pomme blanche*, appelée *gamache* par les trappeurs; c'est une racine ayant à peu près la forme d'un oignon et le goût du navet sauvage : les femmes indiennes la déterrent adroitement avec une grande spatule parfois élégamment sculptée et ressemblant beaucoup à un sabre de bois; elles brisent ordinairement cette racine après l'avoir fait sécher, et elles en font des gâteaux qui ont peu de saveur, mais qu'on est très-heureux de pouvoir manger faute de mieux. Un autre gâteau de ce genre mais aussi détestable au palais d'un Européen que d'une digestion difficile, dont on fait grand usage sur les deux versants des montagnes Rocheuses aux époques de disette et de pénurie, c'est le gâteau fait avec une certaine mousse que l'on trouve sur les arbres et que nous avons déjà mentionné. Les femmes,

pour s'en servir, font sécher cette mousse de même que la *pomme blanche*, en la mettant sur une pierre placée en terre et recouverte d'une couche d'herbe mouillée qui cache soigneusement ce singulier comestible, puis on chauffe le tout au moyen d'un grand feu que l'on entretient durant vingt-quatre ou quarante-huit heures. Une fois cette opération achevée, on enlève l'herbe et on pétrit la mousse pour en faire des gâteaux.

Les Indiens mangent ordinairement assis, les jambes croisées à la façon des tailleurs; quelquefois ils s'étendent et se reposent sur un coude, comme les anciens Romains. Ils ont trois manières de faire cuire les viandes et les poissons. Ils les font bouillir dans des marmites de fer, de terre, de peau ou d'écorce par le moyen de pierres chaudes jetées dans l'eau, comme nous l'avons raconté en parlant des Assinniboins. Ils les font rôtir sur des cendres chaudes ou en suspendant ces aliments à des bâtons plantés près d'un grand feu; enfin ils les font griller sur des charbons ardents. Dans l'Orégon, si un morceau de viande sèche ou quelque autre provision a besoin d'être nettoyé, la cuisinière remplit sa bouche d'eau et la fait jaillir sur la partie malpropre. Il y a des mets qui sont hachés avec les dents avant de les faire bouillir ou rôtir, cette mastication est opérée par les femmes et dure quelquefois des heures entières.

Les Peaux-Rouges produisent le feu au moyen de la friction, de deux manières : l'une consiste à tourner rapidement entre les deux mains un morceau de bois pointu dont l'extrémité repose dans un petit trou, cette rotation accélérée enflamme le bois au bout d'un instant; l'autre manière se produit par le même procédé, mais le feu prend à un morceau d'amadou végétal que l'on place près du bois en mouvement. Depuis quelque temps, la civilisation a gratifié la plupart des tribus indiennes de nos moyens rapides de produire du feu; la méthode sauvage réussissait trop peu aux blancs.

Les wigwams des Peaux-Rouges et surtout ceux des chefs sont toujours ouverts aux étrangers. Si quelqu'un a faim, il peut entrer dans le premier qui s'offre à lui, s'asseoir et manger. L'hospitalité est un devoir. Quand un Indien reçoit un invité, il ne partage pas le repas de son hôte; mais il s'assied près de lui et prépare la pipe de l'hospitalité. Il remplit d'abord à moitié la pipe de tabac ou d'écorce de saule hachée ; ensuite, pour donner du parfum à la fumée, il ajoute une pincée de viande de

castor séchée et pulvérisée ; il achève de bourrer la pipe et l'allume avec la fiente de buffle qui lui sert d'amadou ; alors il fait tirer trois bouffées de fumée à son convive, puis il coupe un morceau de viande, profère quelques paroles en l'honneur de l'hospitalité, et laisse son convive manger seul pendant que lui-même fume à son côté, prêt à le servir.

Dans les repas publics qui se donnent pour rappeler le souvenir d'une victoire ou d'une fête nationale, les meilleurs morceaux sont réservés pour les chefs. Chacun se sert suivant son rang et son âge. Ces festins sont gais sans être bruyants; les conviés les assaisonnent de conversations et de récits auxquels les jeunes gens prennent peu de part, les convenances les obligeant d'écouter les anciens et de les laisser parler sans les interrompre. Les récits facétieux, les aventures extraordinaires, les épisodes comiques sont applaudis par tous les assistants, jeunes et vieux, sans que la gravité proverbiale des sauvages en soit compromise. On ne parle jamais de religion ou d'affaires sérieuses dans ces repas; pour traiter de si graves sujets, disent les Indiens, il faut que l'estomac soit vide, la tête froide et la langue libre. Pendant la durée du repas, les femmes rôdent autour de l'assemblée, souriant et servant les convives; lorsque le festin est achevé, elles se retirent dans une cabane voisine afin de laisser les hommes fumer et discourir entre eux.

Lorsqu'un blanc de distinction visite les Peaux-Rouges, ceux-ci s'efforcent de le bien recevoir. Ils préparent pour lui une série de fêtes et de réjouissances, telles que des courses à pied ou à cheval, des représentations de combats, des luttes, etc. Mais la plus grande marque d'honneur que les Indiens puissent donner à un blanc, c'est de l'inviter au *repas du chien*. Avant de décrire cette curieuse cérémonie, il est bon de dire à nos lecteurs qu'aux yeux des Indiens les personnages les plus distingués parmi les Faces-Pâles sont les chefs des grandes compagnies de pelleterie qui ont des établissements importants sur le territoire de sauvages et font avec eux des échanges considérables, et les agents envoyés par le gouvernement américain pour surveiller ce commerce. L'un des plus estimés parmi les chefs de ces compagnies, à cause de sa richesse et de sa probité, était M. Chouteau, dont j'eus l'honneur de faire la connaissance à Saint-Louis. Peu de temps avant mon arrivée dans le Missouri, M. Chouteau, qui allait voir souvent les Indiens pour conserver avec eux de bons rapports, avait fait une visite aux Sioux avec

quelques autres *gentlemen*. L'un de ses compagnons, M. Catlin, raconta le voyage dans une lettre que publièrent les journaux américains. Nous ne saurions mieux faire que d'extraire quelques passages de son intéressant récit.

Quelques jours après l'arrivée du bateau à vapeur qui portait M. Chouteau, le major Sanford, M. Mac-Kensie, et M. Catlin, les deux principaux chefs des Sioux firent annoncer qu'une fête publique serait donnée aux *grands chefs blancs* qui les avaient visités. Une vaste tente, capable de contenir environ cent cinquante personnes, fut dressée en forme de demi-cercle pour servir de salle de réception. Les Américains prirent place sur des siéges élevés disposés pour eux dans un endroit réservé de la tente; les chefs se mirent à leurs côtés, assis à terre à la façon des tailleurs, et plus de cent guerriers vinrent s'asseoir de la même manière en formant un vaste cercle.

Au centre de ce cercle on avait planté un grand arbre supportant un drapeau et deux calumets en croix en signe d'amitié. Au pied de l'arbre étaient rangées sur une seule ligne huit ou dix marmites contenant des viandes préparées. Auprès des marmites se trouvaient des plats de bois destinés à recevoir les viandes, et trois Indiens pour les servir et allumer les calumets. Autour de l'assemblée se pressait tout le reste de la tribu, curieuse d'assister à la réception faite aux Américains. Le grand chef des Sioux, Hawanyetah, se leva quand toute la société fut réunie, et, se plaçant devant M. Sanford, il lui fit un beau discours, puis se dépouilla de sa belle coiffure de plumes d'aigle, de son collier de griffes d'ours gris, de sa tunique et de ses mocassins magnifiquement brodés, les déposa gracieusement aux pieds de l'agent américain, mit par-dessus tous ces présents deux beaux calumets, et passa dans une autre tente pour se vêtir d'une peau de buffle. Le major Sanford fit également un discours approprié à la circonstance, envoya chercher le tabac, les couvertures et les autres cadeaux qu'il avait apportés pour les distribuer aux Peaux-Rouges ; mais avant que cette distribution fût faite, les principaux guerriers de l'assemblée vinrent chacun à leur tour prononcer devant le major quelques paroles d'amitié, et déposer à ses pieds leurs plus beaux ornements. A la fin de cette cérémonie, Hawanyetah prit un calumet de paix, présenta le tuyau aux

quatre points cardinaux, au soleil et à la lune, prononça une prière en l'honneur du Grand-Esprit, tira quelques bouffées de fumée, et fit passer le calumet à la compagnie. Dès que la pipe est allumée, personne ne doit dire un mot jusqu'à ce qu'elle soit éteinte et consumée ; une seule parole proférée pendant qu'elle brûle serait considérée comme un mauvais présage, et le chef la viderait aussitôt pour la remplir et l'allumer de nouveau. Quand toute l'assemblée eut fumé, on servit dans des vases de bois les viandes de chien contenues dans les marmites ; chacun dut en manger ; et, le repas achevé, les sauvages commencèrent les courses à pied, à cheval, et les autres réjouissances publiques dont ils purent gratifier la curiosité américaine.

Si les Peaux-Rouges sont hospitaliers, ils veulent que l'hospitalité leur soit rendue avec les mêmes égards et les mêmes attentions; malheureusement les Faces-Pâles traitent les Indiens avec parcimonie lorsqu'ils les reçoivent ; aussi ces peuples naïfs ont-ils une médiocre idée de notre hospitalité; lorsqu'un Indien va chez un blanc et que celui-ci ne s'empresse pas de le servir, il lui dit : « Pourquoi ne me donnes-tu pas à manger? Crois-tu que j'aie apporté des provisions avec moi pour les manger chez toi? »

Il existe de ce côté-ci des montagnes Rocheuses des banquets qui ont lieu à époques fixes et auxquels n'assistent que des jeunes gens, la maîtresse du logis et deux autres personnes qui président à cette fête. L'objet de cette réunion est l'instruction de la jeunesse des deux sexes sur leur avenir. Avant le repas, une personne invitée fait un discours aux jeunes convives sur les difficultés de la vie, sur le respect et l'obéissance qu'ils doivent à leurs parents et aux vieillards; puis, elle les engage à être charitables, hospitaliers, modestes, vertueux, à ne jamais se moquer de ceux qui sont frappés d'une infirmité ou d'une difformité quelconque, et surtout à craindre, à vénérer le Grand-Esprit, à l'aimer, le servir et le remercier de tous les services que les mortels reçoivent de lui. Ces conseils et ces préceptes sont toujours accompagnés d'anecdotes et d'exemples qui laissent une impression profonde sur tous les convives. Après le discours, l'orateur se retourne vers son auditoire et lui dit : « Que votre vie soit toujours juste et droite, et le Grand-Esprit suppléera continuellement à vos besoins. » Alors les convives mangent ce qui leur est servi. Ces repas, toujours gais, ne sont jamais

bruyants, et ne ressemblent en rien à nos banquets publics où tout le monde parle à la fois de tout ce qui passe par l'imagination.

Les Américains, qui ont intérêt à noircir la réputation des Peaux-Rouges afin de faire excuser les procédés qu'ils emploient pour les dépouiller de leurs terres, ont souvent essayé de les faire passer pour des voleurs endurcis et des pillards déterminés. Nous croyons servir la cause de la vérité en ramenant cette accusation à sa juste valeur. Les Indiens qui vivent loin du contact des Faces-Pâles ne s'approprient jamais le bien d'autrui; aussi n'ont-ils aucune loi contre le vol, car ce genre de délit est inconnu chez eux. Ils ne ferment jamais leur porte; un Indien peut voyager pendant plusieurs mois en laissant sa cabane ouverte; à son retour il retrouve tout ce qu'il a laissé. Chez certaines tribus du Nord-Ouest on voit souvent au milieu du village un poteau appelé l'*arbre de probité*. On y suspend les objets trouvés; celui qui les a perdus n'a qu'à venir les reprendre, et il est sans exemple que ce procédé peu compliqué ait jamais soulevé des difficultés. Tels sont les Peaux-Rouges livrés à eux-mêmes et abandonnés à l'influence d'un caractère naturellement honnête; mais le voisinage des Américains les corrompt, ils deviennent voleurs par représailles; voyant les Américains s'approprier leurs terres et leur enlever les castors, les hermines et les autres animaux dont la fourrure est leur seule ressource, ils croient n'être que justes en s'emparant des chevaux et des bestiaux de leurs voisins.

Mais si les Peaux-Rouges ne sont pas naturellement voleurs, ils sont souvent cruels. Leur vengeance a un caractère de sang-froid qui en double l'atrocité. Ils ne l'exécutent presque jamais dans un moment de colère; ils la méditent longtemps, et attendent avec patience le moment de l'accomplir. Un chef mandan, Mahtotopa, trouva un jour près du village le corps de son frère traversé par une lance que le meurtrier avait laissée dans la blessure. Il jura de le venger, prit la lance encore sanglante et la porta au village, où elle fut reconnue pour être celle de Ouonyatop, un des plus braves guerriers riccaries. Alors le chef mandan saisit l'arme du Riccarie dans ses mains, la brandit au-dessus de sa tête devant chaque cabane, et déclara à haute voix qu'il tuerait Ouonyatop avec le même fer. Quatre ans durant il attendit en vain l'occasion d'accomplir son projet. Enfin, ne pouvant plus contenir son impatience, il prit la lance, et criant que le sang de son frère demandait vengeance, il

ajouta : « Que chaque Mandan se taise et ne prononce plus le nom de Mahtotopa ; que personne ne demande où il est, ni où il est allé, jusqu'à ce que vous entendiez le cri de guerre devant votre village, et qu'il vous montre la chevelure de Ouonyatop. Le fer de cette lance boira le sang de Ouonyatop, ou l'ombre de Mahtotopa ira rejoindre celle de son frère. »

Il partit et parcourut une distance de plus de deux cents milles, n'ayant pour toute provision qu'un peu de maïs dans un sac, marchant la nuit et se cachant le jour pour n'être pas surpris. Arrivé près du village des Riccaries, il rôda quelque temps autour des cabanes, et, profitant de l'obscurité de la nuit, il s'approcha de celle de Ouonyatop. Il vit celui-ci allumer sa pipe et se coucher ; alors Mahtotopa entra résolûment et s'assit près du feu, au-dessus duquel était suspendue une marmite pleine de viande ; il se mit à manger avec toute la voracité d'un homme qui meurt de faim, puis il alluma à son tour la pipe que son ennemi avait laissée près de lui après s'en être servi. La femme de Ouonyatop, qui était également couchée, demanda à son mari quel était cet homme qui mangeait ainsi dans leur cabane. Le Riccarie répondit : « Qu'importe ? c'est un homme qui a faim, laisse-le manger. »

Mahtotopa, se retournant alors insensiblement pour mieux voir la position de sa victime, prit tout d'un coup sa lance, la lui plongea dans le cœur, lui enleva sa chevelure en un instant, et prompt comme l'éclair il se sauva dans la prairie tenant entre ses mains son trophée. Tout le village fut bien vite sur pied, mais personne ne savait qui venait d'ôter la vie au chef Ouonyatop ; et Mahtotopa, après avoir couru plusieurs jours et plusieurs nuits en priant le Grand-Esprit de donner du courage à son cœur et de la force à ses jambes, arriva le sixième jour chez lui, épuisé de fatigue, mais heureux et fier d'avoir vengé son frère et de rapporter la chevelure de Ouonyatop.

Les Peaux-Rouges qui vivent sur les frontières des États-Unis commettent quelquefois des actes inouïs de cruauté. Ils massacrent ou brûlent des familles entières, hommes, femmes et enfants. De 1846 à 1852, nous comptions annuellement au Texas plus de deux cents personnes égorgées de la sorte. A l'époque de nos longues guerres contre les Anglais dans le Canada, les Indiens à la solde de ces derniers firent prisonniers quelques missionnaires français. Ces glorieux martyrs furent brûlés à petit feu ou coupés en morceaux. D'autres eurent les yeux arrachés,

et dans les orbites vides les sauvages introduisaient des charbons ardents.

Les blancs ne sont pas, d'ailleurs, les seules victimes de la férocité des Indiens. Dans leurs guerres continuelles ils ne se traitent pas moins cruellement entre eux. Les prisonniers sont ordinairement mis à mort. Les femmes indiennes sont plus cruelles encore que les hommes. Les Shoshonies livrent aux femmes de leurs tribus celles qu'ils ont enlevées à l'ennemi; elles sont mises à mort au milieu des tourments. Souvent les Indiennes torturent les prisonniers de guerre avant que leurs maris les livrent au supplice. Autrefois, au Texas, elles les coupaient par morceaux. Pour savourer plus longtemps les souffrances de ces malheureux, elles les attachaient à un arbre; chaque jour elles venaient les contempler et leur arracher un lambeau de chair.

Le supplice du feu est encore pratiqué par quelques tribus qui n'ont pas été converties au christianisme. Autrefois il était d'un usage général. Mais les Renards et les Ojibbeways avaient particulièrement acquis une certaine réputation par les raffinements qu'ils savaient introduire dans la pratique de cet art affreux. Un jeune guerrier renard, fils d'une femme ojibbeway qui avait été enlevée par sa tribu, fit un jour prisonnier son oncle maternel. Voulant montrer qu'il était insensible aux liens de parenté qui l'unissaient aux Ojibbeways, il attacha les bras et les jambes du prisonnier à deux pieux plantés en terre, puis il alluma un grand feu pour le réchauffer, disait-il par dérision. Quand il l'eut fait rôtir d'un côté, il le tourna de l'autre. Le corps du guerrier ne fut bientôt plus qu'une plaie; alors son neveu le détacha et lui dit : « Retourne dans ton village et raconte aux Ojibbeways comment les Renards empêchent leurs oncles d'avoir froid. » Le malheureux guérit et parvint plus tard à faire son neveu prisonnier. Alors il l'emmena dans son village, l'attacha tout nu à deux pieux plantés en terre, et prenant la peau fraîche d'un élan qui venait d'être écorché, il exposa à l'action du feu cette peau à laquelle adhérait une épaisse couche de graisse; lorsqu'elle fut complétement allumée, il la jeta sur les épaules de son neveu, en lui disant : « Neveu, quand j'étais dans ton village, tu m'as réchauffé devant un bon feu ; maintenant, à mon tour je te donne ce manteau pour te tenir chaud. » L'horrible manteau enflammé couvrit et entoura le corps de l'infortuné Renard, qui fut bientôt consumé.

Il existe chez quelques tribus indiennes du Nord un usage assez étrange, qui sauve quelquefois les prisonniers destinés à la mort. Quand une famille a perdu un de ses membres sur le champ de bataille, elle peut adopter, pour le remplacer, un des ennemis pris dans le combat. Le prisonnier prend alors le rang qu'occupait le mort lui-même, et jouit de toutes ses prérogatives; souvent il devient le chef d'une famille qu'il n'avait jamais connue; et tous les enfants du défunt, jeunes ou vieux, l'appellent leur père. Cette coutume a quelquefois jeté dans la plus étrange surprise certains voyageurs, étonnés d'entendre des hommes adultes donner le nom de père à un guerrier moins âgé qu'eux.

Les Indiens de l'Est faisaient ordinairement souffrir à leurs prisonniers les plus cruelles tortures, mais ils violaient rarement la pudeur des femmes. Ceux des prairies, au contraire, se servent bien plus souvent des prisonniers pour leurs travaux domestiques qu'ils ne les mettent à mort, mais ils obligent toutes les malheureuses femmes qui tombent en leur pouvoir à se soumettre à leur brutale sensualité. Dans l'Orégon il y a des tribus qui ne font quelquefois la guerre que pour avoir des prisonniers, qui sont considérés par les sauvages comme un butin avantageux et peu coûteux, car ce sont des esclaves qu'on laisse mourir de faim lorsque vieux ou infirmes ils ne peuvent plus travailler. Les Natchez rendaient esclaves et coupaient les cheveux aux femmes qu'ils faisaient prisonnières; quant aux hommes, on les transportait en triomphe pour être torturés ensuite. Le jour de l'exécution arrivé, le malheureux était attaché à un poteau et brûlé à petit feu. Quelquefois une femme attendrie par les souffrances de la victime mettait fin à ses tortures en lui brisant la tête d'un coup de tomahawh; ou bien une jeune veuve dont le mari était mort sur le champ de bataille prenait le prisonnier pour se marier avec lui, et le sauvait ainsi de l'horrible mort qui l'attendait.

Parmi les tribus pauvres du nord-ouest des États-Unis, on abandonne les vieillards qui ne peuvent marcher ni monter à cheval, soit à cause de leur âge, soit à cause de leurs infirmités. Dans ces cruelles circonstances, la résignation de ces malheureux est vraiment admirable. Lorsque la tribu est sur le point d'émigrer, les parents et les amis du vieillard infirme qui doit être abandonné se réunissent pour lui faire leurs adieux, puis ils déposent à côté de lui un vase plein d'eau, de la viande et du bois, pour entretenir le feu auprès duquel il est couché : « Mes enfants,

leur dit-il, je suis trop faible et trop vieux pour marcher ; notre nation est pauvre, et il faut que vous alliez dans le pays où vous trouverez à manger. Mes jours sont comptés, et je suis un fardeau pour mes enfants. Je ne puis pas vous suivre, et je désire mourir. Gardez vos cœurs courageux et ne pensez pas à moi, car je ne suis plus bon à rien; et je vais partir pour le pays des ombres, rejoindre mes pères et attendre mes enfants. » Après avoir entendu ces paroles touchantes, chacun prend congé du vieillard en lui serrant la main. Le pauvre délaissé meurt bientôt de faim, et son corps devient la pâture des oiseaux de proie. Rien n'est plus touchant que ces séparations causées par une absolue nécessité. D'un côté l'on entend les cris des enfants et des parents; de l'autre l'on est témoin de la résignation calme des pères et mères âgés ou infirmes. Quelquefois on leur construit une petite hutte d'herbes sèches, pour les garantir de la chaleur du soleil ou des intempéries de la saison, leur laissant autant de provisions possibles avant de les abandonner à leur malheureux sort.

Mais ce ne sont pas les vieillards seuls qui sont ainsi délaissés dans les déserts par leur famille ; le choléra et la petite vérole effrayent tellement les Indiens qu'ils abandonnent parfois leur village et leurs malades, quels que soient leur âge ou leur sexe. Un convoi américain allant du fort Kearny au fort Laramée rencontra en 1852 plusieurs tentes solitaires plantées dans les prairies. En les examinant on y découvrit les cadavres de neuf Sioux morts du choléra : dans l'une de ces tentes reposait le corps d'une jeune Indienne, âgée de seize ou dix-huit ans, d'une admirable beauté et magnifiquement vêtue. La vie n'avait probablement quitté cette infortunée que depuis vingt-quatre ou quarante-huit heures. Contre la coutume des tribus, la poitrine de la défunte était entièrement découverte et semblait indiquer que des misérables avaient eu l'infâme idée de satisfaire sur elle une coupable curiosité, car les sauvages ensevelissent leurs morts avec une religieuse pudeur.

CHAPITRE XVI

Émigration des tribus. — Marches à pied. — Manière de se procurer des chevaux. — Feu des prairies. — Finesse d'observation. — Astronomie naturelle. — Manière de guérir les maladies. — Thérapeutique indienne. — Causes des maladies aux déserts. — Bains de vapeurs. — Organisation civile des tribus indiennes. — Justice. — Crimes. — Gouvernement des Cherokees. — Gouvernement patriarcal. — Chefs indiens. — Loi martiale. — Pouvoir des chefs. — Gouvernement des Natchez. — Anecdotes. — Conseils généraux et particuliers des tribus indiennes. — Guerriers indiens. — Manière de faire des levées d'hommes. — Ruses de guerre. — Bravoure des Indiens. — Anecdote. — Combats singuliers. — Du scalp. — Manière de scalper. — Du deuil chez les Indiens. — De l'ensevelissement des morts. — Canots funèbres. — Villages de la mort. — Enterrements. — Supplice des Tahkalis. — Cérémonies mortuaires. — Dette du mort. — Coutumes des Natchez. — Sacrifices funèbres. — Enterrement d'un grand dignitaire. — Mort volontaire de Mahtotopa.

Cette affreuse coutume d'abandonner les infirmes et les vieillards au moment d'entreprendre un voyage provient de ce que ces voyages sont toujours dictés par la plus impérieuse nécessité. Les émigrations sont périodiques comme celles du gibier et du poisson ; elles dépendent aussi de la maturité des plantes alimentaires. Nous avons vu que dans l'Orégon les Indiens vivaient à peu près exclusivement des produits naturels que fournit en quantité ce vaste territoire ; l'arrivée du saumon et les différentes récoltes de racines sont pour les sauvages autant de causes de changement de localités. Sur le versant oriental des montagnes Rocheuses, c'est le mouvement annuel des buffles qui nécessite ces émigrations.

Lorsque le conseil général a décidé que la tribu doit quitter un campement, soit pour suivre les émigrations de buffles, soit pour aller dans une autre contrée plus riche en pâturages et en gibier, le chef avertit les familles de se tenir prêtes à partir, puis il fait enlever quelques-unes des perches qui supportent sa tente ; la partie qui n'a plus d'appui flotte alors au vent : c'est le signal du départ. En un moment toutes les tentes

sont à bas; les perches sont liées en faisceaux. Ces faisceaux, auxquels sont attelés les chevaux, reposent par terre et supportent de petits bâtons placés transversalement. Sur ces espèces de claies improvisées se placent les peaux de buffle roulées, les fourrures et les ustensiles de ménage; les chiens reçoivent également leur charge, et la caravane se met en route. Les femmes, à pied, conduisent les chevaux; lorsqu'elles sont fatiguées, elles s'asseoient sur les paquets. Les hommes, armés de toutes pièces, chevauchent autour de la caravane, qui s'avance lentement au milieu des prairies couvertes de hautes herbes ou à travers les montagnes escarpées.

Il arrive souvent que par pénurie de chevaux ou par prudence les Indiens voyagent à pied; nous devons faire remarquer ici que leur manière de marcher est différente de celle des blancs. Les sauvages, en marchant, placent un pied devant l'autre en droite ligne, et l'orteil n'est jamais tourné au dedans ou au dehors. Quand une famille ou plusieurs piétons vont ensemble, ils se mettent ordinairement en file : en pays ennemi, celui qui marche derrière place soigneusement son pied sur les traces de celui qui le précède, afin de ne pas déceler le nombre de la troupe. Les sauvages ont aussi un pas moins lourd que celui des blancs, et à des distances comparativement grandes, en plaçant l'oreille sur le sol, ils font la différence entre les pas d'un Indien et ceux d'un blanc.

En hiver, il y a des Indiens qui voyagent en traîneaux faits avec des morceaux de chêne blanc et traînés par des chiens croisés de différentes races et d'une taille moyenne. Ces chiens peuvent marcher du matin au soir, charriant un poids de cent kilogrammes et allant aussi vite qu'un homme à pied. Dans les prairies, les tribus pauvres, qui n'ont ni chevaux, ni mulets, se servent également des chiens pour transporter leurs bagages d'un pays à un autre. A la veille d'une expédition lointaine, il se pratique chez les Sacs et les Renards une coutume assez singulière. Les hommes qui manquent de chevaux, et qui désirent en avoir, vont, les épaules nues, s'asseoir en cercle dans une plaine près du village et fumer leur pipe en silence. Bientôt un certain nombre de cavaliers arrivent au galop, tournent autour du cercle, s'approchent peu à peu des fumeurs jusqu'à ce que ceux-ci soient à la portée de leur fouet. Chaque cavalier choisit l'individu à qui il veut faire présent de son cheval, et lui applique sur les épaules un vigoureux coup de fouet en lui disant : « Tu

es un mendiant, je te donne mon cheval; mais tu porteras la marque de mon fouet sur tes épaules. » Les cavaliers continuent leur ronde en frappant de nouveau ces malheureux jusqu'à ce que le sang ruisselle, puis ils leur remettent les chevaux. C'est là ce que les Indiens appellent *fumer* des chevaux.

C'est presque toujours dans leurs émigrations que les Indiens mettent le feu aux prairies, soit pour avoir de l'herbe nouvelle et fraîche, soit par des motifs de guerre ou de vengeance. Les prairies étant généralement recouvertes d'une herbe courte n'offrent pas ce spectacle grandiose qu'on s'imagine lorsqu'elles sont en feu, et, comme nous l'avons dit dans le *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique*, on a beaucoup exagéré l'effet de cette scène, qui se renouvelle chaque année sur toute la surface des solitudes américaines. Mais lorsque le feu éclate dans les bas-fonds de l'Arkansas, du Nebraska et du haut Missouri, le spectacle prend un caractère vraiment effrayant, parce que là les herbes atteignent quelquefois deux et trois mètres de hauteur, et que les broussailles, les roseaux et les tournesols sont en grande quantité. On voit alors des tourbillons noirs d'une épaisse fumée s'élever dans les airs à une prodigieuse hauteur; un cercle immense de flammes rouges et sombres enveloppe les bas-fonds; les herbes, les roseaux, les plantes, les broussailles et les arbres brûlent avec fracas : on dirait le bruit sourd d'une immense cataracte ou le roulement lointain du tonnerre; puis, à mesure que la flamme avance, le craquement des branches devient plus distinct et finit par ressembler à l'engloutissement subit d'une forêt vierge. Les hommes et les animaux qui ont le malheur de se trouver dans ces bas-fonds en un pareil moment échappent difficilement au supplice du feu, car la flamme court avec une rapidité extraordinaire; les chevaux, ne pouvant pas galoper à cause de la hauteur des herbes, sont obligés de suivre les sentiers tortueux des buffles, et tous ces détours causent souvent leur perte. Heureusement il est très-rare que le feu prenne dans ces solitudes; les Indiens ne l'y mettent jamais, et ils l'attribuent toujours à une cause surnaturelle. Nous n'avons point caché les plus mauvais côtés du caractère des Indiens. On nous permettra maintenant de dire quelques mots de leurs qualités et surtout de leur intelligence.

La finesse d'observation des Indiens n'a point été exagérée par les

historiens et les romanciers. Peut-être n'en ont-ils pas donné une idée suffisante. Les sauvages de l'Amérique du Nord, en examinant seulement l'empreinte laissée par les pieds, reconnaissent immédiatement, et sans se tromper, le jour où a lieu un campement, le nombre des voyageurs et la quantité des chevaux qui s'y trouvaient. Une fois, un Indien, en rentrant dans sa cabane, s'aperçut que le gibier qu'il y avait laissé venait de lui être enlevé; il jeta un coup d'œil autour de lui et se mit aussitôt à la poursuite du voleur. Rencontrant quelques personnes, il leur demanda si elles n'avaient pas vu un petit vieillard de la race des blancs, armé d'un petit fusil et suivi d'un petit chien à courte queue. Elles répondirent affirmativement, et l'Indien, leur assurant que l'homme qu'il venait de dépeindre lui avait volé son gibier, elles lui demandèrent comment il s'y prenait pour décrire si exactement un homme qu'il n'avait pas vu. L'Indien répliqua : « Je sais que le voleur est un petit homme, parce qu'il a entassé des pierres pour pouvoir atteindre l'endroit où j'avais pendu mon gibier; je sais que c'est un vieillard, parce qu'en suivant ses traces dans les bois j'ai vu qu'il faisait de très-petits pas; et je sais que c'est un blanc, parce qu'il tourne ses pieds en dehors en marchant; je sais que son fusil est court par la marque que la bouche du canon a faite à l'écorce de l'arbre contre lequel il était appuyé; je sais que son chien est petit par la trace de ses pattes; je sais que son chien a la queue courte par l'empreinte qu'il a laissée en se couchant sur le sable pendant que son maître dérobait mon gibier. »

Les Peaux-Rouges, étant exposés à toutes les intempéries des saisons, ont appris à prévoir les variations de l'atmosphère : ils les annoncent avec une justesse extraordinaire. Du reste, leur science astronomique est à peu près nulle. Ils croient presque tous que la terre est plate et immobile, que le soleil tourne autour d'elle, que le firmament est une voûte solide à laquelle sont attachés tous les astres.

Les Dacotas, ainsi que la grande majorité des Indiens, divisent l'année comme nous en quatre saisons, ayant chacune trois mois; ils comptent le temps par des lunes qui se composent de vingt-huit nuits; ils ont des noms pour chaque lune et pour quelques étoiles. Les Creeks et les Muskogies croient que la terre est plate, stationnaire et formée d'une substance animée. D'après leurs idées, les étoiles fixes sont peu nom-

breuses ; les autres tournent autour de la terre, ainsi que la lune et le soleil. Ils croient également que le soleil est une matière chaude, que la lune est habitée par un homme et un chien ; quant à la nature des étoiles, ils l'ignorent complétement. Le ciel est pour eux une masse matérielle semi-circulaire à laquelle les étoiles sont suspendues et dont les extrémités ne touchent pas à la terre. Ils expliquent les éclipses par le chien qui est dans la lune et qui avale le soleil de temps en temps. Le cours de la nature, la pousse des bourgeons, la floraison de certaines plantes, le passage de certains oiseaux, le cri des différents animaux qui habitent les vastes solitudes du nouveau monde, sont autant de baromètres, de thermomètres et de calendriers pour les sauvages. Si les Peaux-Rouges sont des astronomes médiocres, en revanche ils sont excellents botanistes. Vivant constamment en présence de la nature végétale, ils ont appliqué à l'étude des plantes leur précieuse faculté d'observation. La connaissance qu'ils en ont acquise est merveilleuse ; elle les aide à se guider au milieu des solitudes les plus profondes et leur sert à trouver aussi des remèdes pour un grand nombre de maladies ou de blessures.

L'art de la médecine est fort répandu chez les Indiens; mais il est presque toujours mêlé de magie. Dans certaines tribus les docteurs magiciens forment une sorte de corporation secrète, une espèce de franc-maçonnerie. Les candidats y sont reçus au milieu de cérémonies mystérieuses qu'il leur est défendu de divulguer. Les médecins, avant de procéder à la guérison d'un malade, revêtent ordinairement un costume appelé *médecine* (mystérieux), à cause de la disposition étrange des différentes pièces dont il se compose. Quelques-uns traitent leurs patients par des passes magnétiques, d'autres se servent de simples dont ils connaissent les propriétés curatives. Dans les cas désespérés on a recours à la *danse de la médecine*. Cette danse consiste en sauts furibonds, accompagnés de cris et de contorsions atroces; le médecin tourne autour du malade en le faisant tourner lui-même dans tous les sens. Si le malade guérit, la réputation du docteur s'accroît d'autant; s'il meurt, c'est la volonté du Grand-Esprit, et la renommée du sauvage Esculape n'en est point ébranlée. D'autres remplacent la danse par un chant lugubre, que les assistants accompagnent au son du tambour. Ensuite le patient est étendu sur le dos, massé et frictionné avec force; et enfin le docteur

presse violemment sa poitrine, afin, dit-il, de faire sortir la maladie par la bouche. Malgré ces pratiques superstitieuses, certains médecins indiens ont acquis, par la pratique et par l'observation, un véritable talent. Les médecins les plus renommés se trouvent chez les Dacotas. Ils attribuent la cause des maladies à l'esprit d'un animal malfaisant qui s'est introduit dans le corps du patient. Ils connaissent un peu d'anatomie grâce à leur habitude de disséquer les animaux ; ils connaissent le nom et la forme de tous les ossements qui composent la charpente osseuse de l'homme; ils savent user avec succès des frictions, des douches, des fumigations et des sinapismes. Ils emploient contre les pleurésies des décoctions de sassafras ; ils préparent des purgatifs avec une espèce d'euphorbe ou avec de l'huile de palma-christi (ricin). Pendant notre résidence sur les frontières du Mexique, nous avons nous-même guéri de la dyssenterie plus de trente personnes avec un remède indien. L'écorce d'une espèce d'aune remplace pour eux la charpie dans le pansement des blessures. Ils savent se servir de l'huile camphrée, qu'ils ont reçue des blancs. Enfin, la saignée elle-même est en usage chez eux : ils la pratiquent au moyen d'un couteau ou d'un silex aigu.

Les Comanches sont très-habiles à guérir les morsures des reptiles venimeux et les blessures d'armes à feu. Les Natchez étaient au moins aussi experts que les Français dans l'art de la médecine et possédaient des remèdes puissants contre toutes sortes de maladies. Ils pratiquaient la saignée avec discernement et succès; ils connaissaient l'hydrothérapie et faisaient un usage fréquent de bains froids ou de vapeurs. Ils découvrirent plusieurs baumes fébrifuges d'un excellent effet ; le meilleur d'entre eux, et dont l'efficacité équivalait au quinine, était la graine rouge du magnolia. Pour les maux de dents, ils mâchaient du *bois d'amourette* ou d'acacia; ils prenaient des décoctions de la racine du lilas de Chine pour se faire transpirer ou empêcher la chute des cheveux. Ils connaissaient également les propriétés médicales du sassafras, de la salsepareille, des fougères et d'une multitude de plantes, de feuilles, de racines ou d'écorces d'arbre, qu'il serait trop long d'énumérer.

Les maladies ordinaires des Peaux-Rouges sont les rhumatismes, les pleurésies, les fièvres intermittentes et les inflammations pulmonaires. Quant aux blessures, leur guérison tient souvent du merveilleux, et tous les médecins indiens sont très-habiles dans ce genre de traitement. Au

Saut Sainte-Marie, un sauvage, ayant reçu un si violent coup de hache dans la poitrine que l'instrument ne put en être arraché qu'avec beaucoup de peine, marcha au bout de six jours d'un traitement que lui fit subir un médecin de sa tribu et fut complétement guéri un mois après. Un autre Indien, en traversant un lac, tomba sur la glace et se coupa le poignet avec une hache qu'il portait sous son bras; la blessure était si profonde que la main ne tenait plus que par un lambeau de chair; l'Indien coupa ce lambeau, se fit une ligature avec un morceau de sa chemise, continua sa route jusqu'à son village et se guérit en peu de jours par l'application des simples dont il connaissait les facultés curatives.

Dernièrement nous lisions dans les journaux qu'un Allemand avait découvert en Amérique une herbe qui paralysait les effets de la morsure du serpent à sonnettes : nous n'avons jamais pu comprendre l'étonnement ou la sensation que cette découverte a causé, car il est notoire que depuis des siècles les Indiens ne se guérissent guère autrement de la morsure des reptiles venimeux que par l'application de cette herbe sur la partie mordue. Les trappeurs, les voyageurs, les missionnaires et une multitude d'autres personnes qui vivent ou voyagent dans les déserts américains connaissent cette plante, que les uns appellent *herbe noire*, et d'autres *herbe du serpent à sonnettes*. La Providence l'a même rendue très-abondante, précisément dans les endroits où ces reptiles se trouvent, afin que le remède soit à côté du mal. Il suffit de bien mâcher cette plante et de l'appliquer sur la morsure pour que l'enflure s'arrête et que la circulation du sang reprenne sa marche ordinaire.

Par goût, autant que par hygiène, les Indiens font grand usage des bains. Ils en prennent presque tous les matins. Les hommes et les femmes se baignent séparément. Ces dernières placent même des sentinelles de leur sexe à une certaine distance du lieu qu'elles ont choisi pour écarter tout indiscret. Après le bain, les baigneurs et les baigneuses se frottent tout le corps de graisse d'ours. Les Mandans, les Paunies, les Omahas, les Comanches et presque toutes les tribus du haut Missouri et de la Colombie prennent beaucoup de bains de vapeurs. Pour cela, ils plantent près d'un lac ou d'un fleuve une tente en peau de buffle, fermant hermétiquement. Au milieu de la tente on construit deux petits murs parallèles d'un mètre à un mètre et demi de hauteur, sur lesquels on pose un grand panier d'osier. Le baigneur se place dans le panier.

Sa femme ou l'un de ses parents met au-dessous du panier des pierres rougies au feu sur lesquelles on jette le feu, et le baigneur est bientôt enveloppé d'une épaisse vapeur. Après cette opération et tout couvert de sueur, il va se jeter dans la rivière ou dans le lac voisin, et revient se frotter de l'inévitable graisse d'ours.

L'organisation des tribus indiennes est peu compliquée. L'Indien est naturellement droit, généreux et simple dans la vie privée comme dans la vie sociale; il ne sent pas le besoin d'une forte autorité pour le diriger, car les disputes au sujet de la propriété et les querelles de famille lui sont pour ainsi dire inconnues. Les prêtres et les docteurs président aux cérémonies publiques. Les chefs dirigent les expéditions; mais, dans la paix, ils n'ont que l'influence acquise par leurs vertus, leurs exploits et leur habileté. Du reste, dès que l'âge ou les infirmités les rendent incapables de garder le pouvoir militaire dont ils disposent, ils sont remplacés par leurs fils ou par d'autres guerriers, si ceux-ci sont jugés plus dignes de commander. Chez certaines tribus, les affaires publiques sont dirigées par un conseil d'anciens; le conseil prononce à la majorité des voix. Le chef de famille juge seul et sans appel dans les affaires privées.

Comme il se commet rarement des crimes parmi les Peaux-Rouges, la justice y a peu d'occupation. Néanmoins, les passions faisant des victimes partout, il arrive quelquefois que les sauvages, dans un moment de colère, frappent et tuent un des membres de leur tribu. Alors le coupable doit racheter le meurtre par des présents, si les parents du mort les acceptent; dans le cas contraire, justice est faite par ceux-ci. Personne ne peut se soustraire à cette loi du talion : l'opinion publique flétrirait celui qui prendrait la fuite. Dans certaines tribus le meurtrier se peint le visage en noir et les lèvres en rouge pour montrer qu'il a *bu* (versé) du sang. Cette espèce de pénitence publique dure quelquefois un an, et même davantage. Les Peaux-Rouges ont le droit de vie et de mort sur leurs femmes, mais il est rare qu'ils l'exercent.

L'adultère, chez les femmes comanches, est puni par la section du nez, depuis les cartilages jusqu'aux lèvres. C'est ordinairement la famille du mari offensé qui juge les coupables; si elle les condamne, ils sont pris, battus et on leur coupe le nez; mais le plus souvent le crime est racheté par des cadeaux. Chez les Assiniboins l'adultère est puni de mort; le

séducteur échappe rarement au dernier supplice, et c'est ce qui rend ce crime si peu commun. La femme, lorsqu'elle n'est pas tuée, a les cheveux coupés ras, son corps est barbouillé de vermillon, ensuite elle est placée sur un cheval également vermillonné, et promenée dans la tribu par un vieillard qui proclame hautement son infidélité; enfin elle est rendue à ses parents, qui lui donnent la bastonnade. Ces punitions ne sont pas infligées par un tribunal de justice; c'est l'opinion publique ou la famille qui jugent, condamnent et exécutent les lois pénales indiquées dans le code du désert.

Les Cherokies formaient avant leur expulsion de la Géorgie la plus civilisée de toutes les nations indiennes. Leur territoire était divisé en huit districts, qui envoyaient chacun quatre membres à la législature nationale, calquée sur celle des États-Unis. Un Cherokie ne pouvait vendre des terres aux blancs sans le consentement d'un conseil supérieur, sous peine de mort. Leurs terres étaient cultivées par des esclaves noirs qu'ils achetaient aux Américains. L'usage des liqueurs spiritueuses était puni des châtiments les plus sévères. Les Cherokies avaient une milice à cheval, chargée de l'exécution des ordres des chefs et du soin de la police intérieure; les fonctions de cette milice ressemblaient assez à celles de notre gendarmerie. La législation était à la fois sage et simple. La nation prospérait, et sa population s'augmentait considérablement; aussi ne voulut-elle pas se soumettre aux lois proclamées par la législature de la Géorgie, en 1829, qui la privait de tous ses priviléges. Le gouvernement des États-Unis fut saisi de cette question, et offrit aux Cherokies vingt-cinq millions de francs pour l'abandon de leurs droits et de leurs terres, et de plus la cession d'un grand territoire sur les frontières de l'Arkansas. Les Cherokies refusèrent cette transaction dans un mémoire revêtu de quinze mille signatures; mais leur expropriation était résolue, et la violence acheva ce que l'intrigue et la ruse avaient commencé. Depuis son expatriation, cette malheureuse tribu, autrefois si nombreuse et si prospère, a vu sa population décroître d'une manière effrayante. L'histoire des Cherokies est à peu près celle de toutes les tribus expropriées et expulsées des États-Unis.

Le type du gouvernement des Indiens est tout à fait patriarcal; rien n'est plus simple que ses lois; le respect pour l'âge et l'expérience en est le principe et l'opinion publique en est la force. Les individus n'ont d'autre

influence que celle qu'ils acquièrent par leur sagesse dans les conseils et leur courage dans les combats. Les liens *totémiques* ne constituent pas une puissance physique ou morale dans les tribus, mais seulement une fraternité, une parenté que l'on cherche à rendre le plus éclatante possible par des actes dignes d'éloge et non par l'intrigue. Un vieil adage français dit : « *Noblesse oblige*, » et l'on a vu des familles tellement pénétrées de cette vérité, que pendant des siècles elles ont su se conserver un rang très-élevé au-dessus d'autres familles non moins nobles qu'elles. Il en est de même dans les déserts américains : on a vu des clans conserver pendant plusieurs générations le commandement de leur tribu comme un honneur héréditaire. Et pourtant le commandement ne se perpétuait ainsi dans la famille à la mort du chef qu'en recevant sa consécration par le vote de l'opinion publique, renouvelé à chaque mutation causée par la mort ou les infirmités de l'âge.

La puissance des chefs n'est que nominale lorsque leurs qualités morales et leur bravoure ne sont pas à la hauteur de leur dignité, et leur influence est complétement nulle. Alors celui des guerriers qui s'est acquis le plus de gloire et de renommée est mis à la tête de la tribu, à la place du chef reconnu indigne ou incapable de son rang. Chez les Comanches, l'autorité des chefs est plus fictive que positive ; les chefs n'imposent pas leurs volontés; leur influence est toute personnelle, et n'est point attachée à leur titre. Cette tribu possède un nombre infini de petits chefs, qui conduisent des bandes de maraudeurs et de guerriers dans des expéditions dangereuses ou difficiles qui leur attirent de la gloire et quelquefois les honneurs du commandement par le consentement tacite de la population.

Lorsque quelques difficultés surgissent dans la tribu, ce sont ordinairement les vieillards qui les aplanissent; mais, en général, il règne une grande harmonie parmi les différents membres de la tribu. Il arrive souvent que certains chefs, à l'instar des corsaires, font des razzias pour leur propre compte et celui des guerriers qui les accompagnent, tandis que le chef suprême vit tranquillement en paix avec ceux qui sont victimes de ces actes isolés de piraterie; aussi la plupart des traités avec ces hordes de pirates des prairies sont-ils illusoires et sans aucune valeur réelle. Le principe démocratique forme la base du gouvernement des Comanches; c'est la force morale et la force physique des individus

qui les élèvent au commandement, et non le prestige de leur naissance.

Parmi les Dacotas il n'existait pas autrefois de chefs; d'après les traditions, cette institution est d'origine récente, elle ne date que depuis la domination anglaise dans ces régions, et le commandement est devenu héréditaire comme dans la plupart des tribus du Nord; aussi le pouvoir des chefs est-il très-restreint. Les individus ne se croient obligés d'obéir à une décision suprême que lorsque cette décision a été promulguée par le conseil général de la nation. On peut dire que les chefs ne sont que les représentants de la volonté des guerriers, que leur office meurt avec eux, et ne passe à leurs descendants que lorsque ceux-ci sont reconnus capables de continuer la gloire acquise par leurs pères.

Une coutume assez singulière, que l'on retrouve parmi plusieurs peuplades, et particulièrement chez les Sacs et les Renards, c'est la proclamation de la loi martiale par les sachems, qui déposent leur pouvoir civil dans la main des chefs guerriers, au retour des grandes chasses d'hiver. La raison de ceci est une mesure de précaution, qui a pour but d'empêcher les familles de se séparer en route, d'aller plus vite les unes que les autres et d'arriver au village avant le reste de la tribu, de crainte qu'on ne massacre ceux qui s'isoleraient ainsi et que les premiers arrivés ne succombent à la tentation d'approvisionner leurs silos aux dépens des retardataires. Aussitôt après la promulgation de la loi martiale, les chefs guerriers réglaient la marche par terre ou par eau, et chaque soir ils ordonnaient que les tentes et les canots fussent groupés en un seul endroit et non éparpillés selon le caprice de chacun; les réfractaires étaient punis immédiatement par la destruction de leurs canots ou de leurs tentes. Cette loi durait jusqu'au retour au village, où les sachems reprenaient naturellement l'autorité dont ils s'étaient dépouillés pour la sécurité des familles.

Les Selishs n'ont pas de forme régulière de gouvernement; ils vivent par bandes de deux ou trois cents individus. Néanmoins, dans chaque bande il se trouve toujours un homme qui, par certains avantages de fortune, de valeur et d'intelligence, acquiert de l'influence sur le reste de la tribu, et prend le titre de chef. Cette influence toute personnelle s'exerce par voie de persuasion plutôt que par un commandement direct. Mais si c'est un homme déterminé, son pouvoir est parfois considérable.

La punition des coupables qui transgressent les lois reçues par l'usage est réglée par les circonstances et non par un code quelconque. Quelquefois les criminels sont punis par le bannissement de la tribu.

Chez les Têtes-Plates, les Kalispels, les Pendants-d'Oreilles et les Cœurs-d'Alènes, il règne une union fraternelle et une obéissance à leurs chefs vraiment admirables. Ces chefs sont réellement les pères de leurs peuples; ils parlent toujours avec calme, mais jamais en vain. Lorsqu'un membre de la tribu est pauvre, malade ou désire voyager, il consulte son chef et se conforme aux conseils qu'il en reçoit. Il en est de même des mariages, qui sont sanctionnés ou désapprouvés par les chefs selon qu'ils les considèrent utiles ou contraires au bonheur des parties. Depuis que le catholicisme a pénétré dans ces peuplades, leur gouvernement patriarcal a pris un caractère exceptionnel qui rappelle l'âge d'or tant vanté des poëtes. Le chef, en qualité de père, s'efforce toujours de pourvoir aux besoins de sa nation. C'est lui qui règle la chasse, la pêche et la récolte des raisins et des fruits. Le gibier et le poisson sont apportés dans sa loge et divisés en autant de portions qu'il y a de familles : la distribution s'en fait avec une scrupuleuse impartialité. Les vieillards, les infirmes et les veuves reçoivent une part égale à celle des chasseurs.

Les Natchez se divisaient en trois classes, savoir : le *Grand-Soleil* qui était le souverain, les *Petits-Soleils* qui constituaient la noblesse, et le peuple. Afin d'être sûrs que leurs souverains seraient toujours du sang du législateur qui descendit du soleil pour les civiliser, ils établirent comme loi fondamentale de leur politique nationale que le droit de succession au trône serait dévolu aux hommes provenant de la ligne féminine. Aussi les personnes du sexe féminin descendant du Grand-Soleil restaient toujours nobles et retenaient le privilége de donner le jour à leur souverain, tandis que le petit-fils du Grand-Soleil ne devenait qu'un simple citoyen.

Il y avait parmi les Natchez deux lois qui empêchaient la noblesse de se perpétuer dans la même famille par voie de naissance : la première était qu'aucun noble ne pouvait être mis à mort par justice, et la seconde, qu'à la mort d'un homme ou d'une femme noble, la femme ou le mari devait être immolé. M. Le Page du Pratz, qui a demeuré huit ans dans les colonies françaises près des Natchez, raconte à ce sujet une tentative qui fut faite auprès de lui pour abolir cette loi cruelle. Voici

l'anecdote que M. Gayarré raconte pareillement dans son ouvrage sur la Louisiane. Un jour une femme noble entra avec sa fille âgée de dix-huit ans dans la chambre de M. du Pratz; après avoir soigneusement fermé la porte, elle s'assit avec dignité, resta silencieuse pendant quelques minutes, puis se levant elle lui dit : « Nous connaissons tous, et moi mieux que personne, que tu es un homme de mérite, que le mensonge n'habite point dans ton cœur et que ta langue est ennemie de la profusion des paroles. Tu parles notre langage. Nous t'aimons comme un frère, et nous regrettons que tu ne sois pas un de nos soleils. J'ai des choses importantes à te dire, par conséquent ouvre tes oreilles et ton cœur pour recevoir l'impression de mes paroles. Mais ferme ta bouche, et ne confie jamais aux vents ce que je vais te dire dans le secret. » Ici elle s'arrêta comme pour réfléchir, puis elle dit à M. du Pratz. « Serai-je écoutée? » Celui-ci lui répondit : « Mes oreilles sont ouvertes comme tu le désires et je n'entends rien que le murmure du vent. »

Alors la noble Indienne lui fit le discours suivant : « Ma fille que tu vois ici est jeune, mais si elle a le corps faible d'une femme, elle a l'esprit fort d'un homme. Sachant que ses lèvres sont fermées, je n'ai pas craint de l'amener avec moi afin qu'elle entende les paroles que je t'adresse. Quand tes compatriotes parlent, je les écoute, parce que plusieurs d'entre eux sont sages. Je les ai entendus dire que plusieurs de nos coutumes sont mauvaises et coupables, que dans leur pays les nobles se marient avec les nobles, et le peuple avec le peuple, que c'est cruel de forcer une femme de mourir avec son mari, et au mari de mourir avec sa femme, et que le Grand-Esprit, qui leur a communiqué ses volontés, s'irrite d'une coutume si barbare, que c'est une erreur de croire que les époux continuent à vivre dans le monde des esprits comme sur terre, car les esprits n'ont ni corps ni sexe. J'ai réfléchi sur tout cela et sur bien d'autres choses tout aussi sages. Nos coutumes sont mauvaises et nous conduisent à la destruction de notre race. Mais comment les changerons-nous? Qui aura le pouvoir et l'énergie d'essayer d'écraser toute opposition? C'est pourquoi je suis venue vers toi que j'aime, en qui j'ai confiance et que je respecte. Épouse ma fille, elle est la plus proche parente du Grand-Soleil, et ton fils deviendra notre souverain. Élevé par toi et supporté par les Français, il aura la pensée, la volonté et le pouvoir de changer ces lois que vous regardez comme mauvaises et destructives. »

M. du Pratz, surpris de cette demande, ne savait d'abord que répondre : il savait qu'il y a des propositions dont les femmes ne pardonnent jamais le refus, et ne voulant pas s'attirer la haine mortelle de son interlocutrice, il répondit adroitement. « Ta fille est belle comme l'arc-en-ciel et mon cœur vole vers elle. Mais là-bas, là-bas, dans le pays où je suis né, il existe une jeune femme aux yeux bleus avec qui je suis marié et auprès de laquelle je dois retourner aussitôt que je le pourrai. Le Dieu aux lois de qui j'obéis me défend de prendre sur mon sein une autre femme que celle que j'ai tant qu'elle vivra. Comme tu le vois, c'est un obstacle insurmontable. Ainsi, sois satisfaite de mes remercîments et sentiments de ma profonde gratitude. » Après ces mots l'Indienne se leva désappointée, mais ne donnant aucune marque de tristesse et saluant M. du Pratz avec une royale dignité, elle lui fit signe de se taire et se retira avec sa fille.

Les grandes peuplades indiennes dispersées sur un vaste territoire ont quelquefois des assemblées où se rendent les représentants de tous les villages de la tribu. Ces assemblées n'ont lieu que pour résoudre les questions d'un intérêt général. Elles sont ouvertes avec solennité. Les chefs entrent successivement, par rang d'âge et de dignité. Le grand chef prend la parole et explique le but de la réunion; les autres membres se lèvent à leur tour et donnent leur avis. Là, comme dans les conversations particulières, celui qui a la parole la conserve aussi longtemps qu'il veut; une interruption serait une insulte que personne ne souffrirait. Lorsqu'un orateur a cessé de discourir, on lui laisse quelques minutes pour réfléchir et dire ce qu'il aurait oublié; puis il s'assoit et attend silencieusement une réponse ou une approbation. Si l'orateur a dans le cours de sa vie perdu la confiance publique par un seul mensonge, on ne lui répond pas, quelle que soit l'importance des communications qu'il a pu faire. Quoique la majorité décide toujours des questions, il arrive souvent que l'opinion du chef l'emporte sur le conseil lorsqu'il s'est acquis une grande influence par ses talents, sa valeur et son éloquence. Outre ces conseils généraux, il existe aussi des conseils particuliers dans chaque village et qui ont pour but l'expression de la volonté publique dans toutes les circonstances sérieuses où la volonté du chef est insuffisante pour faire prendre une détermination. Dans ces assemblées il règne le même ordre et la même manière de procéder que

dans les assemblées générales; la seule différence que l'on retrouve entre les unes et les autres, c'est dans la nature des intérêts discutés; mais dans les unes comme dans les autres il règne la même dignité, la même sagesse et un décorum qui pourrait bien servir de modèle aux parlements et aux chambres de notre monde civilisé.

C'est surtout dans les combats que l'Indien peut déployer ses qualités naturelles. Par la vigueur de son tempérament, par sa patience à supporter toutes les fatigues et toutes les privations, par son courage, par son audace, son habileté, il semble né pour ces luttes qui sont si fréquentes entre les tribus de sa race. Les Peaux-Rouges n'ont point d'armées permanentes. Quand une guerre est décidée dans un conseil des membres les plus influents d'une peuplade, le chef réunit tous les hommes valides et les appelle aux armes dans une chaleureuse improvisation; ou bien il fait porter devant chaque cabane le calumet de guerre, orné d'un morceau de drap rouge; quiconque fume ce calumet se déclare par là même prêt à s'enrôler.

Les Sacs et les Renards, les Kickapous et quelques autres tribus ont une manière fort singulière de faire une levée de boucliers. Quand un chef veut se battre contre des ennemis, il se peint la figure en noir, il jeûne et s'établit dans un wigwam temporaire en dehors de son village : là, il s'assoit et fume tranquillement sa pipe du matin au soir. Au milieu du wigwam est suspendu un wampum ou un morceau d'étoffe écarlate, et tous les guerriers qui désirent accompagner leur chef dans son expédition viennent auprès de lui, touchent de la main gauche l'objet suspendu et s'assoient ensuite pour fumer la pipe. Lorsque le chef juge suffisant pour son entreprise le nombre de ses compagnons, il ferme la porte de sa cabane. Le lendemain matin il écoute les rêves de chacun de ses guerriers et raconte les siens. Si les rêves sont reconnus favorables, l'on se met en route immédiatement; dans le cas contraire l'expédition est remise à une époque indéterminée. Si l'expédition est résolue, le chef se choisit le plus brave de ses guerriers, à qui il confie le sac de médecine qui doit le rendre invincible; puis il prononce un discours chaleureux dans lequel il promet la victoire à ses compagnons d'armes, et, se mettant à leur tête, tous marchent aussitôt vers l'ennemi. Le guerrier qui remporte le premier scalp a conquis par cet exploit le droit de commander les troupes à son retour et il reçoit le wampum ou le mor-

ceau d'étoffe écarlate comme trophée de son courage. Les prisonniers sont ensuite livrés aux parents des braves tués sur le champ de bataille. Chez les Pottowatomies, scalps et prisonniers reviennent au chef qui conduit l'expédition, et il en dispose selon son bon plaisir. Quelquefois il remet les prisonniers aux familles qui ont perdu des parents dans les combats, afin d'être adoptés et traités comme ceux qu'ils remplacent.

Dans les guerres le chef revêt toujours son plus beau costume pour se faire mieux reconnaître des siens et des ennemis; les autres guerriers, afin d'avoir les mouvements plus libres, ne portent guère que leurs armes. Les ruses de guerre sont en grand usage chez les Peaux-Rouges. En voici une qui est fréquemment employée par les tribus du Nord et de l'Ouest. On s'approche d'un village ennemi au moment où celui-ci célèbre des réjouissances publiques. Une partie des guerriers se met en embuscade; les autres, revêtus de peaux de buffle, se placent en vue du village, mais à une distance qui ne permet pas de distinguer la supercherie. Aussitôt les danseurs quittent avec précipitation leurs divertissements pour se mettre à la poursuite des buffles et vont se jeter dans les mains de leurs ennemis. Les Comanches et les Paunies, qui sont les meilleurs cavaliers de l'Amérique du Nord, profitent de cet avantage de la façon la plus singulière. Ils se laissent glisser du côté du cheval opposé à l'ennemi en se tenant à la selle par une seule jambe. Un licou en crin est caché et attaché à la crinière du cheval, le cavalier passe le bras dans le licou et s'en sert de point d'appui; de cette manière il ne montre à son adversaire que la jambe qui le retient à la selle, et il se sert de ses armes par-dessous le cou ou le ventre de son cheval avec la même habileté que s'il était dans sa position normale.

La bravoure des Peaux-Rouges est telle, qu'on a vu des guerriers, ayant la poitrine traversée d'une flèche, courir encore sur leurs ennemis et en tuer plusieurs avant de tomber. Quoiqu'on ne puisse pas attendre de ces natures sauvages beaucoup de générosité dans les combats, néanmoins, de temps à autre, il se présente des faits qui semblent indiquer que la barbarie a chez eux aussi des limites. En voici un exemple. A l'époque de nos guerres contre les Anglais, un chef des six nations, se battant du côté de nos ennemis, reconnut dans une bataille son père, qui combattait dans les rangs des Français. Au moment où il allait le

frapper d'un coup mortel, il s'arrêta tout à coup et lui dit : « Vous m'avez une fois donné la vie, et maintenant je vous la laisse : tâchez de ne plus vous rencontrer en face de moi, car j'ai payé la dette que je vous devais. » La guerre est certainement l'affaire la plus importante des sauvages, comme elle est à peu près tout le fond de leur politique. Causée souvent par des motifs d'intérêt et des haines héréditaires, elle est aussi alimentée par l'ambition de devenir grand guerrier : c'est cette ambition qui absorbe le plus toutes les facultés, tous les talents et toute l'énergie des Indiens. Les grandes expéditions guerrières sont toujours précédées de cérémonies religieuses, qui ont pour but de se rendre favorable le Grand-Esprit; car, malgré la confiance que les Indiens ont dans leur bravoure, ils n'espèrent le succès que par l'intervention divine et surnaturelle d'un puissant manitou.

Les Chinouks et les autres tribus qui dérivent de cette famille se peignent le corps de la plus hideuse et de la plus grotesque manière quand ils se mettent en campagne. Quelques-uns portent des armures composées de morceaux de bois très-durs et enduits de graisse d'ours; d'autres ont des espèces de cotte de mailles en cuir très-épais et un casque en écorce de cèdre. Ces armes défensives sont à l'épreuve de la flèche. Les Natchez, avant de se décider à se battre, assemblaient un conseil de guerre, qui, après avoir décidé que la nation avait reçu une injure quelconque, envoyait une ambassade pour demander réparation. Si cette réparation était donnée, les ambassadeurs fumaient le calumet de paix; dans le cas contraire, ils revenaient promptement chez eux. Alors les guerriers se réunissaient pour la danse des combats, pour fumer le calumet de guerre et festoyer le départ dans un grand banquet suivi de discours de circonstance, où les convives arrivaient armés de toutes pièces et peints de la manière la plus effrayante. Après le repas et certaines cérémonies qui l'accompagnaient, l'on entonnait le chant du départ et l'on se mettait en route pour commencer les hostilités. Il arrive quelquefois que deux chefs de tribus ennemies vident leur querelle dans un combat singulier pour épargner la vie de leurs guerriers. Ce genre de combat a toujours lieu à armes égales et rappelle par ses circonstances les coutumes de la chevalerie au moyen âge. Celui que nous publions est resté célèbre dans les traditions indiennes, et il a même été raconté par plusieurs auteurs américains.

Un parti de cent cinquante guerriers sheyennes avait fait irruption sur le territoire des Mandans. Mahtotopa, le jeune mais célèbre guerrier dont nous avons déjà parlé, se mit à leur poursuite, à la tête de cinquante des plus braves de sa tribu. Au bout de deux jours il les atteignit. Les Mandans, inférieurs en nombre, hésitaient à engager le combat, lorsque tout à coup Mahtotopa plante en terre sa lance, ornée d'un morceau d'étoffe rouge, en signe de défi. Les Sheyennes, qui s'approchaient pour attaquer, s'arrêtèrent à la vue de ce trait de courage, et leur chef, s'avançant seul en face du jeune guerrier mandan, demande quel était celui qui avait défié seul l'ennemi. C'est Mahtotopa, répondit celui-ci, second chef dans le commandement des braves et vaillants Mandans. — J'ai souvent entendu parler de lui, reprit le Sheyenne, c'est un grand guerrier. Est-ce qu'il oserait avancer et se battre contre moi seul, tandis que nos guerriers nous regarderont? — Est-ce un chef qui parle à Mahtotopa? ajouta le Mandan. — Vois la chevelure qui pend au mors de mon cheval, répliqua le Sheyenne; vois ma lance ornée de la peau d'hermine et des plumes de l'aigle de guerre. — Tu as assez parlé, dit le Mandan. Le chef sheyenne partit au grand galop et revint planter sa lance auprès de celle de Mahtotopa. Les guerriers des deux tribus s'approchèrent et formèrent un vaste cercle. Les deux champions s'avancèrent au milieu de ce champ-clos formé de barrières humaines; ils étaient à cheval, ornés de leurs plumes et couverts de leurs plus beaux vêtements. Ils tirèrent chacun un coup de fusil sans se toucher; Mahtotopa montra alors à son adversaire sa poire à poudre qui avait été traversée par une balle, et la jeta à terre ainsi que son fusil, désormais inutile. Le Sheyenne, voulant combattre à armes égales, en fit autant; et pendant quelques moments ils galopèrent l'un autour de l'autre en se décochant des flèches avec une incroyable rapidité. Le cheval du Mandan roula percé d'une flèche. Au moment où Mahtotopa se relevait pour continuer le combat, son adversaire sauta à terre, et encore une fois le combat redevint égal. Les carquois furent bientôt épuisés. Alors le Sheyenne tira un couteau et le brandit en l'air. « Oui, » répond Mahtotopa, qui comprit cette invitation muette. Et les deux guerriers se débarrassèrent de leurs carquois et de leurs boucliers; mais le Mandan n'avait pas son couteau, il l'avait oublié dans sa cabane; n'importe; il pare les coups de son adversaire avec le bois de son arc, dont il se sert comme

d'une massue; bientôt il réussit à faire lâcher prise à son ennemi. Le couteau tombe, les combattants se jettent l'un sur l'autre et cherchent à s'emparer de l'instrument qui se trouve à leurs pieds, il est pris et arraché plusieurs fois des mains des deux adversaires, et chaque fois il se teint du sang de l'un ou de l'autre. Enfin Mahtotopa s'en saisit une dernière fois, et le plonge tout entier dans le cœur du chef sheyenne, puis il l'en arrache, enlève la chevelure de son antagoniste, et montre aux spectateurs le trophée de sa victoire.

Telles sont à peu près les différentes péripéties de tous les combats singuliers chez les Indiens. La récompense ordinaire d'un haut fait de ce genre est une plume d'aigle, dont le vainqueur orne sa coiffure. L'aigle est rare et difficile à tuer dans ces contrées. Une seule plume de cet oiseau a donc une énorme valeur; aussi les Indiens en ont-ils fait la décoration la plus estimée. Avant de la porter, ils l'ornent de marques peintes ou d'entailles, sortes d'hiéroglyphes qui rappellent par quels exploits elle a été méritée.

L'opération du scalp, qui consiste à enlever la chevelure d'un ennemi vaincu, fournit encore aux guerriers indiens une marque de distinction. Ils portent toujours sur eux, soit un couteau spécialement destiné à cet office, soit un autre instrument tranchant, formé d'une obsidienne, d'un silex ou d'un coquillage. Avec l'un de ces instruments le vainqueur fait une incision profonde autour du crâne de la victime, et en arrache la peau avec les cheveux; c'est cette touffe de cuir chevelu qui est appelée scalp ou chevelure; son diamètre est de dix centimètres environ, quelquefois moins. Avant de porter en triomphe le scalp, il faut que la peau soit séchée, et que la danse du scalp l'ait consacrée. Cette danse est comme un brevet, une consécration qui prouve que la chevelure a été le prix d'un acte de courage et de valeur. Quand les Indiens ont scalpé un ennemi, et qu'ils ont le temps, ils coupent souvent le reste de la chevelure, dont ils se servent pour faire des franges à leurs vêtements.

Des lois sévères, imposées sous peine de déshonneur, règlent l'opération du scalp. On ne peut scalper qu'un guerrier d'une tribu ennemie. Il est sans exemple qu'un Indien ait enlevé la chevelure d'un homme de sa tribu ou d'une nation alliée tué dans une querelle ou un mouvement de colère. Il est également interdit de scalper un ennemi qui ne serait pas mort. Les Indiens, qui ont conservé dans toute leur pureté les usages

et les traditions des ancêtres, n'enfreignent jamais cette règle. Quelques Peaux-Rouges, dont le caractère avait probablement été corrompu par le voisinage des blancs, ont quelquefois scalpé des adversaires qui respiraient encore. L'opération du scalp est d'origine fort ancienne. Les Scythes scalpaient en faisant d'abord une incision circulaire à la hauteur des oreilles, et prenant ensuite les cheveux, ils arrachaient la peau en secouant la tête. Comme les Indiens, les Scythes nettoyaient cette peau et la suspendaient à la bride de leur cheval. Il paraît aussi que le *decalvere* des Germains n'est autre chose que le scalp mentionné dans la loi des Wisigoths : *capillos et cutem detrahere*. D'après les annales de Flude, les Francs scalpaient encore vers l'an 879, et les Anglo-Saxons aussi.

Quoi qu'il en soit de l'origine de cette coutume barbare, le scalp constitue en quelque sorte le blason du guerrier indien ; c'est, on peut dire, un titre de noblesse qui augmente d'un quartier à chaque nouvelle victime. Attaché au bout d'un bâton, le scalp est placé dans la cabane du vainqueur, ou devant cette cabane les jours de parade ou de combat ; les chefs le suspendent au mors de leur cheval. Il y a des Indiens qui enterrent les chevelures après les avoir consacrées ; cette coutume provient sans doute de la frayeur qu'ont les sauvages des esprits de leurs ennemis, car on procède à cette cérémonie au milieu de chants tristes et lugubres, qui ont pour but d'apaiser l'ombre du défunt.

Il nous reste à donner quelques détails sur le deuil et les funérailles des Peaux-Rouges. Le culte des morts est assurément la partie la plus touchante de leurs institutions ; la tombe, comme le berceau, reçoit des soins assidus ; l'être qu'elle renferme devient l'objet d'une sollicitude qui ne s'éteint pas. Le noir est le signe du deuil chez les Indiens comme chez nous ; mais, au milieu de ces populations sauvages, la douleur se manifeste par d'autres signes que par la teinte lugubre des habits. Chez les Sioux, et chez plusieurs autres tribus du Nord, la femme qui a perdu un enfant au berceau le place dans son petit lit d'osier, qu'elle remplit de plumes noires, le porte avec elle pendant un an dans toutes ses émigrations, le place dans sa cabane, lui parle et lui chante des airs tristes ou gais, comme si l'enfant était toujours là pour lui sourire et lui répondre. Les Corbeaux se coupent une partie de leurs cheveux à la mort de leurs parents. Les veuves des Renards, en signe de deuil, restent plusieurs mois sans changer de vêtements ni s'occuper de leur toilette. Cet usage

est commun à plusieurs autres tribus du Nord. Chez les Shoshonies et parmi d'autres peuples de l'Ouest, ceux qui ont perdu un de leurs parents témoignent de leur douleur par des mutilations et des blessures. Le deuil d'un Indien pour la perte d'un parent dure six mois au moins. Il consiste ordinairement à négliger sa personne et à se peindre la figure en noir. Une femme pleurera la perte de son mari pour le plus souvent pendant un an ; durant tout ce temps elle paraît sincèrement affligée, ne parle jamais à personne que lorsqu'elle y est forcée par la nécessité ou les convenances, elle recherche toujours la solitude et désire rester seule pour se livrer plus librement à sa douleur. Après le deuil elle reprend ses meilleurs vêtements et se peint le plus coquettement possible afin de trouver un autre mari.

Les usages suivis pour l'ensevelissement des morts diffèrent suivant les tribus. La seule coutume qui soit à peu près commune à toutes est assez étrange : elle consiste à peindre les cadavres en noir. Les Omahas entourent les morts de bandelettes de peau, ce qui leur donne l'aspect des momies égyptiennes; ainsi enveloppés, on les place sur les branches d'un arbre, et l'on met à côté un vase de bois rempli de viande séchée, qui est renouvelée de temps en temps. Les Sioux enterrent leurs morts sur le sommet d'une colline ou d'une montagne, et plantent sur la tombe un cèdre qui puisse être aperçu de loin. A défaut d'élévation naturelle, ils construisent un échafaudage de deux à trois mètres de hauteur.

Les Chinouks et plusieurs autres peuplades de la Colombie et de l'Orégon ont une coutume plus gracieuse et plus poétique. Ils entourent de peau les corps de leurs parents morts, leur bandent les yeux, leur mettent de petits coquillages dans les narines, et les revêtent de leurs plus beaux habits, puis ils les placent dans un canot qu'ils laissent voguer au gré des vents et des courants, sur un lac, sur une rivière ou sur l'océan Pacifique. Lorsqu'il n'y a ni lac, ni rivière, ni mer auprès du village, le canot funèbre est attaché aux branches des arbres les plus élevés. Ces sépultures aériennes ou flottantes sont toujours placées dans des lieux où les animaux ne peuvent les profaner; les endroits favoris sont les îles solitaires et boisées. Souvent on amarre ces canots mortuaires dans une petite baie, sous des arbres touffus, dont le feuillage épais retombe sur eux comme un dôme protecteur. Il y a des îles dans les grands fleuves de la Colombie qui ont jusqu'à vingt et trente canots de

ce genre attachés aux cèdres et aux bouleaux dont elles sont couvertes. Les oiseaux des solitudes se reposent sur ces barques funèbres, et chantent des cantiques qui ressemblent à des prières mélodieuses; le vent se joue dans le feuillage des arbres; la brise du soir et du matin berce mollement ces tombes vacillantes et caresse doucement par ses murmures harmonieux l'oreille du défunt. Ces voix mystérieuses de la nature se perdent dans l'espace sans écho, comme un hymne touchant que la terre élève vers le ciel pour implorer la miséricorde de l'Éternel en faveur des pauvres créatures dont le dernier soupir s'exhale dans le silence des déserts.

Dans nos descriptions nous avons parlé d'un rocher isolé situé non loin du Colombia et qui servait de cimetière aux peuplades du voisinage. En examinant ce grand village de la mort, on voit que les tribus de pêcheurs ont pour les morts les mêmes soins religieux que nous avons remarqués parmi les tribus des chasseurs. Chez les uns comme chez les autres on place à côté du défunt les objets favoris dont il se servait durant sa vie. Dans la Colombie la rame et les filets reposent près du pêcheur enseveli dans une barque; dans les grandes prairies la lance, l'arc, les flèches et souvent le cheval de bataille, s'enterrent dans la fosse du chasseur. A l'orient comme à l'occident des montagnes Rocheuses, les sauvages vénèrent, aiment, respectent et soignent leurs parents et leurs amis, lors même que la mort a glacé leur poitrine; la douleur et les prières des vivants résonnent chaque jour à l'aurore et au crépuscule, sur le bord des lacs limpides, des fleuves bruyants, des ruisseaux solitaires et de la grande mer, comme au milieu des forêts séculaires, des prairies sans horizon et sur le sommet des collines et des montagnes; partout où se trouvent des tombeaux on voit des hommes qui prient et des femmes qui pleurent auprès des restes inanimés des êtres chéris qui ne sont plus.

Au Nouveau-Mexique les blancs ont singulièrement modifié les coutumes des Indiens; ce qui reste de leurs anciens usages participe du caractère superstitieux des naturels et des habitudes espagnoles. Ainsi les habitants du pueblo de Laguna, qui sont moitié chrétiens, moitié sectateurs de Montézuma, enveloppent le corps de leurs défunts de ses vêtements ordinaires, le déposent dans une fosse étroite et peu profonde et posent auprès de lui du pain et un vase rempli d'eau. Ensuite ils lui

jettent dessus avec force d'énormes pierres, qui souvent brisent ses os, sous prétexte de chasser du corps par ce moyen les mauvais esprits. Le cimetière de ce pueblo est si petit, que souvent en creusant une nouvelle fosse on découvre le cadavre d'un homme enterré depuis peu de temps; dans ce cas, on retire les ossements et on les jette dans un enclos situé derrière l'église catholique, et dans lequel on voit un tas énorme de squelettes et de crânes blanchis par le soleil. Les Sacs et les Renards placent leurs morts revêtus de couvertures ou de peaux de buffle dans de grossiers cercueils faits avec de vieux canots ou des écorces d'arbre, puis ils les enterrent. Si le défunt est un guerrier, on met au-dessus de sa tête un poteau funéraire peint avec des barres rouges, qui indiquent le nombre d'hommes, de femmes et d'enfants qu'il a tués pendant sa vie et qui doivent le servir comme esclaves dans le pays des ombres.

Les Tahkalis brûlent les cadavres de leurs défunts. Pendant la cérémonie l'*homme-médecine* qui la dirige fait toutes sortes de gesticulations et de contorsions inouïes; par cet expédient il prétend recevoir dans ses mains la vie du défunt, qu'il communique à un vivant en lui imposant les mains sur la tête et lui soufflant dessus; la personne ainsi dotée prend alors le rang du mort et ajoute son nom à celui qu'elle portait déjà. Si le mort avait une femme, celle-ci est obligée de se coucher sur le bûcher pendant qu'on y met le feu, et elle y reste jusqu'à ce que la chaleur, devenant insupportable, l'ait à moitié asphyxiée. Autrefois, lorsqu'une femme voulait fuir ce supplice, on la poussait dans le feu d'où elle ne s'échappait que grièvement brûlée. Quand le cadavre est consumé, la femme rassemble les cendres, les met dans un panier et les porte partout avec elle. Elle devient ensuite la servante des parents de son mari; ceux-ci l'emploient aux travaux les plus rudes et la traitent indignement; cette servitude se prolonge pendant deux ou trois ans, au bout desquels les parents du mort se réunissent pour la fête de la délivrance. Dans cette solennité on plante en terre une perche de cinq à six mètres de hauteur pour suspendre le panier qui contient les cendres du défunt; ces cendres restent ainsi exposées jusqu'à ce que la perche tombe détruite par le temps ou les éléments. La veuve alors reprend sa liberté et peut se remarier.

Les Shoshonies brûlent leurs morts avec ce qui leur appartenait; les Indiens de la baie de San-Francisco agissaient de même. Les Comanches

enterrent ordinairement le guerrier avec ses armes et son cheval favori; autrefois ils y joignaient les femmes du défunt, mais cet usage a disparu. Tandis que les Sioux mettent des signes remarquables sur leurs tombeaux pour qu'on puisse les distinguer, les Comanches les couvrent d'herbes et de plantes pour les tenir secrets. Dans d'autres tribus de l'Ouest les guerriers sont quelquefois enterrés à cheval, revêtus de leurs plus beaux costumes, l'arc à la main, le bouclier au bras, le carquois plein de flèches sur les reins, la pipe et le sac de médecine pendus à la ceinture, munis enfin d'une provision de tabac et de viandes séchées pour pouvoir faire le voyage vers les prairies enchantées. Les femmes des Mandans, comme celles de la plupart des tribus de l'Ouest, se coupent toujours les cheveux en signe de deuil; les hommes n'en coupent qu'une mèche. Ces sauvages habillent également leurs morts de leurs plus beaux vêtements, puis ils les cousent dans la peau d'un buffle fraîchement tué, et conduisent processionnellement le corps au village de la mort. Ce village de la mort est un cimetière situé très-près de la ville ou du campement principal de la tribu; il se compose d'une multitude de petits échafaudages en forme de tables, sur lesquels on dépose les cadavres. A côté de chaque mort les parents du défunt placent ses armes et des provisions de bouche et de tabac. Tous les jours on voit des Indiens des deux sexes se diriger vers le cimetière, et pleurer ou prier pour leurs parents ou amis décédés. Quand les tables et les corps tombent à terre, détruits par le temps et la pourriture, les pieux visiteurs enterrent les restes mortels, à l'exception des têtes, qui sont lavées soigneusement et posées en cercle autour de deux *arbres-médecines*, ornés à leur sommet de mannequins en drap de couleur et garnis de plumes. Les femmes vont souvent s'étendre auprès de ces arbres funèbres; le soir elles y portent, dans des vases de bois, un peu de nourriture, puis elles parlent, pleurent et chantent, comme si le défunt pouvait les entendre. Le désespoir de ces enfants des solitudes a quelque chose de touchant et de simple qui saisit les cœurs les plus froids.

Les Assiniboins, comme plusieurs autres tribus des grands déserts américains, suspendent leurs morts entre les branches des gros arbres ou les exposent sur des échafaudages assez élevés pour mettre les corps à l'abri de la voracité des bêtes féroces. Les pieds des cadavres sont tournés vers le soleil levant, et lorsque les arbres et les échafaudages

tombent de vétusté, les ossements sont recueillis et enterrés précieusement. Ce dépôt sacré est gardé, comme chez les Mandans, par des *poteaux de médecine* auxquels sont attachés des amulettes ou sacs de médecine. A la mort d'un membre de leur tribu, les Potowatomies, les Ottawas et plusieurs autres peuplades du Nord, distribuent aux amis du décédé tout ce qui lui appartenait de son vivant; quelques-uns sont catholiques : ceux-ci plantent sur la tombe une grande perche, au sommet de laquelle flotte une bannière blanche ornée d'une croix noire. Parmi ces mêmes tribus, lorsqu'un homme ou une femme mariée meurt, le survivant paye la *dette du corps* en donnant aux parents du défunt de l'argent, des chevaux ou d'autres présents. Les Ottawas font sur la tombe des morts des sacrifices de chevaux; ils étranglent l'animal au moyen d'un lacet, puis ils coupent la queue et la suspendent à des perches plantées sur la tombe. Les femmes des Corbeaux payent également la dette du mort en se faisant des incisions profondes dans les chairs. Les Chippeways ont l'habitude d'allumer de grands feux sur les tombeaux de leur famille pendant plusieurs nuits après l'enterrement.

Si les Indiens de l'Amérique témoignent plus de respect pour les morts que toutes les autres nations du globe, on peut ajouter que les Natchez renchérissaient encore sur cette vénération profonde pour ceux qui ne sont plus. Aux funérailles de leurs parents ou de leurs amis ils donnent des signes non équivoques de leur chagrin poussé à ses dernières extrémités. Ils plaçaient temporairement les cadavres dans des cercueils de roseaux pour s'y décomposer. Pendant ce temps ils apportaient régulièrement aux morts de la nourriture comme un tribut d'amour, un souvenir, une preuve de leur désir de continuer les soins qu'ils se plaisaient à leur donner de leur vivant. Lorsqu'il ne restait plus du défunt que des os desséchés, on les plaçait dans de légers coffres, qui étaient déposés dans de petits temples funèbres ou des chapelles privées. Ces temples de la mort ne différaient des habitations ordinaires des Natchez que par une tête de bois suspendue au-dessus de la porte d'entrée. Rien ne surpassait l'attachement qu'ils conservaient pour ces reliques des êtres chéris qu'ils avaient perdus, et, lorsqu'ils émigraient, ils emportaient ordinairement les ossements de leurs ancêtres.

Les funérailles de leur souverain ou d'un de ses plus proches parents prenaient pour les Natchez les proportions d'une calamité publique;

elles étaient accompagnées d'un vrai massacre volontaire, dans lequel on sacrifiait une multitude d'individus alliés, amis ou serviteurs du défunt. Nous en donnerons un exemple en citant quelques détails consignés dans l'histoire concernant la mort du Serpent-Piqué, frère du Grand-Soleil. Comme le nombre des victimes qui devaient être sacrifiées pendant la cérémonie funèbre était très-considérable, les officiers du Fort-Rosalie se rendirent au village du défunt, afin de sauver de la mort le plus de monde qu'ils pourraient. Grâce à la charitable intervention des Français, ce nombre fut réduit à ses deux femmes, au chambellan, au médecin, au domestique, au porteur du calumet, à une jeune Indienne remarquablement belle qui l'avait beaucoup aimé, et à de vieilles femmes qui devaient être étranglées près des restes mortels du noble défunt.

Le corps du Serpent-Piqué, revêtu de ses plus beaux vêtements, fut placé sur un lit de parade. Sa figure était peinte avec du vermillon, ses pieds étaient chaussés de magnifiques mocassins tout brodés, et sur sa tête il avait une couronne de plumes blanches et rouges, comme prince du sang. A côté de lui on avait mis son fusil, son pistolet, son arc, un carquois rempli de flèches et son plus beau tomahawk, ainsi que tous les calumets de paix qui lui avaient été offerts durant sa vie. A la tête du lit se trouvait une perche rouge supportant une chaîne de roseaux peints également en rouge et composée de quarante-six anneaux, signifiant le nombre d'ennemis qu'il avait tués dans les combats.

Le lendemain, le grand maître des cérémonies vint chercher les victimes pour la danse de la Mort, et les conduisit en procession sur la place où elles devaient mourir. Chacune d'elles était accompagnée de huit de ses plus proches parents, qui devaient faire l'office de bourreau; l'un portait un tomahawk et menaçait à chaque instant de frapper l'infortunée; un autre charriait la natte sur laquelle devait s'exécuter la sentence; un troisième avait la corde qui devait servir à l'exécution; un quatrième portait la peau de chevreuil que l'on plaçait sur la tête et les épaules des condamnés; le cinquième avait un bol en bois contenant des pilules de tabac, que les patients avalaient avant de mourir; le sixième portait une bouteille en terre pleine d'eau pour faciliter le passage des pilules; les deux autres devaient rendre la strangulation la plus prompte possible en tirant la corde à droite et à gauche des patients.

Ces huit personnes marchaient deux par deux derrière les victimes, dont les cheveux étaient peints en rouge. En arrivant sur la place publique où se trouvait le temple, les personnes qui devaient mourir se mirent sur les nattes et dansèrent la danse de la Mort; leurs bourreaux firent cercle autour d'elles et exécutèrent la même danse, puis tous revinrent en procession dans la cabane du défunt.

Le jour néfaste des funérailles étant arrivé, la femme légitime du Serpent-Piqué prit congé de ses enfants en leur adressant les paroles suivantes : « La mort de votre père est une grande perte. Il veut que je l'accompagne dans le monde des esprits, et je ne dois pas le faire attendre. Il me tarde de partir, car depuis sa mort je marche sur terre d'un pas pesant. Vous êtes jeunes, mes enfants, vous avez devant vous un long sentier qu'il vous faudra parcourir avec de la prudence dans l'esprit et de la force dans le cœur. Prenez garde de ne pas vous déchirer les pieds aux ronces de la duplicité et aux pierres de l'improbité. Je vous laisse brillantes et sans rouille les clefs de l'héritage de votre père. Ne dites jamais du mal des Français, marchez dans leur sentier comme votre père l'a fait, traitez-les et aimez-les comme nous. » Le grand maître des cérémonies poussa ensuite le cri de mort, qui fut répété par toute la population, et ordonna au cortége de se mettre en route. Le défunt était porté par huit gardiens du temple où fut déposé le corps du Serpent-Piqué. Les victimes, après avoir été étranglées suivant la coutume, furent enterrées dans l'ordre suivant : les deux veuves dans la même tombe que leur mari, la jeune Indienne à la droite du temple et le chambellan à gauche; les autres cadavres furent transportés dans les différents villages auxquels ils appartenaient, puis on brûla l'habitation du Serpent-Piqué. Telles sont les cérémonies barbares et touchantes usitées par les Natchez à la mort des plus hauts dignitaires de leur vieille nation.

Quand une tribu émigre, elle emporte avec elle, si elle le peut, les ossements amoncelés dans les villages de la mort; sinon, elle les place dans une caverne isolée, ou les enterre soigneusement sur une colline ou dans un bois. Ces sortes d'ossuaires sont assez nombreux dans les solitudes de l'Ouest. Néanmoins, cette coutume n'est pas toujours mise en pratique; quelquefois il est bien difficile de transporter ou de cacher tous ces ossements; d'ailleurs, il arrive parfois que la maladie enlève

dans un court espace de temps une tribu presque entière, et les survivants sont en trop petit nombre pour emporter avec eux dans d'autres solitudes les restes de leurs compatriotes. L'un des exemples les plus terribles en ce genre est le désastre qui frappa les Mandans. Les deux tiers d'entre eux furent pris par la petite vérole, l'une des principales causes de la dépopulation rapide des tribus indiennes. Le court récit de cette catastrophe pourra montrer quel caractère prend la douleur chez ces âmes énergiques, mais sensibles, en de pareilles circonstances.

Le jour de la destruction arriva pour les Mandans, comme il était déjà venu pour d'autres nations plus puissantes et plus nombreuses. Des marchands de fourrures et de wiskey apportèrent, en 1832, la petite vérole au principal village mandan, situé sur la rivière de la Pierre-Jaune et dont Mahtotopa était devenu le chef. La maladie se développa avec une rapidité effrayante, frappant de mort tous ceux qu'elle atteignait. Hommes, femmes, enfants tombaient comme les feuilles d'automne par un jour d'orage. Les femmes pleuraient et criaient sur les cadavres de leur mari et de leurs enfants; les hommes, pour s'arracher à la souffrance d'un mal étrange, rapide et mystérieux, se précipitaient dans les rivières et dans les précipices, où ils moururent plus vite, mais non moins cruellement. Le cœur de Mahtotopa se fendit à la vue du fléau qui décimait sa nation; sa douleur n'eut plus de bornes, il résolut de mourir aussi. Sa femme, ses enfants, toute sa famille s'éteignit dans ses bras, et lui-même fut atteint par la maladie; mais la souffrance ne put briser sa robuste organisation, il fut plus fort que la douleur et revint des portes du tombeau. Alors il visita les cabanes silencieuses et muettes, pleines de cadavres, qui attendaient en vain que des mains pieuses vinssent les ensevelir et les transporter au village de la Mort. Le fléau avait glacé tous les bras, et les mourants ne pouvaient rendre les derniers devoirs aux morts. Un instant Mahtotopa voulut émigrer, mais il ne put trouver un seul homme capable de manier la lance et de protéger les survivants dans leur marche; il ne retrouvait que des corps inertes ou inanimés. A la vue de ce déchirant spectacle, le vaillant guerrier sentit faillir son courage; des larmes tombèrent de ses yeux.

Il revint dans sa cabane et ensevelit lui-même les membres de sa nombreuse famille qui gisaient sur le sol tels que la mort les avait surpris. Il revêtit tous ces cadavres de leurs costumes de fête, les plaça les

uns auprès des autres, attacha à leur côté les sacs de médecine de chacun d'eux, puis il mit sa coiffure en plumes d'aigle, qui tombait en éventail jusqu'à terre, il se couvrit de son manteau de peau d'hermine doublé de peau de cygne, il prit ses armes autrefois si terribles à ses ennemis, et s'en alla sur une colline élevée voisine de sa résidence. Du sommet de cette colline il regarda les habitations sans feu de ses compagnons, il considéra les rues et la grande place de son village, aujourd'hui désertes, hier encore si animées. Il pleura amèrement, puis il entonna le *chant de l'adieu*, rappelant la gloire de ses ancêtres et les exploits des guerriers de sa tribu. Il pria le Grand-Esprit de le recevoir dans la *terre des ombres*, dans les *prairies enchantées*, où il retrouverait ses compagnons d'armes et sa famille bien-aimée. Ses chants et ses pleurs durèrent six jours, pendant lesquels il ne voulut rien manger pour ne pas survivre au désastre de sa nation. Le sixième jour, il commença le *chant de mort;* enfin, la voix de Mahtotopa s'éteignit, ses pleurs se séchèrent, il se sentait défaillir; alors il se traîna péniblement vers sa cabane, s'étendit auprès des cadavres de ses enfants et rendit son dernier soupir, enveloppé des insignes de sa gloire passée.

CHAPITRE XVII

Religions indiennes. — Tradition de la vierge Marie. — Traditions bibliques. — Croyance en deux esprits. — Manitous ou esprits inférieurs. — L'esprit de feu. — Traditions du déluge. — Oiseau symbolique. — Création de la terre. — Formation de l'homme. — Fête du déluge. — Jeûnes. — Légendes sur l'introduction des arts utiles. — Baptême chez les Cherokies. — Légende des deux lacs. — Théogonie des Potowatomies. — Religion des tribus colombiennes. — Religion des tribus du Nouveau-Mexique. — Esprit des eaux. — Du rapport des humains avec les esprits célestes. — Légende d'Onowalakuto. — Hommes-médecines. — Croyance aux songes et aux augures. — Faiseurs de pluie. — Fêtes commémoratives et d'expiation. — Cérémonies des suppliciés. — Tortures religieuses volontaires. — Epreuve du soleil. — Sacrifices humains. — Feu sacré. — Culte des sources et des fontaines chez les Indiens. — De l'autre vie. — Du ciel et de l'enfer chez les Peaux-Rouges. — Légende de l'île enchantée. — Missions indiennes. — Le christianisme chez les sauvages.

Les Peaux-Rouges possèdent le sentiment religieux d'une manière remarquable; ils poussent ce sentiment jusqu'à la superstition la plus puérile et au fanatisme le plus extraordinaire. La religion a une influence inimaginable sur ces esprits craintifs et timides; elle est la source de leurs espérances les plus douces, comme de leurs craintes les plus chimériques; et, bien plus que les nécessités de la vie, elle est le mobile de leurs actions, aussi bien que la constante préoccupation de leurs pensées. Elle se mêle à tout ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qui les frappe et ce qu'ils font. Elle se compose de croyances diverses, souvent confuses, et toujours mélangées de rites mystérieux et magiques, de pratiques nombreuses qui varient selon la situation géographique et le degré d'intelligence des différentes tribus; néanmoins, ces variations sont peu sensibles dans l'essence du culte, elles existent plutôt dans la forme; ce sont les nuances de la même foi et du même enseignement traditionnel, qui a éprouvé toutes les vicissitudes du temps et des lieux, et qui a été modifié par l'imagination malade d'un peuple enfant et barbare.

Les croyances religieuses des Indiens ont, en effet, une analogie sin-

gulière entre elles, une uniformité frappante dans leurs dogmes et dans leur morale : on voit qu'elles ont pour la plupart une commune origine que l'ignorance et la superstition n'ont pu défigurer complétement. Ainsi, à part les Indiens du Nouveau-Mexique, on retrouve dans toutes les autres tribus de l'Amérique septentrionale et à peu de différence près, la même théogonie, le même système religieux plus ou moins compliqué, et les mêmes symboles plus ou moins étendus. La théogonie indienne porte en général le cachet primitif d'une haute antiquité, qui remonte au delà du christianisme; les traditions dont l'origine pourrait être chrétienne sont rares; une des plus curieuses existe chez les Mandans, dont les ancêtres, dit-on, sont venus du pays de Galles. Elle concerne une *vierge-mère* et paraît être une vague allusion à l'histoire de la vierge Marie.

A une époque très-reculée le mauvais esprit arriva de l'Ouest avec Nu-mohk-muck-a-nah (le premier homme), et il s'assit près d'une femme qui n'avait qu'un œil et qui broyait du blé. La fille de cette femme était d'une beauté remarquable. Le mauvais esprit la sollicita de s'asseoir à côté de lui, de lui arracher une côte et de la manger; celle-ci ayant obéi et mangé s'aperçut que cette côte était de la bonne viande de buffle. Elle reçut ensuite l'ordre d'aller chercher de l'eau dont elle but, ainsi que le mauvais esprit. Peu de temps après, les garçons du village insultaient la jeune fille en lui disant qu'elle avait conçu; celle-ci ne le nia pas, mais elle défia qui que ce soit de certifier que sa grossesse provenait d'un crime; ce qui occasionna une grande surprise dans tout le village. Alors, comme en effet personne ne pouvait l'accuser, on la considéra comme *une grande médecine*. Au moment de ses couches, la vierge-mère quitta le village et mit au monde un enfant mâle. Pendant longtemps on la chercha partout, mais en vain; enfin on la découvrit dans une méchante cabane, et son enfant fut également appelé *une grande médecine*, à cause de la manière étrange et mystérieuse dans laquelle il avait été conçu. L'opinion des Indiens fut bientôt confirmée par une foule de miracles qu'il fit n'étant encore qu'un enfant. On cite entre autres celui-ci. A une époque de famine, il donna aux Mandans quatre jeunes buffles, dont on pouvait manger à satiété sans que la chair diminuât le moins du monde. Après en avoir enlevé de gros morceaux, il en restait tout autant que si on n'y avait point touché. Nu-mohk-muck-a-nah

voulait détruire cet enfant; après bien des essais infructueux, il le trouva enfin dans un endroit sombre, et le jeta dans la rivière.

Dans les récits historiques et religieux des Ojibbeways on entend souvent parler d'un vieux sachem, nommé *Getube*, père de douze fils, dont le plus jeune avait reçu un nom provenant d'une robe de peau qu'il portait ordinairement et qui l'avait sauvé des machinations du mauvais esprit. Cet enfant était le plus sage et le plus puissant de tous ses frères, ainsi que le favori de son père et du Grand-Esprit. Il est facile de reconnaître dans cette narration une ressemblance avec Jacob et son fils Joseph. Dans les cérémonies mystérienses de la même tribu on montre un serpent ayant une racine dans la bouche. Ce serpent avait sauvé la vie d'un grand nombre d'habitants d'une ville ravagée par la peste. Nous croyons, avec ceux qui ont signalé ce fait étrange, que ce simulacre n'est autre chose qu'une réminiscence imparfaite du serpent d'airain élevé dans le désert par Moïse. Comme les Juifs, les Indiens ont des mets défendus. A quelques-unes de leurs fêtes ils sont obligés de manger tout ce qui a été préparé pour le festin. Ils observent aussi la fête des premiers fruits. Nous avons déjà parlé de l'habitude qu'ont les femmes indiennes de quitter leur loge durant certaines époques de leur vie, et de ne rentrer chez elles qu'après s'être purifiées par des bains. Lorsqu'elles rentrent chez elles, les femmes ainsi purifiées allument un nouveau feu, comme le pratiquaient les femmes juives. Les Indiens ont aussi des animaux impurs dont ils ne peuvent manger; ils ont également le sacrifice du premier animal tué à l'ouverture des grandes chasses. Cet animal est entièrement mangé comme l'était l'agneau pascal. Tous les sauvages croient, sans exception, à l'existence d'un Être suprême qu'ils appellent *Bon* ou *Grand-Esprit;* ils l'adorent et le prient comme nous adorons et prions le Créateur de toutes choses. Ils croient pareillement à l'existence d'un autre *esprit méchant*, qui est leur ennemi personnel et l'antagoniste du Grand-Esprit, mais moins puissant que lui. Cette croyance en deux divinités supérieures et rivales a fait supposer que les Indiens admettaient le dualisme; mais cette opinion est erronée, car la puissance de ces esprits étant inégale, leur antagonisme est le même que celui qui existe dans la théologie chrétienne entre Dieu et le démon.

Les Peaux-Rouges vénèrent en outre et sous différents noms une multitude d'esprits inférieurs de tout rang et de tout ordre qui président aux

destinées des hommes et de tous les êtres créés. Les forêts, les solitudes, les lacs, les fleuves, les prairies, en un mot toute la nature est ainsi peuplée, par l'imagination vive des Indiens, d'un monde invisible, de génies subalternes, toujours prêts à venir en aide aux hommes bons, aux cœurs braves et honnêtes qui les invoquent avec confiance. C'est la théorie de l'*âme de l'univers* qui anime toute la création. Les grandes voix de la nature, telles que le vent et le tonnerre, ne sont autre chose pour eux que la voix du Grand-Esprit. Cette théorie ainsi que l'habitude qu'ont les sauvages de porter des amulettes sous le nom de *sacs de médecine* ont fait supposer à plusieurs écrivains que les Peaux-Rouges étaient idolâtres, polythéistes ou panthéistes; mais une étude approfondie de leur religion nous prouve qu'il n'en est rien, car le culte et la vénération qu'ils rendent aux nuages, à la foudre, aux éléments, aux *esprits inférieurs* et à tout ce qu'ils appellent *médecine* ou mystère, est fort différent de celui qu'ils rendent à l'Être suprême. Du reste, le culte des esprits secondaires est une conséquence naturelle du caractère craintif et timide des Indiens, qui sont sans cesse entourés de dangers contre lesquels ils peuvent rarement se défendre. Ces dangers de toutes sortes, ainsi que les phénomènes et les scènes imposantes de la nature dont ils sont témoins tous les jours, ont beaucoup de prise sur leur imagination exaltée mais faible; alors, pour ne pas être continuellement dans un état de crainte et d'anxiété, les Peaux-Rouges se mettent sous la protection de tous ces esprits fantastiques dont ils ont peuplé l'espace, les forêts, les solitudes et les eaux.

De toutes ces puissances invisibles, les plus redoutées sont : l'*esprit des tempêtes* et l'*esprit de feu*. Il est rare de voir un Indien entrer en été dans une prairie *aux grandes herbes* sans descendre de cheval pour conjurer les *esprits des braves* de le protéger contre l'*esprit de feu*, c'est-à-dire de lui permettre de continuer sa route sans assister à l'effrayant et dangereux spectacle d'une prairie en feu. La prière que les Peaux-Rouges adressent dans cette circonstance aux *ombres des braves* n'est autre chose qu'une peinture vive et poétique de l'effroi que leur inspire le *réveil* de cet *esprit méchant*, qui dort heureusement la plupart du temps. Nous traduisons ici cette prière en entier et littéralement, afin de ne rien lui ôter de son originalité : « Au-dessus de cette belle prairie demeure l'*esprit de feu*. Il est là-bas, là-bas, à

cheval sur un nuage; sa figure se noircit par la colère en entendant le bruit du sabot des chevaux; son arc de feu est dans ses mains, il le met à travers le sentier de l'Indien, et, promptes comme la foudre, des milliers de flammes s'élèvent de toutes parts pour l'anéantir. N'est-ce pas ici qu'ont péri tant de guerriers illustres? Ils revenaient vainqueurs des combats, ils ont passé par cette vallée de la mort, et l'esprit de feu décida de leur sort en entendant le piétinement des chevaux qui troublaient le silence de la prairie aux grandes herbes. Un cercle de fumée s'éleva autour des guerriers, et c'est dans cette plaine d'herbes brûlantes qu'ils trouvèrent la mort. Amis, c'est la saison du feu, et j'ai peur, d'après l'odeur du vent, que l'esprit ne soit éveillé; venez à mon aide, afin que je trouve un sentier libre et sans danger. »

Les tribus du Nord et du Nord-Ouest ont des *manitous*, qui ne sont autre chose que les *esprits* des autres tribus. Le mot *manitou* est algonquin, et veut dire simplement (lorsqu'il n'est pas lié à un autre mot) pouvoir mystérieux ou spirituel. Les hommes peuvent acquérir la puissance des *manitous*, mais jamais au degré de celle que possèdent le Grand-Esprit (*Gezha-Manitou*) et les esprits inférieurs dont nous avons déjà parlé. Ce pouvoir surnaturel chez les sauvages nous paraît répondre, dans la doctrine chrétienne, à celui de la *grâce* conférée aux hommes par la miséricorde de Dieu et le mérite des bonnes œuvres. Dans un précédent chapitre sur les mœurs et les coutumes des Peaux-Rouges, nous avons vu, en parlant des *sacs de médecine*, comment les jeunes gens s'y prenaient pour s'assurer cette *grâce*, et comment ils s'apercevaient que leurs prières étaient exaucées, lorsque dans un songe ce pouvoir mystérieux leur apparaissait sous la forme matérielle d'un animal. Une chose digne de remarque, c'est que les sauvages admettent l'inégalité de la puissance spirituelle qui leur est accordée, de même que les chrétiens admettent l'inégalité dans les qualités et l'efficacité de la grâce; aussi, les uns et les autres cherchent-ils à rendre cette puissance spirituelle la plus grande possible par la prière, le jeûne, la mortification et les bonnes actions.

Gezha-Manitou, le *Grand-Esprit*, est ordinairement symbolisé par un oiseau colossal ou par le soleil. *Matchi-Manitou*, le *Mauvais-Esprit*, et l'antagoniste du premier, est souvent représenté sous la forme hideuse d'un serpent. Les Peaux-Rouges placent la résidence du Grand-Esprit,

soit dans le soleil, comme les Comanches et les Dacotas, soit dans les nuages ou l'espace, comme les tribus du Nord, soit enfin dans l'enfer, pour punir les méchants qui l'ont offensé. Pour eux, l'Être suprême, quoique juge intègre qui récompensera les bons et punira les méchants, respecte néanmoins la liberté des hommes, et durant leur vie il laisse les individus parfaitement libres d'agir selon leur bon plaisir. La croyance dans une vie future, et la rémunération ou la punition après la mort des bonnes ou mauvaises actions, sont généralement admises par tous les Indiens du nouveau monde. Leur culte extérieur consiste en jeûnes, sacrifices, tortures et mutilations qu'ils s'infligent, hymnes et prières qu'ils chantent en l'honneur du Grand-Esprit et des autres divinités.

Tels sont les traits principaux de la religion des sauvages en général. Nonobstant l'uniformité de croyance et de culte que nous venons de constater dans ces préliminaires, il existe néanmoins, dans les rites et les détails du culte, des variantes que nous devons faire connaître par l'exposé des traditions, des allégories et des cérémonies qui composent le système religieux des différentes tribus disséminées dans les solitudes américaines. Les narrations indiennes, quelle que soit leur nature, sont ordinairement mélangées de fables mystérieuses et de récits cosmologiques tellement liés ensemble, qu'on ne peut les séparer les unes des autres sans détruire le caractère général qui leur donne autant d'intérêt : aussi nous sera-t-il difficile de mettre de l'ordre dans les matériaux que nous avons recueillis sur ce sujet.

A chaque pas que l'on fait dans l'étude de la religion des Peaux-Rouges on s'aperçoit que si son origine n'est pas hébraïque, elle est du moins fortement trempée et mélangée de traditions bibliques plus ou moins dénaturées par l'imagination fantastique et colorée de ces êtres simples, aimant l'extraordinaire et passionnés pour le merveilleux. En effet, outre les dogmes généraux que nous n'avons fait qu'esquisser et qui ont des rapports frappants, quoique déguisés, avec les principaux dogmes des Hébreux, nous voyons encore que la grande majorité des tribus de l'Amérique septentrionale croient que la terre fut une fois couverte, pendant quarante jours, par les eaux du déluge, et qu'il existe une montagne située du côté de l'Est, sur laquelle s'arrêta un grand canot portant un homme blanc, le seul qui s'était sauvé de la catastrophe et qui devait repeupler le monde.

Le déluge, chez les Mandans, est raconté de deux manières. Les uns assurent que la terre n'est autre chose qu'une grande tortue immobile sur laquelle se trouve de la boue, puis les prairies, les fleuves et les montagnes. Un peuple, maintenant disparu, perça jadis l'écaille de cette tortue en creusant un trou au centre de la terre pour y chercher des blaireaux. Alors l'eau passa par ce trou, arriva sur la surface du globe et noya tous les hommes, à l'exception d'un seul qui se sauva dans un gros canot. D'autres certifient que le déluge fut occasionné par quatre tortues, situées aux quatre points cardinaux, chacune faisant pleuvoir à son tour pendant dix jours et dix nuits consécutivement.

Chez les Chactas on trouve, mélangée à l'idée du déluge, la tradition de l'existence des ténèbres dont parle la Bible dans la Genèse. Pendant longtemps, disent les Chactas, il y avait une obscurité profonde répandue sur toute la surface de la terre. Les docteurs de la tribu attendirent durant plusieurs années que la lumière se fît; mais, ne la voyant pas venir, ils tombèrent dans un grand chagrin, et toute la nation avec eux. Enfin la lumière apparut, et les pauvres Indiens commençaient à se réjouir, lorsqu'ils s'aperçurent qu'elle était produite par de grandes montagnes d'eau qui s'approchaient avec une effrayante rapidité, et noyèrent toute la tribu, à l'exception de quelques familles qui eurent le temps de construire un grand radeau sur lequel elles se réfugièrent. Les Chickassas parlent également de ce radeau, qui sauva une seule famille du déluge, mais en ajoutant qu'un couple de tous les animaux y fut également sauvé. Dans l'Arkansas on voit encore des débris d'anciennes peuplades indiennes qui ont une singulière tradition sur le déluge. Il y a bien des hivers, disent-ils, que la terre était couverte par les grandes eaux. Un *Esprit*, portant une robe en peau de buffle blanc, pêcha les hommes qui étaient au fond des abîmes, et, se plaçant à leur tête, ils partirent ensemble, dans un grand canot, à la recherche de la terre. Au bout de quarante jours ils rencontrèrent un castor qui plongea et revint bientôt à la surface de l'eau, portant du limon sur son museau; ils virent ensuite un aigle blanc qui tenait dans ses serres une branche verte de saule. Alors ils se dirigèrent du côté d'où venait l'aigle, et aperçurent la terre qui était froide et couverte de neige. L'Esprit abandonna les hommes en ce moment, en leur conseillant d'aller vers le nid. Les hommes suivirent ce conseil et arrivèrent dans l'Arkansas, après

avoir soutenu plusieurs combats contre des nations puissantes. Les Sacs et les Renards, ainsi que plusieurs autres tribus du Nord, croient qu'à l'époque du déluge il y avait un homme et une femme sur une haute montagne, après que le reste du genre humain fut noyé. Une fois l'eau écoulée, le Grand-Esprit eut pitié de ces deux créatures, et leur envoya du feu par le corbeau, dont le plumage était blanc; celui-ci, s'étant arrêté pour manger la carcasse d'un buffle, laissa éteindre le feu et retourna au ciel pour en chercher d'autre. Alors, le Grand-Esprit, pour le punir, changea la couleur de ses plumes; de blanches, elles devinrent noires, et il donna le feu à un autre oiseau, qui le porta fidèlement à sa destination sans s'arrêter.

Une chose digne de remarque, c'est que chez les Peaux-Rouges les récits concernant le déluge se confondent ordinairement avec ceux qui ont rapport à la création de l'homme et aux premières époques du monde. Les tribus du haut Missouri et du haut Mississipi joignent à l'idée confuse de ces souvenirs bibliques une tradition qui leur est propre concernant la formation de la Carrière-Rouge, du coteau des Prairies, dont les pierres servent exclusivement aux Indiens pour la confection de leurs pipes et de leurs calumets. Autrefois, disent les Knistenaux, il y avait un étang dont les eaux, en gonflant, détruisirent toutes les nations de la terre. Les Peaux-Rouges vinrent alors, de tous les côtés du continent américain, se réunir sur le coteau des Prairies pour se préserver de l'inondation générale; mais ils furent atteints par l'eau, et leur chair se changea en pierre rouge comme nous l'avons déjà vu dans nos descriptions des grands déserts. Telle est la raison pour laquelle ce terrain est considéré comme neutre et appartient à toutes les tribus de l'Amérique septentrionale. Pendant que les eaux menaçaient de détruire tout le genre humain, une jeune femme saisit par la patte un grand oiseau qui volait au-dessus d'elle et se laissa transporter de cette manière sur une haute montagne, où elle mit au monde deux jumeaux qui repeuplèrent la terre. Le père de ces deux jumeaux était l'aigle noir dont les plumes ornent la tête des guerriers.

Le récit des Sioux du Missouri, sur le même sujet, est un des plus étranges que nous connaissions. Les Indiens assurent qu'avant la création de l'homme le Grand-Esprit avait l'habitude de tuer des buffles et de les manger sur le coteau des Prairies; leur sang, en coulant, teignit les

rochers en rouge. Le Grand-Esprit, qui est souvent représenté chez les sauvages par un aigle, avait son nid placé au sommet du coteau. Un jour un gros serpent (emblème du démon) vint en rampant jusqu'auprès du nid pour manger les œufs qui se trouvaient dedans; mais un de ces œufs s'étant cassé en faisant un bruit semblable à celui du tonnerre, le Grand-Esprit accourut aussitôt, prit une pierre rouge pour la jeter au serpent; mais, se ravisant tout à coup, il en fit un homme. Les pieds de cet homme s'attachèrent au rocher comme un arbre planté en terre, et il demeura dans cette position l'espace de temps de cent générations. Un autre homme *poussa* auprès du premier, jusqu'à ce qu'un second serpent vint les délivrer en rongeant le terrain au-dessous de leurs pieds. Alors ces deux hommes voyagèrent ensemble et devinrent la souche du genre humain.

Les Mandans célèbrent l'*anniversaire* ou la *fête du Déluge* avec beaucoup de pompe. Pendant les quatre premiers jours de cette solennité religieuse ils se livrent à la danse des buffles, quatre fois le premier jour, huit fois le second, douze fois le troisième et seize fois le quatrième autour du *grand canot* placé au milieu du village. Ce canot représente l'arche qui sauva le genre humain des flots, et le total des danses qui s'exécutent durant ces quatre jours s'élève à quarante, en mémoire des quarante nuits pendant lesquelles la pluie ne cessa de tomber sur la terre. Les danseurs choisis pour cette occasion sont au nombre de huit, divisés en quatre groupes, correspondant aux quatre points cardinaux. Ils sont nus et peints de différentes couleurs ; à leurs chevilles ils portent des touffes de poil de buffle; la peau du même animal avec la tête et les cornes est jetée sur leurs épaules; la tête du buffle sert de masque aux danseurs. Dans leurs mains ils tiennent une raquette, et dans l'autre une lance ou plutôt un long bâton inoffensif. Sur leurs épaules est attaché un fagot de branches de roubs. Ces huit Indiens dansent en s'inclinant vers la terre et en imitant les mouvements et les beuglements des buffles. Entre chacun des quatre groupes il y a un autre danseur également nu et peint, n'ayant d'autre vêtement qu'une belle ceinture et une coiffure en plumes d'aigles mélangées de peaux d'hermine; ces quatre danseurs ont aussi une raquette et un bâton à la main ; en dansant ils tournent le dos au *grand canot*. Deux d'entre eux sont peints en noir avec des taches blanches sur tout le corps; ils représentent le firmament et

les étoiles. Les deux autres sont peints en rouge pour représenter le jour, et avec des marques blanches, qui signifient les esprits chassés par les premiers rayons du soleil. Ces douze individus sont les seuls qui dansent dans cette solennité. Pendant ce temps le maître des cérémonies vient fumer contre le grand canot en l'honneur des quatre points cardinaux. Quatre vieillards viennent également près du grand canot avec des outres, et pendant tout le temps de la danse les acteurs chantent, crient, et font le plus de bruit possible avec leurs instruments, mais conservant toujours la mesure. Outre les danseurs et les musiciens. il y a d'autres acteurs ayant un caractère symbolique qui ont un rôle à part durant cette fête. Près du grand canot se trouvent deux Indiens habillés en ours qui grognent continuellement et cherchent à interrompre les danseurs. Afin de les apaiser, des femmes leur apportent continuellement des plats de viande que deux autres Indiens habillés en aigles prennent souvent et emportent dans la prairie. Les ours sont alors chassés par des troupes d'enfants nus et représentant des antilopes qui dévorent la viande servie. Ceci signifie que la Providence finit toujours par faire triompher l'innocence de la malice des méchants. Le quatrième jour, un homme nu, peint d'un noir brillant et zébré de lignes blanches, ayant près de sa bouche deux défenses de sanglier et tenant à sa main une grande baguette, paraît dans la prairie courant en zigzag, mais avançant toujours rapidement vers le village en poussant les cris les plus effrayants. Arrivé sur la place où s'exécutait la danse, il frappe à droite et à gauche hommes, femmes, enfants et chiens qui se sauvent dans toutes les directions pour éviter les coups de cet être singulier qui n'est autre chose qu'un symbole du mauvais esprit. Le maître de cérémonie, en apercevant tous les désordres occasionnés par l'esprit infernal, quitte sa position près du grand canot et court au-devant de lui avec sa *pipe* médecine, et le mauvais esprit, sous le charme du calumet magique, devient doux comme un enfant et honteux *comme un renard qu'une poule aurait pris.* A la vue de ce changement soudain, la frayeur de la foule se calme, les cris et les pleurs sont remplacés par des éclats de rire et de frénétiques applaudissements. Les femmes, voyant que le mauvais esprit a perdu tout son pouvoir, lui jettent de la boue ; des pierres, on lui arrache sa baguette, qu'on brise en mille morceaux, et on l'oblige de se sauver du village au plus tôt.

Les Comanches adorent le soleil comme étant la résidence du Grand-Esprit et le principe vivifiant de la nature; ils vénèrent la lune comme la déesse de la nuit, et la terre comme la mère commune du genre humain. Ils ont une telle confiance dans le Grand-Esprit et dans sa puissance, qu'ils sont toujours assurés, si l'Être suprême leur est favorable, de remporter la victoire dans les combats, quelle que soit la quantité de leurs ennemis. Lors d'une défaite ils disent que le Grand-Esprit était fâché contre eux et que leur malheur est une punition de leurs offenses. De même que les tribus du Nord, ils croient au déluge universel, et assurent que les premiers hommes furent sauvés de ce grand cataclysme en se métamorphosant en oiseaux blancs. Les Comanches n'admettent pas de mauvais esprits, mais l'Être suprême est pour eux le dispensateur du bien et du mal, de la vie et de la mort, selon son bon plaisir. Une tradition de cette peuplade raconte que les premiers Comanches furent créés par un *esprit secondaire*, qui oublia de leur donner la sagesse et de leur apprendre la manière de bien vivre; le Grand-Esprit, s'étant aperçu de cette omission, renvoya une seconde fois sur terre son subordonné pour compléter son œuvre. Cette tradition ne serait-elle pas une réminiscence dénaturée de la rédemption du genre humain par le fils de Dieu? Chaque année ils ont des assemblées publiques pour allumer le feu sacré. A cette occasion, ils se réunissent en très-grand nombre dans des huttes qu'ils bâtissent à cet effet, et prennent des médecines pour se purifier; ils jeûnent ensuite pendant sept jours, et ceux qui peuvent rester tout ce temps sans rompre le jeûne sont considérés comme sacrés par le reste de l'assemblée. Aussi longtemps que durent les cérémonies, ils conservent le plus profond silence et ne profèrent pas une seule parole. Ces sauvages sont très-superstitieux, et ils ont beaucoup de foi dans leurs sacs de médecine, qui reçoivent directement du Grand-Esprit leur puissance spirituelle et mystérieuse. Leur culte extérieur s'appelle *faire de la médecine;* il consiste principalement en prières et en chansons, qui se chantent sur un ton mélancolique et doux après avoir fumé pendant quelques minutes. La première bouffée de tabac est toujours envoyée vers le soleil en guise d'encens, la seconde vers la terre en signe de reconnaissance et pour la remercier de ses bienfaits; quatre autres bouffées sont ensuite dirigées du côté des quatre points cardinaux, en l'honneur des esprits qui commandent aux vents. Dans leurs repas les

Comanches offrent également au Grand-Esprit leur première bouchée, et le premier animal tué dans une chasse est pareillement réservé pour lui être offert en sacrifice. Dans l'estime de ces Indiens, le plus grand crime qu'ils puissent commettre, est de dire un mensonge ; ils sont persuadés que tôt ou tard le menteur est puni de mort. Les Sioux ainsi que les Comanches adorent le soleil comme étant la résidence ou le symbole de l'Être suprême. Chaque année, au commencement des solennités religieuses, les Sioux éteignent tous leurs feux, afin de se servir, jusqu'à l'année suivante, d'un feu nouveau allumé par le moyen d'un silex pendant leurs cérémonies.

Toutes les tribus provenant de la grande nation des Iroquois placent le Créateur dans l'espace. C'est là que réside *Neo*, le maître de la vie, *Atahoran*, le maître du ciel, *Mi-Chabon* ou le *Grand-Lièvre*, le gardien du firmament, *Agreskoe*, l'esprit des combats, et *Atahentsic*, la reine ou la maîtresse du ciel. La création de l'homme se rapporte à l'histoire de cette femme. Un des *esprits* célestes formés par Atahoran devint épris d'Atahentsic en voyant sa beauté. Atahoran, s'étant aperçu de cet amour, jeta sa femme, qui tomba du haut du ciel sur une tortue endormie au milieu des grandes eaux. Atahentsic, déposée sur le rivage par la tortue, mit au monde deux jumeaux ; l'un s'appela *Inigono* ou le *bon esprit*, et l'autre *Anti-Inigono*, ou le *méchant esprit*. C'est ainsi que le bon et le mauvais principe furent introduits dans le monde. La tortue gonfla, s'étendit peu à peu et devint la terre. Atahentsic devint encore mère d'une fille, qui eut deux fils, *Yoskeka* et *Thoistsaron;* le premier tua son frère et le gouvernement de la terre fut remis entre ses mains par sa grand'mère. Les Iroquois croient que Yoskeka est le soleil et Atahentsic la lune. Les traditions allégoriques de ces peuplades sur l'introduction dans le monde des arts, de la médecine et des mystères religieux, sont encore plus extravagantes que leur théogonie. Un grand *manitou* du ciel vint une fois sur terre et se maria avec une femme, qui mourut en mettant au monde quatre jumeaux. Le premier s'appela Manabozho, et fut le protecteur et l'ami des hommes. Le second, Chibiabos, prit soin des morts et gouverna l'empire des ombres, c'est-à-dire des âmes. Le troisième, du nom de Ouabasso, s'enfuit vers le nord dès qu'il vit le jour, et fut métamorphosé en lapin blanc, sans cesser d'être un manitou ; enfin le dernier des quatre frères s'appelait Chokanipok, c'est-

à-dire l'*homme de la pierre à feu.* Quand Manabozho devint grand, il déclara la guerre à Chokanipok, qu'il accusa d'être la cause de la mort de sa mère. Chokanipok, vaincu par son frère, eut les entrailles arrachées et changées en vignes; les lambeaux de son corps devinrent des silex répandus sur le globe, et fournirent à l'homme le principe du feu. Manabozho fut l'inventeur des arts et de l'industrie; c'est lui qui enseigna aux Peaux-Rouges la manière de fabriquer des haches, des lances, des pointes de flèches, des trappes, des filets, de se servir de la pierre et des os, de prendre les animaux, les poissons et les oiseaux. Il était très-attaché à Chibiabos, avec lequel il vivait dans les solitudes, devisant et se concertant ensemble sur le bien-être des humains. La puissance matérielle et l'intelligence extraordinaire de ces deux êtres supérieurs suscitèrent la jalousie des manitous qui vivaient dans l'air, sur la terre et dans l'eau; de cette jalousie naquit une conspiration contre la vie de Chibiabos. Manabozho le prévint de se méfier des machinations des manitous, et de ne jamais le quitter. Mais un jour Chibiabos s'aventura tout seul pendant l'hiver sur un des grands lacs dont la surface était gelée, et lorsqu'il arriva au milieu du lac les méchants manitous brisèrent la glace et Chibiabos tomba au fond de l'eau où son corps demeura enseveli.

Manabozho erra longtemps sur les bords du lac en appelant son frère bien-aimé; sa voix tremblante de crainte et d'espérance se faisait entendre au loin. Quand il n'eut plus de doute sur le malheur qui le frappait, sa fureur ne connut pas de bornes; il déclara la guerre aux méchants manitous, en tua un grand nombre, et sa colère aussi bien que son désespoir jetèrent bientôt la consternation dans toutes les solitudes. Après ces premiers moments consacrés à la vengeance, il se peignit le visage en noir, se couvrit la tête d'un voile de la même couleur, puis il s'assit sur le rivage, pleura le défunt pendant six ans, faisant sans cesse retentir les échos d'alentour du nom chéri de Chibiabos. Les manitous furent vivement touchés d'une si profonde douleur; ils se rassemblèrent pour se consulter sur les moyens à prendre afin de consoler le malheureux affligé. Le plus ancien et le plus sage de tous, qui n'avait pas trempé dans la mort de Chibiabos, prit sur lui-même la tâche de la réconciliation. Aidé des autres esprits, il bâtit une loge sacrée près de celle de Manabozho et prépara un grand festin. Il se procura le meilleur tabac

imaginable, qu'il mit dans un beau calumet; puis, se plaçant à la tête des manitous qui marchaient en ordre les uns derrière les autres, portant chacun sous leur bras un sac fait avec la peau de différents animaux et rempli de médecines précieuses, il alla auprès de Manabozho pour le convier à une fête. Celui-ci se découvrit la tête, nettoya son visage et suivit les manitous dans la loge sacrée. En entrant, on lui offrit une liqueur composée des médecines les plus exquises, comme un rite imitatif de propitiation. Manabozho le but d'un seul trait, et sentit aussitôt sa douleur et sa tristesse s'évanouir tout à coup. Les manitous commencèrent alors leurs danses et leurs chants, qui furent suivis de plusieurs cérémonies et de tours d'adresse et de magie, ayant pour but de rendre la sérénité d'esprit à l'inconsolable protecteur et ami du genre humain. C'est ainsi que le mystère de la danse et de la grande médecine fut introduit sur la terre.

Les manitous réunirent ensuite toute leur puissance pour rappeler Chibiabos à la vie, ce qu'ils firent sans difficulté; mais il lui fut défendu d'entrer dans la loge sacrée, et lui donnant un tison enflammé, on l'envoya présider dans l'empire des morts. Manabozho, entièrement consolé, mangea, but, dansa, fuma la *pipe sacrée*, s'en alla vers le Grand-Esprit, et revint sur la terre enseigner aux hommes les arts utiles, les mystères de la danse et de la médecine, et les propriétés curatives des plantes. C'est lui qui fait germer les herbes médicinales; c'est lui qui a tué tous les monstres dont les solitudes étaient remplies. Il a placé aux quatre points cardinaux des esprits pour protéger le genre humain : celui du nord envoie de la neige et de la glace, pour faciliter aux Indiens la poursuite du gibier en hiver; celui du sud fait pousser le maïs, les fruits et le tabac ; celui de l'ouest donne la pluie, et celui de l'est la lumière, en commandant au soleil de se promener autour du globe terrestre. Le tonnerre est la voix de ces quatre esprits, auxquels on offre du tabac en remercîment des biens divers qu'ils distribuent aux habitants de la terre.

Les Cherokies conservent encore l'usage, dans leur tribu, d'avoir une famille consacrée au sacerdoce, comme celle de Lévi l'était chez les Hébreux. Après la naissance d'un fils de cette famille, on le fait jeûner pendant sept jours. Dès que le jeune lévite est en âge de comprendre ce qu'il fait, on l'instruit de ses devoirs et plus tard il devient prêtre, c'est-à-dire homme-médecine. Lorsqu'on projette une entreprise importante,

ou le consulte pour un augure. Pour la plupart des Peaux-Rouges, sept est un nombre magique. Les Cherokies ont comme les Comanches sept jours de jeûne dans l'année, et la tribu est divisée en sept clans. Le septième fils est toujours considéré comme un futur prophète. Depuis un temps immémorial, les Cherokies ont l'habitude de baptiser leurs enfants avec de l'eau le troisième jour qui suit leur naissance; ils croient que sans cette cérémonie le nouveau-né ne pourrait vivre, et comme les tribus du Nord et de l'Ouest, ils ont des sacrifices et des holocaustes, dont la victime est un chevreuil le plus souvent; quelquefois le cœur et certaines portions des entrailles sont seulement brûlés; d'autres fois, l'animal entier est consumé par le feu. Les Cherokies croient aux récompenses futures, mais non aux châtiments éternels; l'idée du mauvais esprit ne leur est venue que depuis leurs relations avec les blancs; ils admettent que les méchantes actions sont punies sur terre par les maladies, la pauvreté, la guerre et la mort; mais ils ne pensent pas que la punition encourue par des fautes se prolonge dans l'autre monde.

Les Delawares placent la création du premier homme de leur tribu par le Grand-Esprit immédiatement après celle de la terre, de l'eau, des animaux et des plantes. Cette création de l'homme n'est qu'une variante de celle racontée par les Osages; néanmoins nous l'esquisserons en quelques mots. Le Grand-Esprit plaça un escargot sur le bord d'une grande et belle rivière, qui avait sa source dans une montagne située près du soleil levant. Après douze lunes l'escargot produisit un homme à peau rouge. Celui-ci, mécontent d'être seul de son espèce au monde, fit un canot d'écorce, et descendit la rivière pour aller à la recherche d'une créature semblable à lui. Le troisième jour de son voyage il rencontra un castor, auquel il raconta que le Grand-Esprit était son père et l'avait constitué le maître de toute la création. Le castor se fâcha, se prit de querelle avec le Peau-Rouge et se disposait à se battre avec lui, lorsque sa fille unique, effrayée par le bruit qu'elle entendait, sortit précipitamment de sa loge et sépara les deux interlocuteurs. A la voix de la jeune enfant leur colère s'apaisa, ils s'embrassèrent affectueusement, et leur récente amitié fut bientôt cimentée par l'union de l'homme avec la fille du castor. C'est de ce mariage singulier que naquit le premier Delaware.

En général, les Peaux-Rouges n'ont aucune idée de l'immutabilité de l'Être suprême et de l'intégrité divine de ses jugements; ils pensent

qu'ils peuvent obtenir son aide et son appui dans l'accomplissement de leurs projets, quelle qu'en soit la nature, par des prières, des sacrifices, des jeûnes et des mutilations corporelles. Leur code religieux, fort restreint dans ce qui concerne l'essence de la divinité, est bien plus détaillé dans ce qui regarde les rapports du Grand-Esprit avec l'homme. Aussi nous serait-il difficile d'extraire de toutes les traditions indiennes une page des attributs et des qualités inséparables de la nature divine, tandis qu'il est peu de tribus qui n'ont pas sur la création de l'homme et l'introduction sur terre des arts de première nécessité une croyance arrêtée, un dogme complet.

Une des traditions les plus curieuses sur ce sujet est celle des Satsikaas. Suivant leurs récits, deux lacs qui se trouvent à l'est des montagnes Rocheuses (et qui pourraient bien être un symbole autant qu'une réalité) donnèrent naissance, l'un à une troupe de jeunes gens, beaux et vigoureux, mais pauvres et nus, et l'autre à un nombre égal de jeunes filles industrieuses qui se faisaient elles-mêmes leurs vêtements. Ces êtres vécurent longtemps séparés et inconnus les uns aux autres, jusqu'à ce qu'un vieillard, du nom de Wilzakeschak, les eut visités. Ce vieillard, que les Satsikaas invoquent encore, apprit aux jeunes gens l'art de chasser, et les conduisit à la demeure des jeunes femmes, qui reçurent leurs hôtes en dansant et en poussant des cris de joie. On leur présenta des vêtements ; chaque femme choisit un hôte et lui offrit un plat de graines et de racines. Les hommes, désirant contribuer au festin, allèrent à la chasse et revinrent chargés de gibier. Les femmes trouvèrent ce nouveau mets délicieux et furent admirablement étonnées de la force, de l'adresse et de la bravoure des chasseurs. Ceux-ci ne furent pas moins réjouis de la beauté des parures qu'on leur avait données et du talent des femmes. Les deux parties commencèrent à penser qu'elles étaient nécessaires l'une à l'autre et Wilzakeschak présida au pacte solennel par lequel il fut convenu que les hommes seraient les protecteurs des femmes et pourvoiraient à leur entretien, tandis que tous les autres soins de la famille seraient dévolus aux femmes.

La théogonie des Potowatomies constate l'existence de deux grands esprits qui sont en lutte permanente. L'un, Kitchemonedo, est la bonté même et le créateur de toutes choses; l'autre, Matchemonedo, est la personnification du mal. La puissance de ces deux esprits supérieurs est à

peu près égale; cependant les Potowatomies, qui tâchent de se les rendre tous les deux propices, en offrant à chacun le culte qui lui convient, croient que le bon esprit est plus puissant que son rival. Lorsque Kitchemonedo créa le monde, il le remplit d'êtres semblables aux hommes, mais pervers et méchants, qui ne levèrent jamais les yeux au ciel pour le remercier des biens qu'ils en recevaient. En voyant cette ingratitude, Kitchemonedo plongea le monde entier dans un grand lac, et tous les habitants de la terre furent noyés. Quand sa colère fut apaisée, il retira le monde des eaux et créa un jeune homme d'une grande beauté, qui devint fort triste en se voyant tout seul; Kitchemonedo, ému de cette tristesse, lui envoya, du temps qu'il dormait, une sœur qui devait charmer sa solitude et devenir sa compagne.

Après plusieurs années de bonheur et d'innocence, le jeune homme eut un songe qu'il communiqua à sa sœur : « Cinq étrangers, dit-il, viendront cette nuit frapper à ta cabane pour te voir. Le Grand-Esprit te défend de sourire et même de regarder les quatre premiers, mais quant au cinquième tu pourras lui parler et lui montrer que son arrivée te fait plaisir. » La jeune fille suivit les conseils de son frère. Le premier des étrangers qui se présenta était Usama (tabac); n'ayant reçu aucune réponse, il tomba à terre et mourut de chagrin. Le second, Wapako (citrouille), eut le même sort, qui fut également partagé par les deux autres, Eshkossimin (melon d'eau) et Kokies (haricot). Mais quand Taamin (maïs) arriva, la jeune fille ouvrit sa porte, se prit à rire et reçut affectueusement cet étranger, avec lequel elle se maria bientôt après. Usama, Wapako, Eshkossimin et Kokies furent enterrés, et sur leur tombe il poussa du tabac, des citrouilles, des melons et des haricots en quantité suffisante pour subvenir aux besoins des nouveaux mariés. De cette union naquirent tous les Indiens de l'Amérique septentrionale. C'est ainsi que le Grand-Esprit, après avoir créé l'homme, lui fournit les moyens de fumer en l'honneur des manitous, et de varier sa nourriture en remplaçant parfois la viande des animaux sauvages par d'excellents légumes.

La religion des Selishs est à peu près nulle; néanmoins ils ont une idée vague de l'Être suprême et lui adressent à leur manière un culte, fort restreint il est vrai, mais ostensible. Leurs cérémonies religieuses sont insignifiantes et consistent principalement en quelques jongleries superstitieuses pratiquées sous la direction des *hommes-médecines*. Une

de ces cérémonies est appelée Sumash ; elle se célèbre de temps en temps pour faire revenir l'esprit de l'homme, que les Selishs considèrent comme distinct du principe de vie, et qui peut s'en aller dans d'autres régions sans causer la mort de celui à qui il appartient. Comme les Sahaptins, ils ont plusieurs traditions puériles ayant rapport aux phénomènes naturels que l'on voit dans le pays qu'ils habitent. Pour les uns comme pour les autres, le loup des prairies reçoit les honneurs de la divinité ainsi que plusieurs autres animaux, sans être l'objet d'un culte particulier.

Les tribus voisines de l'embouchure du Colombia admettent aussi l'existence d'un esprit bienfaisant tout-puissant et créateur de toutes choses. Outre cet esprit supérieur, qu'on se rend favorable par les sacrifices annuels des premiers fruits, de la chasse et de la pêche, il existe aussi un autre esprit inférieur qui habite le feu, et que ces Indiens redoutent beaucoup. Comme ces tribus sont avec les peuplades de la Californie et du Grand Bassin les plus ignorantes et les plus dégradées des déserts, il est très-important de constater que pas une seule d'entre elles n'est athée, et que toutes croient à un être supérieur, créateur de l'univers.

Les Sacs et Renards ont deux traditions qui se rapprochent beaucoup du récit mosaïque sur la création de l'homme et la confusion des langues. Ces Indiens racontent que le Grand-Esprit créa premièrement deux hommes avec de la terre ; mais s'apercevant que son œuvre était insuffisante pour le but qu'il se proposait, il prit de chaque homme une côte et en forma deux femmes. C'est de ces deux couples que dériva la race indienne. Dans le commencement des temps tous les hommes ne formaient qu'une seule et grande nation ; mais étant devenus mauvais, le Grand-Esprit les visita et leur enseigna différentes langues, ce qui amena une telle confusion parmi eux, qu'ils furent obligés de se séparer et de former les diverses tribus qui existent encore.

Les Indiens du Nouveau-Mexique tolèrent des églises catholiques dans leurs *pueblos ;* beaucoup même sont chrétiens ou du moins baptisés, mais ils préfèrent le culte de Montézuma à tout autre, et le professent en secret lorsqu'ils ne peuvent pas s'y livrer en public. Les Zuñis n'admettent pas les Mexicains à leurs cérémonies mystiques ; ils les empêchent d'assister à leurs danses religieuses sur la place publique et aux réunions mystérieuses qui ont lieu dans les *estufas.*

Les caciques des Zuñis sont prêtres et gouverneurs en même temps, l'un d'eux est souverain pontife; son devoir est d'officier devant les divinités des eaux si vénérées et si nécessaires aux populations du Nouveau-Mexique. Avant de sacrifier à l'esprit des eaux, le pontife cherche sur le versant des collines des baguettes qu'il tire d'un certain arbre, puis il les coupe en petits morceaux et les orne de plumes. A chacun de ces morceaux il attache quatre plumes de dinde, quatre plumes d'aigle et quatre plumes de canard; ensuite il choisit un endroit sacré et plante en terre les petites baguettes, après les avoir réunies par des liens végétaux. Ceci est un rite, une espèce d'invocation à Montézuma et aux divinités inférieures des eaux, telles que les grenouilles, les tortues et les serpents à sonnettes, à l'effet d'obtenir de la pluie. Le Grand-Esprit, en conséquence de cette cérémonie, manque rarement de faire pleuvoir sur les terres desséchées des Indiens, afin que le sol ainsi humecté puisse produire de bonnes récoltes sans le secours de l'arrosement artificiel.

Les Navajos, comme les Zuñis, croient à l'existence du Grand-Esprit, créateur de l'univers qu'il gouverne avec sagesse, et juge intègre des actions du genre humain, qui seront pesées, récompensées ou punies immédiatement après la mort. Les Navajos sacrifient à l'Être suprême de la viande et de la farine pour en obtenir des grâces particulières et de bonnes fortunes; ils construisent également pour leur culte des autels de pierre ornés de bâtons et de plumes. Pour ces Indiens le soleil, la lune et les étoiles sont sacrés, comme étant le principe des saisons de la pluie et du beau temps; mais ils n'invoquent point Montézuma comme les Zuñis pour en obtenir des faveurs spéciales, et leur tradition ne fait même pas mention de ce divin législateur. Les Navajos ne mangent jamais du porc, lors même qu'ils ont faim; il en est de même de la viande de l'ours, pour lequel ils professent une profonde vénération et qu'ils ne tuent dans aucune circonstance. Montézuma est inconnu des Mojaves, et pourtant ce personnage paraît être identifié dans la personne de Mat-e-vil, créateur du ciel et de la terre, qui demeura pendant quelque temps parmi les hommes et s'en retourna vers l'orient au delà des grandes eaux, après avoir promis à son peuple de revenir et de demeurer toujours avec lui. Des voyageurs américains ont cru voir dans Mat-e-vil une idée confuse

de Jésus-Christ; quoiqu'il soit très-difficile de connaître la vérité sur ce sujet, nous pensons que toutes ces peuplades ayant été évangélisées par des missionnaires peu après la conquête de Coronado, il est très-possible que les enseignements catholiques aient modifié les traditions indiennes, et qu'actuellement le Christ et Montézuma soient confondus dans l'esprit de ces populations.

Avant d'entrer dans des détails sur ces cérémonies superstitieuses des Peaux-Rouges, nous compléterons nos récits sur les rapports des humains avec les esprits célestes par une légende singulière assez peu connue.

Un vieil Ojibbeway, de la tribu du Castor, vivait, sur le bord du lac Huron, avec sa femme et un fils unique, remarquablement beau, appelé Onowutakuto (*celui qui prend les nuages*). Ses parents, très-fiers de cet enfant, espéraient le voir devenir un grand guerrier. Quand il fut en âge de préparer son *sac de médecine*, il quitta sa loge et alla dans les bois, où il eut un songe, dans lequel il vit une jeune fille très-belle, du nom de Némissa, descendre des nuages et s'approcher de lui. Alors la belle enfant lui dit : « Onowutakuto, je suis venue pour toi : suis-moi. » Celui-ci obéit, et se sentit aussitôt monter au-dessus des arbres, des montagnes, des nuages, et enfin il arriva près du firmament, qu'il traversa par un petit trou pratiqué dans la voûte azurée. Tout à coup il se trouva avec sa compagne au milieu d'une immense et magnifique prairie sans horizon. Un chemin conduisait à travers des fleurs odoriférantes vers une loge splendide; Onowutakuto y entra à la suite de son guide. La loge était divisée en deux parties : dans l'une il y avait des arcs, des flèches, des armes et des tomahawks ornés d'argent; dans l'autre on voyait toutes sortes de choses à l'usage des femmes : c'était l'appartement de la mystérieuse conductrice de l'Ojibbeway. A peine furent-ils entrés, que Némissa lui dit : « Mon frère arrive, il faut que je te cache; » puis elle le mit dans un coin, et plaça sur lui une écharpe de différentes couleurs qu'elle portait ordinairement autour des reins. Le frère arriva, en effet, peu après; il était richement vêtu, et brillait comme s'il avait été recouvert de plaques d'argent. Il prit une belle pipe, se mit à fumer et dit à sa sœur : « Némissa, quand changeras-tu ta manière de vivre? As-tu oublié que le Grand-Esprit t'a défendu de prendre les enfants de la terre? Peut-être tu t'imagines avoir caché Onowutakuto; mais est-ce

que j'ignore son arrivée? si tu ne veux pas m'offenser, renvoie-le de suite. » Et, s'apercevant que sa sœur ne voulait pas lui obéir, il dit au jeune homme : « Sors de ta cachette, promène-toi et amuse-toi, car tu prendras faim si tu restes à la même place. » Onowutakuto se voyant découvert s'empressa de sortir de dessous l'écharpe; puis, ayant reçu du frère de Némissa une pipe rouge, un arc et des flèches, il fut considéré comme légalement marié à celle qui l'avait enlevé de ce bas monde pour le transporter dans les régions éthérées.

L'Ojibbeway trouvait tout magnifique, bon et beau; autour de lui, des fleurs couvraient la plaine, leurs parfums embaumaient l'air; des ruisseaux, d'une eau pure et transparente comme le cristal, murmuraient doucement de toutes parts; des arbres, d'un vert tendre et d'une forme merveilleuse, croissaient çà et là, comme plantés par une main intelligente; des oiseaux chantaient dans les branches ou dans les airs des mélodies joyeuses; des animaux très-extraordinaires et d'une forme gracieuse se promenaient sur le gazon; mais des êtres humains, il n'en voyait nulle part. Au bout d'un certain temps il remarqua que tous les matins le frère de Némissa partait et ne revenait que le soir. Onowutakuto voulut savoir ce qu'il faisait, et, un jour, il lui demanda la permission de l'accompagner dans sa course; celui-ci le lui permit, et tous les deux se mirent en route immédiatement. Ils marchèrent pendant plusieurs heures dans une interminable prairie, semblable à un océan de verdure : alors Onowutakuto, peu endurci aux fatigues de ce genre, sentit la faim lui tirailler l'estomac, et demanda à son compagnon s'il ne pourrait pas bientôt manger. « Patience, lui fut-il répondu, attends un peu, et nous serons bientôt à l'endroit où j'ai l'habitude de prendre mes repas, et tu verras comment m'est envoyé mon dîner. »

Enfin, après une longue course, ils arrivèrent dans un lieu où se trouvaient de belles nattes sur lesquelles ils se reposèrent. A côté des nattes il y avait un trou à travers lequel on pouvait voir tout ce qui se passait sur la terre. Onowutakuto se mit à regarder par le trou, et vit au bas les grands lacs et les villages des Indiens; il aperçut des guerriers allant au combat, d'autres qui dormaient; plus loin, des jeunes gens qui jouaient à la balle sur une verte pelouse; et près d'une rivière, des filles et des femmes qui coupaient des joncs pour faire des nattes.

Le frère de Némissa fit remarquer à son compagnon un groupe d'en-

fants qui s'amusaient au milieu d'un village, et parmi eux se trouvait un joli garçon auquel il jeta quelque chose. L'enfant tomba aussitôt à terre et fut transporté à moitié mort dans une cabane voisine. Les Indiens s'assemblèrent et prièrent en chantant pour que la vie de l'enfant fût épargnée. L'auteur de cet accident ordonna, du haut du ciel, le sacrifice d'un chien blanc. Les parents du petit moribond firent venir de suite les *hommes-médecines*, qui se réunirent et commencèrent la cérémonie. Le chien fut tué, rôti, et placé sur un plat. Alors les hommes-médecines se mirent à crier : « Nous t'envoyons ceci, grand manitou, ne laisse pas aller cet enfant dans le pays des ombres, et rends-lui la santé. » Le plat s'envola immédiatement dans les airs et servit de dîner à Onowutakuto et à son compagnon qui lui dit : « Vous avez parmi vous bien des hommes que vous croyez très-habiles, mais ce n'est que parce qu'ils écoutent ma voix. Lorsque je frappe quelqu'un par une maladie, ces hommes engagent le peuple à recourir à moi, et lorsqu'on me fait quelque sacrifice, je retire aussitôt ma main du malade, et il recouvre la santé. » Là, Onowutakuto revint souvent au même endroit, mais il finit par s'ennuyer de la vie tranquille qu'il menait par-dessus les nuages; il pensait à sa famille, à ses amis, et pria sa femme de le laisser retourner sur terre. Après bien des difficultés, celle-ci y consentit, et le congédia en lui disant : « Puisque tu préfères les ennuis, les misères et la pauvreté du monde aux douces félicités du ciel, je te reconduirai dans ton village; mais rappelle-toi que tu es toujours mon mari, je puis te rappeler ici quand je voudrai, mon pouvoir sur toi ne diminuera jamais, et surtout prends garde de ne jamais te marier, sans quoi tu sentiras tout le poids de mon ressentiment. » Un moment après Onowutakuto s'éveilla et se trouva couché sur l'herbe près de la cabane de son père; sa mère lui dit qu'il avait été absent pendant un an, et, quoiqu'un tel changement lui parût d'abord très-triste et misérable, il ne tarda pas à oublier les avertissements de son épouse, et se maria avec une belle et jeune femme de sa propre tribu; mais au bout de quatre jours elle mourut. Onowutakuto se remaria une autre fois, mais il disparut peu de jours après son nouveau mariage, et on n'entendit plus parler de lui, on ne sut jamais ce qu'il était devenu.

Les *hommes-médecines* que nous avons souvent nommés et sur lesquels nous n'avons encore donné que peu de détails sont des sortes de

prêtres, de médecins et de charlatans qui prétendent guérir les maladies, expliquer les augures et prédire les événements. Ils se disent inspirés par les esprits, ils pratiquent des pénitences très-rigoureuses, se mutilent et jeûnent par mortification, possèdent des charmes et des secrets qui les rendent très-puissants; ils président à toutes les cérémonies religieuses et dirigent les danses et les chants. La ruse, la fourberie, l'adresse, un peu de savoir et beaucoup de jongleries font toute la base de leur renommée. Le respect qu'on a pour eux diffère de celui des autres dignitaires en ce que la crainte y entre pour beaucoup; on les regarde comme des oracles, mais on ne les admire pas comme les guerriers et les sachems.

Les hommes-médecines ont beaucoup de foi dans la météorologie; ils observent de la manière la plus minutieuse la forme et la couleur des nuages, leur volume, leur direction et leur position relative avec le soleil ou l'horizon; ils déduisent de toutes ces observations des augures, qu'ils croient devoir se vérifier indubitablement, et souvent, sur la foi de pareilles remarques, ils prédisent longtemps d'avance des événements importants. De même que les autres Indiens, ils donnent une attention sérieuse aux songes qu'ils interprètent le plus naturellement possible et au vol des oiseaux. Les oiseaux carnassiers sont regardés comme des précurseurs de la guerre; leur vol indique le temps et le lieu où doivent se livrer des batailles futures; leurs courses aériennes ne sont autre chose que des messages qu'ils portent vers l'*esprit des combats*. Les chants guerriers des sauvages, on se le rappelle, sont remplis d'images énergiques tirées du caractère et des inclinations de tous les oiseaux de proie, mais surtout de l'aigle et du faucon. Il ne se passe pas de jour dans une famille indienne où l'on ne s'entretienne des augures et des rêves. D'après eux, les bons rêves viennent d'un esprit qui les aime et qui vient leur donner par ce moyen de bons conseils; les mauvais rêves, au contraire, sont toujours des avertissements secrets d'un malheur qui menace ces pauvres créatures, que l'ignorance et la superstition rendent craintives et inquiètes.

Parmi les coutumes superstitieuses les plus usitées dans les tribus adonnées à l'agriculture, nous devons citer celle qui a pour but d'attirer la pluie. Lorsque la sécheresse menace de détruire la récolte de maïs, les femmes vont prier les *hommes-médecines* de faire tomber l'eau du ciel; ceux-ci, qui doutent un peu de leur puissance et craignent éga-

lement de compromettre leur prestige aux yeux de la foule impatiente, éloignent autant qu'ils le peuvent le commencement de cette cérémonie, dans l'espérance d'un changement dans l'atmosphère. Comme la *danse du buffle*, imaginée pour attirer ces animaux, le rite que nous signalons est toujours couronné de succès, par la simple raison qu'il dure jusqu'à l'arrivée de la pluie.

Le jour indiqué pour l'ouverture des cérémonies, douze ou quinze jeunes gens qui ont le plus de confiance dans le pouvoir surnaturel de leur *médecine*, et qui ne sont point arrêtés par la peur d'exposer leur réputation, se rendent en procession dans la grande loge de médecine, espèce de cabane sacrée où se trouvent les prêtres de la tribu qui chantent, gesticulent et font brûler des herbes odorantes pour se rendre favorable le Grand-Esprit. La fumée s'échappe par l'ouverture pratiquée au sommet de la cabane et s'élève dans l'espace comme un encens agréable vers le trône de l'Être suprême. Un des jeunes gens monte sur le toit de la cabane sacrée, où il était resté tout un jour avec son bouclier, son arc et ses flèches ; il récite des prières sur son *wampum*, qui lui sert de chapelet, ensuite il conjure le ciel de l'exaucer, il le menace, quelquefois il prononce de longs discours à la peuplade assemblée qui l'écoute avec anxiété : il lui dit qu'il est le favori de celui qui réside dans le soleil et commande au tonnerre et aux nuages; il promet à la foule que l'éclair attiré par son bouclier fendra bientôt la nue et qu'il fera pleuvoir par la force de sa médecine, ou qu'il descendra au coucher du soleil pour vivre avec les vieilles femmes et les chiens; puis il tire une flèche de son carquois et la lance dans les airs pour crever des nuages imaginaires. Si la pluie tombe dans la journée, le héros est fêté par la tribu et reçoit le titre d'*homme-médecine;* dans le cas contraire, il est tourné en ridicule par sa tribu : on dit que sa *médecine* ne vaut rien, et il rentre dans son wigwam cacher sa honte et son désespoir.

Plusieurs nations indiennes du nord et de l'ouest de l'Amérique septentrionale ont des solennités annuelles, instituées soit à titre de commémoration d'un grand événement, comme la *danse du déluge*, soit à titre de propitiation, comme la *danse religieuse des buffles*, qui diffère de celle en usage aux époques de famine, et enfin à titre d'expiation, comme la *fête des suppliciés.* Chez les Mandans, ces grandes fêtes de

propitiations et d'expiations durent quatre jours : la première est un sacrifice à l'esprit des eaux, en souvenir du déluge, et la seconde n'est qu'une affreuse boucherie inspirée par des sentiments religieux dignes des sauvages. A l'ouverture de ces fêtes on aperçoit sur l'horizon un homme qui se dirige vers le village, il est nu et peint en blanc ; sur ses épaules il porte un manteau fait avec la peau de quatre loups, et sa coiffure se compose de peaux et de plumes de deux corbeaux; dans une main il tient avec précaution un calumet. Il se dirige vers la cabane de médecine, dans laquelle il entre sans opposition ; ensuite il appelle quatre hommes qui doivent la préparer, la balayer et l'orner avec des branches de saule, des plantes aromatiques et des têtes de buffle et des crânes humains. Lorsque ceci est fini, cet être mystérieux, appelé *le premier homme* ou *le seul survivant*, parcourt le village en criant au maître de chacune des loges de venir. Les chefs de famille sortent alors de chez eux et lui demandent qui il est et ce qu'il veut. *Le premier homme* leur raconte alors l'histoire du déluge; il leur dit comment les eaux couvraient toute la surface de la terre, que toutes les personnes furent noyées durant ce désastre, et que lui seul a pu se sauver dans un grand canot qui s'est arrêté sur une haute montagne, à l'ouest de sa demeure actuelle; qu'il est venu pour ouvrir la *loge de la médecine,* et qu'il doit recevoir des présents pour être sacrifiés à l'esprit des eaux, sans quoi elles reviendront couvrir la terre et personne ne sera sauvé. A la suite de ce récit, chaque chef de cabane lui donne un couteau, une hache ou d'autres cadeaux qui sont transportés à la *loge de la médecine*, jusqu'au soir du quatrième jour, où ils sont jetés avec cérémonie au plus profond de la rivière.

Le second jour, le même homme revient au lever du soleil à la tête d'une cinquantaine de jeunes gens, marchant les uns à la suite des autres. Ils sont tous nus et peints en blanc, en rouge ou en jaune; ils portent avec eux leurs armes et leurs sacs de médecine; lorsqu'ils ont pénétré dans l'intérieur de la loge sacrée, ils s'assoient à terre le long des murs. Leur conducteur est au milieu d'eux, il appelle un vieillard *homme de médecine* peint en jaune, et l'institue maître des cérémonies en le faisant fumer à son calumet; ensuite il lui serre la main en signe d'adieu et lui dit : Je vais retourner dans mes montagnes de l'Ouest; mais je reviendrai sûrement l'année prochaine. Puis il quitte la loge et

disparait bientôt à l'horizon. Cette cabane de médecine est ordinairement très-grande, les parois sont ornées de feuillage. A distances égales sont attachés en faisceau, contre les piliers qui soutiennent le toit, le bouclier et les armes des jeunes gens étendus ou assis au-dessus de leurs armes, dans les postures les plus pénibles, afin de ne pas se laisser surprendre par le sommeil. Au milieu de la cabane se trouve le maître des cérémonies, spécialement chargé de veiller, près d'un feu allumé au centre de la loge, à ce que les jeunes gens ne puissent ni s'échapper, ni manger, ni boire, ni dormir, ni communiquer avec les personnes du dehors pendant les quatre jours. Derrière ce grave personnage on voit un léger échafaudage composé de quatre poteaux perpendiculaires très-minces, plantés en terre et sur lesquels sont attachées quatre autres pièces de bois transversales de deux mètres de longueur. Dessous cette charpente il y a une espèce de grenouille ou de tortue écorchée et ornée de rubans de couleur. Auprès de l'animal emblématique on voit encore un couteau à scalper et des aiguilles de roseau, longues comme des aiguilles de bas, larges comme le doigt et pointues aux deux extrémités. Aux quatre angles de la charpente, en face de chaque poteau, se trouvent placés à terre quatre têtes de buffles et quatre crânes humains. Le quatrième jour, un des jeunes gens se présente dans un état difficile à décrire, mais facile à comprendre, quand on songe aux quatre jours de jeûne et d'insomnie que tous ont dû subir. L'homme au couteau saisit le patient, après avoir ébréché son instrument pour rendre l'opération plus douloureuse ; il saisit entre ses doigts un pouce ou deux de chair des deux côtés des épaules ou de la poitrine, qu'il traverse avec le couteau ; les aiguilles sont ensuite passées dans cette blessure, et enfin on enlève à deux mètres au-dessus du sol le corps ensanglanté du patient, au moyen d'une corde attachée aux aiguilles. Au moment où ses pieds vont quitter la terre, on lui traverse le gras des bras et des jambes avec huit aiguilles de roseau, et on suspend à ses membres des têtes de buffles, pour empêcher les mouvements que la douleur lui occasionnerait. Cette opération se fait en cinq ou six minutes, et pendant ce temps quatre vieillards chantent et battent du tambour sur des outres.

Une heure après le commencement de cette horrible cérémonie la cabane offre un spectacle épouvantable, dont l'horreur soulève le cœur

de dégoût et de compassion. Dix ou douze corps tout ruisselant de sang sont attachés à la voûte de la cabane; des hommes armés de bâtons les font tourner jusqu'à ce que les victimes volontaires de ces affreuses cruautés s'évanouissent; alors on les laisse retomber à terre lourdement, on leur enlève la corde, et ils restent dans cette position sans que personne puisse leur porter du secours, jusqu'à ce qu'ils reprennent l'usage de leurs sens. Mais ces épreuves ne sont pas encore finies, le patient se traîne sur ses membres endoloris et percés des aiguilles de roseau, jusqu'à ce qu'il aille auprès d'un Indien, qui, assis près d'une tête de buffle avec un tomahawk en main, l'attend gravement. Le patient met alors son petit doigt sur ce singulier billot, et d'un coup de hache on le lui coupe; quelques-uns se font même couper ainsi deux doigts par pénitence. Dès que six ou huit des jeunes gens ont fini les épreuves de la cabane, ils se rendent avec le maître des cérémonies sur la place publique, où ils font autour du grand canot une ronde qui précède la *Dernière course*.

Pour cette scène qui termine les fêtes et les souffrances des suppliciés, ces malheureux se mettent en cercle autour du *grand canot*, à égale distance les uns des autres, et attachés par les poignets à des cordes de cuir, que les hommes les plus vigoureux tiennent entre leurs mains. A un signal donné, le cercle se met en mouvement et tourne avec la plus grande rapidité possible; mais les têtes de buffles encore attachées aux aiguilles de roseau des suppliciés les empêchent de courir; le jeûne, les tortures subies, les pertes de sang éprouvée et l'insomnie en ont fait des cadavres ambulants; ils restent debout le plus longtemps possible par des efforts inouïs d'une énergie sauvage; enfin la nature, domptée par tant d'épreuves, succombe, ces infortunés s'évanouissent, ils tombent; mais n'importe, on les fait toujours tourner dans le fatal cercle jusqu'à ce qu'ils soient entièrement débarrassés des têtes de buffles, ce qui n'a lieu généralement qu'aux prix d'affreuses blessures. Alors on les laisse tranquilles, évanouis, à moitié morts, étendus sans mouvement, et le corps souillé de terre et de sang. On ne sait ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette cérémonie, du courage et de l'énergie avec lesquels les Peaux-Rouges souffrent ces tortures atroces, dans un but purement religieux, ou bien de ce qu'ils n'expirent pas au milieu de pareils supplices.

Les Dacotas et plusieurs autres tribus du Nord s'infligent dans un but également religieux un autre genre de supplice appelé l'*épreuve* du soleil et qui ne le cède guère au précédent en atrocité. Cet acte de pénitence est un moyen de parvenir au grade d'*homme-médecine*. Le patient qui se résigne à cette épreuve est placé au centre du village en face d'une perche de huit à dix mètres de hauteur, plantée en terre et entourée des docteurs qui chantent en s'accompagnant du tambour. A un tiers de la perche sont attachées les armes du néophyte, un peu plus haut une tête de buffle, et à l'extrémité une corde pour y pendre le malheureux. On lui fait ensuite deux énormes incisions sur la partie supérieure de la poitrine, on passe dans ces incisions deux brochettes de bois, puis en tirant la corde que l'on lie à ces brochettes on abaisse la perche de manière qu'en se redressant le corps du patient soit enlevé jusqu'à ce que ses pieds ne fassent plus qu'effleurer la terre. Le pauvre aspirant au titre de docteur doit rester dans cette position depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, en tenant *son sac de médecine* à la main et en regardant continuellement les feux éblouissants de l'astre du jour. Pendant ce temps, la foule fait cercle autour des acteurs de la cérémonie et jette aux pieds de celui qui subit sans se plaindre l'*épreuve du soleil* des cadeaux, tels que hache, fusil, pipe, mocassins, etc., qui lui sont remis quand on le décroche à la fin du jour.

Outre ces coutumes religieuses et révoltantes, qui disparaissent heureusement de jour en jour et ne sont en usage que dans quelques villages du Nord-Ouest, les Peaux-Rouges, en esprit de pénitence ou pour se rendre favorable le Grand-Esprit, lui font très-fréquemment des sacrifices, qui consistent dans la section d'une ou de plusieurs phalanges des doigts, dans l'oblation d'un cheval, d'un chien favori, de morceaux d'étoffe, de viandes exquises, de fruits de la terre, d'armes, de peaux les plus précieuses, et surtout celle du buffle blanc. Les peaux et les étoffes offertes au Grand-Esprit sont suspendues en haut d'une perche placée dedans ou dehors la loge de médecine ; les armes sont enterrées ou jetées à l'eau : les animaux sacrifiés sont tués et mangés ou enterrés; il arrive pourtant que les chevaux, au lieu d'être tués, sont tout simplement mis en liberté. Celui qui sacrifie ainsi son cheval avertit les guerriers de sa tribu, qui viennent en procession et dans leurs plus beaux costumes l'accompagner jusqu'au milieu d'une grande prairie. Là le

cheval est dépouillé cérémonieusement de sa selle, de sa bride et de tous ses ornements, puis il est lâché par son propriétaire, qui ne peut plus le reprendre, l'animal appartenant désormais au Grand-Esprit.

Au premier coup de tonnerre qui se fait entendre dans le commencement de l'année, les Indiens lui offrent des sacrifices : les uns brûlent du tabac, d'autres de la viande de buffle, et les plus craintifs ou les plus religieux se coupent des phalanges des doigts et se font des incisions dans les parties charnues de leur corps. Le tonnerre étant pour la majorité des Indiens la voix du Grand-Esprit, qui parfois abat les arbres, tue les hommes et les chevaux, ils en ont une grande frayeur et lui font des sacrifices pour en être épargnés. Les Dacotas prétendent que le tonnerre est un grand oiseau, et que les bruits sourds que l'on entend dans l'espace pendant les orages sont causés par un nombre immense de jeunes oiseaux qui répètent le coup frappé par le grand oiseau. Ce sont ces jeunes étourdis qui, n'écoutant jamais les bons conseils, font du mal; le vieux tonnerre est bon et ne tue jamais personne.

Les Pawnies font des sacrifices à un *sac de médecine* ayant la forme d'un oiseau et qui, d'après la tradition, fut envoyé à leurs ancêtres par l'étoile du matin comme son représentant, avec ordre de l'invoquer dans toutes les occasions importantes, et de le montrer dans les cérémonies religieuses publiques. Avant les invocations ordinaires qui précèdent ces sortes de cérémonies dans toutes les tribus indiennes, les Pawnies remplissent un calumet avec les plantes aromatiques et sacrées contenues dans l'oiseau mystérieux et dirigent la fumée vers l'étoile. Dans leurs prières et leurs chants ils célèbrent le pouvoir de l'oiseau; ils implorent son secours et ses faveurs avant de partir pour la guerre, la chasse, pour faire descendre en hiver les buffles dans leurs prairies et pour apaiser le Grand-Esprit.

Le Pawnies, que des auteurs érudits font provenir des anciens Mexicains, offraient des sacrifices humains; mais nous croyons que cette coutume barbare est actuellement abolie. Autrefois ces sacrifices se faisaient plus particulièrement au mois d'avril, c'est-à-dire à l'époque des semailles, afin d'obtenir du Grand-Esprit d'abondantes récoltes. Avant l'exécution on procédait à des danses religieuses accompagnées d'un repas mystique dans la cabane sacrée, puis on coupait en cérémonie un arbre qui devait servir à former le bûcher sur lequel devait périr la

victime. Tous ces préparatifs, trop longs pour être détaillés, duraient quatre jours. Le cinquième jour on se rendait en procession à l'endroit préparé par les jeunes filles où devait s'accomplir le sacrifice. Alors la victime, peinte en rouge et en noir, était attachée à trois poteaux placés au-dessus du bûcher; on lui brûlait le sein et on la perçait de flèches, puis on lui traversait le cœur, qu'on arrachait de la poitrine et qu'on dévorait tout saignant; enfin, on terminait cet acte d'une horrible barbarie, soit en mettant le feu au bûcher, soit en mangeant la victime, dont le sang servait à arroser les semailles.

Les sauvages ne bâtissent pas de temple à leurs divinités, quoique la plupart des tribus non nomades aient une cabane appelée *loge de la médecine*, qui en tient lieu. Dans leurs sacrifices et leurs rites sacrés, ils n'emploient jamais le feu dont ils se servent pour leurs besoins ordinaires et journaliers, mais ils allument à cette occasion un feu sacré, qu'ils tirent du silex par la percussion, ou du bois par la friction. Les Natchez du Nouveau-Mexique et d'autres tribus méridionales ne laissent jamais éteindre le feu sacré, qui était allumé par un de leurs législateurs à une époque immémoriale. Maintenant cet antique usage est tombé en désuétude depuis que ces populations ont perdu leur nationalité. Nous avons vu comment le feu sacré allumé par Montézuma s'était conservé pendant des siècles à Pécos jusqu'à nos jours. Le Grand-Soleil qui donna des lois aux Natchez leur donna également du feu sacré, qu'il fit descendre de l'astre du jour, et qui devait être éternellement entretenu au moyen du bois de noyer, dépouillé de son écorce. Ce feu brûlait nuit et jour dans deux temples, auxquels étaient attachés huit hommes choisis parmi le peuple pour l'entretenir sous peine de mort. Le divin législateur avait prédit aux Natchez les plus affreuses calamités si ce feu venait à s'éteindre dans les deux temples à la fois.

Des auteurs de mérite ont voulu voir dans l'institution du feu sacré chez les Indiens une preuve de leur origine asiatique ; sans nous associer complétement à leur idée, nous croyons pouvoir tirer de ce fait un argument en faveur de la marche des grandes émigrations anciennes. En effet, dans toutes les tribus du sud de l'Amérique septentrionale nous retrouvons des coutumes et des croyances ayant beaucoup d'analogie avec les usages et les rites religieux des Mexicains. On dirait que l'Amérique centrale a été le berceau du genre humain dans le nouveau monde,

ou du moins qu'elle fut le point de départ de la civilisation dans le nouvel hémisphère. Nous avons déjà touché ce sujet en parlant de la culture du maïs, dont l'origine est tropicale, et qui s'est répandu sur tout le continent, jusqu'aux régions les plus froides; mais un fait non moins significatif et dont on peut tirer les mêmes conclusions est celui de l'uniformité des principaux dogmes et des rites religieux que l'on rencontre depuis le Mexique jusqu'au centre des États-Unis. On pourrait en quelque sorte par ce moyen suivre les traces de ces émigrations gigantesques qui, semblables au cours majestueux d'un fleuve immense, descendaient du plateau de l'Anahuac dans les prairies baignées par le Mississipi et ses affluents. Les tribus venues directement du nord au sud diffèrent des populations émigrées dans une direction contraire, non-seulement dans leur type individuel, dans leur organisation sociale et leur civilisation relative, mais encore dans leur religion. Toutes peuvent avoir un caractère oriental ou européen, plus ou moins évident; mais toutes ne l'ont pas au même degré. Ainsi, pour ne parler que des différences religieuses qui existent entre les tribus venues directement du nord et celles qui ne se sont établies dans les régions limitrophes du Texas et de la Louisiane qu'après s'être pour ainsi dire naturalisées dans le Mexique ou l'Amérique centrale, nous ne trouvons pas dans les premières le culte des sources et des fontaines, si familier surtout chez les tribus à moitié civilisées du Nouveau-Mexique, et sur lequel nous ajouterons quelques détails à ce que nous avons déjà dit dans nos descriptions.

On sait que le culte rendu aux puits et aux sources est d'origine orientale et qu'il remonte à la plus haute antiquité. Non-seulement les sectateurs de Baal, comme les Scythes et leurs descendants, professaient une vénération religieuse pour les sources et les puits, mais on retrouve également ce culte parmi les Hindous, les Chinois, les Manus, les mahométans, etc. Dans le dixième siècle on vit un schisme s'élever au sein des Arméniens, dont quelques-uns étaient accusés de mépriser « le puits sacré de Vagarscriebat. » En Angleterre, sous les règnes de Canut et d'Edgard, on lança des édits contre ceux qui vénéraient les « puits saints. » Dans le siècle dernier, et même de nos jours, on fait encore en Irlande et en Écosse de nombreux pèlerinages aux « puits saints, » qui sont disséminés en quantité sur toute la surface des trois royaumes unis. Ces

objets d'une vénération profondément enracinée chez les populations celtiques sont ordinairement situés dans des endroits pittoresques, sur le flanc des montagnes ombragées de sapins et de chênes séculaires, au milieu des rochers recouverts de bruyères, dans des solitudes sombres ou mystérieuses, où la brise et de minces filets d'eau murmurent sans cesse, où la voix de l'homme trouve un écho fidèle et toujours prêt à faire retentir la nature des chants et des cantiques inspirés par la piété des peuples.

C'est un fait d'une grande importance de savoir répandu dans le nouveau monde un culte aussi ancien et aussi général que celui des sources et des puits. Lors même que l'on n'admettrait pas une commune origine de cette pratique religieuse, il est du moins très-curieux et d'un haut intérêt de voir que des peuplades indiennes, mues par le même principe de gratitude que les peuples orientaux de l'Afrique et de l'Asie, expriment ainsi leur reconnaissance à l'Éternel pour les bienfaits que l'eau leur procure. Leur intelligence peu développée leur fit croire qu'il y avait des esprits qui présidaient aux fontaines et aux sources, que ces esprits invisibles planaient autour d'elles, et recevaient avec plaisir les offrandes que les hommes leur faisaient pour les remercier et se les rendre propices. Les Zuñis surtout ne faisant pas usage de l'irrigation artificielle pour arroser les champs, leurs récoltes dépendent entièrement de la pluie; aussi croient-ils que s'ils négligeaient leurs offrandes annuelles à l'esprit des sources, leurs récoltes seraient détruites par les sécheresses. Il est hors de doute que si les populations du Pérou, de l'Amérique centrale, du Mexique et du Nouveau-Mexique n'avaient pas eu leur destinée changée par la conquête espagnole, les fontaines auraient pris chez eux le rang mythologique qu'elles occupaient en Égypte, en Grèce et à Rome.

Ici nous terminerons notre esquisse sur les religions des Indiens et les rapports qui existent entre les institutions religieuses des nombreux peuples qui couvrent ce vaste hémisphère. En concluant, nous ajouterons que, chez tous, les lois morales et divines ont une sanction au delà de la vie présente. Les bonnes actions doivent être récompensées par un bonheur éternel, et les mauvaises actions par des misères sans fin.

Le ciel est pour les Peaux-Rouges un beau pays de chasse, situé vers

le Midi, jouissant d'un climat délicieux et d'un printemps perpétuel. Les prairies de cette *terre promise* sont remplies d'arbres, de fleurs, de verdure; les buffles et les chevreuils s'y promènent en quantité; on les tue facilement et sans verser de sang. La chair de ces animaux est d'une saveur particulière; elle donne le bien-être et le bonheur à ceux qui s'en nourrissent. L'enfer, au contraire, est une terre du Nord, froide, déserte et toujours couverte de glace ou de neige; ceux qui sont condamnés à l'habiter souffrent le froid, la faim, la soif, et toutes sortes de tortures inimaginables.

Les Chactas comme les autres Indiens croient que leur esprit après la mort vivra dans une nouvelle condition, et qu'il aura un grand voyage à faire du côté de l'Ouest en se séparant du corps, qu'il lui faudra traverser un torrent rapide et profond, qui coule au pied de deux montagnes très-élevées et très-escarpées. Au-dessus de ce torrent se trouve un pont fait d'un seul sapin, sans écorce, très-glissant, et sur lequel l'esprit du mort doit passer : sur la rive opposée il y a six personnes qui jettent continuellement des pierres à tous les passants afin de les faire tomber. Les bons esprits marchent d'un pied sûr malgré ces obstacles, et arrivent sans difficulté dans de belles prairies où les arbres sont toujours verts, le ciel sans nuages, les brises douces et fraîches, où les fêtes et les réjouissances se succèdent sans interruption, et dans lesquelles les habitants ne deviennent jamais vieux, mais vivent toujours jeunes et heureux. Les méchants, au contraire, en voulant éviter les pierres qu'on leur jette, trébuchent et tombent dans le torrent, dont l'eau est infectée par des poissons et des animaux morts depuis longtemps; les eaux impétueuses se brisent contre les rochers, elles entraînent les malheureux au milieu de crapauds et de serpents qui les déchirent, et comme de nouveaux Tantales ils ne peuvent ni se désaltérer, ni se rassasier, ni mourir; toujours malades, ils roulent sans cesse au fond du gouffre où le soleil ne luit jamais, mais d'où néanmoins ils aperçoivent les belles prairies vers lesquelles ils ne peuvent aborder, et dont la vue augmente leurs supplices. Les Delawares ont de la vie future une autre idée, qui fait honneur à leur poétique imagination : ils assurent que le pays où les âmes des bons Indiens vont habiter après la mort est une île d'une beauté ravissante et d'une grande étendue.

Une haute montagne s'élève majestueusement au centre, et sur le

sommet de cette montagne se trouve la demeure du Grand-Esprit. De là il contemple à la fois toute l'étendue de son vaste domaine, les cours des mille fleuves et des rivières, qui s'étendent comme autant de fils transparents, les forêts ombragées, les plaines émaillées de fleurs, les lacs tranquilles, qui reflètent sans cesse les rayons bienfaisants d'un beau soleil. Les oiseaux du plus beau plumage remplissent ces forêts de leurs douces mélodies. Les animaux les plus nobles, les buffles, les cerfs, les chevreuils, les cabris, les grosses cornes, paissent paisiblement et en bandes innombrables dans ces riantes, belles, abondantes plaines. Les lacs ne sont jamais agités ni par les vents, ni par la tempête; la vase ne se mêle point aux eaux limpides de ces rivières. Les oiseaux aquatiques, la loutre, le castor et les poissons de toute espèce y abondent. Le soleil éclaire toujours le pays de la vie, un printemps éternel y règne. Les âmes bienheureuses qui y sont admises reprennent toutes leurs forces et sont préservées de maladie ; elles ne sentent pas de fatigue à la chasse ni aux autres exercices agréables que le Grand-Esprit leur accorde, et n'ont jamais besoin de chercher le repos.

Le Youn-i-un-guch, au contraire, qui environne le pays de la vie, est une eau profonde et large; elle présente à la fois une suite affreuse de cataractes et de gouffres, où le bruit incessant des flots est épouvantable. Là, sur un immense et rude rocher qui s'élève au-dessus des vagues les plus hautes et les plus turbulentes, se trouve la demeure du Mauvais-Esprit. Comme un renard aux aguets, comme un vautour prêt à fondre sur sa proie, Wâka-Cheĉka veille sur le passage des âmes qui mène au pays de la vie. Ce passage est un pont si étroit qu'une seule âme à la fois est capable de le passer. Le Mauvais-Esprit se présente sous la forme la plus hideuse, et attaque chaque âme à son tour. L'âme lâche, indolente, trahit aussitôt sa bassesse et se prépare à la fuite; mais, au même instant, Cheĉka la saisit et la précipite dans le gouffre ouvert, qui ne lâche jamais sa victime.

Une autre version dit que le Grand-Esprit a suspendu une grappe de belles baies rouges vers le milieu du pont des âmes, pour éprouver la vertu de ceux qui le traversent dans leur voyage au pays de la vie. Le sauvage actif et infatigable à la chasse, le sauvage courageux et victorieux à la guerre, n'est point attiré par la vue de la grappe; il continue sa marche sans y faire attention. Le paresseux et lâche, au contraire,

tenté par la beauté des baies, s'arrête et étend la main pour les saisir; mais aussitôt la poutre qui forme le pont s'affaisse sous ses pas; il tombe et se perd à jamais dans le gouffre ouvert pour le recevoir. Une légende très-répandue parmi les peuplades du Nord sur l'*île des Bienheureux* nous donne une belle idée du paradis des Indiens. Cette légende possède une morale si simple et si touchante, que nous croyons devoir la reproduire ici dans toute sa riche et poétique naïveté.

Un jeune chasseur algonquin, distingué par ses qualités héroïques, sa beauté mâle et sa noble fierté, vit mourir sa fiancée le jour même où il devait l'épouser. Il avait donné dans les combats des preuves de son bouillant courage, et les guerriers de sa tribu admiraient son intrépidité; mais son cœur ne put supporter la perte cruelle qu'il venait d'éprouver. Depuis le jour fatal qui lui ravit ses plus douces espérances, il n'y eut pour lui ni joie, ni repos. Souvent il allait visiter la tombe chérie et demeurait ainsi des journées entières abîmé dans sa douleur amère. Ses parents et ses amis l'engageaient à se distraire par la chasse et la guerre; mais la chasse et la guerre avaient perdu pour lui leur attrait, et son tomahawk et ses flèches restèrent ensevelis dans l'oubli.

Ayant entendu dire par les anciens du village qu'il existait un sentier qui conduisait dans le pays des âmes, il résolut de le suivre pour aller chercher celle qu'il pleurait. Il partit un matin tout seul, et se dirigea vers le Sud, sans être autrement guidé que par la tradition. Pendant longtemps il ne s'aperçut d'aucun changement dans la nature : les montagnes, les vallées, les forêts et les rivières ressemblaient à celles qu'il avait parcourues auprès des tombeaux de ses pères. La veille de son départ il était tombé une épaisse couche de neige sur terre; mais, à mesure qu'il avançait, cette couche s'amincissait et finit par disparaître; les arbres devenaient verts, les forêts gaies et souriantes, l'air tiède et pur; le ciel sans nuages ressemblait à une vaste prairie bleue suspendue sur sa tête; des fleurs admirables embaumaient l'espace, et les oiseaux chantaient leurs plus mélodieuses chansons. A ces signes le bel affligé reconnut qu'il était dans le bon chemin. Ayant enfin rencontré un joli sentier, il le suivit, et, après avoir traversé un bosquet, il arriva devant une cabane située sur le haut d'une colline. A la porte de l'habitation se trouvait un vieillard à cheveux blancs et dont les yeux quoique enfoncés brillaient comme du feu. Il était revêtu d'un manteau

de peaux de cygne négligemment jeté sur ses épaules, et dans ses mains il tenait un long bâton. Le chasseur commença le récit de son histoire; mais avant d'avoir eu le temps de prononcer dix paroles, il fut interrompu par le vieillard, qui lui dit: « Je vous attendais pour vous introduire dans ma cabane. Celle que vous cherchez a passé par ici depuis quelques jours; et comme elle était fatiguée de son voyage, elle s'est reposée chez moi. Entrez, asseyez-vous, et je vous indiquerai le chemin que vous devez prendre pour revoir votre fiancée. » Quand le jeune guerrier fut remis de ses fatigues, le vieillard le fit sortir par une autre porte et lui dit : Voyez-vous là-bas, là-bas, au delà de ce golfe, une prairie? C'est l'île des Bienheureux, vous êtes ici sur ses confins, et ma cabane en est l'entrée; mais avant de partir vous devez déposer ici vos armes, votre chien et votre corps. A votre retour vous les reprendrez. »

Le voyageur se sentit aussitôt devenir d'une légèreté extrême; ses pieds effleuraient à peine le gazon et semblaient être devenus des ailes. Ce changement subit paraissait s'étendre aux objets qui l'environnaient: les arbres, le feuillage, les fleurs, les lacs et les ruisseaux resplendissaient d'une lumière extraordinaire. Les animaux bondissaient autour de lui avec une confiance qui lui prouvait que l'on avait chassé dans ces campagnes. Les oiseaux de toutes les couleurs chantaient des mélodies inconnues ou se baignaient dans l'eau pure des lacs et des rivières. Mais ce qui l'étonna plus que tout cela, ce fut de voir qu'il marchait librement à travers les massifs d'arbres et de verdure sans être arrêté par tous les objets qui barraient son passage; alors il comprit que les choses qu'il voyait n'étaient que des images, des apparences du monde matériel, et qu'il se trouvait dans le séjour des âmes et des ombres.

Après avoir marché une demi-journée dans ce séjour enchanté, il arriva sur les bords d'un lac immense, au milieu duquel il vit l'île des Bienheureux. Au rivage était attaché un canot fait d'une seule pierre blanche et brillante comme du cristal; il se jeta dedans, et, saisissant les avirons, également en pierre fine et cristallisée, il se mit à ramer vers l'île; mais quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il aperçut tout à coup sa jeune et belle fiancée entrer dans un esquif semblable au sien, imiter tous ses mouvements et voguer de concert avec lui! A mesure qu'ils avançaient, les vagues s'élevaient écumantes et semblaient vouloir engloutir les deux nautonniers, puis elles s'évanouissaient pour se reformer de nouveau

menaçantes comme auparavant. C'est ainsi que les deux amants passaient continuellement de la crainte à l'espérance, et ce qui redoublait leur frayeur, c'est que la transparence de l'eau leur permettait d'apercevoir au fond du lac les ossements entassés d'une multitude de naufragés qui avaient péri en faisant la même traversée.

Le maître de la vie avait toutefois décrété que les deux voyageurs arriveraient sans accident, parce que les pensées et les actions de l'un et de l'autre avaient toujours été bonnes et qu'ils avaient vécu dans l'innocence. Mais ils en virent beaucoup d'autres moins heureux qu'eux lutter en vain contre les flots et tomber dans les abîmes.

Enfin nos deux fiancés mirent pied à terre dans l'île fortunée; ils respiraient avec délices l'air embaumé qui les fortifiait comme un aliment céleste. Ils se promenèrent ensemble sur des pelouses toujours vertes et remplies de fleurs sur lesquelles on marchait sans les flétrir. Toute la nature dans cette île enchanteresse avait été disposée par le Grand-Esprit pour charmer les âmes innocentes qui devaient l'habiter. Là, le froid, la chaleur, la tempête, la neige, la faim, les pleurs, les tombeaux et la guerre étaient inconnus. On chassait les animaux pour s'amuser, mais on ne les tuait pas. Aussi, notre guerrier serait-il resté éternellement dans ces lieux avec sa fiancée, si le maître de la vie ne lui eût donné l'ordre d'aller dans son pays pour y finir sa carrière mortelle. Il ne vit pas celui qui lui parlait, mais sa voix se faisait entendre comme le murmure gracieux de la brise, et lui disait: « Retourne sur la terre natale d'où tu es venu. Le temps d'habiter cet heureux séjour n'est pas encore arrivé pour toi. Les devoirs pour lesquels je t'ai créé ne sont pas encore accomplis. Retourne vers ton peuple et donne-lui l'exemple d'un homme vertueux. Tu seras pendant longtemps le chef de ta tribu. Tes devoirs te seront enseignés par le messager qui garde l'entrée de cette île; il te rendra ton corps et ce que tu as laissé dans sa cabane. Écoute-le, et tu reviendras un jour rejoindre l'esprit que tu es venu voir et que tu es obligé de laisser derrière toi. Elle restera toujours ici jeune et plus heureuse que lorsque je la rappelai du pays des neiges. »

C'est par de semblables légendes que les Indiens ont su embellir le dogme de la rémunération et lui donner toute la puissance et tous les attraits qu'une loi abstraite n'aurait pas eus sur des imaginations aussi vives que celles des Peaux-Rouges. C'est aussi pourquoi le catholicisme

fait d'aussi grands progrès parmi les peuplades des grands déserts, tandis que le protestantisme, qui s'attache plus à l'esprit d'analyse qu'aux sentiments du cœur, fait peu de prosélytes chez ces natures impressionnables. Plusieurs fois les tribus indiennes ont écrit au président des États-Unis pour en obtenir des ministres du Grand-Esprit de la même religion que ceux qui évangélisaient leurs ancêtres et leur enseignaient la manière de bien servir l'Être suprême et de travailler la terre. Plusieurs des missions fondées par les pères jésuites dans le dix-septième siècle, au nord de l'Amérique, existent encore, ou ont été reprises.

Dans les tribus autrefois visitées par les missionnaires français, le souvenir des *robes noires* est très-présent à l'esprit des sauvages. Ils croient que les vrais ministres du Grand-Esprit ont des robes noires, et ils ont peu de sympathies pour les ministres mariés des sectes américaines. Aussi le nombre des catholiques est-il considérable parmi les Peaux-Rouges des États-Unis et des grands déserts. On a vu des Dacotas et des Osages vouloir faire le signe de croix de la main gauche parce qu'elle était plus près du cœur que la droite. Le catholicisme chez les Indiens prend toute la simplicité naïve et la foi robuste des natures neuves ; il se traduit au dehors par des faits généreux et des paroles touchantes. « Moi, disait un Miamis à un missionnaire, je sais que le Grand-Esprit existe et qu'il aime les Peaux-Rouges. Lorsque je vais me coucher, je le remercie de m'avoir conservé ce jour, et je le prie de me conserver encore cette nuit, et je m'endors. Aussitôt que je suis réveillé, j'élève encore mes mains vers lui et lui dis : « Grand-Esprit, je te remercie de me faire encore jouir de la lumière, et je te prie de me préserver pendant ce jour de tout accident, comme tu m'as préservé pendant la nuit. »

La plus grande difficulté que le catholicisme rencontre pour s'introduire chez les Indiens est le pardon des injures qu'ils trouvent humiliant, la destruction de leur *sac de médecine* et toutes les coutumes superstitieuses auxquelles ils sont habitués depuis des siècles. La religion ne peut faire pour les Indiens de l'Amérique septentrionale ce qu'elle fit pour ceux du Paraguay : le climat, les caractères sont différents, et le voisinage des commerçants augmente encore les obstacles en faisant perdre aux Peaux-Rouges leur type primitif et leur inoculant dans le cœur les vices et les passions des blancs. Néanmoins, les missionnaires

parviennent à en faire de bons chrétiens, en les isolant d'abord autant que possible, en les instruisant ensuite, et leur inculquant l'amour du travail et des devoirs religieux qui les garantissent du poison mortel d'une civilisation barbare. Le christianisme fait tous les jours des progrès immenses parmi les tribus américaines; il assouplit ces natures sauvages, il dompte leur caractère indépendant et fier pour en faire des créatures dociles, généreuses et nobles, se soumettant volontiers aux travaux manuels qui doivent leur donner un bien-être permanent. L'harmonie, le calme et le bonheur, sinon l'aisance, sont devenus le partage des tribus catholiques; leurs ennemis les redoutent et les admirent avant de les imiter; la faim et la misère ne les visitent plus que rarement; les solitudes retentissent de leurs chants d'allégresse et de leurs cantiques en l'honneur du Dieu des chrétiens; la croix, maintenant plantée sur le sommet des montagnes qui dominent les grands déserts et dans les prairies vastes comme l'Océan, protége de son ombre les vivants et les morts, donnant aux uns la paix du cœur, ciel de la vie; aux autres la félicité suprême, ciel de l'éternité.

CHAPITRE XVIII

De la civilisation indienne sous le point de vue américain et sous le point de vue religieux. — Mauvais systèmes employés. — Des missionnaires civilisateurs. — Commerce d'objets de luxe. — Anecdote. — Avenir des Indiens. — Vente des terres. — Conduite du gouvernement américain envers les grandes tribus agricoles. — Histoire de la spoliation des Creeks et des Cherokies. — Traité de Schemerhorn. — Protestation des Cherokies. — Discours du *Serpent tacheté.* — Valeur des territoires indiens. — Diminution rapide de la race indienne. — Épidémies. — Disparition du gibier. — Considérations sur l'avenir des Indiens. — Regrets des chefs sur l'anéantissement de leur race. — Extinction prochaine des nationalités indiennes.

Nous allons terminer cet ouvrage par quelques réflexions sur la civilisation et la disparition soi-disant prochaine des Indiens de l'Amérique du Nord. Beaucoup d'écrivains ont déjà traité savamment ce sujet, mais peu l'ont développé d'une manière complète; car il est difficile et nécessite une profonde connaissance du caractère et des institutions des sauvages, ainsi que de leur position sociale en présence d'une race active, entreprenante, qui cherche moins à civiliser qu'à conquérir, et qui consolide ses conquêtes, non par la civilisation des peuples conquis, mais par leur destruction. Nous bornant toujours au simple exposé des faits, nous ne nous occuperons nullement de la moralité d'un tel système et de ses conséquences funestes pour ceux qui en sont les victimes. Néanmoins, nous ne pouvons pas nous empêcher de considérer cette question sous le point de vue humanitaire et de montrer les résultats qu'on aurait pu obtenir en agissant autrement.

En général, les Américains considèrent la civilisation, non comme un bienfait qui devrait policer les Indiens, préserver leurs qualités naturelles, développer les éléments de bien-être qu'ils possèdent, réformer les vices et les défauts de leur état, et modifier leurs inclinations et leur caractère, mais bien comme un moyen destructeur

qui doit heureusement délivrer des pays riches et fertiles d'une population indépendante, jalouse, cruelle, inutile, embarrassante et dégradée. La religion, dont la sollicitude s'étend sur tous les peuples de la terre, a démontré que ce que la philanthropie humaine ne voulait pas ou ne pouvait pas, à cause de son impuissance, lui était parfaitement possible, et que la civilisation des Indiens serait pour elle un problème facile à résoudre et une œuvre réellement salutaire pour l'humanité comme pour les intérêts généraux des nations. Des missionnaires, sans autre secours que leur foi, leur zèle et leur amour pour toutes les âmes rachetées par le sang divin qui a coulé sur le Golgotha, se sont présentés, un crucifix à la main, dans ces vastes solitudes du nouveau monde, et loin de vouloir anéantir le sauvage et de détruire son caractère originel, ils l'ont élevé à la hauteur du chrétien et de l'homme régénéré par une religion éminemment civilisatrice; ils ont conservé les coutumes et les costumes imposés par la nécessité, le climat et les habitudes; aux industries barbares des déserts ils ont joint les industries européennes utiles ou nécessaires dans ces régions où les besoins de la vie sont si restreints; ils ont adouci les mœurs à un tel point, que les guerres sont devenues excessivement rares dans certains territoires où l'influence des missionnaires n'est point paralysée par les conseils et les instigations des blancs. De sorte que la civilisation, en se christianisant ainsi, n'est plus pour ces peuplades infortunées une œuvre de destruction et de démoralisation, mais de bonheur et de progrès.

Le gouvernement des États-Unis aura beau chercher, soit dans un but politique, soit par un sentiment louable de philanthropie, les moyens de civiliser les Indiens, de prolonger ou de rendre paisible la dernière période de leur existence comme nation, il échouera toujours, tant qu'il ne portera pas des lois sévères contre les marchands qui leur vendent des armes pour s'entre-détruire et des liqueurs alcooliques pour les abrutir. On a essayé d'inspirer le goût de l'agriculture aux tribus de l'intérieur de l'Union américaine transplantées sur les frontières de l'Arkansas et du Missouri; mais ces tentatives n'ont réussi qu'imparfaitement, car les trappeurs et les marchands demandent constamment des fourrures aux Indiens, et ceux-ci, joyeux de revenir à leurs anciennes habitudes, reprennent volontiers la vie nomade et aventureuse pour chasser les animaux,

dont la capture leur fournissait des ressources plus promptes que le travail lent et pénible de l'agriculture. Du reste, on n'a jamais donné aux Indiens le temps de cueillir les fruits de leur labeur. On les chasse de tous les endroits où on les place dès que leurs terres prennent de la valeur et que leurs frontières se peuplent de blancs. Ensuite toute espèce de civilisation ne convient pas aux Indiens; il faut avoir des égards pour leur nature, leur passé, leurs aptitudes; vouloir les élever à la manière européenne serait aussi absurde, pour le moment, que de vouloir changer la couleur de leur peau. On peut modifier leurs mœurs, leurs coutumes, les instruire de notre religion, leur enseigner certaines industries simples qui peuvent concourir à leur bien-être, et ceci est facile avec du tact, du dévouement et du savoir-faire; mais exiger brusquement quelque chose de plus, c'est maladroit, inutile, impossible. La civilisation européenne ne peut pas s'adapter aux Peaux-Rouges, leur genre de vie et leurs nécessités n'étant pas les mêmes que les nôtres. Le simple bon sens et l'expérience de ces enfants de la nature leur montrent que notre éducation, nos institutions et nos colléges leur seraient plutôt pernicieux qu'avantageux, et c'est la réponse que fit un des chefs des six nations au congrès de Lancaster dans la Virginie, lorsqu'on offrit aux Indiens de faire instruire leurs enfants dans des colléges américains. « Nous avons l'expé-
« rience, dit-il, que votre éducation ne nous convient pas. Plusieurs de
« nos jeunes gens avaient été envoyés dans vos institutions des provinces
« du Nord; ils ont été instruits dans vos sciences; mais quand ils
« revinrent vers nous, ils étaient de mauvais coureurs; ils ignoraient
« les moyens de vivre dans les bois; ils ne pouvaient supporter le
« froid ou la faim; ils ne savaient pas bâtir une cabane, ni prendre un
« chevreuil, ni tuer un ennemi; ils parlaient mal notre langage et
« n'étaient bons ni comme chasseurs, ni comme guerriers, ni comme
« conseillers. Ils n'étaient bons à rien. »

L'éducation des jeunes Indiens, pour ne point leur être préjudiciable et devenir un principe civilisateur, doit donc être faite dans des conditions tout à fait particulières. Gais, spirituels et fins, ils sont susceptibles de recevoir une instruction intelligente adaptée à leur futur mode de vivre, à la vie agricole ou forestière et surtout active. Il leur faut une instruction exceptionnelle, ayant pour but le développement de leurs facultés morales et physiques, et dont les bienfaits rejailliront sur les parents, qui

rougiront en quelque sorte de se montrer vicieux, abrutis, inférieurs à leurs enfants, dont la modération, les vertus sociales et religieuses, l'énergie pour le bien et l'amour du progrès, serviront d'exemples pour les générations suivantes.

Ici nous croyons devoir rendre hommage à l'habileté des pères jésuites, qui nous paraissent les plus aptes à réussir dans cette cause civilisatrice et chrétienne en même temps. Soit dit sans préjugés, les ministres méthodistes ou presbytériens, mariés ou non mariés, ont eu jusqu'à ce jour fort peu de succès, et cela se comprend, car ils ne peuvent s'occuper tout à la fois de l'enseignement moral, religieux, agricole et mécanique des enfants, des jeunes gens et des pères de famille. Les faits sont là pour témoigner qu'ils ont échoué à peu près partout, dans les territoires indiens, les montagnes Rocheuses, l'Orégon et la Colombie, et que, sauf de rares exceptions, ils n'ont amélioré le sort d'aucune tribu. La cause de cet insuccès doit être, selon nous, également attribuée aux moyens plus humains que religieux qui sont employés dans cette œuvre civilisatrice, dont la difficulté est telle qu'elle a besoin de l'intervention divine pour réussir. Ce n'est ni par l'esprit, ni par la raison que l'on peut émouvoir les Indiens; c'est par le cœur et par leurs sentiments de vénération envers la Divinité qu'on les rendra dociles à suivre les enseignements de leurs apôtres. Les ministres semblent parfois avoir fait trop bon marché de ce mobile puissant; ils ont préféré avoir recours à des institutions, à des pénalités et à des règlements dont la stérilité prouvait l'insuffisance.

Les congrégations religieuses, au contraire, et les jésuites surtout, ont vu le ciel bénir leur dévouement et leur zèle infatigable; ils ont déraciné des vices invétérés qui décimaient des familles et des tribus entières; ils ont baptisé de nombreuses populations devenues de fervents néophytes et des modèles de vertus chrétiennes. Malheureusement, les écoles fixes sont en petite quantité, et les missionnaires catholiques, étant peu nombreux, sont obligés de suivre les tribus dans leurs différentes émigrations, de courir d'une nation à l'autre, perdant ainsi un temps précieux dans des voyages continuels et ruinant leur santé par des fatigues et des privations inouïes. Le séjour qu'ils font dans chaque tribu est par conséquent très-limité, et le bien qui résulte de leurs visites n'est pas ce qu'il pourrait être s'ils avaient plus de loisir. Au point de vue

providentiel, le bien religieux étant le principal et le plus important de tous, puisqu'il consiste à remplacer le vice par la vertu, adoucir les mœurs et le caractère, rendre résigné dans le malheur et patient dans la souffrance, c'est à cela que les missionnaires isolés s'attachent le plus particulièrement auprès des sauvages. Quant à la civilisation purement matérielle des Indiens, les congrégations religieuses peuvent parfaitement résoudre ce problème, grâce à leurs établissements fixes, leurs écoles et leurs frères coadjuteurs, qui enseignent l'agriculture et les arts mécaniques aux tribus nomades.

Il y a des hommes ayant pour unique mobile leur intérêt personnel et le progrès matériel, qui s'inquiètent fort peu de la moralité et du bonheur des êtres qui les enrichissent; ils ne jugent la civilisition des peuples que sous le point de vue purement mercantile. En Amérique, nous avons entendu dire à des hommes de cette classe : « Il est hors de doute que nos relations commerciales avec les Indiens tendent à les civiliser, car c'est par ce moyen qu'ils commencent à connaître des articles en usage parmi les blancs, et qui sont pour les Indiens des objets de luxe. Les Peaux-Rouges se procurent ces articles par un surplus de peaux qu'ils vendent, ou d'argent qu'ils donnent; ils s'habituent insensiblement à ces objets, qui leur deviennent ensuite nécessaires et les initient peu à peu à notre manière de vivre. » Pour les Peaux-Rouges, cette théorie est complétement fausse et la pratique en est désastreuse. L'introduction dans les tribus des objets de luxe cause à tous les sauvages un surcroît de dépenses superflues, et pour y pourvoir ils tuent un plus grand nombre d'animaux, dont le produit était destiné aux besoins ordinaires de la vie de famille. Mais les marchands, qui réalisent des bénéfices énormes sur les pelleteries, cherchent par tous les moyens possibles à multiplier les nécessités des Peaux-Rouges, afin d'augmenter leur commerce et par conséquent leurs profits. Aussi, lorsqu'ils vantent ce genre de commerce comme étant le thermomètre de la civilisation, on a raison de suspecter leur bonne foi; car les faits prouvent que les articles de luxe, comme les alcools, sont pour les sauvages une funeste épidémie, qui répand dans les tribus la misère, le vice et la dégradation. Les Indiens ne trouveront pas plus le bonheur, le progrès et la civilisation chez les marchands qu'ils ne les ont trouvés dans les moyens officiels employés, jusqu'à ce jour, par le gouvernement des États-Unis. Les marchands les

trompent et les corrompent; les ministres presbytériens et méthodistes, malgré leur bonne volonté, manquent d'une abnégation qu'ils ne peuvent avoir en présence de leurs femmes et de leurs enfants, auxquels ils sont attachés par les liens les plus sacrés, et qui les empêchent de se dévouer aux intérêts réels des Indiens avec tout le zèle dont ils seraient capables. Du reste, beaucoup de ministres ne possèdent pas assez les langues indiennes pour prêcher dans ces langues, et les sauvages qui comprennent l'anglais forment une telle minorité, qu'elle ne compte presque pas. On peut en juger par l'anecdote suivante.

Conrad Weiser, interprète indien, étant allé à Onendago porter un message de la part du gouvernement, demanda l'hospitalité à un de ses vieux amis, le fameux Canassatego, un des chefs des six nations. Celui-ci embrassa Conrad, joyeux de le revoir après une longue absence; il étendit des fourrures à terre pour l'y faire asseoir dessus, et plaça devant lui des légumes bouillis, de la venaison, du rhum et de l'eau. Après le repas de son hôte, Canassatego lui demanda comment il avait passé les années écoulées depuis leur dernière séparation, d'où il venait et quel était le but de son voyage. Quand Conrad eut répondu à toutes ces questions, le vieil Indien lui dit : « Conrad, vous avez beaucoup vécu parmi les blancs, vous connaissez leurs coutumes. J'ai été quelquefois à Albany, et j'observai que tous les sept jours ils fermaient leurs boutiques et s'assemblaient dans une grande maison; dites-moi donc pourquoi, et que faisaient-ils là dedans? » Ils se réunissent, répondit l'interprète, pour entendre et apprendre de bonnes choses. « Je ne doute pas, dit l'Indien, qu'ils ne vous aient dit cela, mais je doute de la vérité de leurs paroles, et voici mes raisons. Dernièrement j'allais à Albany vendre mes fourrures et acheter des couvertures, de la poudre, des couteaux, et vous savez que j'ai l'habitude de traiter mes affaires avec Hans Hanson; mais ce jour j'avais un peu l'envie d'essayer un autre marchand. Je fus d'abord chez Hans et lui demandai ce qu'il me donnerait pour les peaux de castor. Il me répondit qu'il ne pouvait pas les payer au-dessus de quatre schellings la livre; mais, ajouta-t-il, je ne puis pas parler affaire aujourd'hui, c'est le jour de notre réunion pour apprendre de *bonnes choses*, et je vais à l'assemblée. Je réfléchis alors que, puisque je ne pouvais traiter aucune affaire pendant ce jour, je ferais tout aussi bien d'aller également à l'assemblée, et je m'y rendis avec lui.

« Là, je vis un homme vêtu de noir qui paraissait fort en colère en parlant au peuple; je ne comprenais pas ce qu'il disait; mais, m'apercevant qu'il me regardait beaucoup, je crus qu'il se fâchait de me voir dans cette maison; alors je me retirai et je fus m'asseoir à terre dehors, contre le mur, et me mis à fumer en attendant la fin de la réunion. Je m'imaginais aussi que l'homme vêtu de noir avait parlé de castor, et je soupçonnais que ceci était la cause pour laquelle on se réunissait. De sorte que, lorsque le monde sortit, j'arrêtai mon marchand et lui dis : « Eh bien! Hans, j'espère que vous me donnerez plus de quatre schellings la livre? Non, me répondit-il, je ne puis donner que trois schellings et demi. » Je parlai ensuite à d'autres marchands, qui tous me répétèrent la même chanson : « Trois schellings et demi. » Ceci me prouva clairement l'exactitude de mes soupçons, et que le but prétendu de se réunir pour entendre de *bonnes choses* n'était qu'un motif de se concerter pour tromper les Indiens sur le prix des castors. Réfléchissez, Conrad, et vous serez de mon opinion. Si les blancs s'assemblent si souvent pour apprendre de *bonnes choses*, ils en auraient certainement appris quelques-unes depuis longtemps. Mais ils sont encore très-ignorants. Vous connaissez nos manières d'agir. Lorsqu'un blanc voyage sur nos terres, et qu'il entre dans nos cabanes, nous le traitons comme je vous traite; nous le séchons s'il est mouillé; nous le réchauffons s'il a froid; nous lui donnons à manger et à boire s'il a faim et soif; nous étendons des peaux sous lui pour qu'il puisse se reposer, et nous ne lui demandons rien en retour. Mais si je vais chez un blanc et le prie de me donner à manger et à boire, il me répond : « Va-t'en, chien d'Indien. » Vous voyez donc qu'ils n'ont encore appris que bien peu de *bonnes choses*, que nous savons, parce que nos mères nous les ont enseignées lorsque nous étions enfants, et que toutes ces assemblées n'ont pour objet que de nous tromper sur le prix des castors. »

Nous résumerons en quelques mots tout ce que nous avons dit sur ce sujet. La civilisation des Indiens n'est possible que par la religion et l'intelligente direction de missionnaires dévoués à leurs intérêts moraux et matériels; le commerce, l'agriculture et les autres moyens officiels employés par le gouvernement des États-Unis n'auront qu'une portée très-limitée et ne donneront que des résultats insuffisants, parce que les sauvages seront toujours dupes de leurs rusés civilisateurs, qui

ne cherchent qu'à les exploiter, à les déposséder, à les abrutir, à les anéantir. Les miracles du Paraguay ne peuvent pas se renouveler dans les grands déserts américains, parce que les Peaux-Rouges sont trop entourés de ces industriels sans principes qui démoralisent, énervent et dégradent ces nations primitives dont on pourrait tirer tant de ressources en les améliorant. Pourtant les missionnaires, par leurs écoles fixes et leurs visites annuelles de tribu à tribu, font un bien réel que les blancs ne parviendront pas à détruire facilement, ni de sitôt, et quoique la race indienne nous paraisse destinée à disparaître du nouveau monde, nous ne pensons pas que ce sera par une entière destruction, mais par une fusion progressive avec la race blanche. La nationalité périra sans doute, mais le sang indien coulera longtemps encore dans les veines.

En obligeant les Peaux-Rouges à vendre leurs terres pour les parquer dans les grands déserts, nous ignorons si le gouvernement des États-Unis avait, dans cette mesure arbitraire, un but plus louable que celui de s'emparer de leurs magnifiques territoires situés à l'est du Mississipi; mais nous savons que cette vente forcée et les grandes émigrations (également forcées) vers l'Ouest entraînèrent la ruine et la dépopulation des tribus semi-civilisées renfermées dans les États de l'Union américaine. Par l'opposition que les chefs n'ont cessé de faire contre les décisions du gouvernement, par leur répugnance à s'éloigner des lieux qui les avaient vus naître et grandir, et par les discours qu'ils ont prononcés au sujet de cette mesure déplorable, on voit qu'ils considéraient leur exil dans les grands déserts comme une condamnation à mort. Les Indiens sont tellement opposés à la vente de leurs terres, que plusieurs fois ils assassinèrent les chefs qui avaient signé l'acte de vente, soit que ces chefs n'eussent pas une autorité suffisante pour agir ainsi, soit qu'ils eussent été corrompus par l'or ou le wiskey des Américains; et lorsque le gouvernement, informé de ces exécutions, eut la condescendance de ne pas ratifier le traité, on vit alors ces pauvres sauvages se livrer à la joie la plus folle et se soumettre ensuite volontiers à l'*impôt du corps*, c'est-à-dire payer aux parents du défunt une somme importante pour les compenser de leur perte. On raconte, au sujet de la répugnance des Peaux-Rouges à se défaire de leurs propriétés, une anecdote assez plaisante. Le gouvernement des États-Unis, voulant acheter des Ottowas les îles Martins, qui sont en face de Michillimackinack, envoya

un agent aux chefs de la tribu qui les possédait, afin de les engager à conclure ce marché. Ces îles sont couvertes de bois et très-riches en gypse ou plâtre de Paris. L'agent officiel ayant fait remarquer aux Ottowas que le motif de cet achat était l'exploitation des carrières de gypse, et que le gouvernement ne se souciait ni du sol, ni des arbres, un des chefs répondit alors : « Si le président n'a pas besoin du sol et des arbres, nous les garderons et lui laisserons prendre autant de plâtre qu'il voudra. »

Pourtant, pour être juste, nous devons dire que lorsque le gouvernement américain commença l'achat des territoires indiens et l'expatriation de leurs anciens propriétaires, ceux-ci avaient à peu près cessé de trouver dans la chasse un moyen suffisant de subsistance. Cette vente ne fit donc en réalité qu'un tort relatif à plusieurs tribus, et si les moyens de coercition employés par les agents officiels avaient toujours été contenus dans les limites d'une pression non entachée d'inhumanité, nous ne pourrions blâmer le gouvernement d'avoir forcé les tribus pauvres à chercher ailleurs une subsistance qu'elles ne trouvaient plus dans les contrées que la civilisation entourait de toutes parts et voulait exploiter; on pourrait peut-être même l'excuser de les avoir obligées de vendre (moyennant une rente annuelle) plus de quatre cent cinquante millions d'acres de terres fertiles que l'incurie indienne laissait incultes. Mais le gouvernement a eu le tort grave que les amis de l'humanité lui ont reproché, même au sein du sénat : 1° d'avoir cédé à l'injustice des législatures des différents États de l'Union, qui décrétèrent l'expulsion des tribus agricoles pour s'emparer de leurs terres; 2° d'avoir employé des procédés fort peu philanthropiques pour exiler toutes ces tribus, et de n'avoir pris aucune précaution sérieuse pour transporter en masse les Indiens à des distances énormes; de sorte qu'hommes, femmes et enfants mouraient par centaines en route par suite des fatigues, des souffrances et des privations de tous genres. Nous donnerons une idée des manœuvres déloyales pratiquées par les commissaires américains pour déposséder les Indiens et les chasser du pays qu'ils occupaient, en esquissant quelques particularités sur le dépouillement des Creeks opéré par l'entremise d'un de leurs chefs nommé William Mc Intosh.

En 1825, le gouvernement des États-Unis, voulant satisfaire l'État de la Géorgie, résolut de s'approprier une grande partie des terrains encore

occupés par les Creeks. Mc Intosh et quelques autres membres de la nation penchaient en faveur de la concession, mais la grande majorité de ses concitoyens ne voulurent pas en entendre parler. Les commissaires de la législature géorgienne, connaissant la disposition des esprits, organisèrent hâtivement une assemblée de chefs dans un endroit appelé Indian-Spring. Dans cette imposante réunion un des chefs se leva, et s'adressant aux commissaires, il leur dit : « Nous vous avons déjà vus à l'Arc-Brisé, et nous vous avons dit que nous n'avions point de terres à vendre. Alors, comme à présent, je n'ai point entendu de plaintes s'élever contre ma nation. Appelés en toute hâte, nous sommes venus vous trouver, mais nous ne croyons pas que les chefs qui sont ici aient aucune autorité pour traiter avec vous. Le général Mc Intosh sait que nous sommes liés par nos lois, et que tout ce qui ne se fait pas sur notre place publique dans un conseil général ne lie pas la nation. Je suis donc obligé de vous répéter comme à l'Arc-Brisé que nous n'avons point de terres à vendre. Il ne se trouve ici que peu de membres des villes supérieures et beaucoup manquent des villes basses. Le général Mc Intosh sait qu'aucune portion de nos terres ne peut être vendue sans un grand conseil et sans le consentement unanime de toute la nation, et si une partie de la nation désire quitter le pays, elle ne peut vendre les terres qu'elle possède et qui reviennent à la nation. Voilà la seule chose que j'avais à vous dire, et maintenant je retourne chez moi. »

Les commissaires, ne se donnant pas pour battus, dirent à Mc Intosh et à ses compagnons que les Creeks étaient suffisamment représentés par eux, et l'idée de se partager entre eux seuls toute la somme que le gouvernement destinait à l'achat des terres décida les Indiens à traiter avec les commissaires. Treize chefs seulement signèrent la concession ; les autres, plus ou moins inconnus, étaient des gens d'un rang inférieur et d'un caractère méprisable. Trente-six chefs présents refusèrent de signer. Ce traité d'Indian-Spring, daté du 8 janvier 1821, répandit l'inquiétude partout, et de ce jour Mc Intosh perdit sa popularité. Plus tard on eut des preuves écrites qu'il avait été payé par les blancs pour leur vendre l'héritage de sa nation. Les Indiens se réunirent pour le juger, et décrétèrent que la loi lui serait appliquée ; cent guerriers furent choisis pour l'exécution, et le 1er mai 1825 ils allèrent chez lui, mirent le feu à sa maison, et le fusillèrent au moment où il en sortait.

Les procédés employés à l'égard des Cherokies pour les déposséder de leur magnifique territoire sont également entachés d'une mauvaise foi qui révolte tout cœur honnête. Un certain ministre de New-York, du nom de Schemerhorn, fit adopter au gouvernement un plan qui consistait à séduire quelques chefs avec de l'argent, et les amener à conclure un traité qui lierait le reste de la nation. Après des essais infructueux, il parvint à réunir en conseil un certain nombre de Cherokies, et fit avec eux un traité par lequel tout leur pays devait être remis entre les mains des blancs deux ans après la ratification du traité par le sénat des États-Unis. La grande majorité des Cherokies ne voulut point avoir affaire avec Schemerhorn, et par conséquent tout ce qu'il faisait n'avait aucune valeur pour eux : aussi, lorsqu'ils apprirent que son prétendu traité avait été reçu et accepté à Washington, ils le renièrent dans un mémoire signé par 15,000 Cherokies, protestant, dans les termes les plus énergiques, que l'instrument procuré par Schemerhorn était faux et non autorisé. Malgré cette protestation générale, le traité fut publié à Washington le 14 mars 1836, comme étant un acte de la nation.

Peu de temps après, les Cherokies, apprenant que le parti qui avait signé le contrat se rendait à Washington pour le faire ratifier, se réunirent dans un grand conseil, et envoyèrent à la capitale vingt de leurs meilleurs sachems investis de toute l'autorité nécessaire pour représenter légalement leurs compatriotes. Comme il était évident pour tous ces Indiens que s'ils ne voulaient pas vendre leur contrée *pour ce qu'il plairait au gouvernement de leur donner*, on les en chasserait sans compensation, il ne restait à ces délégués qu'un seul devoir à remplir, c'était celui de retirer de leurs terres le meilleur prix possible. Il fut alors convenu que l'on subirait la décision du sénat, pourvu que cette décision fût acceptée par la nation. Ross, un des principaux chefs de la délégation, disait à ce sujet : « qu'il ne se plaindrait pas de la sentence du sénat si elle était pleinement et légalement obtenue ; mais la résolution fut soumise à la chambre le 3 mars à minuit, au moment où le sénat allait se séparer ; le rapporteur statua que dans son *opinion* le président devait allouer pour l'expropriation des Cherokies une somme n'excédant pas 5,000,000 de dollars. Cette résolution proposée à la hâte fut adoptée immédiatement, et quoique ce ne fût qu'*une simple opinion* ne forçant ni le président ni le sénat à agir en conséquence, on nous la

représenta comme une décision, et on nous dit que nous nous étions liés par elle. » Les délégués firent connaître à la nation les choses telles qu'elles se trouvaient à la suite de leur mission; la décision du sénat fut rejetée à l'unanimité. Mais le général Jakson, alors président, prit cette cause en main et déclara « que les résolutions des conseils indiens ne changeraient jamais la sienne, et que désormais il ne leur ferait aucune proposition plus favorable que celles déjà offertes; que la somme de cinq millions de dollars était un ample dédommagement pour la cession de tous leurs droits et de toutes leurs possessions; que cette proposition serait la dernière, » etc.

Les négociations étant ainsi interrompues, les Indiens durent se soumettre à leur expatriation basée sur un traité qui, d'après Schemerhorn lui-même, n'avait été signé que par 600 personnes, parmi lesquelles se trouvaient quarante Cherokies seulement, trente émigrants de l'Arkansas et cinq cent trente femmes et enfants. Pourtant il serait injuste de jeter sur le gouvernement de Washington tout l'odieux d'une telle conduite: c'est l'État de la Géorgie qui, devant profiter le plus d'une telle spoliation, s'en est rendu l'instigateur et le champion infatigable, jusqu'à la complète réussite de ses iniques projets; le gouvernement des États-Unis n'est coupable que de les avoir sanctionnés de son autorité; plusieurs fois même il se montra le défenseur des droits indiens. Ainsi le président John Quincy Adam disait dans son message au congrès du 5 février 1827 : « Il est de mon devoir de dire que si les autorités exécutives et législatives de l'État de la Géorgie persévèrent dans leurs actes d'empiétement sur le territoire assuré aux Indiens par des traités solennels, et si les lois de l'Union doivent rester intactes (*unaltered*), une obligation, plus élevée que celle de l'autorité humaine, obligera l'exécutif des États-Unis de renforcer les lois et de remplir les devoirs de la nation par toutes les forces commises à sa charge pour cet effet. »

A toutes ces infortunes, dont la conséquence fatale est le dépérissement de la race indienne, nous devons ajouter les maladies, qui chez les Peaux-Rouges prennent tout le développement et tous les caractères d'une épidémie. Aux exemples déjà cités dans notre chapitre sur la statistique, nous en ajouterons d'autres tout aussi frappants pour appuyer notre assertion. Le pays environnant les chutes du Colombia était autrefois très-peuplé; mais, en 1823, il fut ravagé par une fièvre

aiguë qui enleva dans un seul été les quatre cinquièmes de la population. Les habitants de plusieurs villages disparurent en quelques semaines; les survivants ne pouvaient enterrer les morts, et, sans le secours des trappeurs et des marchands, la peste aurait probablement achevé de détruire ce que la fièvre avait épargné. En 1830, le territoire de l'Orégon, et surtout les bords du Colombia, furent de nouveau ravagés par un cruel fléau qui enleva environ les deux tiers de ses habitants. Il se manifesta sous la forme d'une fièvre épidémique, qui occasionnait un frisson général, suivi d'une chaleur si brûlante que ses victimes se jetaient quelquefois dans l'eau pour trouver un peu d'adoucissement à leurs souffrances. Des villages entiers furent dépeuplés par cette terrible maladie, et l'on mit le feu à quelques autres pour éviter les dangers de l'infection qu'aurait occasionnée la masse considérable de cadavres qu'on ne pouvait ensevelir. Mais les émigrations forcées et les maladies épidémiques, tout en répandant une effrayante mortalité parmi les tribus des grands déserts, ne sont que des fléaux passagers auxquels le temps peut apporter un remède. Un mal tout aussi terrible plane sur la tête des Indiens et menace de moissonner à une époque peu éloignée toutes les peuplades qui vivent exclusivement du produit de la chasse; nous voulons parler de l'extinction probable et prochaine du grand gibier. Ce n'est pas seulement au delà des montagnes Rocheuses que le buffle a disparu; mais les blancs, les métis et les naturels qui habitent les vastes plaines arrosées par le Missouri et ses affluents, tels que le Nebraska, le Niobrarah, le Mankizita, la Pierre-Jaune, la Rivière-à-Jacques, le Jefferson, le Galatin, le Madison, ainsi que les contrées de l'Athabasca, s'accordent tous à dire que le buffle, le cerf, le daim diminuent de jour en jour d'une manière alarmante, et que dans quelques années ces races d'animaux seront à peu près éteintes.

La rareté du gibier commence déjà à répandre la misère dans une multitude de tribus, qui sont obligées de se diviser par petits groupes pour aller chasser à des distances énormes, à travers des dangers inouïs, passant sur des terres hostiles où ils laissent en route bon nombre de scalps, tandis que les femmes, les enfants et les vieillards restés sans défense dans leurs villages, attendent au milieu des horreurs de la pénurie et de la faim le retour des chasseurs ou l'arrivée d'impitoyables ennemis qui profitent de leur isolement pour les massacrer. Chaque

année voit se renouveler de pareilles scènes de cruauté, tristes héritages d'une haine héréditaire, implacable; révoltantes représailles de crimes jadis commis, avant-coureurs tragiques d'un dénoûment sinistre. Comme le cercle de terrain parcouru par les buffles se rétrécit de jour en jour, que ces animaux ne séjournent jamais longtemps dans le même endroit et changent constamment de pâturages selon les saisons, il s'ensuit des invasions mutuelles des tribus sur des territoires qui ne leur appartiennent pas, et donnant lieu à des conflits continuels. Dans les plaines, la guerre et la famine déciment les sauvages; sur les frontières de la civilisation, ce sont les vices, les liqueurs et les maladies qui les fauchent par milliers.

La religion sera-t-elle assez forte pour vaincre tous ces éléments funestes de dissolution; les missionnaires réussiront-ils à paralyser du moins la puissance de ces flots destructeurs qui chaque jour brisent quelques parties de ce beau navire indien battu de tous côtés, emportent des débris de cette race antique et jettent dans les abîmes du néant des monceaux de cadavres? Nous espérons que oui, mais nous croyons qu'ils ne sauveront que des épaves de ce gigantesque naufrage, et que si les siècles futurs voient encore des Peaux-Rouges, ils les verront courbés sur la charrue, plantant du maïs, devenus fermiers enfin, et ne se souvenant des chasses périlleuses, des danses enivrantes, des scalps ennemis et du calumet de paix que par la tradition et des légendes qu'ils chanteront en versant quelques larmes de regret et de douleur. C'est en nous appuyant sur le passé que nous jugeons ainsi de l'avenir. Les tribus agricoles qui se seront constituées en colonies à l'ouest du Mississipi et les tribus nomades qui jouissent encore de leur indépendance, seront traitées comme les Cherokies, les Creeks, les Seminoles, les Delawares, en un mot toutes les grandes tribus dont les territoires furent débordés par la population blanche, c'est-à-dire qu'elles seront dépossédées d'une manière ou d'une autre, sous un prétexte quelconque, dès que les blancs seront en quantité suffisante pour imposer leur volonté aux indigènes et prendre leurs terres.

Depuis la découverte de l'Amérique ce système de spoliation a été constamment suivi. Dans les premiers temps on repoussait les Indiens vers l'Ouest peu à peu, et avec certains ménagements; mais à mesure que les colons européens se multiplient et se fortifient, on pousse

cette politique avec plus de vigueur. Maintenant elle marche à pas de géant. La race anglo-saxonne, qu'on regarde encore comme éminemment civilisatrice, ne cherche pas dans le nouveau monde à civiliser les Indiens, mais à les détruire pour s'emparer de leurs dépouilles. Les malheureux sauvages sont toujours dupes des différents traités qu'ils font avec les blancs; aussi se plaignent-ils avec raison de la mauvaise foi des Américains, qui les éloignent de leur pays natal pour les envoyer ailleurs chercher ce qu'on leur enlève. Arrivés sur ces terres inconnues, qu'on ne leur concède que pour un moment, les Indiens y sont à peine installés, acclimatés, qu'on les éloigne de nouveau. Naturellement ces émigrations sont fatales non-seulement au bien-être de ces pauvres parias, en leur interdisant tout élément de prospérité, en les empêchant de récolter ce qu'ils ont semé, mais elles sont même fatales à leur existence, car à chaque halte le terrain qu'on leur donne se rétrécit de plus en plus; les chasses et les pêches sont moins abondantes, et la misère sévit de plus en plus avec son implacable sévérité. Nous ne répéterons pas ici les plaintes et les cris de douleur, d'indignation et de rage poussés publiquement par les chefs indiens contre cette politique de ruses, de mensonges, d'hypocrisie et de mauvaise foi; nous en avons déjà donné plusieurs échantillons; nous nous bornerons à dire que les Peaux-Rouges la subissent parce qu'ils ne peuvent pas résister, et que les haines de tribu à tribu les empêchent de se coaliser pour réunir leurs forces imposantes et combattre leur ennemi commun. Les chefs ne se cachent pas le sort funeste qui les attend; ils regrettent la gloire de leur nation et pleurent parfois comme des enfants sur le dépérissement de leur race, qu'ils voient s'éteindre sans pouvoir y porter remède; ils savent que leur tombeau se trouve dans les déserts de l'Ouest et que la main puissante de l'homme blanc leur fait faire chaque jour un pas vers la fosse qui les attend pour les engloutir à tout jamais; ils pensent au pays charmant qui les a vus naître, aux champs fertiles, aux forêts mystérieuses où leurs ancêtres se livraient avec une insouciante gaieté aux plaisirs de la chasse, aux danses animées, aux jeux favoris qui précédaient le retour dans leurs pittoresques cabanes. Hélas! là-bas, là-bas, les tombes aimées ne reçoivent plus les soins touchants des parents et des amis; les restes chéris d'êtres vénérés reposent oubliés dans les solitudes qu'on ne reverra plus. L'homme

blanc est venu ; adieu chasses, jeux, danses, chansons et joies bruyantes. L'Indien a bu à la coupe amère des humiliations et des injustices; traqué comme une bête fauve, sa vie et sa liberté sont devenues l'amusement des blancs; chassé de rivière en rivière, de forêt en forêt, laissant des débris de lui-même à tous les buissons de sa route pénible, il arrive enfin après deux siècles de luttes, de fatigues, de souffrances et de misères, pauvre, amaigri, dénué de tout, à la fin de sa carrière fantastique ; il se débat maintenant dans les profondeurs des déserts pour retenir un reste d'une misérable vie qui lui échappe. Depuis longtemps on prophétise la prochaine extinction de la race indienne ; mais toutes ces prophéties si lentes à s'accomplir prouvent que le nombre des Indiens est plus considérable qu'on ne le croit ordinairement, et que les déserts offrent plus de ressources qu'on ne se l'imagine ; et puis un grand peuple ne s'éteint pas comme un homme ; il faut des siècles pour l'écraser et l'anéantir complétement. Les nationalités indiennes s'éteindront sans doute bientôt, mais la race est encore loin de périr. Pourtant, il faut l'avouer, le soleil de leur existence a cessé de briller sur le wigwam de ces fiers enfants de la nature, il descend rapidement vers l'horizon et colore pour la dernière fois de ses feux rougeâtres ce foyer, pieux témoin de sa gloire passée ; mais lorsque l'astre du jour aura disparu dans l'immensité de l'Océan, il laissera derrière lui un long crépuscule rempli de charmes et de rêverie, qui répandra sur la cabane indienne une lumière vague, triste et poétique, pour révéler aux yeux du penseur, du philosophe et du chrétien une existence digne de sympathie, un malheur digne de compassion, une mort digne de regrets. Cette clarté douteuse luira longtemps peut-être sur cette victime de la civilisation matérielle, de l'égoïsme et de la cupidité humaine, et sans doute il se passera bien des années encore avant que le dernier Indien ait tué le dernier buffle.

FIN.



